BOSTON
MEDICAL LIBRARY
ASSOCIATION.

Section. ... Shelf ...

LOANED BY
Dr. Wm Read.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesmaladi001maur

TRAITÉ
DES
MALADIES
DES
FEMMES GROSSES,
ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES;

Enseignant la bonne & véritable méthode pour bien aider les Femmes en leurs Accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nés:

Avec une Description très-exacte de toutes les Parties de la Femme, qui servent à la génération; le tout accompagné de plusieurs Figures convenables au sujet.

Par François Mauriceau, *Maître ès-Arts, ancien Prévôt des Maîtres Chirurgiens-Jurés de la Ville de Paris.*

SEPTIE'ME EDITION.

Corrigée par l'Auteur, & augmentée de plusieurs nouvelles Figures, & de beaucoup d'Observations très-considerables; avec des Aphorismes qui contiennent tous les principaux Préceptes de l'Art.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XL.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BOSTON MEDICAL
JAN 22 1918
LIBRARY

PREFACE.

COMME vous sçavez que la cinquiéme Edition d'un Livre & la Traduction que les Etrangers en font en leur langue vulgaire, sont des marques ordinaires de l'estime qu'on en fait; je crois qu'il ne me sera pas difficile de vous persuader que celui-ci que je fis imprimer la premiere fois en l'année 1668. la seconde en l'année 1675. & la troisiéme en l'année 1681. a été bien reçû du Public; puisque le grand nombre des Exemplaires que j'en avois fait tirer dans ces trois précedentes Editions, a été entiérement distribué il y a déja du tems, & que M. *Chamberlen*, Medecin du Roi d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la Ville de Londres dans l'Art des Accouchemens, l'a jugé digne de la peine qu'il a prise lui-même de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dès l'année 1672. comme ont encore fait la plûpart des autres Etrangers, qui l'ont aussi fait imprimer en leur langue. C'est ce qui m'a obligé de travailler à vous donner une quatriéme & une cinquiéme Edition, qui étant plus ample & incomparablement plus achevée que les trois premieres, doit assurément vous satisfaire, si vous la lisez entiérement dans le seul dessein de vous instruire. Vous pourrez vous fier au chemin que je vous montre; puisque pour vous y conduire, je vous fais un fidele récit de tout ce que j'ai remarqué de plus particulier avec un assez heureux succès, depuis plus de trente-cinq ans, dans la pratique des Accouchemens; avant quoi je vous donne pour guide, une exacte description, & representation de toutes les Parties de la Femme qui servent à la génération; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des Femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilement la guérison: & quoique selon le dire d'Hypocrate au Livre *des*

Articles, il ſoit très difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main; mais qu'il la faut imaginer de ce qui eſt écrit, je crois néanmoins avoir ſi exactement enſeigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec aſſez de facilité mettre en uſage les préceptes que je vous donne pour les bien faire. C'eſt pour ce ſujet que je vous communique gratuitement, ſans aucune réſerve, en cette derniere Edition, tous les ſecrets les plus cachez de l'Art *. Et j'oſe même vous aſſurer ſans trop de préſomption, que ſi tous ceux qui ont exercé depuis le tems d'Hypocrate quelque partie de la Médecine, comme j'ai pratiqué celle des Accouchemens & de la curation des Maladies des Femmes, avoient pris autant de peine que moi à ſe rendre capables en leur Art, & à le bien enſeigner aux autres, il eſt certain qu'il y auroit long-tems que l'on pourroit dire que tout l'Art de Médecine ne ſeroit pas ſi long qu'Hypocrate l'a dit dans le premier de ſes Aphoriſmes. Le preſent Livre & celui de mes Obſervations marqueront aſſez, ce me ſemble, à la Poſterité, que je n'ai pas peu contribué à perfectionner cette partie de la Médecine, dont je fais depuis un ſi long-tems une profeſſion particuliere, avec une réputation qui pourroit me tenir lieu de récompenſe, ſi la ſeule conſideration de l'utilité qu'on a déja reçûë de mon travail, & de celle que je préjuge qu'on en doit recevoir à l'avenir, ne me donnoit encore une plus grande ſatisfaction interieure, qui me fait croire, que s'il me reſte quelque penſée des choſes humaines en quittant ce monde paſſager, quand il plaira à Dieu m'en retirer, celle d'avoir fait mon devoir en ma Profeſſion, me ſervira pour lors d'une eſpece de conſolation. Lecteurs, je vous invite chacun dans la vôtre, à imiter la bonne intention que j'ai eûë de rendre ſervice au Public.

* *Ego verò cupio in te omnia quæ ſcio tranſfundere, & in hoc gaudio aliquid diſcere, ut doceam.* Senec. ad Lucil. Ep. 6.

Mortali juvare mortalem, hæc eſt ad æternam gloriam via.

Plinius, Hiſt. Nat. lib. 2. cap. 7.

TABLE
DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

Des parties de la femme qui ſervent à la génération, *P.* 1.

CHAP. I. *Des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez Préparans*, 7
II. *Des teſticules*, 9
III. *Des vaiſſeaux deferens, autrement dits éjaculatoires*, 11
IV. *De la Matrice*, 17
V. *De l'entrée extérieure de la Matrice, appellée ordinairement la partie honteuſe*, 28
VI. *Du* vagina, *ou col de la Matrice*, 35
VII. *De l'orifice interne de la Matrice*, 39
VIII. *Du propre corps & du fond de la Matrice*, 40
IX. *De la ſemence*, 42
X. *Du ſang menſtruel*, 46

LIVRE PREMIER.

Des maladies, & des differentes diſpoſitions des femmes groſſes, depuis le moment de la conception juſqu'au terme de l'accouchement, 51.

CHAP. I. *Des ſignes de la fécondité, & de la ſterilité des femmes*, 52
II. *De la conception, & des conditions qui y ſont néceſſaires*, 62
III. *Des ſignes de la conception*, 67
IV. *De la génération, & des conditions qui y ſont requiſes*, 75
V. *Des differentes proportions du corps de l'enfant ſelon les differens temps de la groſſeſſe*, 85
VI. *De la groſſeſſe, & de ſes differences, avec les ſignes de la*

veritable, & ceux de la fauſſe, 91
VII. *Le moïen de connoître les differens tems de la groſſeſſe*, 95
VIII. *Sçavoir, ſi on peut connoître que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, & les ſignes qui dénotent qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans*, 98
IX. *De la ſuperfétation*, 105
X. *De la mole, & du faux-germe*, 109
XI. *De quelle façon la femme ſe doit gouverner pendant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver*, 117
XII. *Du vomiſſement de la femme groſſe*, 128
XIII. *Des douleurs des lombes, des reins, & des aînes*, 134
XIV. *De la douleur des mamelles*, 137
XV. *De l'incontinence & de la difficulté d'uriner*, 138
XVI. *De la toux, & de la difficulté de reſpirer*, 141
XVII. *De l'enflure variqueuſe, & de la douleur des cuiſſes, & des jambes*, 144
XVIII. *Des hemorrhoïdes*, 147
XIX. *Du flux de ventre de la femme groſſe*, 149
XX. *Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe*, 155
XXI. *De la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe*, 158
XXII. *De la peſanteur & de la deſcente ou relaxation de Matrice de la femme groſſe*, 172
XXIII. *De l'hydropiſie de Matrice*, 175
XXIV. *De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe*, 179
XXV. *De la maladie Venerienne des femmes groſſes*, 181
XXVI. *De l'avortement, & de ſes cauſes*, 186
XXVII. *Ce qu'il faut que la femme groſſe faſſe quand elle eſt à terme*, 197

LIVRE SECOND.

De l'accouchement naturel, & de ceux qui ſont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres, 200.

CHAP. I. *Ce que c'eſt qu'accouchement, ſes differences, & ſes differens termes*, 201

II. *Les signes qui précedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel*, 211
III. *Des membranes de l'enfant, & de ses eaux*, 215
IV. *Du* Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant*, 224
V. *Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens tems de la grossesse*, 232
VI. *Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail*, 237
VII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel quand il y a un ou plusieurs enfans*, 243
VIII. *La maniere de délivrer la femme en l'accouchement naturel*, 248
IX. *De la maniere de tirer l'arriere faix resté dans la Matrice après que le cordon est rompu*, 251
X. *Des accouchemens laborieux & difficiles; & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes, de leurs differences; & le moyen d'y remedier*, 259
XI. *Des accouchemens contre nature auſquels la main du Chirurgien est absolument requise, & les observations qu'il doit faire avant que de les entreprendre*, 267
XII. *Les signes qui font connoître que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice*, 274
XIII. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers*, 280
XIV. *Le moyen de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice*, 285
XV. *Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors*, 289
XVI. *Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorsque venant la tête la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop groſse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment*, 292
XVII. *Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme auſſi en celui où il vient la face la premiere*, 297
XVIII. *Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entiérement sortie*, 302
XIX. *Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement où l'enfant*

preſente une ou deux mains avec la tête, 307
XX. *Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules*, 309
XXI. *Le moyen de tirer l'enfant, quand il preſente les pieds & les mains enſemble*, 313
XXII. *La maniere de tirer l'enfant quand il preſente les genoux*, 316
XXIII. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente l'épaule, ou le dos, ou le cul*, 318
XXIV. *De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, ou la poitrine, ou le côté*, 321
XXV. *De l'accouchement auquel il y a pluſieurs enfans qui ſe preſentent enſemble dans les differentes poſtures cy-devant dites*, 324
XXVI. *De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant*, 328
XXVII. *De l'accouchement auquel l'arriere faix ſe preſente le premier, ou eſt tout à fait ſorti devant l'enfant*, 331
XXVIII. *De l'accouchement qui eſt accompagné de grandes pertes de ſang ou de convulſion*, 334
XXIX. *Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant eſt hydropique ou monſtrueux*, 339
XXX. *De l'extraction de l'enfant mort*, 342
XXXI. *De l'extraction de la mole, & du faux-germe*, 347
XXXII. *De l'operation Ceſarienne*, 352
XXXIII. *Des inſtrumens de Chirurgie qui peuvent ſervir à faire l'extraction de l'enfant mort & monſtrueux en groſſeur*, 368

LIVRE TROISIE'ME.

Du traitement des femmes accouchées ; Des maladies & ſymptômes qui leur arrivent durant toutes leurs couches ; Du traitement des enfans nouveau-nés ; De leurs maladies les plus ordinaires, & des conditions néceſſaires au choix des Nourrices, 371.

CHAP. I. *Ce qu'il faut faire à la femme, auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée & délivrée naturellement*, 371

TABLE DES CHAPITRES.

II. *Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée*, 374

III. *Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le tems de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens*, 378

IV. *Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices*, 382

V. *De la perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée*, 384

VI. *De la descente & chûte de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorrhoïdes de la femme nouvellement accouchée*, 390

VII. *Des contusions & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement*, 399

VIII. *Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes*, 404

IX. *Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la femme; d'où elles viennent & les signes des bonnes & des mauvaises*, 410

X. *De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause*, 416

XI. *De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement*, 419

XII. *Du schyrre de la Matrice*, 423

XIII. *Du* cancer *de la Matrice*, 426

XIV. *Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée*, 430

XV. *Des tumeurs du ventre appellées hernies ventrales*, 431

XVI. *De l'inflammation des mamelles de la femme accouchée*, 434

XVII. *Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite* le poil, 437

XVIII. *Des apostêmes des mamelles de la femme accouchée*, 439

XIX. *Des bouts des mamelles écorchez & emportez*, 443

XX. *De l'enflure des jambes & des cuisses de la femme accouchée*, 446

XXI. *De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice*, 447

XXII. *Des fleurs blanches des femmes*, 457

XXIII. *Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de lui lier, couper, & bander l'umbilic*, 464

TABLE DES CHAPITRES.

XXIV. *De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ſes excrémens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter*, 468

XXV. *Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né*, 473

XXVI. *Des indiſpoſitions des petits enfans, & premierement de la foibleſſe des nouveau-nés*, 480

XXVII. *Des contuſions & meurtriſſures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né*, 484

XXVIII. *De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & des ſutures trop ouvertes*, 487

XXIX. *Du fondement clos des enfans nouveau-nés*, 489

XXX. *Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans*, 491

XXXI. *Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans*, 493.

XXXII. *De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés*, 495

XXXIII. *De la cuiſſon, rougeur, & inflammation des aînes, des feſſes & des cuiſſes des petits enfans*, 498

XXXIV. *Des ulceres de la bouche des petits enfans*, 499

XXXV. *De la douleur que cauſe la ſortie des dents aux petits enfans, & de la convulſion*, 501

XXXVI. *Du flux de ventre des petits enfans*, 504

XXXVII. *Du vomiſſement des petits enfans*, 506

XXXVIII. *Des hernies ou deſcentes des petits enfans*, 507

XXXIX. *Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans*, 510

XL. *De la petite verole & de la rougeole des enfans*, 512

XLI. *De la curation de la maladie Venerienne des petits enfans*, 518

XLII. *Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, boſſus, ou boiteux*, 520

XLIII. *Les conditions requiſes au choix d'une bonne Nourrice*, 524

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux; & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL ESTIENNE DAVID, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer, qu'il souhaitteroit faire réimprimer & donner au public *les Oeuvres de Scaron, tant en prose qu'en vers; l'Histoire universelle du feu Evêque de Meaux, avec la continuation; les Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille; la Geographie du sieur Robbe avec les Cartes; les Oeuvres du Pere Malebranche, le Nouveau Testament du Pere Amelot Prêtre de l'Oratoire; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur; les Oeuvres du sieur de Racine; Journal des Audiences; Oeuvres de Moliere avec sa vie, Instruction pour les Jardins fruitiers & potagers, par le sieur de la Quintinie; Oeuvres de Mauriceau; Histoire de Don Quichotte, avec la suite de Avellaneda; Oeuvres du sieur de S. Evremont; Oeuvres de Madame de Ville-Dieu; les Contes des Fées, par M. Daunois; Fables mises en vers, par le sieur de la Fontaine; les Loix Civiles, par Domat, Histoire de la Bible, par Royaumont; l'Histoire de l'Empire, par le sieur Heisse*; mais comme il ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & lui donner moyen de continuer à réimprimer, ou faire réimprimer les grands Ouvrages ci-dessus énoncez, & qui sont très-utiles au Public pour l'avancement des sciences & des belles lettres : Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits livres ci-dessus specifiez en tels volumes, forme, marge, caractere, & de toutes grandeurs qu'il jugera à propos, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire lesdits livres ci-dessus mentionnez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, ou autrement, & sans le consentement par écrit dudit sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée

comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-ſixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cens vingt, & de notre Regne le cinquiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, pag. 613. n. 658. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 9. Juillet 1720. Signé, DELAULNE *Syndic.*

Et ledit ſieur Michel-Etienne David a fait part du preſent Privilege pour l'Hiſtoire de Don Quichotte aux Sieurs Cavalier, Charpentiers & Conſorts.

APPROBATION.

De Monſieur BOURDELOT, *Conſeiller Medecin ordinaire du Roi, & de Monſeigneur le Chancelier, & Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.*

J'AY vû & lû le *Traité des Maladies des Femmes groſſes & accouchées*, compoſé par Monſieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, qu'il a augmenté de beaucoup d'Obſervations conſiderables, d'Aphoriſmes, & de pluſieurs figures pour une cinquiéme Edition, qui ſera très-utile au public. A Paris le 10 Juillet 1693.

BOURDELOT.

APPROBATION

De Monſieur FELIX, *premier Chirurgien du Roy.*

NOUS premier Chirurgien du Roi, certifions avoir lû le *Traité des Maladies des Femmes groſſes & accouchées*, compoſé par Monſieur MAURICEAU, Maître Chirurgien Juré à Paris, que nous croyons très-utile & très-digne d'être donné au Public. Fait à Verſailles le 18. Août 1693.

FELIX.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, *utiliſſimum de Mulierum partu Librum ſcribentis.*

LUCINAM auxiliis inopem jam abſiſtite, Matres,
Partubus ut præſit, voce vocare DEAM :
Nam vos, ô Gravidæ, meliùs Liber iſte juvabit ;
Et proli, & vobis, hoc duce parta ſalus.

FRANC. DULAURENS.

BOSTON MEDICAL
JAN 22 1918
LIBRARY

DESCRIPTION ANATOMIQUE

DES PARTIES DE LA FEMME, QUI SERVENT A LA GENERATION.

PUISQU'IL est très-certain, comme *Hipocrate* a fort bien observé, que la Matrice est cause de la plûpart des maladies des femmes, j'ai crû qu'ayant dessein de traiter de celles des femmes grosses & accouchées, & de montrer la véritable methode de les bien aider & secourir en leurs accouchemens, il étoit pour ce sujet très utile & necessaire que je fisse avant cela une description de la Matrice, & de toutes les autres Parties de la femme qui servent à la Génération. C'est pourquoi, à l'exemple de *Fernel*, qui défend la lecture de ses œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je dirai qu'il est impossible de bien concevoir toutes les choses que je prétens enseigner ci-après, si on ne connoît parfaitement ces Parties. J'en parlerai le plus succinctement que je pourrai, afin que les Sagefemmes en puissent plus facilement profiter, ne les voulant pas rebuter par quantité de controverses anatomiques, que j'obmettrai à leur consideration, parce qu'elles leur sont entiérement inutiles. Neanmoins la description que j'en ferai, quoique courte, sera si exacte, qu'étant jointe aux Figures que j'en ai fait representer, elle ne laissera pas de leur en donner une suffisante connoissance, pour se bien comporter dans l'art des Accouchemens.

On appelle ordinairement les Parties de la femme, auſſi-bien que celles de l'homme, *Parties honteuſes*. Mais diſons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication neceſſaire de ces Parties naturelles, qui meritent notre admiration, ni de l'expoſition de leurs Figures, & même que les perſonnes les plus chaſtes & les plus ſcrupuleuſes les peuvent conſiderer auſſi-bien que nous ſans rougir, pourvû que ce ſoit à deſſein d'en faire un bon uſage, puiſque ſans connoître ces Parties, nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat neceſſariæ interpretationis. Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fœdavit, &c.* Tertull. lib. de Anim. cap. 13.

Ces Parties ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires, les teſticules & la Matrice, avec pluſieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premiérement des vaiſſeaux ſpermatiques appellez *préparans*.

EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE qui montre l'origine & diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors, pour faire voir les Parties qui ſuivent.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite naît du tronc de la veine cave, & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui prennent origine de la groſſe artere, & ſe vont joindre avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques qui deſcendent vers les côtez de la Matrice, où étant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la Matrice,*

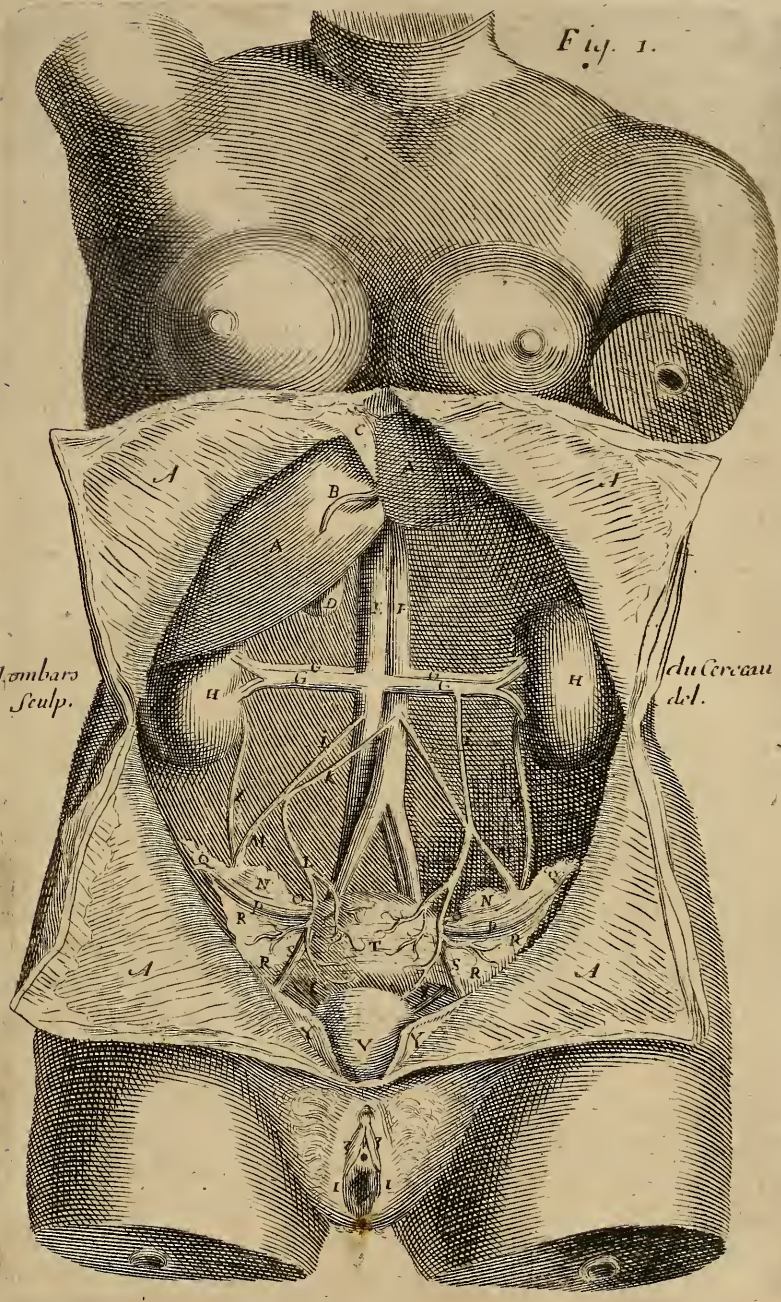


Fig. 1.
Lombard
Sculp.
du Cerceau
del.

le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long du côté de la Matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, proche de l'orifice interne.

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui étant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement être les veritables éjaculatoires, auſquels* Fallope *a donné le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large, qui paroît déchiquetée en ſon extrêmité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La Matrice.*

V. *La veſſie.*

X. X. X. X. *Les uretéres, qui viennent s'inſerer derriere la veſſie.*

Y. Y. *Les os pubis qui ſont ſeparez & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la ſituation de la veſſie qui eſt poſée ſur la Matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes levres de la Partie honteuſe, qui ſont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre leſquelles paroît le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui ſont autour de l'entrée du* vagina; *toutes leſquelles Parties ſont très-bien repreſentées ci-après en la cinquiéme Figure & dans la ſuivante.*

EXPLICATION DE LA SECONDE FIGURE, qui repreſente les mêmes Parties que la premiere ; mais en cette ſeconde, ces Parties ſont plus groſſes, & entierement ſeparées du corps, afin d'être mieux conſiderées. Elles ſont auſſi accompagnées de toute la Matrice, & de ſes ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la diſtribution des vaiſſeaux.

A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine qui ſont renverſez en haut.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Une petite portion du ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins, d'où l'on voit ſortir & deſcendre les uretéres qui ſont coupez.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & l'autre naît de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la groſſe artere, & ſe vont joindre au milieu de leur progrès, avec les veines de chaque côté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les côtez de la Matrice, où étant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fond de la Matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long des côtez de la Matrice, juſques vers ſon col, où il vient ſe terminer proche l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui étant jointes enſemble vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement être les veritables éja-*

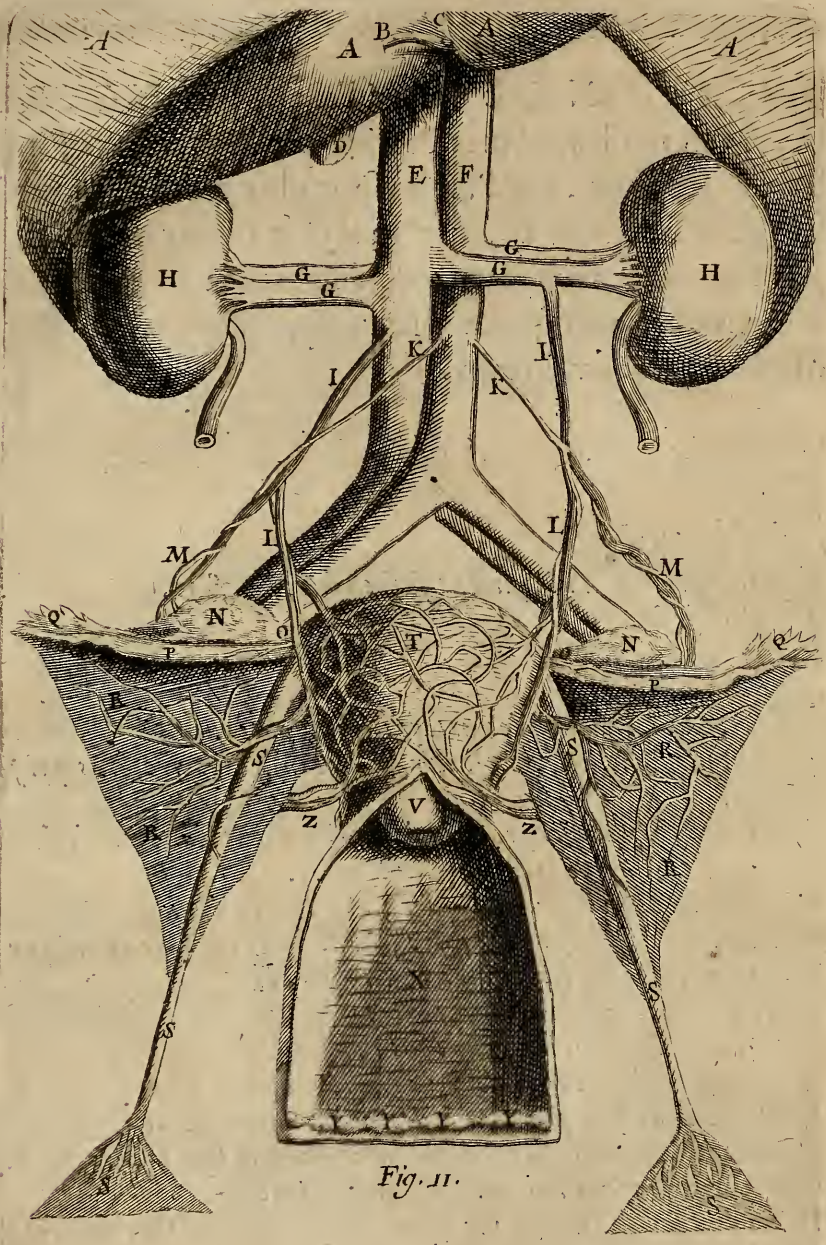


Fig. 11.

culatoires, qui ſe vont rendre aux cornes de la Matrice. Fallope *a donné à ces vaiſſeaux le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré n'eſt ſeulement qu'une production du ligament large, qui paroît ainſi déchiquetée en ſon extrêmité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. S. S. S. S. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la Matrice juſques aux aiſnes, & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*

T. *Le propre corps de la Matrice.*

V. *L'orifice interne de la Matrice.*

X. *Le* vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute ſa longueur.*

Y. Y. Y. Y. *Les quatre caruncules myrtiformes, ſituées à l'entrée du* vagina, *près de l'exterieur.*

Z. Z. *Deux rameaux de veines & d'arteres, qui naiſſent des hypogaſtriques, & vont montant de bas en haut ſe terminer à la rencontre des rameaux des ſpermatiques qui deſcendent, avec leſquels ils ont communication.*

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaiſſeaux ſpermatiques appellez Préparans.

LEs vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont appellez *Préparans*, parce qu'ils apportent & préparent aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, ne ſont point differens aux femmes, en nombre, en origine & en office, de ceux des hommes, mais bien en inſertion, & en la maniere de leur diſtribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naiſſent des mêmes endroits, & font les mêmes fonctions.

Ces vaiſſeaux ſont deux de chaque côté; ſçavoir, une veine & une artere. La veine du côté droit ſort du tronc de la veine cave, & celle du côté gauche vient toujours de l'émulgente; mais les deux arteres naiſſent de la groſſe artere, au-deſſous des émulgentes. La veine & l'artere étant aſſez diſtantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent ſe joindre vers le milieu de leur progrès, pour ſe porter enſemble au teſticule; mais avant que d'y arriver, elles produiſent un rameau aſſez conſiderable, qui deſcend du côté de la Matrice, où étant il ſe ſépare en trois branches,

dont la premiere eſt conduite vers ſon fond ; pour l'évacuation des menſtruës, lorſque la femme n'eſt pas groſſe, & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice : la ſeconde ſe diſtribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant auſſi quelques petits ſions au ligament rond : & la troiſiéme branche ſe gliſſe le long du côté de la Matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, pour ſervir à la décharge des mois quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle en ait beſoin, par une trop grande réplétion de ſang. L'autre portion des vaiſſeaux ſpermatiques va toute entiere aux teſticules, & s'approchant d'eux, la veine & l'artere ſont tellement jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit plus qu'un ſeul vaiſſeau, & paroiſſent pour lors ſi confuſes entr'elles, qu'on ne peut preſque les ſéparer l'une de l'autre ſans les rompre ; ce qui a été fait (ſi nous en croyons l'opinion commune) afin que le ſang reçût plus facilement dans ce paſſage labyrintique quelque diſpoſition à être converti en ſemence par le teſticule, avant que d'y arriver. Mais ſi nous examinons de bien près cette union prétenduë de la veine & de l'artere ſpermatique, nous trouverons que ce n'eſt ſeulement qu'une jonction par proximité, laquelle ſe fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient enſemble ; & nous reconnoîtrons qu'il ne ſe fait point de mélange, ni aucune confuſion du ſang qu'elles contiennent. C'eſt ce qui ſe peut aiſément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme recemment morte : car pour lors ces vaiſſeaux qui ne ſont pas deſſechez (comme il arrive quelque tems enſuite) ſont beaucoup plus évidens : mais ils paroiſſent encore bien plus diſtinctement, ſi on les fait enfler ſoufflant dedans avec un petit canal propre à cela, ce qui ſe fait après avoir introduit une des extrémitez du canal dans les veines ſpermatiques, ou bien dans les hypogaſtriques, leſquelles ne ſont pas plutôt pleines d'air, ou de quelque liqueur pouſſée dans leur capacité, qu'elles font en même tems enfler les veines ſpermatiques ; avec leſquelles elles font pluſieurs anaſtomoſes, & ont une communication réciproque ſemblable à celles que les arteres ſpermatiques ont pareillement avec les arteres hypogaſtriques, & font paroître par ce moyen pluſieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui ſe remarquent aux veines ſpermatiques, & non pas aux arteres, qui ſe conduiſent juſques au teſticule par un ſimple canal, qui ſeul y porte le ſang deſtiné à la génération de la ſemence, le ſuperflu duquel eſt enſuite reporté par les veines ſpermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de

la même maniere qu'il ſe fait par toutes les autres veines du corps.

On doit obſerver que non-ſeulement ces vaiſſeaux ſpermatiques, mais auſſi tous ceux de la Matrice, qui viennent tant de ceux-ci que des hypogaſtriques, ſont beaucoup plus gros lorſque les femmes ont leurs menſtruës, ou qu'elles ſont ſur le point de les avoir; mais principalement durant la groſſeſſe, auquel tems tous ces vaiſſeaux groſſiſſent à proportion que la groſſeſſe s'avance; enſorte que vers les derniers mois ils ſont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cauſe de l'abondance du ſang dont ils ſont remplis.

CHAPITRE II.

Des Teſticules.

TOUTES les femmes ont auſſi-bien que les hommes deux teſticules, qui ont pareillement le même uſage, qui eſt de convertir en ſemence le ſang qui leur eſt apporté par les vaiſſeaux préparans (nous entendons les arteres) dont nous venons de parler; mais il eſt different de ceux des hommes en ſituation, en figure, en groſſeur, en ſubſtance, en temperature & en compoſition.

Les teſticules des femmes ſont ſituez au-dedans du ventre, vers chaque côté de la Matrice diſtans de ſes cornes de la largeur d'un pouce ou environ. Ils ont eu cette ſituation interieure, afin que leur chaleur en fût augmentée; & ils y ſont tenus ſujets par le moyen des ligamens larges de la Matrice, aux membranes deſquels ils ſont fortement attachez du côté qu'ils reçoivent les vaiſſeaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne ſont pas ſi ronds que ceux des hommes, ni ſi gros; car ils paroiſſent aſſez petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere; & la ſuperficie des teſticules des femmes eſt plus inégale que celle des teſticules des hommes. Leur ſubſtance ne paroît pas ſi molle, mais c'eſt ſeulement à cauſe de la dureté de leurs membranes; & comme le temperament des femmes eſt plus froid & plus humide que celui des hommes, auſſi la chaleur de leurs teſticules eſt plus debile. Leur compoſition eſt encore bien differente, car ils n'ont aucun épididyme, & ne ſont revêtus que d'une ſeule membrane: leur corps eſt compoſé de pluſieurs petites glandes, & de petites veſſies jointes les unes aux autres, leſquelles paroiſſent pleines d'une ſemence

qui eſt bien plus aqueuſe que celle des hommes. Ces petites veſſies, dont la ſubſtance des teſticules des femmes eſt preſque entierement compoſée, ont donné lieu à quelques Modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire, qui eſt, que les femmes ont des œufs auſſi-bien que les animaux volatils, & que l'enfant en eſt engendré de la même maniere que l'eſt un poulet de l'œuf dont il eſt formé; ſoûtenant avec opiniâtreté par de prétenduës experiences, & par des autoritez, que ces petites veſſies ne ſont autre choſe que des œufs ſans coquille, couverts d'une ſimple membrane, leſquels ſe détachant de la propre ſubſtance des teſticules, quelques jours enſuite du coït (par lequel ils ont été rendus féconds) viennent à ſe gliſſer, & à tomber dans la Matrice, par les vaiſſeaux appellez *déferans éjaculatoires*, dont nous parlerons au chapitre ſuivant. *Van-Horne*, *Kerkring*, *Graaf*, *Swammerdam*; & quelques autres ſont de ce ſentiment, qui ne doit pas (ſi je ne me trompe) être aucunement ſuivi par les gens connoiſſans, pour pluſieurs raiſons qu'ils ſçavent auſſi-bien que moi, & que je n'alleguerai pas en ce lieu, afin de ne point paſſer les bornes que je me ſuis propoſées; mais je dirai ſeulement en paſſant, que ſi on demandoit à ces Meſſieurs le ſujet pour lequel ils ont tâché d'appuyer une opinion ſi extraordinaire, je crois que s'ils vouloient avoüer la verité d'auſſi bonne foi que fit *Pythagore*, métamorphoſé en ce Coq que *Lucien* fait parler dans ſes Dialogues, chacun d'eux feroit la même réponſe que le Coq fit à ſon Maître *Mycile*, qui lui demandoit étant en conference familiere avec lui, la raiſon pour laquelle il avoit inventé ſa *Metempſycoſe* extravagante: *Je n'en eus jamais aucune bonne ni valable*, lui dit-il ingenuëment; *mais comme je ſçavois bien que ſi je n'euſſe enſeigné que ce que les autres hommes avoient accoutumé d'enſeigner, on ne feroit pas grand cas de moi; & qu'au contraire, plus mes propoſitions ſeroient étranges & inconnuës, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable. Ce fut pour ce ſujet que je formai le deſſein d'inventer quelque choſe d'extraordinaire, qui pût étonner tout le monde par ſa nouveauté.*

Les teſticules ſont donc naturellement diſpoſez, comme nous avons dit; mais il arrive quelquefois qu'ils ſe groſſiſſent ſi extraordinairement par pluſieurs indiſpoſitions auſquelles les femmes ſont ſujettes, telles que ſont les ſuppreſſions des menſtruës, les ſuffocations de Matrice, & autres paſſions hyſteriques, qu'on en voit exceder la groſſeur du poing, & être ſchyrreux & pleins de pluſieurs

matieres étranges, ſemblables à du pus, à du plâtre, à du ſuif, avec des eſpeces d'*hydatides* de differente groſſeur, leſquelles ſont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la ſubſtance des teſticules. *Schenkius* en rapporte pluſieurs exemples au quatriéme Livre de ſes Obſervations; & *Veſale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui eſt d'une femme morte enſuite d'une prodigieuſe hydropiſie de Matrice, dont les glandes du teſticule droit étoient ſi groſſes, qu'elles reſſembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient été enfermez en une membrane, & étoient pleines d'une humeur ſemblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui étoit un peu plus épaiſſe: & j'ai moi-même trouvé, en faiſant l'ouverture du corps d'une femme âgée de vingt ans, après ſa mort, ſes deux teſticules d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que le gauche excedoit la groſſeur de la tête d'un homme, & peſoit plus de quinze livres, étant d'une ſubſtance toute compacte, ſemblable à celle d'un ſchyrre graiſſeux; & le droit étoit de pareille ſubſtance, mais il n'excedoit pas la groſſeur des deux points, & contenoit en ſon milieu gros comme une noix de glaires ſemblables au blanc d'un œuf, la Matrice paroiſſant au reſte aſſez ſaine, mais petite & toute émaciée.

Ces vices de conformation des teſticules ſont ſi communs aux femmes, à cauſe de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement & la ſuppreſſion de leurs menſtruës, que ſouvent on trouve par l'ouverture de leurs corps après leur mort, quelque diſpoſition extraordinaire de quelqu'un de leurs teſticules, & quelquefois même de tous deux, d'où procedoient pluſieurs incommoditez qu'elles reſſentoient durant leur vie. Or la ſemence des femmes ayant été élaborée & perfectionnée dans leurs teſticules, & y ayant reçû ſa vertu prolifique, elle eſt portée dans les vaiſſeaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

CHAPITRE III.

Des Vaiſſeaux déferans, autrement dits éjaculatoires.

CEs vaiſſeaux ſont deux qui ſont attachez dans toute leur étendue par une appendice membraneuſe au ligament large de la Matrice. Ils ne naiſſent pas des teſticules, comme font ceux

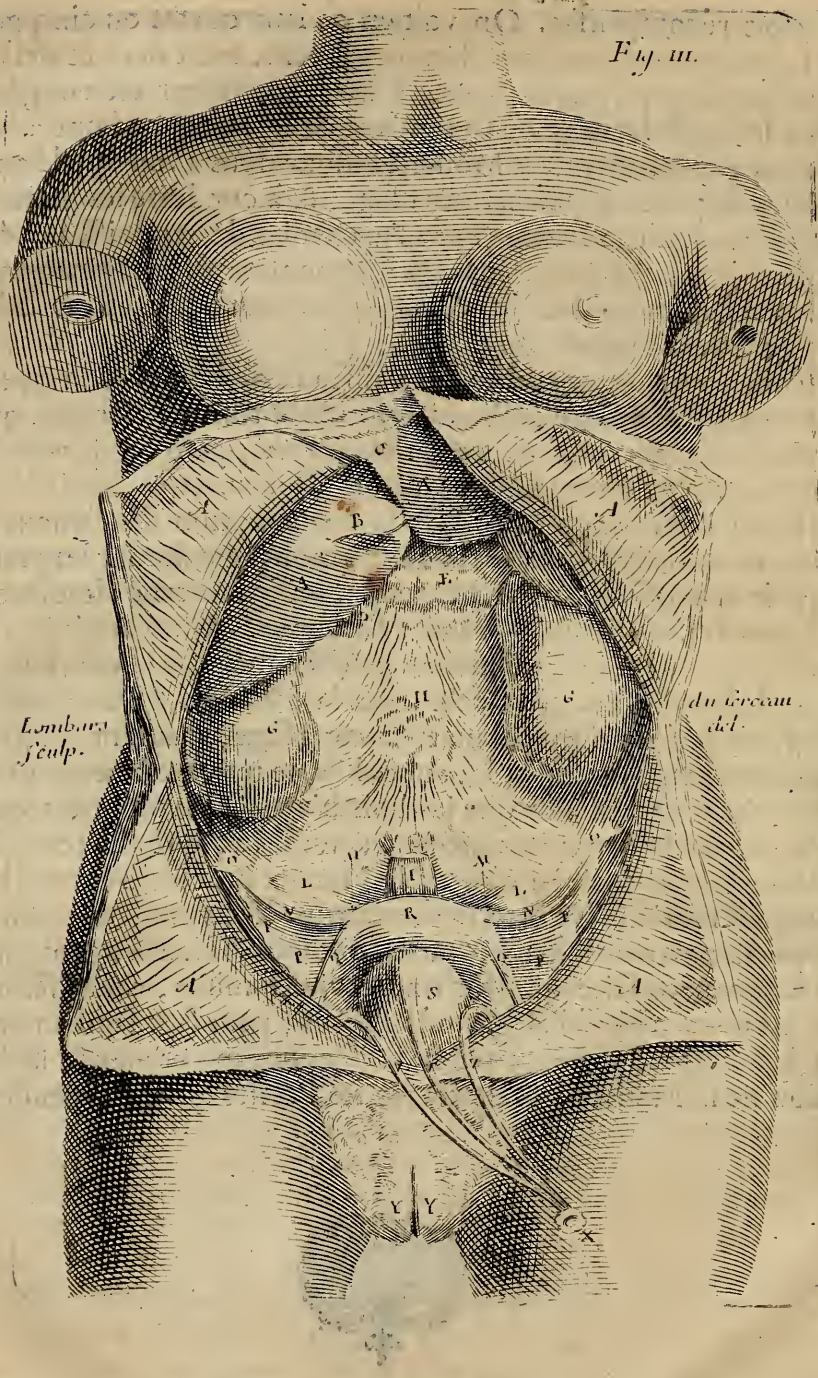
des hommes ; mais ils en ſont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt ; ce qui fait qu'ils n'en ſuccent & n'en reçoivent la ſemence que par de petits conduits preſque imperceptibles, qui étant diſpoſez en maniere de veines meſaraïques lactées, ſe traînent le long de cette diſtance membraneuſe, qui eſt entre ces vaiſſeaux déferans & les teſticules. Leur ſubſtance eſt comme nerveuſe & médiocrement dure : ils ſont ronds, caves, & un peu plus larges en leur extrémité qui aboutit à la corne de la Matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils ſoient plus larges vers leur extrémité qui regarde le teſticule, & qu'ils ſoient greſles, & s'étreciſſent à meſure qu'ils approchent de la Matrice. C'eſt ainſi que quelques Modernes nous les ont décrits & repreſentez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf & Suumerdam :* mais dans les diſpoſitions naturelles cela ne ſe rencontre pas de la ſorte, parce qu'ils reſſemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommée ; car d'une extrémité étroite ils vont peu à peu en s'élargiſſant juſques à ce qu'ils s'inſerent au côté de la Matrice, où étant, *Dulaurens* nous aſſure avoir remarqué par pluſieurs fois qu'ils ſe ſéparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le côté du fond de la Matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à ſon opinion veulent être ſeulement quelque artere) étant plus étroit & plus long, va ſe terminer au commencement de ſon col, prés de ſon orifice interne. Il dit que les femmes déchargent leur ſemence par le premier au fond de la Matrice, lorſqu'elles ne ſont point groſſes ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le ſecond, quand elles ſont enceintes ; d'autant qu'après la conception l'orifice interne eſt étroitement fermé ; à quoi on peut ajoûter que ce paſſage eſt exactement bouché dans la ſuite par le *placenta* de l'enfant : de-là vient que, ſelon ſon ſentiment les femmes groſſes reçoivent plus de plaiſir dans l'action du coït, que les autres, à cauſe que la ſemence fait pour lors un plus long chemin pour être déchargée ; mais pluſieurs ne ſont pas de ce ſentiment. C'eſt pourquoi chacun peut (ſi bon lui ſemble) conſulter les femmes ſur ce ſujet, pour en connoître la verité par leur bouche.

L'autre extrémité de ces vaiſſeaux déferans n'eſt pas viſiblement cave ; & reſſemblant preſque à l'appendice de l'inteſtin *cæcum*, elle n'eſt attachée à aucune partie, mais elle eſt vague & flotante de côté & d'autre : elle eſt plus ondoyante & plus tortueuſe que l'autre, afin que par ces petits contours la brieveté du che-

min soit récompensée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deçà & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient été rongées de vers, lesquels servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que prétendent ces Modernes dont nous avons parlé au précedent chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extrémité de ces vaisseaux éjaculatoires; mais cet usage n'est fondé que sur une imagination chimerique (au moins à ce que je crois) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il lui plaira.

Voilà ce qu'on peut dire des vaisseaux déferans, que quelques Auteurs assurent être destinez à un usage tout particulier, qui est de servir comme une espece de cheminée, pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la matrice, qui s'élevent (si je ne me trompe) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse, auquel tems son orifice interne doit être exactement fermé: mais ils servent seulement (selon l'opinion commune) de réservoir à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au tems du coït dans la Matrice. Néanmoins leur origine me fait un peu douter de cet usage, d'autant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune maniere. C'est ce qui fait que je crois bien plus volontiers que les femmes déchargent par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au côté de la Matrice près de sa corne, lequel plusieurs soutiennent être seulement un ligament, d'autant qu'il ne paroit pas manifestement cave, quoiqu'il soit assez gros; mais il n'est pas necessaire qu'il ait une cavité sensible, car la semence, qui est toute pleine d'esprits très-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la Matrice, & de toutes les Parties qui en dépendent.

Fig. III.



EXPLICATION DE LA TROISIE'ME FIGURE, qui repreſente la ſituation naturelle de la Matrice.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors.

A. A. *De foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *Le pancreas.*

F. *Une portion de la rate.*

G. G. *Les reins.*

H. *Le lieu où le méſenterre étoit attaché.*

I. *L'inteſtin* rectum.

L. L. *Les teſticules.*

M. M. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*

N. N. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement être les vrais éjaculatoires.*

O. O. *Une production du ligament large, qui paroît déchiquetée.*

P. P. P. P. *Les ligamens larges.*

Q. Q. *Les ligamens ronds.*

R. *La Matrice.*

S. *La veſſie.*

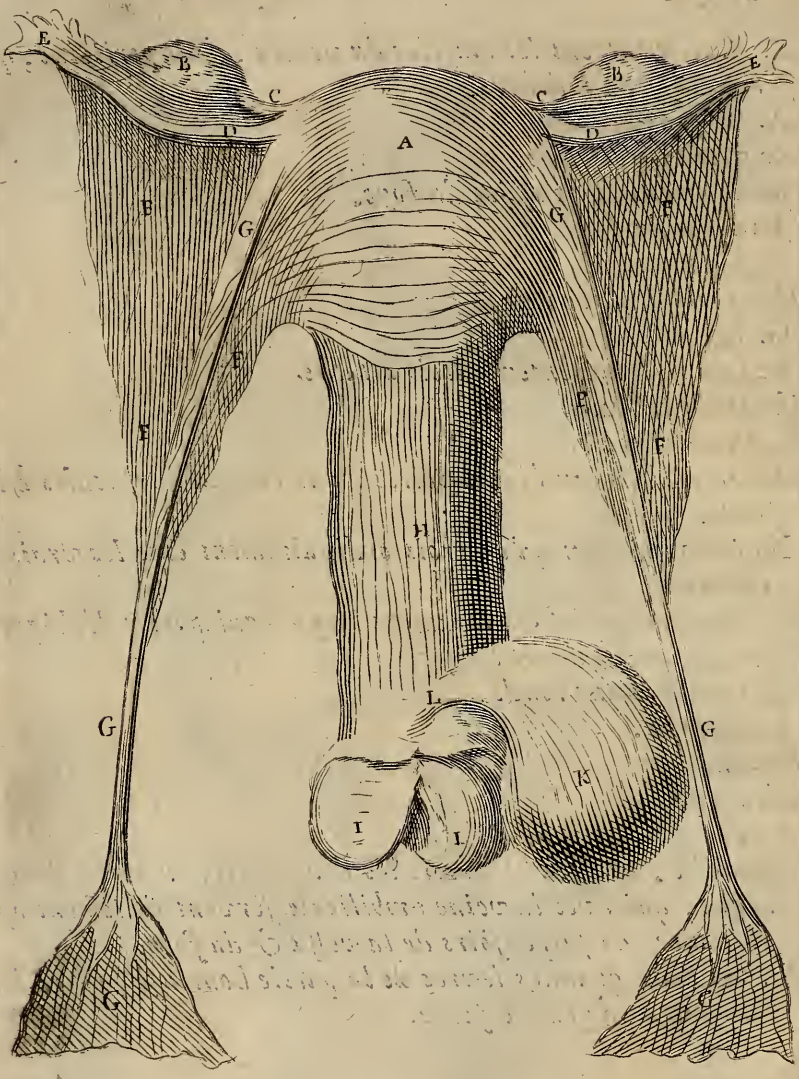
T. *L'ouraque.*

V. V. *Les arteres umbilicales.*

X. *L'umbilic, où ſont attachées les deux arteres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale ſervent ſeulement après la naiſſance, de ſuſpenſoirs de la veſſie & du foye.*

Y. Y. *Les deux grandes levres de la partie honteuſe, entre leſquelles on voit la grande fente.*

Fig. III.



EXPLICATION

EXPLICATION DE LA QUATRIE'ME FIGURE, qui repreſente les mêmes parties que la troiſiéme ; mais en cette quatriéme, la Matrice eſt montrée toute entiere & ſéparée du corps, avec ſes quatre ligamens, & la veſſie.

A. *Montre le corps de la Matrice.*
B. B. *Les Teſticules.*
C. C. *Les vaiſſeaux éjaculatoires qui vont des teſticules à la Matrice.*
D. D. *Les vaiſſeaux que pluſieurs eſtiment être les ſeules & veritables éjaculatoires décrits par* Fallope *ſous le nom de* Trompes.
E. E. *Le morceau déchiré, qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large qui paroît déchiquetée en ſon extremité, comme ſi elle étoit rongée de vers.*
F. F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*
G. G. G. G. G. G. *Les ligamens ronds, qui ſe continuent depuis les cornes de la Matrice juſques aux aiſnes, & à la partie ſuperieure des cuiſſes, où ils viennent s'attacher par une production membraneuſe.*
H. *Le* vagina *ou col de la Matrice.*
I. I. *Les deux levres de la partie honteuſe.*
K. *La veſſie, qui étant vuide paroît petite & ridée, comme elle eſt dépeinte en cette figure.*
L. *Le col de la veſſie, qui étant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au-deſſus de l'entrée du col de la Matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice.

LEs vaiſſeaux ſpermatiques, & les teſticules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont été faits que pour la Matrice, qui eſt le lieu propre, & comme la terre deſtinée à recevoir la ſemence qu'ils lui préparent & perfectionnent, laquelle y étant reçûë avec celle de l'homme, ſert à la génération de l'enfant. Nous comparons

avec juſte raiſon la Matrice à une terre fertile; car comme nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & même qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & reveiller leur vertu vegetative, qui eſt aſſoupie, & comme enſevelie dans la matiere; de même les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit être engendré, ne produiroient jamais un ſi admirable effet, ſi elles n'étoient verſées dans ce champ fertile de la nature, c'eſt-à-dire, dans la Matrice, laquelle les ayant reçûës toutes deux, les embraſſe étroitement, & par ſa chaleur, qui a une proprieté particuliere (ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences ſont remplies, leſquels recevant dans ce même inſtant un mouvement divin, deviennent les véritables ouvriers de la génération) elle en débroüille auſſi-tôt le chaos, après quoi elle en ébauche en même tems, & trace toutes les parties du corps de l'enfant qu'elle perfectionne enſuite, nourrit & conſerve juſques au tems de l'accouchement.

C'eſt pour ce ſujet que l'Auteur de la nature a ſitué la Matrice dans le ventre de la femme, afin que ſa chaleur fût continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle eſt entourée. Elle a été placée au milieu de l'*hypogaſtre*, entre la veſſie & le *rectum* qui lui ſervent comme de couſſinets, ſur leſquels elle eſt mollement appuyée, afin qu'elle ne fût point bleſſée par la dureté des os qui forment la cavité de l'*hypogaſtre*. Ces os outre cela lui ſervent de fermes remparts pour la défendre des injures exterieurs. Elle eſt ainſi ſituée dans la partie inferieure du ventre pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* pût plus facilement être mis dehors au tems de l'accouchement. Dans cette ſituation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la groſſeſſe; & elle n'en eſt aucunement empêchée par le ventre, qui étant tout charnu, prête & obéït autant qu'il eſt néceſſaire à la diſtenſion de la Matrice.

Elle eſt d'une figure ronde un peu oblongue, ſemblable en quelque façon à celle d'une groſſe poire, car d'une baze large, qui eſt ſon fond, elle vient peu à peu ſe terminer en pointe à ſon orifice interne, qui eſt étroit. Sa rondeur eſt néanmoins un peu applatie par devant & par derriere; ce qui a été fait, afin qu'elle ne vacillât pas ſi facilement de côté & d'autre, & qu'elle fût plus ſtable dans ſa ſituation. Quand nous diſons que la Matrice eſt d'une telle figure, cela ſe doit entendre de ſa principale partie, qui eſt ſon

propre corps ſeul, ſans y comprendre ſon col, autrement dit le *vagina*. On y remarque auſſi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées *les cornes de la Matrice*, à cauſe qu'elles reſſemblent en quelque maniere aux petites cornes qui commencent à pouſſer aux veaux; auquel lieu les vaiſſeaux éjaculatoires viennent ſe terminer.

La longueur, la largeur & l'épaiſſeur de la Matrice ſont differentes ſelon l'âge, & ſelon la diſpoſition du corps; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ſes dimenſions; & les femmes qui ont leurs menſtruës en abondance, & celles qui uſent ordinairement du coït, l'ont bien plus groſſe que celles qui en ont moderement, & que celles qui ſont vierges. Celles qui ont eu des enfans l'ont encore plus groſſe que les autres, & principalement lorſqu'elles ſont nouvellement accouchées; car en ce tems elle eſt abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui ſont bien formées, ſa longueur depuis l'entrée de la partie honteuſe juſqu'à ſon fond, eſt ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la plûpart des Anatomiſtes l'ont écrit après *Galien*) & celle de ſon propre corps eſt de trois pouces, & à peu près de pareille largeur vers ſon fond, & d'un petit travers de doigt d'épaiſſeur quand la femme n'eſt pas groſſe. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *ſacrum*; mais quand la femme eſt enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'elle remplit dans les derniers mois de la groſſeſſe, la plus grande partie du bas ventre.

Preſque tous les fameux Anatomiſtes, & une infinité d'autres Auteurs, nous aſſurent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui eſt admirable par-deſſus tous les autres) devient d'autant plus épaiſſe qu'elle s'étend, & ſe dilate, depuis le jour de la conception juſques au tems de l'accouchement: mais je m'étonne que *Dulaurent*, *Riolan* & *Bartholin*, ces précieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mêmes eu ſi peu de lumiere en cette occaſion, que de n'avoir pas reconnu une ſi grande fauſſeté, qu'ils nous ont débitée à l'exemple de pluſieurs autres qui les ont précedez. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la choſe comme j'ai fait, quand l'occaſion s'en preſentera, remarqueront aiſément le contraire; car il eſt très-certain, que plus la Matrice ſe dilate dans la groſſeſſe, plus elle devient mince & déliée, parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprès au huitiéme

chapitre du Livre de la Diſſection de la Matrice) ſon épaiſſeur en ce tems eſt conſumée par ſa grande extenſion ; ce qui fait qu'elle eſt très-foible pour lors. Voici ſes paroles : *Jam verò vulva in principio conceptûs, craſſa : quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, ſed tenuis evadit ; craſſitudo enim in longitudinem extenſa abſumitur : in reliquo intercedente tempore pro ratione multitudinis craſſitudinem habet.* Et au 14. Ch. du 14. Liv. de l'uſage des Parties, il répete encore la même choſe en ces termes : *tenuiſſimæ enim omnino Matrices ſunt quo tempore gerunt ; nempe quòd profunditas in longitudinem ſit abſumpta, eoque imbecillimæ.* La Matrice, dit-il, eſt épaiſſe dans le commencement de la conception, mais lorſque le tems de l'accouchement approche, elle eſt à la verité plus grande, mais elle eſt bien plus mince, & beaucoup plus foible ; car ſon épaiſſeur eſt conſumée par ſon extenſion ; & entre ces deux tems cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicene, *Lib. 5. fol. 21. Tract. 2. cap. 1.* dit encore la même choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embrionis : & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis embrionis.* Aëtius *tetr. 4. ſerm. 4. c. 1.* eſt du même ſentiment, & compare la diſtenſion de la Matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Ubi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus : attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale & Charles Etienne ont auſſi été avec juſte raiſon de cette opinion, puiſqu'elle eſt véritable : car il arrive, ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avoir l'épaiſſeur d'un demi-travers de doigt lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide, devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y affluë, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans ; en telle ſorte qu'étant entiérement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince, qu'elle eſt preſque tranſparente ; puis enſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoi. De même la Matrice qui eſt fort épaiſſe étant vuide, perd peu-à-peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe, & elle devient ſi mince dans toute ſa circonference, & principalement dans ſa partie anterieure, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſqu'autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix lui eſt attaché ; auquel endroit elle eſt à la verité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe ; mais incontinent après l'accouchement elle reprend ſa premiere

épaiſſeur, en contractant & ramaſſant on elle ſes membranes, qui étoient grandement étenduës dans la groſſeſſe, & elle paroît même plus épaiſſe en ce tems qu'en d'autres; d'autant que pour lors elle eſt abreuvée (comme j'ai dit) de quantité d'humiditez qui s'écoulent peu-à-peu par les vuidanges, après quoi elle demeure dans ſon épaiſſeur ordinaire.

Ce ſentiment que je viens d'avancer, touchant la diſpoſition de la ſubſtance de la Matrice durant la groſſeſſe (comme j'ai déja fait dès l'année 1668. en la premiere impreſſion de ce preſent Livre) a fait connoître à pluſieurs perſonnes depuis ce tems-là, l'erreur dans laquelle ils étoient, après avoir eux-mêmes examiné la choſe, & en avoir vû des experiences qu'ils ont trouvées conformes à ce que je viens de dire, ainſi que m'ont témoigné M. *Raſſicod*, M. *Paſſera* & pluſieurs autres de mes confreres. Mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniâtreté, je veux bien pour les deſabuſer leur apporter quelques raiſons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occaſions de la connoître par experience.

Deux choſes ont, à mon avis, trompé tous les Auteurs qui nous ont dit, que plus la Matrice ſe dilatoit dans la groſſeſſe, plus ſa ſubſtance devenoit épaiſſe. La premiere eſt, qu'ils ſe ſont fiez à ce que tous les autres en diſoient, ſans examiner eux-mêmes la choſe. La ſeconde eſt, qu'ils ſe ſont fondez ſur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent après leur accouchement, ils ont toûjours effectivement vû ſa ſubſtance épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt, ou environ; & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle étoit fort épaiſſe, ſans s'informer ni conſiderer quelle en pouvoit être la cauſe. Mais quoique la Matrice ſoit épaiſſe de la ſorte incontinent après l'accouchement, il ne faut pas inferer de-là qu'elle avoit la même épaiſſeur lorſque l'enfant & ſes eaux qui étoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faiſoient une grande diſtenſion: car elle n'acquiert cette épaiſſeur que par la contraction de la vaſte étenduë de ſa ſubſtance, qui vient à s'épaiſſir auſſi-tôt, & à proportion qu'elle ſe réünit en ſoi-même; ce qui arrive immediatement après l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit être ſon épaiſſeur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une maſſe de cire, ou d'autre matiere capable d'extenſion, qui

ſoit proportionnée en groſſeur & en figure à celle dont la Matrice nous paroît incontinent après l'accouchement (qui eſt environ égale à la groſſeur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle ſorte, que nous la rendions ſuffiſante pour environner & contenir l'enfant, le *placentà*, & les eaux qui étoient en la Matrice; après quoi nous jugerons bien facilement par l'épaiſſeur de cette matiere ainſi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit être celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas auſſi conclure que la ſubſtance de la Matrice ſoit très-épaiſſe en toutes les femmes durant la groſſeſſe, à cauſe qu'on l'a quelquefois trouvée de la ſorte, en faiſant l'ouverture de quelques-unes après leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre, parce que *rara non ſunt artis;* pour lors cette diſpoſition n'eſt pas naturelle: car ainſi que nous enſeigne très-bien *Ariſtote* au premier Livre de la Génération des Animaux: *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt.* Ce qui eſt naturel arrive le plus ſouvent, & non pas rarement, comme cette diſpoſition qui ne ſe rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs ſur cette partie; procedant auſſi très-ſouvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant pluſieurs jours; toutes leſquelles choſes font groſſir la ſubſtance de la Matrice ſi extraordinairement, que je l'ai quelquefois vûë exceder l'épaiſſeur de quatre travers de doigt, & principalement vers ſon fond, à cauſe de l'abondance des vaiſſeaux qui ſont en cet endroit. Mais pour bien examiner la choſe, il eſt neceſſaire que ce ſoit par l'ouverture d'une femme groſſe à terme, & morte ſans avoir ſouffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne ſoient point écoulées de la Matrice: car ſi elles étoient évacuées, pour lors on trouveroit ſa ſubſtance un peu plus épaiſſe, à cauſe qu'elle ſe ſeroit contractée après leur évacuation; & comme on trouve rarement des occaſions des femmes mortes de la ſorte, on peut en attendant faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans; comme, par exemple, d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choiſir: car ſi on ouvre le ventre d'une brebis qui ſoit pleine, & dans le tems qu'elle eſt bien-tôt prête à faire ſon petit, on reconnoîtra d'abord que la Matrice eſt ſi mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers ſa ſubſtance; ce qui eſt à peu près de même

en la femme, dont la ſubſtance de la Matrice eſt ordinairement ſi mince & ſi foible vers les derniers mois de la groſſeſſe, qu'il s'en eſt vû auſquelles on a trouvé après la mort, leur enfant être tombé dans la capacité du ventre, au milieu des inteſtins, & être entierement ſorti de la Matrice, qui s'étoit crevée tout d'un coup, à cauſe de ſa trop grande diſtenſion. Guillemeau *en ſon 2. Livre de l'Accouchement*, Schenkius *au 4. Livre de ſes Obſervat.* & Fabricius Hildanus *en la 64. & 65. Obſervat. de ſa 1. Cent.* rapportent des exemples très-conſiderables de cette nature : J'en ai vû auſſi moi-même quelques-uns à Paris de la ſorte, dont j'en ai rapporté un ſemblable en l'Obſerv. CCLI. de mon Livre d'Obſervations.

Je prévois bien qu'on me peut objecter, qu'il n'eſt pas de même de la femme que des autres animaux, auſquels la choſe peut ſe rencontrer comme je le dis : mais que ceux qui en doutent ſe donnent la peine de conſulter toutes les femmes groſſes ſur ce ſujet, leſquelles voyant la maniere dont elles ſentent mouvoir manifeſtement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main deſſus durant les derniers mois de leur groſſeſſe, les aſſureront que la Matrice eſt certainement très-mince en ce tems, puiſque nonobſtant l'interpoſition de tous les tegumens & des muſcles du ventre, elles ſentent fort près, & diſtinguent même ſouvent les membres de leurs enfans, dans les mouvemens differens qu'il fait ; ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaiſſeur, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé contre la verité. Qu'on ſe deſabuſe donc de cette vieille erreur, dont preſque tout le monde eſt infatué, & qu'on ne croye pas que la Matrice ſoit épaiſſe de deux grands travers de doigt dans les derniers mois de ſa groſſeſſe ; puiſqu'il eſt très-veritable qu'elle n'eſt jamais ſi mince qu'en ce tems, & principalement en toute ſa partie anterieure, où elle l'eſt extrêmement, ainſi que j'ai expliqué pour appuyer le ſentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a été faite d'une ſubſtance membraneuſe, afin qu'elle pût plus facilement s'ouvrir dans le tems, & ſe fermer incontinent après pour la conception, s'étendre & ſe dilater pour l'accroiſſement du *fœtus*, & ſe contracter & reſſerrer pour le faire ſortir & l'arriere-faix, dans le tems de l'accouchement, & pour ſe retirer & ſe remettre après cela en ſon premier état ; comme auſſi pour expulſer les corps étrangers, qui peuvent quelquefois être contenus en elle.

Sa compoſition eſt de pluſieurs parties ſimilaires, qui ſont ſes

membranes, ſes veines, ſes arteres, & ſes nerfs. Ses membranes ſont deux, qui compoſent la principale partie de ſon corps, l'exterieure deſquelles eſt la commune, qui naît du peritoine, elle eſt très-mince, & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adherer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui eſt comme charnuë, & la plus épaiſſe de toutes celles qui ſe rencontrent au reſte du corps, lorſque la femme n'eſt pas groſſe, ainſi que j'ai dit ci-deſſus. Elle eſt entretiſſuë de toute ſorte de fibres, afin qu'elle puiſſe (ſans être en danger de ſe crever) ſouffrir l'extenſion que l'enfant & ſes eaux lui cauſent pendant la groſſeſſe, & afin qu'elle puiſſe auſſi ſe reſſerrer plus facilement de tous côtez après l'accouchement.

Ses veines & ſes arteres viennent en partie des vaiſſeaux ſpermatiques, & en partie des hypogaſtriques. Ces vaiſſeaux vont tous s'inſerer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice. Les arteres y portent le ſang pour ſa nourriture, lequel y étant en trop grande abondance, tranſſude au travers de ſa ſubſtance, & diſtille en maniere de roſée dans la vacuité de ſon fond, d'où procedent les menſtruës dans le tems que la femme n'eſt pas groſſe, & le ſang qui ſert de nourriture au *fœtus* durant toute la groſſeſſe. Je dis que les arteres y portent ce ſang, d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles ſeules ſont capables de le faire; ce que ne peuvent pas les veines, qui ſervent ſeulement à reconduire au cœur celui qui n'a pas été évacué de la ſorte par la Matrice, ni conſumé, tant pour ſa propre nourriture, que pour celle du *fœtus*, quand la femme eſt groſſe. Les rameaux qui naiſſent des ſpermatiques s'inſerent de chaque côté au fond de la Matrice, & ſont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogaſtriques, leſquels vont arroſer toute ſa ſubſtance. Il s'y rencontre encore de petits vaiſſeaux, qui naiſſans des uns & des autres, ſe conduiſent juſques à l'orifice interne, par leſquels les femmes groſſes ſe purgent quelquefois de la ſuperfluité de leurs menſtruës, quand il arrive qu'elles ont plus de ſang que leur enfant n'en peut conſumer pour ſa nourriture; ce que la nature ſage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fût pas obligée de s'ouvrir pendant la groſſeſſe, pour laiſſer paſſer ces excrétions, qui autrement cauſeroient fort ſouvent l'avortement.

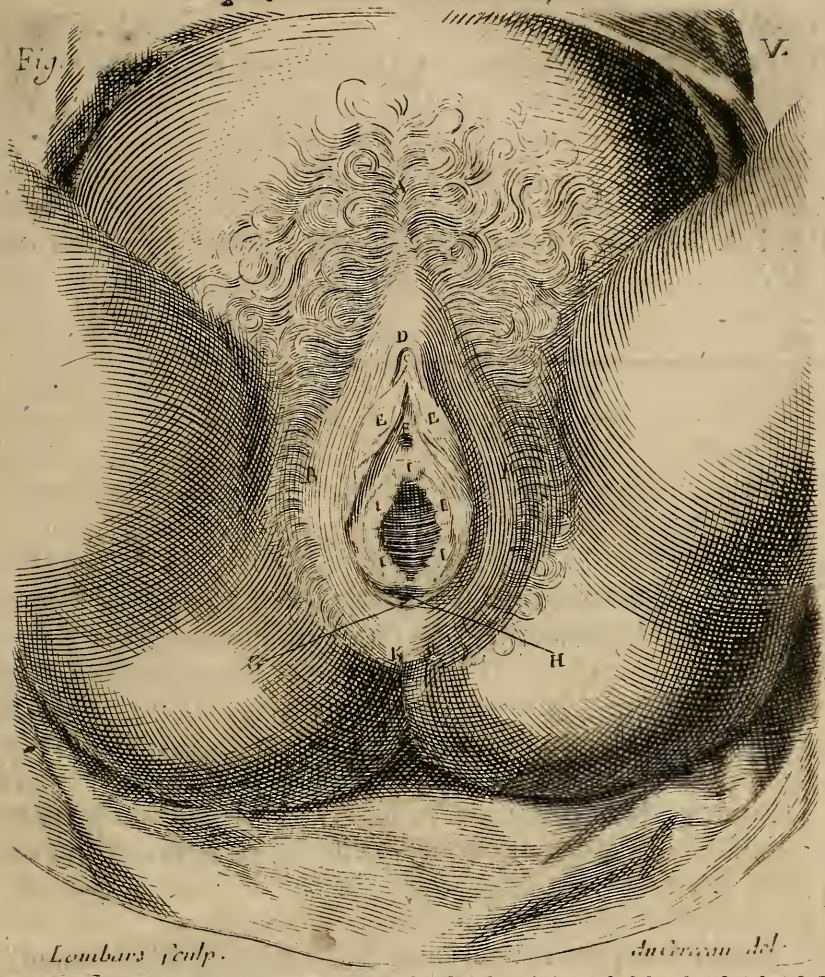
Ses nerfs viennent de la ſixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'eſt d'où vient qu'elle

qu'elle a une ſi grande ſympathie avec l'eſtomac (qui en reçoit auſſi de très-conſiderables de cette même ſixiéme paire) qu'elle ne peut être affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en reſſente auſſi-tôt; ce qui ſe remarque par les nauſées & par les frequens vomiſſemens qui lui arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naiſſent de la medulle ſpinale, vers les lombes & l'os *ſacrum*; ce qui fait que la Matrice eſt doüée d'un ſentiment très-exquis, qui incitant la femme au deſir du coït, lui cauſe dans ſon action un treſſaillement voluptueux de tout ſon corps. C'eſt ce qui a fait dire à *Platon* en ſon *Timée*, que la Matrice étoit ſi furieuſement avide de ce deſir, qu'elle étoit comme un animal ſans raiſon, qui ne ceſſe jamais de tourmenter la femme par toutes ſortes de maladies, juſques à ce que ce champ de la nature ait été cultivé par l'homme, & que les ſemences y ayent été répanduës, pour la génération de l'enfant. *Hipocrate* étoit auſſi de ce ſentiment; car au Livre intitulé *de Geniturâ*, il dit que les femmes qui uſent du coït, ſont beaucoup plus ſaines que celles qui n'en uſent pas, dont il allegue pluſieurs raiſons. *Mulieres ſi cum viris coëant, magis ſanæ ſunt; ſi non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la compoſition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui ſervent à la tenir en état dans ſa ſituation, & qui empêchent qu'elle ne ſoit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des inteſtins dont elle eſt entourée. Deux de ces ligamens ſont ſuperieurs, les deux autres ſont inferieurs. Les ſuperieurs ſont appellez *ligamens larges*, à cauſe de leur ſtructure large & membraneuſe: ce n'eſt autre choſe que des productions du péritoine, qui naiſſant à côté des lombes vers les reins, vont s'inſerer aux parties laterales de la Matrice, afin d'empêcher que ſon corps ne s'affaiſſe ſur ſon col, & qu'il ne s'en faſſe une deſcente, ou une précipitation, comme il arrive lorſque ces ligamens ſont trop relâchez, leſquels ſervent encore à contenir les teſticules, & à conduire ſûrement, tant les vaiſſeaux ſpermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui ſe vont rendre à la Matrice. Les deux inferieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du côté de la Matrice, près de ſes cornes, depuis lequel lieu ils montent juſques aux aînes, en paſſant avec la production du péritoine, qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muſcles obliques & tranſverſes du ventre; où étant ils s'élargiſſent en forme de patte d'oye, & ſe diviſent en pluſieurs petites branches, dont quelques-unes s'inſerent aux os *pubis*, & au *clitoris*, & les autres vont ſe perdre & ſe confondre avec les

membranes, qui revêtent la partie ſuperieure & anterieure de la cuiſſe. C'eſt de-là que procedent quelquefois les ſtupeurs & les douleurs que les femmes reſſentent aux cuiſſes durant la groſſeſſe. Ces deux ligamens ſont longs, ronds, nerveux & aſſez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* diſent même avoir remarqué qu'ils ſont caves en leur ſortie, & par tout le chemin qu'ils font juſques aux os *pubis;* auquel endroit ils ſont un peu plus petits, & s'applatiſſent pour s'inſerer, comme nous venons de dire: ce ſont eux qui empêchent la Matrice de monter trop haut. Or quoiqu'elle ſoit tenuë en état dans ſa ſituation naturelle par le moyen de ces quatre ligamens, elle a neanmoins la liberté de s'étendre ſuffiſamment dans la groſſeſſe, à cauſe qu'ils ſont très-lâches; pour lequel ſujet ils prêtent & obéïſſent facilement à ſa diſtenſion. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainſi bridée en haut & en bas, elle eſt encore attachée pour plus grande ſûreté par ſon col à la veſſie & au *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée; c'eſt d'où vient que quand il lui ſurvient quelque inflammation, elle la communique auſſi-tôt à ces parties voiſines.

Son action propre conſiſte à recevoir & à retenir les ſemences de l'homme & de la femme, & à les reduire de puiſſance en acte par ſa chaleur, pour la génération de l'enfant; c'eſt pourquoi elle eſt abſolument neceſſaire pour la conſervation de l'eſpece. Elle ſert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulſer enſuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de tems en tems la ſuperfluité du ſang, ainſi qu'il ſe fait ordinairement tous les mois par l'évacuation des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe. Or comme par le nom de *Matrice* en general, nous entendons tout ce qui eſt compris depuis la partie honteuſe juſques à ſon fond, qui eſt le lieu où ſe fait la conception, ce n'eſt pas aſſez que nous ayons fait connoître toutes les parties ſimilaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors; car il eſt neceſſaire, pour en donner une parfaite connoiſſance, de faire la deſcription de ſes parties diſſimilaires, qui ſont quatre; ſçavoir, ſon fond, ſon orifice interne, ſon col & ſon orifice externe, vulgairement dit, la *partie honteuſe*. C'eſt ce qu'il faut à preſent examiner, commençant par cette partie honteuſe, à cauſe que c'eſt l'entrée qui nous doit conduire au-dedans de ces autres parties, afin d'en bien conſiderer l'admirable ſtructure.



EXPLICATION DE LA CINQUIE'ME FIGURE, qui repreſente la Partie honteuſe.

Cette Figure paroîtra peut-être aux yeux chaſtes en une poſture indecente, mais ils la doivent ſouffrir, puiſqu'elle eſt auſſi neceſſaire qu'elle eſt commode, pour faire voir pluſieurs particules qui ſont cachées ſous cette Partie honteuſe. *Ne itaque pudeat neceſſariæ demonſtrationis.*

A. *montre le pubis, qui eſt tout garni de poil.*

B. B. *Les deux grandes levres écartées l'une de l'autre, leſquelles ſont pareillement revêtuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles ſont ſans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*
D. *La couverture du clitoris, qui reſſemble à une eſpece de prépuce.*
E. E. *Les deux nymphes.*
F. *Le conduit de l'urine.*
G. *La fourchette.*
H. *La foſſe naviculaire.*
I. I. I. I. I. *Les Caruncules myrthiformes, entre leſquelles on voit l'entrée du* vagina.
K. *L'*anus.

CHAPITRE V.

De l'entrée exterieure de la Matrice, appellée ordinairement la Partie honteuſe.

POUR bien connoître cette Partie, il faut que nous en conſiderions pluſieurs autres qui s'y rencontrent, dont les unes paroiſſent d'elles-mêmes à l'exterieur, & les autres ſont cachées ſous ces premieres, & ne ſe peuvent voir qu'en écartant les deux grandes levres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la partie honteuſe. Celles qui ſe montrent d'elles-mêmes, ſont le pénil, la motte, les deux grandes levres, & la grande fente qui eſt au milieu. Celles qui ſont cachées deſſous, & qui ſont entre celles-là, ſont le *clitoris*, le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le pénil eſt la partie ſuperieure de la partie honteuſe, ſitué en la partie anterieure des os *pubis*; & la motte eſt cette partie charnuë qui paroît élevée comme une petite colline au-deſſus des grandes levres, qui pour cela eſt appellée le Mont de *Venus*. Ce pénil & la motte ſont tous revêtus de poils friſez, qui commencent ordinairement à naître aux femmes, auſſi-bien qu'aux hommes, dès l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes levres ne ſont autre choſe que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque côté s'approchant & ſe joignant l'une contre l'autre, forment la grande fente. Ces levres ſont pareillement revêtuës de poils, & garnies de beaucoup de graiſſe, qui les rend fort épaiſſes & ſpongieuſes. Elles ſont aſſez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles ſont mollaſſes & pendantes à celles qui uſent très-ſouvent du coït, & encore plus à

celles qui ont eu des enfans ; à cauſe de la grande diſtenſion qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à garentir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troiſiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle eſt beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la Matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-ci. Or faiſant un peu éloigner les cuiſſes de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en étoient cachées. On remarque en ſa partie la plus élevée juſtement au deſſus du conduit l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris*, laquelle eſt couverte d'une petite portion de la peau redoublée, ſemblable à une eſpece de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiere découverte) *amor*, *vel dulcedo Veneris*, l'amour ou la douceur de *Venus*, parce que c'eſt-là (comme il dit fort bien) le principal ſiege du plaiſir & de l'appetit Vénerien aux femmes ; car elles y ſentent une ſi grande volupté, que ſi on leur chatoüille doucement cette petite partie, lorſqu'elles ont été long-temps ſans uſer du coït, elles en ſont aiſément excitées à décharger leur ſemence ; ce que les plus luxurieuſes ſe font ſouvent elles-mêmes, ou reciproquement l'une à l'autre, pour ſe ſoulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib. 3. fen. 21. tract. 4.* Paul Æginet *lib. 6. cap. 70.* & pluſieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui ſe glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont auſſi enſeigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par ſa longueur exceſſive elle eſt difforme, & incommode la femme en l'uſage du coït. *Hipocrate* même, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous ſous le nom de *Columella*.

Ce *clitoris* ne paroît preſque point aux femmes mortes, parce qu'il eſt fort petit ; mais il eſt plus gros à celles qui ſont vivantes, & il s'enfle & devient dur à meſure qu'elles entrent en appetit du coït ; ce qui ſe fait par le moyen du ſang & des eſprits, dont il ſe remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection. C'eſt pour cela que quelques-uns l'ont appellé *la verge feminine*, voulant qu'il lui reſſemble en quelque façon, tant par ſa figure, que par ſa compoſition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long ; & juſques-là même, qu'on dit qu'il s'en trouve qui en abuſent avec d'autres femmes, ainſi que

faiſoit cette *Baſſa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *livre de ſes Epigr.* à laquelle il dit:

Eſſe videbaris, fateor, Lucretia nobis:
At tu, prô facinus! Baſſa, fututor eras.
Inter ſe geminos audes committere cunnos,
Mentiturque virum prodigioſa Venus.

Au deſſous du *clitoris* on voit paroître le trou du conduit de l'urine, qui eſt beaucoup plus large aux femmes que celui des hommes, ce qui fait qu'elles piſſent fort gros. On voit auſſi en même-temps aux côtez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuſes appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & aſſez longuettes, qui naiſſent de la partie interne des grandes levres, immediatement au deſſous du *clitoris*, & qui reſſemblent en quelque façon à ces crêtes que les poules ont ſous la gorge. Elles ſervent à couvrir le trou de l'urine, pour preſerver la veſſie de l'air froid; & lorſque la femme piſſe, elles ſe contractent de telle ſorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduiſent l'urine, ſans qu'elle ſe répande le long de la partie honteuſe, & ſouvent même ſans qu'elle en moüille ſeulement les levres. C'eſt pour ce ſujet qu'on appelle ces petites aîles membraneuſes *les nymphes*, à cauſe qu'elles preſident aux eaux de la femme, c'eſt-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont ſi grandes & ſi allongées, qu'elles ſont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes levres. Je fis il y a quelques années cette operation à une Demoiſelle qui m'en requit fortement, tant parce qu'étant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller ſouvent à cheval, l'allongement de ſes nymphes, qu'elle avoit très-grandes, lui cauſoit par leur froiſſement une douloureuſe cuiſſon, que parce que cette indécence lui déplaiſoit extrémement auſſi-bien qu'à ſon mari. J'en ai rapporté l'hiſtoire en l'Obſ. CLXXIV. du livre de mes Obſervations. Ces nymphes ſont fort rouges aux vierges, & elles ſe ſoûtiennent aſſez aiſément; mais elles ſont livides, & beaucoup plus mollaſſes & pendantes en celles qui uſent du coït, & aux femmes qui ont eu des enfans.

Après avoir conſideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroître (en écartant les grandes levres) une foſſe, appellée *la foſſe naviculaire*, qui eſt formée par la jonction de ces levres, qui fait comme une eſpece de fourchette, ſur quoi s'appuye la verge de l'homme, quand elle eſt introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

Enſuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës diſpoſées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*, outre leſquelles on en remarque une autre petite en la partie ſuperieure, juſtement au deſſous du conduit de l'urine. Elles ſont rougeâtres & relevées aux vierges, & ſe joignent l'une à l'autre en leur parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainſi ſujettes, les font reſſembler en quelque façon à un bouton de roſe à demi épanoüi. Une telle diſpoſition de ces caruncules, eſt la plus veritable marque de la virginité (car ce ſeroit inutilement qu'on voudroit la chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'eſt de là que venant à être froiſſées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre, étant forcées & rompuës dans le premier coït, il ſe fait quelquefois effuſion de ſang (ce qui n'arrive pas auſſi toûjours) après quoi elles reſtent ſeparées, ſans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui ſe perd enſuite, d'autant plus que les femmes uſent ſouvent du coït, & s'applatit & s'efface preſque tout-à-fait en celles qui ont eu des enfans, à cauſe de la grande diſtenſion que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles ſervent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empêcher que l'air froid ne la puiſſe incommoder, comme auſſi pour augmenter le plaiſir mutuel dans l'action du coït; car ces caruncules étant dans ce temps fort groſſies, & remplies de ſang & d'eſprits, ſerrent agréablement la verge de l'homme, de laquelle la femme eſt auſſi bien mieux chatoüillée par ce moyen.

J'ai dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il ſe fît un épanchement de ſang qui procede ordinairement de l'effort que ſouffrent ces caruncules par l'introduction de la verge, d'autant que cela dépend entierement de la diſpoſition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme, comme fait auſſi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction; car il y a des gens ſi ſots, qu'ils ne croiroient pas avoir eu le pucelage de leur femme ſans cette marque, qu'ils eſtiment être certaine, fondez peut-être ſur ce paſſage de l'Ecriture au *Deuter. chap.* 22. qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée doivent avoir, qui étoit de montrer aux Anciens de la Ville les vêtemens de leur fille, où étoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de ſa virginité, pour la juſtifier contre la fauſſe accuſation que ſon mari lui pouvoit im-

poſer, prétextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'étoit pas vierge quand il l'avoit épouſée. Cette coûtume s'obſerve encore preſentement parmi quelques Nations, qui le lendemain des nôces montrent à tous les conviez la chemiſe de la mariée, tachée du ſang de ſon pucelage. Mais ceux qui ſont de ce ſentiment meritent bien d'être trompez par les femmes, de la maniere qu'on ſçait aſſez qu'elle peuvent faire. C'eſt-à-peu près tout ce qu'on peut dire touchant cette partie honteuſe, & les autres qui s'y rencontrent. Mais ſi on deſire en avoir une plus particuliere connoiſſance, les plus curieux pourront (ſi bon leur ſemble) conferer la copie que je leur ai donnée ſur l'original vivant, puiſque ce ſont des parties qui ſe peuvent facilement voir ſans diſſection. Montrons maintenant ce que c'eſt que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina*.

EXPLICATION DES TROIS FIGURES ſuivantes.

La premiere Figure montre toute la Partie honteuſe, & la Matrice entiere, ſituée entre l'inteſtin *rectum* & la veſſie.

A. *montre l'inteſtin* rectum, *ſur lequel le corps de la Matrice eſt ſitué.*
B. *Le propre corps de la Matrice.*
C. C. *Deux petites éminences, qui ſont à chaque côté du fond de la Matrice, appellées les* cornes. *C'eſt où les vaiſſeaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.*
D.D.D.D. *Toute l'étenduë exterieure du* vagina, *ou col de la Matrice.*
E. *La veſſie, ſituée ſur le* vagina, *laquelle paroît ainſi contractée en petit volume, lorſqu'elle eſt vuide.*
F. *Le col de la veſſie, qui eſt fort court aux femmes.*
G. G. *Les deux ureteres qui s'inſerent en la veſſie, près ſon col.*
H. H. *Les deux grandes levres de la partie honteuſe.*
I. I. *Les deux nymphes.*
K. *Le* clitoris
L. *Une eſpece de prépuce qui couvre le* clitoris.
M. *Le conduit de l'urine, au deſſous duquel on voit une petite caruncule, qui ſert à le boucher après que la femme a uriné.*
N. N. N. N. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui bordent toute l'entrée du* vagina, *que l'on voit entre ces caruncules.*

O. *La*

Fig. I.

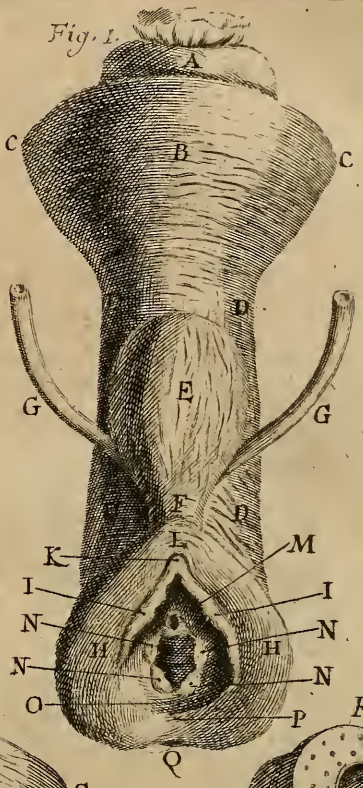


Fig. II.

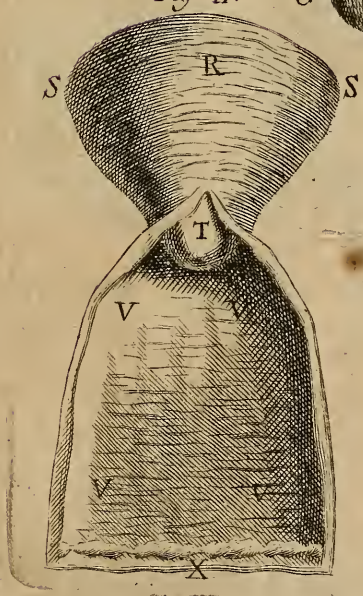
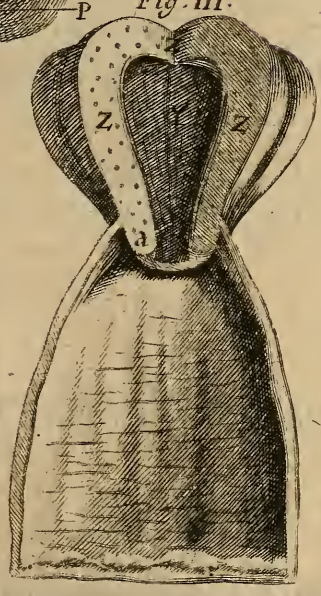


Fig. III.



O. *La fosse naviculaire, qui paroît au bas de la partie honteuse.*

P. *La fourchette formée par la jonction des deux grandes levres en leur partie inferieure.*

Q. *L'*anus.

La seconde figure represente encore le propre corps de la Matrice en sa partie exterieure, & le *vagina* ouvert en toute sa longueur jusques à l'orifice interne.

R. *montre le corps de la Matrice.*

S. S. *Les cornes de la Matrice.*

T. *L'orifice interne.*

V. V. V. V. *Le* vagina *ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides de sa partie interne, & les quatre caruncules myrthiformes.*

X. *Une chair graisseuse coupée tout proche le* vagina.

La troisiéme figure montre la même chose pour le *vagina*, mais elle represente la Matrice entiérement ouverte.

Y. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores à travers desquels transudent & distilent les menstruës dans le tems, comme aussi le sang qui afflue dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la grosesse.*

Z. Z. Z. *La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.*

a. *L'orifice interne.*

Les quatre figures suivantes representent des Matrices de plusieurs differens animaux, pour faire voir comme leur structure est bien differente de celle de la femme.

La premiere est celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux côtez de la Matrice, qui ressemblent presque à un intestin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extremité au-dessous des reins.*

B. *Une portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La seconde est celle d'une lapine.

C. C. *montrent les deux côtez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces côtez quelque trace de cellules où se logent les petits.*

D. *Une portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

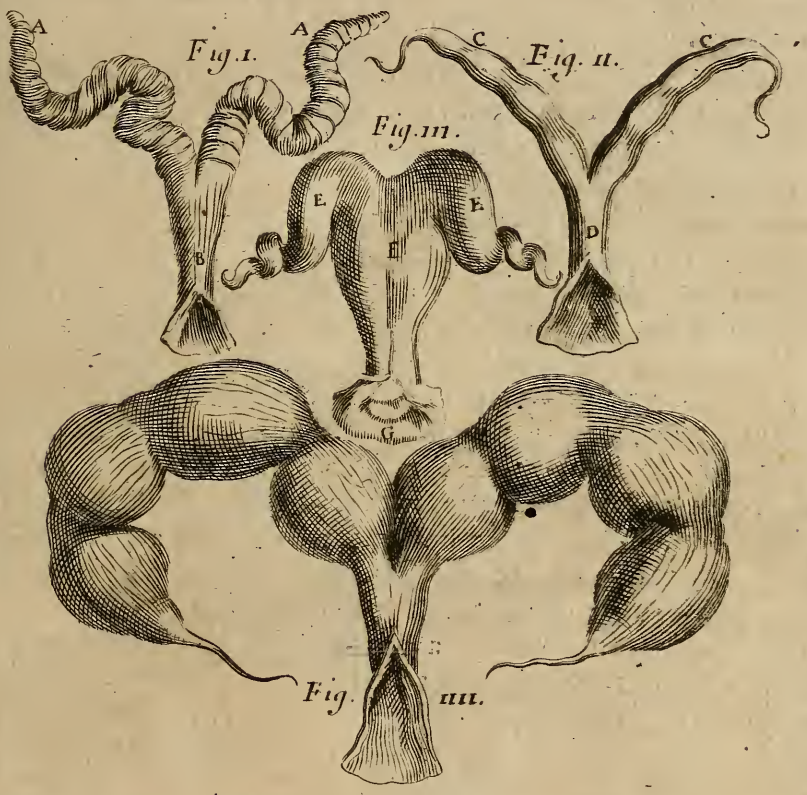
La troisie'me Figure est celle d'une brebis.

E. E. *Les deux côtez; qui representent fort bien la figure des cornes d'un bellier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Une petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroît.*

LA QUATRIE'ME FIGURE repreſente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun deſquels a ſa cellule particuliere, dans laquelle il eſt logé. J'ai remarqué une choſe particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui eſt qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutiſſent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina.*



CHAPITRE VI.

Du Vagina, *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice nous comprenons tout ce long & large eſpace membraneux qui eſt couché au-devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, juſques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït lui ſert à loger la

verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit jusques à cet orifice interne, afin qu'elle y puisse éjaculer la semence; c'est pourquoi on l'appelle communément du nom de *vagina*, qui veut dire une gaîne.

Ce col est d'une substance membraneuse, afin qu'il se puisse étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse & ridée en travers, comme un palais de bœuf; ce qui a été fait, afin qu'il pût se dilater ou se resserrer, & s'allonger ou s'accourcir, selon qu'il est nécessaire, pour se proportionner toujours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme; & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fût mutuellement augmenté: mais sa membrane exterieure est rouge, & charnuë du côté de la partie honteuse, comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée. C'est par ce moyen que ce col adhere fortement au col de la vessie, & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à être déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcere, les excremens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puisse retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du côté de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquelles une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interieure de ce col, afin d'entretenir toujours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoulent en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toujours au dehors dans le tems du coït, ou du moins incontinent après) qui a fait qu'*Ariſtote* a cru que la femme ne fournissoit aucune semence pour la génération, mais seulement le sang

menstruel, qui étoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme; & c'est aussi sans doute cette même humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à plusieurs autres, que les vaisseaux spermatiques de la femme alloient s'inserer au col de la vessie, aussi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cet endroit, laquelle étoit ensuite succée par la Matrice avec celle de l'homme: mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion: au 2. *Livre de la Semence.* Neanmoins ce qui est de particulier est, que je crois que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi-bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la Matrice, comme on croit ordinairement, mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes. C'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu, qu'au propre corps de la Matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces especes de gonorrhées; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait préciſement distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre, qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le tems que la femme a ses menstruës; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors, à cause qu'elles procedent seulement du suintement des humiditez qui s'écoulent des mêmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui resudent de la propre substance de la Matrice; ce qui fait bien connoître que ces deux maladies differentes ont leurs sieges en differentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ce col de la Matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puisqu'au travers de lui on peut presque toujours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice, où il va finir) & un pouce & demi de largeur, ou environ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne. Neanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soi-même, & s'accommode facilement à toutes les especes de verges, de quelque petiteſſe ou groſſeur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent être; en telle sorte qu'il attire & fait ap-

procher le corps de la Matrice au devant de la petite ; il s'étend pour ceder à la longue ; il se dilate pour recevoir la grosse, & se contracte pour embrasser étroitement la petite, servant par ce moyen, s'il faut ainsi dire, de chaussure à tous pieds.

Sa largeur est presque égale depuis un bout jusques à l'autre, à l'exception de son entrée exterieure, qui est un peu plus resserrée à l'endroit des caruncules myrthiformes ; & on ne trouve aucun *hymen* en son milieu, comme ont voulu plusieurs Auteurs, qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers, & percée seulement d'un petit trou, pour laisser écouler les mois, & les autres superfluitez, laquelle reste ainsi tenduë jusques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à être forcée & déchirée ; à quoi on peut reconnoître que la femme est vierge, ou qu'elle ne l'est pas. Mais c'est un pur abus ; & si (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane se trouve en quelques femmes, il est très-certain que c'est contre le dessein de la nature, puisqu'elle ne se rencontre pas même aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien assûrer pour en avoir disséqué un grand nombre) ni à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles soient, lesquelles n'ont aucune marque par laquelle on puisse conjecturer de leur virginité, que la disposition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoître ci-devant, qui étant situées à l'entrée du col de la Matrice, rendent le passage du col plus étroit. Je dis seulement conjecturer, & non pas connoître ; car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoître en la femme, que celle de ces trois choses dont il est parlé dans l'Ecriture ; au 30. *chap. du livre des Proverbes*, qui sont, *Via aquilæ in cælo*, *via colubri super petram*, *via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre sur une pierre, la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoi il est dit ensuite, *talis est & via mulieris adulteræ*, telle est aussi la voye de la femme adultere. J'ai pourtant vû il y a quelques années deux filles, dont l'une qui étoit âgée de dix-sept ans, n'étoit aucunement perforée en la partie exterieure de la vulve, & l'autre âgée de quatre ans seulement, n'y avoit qu'un petit trou, de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon. J'en ai rapporté les histoires ci-après, au premier chapitre du premier livre, en parlant de la sterilité des femmes ; mais ces dispositions procedoient d'un défaut de nature qui arrive très-rarement. Voyons à present quelle est la structure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'eſt autre choſe que l'aboutiſſement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau-né, au milieu de quoi on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant, ſert à donner entrée à ce qui doit être reçû dans la Matrice, ou à laiſſer ſortir ce qui en doit être expulſé. Il eſt appellé *orifice interne*, pour le diſtinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sage-femmes l'appellent *le couronnement*, parce que dans le temps de l'accouchement il ceint la tête de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il ſe preſente pour ſortir naturellement.

Cet orifice eſt ordinairement fendu en travers en ſa partie exterieure; il eſt aſſez petit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans; mais celles qui en ont eu, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale: il eſt preſque toûjours fermé, car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner paſſage à la ſemence de l'homme, qui par ce moyen eſt dardée juſques au fond de la Matrice, & pour donner iſſuë aux menſtruës, dont elle ſe purge tous les mois, comme auſſi pour l'expulſion des faux germes, & des corps étrangers qui peuvent s'y engendrer. Mais quoiqu'il ſoit très-exactement fermé après la conception, & durant la groſſeſſe, il s'ouvre neanmoins ſi extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant paſſe à travers pour ſortir de la Matrice; auquel temps cet orifice diſparoît, & la Matrice ſemble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un ſac, depuis ſon fond juſques à l'entrée de ſon col. C'eſt ce qui a fait dire à *Galien au 15. liv. de l'uſage des parties*, que nous pouvons bien admirer cette merveilleuſe operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle ſe fait.

Quand la femme n'eſt pas groſſe, il eſt un peu plus longuet, & d'une ſubſtance un peu dure & reſſerrée; mais dans le temps de la groſſeſſe il s'amolit & groſſit peu à peu juſques au ſixiéme mois, ou environ. Après cela il s'accourcit ordinairement; & ſon épaiſſeur commence à diminuer à proportion de la diſtenſion de la Matrice; de ſorte que dans le dernier mois de la groſſeſſe cet orifice

paroît presque tout applani, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainsi qu'il étoit quand la femme n'étoit pas grosse, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la grossesse il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve, laquelle provient des humiditez, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le séjour qu'elles y font, & suintent ensuite & découlent de cet orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entr'ouvrir & à s'amolir par ces glaires ; ce qui est un signe assuré que l'enfantement arrivera bien-tôt.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les differentes necessitez, est entierement naturelle, & nullement volontaire, ce qui a été fait fort à propos ; car si le mouvement de cet orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empêcheroient de concevoir, en usant du coït ; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient ; la semence qu'elles auroient conçûë, afin de s'exempter des incommoditez de la grossesse, & d'être toûjours en état de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé dans l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia..... infernus, & os vulvæ & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrès avoir ci-devant fait connoître toutes les parties qui dependent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice. Il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans être attaché ni à l'un ni à l'autre, mais il est libre par devant & par derriere, afin de pouvoir s'étendre & se resserrer quand il est necessaire. Il est neanmoins tenu sujet en quelque façon par le moyen des ligamens de la Matrice ; qui viennent s'y attacher de chaque côté.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit ci-devant,

devant à une groſſe poire. Il eſt rond, mais un peu applati par devant & par derriere, afin qu'il ſoit plus ſtable dans ſa ſituation. Toute la partie exterieure de ſon fond eſt fort unie & polie, ſi ce n'eſt aux deux côtez, où l'on remarque deux petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaiſſeaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque côté, auquel lieu les ligamens ronds vont auſſi s'attacher. Il eſt d'une ſubſtance membraneuſe, épaiſſe d'un bon travers de doigt, ce qui fait que ſa capacité interieure eſt aſſez petite, afin qu'elle puiſſe embraſſer étroitement, & toucher de toutes parts la ſemence après la conception. Ce corps de la Matrice eſt compoſé de deux membranes, l'une exterieure, appellée *la membrane commune*, qui vient du *peritoine*. Elle eſt très-mince, & paroît lice & polie par dehors; mais elle eſt inégale du côté qu'elle adhere à l'autre membrane de la Matrice, nommée *la propre*. Celle-ci eſt très-épaiſſe, & d'une ſubſtance ſpongieuſe, entretiſſuë de toutes ſortes de fibres, laquelle, ſelon *Aëtius*, ſe peut encore ſéparer en deux, à cauſe de ſon épaiſſeur fongueuſe. C'eſt elle qui compoſe proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice*.

La plûpart des autres animaux (comme on peut voir dans les differentes figures que j'en ai fait repreſenter ci-devant en la page 35.) ont leur Matrice partagée en deux parties, l'une droite & l'autre gauche, dans chacune deſquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une même ventrée, chacun deſquels y a auſſi ſes eaux & ſes vaiſſeaux ſéparément, & y eſt enveloppé de ſes membranes particulieres: mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois pluſieurs enfans enſemble, n'eſt pas ainſi diſpoſée; car il ne s'y rencontre jamais qu'une ſeule & même cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans une petite ligne très-legere, ſemblable à celle qu'on remarque au-deſſous du *ſcrotum* de l'homme; ce qui fait qu'*Hipocrate* diviſe ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela que les mâles ſoient plûtôt engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche; c'eſt ce qu'il nous veut faire croire par l'aphoriſme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur*. Mais à vrai dire, la cauſe de la difference du ſexe ne procede pas de la Matrice, mais bien de la ſemence, qui tant en l'homme qu'en la femme, eſt ou maſculine, ou feminine, comme a remarqué le même *Hipocrate* au Livre intitulé *de Ge-*

nitura. Voici ſes paroles : *Et eſt tum in viro fœmineum itemque maſculum ſemen, tum itidem in muliere.* Il repete encore la même choſe au Livre *de la Diette ;* c'eſt ce que fait auſſi *Galien au Livre de la Semence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'eſſence des ſemences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une ſeule cavité, dans le milieu de laquelle, tant les mâles que les femelles, ſont toûjours naturellement ſituez. On n'y voit pas auſſi ces petites éminences qu'il appelle *cotiledons*, leſquelles ne ſe trouvent ordinairement que dans la Matrice des bêtes à cornes ; car celle de la femme eſt aſſez unie interieurement, ou au moins fort peu inégale, dans la cavité de laquelle on ne remarque autre choſe que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores qui paroiſſent être les extrémitez des orifices des vaiſſeaux qui viennent y aboutir pour l'écoulement des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe, & contre leſquels l'arriere-faix eſt attaché pendant la groſſeſſe, afin qu'il en puiſſe recevoir le ſang de la mere, lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour ſervir enſuite à la nourriture & à l'accroiſſement de l'enfant durant tout le temps qu'il ſéjourne dans la Matrice.

Or ayant juſques ici ſuffiſamment fait remarquer tout ce qu'on peut conſiderer aux parties de la femme qui ſervent à la génération, pour en avoir une parfaite connoiſſance, laquelle nous doit ſervir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui ſe rencontrent dans la connoiſſance & dans la curation des maladies des femmes groſſes & accouchées, il ſeroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles ſont ces maladies, & de montrer les moyens de ſe bien comporter dans leur curation ; mais avant que de le faire, ajoûtons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la génération, qui ſont la ſemence, & le ſang menſtruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA ſemence & le ſang menſtruel ſont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la génération de l'homme ; mais bien differemment, car *Ariſtote* ſoûtient, qu'il n'y a que l'homme qui fourniſſe de la ſemence pour la génération ; & outre cela,

qu'elle ne ſert que de principe agiſſant, aſſûrant que la femme n'y contribuë autre choſe que le ſang menſtruel, qui en eſt (à ce qu'il croit) le ſeul principe materiel. Mais cette opinion n'eſt pas ſuivie des plus éclairez, qui ſçavent bien que la femme a effectivement de la ſemence auſſi-bien que l'homme, & que ſans elle la génération ne ſe pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la ſemence*, refute aſſez amplement cette opinion d'*Ariſtote*, & prouve très-bien que la femme doit avoir de la ſemence, puiſqu'elle a des vaiſſeaux ſpermatiques, & des teſticules, qui ſans doute ſont deſtinés aux mêmes uſages que ceux des hommes; à quoi il ajoûte encore pluſieurs autres raiſons très-convaincantes.

La ſemence n'eſt autre choſe qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur ſang arteriel de tout le corps, converti dans la ſubſtance des teſticules par leur chaleur, en une humeur blanche & viſqueuſe, écumeuſe, & pleine de quantité d'eſprits, pour ſervir à la génération : ou bien, pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la ſemence eſt une aſſemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont été extraits, leſquels ſont ſeparez du reſte de la maſſe du ſang arteriel en paſſant dans la ſubſtance des teſticules, pour ſervir enſuite à la génération, qui n'eſt proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits differens atomes au lieu où ils doivent être.

Il ſuffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la ſeconde encore plus intelligible, & pour donner une ſuffiſante connoiſſance de la ſemence. Je dis donc que la cauſe materielle de la ſemence eſt un extrait du plus pur ſang arteriel; car le mouvement circulaire que le ſang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait aſſez connoître qu'il n'y a que les arteres qui ſoient capables de conduire ce ſang aux teſticules; & il paroît bien qu'il eſt une portion du plus pur de tout le corps, par l'uſage auquel il eſt deſtiné, qui eſt la génération, laquelle ne pourroit pas ſe faire naturellement, s'il ne portoit avec lui la vertu, & (s'il faut ainſi dire) une eſpece de quinteſſence de toutes les parties du corps, dans leſquelles il a circulé pluſieurs fois avant que d'être ſeparé pour être envoyé aux teſticules.

Cette explication que je fais ainſi peut ſervir à nous faire concevoir facilement la penſée d'*Hipocrate*, qui dit, *lib. de aër. aq. & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à ſanis quidem ſanum, à morbidis morboſum, fitque ut ex calvis calvi gignantur,*

&c. La ſemence procede de tous les membres du corps; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains; les malades, des malades; & les chauvres, des chauvres. Ce que nous devons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules, dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion du ſang en ſemence, lui ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle eſt animée, & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous avons dit) à la parfaite génération de l'animal.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, après l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipocrate*, de trouver la raiſon pour laquelle les boiteux engendrent aſſez ſouvent des enfans boiteux, ainſi qu'avoit fait entre autres un certain Maître d'Ecole, nommé Monſieur *Dufays*, chez qui j'étois en penſion en la Ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeuneſſe, lequel étoit très-connu de toutes les perſonnes de la Ville, à cauſe que trois grands fils qu'il avoit ſeulement, étoient tous trois boiteux de naiſſance auſſi-bien que lui, & qu'une ſeule fille qu'il avoit auſſi, qui étoit très-bien faite pour lors, reſſembloit à ſa femme qui n'étoit point boiteuſe non plus que cette fille, parce que la ſemence de ſa mere avoit apparemment dominé celle de ſon pere, dans le temps qu'elle en avoit été engendré: Mais la difficulté conſiſte à ſçavoir comment un homme & une femme qui ſeroient tous deux boiteux d'une même jambe, comme par exemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formez de cette partie, ainſi qu'il s'eſt ſouvent vû; auquel cas il ſembleroit que la matiere de la ſemence, qui eſt ce ſang arteriel, ne contiendroit pas en ſoi, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps; puiſqu'étant ainſi, les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Neanmoins je répondrai à cela avec diſtinction; car ſi l'homme & la femme étoient tous deux boiteux naturellement, & dès leur premiere formation dans la Matrice, je crois qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monſieur *Dufays*, dont je viens de parler: mais s'ils ne l'étoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans qui ne participeroient aucunement à leur défaut, à cauſe que tout leur ſang ne laiſſe pas de renfermer en puiſſance dans la moindre de ſes gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toû-

jours auſſi-tôt par le défaut accidentel de quelques-unes, ni même par leur total retranchement, quand elle y a été une fois bien imprimée, laquelle ſe peut auſſi perpetuer durant tout le cours de la vie, en ſe communiquant au nouveau ſang qui s'engendre tous les jours, de la même maniere que fait la lumiere d'un flambeau, qui ſe peut communiquer à une infinité d'autres ſans ſe diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiere, de crainte que nous ne faſſions, comme on dit ordinairement, de la gloſe d'*Orleans*, qui ſeroit plus obſcure que notre texte.

Ariſtote au l. 3. chap. 22. de l'hiſt. des anim. dit, que l'homme, à proportion de ſon corps, jette plus de ſemence que les autres animaux, & que celle de ceux qui ont du poil eſt plus viſqueuſe que celle des autres (auſſi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle ſa ſemence plus aqueuſe.) Il dit outre cela, que ſa couleur naturelle eſt blanche en tous, par raiſon de quoi il refute la ridicule opinion d'*Herodote*, qui croyoit que la ſemence des *Ethiopiens* étoit noire.

Pluſieurs qui ſuivent le ſentiment du même *Ariſtote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la ſemence ne ſoit qu'un excrement, procedant du reſte du ſang qui a été apporté aux teſticules pour leur nourriture; & diſent pour adoucir cette penſée, qui ſemble être contre le bon ſens, que c'eſt une eſpece d'excrement utile: Mais c'eſt une abſurdité de croire que cette noble humeur, qui eſt abſolument neceſſaire pour la propagation de l'eſpece (qui doit prévaloir la conſervation de l'individu) doive être plûtôt qualifiée du nom d'*excrement* que le ſang, qu'on pourroit dire par la même raiſon être un excrement procedant auſſi du reſte de la nourriture du cœur. C'eſt pourquoi *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celui qui lui demandoit en quel temps on devoit uſer du coït avec la femme: *Cùm tu voles, inquit, te ipſo fieri deterior.* C'eſt, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'es pas, faiſant bien voir par cette belle réponſe, que c'étoit une partie de la plus noble ſubſtance du corps qui s'écouloit en cette action. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces ſortes de controverſes, & ne diſputons pas des mots, pourvû que la choſe ſoit bien compriſe. Pour ce ſujet demeurons ſeulement d'accord, que la ſemence ne doit être qualifiée du nom d'*excrement*, que lorſqu'elle eſt déchûë de ſa diſpoſition naturelle, & que la même choſe peut être dite du ſang & de toutes les autres humeurs du corps. Paſſons maintenant à

l'explication du second principe de la génération, qui est le sang menstruel.

CHAPITRE X.

Du Sang menstruel.

LE sang menstruel est ainsi appellé, à cause qu'il s'évacuë periodiquement tous les mois, si la femme n'est pas grosse, ou nourrice, & qu'elle soit d'âge convenable & en bonne santé. Les menstruës sont encore appellées les purgations de la femme, parce que toute l'habitude de son corps est purgée par leur moyen de la superfluité du sang. Elles se nomment aussi *les fleurs des femmes*, à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne sont précedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas grosse d'enfant devant que d'avoir eu ses fleurs. Ne nous arrêtons pas davantage à leur nom, qui est assez connu de tout le monde; mais tâchons seulement de faire connoître la chose. *Aristote au liv. 7. de l'hist. des anim.* dit que la femme entre tous les animaux a cette sorte de purgation en plus grande abondance; & *Pline au liv. 7. ch. 15. de son histoire nat.* assûre que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menstruës; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'évacuation periodique du sang menstruel est une chose si commune & si ordinaire aux femmes, qu'il n'y a personne qui l'ignore; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce sang, & touchant les voyes par lesquelles il se purge, & les causes de son évacuation periodique: C'est ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce sang, plusieurs Auteurs qui ont suivi le sentiment de *Pline*, disent après lui, qu'il n'y a rien de plus monstrueux que ce sang, puisque par sa vapeur, ou par son seul attouchement, *les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent steriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout desseschez, les jeunes plantes en sont brûlées, la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, le tranchant du fer en est émoussé, la beauté de l'yvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enroüillent aussi-tôt, l'air en est infecté, & les chiens qui en goûtent enragent, &c.* Si tout cela étoit vrai, les hommes fuïroient assûrement plus qu'ils ne font la compagnie des femmes; & à considerer ce recit, je

me figure voir les excrétions de la Matrice d'une impudique verolée au dernier dégré. Mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une ſimple diſtinction, qui eſt que le ſang menſtruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaiſes qualitez, quand il eſt déchû de ſon état naturel, mais non pas autrement : car il ne differe ordinairement en aucune maniere de celui qui eſt au reſte du corps de la femme, hors duquel il n'eſt rejetté que parce qu'il eſt ſimplement ſuperflu ; & ſi on remarque quelque alteration en ſa ſubſtance & en ſa couleur ; cela ne procede que du mélange de quelques excrétions de la Matrice, leſquelles il entraîne avec ſoi, & de quelque ſéjour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cauſe de la ſituation du corps de la femme qui l'empêche quelquefois de s'écouler auſſi-tôt qu'il eſt ſorti de ſes vaiſſeaux. C'eſt pourquoi ſuivons plûtôt en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a très-bien déclaré les conditions que doit avoir naturellement le ſang menſtruel aux femmes ſaines : *Procedit autem ſanguis velut à victimâ, citò congelatur, ſi ſana fuerit mulier.* Ce ſang, dit-il, eſt ſemblable à celui d'une victime, & ſe caille proprement, ſi la femme eſt ſaine. Or on ſçait que c'eſt la marque d'un bon ſang de ſe cailler promptement, & que celui des victimes étoit très-beau, parce qu'on ne choiſiſſoit que les animaux les plus ſains pour ſervir aux ſacrifices que les anciens faiſoient.

Les voyes par leſquelles ce ſang ſe purge ſont encore conteſtées : car les uns veulent, comme *Columbus* & *Primeroſe*, que ce ſoit toûjours par les vaiſſeaux qui ſe terminent au col de la Matrice ; ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant pluſieurs perſonnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ſes menſtruës dans le tems qu'elle fut penduë, pour avoir défait ſon enfant, ayant trouvé les vaiſſeaux qui ſe terminent en cet endroit tous remplis de ſang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutiſſent au fond de la Matrice. Et les autres ſoûtiennent au contraire avec bien plus de raiſon, que ce ſang vient ordinairement, quand la femme n'eſt pas groſſe, des vaiſſeaux qui ſe diſtribuënt au fond de la Matrice ; & ſeulement de ceux qui ſont au col, quand la femme eſt groſſe, s'il arrive qu'elle ait ſes menſtruës. C'eſt ce que j'ai remarqué pluſieurs fois, & fait obſerver devant pluſieurs de mes Confreres, le 22. Janvier 1672. ayant l'honneur pour lors d'être Prevôt de la celebre Compagnie des Maîtres Chirurgiens Jurez de cette Ville de Paris. Ce fut en la diſſection d'une femme

qui avoit auſſi été penduë pour un pareil crime, dans le temps qu'elle avoit actuellement ſes menſtruës, ſur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faiſoit ſon chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifeſtement en cette femme le contraire de ce que diſent *Primeroſe au 1. livre des maladies des femmes*, & *Columbus au 6. liv. de ſon Anat.* car toute la cavité du fond de ſa Matrice étoit enduite de petits grumeaux de ſang caillé, & ſes vaiſſeaux étoient beaucoup plus gros que ceux du col, & même tout pleins de ſang caillé vers les orifices qui ſe dégorgent dans le fond de la Matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menſtruës ne s'écoulent auſſi quelquefois par ce col en même-temps que par le fond de la Matrice, quand la femme n'eſt pas groſſe; mais je ſoûtiens ſeulement que l'opinion de *Columbus*, fondée ſur une ſimple experience, n'eſt pas veritable ordinairement. Car, comme dit *Ariſtote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè ſecundùm naturam ſunt:* les choſes qui ſont naturelles ſe font le plus ſouvent. Or eſt-il qu'il eſt naturel pour cette raiſon, que les menſtruës procedent du fond de la Matrice.

La diſpute n'eſt pas moindre touchant la cauſe de l'évacuation periodique des menſtruës, que touchant la nature de ce ſang & les voyes par leſquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Ariſtote* l'attribuënt à la Lune, qui a grande domination ſur tous les corps humides, comme eſt celui de la femme, que l'on dit en raillant être Lunatique à cauſe de cela. C'eſt ce qui a fait donner crédit à ce vers.

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

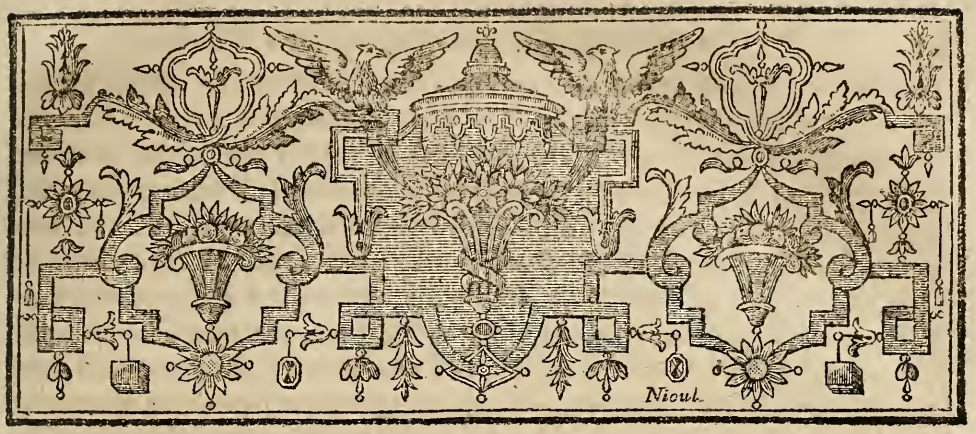
D'autres qui ſont du ſentiment de *Galien*, *au 2. liv. de la Semence*, *au 14. de l'uſage des parties*, rapportent cela au tèmperamment froid, & à la vie ſedentaire de la femme, laquelle ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qu'elle engendre, il arrive qu'étant en trop grande abondance, la nature s'en déchatge de temps en temps ſur les parties genitales de la femme, qui ſont les parties les plus foibles de ſon corps: Et d'autres (avec aſſez de raiſon, ce me ſemble) veulent que la principale cauſe de cette évacuation ſoit une certaine fermentation qui ſe fait dans toute la maſſe du ſang, laquelle jointe à ſon abondance, le fait ſortir par les voyes les plus diſpoſées à le laiſſer écouler, comme ſont celles de la Matrice, ainſi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de ſa fermentation, vient à ſe faire paſſage & à ſortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menſtruel devant l'âge

l'âge de treize ans, non plus qu'après celui de quarante-cinq ans ; toutefois quelques-unes l'ont devant & après ces deux âges, mais cela est rare. *Schenckius au 4. Liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & de l'autre sorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ses menstruës à l'âge de 103. ans, mais ces sortes d'évacuations ne doivent point être qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55. ans ; car pour l'ordinaire, ce sont plûtôt des pertes de sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toujours symptomatiques, aussi-bien que sont celles qui continuent durant plusieurs mois, & même durant plusieurs années sans aucune interruption, comme étoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, laquelle aprés douze années de cette fâcheuse maladie, fut guérie miraculeusement par JESUS-CHRIST. Cette évacuation, pour être naturelle, doit durer au moins trois ou quatre jours, ou tout au plus cinq ou six, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce tems, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au Livre des Maladies des femmes*, doit être en tout de deux *hémines*, ou environ, quand la femme se porte bien : l'*hémine* étoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces : mais la quantité, ni le tems auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas être justement déterminez ; car cela dépend entierement de l'âge, du temperament, de l'habitude du corps, de region, de la saison, du régime de vivre, de l'exercice & de plusieurs autres choses qui contribuent beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée, ou avancée, selon ses differentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du tems d'une évacuation jusques à l'autre, il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la génération de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere, & par accident à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres tems ; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé durant leur jeunesse, que lorsqu'elles sont bien reglées en cette évacuation naturelle ; & j'ai même remarqué que quand elles

ſont parvenuës à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ, qui eſt le tems le plus ordinaire auquel elles commencent à être privées pour toujours de leurs menſtruës, elles ſont preſque toutes fort valetudinaires durant pluſieurs années, juſques à ce que la nature, qui auparavant avoit coutume d'être ſoulagée par cette évacuation menſtruelle, ſoit enfin tout-à-fait habituée à ce changement de diſpoſition, qui eſt cauſe qu'on voit beaucoup plus de femmes mourir depuis quarante-cinq ans juſques à cinquante-cinq ans, ou environ, & donner en ce tems plus de pratique & d'occupation aux Medecins, qu'en aucun autre âge de leur vie: néanmoins celles qui paſſent ce terme, après avoir reſiſté par leur forte complexion à toutes les incommoditez qui ont coutume de leur arriver enſuite de l'entiere privation de cette purgation menſtruelle, parviennent ordinairement juſques à l'extrême vieilleſſe. Mais ſans nous arrêter davantage ſur une choſe qui eſt ſi commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philoſophes, finiſſons notre Deſcription des Parties de la Femme, qui ſervent à la génération, pour examiner les Maladies des femmes groſſes & accouchées, & pour enſeigner les moyens d'y remedier.

BOSTON MEDICAL
JAN 22 1918
LIBRARY



TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE PREMIER.

DES MALADIES ET DES DIFFERENTES DISPOSITIONS des Femmes groſſes, depuis le moment de la conception, juſqu'au terme de l'Accouchement.

IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indiſpoſitions depuis le moment de la conception juſqu'au terme de l'accouchement, à cauſe que pour lors elles ſont ſujettes, non-ſeulement à celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, mais auſſi à celles qui leur viennent en d'autres tems. C'eſt de-là que nous pouvons bien connoître que la condition des femmes eſt très-malheureuſe, puiſqu'elles ne ſont pas ſeulement ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes ſont exempts. Mon deſſein n'étant pas de m'étendre aſſez amplement pour les examiner

toutes, je ne m'arrêterai qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent ſouvent la groſſeſſe, & qui ont durant ſon cours quelques indications particulieres pour leur curation. Car pour ce qui eſt de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemment en tout tems, on peut facilement les connoître, & y remedier par les voyes communes, pourvû que cependant on ait toujours égard à la diſpoſition de la groſſeſſe; parce que, comme *Hipocrate* a très-bien obſervé *au* 1. *Livre des Maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes; c'eſt ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, ſans s'informer exactement de leur cauſe, font une grande faute, dont il dit avoir vû pluſieurs exemples; c'eſt pourquoi nous devons à plus forte raiſon uſer d'une bien plus grande précaution en traitant les maladies des femmes groſſes.

Il ſeroit aſſez à propos, pour bien conſiderer ſuivant notre intention toutes les circonſtances de la groſſeſſe, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit être précedée; mais comme elle ne ſe peut faire que par la femme féconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoître la choſe dès ſon origine, faire quelques obſervations des plus conſiderables ſur la fecondité & ſur la ſterilité des femmes; car la ſterilité procede très-ſouvent de leur part, plutôt que du côté des hommes, parce qu'il ſe remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas beſoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur ſemence, & une ſeule fois pour la génération; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conſerver toutes deux, tel qu'eſt la Matrice bien diſpoſée; de plus, une matiere deſtinée à la nourriture de l'enfant durant tout le tems qu'il y ſéjourne, comme eſt le ſang menſtruel: c'eſt ce qui fait que pour un homme impuiſſant, il ſe rencontre ordinairement plus de trente femmes ſteriles. Voyons donc avant toutes choſes quelles ſont les marques de la fecondité & de la ſterilité des femmes.

CHAPITRE PREMIER.

Des ſignes de la fécondité & de la ſterilité des Femmes.

PAR la fécondité de la femme, j'entends une diſpoſition naturelle de ſon corps, & principalement de la Matrice, au moyen

de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer ſon ſemblable; & par la ſterilité qui en eſt le contraire, j'en conçois l'impuiſſance, qui provient des defauts & des vices qui ſe rencontrent en tout ſon corps, ou en quelques-unes de ſes parties. Faiſons quelque recherche des ſignes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroiſſent à la vûë, & au toucher, par leſquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus ſouvent ne ſont pas trop certains: car ceux qui ſe tirent des differens temperamens nous peuvent facilement tromper, d'autant qu'il ſe rencontre quelquefois des femmes très mal habituées & cacochymes, qui ne laiſſent pas d'engendrer; & d'autres qui bien qu'elles ayent une ſanté très-parfaite, ſont néanmoins ſteriles, & tiennent en cela quelque choſe de la nature des mules, qui le ſont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a vû quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Ariſtote* nous le témoigne au 22. *chap. du 6. Livre de l'Hiſt. des Animaux*, où il fait mention d'une, qui fit même deux petits en une ſeule fois, & au 24. chap. du même Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie auſſi la même choſe au 44. *chap. du* 8. *Livre de l'Hiſt. nat.* mais cela eſt très-rare en ce pays-ci.

Nous dirons donc premiérement que la Matrice eſt abſolument neceſſaire pour la fecondité, & qu'elle eſt la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger: mais comme nous voyons que toute ſorte de terre n'eſt pas propre à rapporter, & qu'il y en a de trés-ingrates qui ne produiſent rien, auſſi n'eſt-ce pas aſſez que la femme ait une Matrice pour être capable de concevoir, car il s'en rencontre beaucoup qui ſont ſteriles. Nous avons ci-devant montré fort exactement quelle doit être ſa compoſition & ſa ſtructure naturelle, pour pouvoir ſervir à une ſi admirable fin qu'eſt la génération; c'eſt pourquoi nous n'ajoûterons rien à ce que nous en avons dit au Traité des Parties de la femme, qui ſervent à la génération, auquel on aura recours pour en avoir connoiſſance.

On doit donc ſçavoir en general, que les ſignes de la fecondité de la femme ſont, qu'elle ait ſa Matrice bien diſpoſée, qu'elle ſoit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoiqu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plûtôt ou plus tard, ſelon leur differente nature & diſpoſition; qu'elle ſoit de bon temperament, &

mediocrement ſanguin ; qu'elle ait pendant ce tems ſes purgations d'un ſang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & conſiſtance, & reglément de mois en mois, à une ſeule fois ſans interruption, depuis qu'elles commencent à couler, juſques à ce que l'évacuation ſoit parfaite. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, ainſi qu'*Ariſtote* a trés-bien remarqué *au 2. chap. du 7. Liv. de l'Hiſt. des Anim.* que des femmes conçoivent ſans avoir jamais eu leurs menſtruës, comme font celles qui bien qu'elles n'ayent pas une ſi grande abondance de ſang que la nature en faſſe une évacuation ſenſible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reſte ordinairement aprés l'évacuation des menſtruës à celles qui les ont. *Schenckius au 4. Livre de ſes Obſerv.* rapporte beaucoup d'exemples de la ſorte, & j'en ai auſſi vû quelques-unes de cette nature. J'en ai rapporté un exemple en l'Obſerv. CCCXIII. du Livre de mes Obſervations.

Nous diſons que ces purgations doivent être d'un ſang bon & loüable, parce qu'aux femmes qui ne ſont pas groſſes, & qui ſont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'eſt qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celui qui eſt ſeulement ſuperflu, lequel n'a en ſoi aucune malignité, comme pluſieurs s'imaginent fauſſement ; car aux femmes bien ſaines, il ne doit preſque pas differer en couleur, en conſiſtance, & en qualité, de celui qui reſte dans les vaiſſeaux, ſinon par le peu d'alteration que lui cauſe la chaleur des lieux d'où il ſort, & par le mélange de quelques humiditez dont la Matrice eſt toujours abreuvée. Cette évacuation ſe doit faire, pour le mieux, tous les mois une ſeule fois, quoique quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout de trois ſemaines, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſanguines, ou bilieuſes, & qu'elles ont le ſang échauffé : elle ſe doit faire pendant deux ou trois jours conſecutifs au moins, ou pendant cinq ou ſix au plus, & peu-à-peu ſans interruption, & encore plus ou moins, ſelon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient ſur l'âge avancé, elle devient ſterile, d'autant que ce ſang doit ſervir de nourriture à l'enfant, quand il eſt au ventre de la mere ; & pareillement ſi elle en a plus, parce que la femme en reſte trop débile, & ſa Matrice en eſt refroidie. Il y a néanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu-à-peu ſans interruption, & non tout-à-coup ; car les grandes & ſubites évacuations font grande diſſipation des eſprits, qui ſont néceſſaires en quantité pour la génération, & l'interruption de cette

évacuation nous ſignifie quelque empêchement à la nature, ou quelque vice & mauvaiſe diſpoſition de la Matrice.

Si tous ces ſignes ſe rencontrent, nous pourrons vraiſemblablement dire que la femme eſt feconde. Je dis vraiſemblablement, car il y a beaucoup de femmes auſquelles ils ſe trouvent qui n'engendrent pas, quoiqu'elles faſſent leur poſſible, & qu'elles uſent du coït avec des hommes très-feconds, & obſervent pour cela toutes les conditions requiſes & neceſſaires, comme nous dirons ci-après. On en voit auſſi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laiſſent pas pourtant d'être fecondes. Mais ſi toutes les choſes ſuſdites ſe remarquent en une femme ſans qu'elle puiſſe concevoir, & qu'on deſire être éclairci plus à fond, & reconnoître plus certainement ſi elle en eſt capable, *Hipocrate* nous enſeigne un moyen de le ſçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foi, parce que les raiſons en ſont fort obſcures. C'eſt dans l'aphoriſme 59. du 5. Livre, où il dit : *Si mulier non concipiat, & ſcire placet an ſit conceptura, veſtibus undique obvolutam ſubter ſuffito, ac ſi odor corpus pervadere videatur ad nares & os uſque, non ſuâ culpâ ſterilem eſſe ſcito.* Si la femme ne conçoit pas, & que vous deſiriez ſçavoir ſi elle doit concevoir ou non, il la faut envelopper de tous côtez des linges ou couvertures, & mettre ſous elle un parfum ; & ſi vous voyez que ſon odeur pénétrant le corps ſe communique juſques au nez & à la bouche, ſoyez certain (dit-il) qu'elle n'eſt pas ſterile d'elle-même. *Ariſtote au ch. 5. du l. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la ſorte, un moyen de reconnoître la fecondité & la ſterilité de la ſemence. Il dit que celle qui eſt feconde eſt épaiſſe, à cauſe qu'elle eſt bien cuite, & que la verſant dans l'eau, elle deſcend au fond, mais que celle qui eſt ſterile eſt aqueuſe, & ſe diſperſe auſſi-tôt, & nage au-deſſus. Mais cette experience ne ſe pouvant pas faire en la ſemence de la femme, comme en celle de l'homme, nous ne nous y arrêterons point.

La fecondité étoit anciennement ſi eſtimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la ſterilité étoit une marque de reprobation, pour raiſon de quoi la ſervante feconde mépriſoit ſa maîtreſſe ſterile, ainſi que nous liſons au ch. 16. de la *Geneſe*, où il eſt fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle étoit hors d'âge d'en pouvoir eſperer, & que ſon mari en étoit tout déplaiſant ; elle lui dit de prendre ſa ſervante Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec lui, afin que par ſon moyen elle pût lui donner lignée, ce que le bon pere

Abraham fit auſſi-tôt, & eut d'elle enſuite un fils, qui fut nommé *Iſmaël :* Mais dès que cette ſervante eût conçû, elle n'eut plus que du mépris pour ſa maîtreſſe *Sara*, qui étoit ſterile pour lors. Les femmes de notre temps ne font pas neanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit très-peu qui veüillent ſouffrir que leur mari careſſe la ſervante, bien loin de l'y exciter charitablement à cet exemple, dont la coûtume eſt abolie parmi nous. C'eſt ce qu'*Ovenne* a très-bien exprimé par ces deux Vers.

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res eſt hoc noſtro tempore rara, Sara.

J'admire auſſi a ce ſujet la forte paſſion qui ſe remarque en pluſieurs perſonnes, qui n'ont point de plus grand regret que de ſe voir mourir ſans enfans, & ſans mâles principalement. Pour moi je crois que ceux qui ſont de la lignée des Ceſars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raiſon ſe laiſſer aller à cette ſuperſtitieuſe & commune inclination par la conſervation de leur eſpece, & être travaillez de ces ſortes d'inquietudes, qui ne ſont point convenables aux gens du commun, mais qui ſont excuſables & permiſes aux grands Monarques, & aux Hommes illuſtres.

Lorſque nous avons une parfaite connoiſſance des diſpoſitions naturelles, il nous eſt aiſé de diſcerner celles qui ſont contre nature ; c'eſt pourquoi les ſignes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoître ceux de la ſterilité. Les cauſes de la ſterilité procedent ou de l'âge ou de la mauvaiſe temperature, & de la vicieuſe conformation de la Matrice, & des parties qui en ſont dépendantes, ou de l'indiſpoſition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaiſe conformation de la Matrice rend les femmes ſteriles, comme quand ſon col appellé *vagina* eſt ſi étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorſqu'il eſt tout-à-fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe, ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui eſt très-rare) ou par quelque tumeur, ou par une calloſité, ou par quelque cicatrice qui empêche que la femme ne puiſſe uſer librement du coït.

Mais ce n'eſt pas aſſez que la verge de l'homme ſoit logée dans le *vagina*, qui eſt comme l'anti-chambre de la Matrice ; car venant en l'action du coït à frapper à ſa porte, qui eſt l'orifice interne, ſi elle ne lui eſt ouverte, c'eſt peine perduë, ou un plaiſir inutile. Cet orifice eſt pareillement empêché de s'ouvrir par quelque calloſité, provenant de l'abondance des mauvaiſes humeurs, qui s'écoulent ordinairement

nairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui lui ſurvient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne ſe peut dilater pour recevoir la ſemence, comme fait l'épiploon; ce qui arrive aux femmes graſſes, au ſentiment d'*Hipocrate* au Livre intitulé *De ſterilibus*, & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit: *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt.* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir, à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de la ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'épiploon, d'autant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cet orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cet orifice ne s'ouvre pas en cette action pour recevoir la ſemence de l'homme, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au coït; mais lorſqu'elles y trouvent du goût, la Matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouve, & ſe rend comme béante pour la recevoir, & s'en délecter dans cet inſtant. Neanmoins quoique la femme reçoive le membre viril dans le *vagina*, ou le col de la Matrice, & que ſon orifice interne s'ouvre pour donner paſſage à la ſemence, elle ne laiſſe pas aſſez ſouvent d'être ſterile, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de cet orifice, qui n'étant pas quelquefois placé directement, regarde en deſſous vers l'inteſtin *rectum*, ou vers les parties laterales, ce qui empêche l'homme d'y pouvoir bien jetter ſa ſemence, & par conſequent la femme de concevoir, à cauſe que la ſemence s'écoule auſſi-tôt au dehors, ou eſt entierement refroidie, n'étant pas reçûë au même moment dans la Matrice.

Hipocrate ſemble nous avoir marqué toutes les cauſes de la ſterilité qui procede de la mauvaiſe temperance de la Matrice, en l'Aphoriſme 62. du 5. Livre, où il dit: *Quæ frigidos & denſos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt, extinguitur enim in ipſis genitura, & quæ plus æquo ſiccos & adurentes, nam alimenti defectu ſemen corrumpitur: Quæ verò ex utriſque moderatam nactæ ſunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt.* Les femmes qui ont la Matrice froide & épaiſſe, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la ſemence s'éteint en elles, comme auſſi celles qui l'ont trop ſeche & trop chaude, car par défaut d'aliment la ſemence ſe corrompt: mais celles qui ſont de mediocre temperature ſont fe-

condes. De toutes ces choſes que recite *Hipocrate* en cet Aphoriſme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes ſteriles, eſt cette continuelle humidité de Matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont pluſieurs femmes ſont fort incommodées, provenant de la ſuperfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtume à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que très-difficilement détourner, quand il eſt inveteré; & la Matrice étant abreuvée de ces humiditez vicieuſes, ſe trouve interieurement ſi onctueuſe & ſi gliſſante, que la ſemence (quoique de conſiſtance viſqueuſe) n'y peut adherer, & y être retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule auſſi-tôt, ou peu après qu'elle y a été reçûë, ou bien y demeurant, elle en eſt entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cet Aphoriſme, dit que la ſemence eſt éteinte par ces humiditez dans la Matrice, comme eſt le bled dans les terres marécageuſes, lequel ne produit auſſi aucune choſe au défaut d'aliment, s'il eſt jetté en des terres ſablonneuſes & pierreuſes, non plus que s'il eſt ſemé durant les grandes chaleurs de l'Eté, dans le temps de la Canicule.

La ſterilité vient auſſi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme eſt trop vieille, ou trop jeune; car la ſemence des jeunes n'eſt pas encore prolifique, & elles n'ont point de ſang menſtruel, qui ſont deux choſes requiſes à la fecondité; & celle des vieilles eſt en petite quantité, & trop refroidie, & le ſang menſtruel leur manque auſſi: Mais quoique la femme ſoit d'un âge convenable, l'intemperature univerſelle de ſon corps la rend neanmoins ſterile, comme il arrive quand elle eſt étique, hydropique, febricitante, & valetudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles ſont déchûës de leur temperature & conſtitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes ſteriles ſont bien plus valetudinaires que les autres. On voit toutefois pluſieurs femmes qui nous paroiſſent ſteriles pendant un long-temps pour quelqu'une des cauſes ſuſdites, & juſques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, même quelquefois plus long-temps, qui ne laiſſent pas à la fin d'engendrer, étant guéries des indiſpoſitions qui les en empêchoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons vû un exemple bien remarquable en la perſonne de notre illuſtre Reine Anne d'Autriche, laquelle a été plus de vingt-deux ans aprés ſon Mariage ſans avoir aucun enfant, enſuite de quoi elle eut au grand deſir & contentement de toute la France, notre invincible Monarque Loüis XIV. à preſent regnant, à qui Dieu veüille don-

ner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces sterilitez en ôtant leur cause, & procurant les dispositions que nous avons dit être necessaires à la fecondité, & même à celle qui provient de l'intemperature universelle, en réduisant par un regime convenable le corps à un bon temperament, suivant ses differentes indispositions. C'est pourquoi si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites, elle doit être associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut; & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre rarement) elle doit tâcher de le relâcher, & dilater avec axonges & huiles émolientes. Si le col de sa Matrice est comprimée par quelque tumeur, il faudra la résoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toûjours égard à empêcher la corruption de ces parties, lesquelles étant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parce que la Matrice sert comme d'égoût, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie très-fâcheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui après beaucoup d'insupportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lorsque le *vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë après quelque déchirement, provenant de ce que la femme auroit été forcée & violée, ou d'un fâcheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux côtez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera le plus adroitement que faire se pourra, avec le bistory ou autre instrument, selon que le cas le requiert, empêchant par des linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar, 2. *Theïsir. tract.* 5. *c.* 1. dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement. Neanmoins il est très-certain que si le défaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoi s'il se trouve (ce qui est très-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve, ou l'entrée exterieure de la Matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudi-

nale. *Fabrice* dit qu'il a vû ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en penſa mourir, ſes menſtruës ne pouvant fluer, à cauſe qu'elle n'étoit pas perforée, pour lequel ſujet il lui fit une pareille operation qui lui réüſſit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de génération. J'ai auſſi fait moi-même cette operation le 24. Septembre 1678. en preſence de Monſieur *Aubert* mon confrere, à une fille âgée de dix-ſept ans, qui m'avoit été adreſſée par des perſonnes qui croyoient qu'elle eût une deſcente de Matrice, à cauſe d'une tumeur plus groſſe que le poing, qui lui ſortoit hors de l'endroit où devoit être l'entrée de la vulve, laquelle tumeur groſſiſſoit de temps en temps, lorſque la nature faiſoit ſes efforts pour ſe décharger du ſang menſtruel, qui rempliſſant avec grande abondance tout le col de la Matrice, & n'en pouvant avoir aucune iſſuë, pouſſoit ainſi en dehors depuis deux ans entiers une membrane charnuë aſſez épaiſſe, dont la vulve de cette fille étoit entierement recouverte, & nullement perforée que du ſeul conduit de l'urine, qui étoit dans la ſituation ordinaire. Ayant fait une ſimple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie exterieure du col de la Matrice, il en ſortit auſſi-tôt près de trois livres de ſang groſſier, noirâtre & verdâtre. Après quoi je mis dans cette ouverture une tente de plomb cannullée, de la groſſeur du doigt, laquelle j'y laiſſai durant huit ou dix jours, au bout duquel temps cette fille fut entierement guérie, & délivrée de beaucoup d'accidens fâcheux, que ce ſang retenu depuis un ſi long-temps lui cauſoit; & par cette operation, qui la rétablit en parfaite ſanté, lui faiſant un paſſage capable de donner une libre iſſuë à ſes menſtruës, je la rendis en même-temps propre au mariage & à la génération. J'ai encore fait une ſemblable operation à une femme mariée, dont j'ai rapporté l'hiſtoire en l'obſ. CDXCV. du Livre de mes Obſervations: Et il y a quelques années qu'une honnête femme me fit voir chez elle une ſienne petite fille, âgée ſeulement de quatre ans, qui n'avoit l'exterieur de la vulve perforé que d'un ſimple petit trou, égal à la groſſeur du tuyau d'une plume de pigeon: Mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit pas encore neceſſaire l'operation qui convenoit à ce vice de conformation, je conſeillai à la mere de la differer juſques à ce que ſa fille eût huit ou dix ans, afin qu'étant dans un âge plus raiſonnable, & ayant le corps plus formé, on pût pour lors plus facilement faire l'inciſion qui ſeroit convenable, & la proportionner plus juſtement aux

parties de l'enfant, pour lui faciliter par ce moyen une libre évacuation de ſes menſtruës, & pour la rendre capable du mariage lorſqu'il en ſeroit temps.

Si l'orifice interne de la Matrice eſt ſitué & regarde en deſſous, ou à côté, on y pourra en quelque façon remedier, en faiſant obſerver à la femme dans l'action du coït, une ſituation par laquelle la ſemence de l'homme puiſſe être éjaculée vers cet orifice; & ſi les fleurs blanches, & autres impuretez de la Matrice rendent la femme ſterile, comme elles viennent preſque toûjours d'une décharge de toute l'habitude ſur cette partie, on y remediera par évacuations, par purgations, par uſage des eaux minerales, & par un regime de vivre, ſelon leurs differentes cauſes, & ſelon la qualité de ces mauvaiſes humeurs, qui ne ceſſent jamais de fluer ſur la Matrice juſques à ce que leur ſource ſoit entierement tarie. C'eſt pourquoi il faut toûjours uſer des remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroit même cauſer quelque plus grande maladie, ſi on ne ſe ſervoit de cette précaution. Mais ſi nous ne reconnoiſſons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les cauſes de ſterilité que nous avons marquées ci-deſſus, & que neanmoins elle ne puiſſe pas concevoir, *Aëtius* conſeille en ce cas de la purger avec du lait d'âneſſe, & de lui fomenter & parfumer les parties génitales de drogues aromatiques, & propres à faire ouvrir la Matrice, & de la faire abſtenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande auſſi la même choſe au Livre de la nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & ſa Matrice, ſi on veut qu'elle devienne groſſe : *Si prægnantem facere voles mulierem, ipſam & uteros purgato.*

Après avoir parlé des moyens de remedier à la ſterilité de la femme, ſuivant les differentes cauſes, il ne reſte plus qu'à faire connoître le temps le plus propre à l'uſage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce ſoit lorſque les menſtruës commencent à fluer, non en ſi grande abondance que la ſemence en ſoit éteinte, & qu'elle ſoit contrainte de s'écouler avec le ſang, ou bien quand elles ceſſent, fluant toutefois encore un peu, à cauſe qu'elle eſt plus facilement reçûë dans la Matrice, qui eſt ouverte en ce temps pour l'écoulement des menſtruës, & fermée (à ce qu'ils diſent) en tout autre temps. Mais il eſt très-certain que le temps le plus propre eſt celui qui ſuit immediatement après l'entiere évacuation des mois, ou à tout le moins quand elle finit; car pour

lors la Matrice étant parfaitement purgée de ces excrétions, retient bien plus facilement les ſemences. C'eſt pour cela que nous liſons dans l'Ecriture Sainte, au 15. *Chap. du Levit.* qu'il étoit ordonné que la femme fût ſéparée de l'homme durant ſept jours dans le temps de ſes menſtruës, & qu'il étoit pour lors défendu à l'homme d'uſer du coït avec elle. Il eſt auſſi très-à-propos d'obſerver que ce ſoit plûtôt le matin que le ſoir, à cauſe que dans ce temps la digeſtion des alimens étant faite, la ſemence eſt mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour pluſieurs autres raiſons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. Liv. des erreurs populaires de *Joubert.* Ayant fait connoître les plus certains ſignes de la fecondité, & les marques de la ſterilité, il faut maintenant, afin de ſuivre l'ordre que je me ſuis propoſé, parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception & des conditions qui y ſont neceſſaires.

LA conception n'eſt autre choſe qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les ſemences prolifiques de l'homme & de la femme y ſont reçûës & retenuës, afin que l'enfant en ſoit engendré & formé. Il y a deux ſortes de conception; l'une vraye, qui eſt ſelon la nature, à laquelle ſuccede la génération de l'enfant dans la Matrice; & l'autre fauſſe, que nous pouvons dire être tout-à-fait contre nature, enſuite de quoi les ſemences ſe convertiſſent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges.

Pluſieurs ſont en conteſtation pour déterminer préciſément le temps de la conception: car les uns veulent qu'elle ne ſoit faite qu'au ſeptiéme jour de la reception & la retention de la ſemence dans la Matrice, ſe fondant ſur une prétenduë autorité d'*Ariſtote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. qui dit: *Si ſemen in ſeptimum diem intus permanſerit, conceptum jam eſſe certum eſt.* Si la ſemence demeure dans la Matrice juſques au ſeptiéme jour, la conception eſt pour lors certaine. *Rodericus à Caſtro, cap. 14. l. 3. de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, diſant qu'on doit croire que la femme a conçû, quand la ſemence, après avoir été reçûë, eſt conſervée par la chaleur de la Matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'eſpace de ſept heures, enſuite de quoi la formation du *fœtus* eſt commencée. Et d'autres ſoûtiennent avec bien

plus de raiſon que la conception ſe fait dans le même moment de la retention des ſemences prolifiques en la Matrice. Mais ceux qui prolongent ainſi le temps de la conception juſques au ſeptiéme jour, expliquent mal ce paſſage d'*Ariſtote*, qui n'a pas été de ce ſentiment ; car quoiqu'il ait dit que la conception étoit certaine quand la ſemence a demeuré ſept jours dans la Matrice, il ne faut pas conclure de-là qu'elle ne ſoit faite qu'en ce temps ; mais ſeulement que la conception de la ſemence, qui s'eſt conſervée juſqu'au ſeptiéme jour, eſt bien plus certaine, à cauſe que cette ſemence commençant pour lors à être enveloppée de membranes, qui ſont déja formées en ce temps, n'eſt pas tant en danger de s'écouler, comme elle étoit durant les premiers jours de la conception ; c'eſt ce qu'il nous ſignifie bien par ces paroles qu'il ajoûte enſuite : *Nam quæ effluctiones vocantur, intra tot numero dies fieri ſolent.* C'eſt ce qui ſe peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce même Chapitre d'*Ariſtote ;* voici ce qu'il dit : *Indicium mulierem jam concepiſſe, cum ſtatim à coïtu locus ſucceſſit.* Une marque que la femme a déja conçû eſt, quand incontinent après le coït, le lieu devient ſec (c'eſt-à-dire la Matrice.) Mais il parle encore plus préciſément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la génerat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiere de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaiſe explication de ce premier paſſage d'*Ariſtote*, eſt ce qui a fait que *Frederic Bonaventure*, au 51. Chap. de ſon 9. Liv. de l'Accouch. à huit mois, & *Alphonſe à Caranza* au 1. Ch. de la concept. (étendant la conception juſqu'au ſeptiéme jour) nous ont aſſûré qu'une femme pouvoit concevoir après la mort de ſon mari, quand il arrivoit qu'il mouroit incontinent après le coït, ou peu de jours enſuite, ſoit qu'il fût tué, ou qu'il mourût naturellement, comme il ſe voit quelquefois. Mais cette opinion me ſemble entierement ridicule, parce que la conception ſe fait toûjours dans le même moment de la reception & retention des ſemences, comme le mot nous le ſignifie ſuffiſamment. C'eſt pourquoi ſans diſputer davantage ſur cette matiere, arrêtons-nous à la définition de la conception que j'ai décrite ci-deſſus, laquelle eſt à peu près conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de ſa Phiſiologie.

Les conditions requiſes à la femme pour la conception qui eſt ſelon nature, ſont qu'elle reçoive & retienne en ſa Matrice la ſe-

mence prolifique de l'homme, & la ſienne, ſans quoi elle ne ſe peut faire : car il n'eſt pas vrai, comme dit *Ariſtote* au 1. Liv. de la géner. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu ſuivre, que les femmes n'ont, ni ne jettent aucune ſemence ; & c'eſt une grande abſurdité que de le croire ainſi. On reconnoîtra facilement le contraire, en voyant les vaiſſeaux ſpermatiques, & les teſticules des femmes fecondes, qui ſont deſtinez à cet uſage, leſquels ſont tout remplis de cette ſemence, qu'elles rendent auſſi-bien que les hommes dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoître une verité ſi claire, doivent faire réflexion ſur la grande reſſemblance des enfans à leur mere, laquelle ne vient que de ce que la ſemence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit ; ce qui arrive de même maniere, lorſque celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir que la ſemence de la femme contribuë auſſi-bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une choſe ſi commune, qu'ils conſiderent encore la génération de certains animaux, qui participent de la nature du mâle & de la femelle dont ils ont été engendrez (quoique de differente eſpece) ainſi que nous voyons tous les jours les ânes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui ſont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de reſſemblance à l'un & à l'autre qui les ont produits. Nous connoiſſons donc par-là, que les deux ſemences ſont neceſſaires pour la veritable conception ; mais il faut encore qu'elles ſoient prolifiques, c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps. Cela étant ainſi, la Matrice qui en eſt deſireuſe s'en delecte, & les retient facilement quand elle les a reçûës, autrement elle les laiſſe écouler bien-tôt après.

Beaucoup de perſonnes s'imaginent qu'une femme ne peut pas concevoir ſans ſouffrir l'introduction du membre viril ; mais j'ai vû pluſieurs filles qui abuſées de cette fauſſe opinion, croyant ſeulement badiner avec des garçons dont elles étoient amoureuſes, en ont été engroſſées à leur grand étonnement, quoiqu'elles ne leur euſſent permis aucune introduction effective de leur membre viril : car dans le temps de la paſſion amoureuſe, la Matrice s'approchant de l'entrée exterieure de la vulve, & l'homme dans ces larcins d'amour dardant ſa ſemence avec plus d'impetuoſité qu'à l'ordinaire, elle peut bien être reçûë par la Matrice, pourvû que la décharge s'en faſſe au droit de ſon entrée exterieure, à laquelle

corref-

correſponde juſtement l'orifice interne qui s'en eſt approché. J'en ai rapporté trois hiſtoires très-conſiderables dans les Obſervations CCLXXXVI. CDLXXXIX. DLXXXIII. du Livre de mes Obſervations.

Ce n'eſt pas une neceſſité abſoluë que les deux ſemences ſoient reçûës & retenuës toutes entieres ſans qu'il s'en échappe aucune choſe, car il ſuffit qu'il y en ait médiocrement; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des ſemences n'étant pas reçûë dans la Matrice, ſoit cauſe que l'enfant qui en ſera formé manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eu aſſez de matiere; d'autant que la faculté formatrice eſt toute en toutes les parties de la ſemence, dont la plus petite goutte contient en ſoi, par puiſſance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire; ce qui nous eſt manifeſtement prouvé par les jumeaux, qui ſont engendrez d'un même coït par l'abondance de la ſemence, dont chaque partie, quoique diviſée, forme un corps auſſi parfait que s'il ne s'en étoit engendré qu'un ſeul enfant. Mais à la verité, ſi ces ſemences ne ſont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien être plus petit & plus foible; & ſi l'une ſeulement, ou toutes les deux n'ont pas les qualitez requiſes, ou quoiqu'aſſez bien conditionnées, s'il arrive que la Matrice ſoit abreuvée de mauvaiſes humeurs, comme de menſtruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle, pour lors s'il ſe fait quelque conception, elle ſera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des moles, ou des hydropiſies de Matrice mêlées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme juſques à ce qu'elle les ait vuidez.

C'eſt auſſi-bien à tort qu'on blâme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrêmement le viſage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois ſans raiſon) que cela vient de l'envie qu'ont eu leurs meres de boire du vin: mais bien que par cas fortuit quelques-unes aſſurent avoir été en effet travaillées de ces deſirs paſſionnez durant leur groſſeſſe, néanmoins il ne faut pas croire ſuperſtitieuſement, comme on fait, que ces taches viennent de-là, mais bien d'une autre cauſe qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, eſt que preſque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme auſſi dans l'Anjou en France, j'y ai vû quantité de

perſonnes marquées de ces taches rouges : or ſi cela venoit de l'envie que leurs meres auroient euë de boire du vin, elles devroient être de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui ſont les couleurs des vins de ces pays ; c'eſt pourquoi il me ſemble qu'il y a plutôt lieu de croire que cela ſe fait par quelque peu de ſang ſorti de ſon lieu ordinaire, dans le tems que l'enfant eſt formé ; lequel demeurant enſuite fortement inſinué dans la propre ſubſtance de la partie où il s'arrête, & faiſant par ce moyen une confuſion de la ſubſtance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui eſt ſituée deſſous, le tache ainſi, & le colore en quelque partie qu'il ſe rencontre de la ſorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produiſent un ſemblable effet, lorſqu'il en eſt imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature ; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la groſſeſſe ſeulement, & principalement dans le moment de la conception ; car lorſque l'enfant eſt tout-à-fait formé, l'imagination ne lui peut aucunement changer ſa premiere figure, & les femmes ſe doivent défaire de ces vaines apprehenſions, qu'elles témoignent avoir de telle choſe à chaque moment, qui ſervent à quelques-unes de prétexte pour favoriſer leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandiſe.

Puiſque mon diſcours eſt tombé ſur le ſujet des marques, dont le corps des enfans eſt quelquefois taché en naiſſant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus ſouvent, de l'imagination de leur mere, il me ſemble qu'il ne ſera pas tout-à-fait hors de propos que je faſſe le récit d'une circonſtance bien particuliere qui ſe rencontra en moi lorſque je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont pluſieurs fois racontée, qui eſt que ma mere étant groſſe de moi, & ſur le terme d'en accoucher bien-tôt, comme elle fit, l'aîné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui étoit ſon premier enfant, âgé de ſix ans, qu'elle aimoit avec une tendreſſe & une paſſion toute extraordinaire, mourut en ſept jours de la petite verole, pendant leſquels elle demeura continuellement jour & nuit auprès de ſon lit à le ſolliciter en toutes ſes neceſſitez, ne le voulant pas permettre à aucun autre, pour quelque priere qu'on lui pût faire, de ne point tant ſe fatiguer & affliger comme elle faiſoit de la maladie de ſon enfant, lui remontrant que dans l'état preſent de ſa groſſeſſe elle devoit un peu ſonger à elle, & prendre

garde à ne pas cauſer la mort à celui qu'elle portoit en ſon ventre : Enfin ſon fils étant décedé au bout des ſept jours de cette maladie, elle accoucha le lendemain de moi, qui apportai en naiſſant cinq ou ſix grains effectifs de petite verole. Or il eſt certain que ce ſeroit fort mal raiſonner, ſi on diſoit que j'euſſe pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite verole, par ſa forte imagination. Et ſi on me demande d'où cela pouvoit provenir, je répondrai que l'air contagieux qu'elle avoit reſpiré ſans diſcontinuation, pendant toute la maladie de ſon fils décedé, avoit tellement infecté la maſſe de ſon ſang, duquel j'étois nourri en ce tems, que j'en reçûs facilement à cauſe de la tendreſſe de mon corps, & bien plutôt qu'elle, l'impreſſion de cette contagion. Diſons donc que l'imagination ne peut produire aucun des effets ci-deſſus, que dans le moment de la conception, ou très-peu de jours après, & qu'il faut ſouvent (ſi on la veut véritablement connoître) rechercher autre part la cauſe de pluſieurs taches, marques & ſeings avec leſquels pluſieurs enfans naiſſent.

CHAPITRE III.

Des ſignes de la Conception.

COMME il eſt bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts de connoître les plantes lorſqu'elles commencent à ſortir de la terre, il n'y a auſſi que les Chirurgiens experts qui puiſſent donner des aſſurances bien certaines de la conception de la femme dès ſon commencement : néanmoins quelques-uns de ſes ſignes ayant reſſemblance avec ceux de la ſuppreſſion des menſtruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que pluſieurs y ſont ſouvent trompez.

Je ne m'arrêterai pas à faire le récit d'un grand nombre de ſignes de la conception, qui ſont entierement incertains, tels que ſont ceux qui ſe tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres, qui tendent plutôt à la ſuperſtition, qu'à une verité effective ; mais je rapporterai ſeulement ceux qui ſont les plus eſſentiels & les plus ordinaires, par leſquels le Chirurgien la pourra connoître, dont les unes ſe montrent d'abord, & les autres ne paroiſſent qu'enſuite. Il examinera premierement, & s'informera ſi la femme a tous les ſignes de fécondité que nous avons dit en par-

lant d'elle, ou la plus grande partie, ſinon il les faudroit rapporter à quelqu'autre cauſe; & ſuppoſant qu'elle ſoit féconde, on connoîtra qu'elle a conçû, ſi les deux ſemences ont été reçuës dans ſa Matrice, & toutes deux déchargées enſemble, ou très-peu de tems l'une après l'autre, & ſi l'homme & la femme ont reſſenti pour lors un plaiſir plus grand qu'à l'ordinaire; ce qui arrive à l'homme, parce que dans ce tems le *vagina* ſerre davantage ſa verge, à cauſe que la Matrice qui s'ouvre pour recevoir la ſemence, ſucce (pour ainſi dire) ſe reſſerrant enſuite, le bout du membre viril, qui pour être doüé d'un ſentiment très-exquis, en eſt fort agréablement chatoüillé; & venant elle-même à recevoir les deux ſemences dont elle eſt friande, & principalement de celle de l'homme, elle cauſe à la femme un tréſaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de ſon corps, la réſolution mutuelle augmentant le plaiſir de l'un & de l'autre, ainſi qu'*Ovide* nous exprime très-bien par ces deux vers.

Ad metam properate ſimul, tunc plena voluptas;
Cùm pariter victi fœmina virque jacent.

C'eſt ce qui a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque reſolvunt.* Je hai le coït (qui étoit tout ſon plus grand plaiſir) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur ſemence. Néanmoins j'ai vû beaucoup de femmes groſſes, qui m'ont aſſuré avoir conçû ſans s'en être apperçûës, par les ſentimens de volupté qui arrivent ordinairement dans l'émiſſion de la ſemence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conçû, quoiqu'elle ait reçû dans ſa Matrice la ſemence de l'homme avec la ſienne, il faut encore qu'elle ſe ferme à l'inſtant, & qu'elle les retienne. Elle connoîtra avoir retenu les ſemences, ſi après le coït elle ne ſent rien s'écouler de la Matrice, laquelle ſe reſſerre auſſitôt, & ſi la verge de l'homme en eſt retirée moins baveuſe & plus ſeche qu'à l'ordinaire. La femme reſſent auſſi quelques momens aprés une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas-ventre, provenant de ce que la Matrice ſe reſſerrant pour retenir les ſemences, ſe contracte en ſoi-même, afin de n'y laiſſer aucun vuide, & de les mieux contenir & embraſſer plus exactement. Cette legere douleur du nombril vient de ce que la veſſie de l'urine (du fond de laquelle naît l'*ourage*, qui va s'attacher au nombril) eſt un peu agitée par la contraction, & par cette eſpece de mouvement qui arrive à la Matrice, quand elle ſe reſſerre pour retenir les ſemences; & ce petit broüillement du ventre procede

auſſi de cette même agitation, à cauſe que la Matrice eſt ſituée entre la veſſie & l'inteſtin *rectum*, auſquels elle eſt fermement adherente en toute la longueur de ſon col, autrement dit le *vagina*.

Ce ſont là les ſignes de conception qui ſe reconnoiſſent au moment qu'elle arrive; & on le ſçait encore plus certainement, ſi quelque tems après mettant le doigt dans le col de la Matrice, on ſent que l'orifice interne eſt exactement fermé ſans aucune dureté, & dans une bonne ſituation, obſervant néanmoins que les femmes groſſes qui ont déja eu des enfans n'ont pas ordinairement la partie exterieure de l'orifice interne ſi exactement fermée, que celles qui ſont groſſes de leur premier enfant, & qu'elles ont auſſi cet orifice bien plus gros & plus inégal que les autres.

Outre ces ſignes de conception, il y en a d'autres qui ne ſe reconnoiſſent qu'avec le tems; comme ſi la femme enſuite de cela devient dégoûtée, ſans avoir autre maladie; ſi elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit, & s'il lui vient envie de manger des choſes étranges, & qu'elle n'ait pas accoutumée; ce qui arrive ſelon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont ſon eſtomac eſt abreuvé. Elle a auſſi ſouvent des nauſées & des vomiſſemens qui continuent long-tems; elle devient plus pareſſeuſe, plus aſſoupie, plus chagrine, & de plus mauvaiſe humeur qu'à l'ordinaire; le coït ne lui plaît plus tant; elle ſent quelquefois des douleurs de dents, à quoi elle n'étoit point ſujette, & crache beaucoup plus qu'à l'ordinaire: ſes mois s'arrêtent ſans qu'il en paroiſſe autre cauſe, leur évacuation ayant toujours été bien reglée juſques alors, ſes mamelles s'enflent, ſe durciſſent, & lui font douleur, parce que le ſang & les humeurs y affluent, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevez; il s'y éleve pluſieurs petits boutons qui les font paroître fraiſez, & leur cercle d'autour devient plus grand, & plus brun qu'à l'ordinaire; ſon nombril paroît élevé, ſes paupieres ſont mollaſſes, & ont de la peine à ſe ſoutenir, elles ſont fort obſcures, & il ſe voit tout au tour un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc eſt trouble, & leur regard eſt languiſſant, & le ſang de la femme, qui a conçû il y a déja quelque tems, eſt toujours mauvais; d'autant que n'étant pas pour lors repurgé de ſes ſuperfluitez, comme il avoit accoutumé, il eſt alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un ſigne que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour véritable, qui eſt qu'*en ventre plat enfant y a* (diſent-elles.) A la verité il y a de la rime en ce

proverbe, & auſſi quelque ſorte de raiſon, non pas comme elles s'imaginent que la Matrice ſe reſſerrant enſuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applattit; ce qui ne ſe peut faire, parce que ſon fond eſt libre & vague, ſans être attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainſi retirer; mais bien à cauſe que les femmes par les indiſpoſitions de la groſſeſſe maigriſſent & deviennent plus greſles & menuës, non-ſeulement du ventre, mais auſſi de tout le corps, comme il ſe reconnoît pendant les deux premiers mois de groſſeſſe, auquel tems ce qui eſt contenu dans la Matrice eſt encore fort petit; mais quand le ſang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre lui groſſit toujours de-là enſuite, juſques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens ſe rencontrant en la femme qui aura uſé du coït, ou la plûpart enſemble, & ſucceſſivement ſelon les tems, nous feront préjuger qu'elle aura conçû, quoique beaucoup arrivent à cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, qui en produit preſque de ſemblables: car chacun ſçait qu'elle cauſe pareillement aux vierges des dégoûts, des naufées & des vomiſſemens (mais non pas ſi frequens) des enflures, des duretez, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme auſſi des appetits des choſes étranges, lividité des yeux, & autres, à quoi il faut bien prendre garde. Sa Matrice peut encore être exactement fermée, ſans que la femme ait conçû. Il s'en rencontre même à qui elle ne s'ouvre preſque jamais, ſinon trés-peu pour laiſſer couler les menſtruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident, comme par quelque calloſité qui aura été précedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque trés-bien au Commentaire ſur les Aphoriſmes 51. & 53. du 5. Liv. la clôture de l'orifice interne de la Matrice eſt un ſigne commun aux tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut diſtinguer par ſa dureté, parce qu'aux femmes groſſes il eſt mollet, & dans une diſpoſition naturelle; mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut être un phlegmon, ou une tumeur ſchyrreuſe: *Os uteri gravidis enim molle eſt, & ſecundùm naturam: durum autem, in quibus eſt tumor præter naturam, ſive ſit inflammatio, ſive tumor durus.*

Si tous ces ſignes de conception, qui ne laiſſent pas quelquefois de nous tromper (quoique rarement, s'ils ſe rencontrent tous enſemble) ne nous en donnent une certitude aſſez grande, & ſi nous

la voulons avoir toute entiere. *Hipocrate* nous enſeigne un moyen de la reconnoître, que je ne crois pas plus aſſuré que les autres ; c'eſt en l'Aphoriſme 41. du 5. Livre, où il parle ainſi : *Si velis noſcere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulſam bibendam dato ; & ſi ventris tormina patiatur, concepit ; ſin minus, non concepit.* Quand vous voudrez connoître ſi une femme a conçû, ou non, lorſqu'elle ira dormir, donnez-lui à boire de l'hydromel ; & ſi ce breuvage lui fait reſſentir des douleurs de ventre, cauſées par ventoſitez, c'eſt un ſigne qu'elle a conçû, ſinon elle n'a (dit-il) pas conçû. Il ſe fonde (à ce que je crois) ſur ce que ce breuvage d'hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement ſortir par bas, d'autant que la Matrice étant pleine, comprime par ſa groſſeur, ou par ſa contraction en la conception, l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée ; ce qui fait bruire ces vents, qui ſont contraints de retourner dans les autres inteſtins.

S'il y a occaſion où les Medecins & les Chirurgiens doivent être plus prudens, & faire plus de réflexion à leur prognoſtic, c'eſt en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la groſſeſſe des femmes, pour éviter les grands accidens & les malheurs que cauſent ceux qui s'y précipitent ſans avoir une connoiſſance aſſurée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, ſont en quelque façon excuſables & pardonnables ; mais non pas celles qui ſont cauſées par la témerité, leſquelles ſont incomparablement plus grandes. Il ne s'eſt que trop vû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & ſeignant, ne les ayant pas crûës groſſes d'enfant : ce ſont autant d'homicides que font ceux qui en ſont cauſe par leur ignorance, ou par leur témerité. Outre la mort qu'ils donnent ſouvent à ces petites créatures innocentes, ils les privent de la felicité éternelle, en les faiſant mourir au ventre de leur mere ſans recevoir le Baptême, qui leur auroit procuré un ſi grand bien, ſans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui ſont en cet état. Riolan *au 2. ch. du 6. Liv. de ſon Anthropog.* rapporte l'hiſtoire d'une femme nommée *Geneviéve Supplice*, qui après avoir été penduë pour ſes infignes larcins, fut publiquement diſſequée par lui dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée groſſe d'un enfant de cinq mois, contre le ſentiment des Chirurgiens & des Sagefemmes, qui l'ayant viſitée avant ſa mort, ne l'avoient pas jugée groſſe, à cauſe qu'elle étoit d'une habitude fort graſſe & replette. Nous avons vû à Paris en l'année 1666. un miſerable exemple de cette nature en une femme qui fut

auſſi penduë & diſſequée enſuite publiquement vers la Cour des cuiſines du Louvre, laquelle on trouva groſſe d'un enfant de quatre mois, nonobſtant le rapport des perſonnes qui l'avoient viſitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fût executée à mort, qui aſſurerent contre la verité qu'elle ne l'étoit pas. Ce qui les trompa, fut que cette femme avoit effectivement (quoique groſſe) quelques menſtruës. C'eſt à quoi on doit bien prendre garde, d'autant qu'il y en a beaucoup qui ne laiſſent pas d'avoir leurs menſtruës, encore qu'elles ſoient enceintes, & j'en connois pluſieurs qui les ont euës dans toutes leurs groſſeſſes juſques au cinquiéme mois; ce qui arrive ſelon que quelques femmes ſont plus ou moins ſanguines, quoique la plûpart ne les ayent pas ordinairement; mais comme chacun ſçait, il y a très-peu de regles generales qui n'ayent quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut auſſi-tôt à la connoiſſance du Roi & de toute ſa Cour; de quoi furent grandement blâmées les perſonnes qui par leur ignorance avoient été cauſe de l'execution précipitée de cette pauvre malheureuſe, avec laquelle avoit péri ſon enfant, qui étoit innocent des crimes de ſa mere.

Il ne faut pas néanmoins que le Chirurgien ſe fixe tant à ce que lui peuvent dire ces ſortes de femmes, qui ont peur d'être condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis; d'autant que pour avoir quelque délai de leur punition, elles diſent preſque toutes qu'elles ſont groſſes; c'eſt le ſujet pour quoi il eſt très-à-propos que ceux qu'on commet pour cette viſite y ſoient bien entendus. Il ſe trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir été maltraitées en leur perſonne, envoyent querir le Chirurgien à deſſein qu'il leur donne un rapport, & pour ſe vanger mieux de leur partie adverſe, & obtenir des proviſions d'autant plus facilement, elles ſe diſent pareillement être groſſes, & avoir reçû des coups ſur le ventre, feignant y ſentir de grandes douleurs; & ſi par cas fortuit il arrive que ce ſoit au tems de leurs mois, elles tâchent de faire croire que c'eſt une perte de ſang, qu'elles ſimulent encore d'autre maniere; en quoi il ne faut pas ſe laiſſer tromper. Mais pour ne pas ſe faire eſtimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de précipiter ſon prognoſtic à la volée; car comme il y a des femmes qui veulent ſuppoſer être groſſes, quoiqu'elles ne le ſoient pas, auſſi en voit-on qui nient le fait juſques à ce qu'elles ſoient accouchées, comme fit celle dont je vais faire

le

le récit. Environ l'an 1654. étant en la Ville de *Saumur*, il y eut proche du logis où je demeurois la fille d'un Bourgeois, jeune & très-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers par un Medecin & un Apoticaire, comme hydropique qu'elle ſe diſoit être; à la fin duquel tems, après avoir pris beaucoup de remedes violens qu'ils lui ordonnerent, elle guérit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobſtant tout ce qu'ils lui avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apoticaire, qui s'étoient ainſi lourdement trompez, en ſe fiant au dire de cette fille, qui contrefit ſi bien l'hydropique, qu'ils ne reconnurent jamais la verité que lorſqu'elle fut accouchée. Quelques femmes auſſi ne s'apperçoivent pas elles-mêmes de leur groſſeſſe, comme il eſt arrivé à la femme d'un Conſeiller de la Cour, laquelle après avoir encore été traitée & medecinée ſix ou ſept mois entiers comme hydropique par un célebre Medecin, eſt enfin accouchée d'un enfant, auſſi-bien que pluſieurs autres femmes que je connois, qui ont été traitées de la même maniere. J'en ai rapporté beaucoup d'hiſtoires trés-veritables, qu'on peut voir dans le Livre de mes Obſervations. Mais qui ne pourra pas être quelquefois trompé (me peut-on dire) puiſqu'*Avanzoar*, tout fameux Medecin qu'il étoit, nous dit l'avoir été lui-même en ſa propre femme, laquelle il purgea par pluſieurs fois très-fortement, ne la croyant pas groſſe, quoiqu'elle le fût de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles ſoient effectivement hydropiques, ne laiſſent pas d'avoir des enfans, pour témoignage de quoi j'alleguerai l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle étant devenuë hydropique enſuite d'une couche, fut traitée durant pluſieurs mois avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne reçût aucun ſoulagement; aprés quoi, ſans en avoir eu aucun ſoupçon auparavant, elle s'apperçut enfin qu'elle étoit groſſe d'enfant, nonobſtant l'extrême hydropiſie de ſon ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on eſperoit, s'augmenta davantage, & demeura ainſi durant neuf ans entiers: Et ce qui eſt plus admirable, eſt qu'elle a encore fait depuis ce tems-là trois autres enfans, l'un deſquels eſt une fille, qui à l'âge de cinq ans & demi, étoit ſi forte & ſi robuſte pour ſon âge, qu'elle paroiſſoit avoir plus de ſept ans, & un autre de ces enfans eſt un garçon qui ſe porte auſſi très-bien, dont je l'ai accouchée il y a environ vingt-deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera ja-

mais un exemple ſi rare que celui de cette femme, dont le ventre étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que je crois qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui lui a enfin cauſé la mort après une chûte de très-grande hauteur qu'elle fit malheureuſement trois ſemaines auparavant, dans l'eſcalier d'un logis où elle étoit, laquelle lui ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cauſe de l'exceſſive groſſeur & peſanteur de ſon ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ſes jours. La rareté du fait n'eſt pas de voir une femme hydropique, car c'eſt une choſe aſſez commune; mais c'eſt de voir une femme l'être juſques à un tel excès durant neuf ans entiers; & nonobſtant cette maladie, accoucher heureuſement de quatre enfans vivans. Lorſque je l'eus accouchée de ce dernier enfant, ſon ventre ne me parut pas plus diminué en groſſeur, que s'il n'en fût ſorti qu'un œuf de poule. *Schinckius* au 4. livre de ſes Obſervations, rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui ayant été hydropique durant ſept ans, ne laiſſa pas de faire auſſi un enfant dans le tems de cette maladie; mais celle-ci eſt incomparablement plus extraordinaire, comme eſt encore une autre bien plus admirable que j'ai rapportée dans l'Obſervation CCXLIX. du ſuſdit Livre de mes Obſervations.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant être effectivement groſſes d'enfant, n'ont que des hydropiſies de Matrice, comme il eſt arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ai bien connuë, laquelle n'a jamais eu d'enfant, quoiqu'elle en ait eu des paſſions étranges, juſques au point d'en eſperer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cauſe qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menſtruës. On perſuada une fois à cette femme, ſur le récit des ſignes qu'elle diſoit avoir, durant l'eſpace de dix mois entiers, qu'elle étoit groſſe, de quoi ſa Sagefemme, & pluſieurs autres l'aſſuroient (auſſi le croyoit-elle bien elle-même; car il n'eſt pas difficile d'être perſuadé de ce qu'une forte paſſion nous fait eſperer) à cauſe qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & diſoit même ſentir mouvoir ſon enfant, & le croyoit ſi bien, qu'un jour ſe trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, après avoir fait préparer une très-belle caſſette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir ſa Sagefemme, qui étant venuë, lui dit que c'étoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés, ayant toujours eſperé un enfant juſques alors, elle vuida ſeulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, ſans autre choſe, aprés quoi il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprêtée. Ces

exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foi aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison; ce que nous pourrons reconnoître en examinant les signes de la conception que nous avons déclarez ci-dessus.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître non-seulement la conception, mais même la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Démocrite*, qui au rapport de *Diogene Laërce*, sçut si bien reconnoître la conception d'une fille qui étoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, saluant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit été effectivement corrompuë en cette même nuit? Néanmoins je crois qu'il est bien plus vraisemblable que c'étoit plutôt par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immédiatement aprés la conception, dont nous venons de parler, la génération se fait, il faut examiner ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Génération, & des conditions qui y sont requises.

C'EST une verité très-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui est en ce bas monde est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort. C'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain desir de s'éterniser; ce que ne pouvant faire en l'individu, d'autant qu'il est mortel, par une nécessité indispensable, elle le fait par la propagation des especes. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la génération successivement réïterée: c'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement éternels en engendrant leurs semblables, & que les hommes, comme dit *Platon* au 4. Dial. de son Livre des Loix, se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans après eux. C'est pour cela qu'il dit, que celui qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime, parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est préferable à tout autre.

Par *Génération* nous entendons en general avec *Aristote* un ache-

minement ou mouvement de ce qui n'eſt pas à ce qui eſt: mais cette définition eſt un peu trop ample & trop obſcure, pour venir à la connoiſſance que nous deſirons avoir de la génération des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme; c'eſt pourquoi, afin de faire plus facilement concevoir la choſe, il en faut donner quelqu'autre, ou plutôt une deſcription qui nous la repreſente plus préciſément. Pour ce ſujet nous dirons que par la génération de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la Matrice, qui par ſa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux ſemences qui y ſont retenuës, elle en forme & figure un corps, compoſé de quantité de parties qu'elle diſpoſe avec ordre, pour être avec le tems l'organe de l'ame qui y doit être infuſe. Il y a pluſieurs conditions requiſes à la génération parfaite, ſans leſquelles elle ſeroit entierement impoſſible: on les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales; ſçavoir, la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mêlange des deux ſemences: C'eſt ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme ſoit définie par *Ariſtote*, un animal qui engendre en ſoi, & que cela ſoit vrai, toutefois il eſt très-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui lui aura déchargé ſa ſemence dans la Matrice; & ſi nous voyons journellement les poulets & les autres volailles faire des œufs ſans avoir aucun mâle avec elles, néanmoins ces œufs ne produiſent jamais des poulets, d'autant que le mâle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui eſt abſolument néceſſaire pour ce ſujet; ce qui nous prouve que la diverſité des ſexes eſt néceſſairement requiſe auſſi-bien en ces animaux qu'aux autres qui ſont plus parfaits, comme eſt l'homme.

La diverſité des ſexes ſeroit inutile, s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement, quoique quelques ruſées, pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais été touchées par aucun homme qui les eût pû engroſſer, comme celle dont parle *Averroës*, qui conçut dans un bain où un homme s'étoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé ſa ſemence, qui avoit été attirée (à ce qu'il dit) & ſuccée par la Matrice de cette femme; mais c'eſt un conte qu'il faut faire à de petits enfans pour les amuſer.

Or afin que ces differens ſexes fuſſent obligez de venir à cet attouchement que nous appellons *coït*, outre le deſir de produire ſon ſemblable, qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui ſervent à la génération ont été doüées d'une

chatoüilleuſe, délectable & mutuelle demangeaiſon, pour les exciter à cette action, ſans laquelle il auroit été impoſſible à l'homme, cet animal divin, né pour la contemplation des choſes celeſtes, de ſe joindre à la femme. Car en verité n'en auroit-il pas été détourné par la ſaleté, & par la mauvaiſe odeur de cette partie, qui eſt le receptacle de toutes les immondices du corps de la femme? Pourroit-il s'y réſoudre, s'il conſideroit qu'il lui faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt près d'un ſi puant retrait, qu'eſt l'*anus?* Pour ce qui eſt de l'homme, il faut avoüer qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoûtant en toutes ſes parties: & de l'autre côté, ſi la femme ſongeoit bien auſſi à mille peines & incommoditez que lui cauſe la groſſeſſe, aux douleurs qu'elle reſſent, & au danger de la vie où elle eſt en l'accouchement; à quoi on peut ajoûter la perte de ſa beauté, qui eſt le don le plus précieux qu'elle ait, & qui la fait toujours cherir d'un chacun, quand elle le poſſede, certainement elle en ſeroit bien détournée. Mais l'un & l'autre ne font toutes ces réflexions qu'après l'action faite, & ne conſiderent rien devant, que le plaiſir mutuel qu'ils y reçoivent. C'eſt d'où vient que *poſt coïtum omne animal triſte*, tout animal paroît triſte enſuite du coït. C'eſt donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le deſir d'engendrer leur ſemblable, que la nature a obligé les deux ſexes à cet attouchement.

Pour ce qui eſt du mêlange des deux ſemences, il eſt certain que la diverſité des ſexes & leur attouchement ne ſont requis que pour ce ſujet, ſans quoi la génération ne ſe pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne ſerve de rien, & même qu'elle n'en ait point; comme a dit *Ariſtote* au 1. Livre de la génération des Animaux. Mais nous avons montré la preuve du contraire dans le chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois conditions, ſçavoir la diverſité des ſexes, leur attouchement, & le mêlange de leurs ſemences, doivent donc, comme nous avons dit, préceder la conception, à laquelle ſuccede la génération, qui ſe fait de cette façon. Auſſi-tôt que la femme a conçû, c'eſt-à-dire, reçû & retenu en ſa Matrice les deux ſemences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'uniſſent en ce même moment, de telle ſorte que des deux il ne ſe fait plus qu'un ſeul & même corps, & qu'une même vertu, la Matrice ſe comprime de toutes parts pour les embraſſer étroitement, & ſe ferme ſi exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas être in-

troduite ſans violence ; après quoi elle réduit de puiſſance en acte par ſa chaleur les diverſes facultez qui ſont dans les ſemences qu'elle contient, dont elle débroüille peu-à-peu le chaos, ſe ſervant des eſprits dont ces ſemences écumeuſes & boüillantes ſont toutes remplies, leſquelles ayant reçû un mouvement divin dans le premier moment de la conception, ſont comme les inſtrumens avec quoi elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, auſquelles enſuite (ſe ſervant du ſang menſtruel qui y affluë) elle donne avec le tems l'accroiſſement & la derniere perfection, non pas en agiſſant ſeulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille ſur une ſtatuë, mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant très-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la choſe, diſons qu'il arrive de même (s'il faut ainſi parler) à la ſemence dans la Matrice après la conception, qu'il arriva en la création du monde ; car la lumiere qui étoit pour lors univerſellement répanduë, & confuſe avec la matiere du chaos, fut ſéparée pour en former le Soleil & les autres Aſtres qui régiſſent par leurs influences tous les autres corps : Ainſi la vertu qui agit dans toute la ſemence, qu'on peut comparer à une eſpece de chaos, eſt toute ramaſſée pour en former le cœur, qui, comme *Ariſtote* a très-bien remarqué, eſt l'unique principe & l'aſtre de la vie qu'il diſtribuë à toutes les autres parties, qui ſe forment auſſi par l'union des differentes parties de cette ſemence, chacune deſquelles étant ſéparée l'une de l'autre, ſe vient joindre par la même operation à celle qui lui eſt ſemblable, & par l'aſſemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant eſt entiérement formé.

La génération ſe peut diviſer en trois differens temps, qui ſont ſon commencement, ſon milieu & ſa fin. Pour le commencement, c'eſt celui auquel il n'y a aucune autre matiere dans la Matrice que les ſeules ſemences, qui dure juſques au ſixiéme jour, ſelon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué : il appelle pour lors ces ſemences *géniture*, c'eſt-à-dire, la matiere dont la génération ſe doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'experience qu'il en apporte, on peut juger des autres temps. Il récite l'hiſtoire d'une femme, qui au bout de ſix jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la Matrice les ſemences qu'elle avoit conçûës, qui reſſembloient à un œuf auquel on auroit ôté la coquille, & laiſſé la pellicule qui eſt au-deſſous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point, laquelle pellicule étoit à l'exterieur quelque peu

colorée de ſang, & enveloppoit cette ſemence, qui étoit de figure ronde: on voyoit en la partie interne des fibres blancs & rougeâtres, avec une humeur épaiſſe, dans le milieu de quoi il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit ſemblable à l'umbilic. Durant ce premier tems de la génération, on ne peut preſque rien remarquer de figuré ni de diſtinct dans cette *géniture*; mais on y voit ſeulement quelque commencement de diſpoſition à recevoir la forme des parties; enſuite de quoi vient le ſecond tems, qui dure juſques au trentiéme jour, qui eſt le tems auquel le même *Hipocrate* aſſure que les mâles ſont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Après que ces ſix premiers jours ſont paſſez, & que la Matrice a préparé, de la façon que nous avons expliqué, les ſemences qui y ſont pour lors ſans aucun mêlange de ſang (parce que ne ſe faiſant pas encore d'évaporation ni de diſſipation conſiderable de leur ſubſtance, elles n'ont pas beſoin en ce tems d'aliment pour la reſtaurer) elle les diſpoſe à le recevoir, & il y eſt porté aux unes plutôt, & aux autres plus tard, ſelon que les femmes étoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menſtruës quand elles ont conçû; ce qui produit des effets ſuivant ces differentes diſpoſitions: car s'il y affluë trop-tôt & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent ſur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les ſemences en ſont noyées & corrompues; ce qui en cauſe ſouvent l'effluxion, ou bien la génération d'un faux germe; mais ſi elles en ſont éloignées, la conception en eſt d'autant plus ſtable. Or ce ſang abondant peu-à-peu à la Matrice de la femme qui a conçû il y a quelques jours, elle s'en ſert comme de matiere propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit ſeulement tracées avec la ſemence, de même que fait un Peintre, qui, après avoir fait quelques ſimples traits avec un crayon ſur une toile d'attente, vient enſuite, y appliquant couleurs ſur couleurs, à figurer petit-à-petit toutes les parties de la perſonne qu'il veut repreſenter. C'eſt quelque peu après le commencement du ſecond tems de la génération, qu'on vient à reconnoître comme la figure de trois ampoules, ou plutôt de trois petites maſſes de cette matiere, qui repreſentent groſſiérement les trois parties qu'on nomme *principales*; la premiere deſquelles compoſe la tête, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye: on y voit auſſi le *placenta*, & les vaiſſeaux umbilicaux qui y ſont attachez, & les membranes qui enveloppent le tout; après quoi de jour à autre toutes les autres parties du corps ſont figu-

rées : en telle sorte que, selon *Hipocrate*, les mâles sont tout-à-fait formez au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui est environ le tems auquel on croit ordinairement que le *fœtus* commence à être animé, quoique pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut que le mâle ait plutôt vie que la femelle, à cause, dit-il, de sa chaleur qui est plus grande. Mais pour moi, je ne pense pas que le mâle soit plutôt formé que la femelle : car si cela étoit ainsi, il devroit pareillement être à terme plutôt qu'elle, par la même proportion du tems que l'un & l'autre auroient été animez ; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc, que vers le trentiéme jour, & encore même bien plutôt, tant aux mâles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoique petites & très-moles) sont entiérement formées & figurées, auquel tems il n'est pas plus grand, ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de-là ensuite, le sang affluant toujours de plus en plus à la Matrice (non par intervales, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire. J'ai néanmoins remarqué dans les fausses couches de beaucoup de femmes, que le petit *fœtus* dont elles avortoient n'étoit pas quelquefois plus gros qu'une mouche à miel, bien qu'elles crussent pour lors être déja grosses de près de trois mois, auquel tems l'enfant auroit dû être plus grand que le plus long doigt de la main : mais ayant examiné quelles pouvoient être les causes de cette extraordinaire petitesse du *fœtus*, j'ai trouvé que, ou les femmes avoient pû s'être trompées au compte qu'elles faisoient du tems de leur grossesse, ou que les indispositions qu'elles avoient senti durant un long-tems avant leur fausse couche, ayent extrêmement affoibli, ou bien fait perir le petit *fœtus*, avoient ensuite fait flétrir son corps, comme on voit que le défaut de nourriture & de vie fait flétrir un fruit mort à l'arbre où il est attaché, ce qui faisoit qu'il paroissoit beaucoup plus petit qu'il ne devoit pas être en ce tems.

Quoiqu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniere en laquelle la conception & la génération sont faites, pour en donner une idée grossiere qui puisse representer passablement la chose, néanmoins je sçai bien que tout ce que j'en ai dit ne satisfait pas

les

les curieux, qui déſirent ſçavoir préciſément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* eſt entierement formé, comme auſſi en quel temps, & comment l'ame y eſt introduite.

Ariſtote au 4. Chap. du 2. Livre de la génér. des anim. veut que le cœur ſoit engendré devant toutes les autres parties du corps; c'eſt pour cela qu'il dit qu'il eſt le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce ſont les vaiſſeaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raiſon, ce me ſemble, que toutes les parties ſoient engendrées en même temps, ſans que l'une le ſoit plûtôt que l'autre; mais que les plus grandes nous apparoiſſent les premieres, quoique toutefois elles ne ſoient pas engendrées devant les autres; c'eſt ce qu'il nous enſeigne au livre premier de la Diette, où il dit: *Diſcriminantur autem partes, & augeſcunt ſimul omnes, & neque prius alteræ alteris, neque poſterius: Verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores exiſtant.* Il déclare encore aſſez préciſément la même choſe par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum eſſe, ſed omnia ſimiliter principium, & omnia finis: circulo enim ſcripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout eſt commencement, & tout eſt fin, de la même maniere qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté eſt encore plus grande pour ſçavoir en quel temps le corps de l'enfant eſt tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, dit que le mâle n'eſt pas entierement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* eſt auſſi de ce ſentiment; mais le même *Hipocrate* ſe contredit manifeſtement au commencement du Livre de l'*âge*, nous aſſûrant que la ſemence qui a demeuré ſept jours dans la Matrice a tout ce que le corps doit avoir; ce qu'il dit avoir vû pluſieurs fois par le moyen des Courtiſanes publiques qui ſe font avorter, nous faiſant obſerver que ſi on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifeſtement toutes les parties du corps, juſques aux doigts des mains & des pieds, & même juſques aux parties honteuſes. *Ariſtote* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. dit, que le mâle n'eſt formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'eſt pas plus grand qu'une groſſe fourmi, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau, parce qu'autrement il ſe diſſout & diſparoît auſſi-tôt: Il dit auſſi que la femelle n'eſt pas

encore tout-à-fait formée au troiſiéme mois, mais bien au quatriéme ſeulement. *Pline* au 4. Chap. du 7. Liv. de ſon hiſt. nat. aſſûre le contraire; car il ſoûtient que la femelle eſt plûtôt formée que le mâle. Mais qui eſt celui qui ne s'étonnera pas après avoir ſuivi le ſentiment d'*Ariſtote* touchant la longueur du temps qu'il preſcrit pour la formation du *fœtus*, & après avoir été préoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en ſon Traité de la génération, nous aſſûre qu'il ne ſe rencontre pas même aucune ſemence en la Matrice des animaux durant tous les quinze premiers jours qui ſuivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de pluſieurs biches, quand il entendra parler d'un autre côté *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la génération du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous aſſûre avoir trouvé en la Matrice d'une femme morte ſubitement, trois ou quatre jours après ſes purgations menſtruelles, un petit *fœtus*, duquel la tête avec toutes ſes parties paroiſſoit diſtinctement formée & ſeparée du reſte du corps, qui n'étoit encore que groſſierement tracé, dont il a fait graver la figure; comme auſſi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui étoit entierement formé? *Severin Pineau* nous a pareillement fait repreſenter la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui étoit encore plus parfaitement accompli en toutes ſes parties; c'eſt ce qui fait que je croi que le ſentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* eſt formé, eſt celui que j'ai rapporté d'*Hipocrate* au commencement du Livre de l'*âge*, qui eſt que toutes les parties du corps de l'enfant ſont entierement formées & figurées au ſeptiéme jour, & même encore plûtôt, & ce qui fait que j'y ajoûte plus de foi, eſt un petit *fœtus* mâle de vingt-cinq ou trente jours, qui n'eſt pas plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conſerve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'eſprit de vin, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ſont ſi parfaitement formées & figurées, qu'on les voit auſſi diſtinctement que ſi c'étoit un *fœtus* de ſix mois. J'en ai encore un autre de ſexe feminin environ de même terme, qui quoique plus petit, eſt auſſi-bien figuré que ce premier. Mais l'on peut très-facilement voir au Chapitre ſuivant toutes les proportions du corps de l'enfant, ſelon les differens temps de la groſſeſſe, juſques à la fin du troiſiéme mois, leſquelles j'ai fait repreſenter comme je les ai ſouvent vûës de mes propres yeux.

Ce que nous avons dit doit ſuffire pour ſçavoir, ou plûtôt pour conjecturer quelles parties du corps ſont engendrées les premie-

res, & en quel temps il eſt tout-à-fait formé: Mais c'eſt un nœud Gordien des plus difficiles à développer, que de connoître en quel temps & comment l'ame eſt introduite au corps de l'enfant. Pluſieurs croyent que c'eſt dès le commencement de la génération, & qu'elle eſt même dans les ſemences conçûës; toutefois avec cette diſtinction, qui eſt qu'elle n'eſt encore qu'en puiſſance dans les ſemences, & ſeulement en effet quand le corps de l'enfant eſt entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit réellement & actuellement dans les ſemences, & qu'elle étoit elle-même l'architecte de ſon domicile qu'elle formoit dans la génération. *Hipocrate* a été de ce dernier ſentiment, ainſi qu'il le déclare au Livre de la diette, par ces paroles: *Si quis non credat animam animæ miſceri, demens eſt.* Tertullien *au* 13. *ch. de l'ame*, eſt auſſi de l'opinion d'*Hipocrate*; car il dit que la ſemence vient de toutes les parties du corps, & que dès le commencement elle contient en ſoi une humeur qui procede très-certainement de la ſubſtance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle ſoit immortelle, eſt neanmoins engendrée auſſi-bien que le corps dans le même moment. Et d'autres ont bien oſé paſſer plus avant, & dire que l'ame étoit même dans la ſemence lorſqu'elle étoit encore dans les teſticules; mais toutes ces opinions ſont condamnées comme contraires à la foi, parce qu'on ne les pourroit pas admettre ſans croire que l'ame de l'homme fût corporelle auſſi-bien que celle des brutes. Neanmoins je croi que dès le premier jour de la conception des ſemences, l'ame eſt introduite au corps du petit *fœtus*, qui, ſuivant mon opinion, eſt entierement formé dès ce temps, immediatement après que toutes les particules des deux ſemences conçûës ayant été agitées par un mouvement divin, les plus nobles ſe ſont aſſemblées & concentrées au milieu de leur maſſe liquide, pour en former, comme dans un point, le petit *embrion*, qui pour lors n'étant pas plus gros qu'un grain de millet, eſt preſque inperceptible pour ſa petiteſſe; & je ſuis très-perſuadé que ma croyance ne répugne point aux myſteres de notre foi, & que bien loin qu'elle ſoit d'une dangereuſe conſequence, au contraire il ſeroit très-utile au public que tout le monde en fût auſſi perſuadé que moi. Si cela étoit, beaucoup de femmes auroient horreur de ſe faire avorter, comme elles font ſans ſcrupule, dès le premier mois de leur groſſeſſe, dans la penſée qu'elles ont de ne pas faire pour lors un grand mal, s'imaginant ſe procurer ſeulement un écoulement de ſimples ſemences conçûës, & non pas l'avor-

tement d'un enfant, qu'elles font ainſi miſerablement perir par des artifices damnables, & par certains breuvages, & par autres mauvais remedes qu'on ne doit pas enſeigner pour en éviter le dangereux abus.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoüe franchement, qu'il ne connoît aucunement la cauſe efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philoſophes qu'il a conſultez ſur cette matiere, ne lui en ont jamais pû donner la moindre raiſon démonſtrative; mais que tout ce qu'il en peut aſſûrer eſt, qu'il y a en cette cauſe efficiente une ſouveraine ſageſſe, & qu'après que le corps de l'enfant eſt entierement formé, il eſt gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui ſont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. *de abdic. rer. cauſ.* diſcourt amplement pour ſçavoir ſi l'ame eſt en effet dès le commencement dans les ſemences, ou ſi elle n'y eſt pour lors qu'en puiſſance ſeulement; mais après avoir bien agité la queſtion, il paroît aſſez par la concluſion du 7. Chap. qu'il étoit peut-être du premier ſentiment, qu'il n'a pas voulu ſoûtenir ouvertement, s'étant contenté d'en faire alleguer les raiſons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce ſemble, par celles de ſon adverſaire *Eudoxus*, dit à la fin de ſa diſpute, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quelle des deux opinions eſt la veritable, & que les hommes connoiſſent ſeulement ce qui leur paroît plus vraiſemblable. Il ne faut pas neanmoins juger de cela par ce qui peut paroître plus vraiſemblable à nos ſens; mais il s'en faut rapporter entierement à ce que l'Egliſe nous oblige de croire, qui eſt que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance entierement ſpirituelle & toute divine qui ne procede aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*, mais qui vient de dehors, & eſt infuſe au corps de l'enfant, au moment qu'il eſt entierement formé, de la maniere que j'ai ci-devant expliquée, qui, comme j'ai dit, ne repugne point aux myſteres de notre foi. Mais ſans faire une plus grande digreſſion, laiſſons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la nôtre, pour parler de la groſſeſſe & de ſes differences; avant quoi neanmoins je trouve aſſez à propos de faire voir toutes les differentes proportions du corps de l'enfant ſelon les differens temps de la groſſeſſe, qui ſont bien repreſentées dans la planche ſuivante, & de faire enſuite le recit d'une Hiſtoire trés-conſiderable touchant un enfant que quelques-uns ont prétendu avoir été engendré dans le vaiſſeau éjaculatoire, appellé *tuba uteri*.

CHAPITRE V.

Des differentes proportions du corps de l'enfant ſelon les differens temps de la groſſeſſe.

JE peux facilement prouver par démonſtration, que les differentes proportions des enfans que l'on voit en cette planche, touchant les differens temps de la groſſeſſe, ſont très-juſtes, comme les experiences journalieres nous le font très-bien connoître: car ſi l'on conſidere toutes les proportions du corps d'un fort enfant du terme de neuf mois complets, par rapport à la proportion d'un *fœtus* qui n'eſt que de trois mois, on trouvera que celui de neuf mois peſe ordinairement environ douze livres de ſeize onces chacune; j'en ai même vû peſer juſques à quatorze livres. Mais le *fœtus* de trois mois ne peſera pas au plus trois onces, c'eſt-à-dire, qu'il peſera ſoixante-quatre fois moins qu'un enfant de neuf mois qui peſe douze livres. Or comme le terme de trois mois n'eſt que le tiers de celui de neuf mois, & que celui d'un mois eſt auſſi le tiers de celui de trois mois, nous trouverons pareillement que la proportion du corps des *fœtus* de ces deux termes prématurez, répondant à cette premiere démonſtration, le *fœtus* d'un mois ne peſera pas une demie drachme; c'eſt-à-dire, qu'il peſera encore

ſoixante-quatre fois moins que ne peſe un *fœtus* de trois mois. Et comme le terme de dix jours n'eſt auſſi que le tiers de celui d'un mois, un *fœtus* de dix jours ne doit pas peſer qu'un demi grain, ou environ. Ce ſont des faits que l'experience m'a montrez une infinité de fois, dans les differens avortemens des femmes où j'ai été appellé pour les ſecourir. C'eſt ce qui m'a fait connoître manifeſtement, en continuant cette égale diviſion des temps de la groſſeſſe, que tout le corps du *fœtus* dans le premier jour de ſa conception n'eſt pas plus gros qu'un très-petit grain de millet.

Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après ſa mort un petit fœtus *de trois mois ou environ, avec une grande abondance de ſang caillé, laquelle merite bien d'être examinée, pour ſçavoir ſi cet enfant avoit été engendré dans le vaiſſeau éjaculatoire, appellé* Tuba uteri, *comme pluſieurs perſonnes le croyent.*

LE ſixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ai vû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoit Vaſſal*, une Matrice dont la figure eſt repreſentée à la fin de ce chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui étoit morte après avoir ſenti de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui lui avoient cauſé de frequentes ſyncopes, & des convulſions très-violentes. Cette femme qui étoit de ſa profeſſion Garde d'accouchée, paroiſſoit durant ſa vie d'une ſanté très-parfaite, & avoit déja eu en differentes groſſeſſes onze enfans, ſçavoir ſept garçons & quatre filles, dont elle étoit toûjours accouchée fort heureuſement au terme de neuf mois : Mais étant devenuë groſſe pour la douziéme fois, & ſa Matrice ne s'étant dilatée que vers ſa corne droite, cette partie devint enfin ſi mince & ſi foible, que ne pouvant ſouffrir ſeule une extenſion ſuffiſante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle ſe creva entierement au troiſiéme mois de ſa groſſeſſe ou environ; ce qui en fit ſortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les inteſtins de ſa mere, avec une grande abondance de ſang caillé qui s'étoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de perſonnes, qui furent auſſi-bien que moi chez ce Chirurgien pour voir cette Matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur perſuadant que la génération de cet enfant s'étoit

faite dans le vaiſſeau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, ſans examiner davantage la choſe, qu'elle étoit ainſi que le Chirurgien la leur diſoit, & que cet exemple confirmoit pluſieurs hiſtoires de ſemblable nature que *Riolan* rapporte au 35. Chap. du 2. Liv. de ſon Anthropographie. Mais lorſque j'eus bien examiné & conſideré toutes les parties de cette Matrice, je reconnus que ceux qui étoient de ce ſentiment ſe trompoient auſſi-bien que ce Chirurgien. C'eſt ce qui m'obligea d'en deſſiner à l'heure même la figure dans la veritable diſpoſition où je la vis pour lors, laquelle eſt incomparablement plus fidelle & plus correcte que celle que ce Chirurgien fit graver un mois après, dans le temps qu'elle n'avoit preſque plus rien de ſa premiere figure, qui avoit été toute corrompuë par le maniement de plus de mille perſonnes qui l'avoient vûë, touchée, remuée, & retournée de tous les côtez, pour la conſiderer à leur mode.

Je ſçai que je pourrois paroître bien opiniâtre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cet enfant ait été engendré dans le *tuba uteri*, après l'aveu de tant de Medecins & de Chirurgiens, qui le croyent comme une verité très-conſtante, ſi je ne faiſois connoître les raiſons qui m'obligent à n'être pas de ce ſentiment. C'eſt ce que je prétends faire, pour déſabuſer tous ceux qui ont cette opinion, en faiſant voir manifeſtement par la ſimple démonſtration de la veritable figure de cette Matrice, que j'ai deſſinée exprès de ma propre main ſur l'original même, que cet enfant n'avoit point été engendré dans le *tuba*, mais dans une partie du propre corps de la Matrice, qui s'étoit étenduë & pouſſée vers ſa corne, en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant étoit contenu, qui venant à croître avoit cauſé la rupture de cette partie.

J'ai, ce me ſemble, aſſez de raiſon de comparer le vice de conformation de cette Matrice à une eſpece de hergne, & de dire que cet enfant avoit été engendré en une partie de la Matrice, qui s'étoit ainſi allongée peu à peu dans la ſuite; car les inteſtins ne laiſſent pas d'être contenus dans la membrane du peritoine, quoiqu'ils ſoient quelquefois pouſſez par le moyen de ſa production ou de ſon allongement juſques dans le *ſcrotum*, ainſi qu'il arrive aux hergnes de cette partie. Et voici comme je prouve très-bien que cette même partie, en laquelle étoit contenu l'enfant avant qu'il en fût ſorti par la rupture qui s'y fit, étoit une portion du propre corps de la Matrice, & non pas le *tuba uteri*: C'eſt qu'il

eſt conſtant que le ligament rond s'attache immediatement à la partie laterale du propre corps de la Matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu ſa ſubſtance avec celle de la Matrice. Or cela étant de la ſorte, il eſt certain que la partie où le ligament rond aboutiſſoit, & à laquelle il étoit fortement attaché du côté droit, où étoit le vice de conformation de cette Matrice, étoit une portion de la ſubſtance même de la Matrice, auſſi-bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du côté gauche, qui étoit ſain, & d'une diſpoſition naturelle, & que par conſéquent cet enfant avoit été engendré dans une partie de la Matrice qui s'étoit ainſi allongée. C'eſt ce qui ſe peut manifeſtement connoître par la ſeule inſpection de la figure que j'en ai fait repreſenter, en laquelle le propre corps de la Matrice paroît beaucoup diminué de ce même côté droit, à cauſe que cette extenſion particuliere avoit conſumé, & emporté par cet allongement une partie de ſa ſubſtance, qui s'étoit trouvée ſeulement en cette derniere groſſeſſe plus débile à cet endroit qu'aux autres; à quoi toutes les autres frequentes groſſeſſes que cette femme avoit eües auparavant avoient peut-être beaucoup contribué, ou bien quelqu'autre accident qui lui pouvoit être ſurvenu en cette derniere, qui avoit empêché que tout le propre corps de la Matrice ne ſe dilatât également, comme il avoit fait dans toutes les autres groſſeſſes.

Pluſieurs perſonnes ſe ſont ſervi depuis peu de cet exemple, pour nous prouver que les teſticules des femmes ſont pleins de petits œufs, qui ſe détachant du propre corps des teſticules, dans le temps du coït, ſont conduits par le *tuba* dans la Matrice, pour ſervir enſuite à la génération de l'enfant, & qu'un de ces prétendus œufs étant reſté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, ſans tomber dans ſa Matrice, avoit été cauſe de ſa mort. *Graaf* entr'autres eſt de ce ſentiment, & a donné au public, pour l'autoriſer, la figure de cette Matrice, qu'il a copiée ſur celle que ce Chirurgien dont j'ai parlé avoit fait graver, comme on peut voir en ſon Livre intitulé: *De mulierum organis generationi inſervientibus.* Mais ceux qui ſe donneront la peine d'examiner ſans aucune préoccupation celle qui ſuit, qui eſt très-fidelle & correcte, auſſi-bien que mes raiſons, connoîtront bien qu'il nous faut donner d'autres démonſtrations pour nous faire croire cette opinion veritable.

EXPLICATION

EXPLICATION DE LA FIGURE SUIVANTE, en laquelle la Matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, ſont preſentées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'étoient.

A. A. *montrent le propre corps de la Matrice ouvert dans toute ſa longueur, & l'épaiſſeur de ſa ſubſtance ſpongieuſe, parſemée de pluſieurs vaiſſeaux très-conſiderables, qui paroiſſent dans toute cette ſubſtance.*

B. *La cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voyoit pluſieurs petits grumeaux de ſubſtance fongueuſe, ſemblable à celle de l'arriere-faix.*

C. *L'orifice interne de la Matrice, qui étoit d'une figure inégale, comme il eſt ordinairement à la plûpart des femmes qui ont eu pluſieurs enfans.*

D. *Le* vagina *ou col de la Matrice ouvert en ſa longueur.*

E. E. *Le ligament rond du côté gauche.*

F. *Le teſticule gauche.*

G. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche, qui va du teſticule à la corne de la Matrice.*

H. *Le vaiſſeau éjaculatoire gauche appellé par Fallope* tuba uteri.

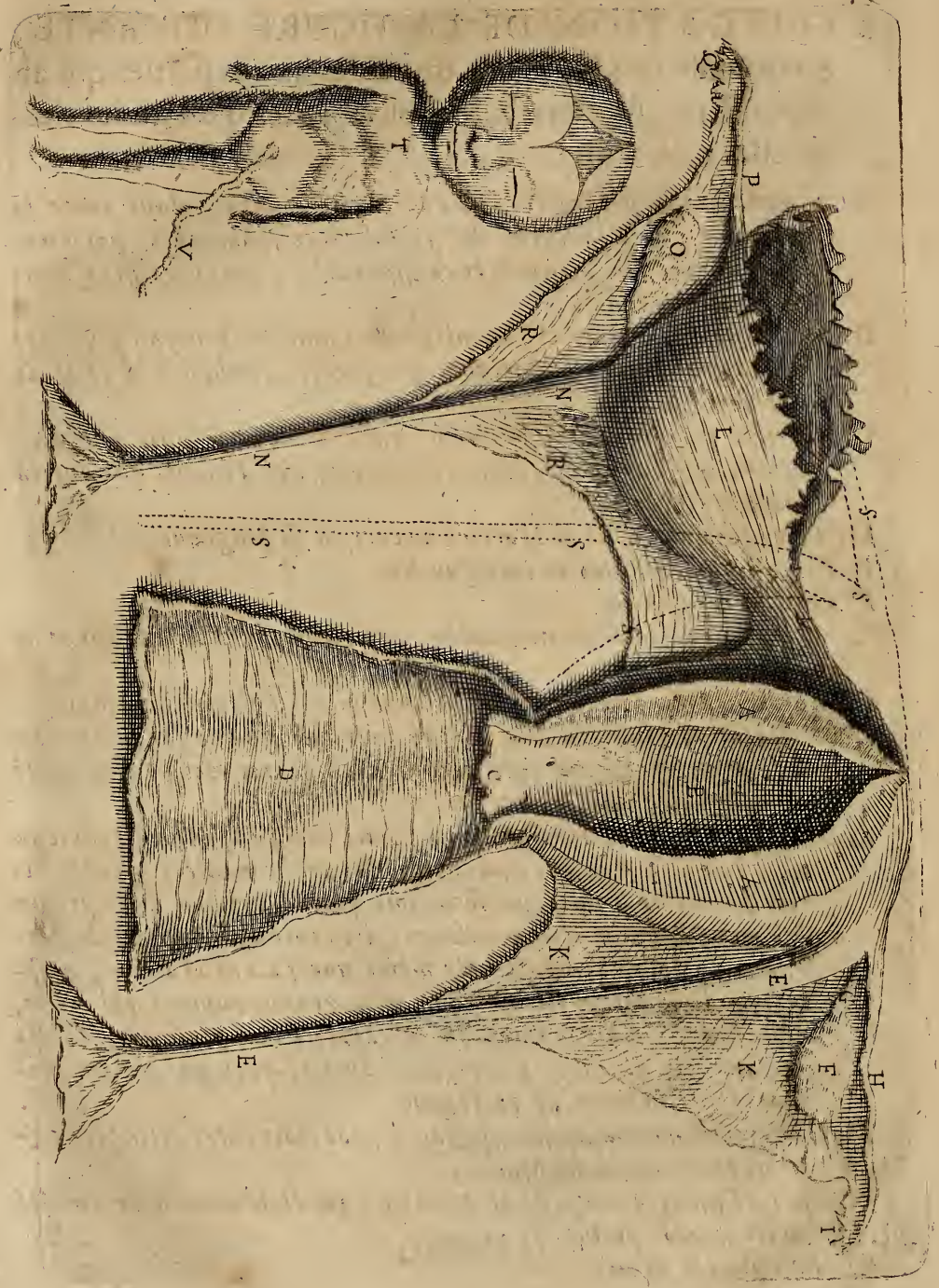
I. *Le morceau déchiré du côté gauche, qui n'eſt qu'une production du ligament large, qui paroit ainſi déchiquetée vers l'extrêmité du vaiſſeau éjaculatoire.*

L. *Une eſpece de poche membraneuſe, dans quoi l'enfant étoit contenu avant qu'elle ſe fût rompuë & crevée de la maniere qu'elle paroît; & comme cette poche n'étoit qu'une portion de la propre ſubſtance de la Matrice, allongée à ce côté en maniere de hergne, elle s'étoit contractée de même que fait la Matrice, auſſitôt que l'enfant en fut ſorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne reſtant rien de contenu en ſa capacité que pluſieurs caillots de ſang, & quelques parties de l'arriere-faix qui s'y trouverent après la mort de la femme.*

M. *Un étreciſſement de même ſubſtance, qui étoit entre cette poche & le propre corps de la Matrice.*

N. N. *Le ligament rond de la Matrice, qui étoit attaché de ce côté droit à cette poche.*

O. *Le teſticule droit.*


T
V
P
Q
R
N
N
R
L
S
S
S
S
D
C
K
E
E
K
F
H
I

P. *Le* tuba uteri, *ou vaiſſeau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du côté droit.*

R. R. *Le ligament large du côté droit.*

S. S. S. S. S. *Tous ces endroits marquez de point au côté droit montrent l'étenduë que la Matrice devoit avoir en ce côté, & la ſituation en laquelle devoient auſſi être le ligament rond & le* tuba uteri, *ponr être proportionnez au côté gauche, où les parties paroiſſent dans une diſpoſition naturelle.*

T. *L'enfant qui eſt plus petit d'un tiers qu'il n'étoit, la grandeur & la groſſeur en ayant été diminuées dans la preſente figure, à proportion de la Matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Une partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la groſſeſſe & de ſes differences, avec les ſignes de la veritable, & ceux de la fauſſe.

LA groſſeſſe de la femme proprement priſe eſt une tumeur du ventre, cauſée par l'enfant ſitué dans la Matrice. Il y a une groſſeſſe ſelon la nature, qui eſt celle où ſe rencontre un enfant vivant que nous appellons *veritable*, & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps étranges qui ſe ſont engendrez dans la Matrice, comme des ventoſitez mêlées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropiſie de Matrice*, ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de ſang & de ſemences corrompuës; & pour cette raiſon elle eſt appellée *fauſſe groſſeſſe*. Nous avons déja parlé en traitant de la conception & de la génération, des cauſes & des ſignes de la groſſeſſe dans ſon commencement; néanmoins nous en répeterons encore les plus certains & les plus ordinaires, qui ſont nauſées, vomiſſemens, dégoût pour les choſes que la femme avoit accoûtumé de manger & de trouver bonnes, deſir des étranges & mauvaiſes, ſuppreſſion des menſtruës ſans fiévre ni friſſon, ou autre cauſe, douleur & enflure des mammelles, toutes leſquelles choſes arrivent auſſi aux vierges, par la rétention des mois; mais le plus aſſuré eſt, que ſi l'on met le doigt dans le *vagina*, on ſent l'orifice interne exactement fermé ſans aucune dureté, & dans une bonne ſituation, comme auſſi la diſtenſion du corps de la Matrice conſiderable, ſelon que la femme

eſt plus ou moins groſſe, & l'enfant remuant dans la Matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'être pas trompé à ce que l'on ſent remuer dans la Matrice, d'autant que l'enfant a de ſoi un mouvement de totalité & de partialité; de totalité, quand il remuë tout ſon corps; & de partialité, quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la tête, un bras, ou une jambe, le reſte de ſon corps demeurant ſtable; mais la Matrice gonflée en la ſuffocation, & même quelques moles, ont par accident quelque eſpece de mouvement de totalité, & n'ont point celui de partialité. Celui de la ſuffocation eſt convulſif, & celui de la mole n'eſt qu'un ſimple mouvement de décidence: car la femme qui a une mole de groſſeur conſiderable dans la Matrice, de quelque côté qu'elle ſe puiſſe mettre ou tourner, ſon ventre ſuit incontinent la même voye, & y tombe comme une boule peſante. Vers le tems que l'enfant ſe meut manifeſtement, ſi la femme eſt effectivement groſſe, les humeurs qui ſe ſont portées aux mammelles, par la retention des mois, ſe convertiſſent en lait; & alors ce ſigne nous eſt ordinairement un témoignage aſſuré de groſſeſſe, quoiqu'il ſe ſoit vû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) ſans être groſſes, ou ſans avoir jamais eu d'enfans; ce qui nous eſt confirmé par *Hipocrate*, en l'Aph. 39. du 5. Livre, qui dit: *Si mulier quæ nec prægnans, nec purpera eſt, lac habet, ei menſtrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles ſans être groſſe, ou ſans être accouchée, cela vient de ce que ſes menſtruës ſont retenuës. Mais ce ſont plutôt des ſeroſitez que du lait, lequel en ce cas n'a pas de conſiſtance, ni une couleur blanche, comme celui de celle qui eſt accouchée, & même celui de la femme groſſe eſt encore tout aqueux, & ne s'épaiſſit & blanchit que lorſqu'après être accouchée elle vient à nourrir ſon enfant.

L'enfant ſe remuë manifeſtement vers le quatriéme mois, & plûtôt ou plus tard, ſelon qu'il eſt plus ou moins fort: quelques femmes le ſentent dès le deuxiéme mois, & même encore plutôt, & d'autres vers le troiſiéme ſeulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens ſont fort petits, & aſſez ſemblables à ceux que fait un petit moineau lorſqu'il vient d'éclore; après quoi ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & ſe fortifie; & ils ſont à la fin ſi violens, qu'ils obligent la Matrice à ſe décharger de ſon fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune eſt, que les mâles ont plutôt mouvement

que les femelles, à cauſe de leur chaleur qui eſt plus grande; mais cela eſt à peu près bien égal, car il y a des femmes qui ſentent plûtôt leurs filles, & d'autres leurs garçons; ce qui arrive indifféremment, tant aux mâles qu'aux femelles, ſelon qu'il y a eu une diſpoſition plus ou moins vigoureuſe en leur génération.

Les femmes qui uſent journellement du coït ſont aſſez ſouvent ſujettes à ſe tromper; car elles croyent ordinairement être groſſes, ſi leurs mois ſont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir; ce qui n'eſt pas toujours vrai, parce que la fauſſe groſſeſſe cauſe preſque les mêmes accidens que la veritable; ce qu'on ne reconnoît le plus ſouvent que par la ſuite. Les femmes qui ont une fauſſe groſſeſſe ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtez; & celles qui ſont groſſes d'enfant l'ont toujours beaucoup plus éminent vers le devant, & le nombril bien plus élevé que les autres; de ſorte que dans les ſoupçons douteux de groſſeſſe avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, ſi l'on trouve que le nombril de la femme ſoit enfoncé, & l'orifice interne de ſa Matrice petit & dureт, l'on peut être aſſuré par ces deux ſignes, qui ſont des plus remarquables en cette occaſion, que la femme n'eſt pas ordinairement groſſe d'enfant: car dans la veritable groſſeſſe avancée au terme que je viens de dire, le nombril paroît toujours plus élevé, & l'orifice interne plus tumefié, & d'une ſubſtance plus ſouple & molaſſe, que dans la fauſſe groſſeſſe, qui eſt, comme nous avons dit, quelquefois cauſée par des vents, qui enflent & font diſtenſion de la Matrice, par laquelle certaines femmes les rendent avec auſſi grand bruit que ſi c'étoit du fondement, comme faiſoit cette *Galla*, dont parle *Martial* au 7. Livre de ſes Epigr. à laquelle il dit: *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* J'en ai rapporté des exemples dans les Obſ. cv. & cx. du Livre de mes Obſervations. D'autres fois ce ne ſont que des eaux, qui s'y amaſſent en telle quantité, qu'il s'eſt vû des femmes en jetter plein un ſeau ſans aucun enfant, quoiqu'elles cruſſent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ai ci-devant rapporté l'hiſtoire à la fin du troiſiéme Chapitre de ce premier Livre, laquelle ne vuida des eaux de la ſorte qu'à la fin du dixiéme mois, juſques auquel tems elle avoit toujours eu opinion d'être groſſe. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ſes mouvemens differens, comme j'ai dit, & que la mole reſte quelquefois dans la Matrice, après le terme

ordinaire de l'accouchement; ce qui eſt néanmoins très-rare.

Les moles procedent toujours de quelques faux germes, qui reſtans en la Matrice, s'y accroiſſent à cauſe du ſang qui y affluë, par l'accumulation duquel ils ſont peu-à-peu augmentez. Si la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme, ou le troiſiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germes*; & les uns ne ſont quaſi que les ſemences enveloppées d'une membrane, comme étoit cette génitu-re, que vuida au bout de ſix jours cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant:* les autres ſont un peu plus ſolides, & comme charnus, reſſemblans en quelque façon au géſier d'une volaille, & ſont gros plus ou moins, ſelon le tems qu'ils ont demeu-ré dans la Matrice, & auſſi ſelon la quantité du ſang dont ils y ont été abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plutôt ou plus tard, ſelon qu'ils ſont adherens à la Matrice; ce qu'elles font preſque toujours avec grande perte de ſang, avant la fin du troiſiéme mois.

Il eſt de très-grande importance de bien connoître diſtinctement la véritable groſſeſſe d'entre la fauſſe; car les fautes qui ſe com-mettent au mauvais jugement qu'on en fait, ſont toujours très-conſiderables, d'autant qu'en la veritable groſſeſſe l'enfant doit demeurer dans la Matrice, juſques à ce que la nature l'en faſſe ſortir elle-même par un accouchement naturel; mais au contrai-re, la fauſſe groſſeſſe nous indique de procurer, le plutôt que faire ſe peut, l'expulſion de ce qu'elle contient. C'eſt pourquoi, aux occaſions où les ſignes équivoques rendent la choſe douteu-ſe, il ne faut pas en faire avec précipitation un prognoſtic en-tiérement déciſif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois être trompez en cette matiere, s'ils n'uſent d'une très-grande précaution; pour témoignage de quoi je pourrois citer plus de deux cens exemples de differentes femmes qui m'ont conſulté pluſieurs fois pour des ſoupçons de groſſeſſe qu'elles avoient, à cauſe de l'extrême groſ-ſeur de leur ventre, & d'autres ſignes qui leur faiſoient croire du-rant des années entieres qu'elles étoient groſſes d'enfant, quoi-qu'elles ne le fuſſent pas effectivement. Mais pour ne pas faire un ſi long diſcours, contentons-nous ſeulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui eſt celui de Madame la Préſi-dente de Neſmond, qui en l'année 1668. fut jugée être groſſe d'enfant durant plus d'un an, par pluſieurs Medecins, Chirur-giens & Sagefemmes, qui étoient tous de ce ſentiment contre la verité, s'étant fondez ſur la groſſeur de ſon ventre, & ſur quel-

ques autres ſignes équivoques de groſſeſſe qu'elle avoit ; mais enfin après avoir été l'eſpace d'une année & demie en cet état, la montagne des fauſſes eſperances qu'on lui avoit données n'enfanta qu'une ſouris ; c'eſt-à-dire, que la tumeur de ſon ventre diſparut, ſans vuider autre choſe que quelques eaux, & autres corps étranges, dont la nature ne ſe déchargea qu'au bout de tout ce tems. On peut encore voir beaucoup d'autres exemples de fauſſes groſſeſſes que j'ai rapportées dans le Livre de mes Obſervations.

Ces fauſſes groſſeſſes arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menſtruës, ſoit pour leur quantité, ſoit pour leur qualité, ou pour le tems auquel elles doivent fluer ; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cauſe que cette évacuation commence en cet âge à n'être pas ſi bien ordonnée qu'elle étoit auparavant : c'eſt pourquoi dans tous ces ſoupçons de groſſeſſe, il faut avant toutes choſes s'informer particuliérement de la maniere que les femmes avoient coutume d'avoir leurs menſtruës, auſſi-bien que de toutes les diſpoſitions qui ont précedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent, obſervant ſur toutes choſes les deux plus notables circonſtances que j'ai marquées ci-deſſus touchant la diſpoſition du nombril, & de celle de l'orifice interne de la Matrice.

Il arrive quelquefois que ces fauſſes groſſeſſes ſont bonnes comme cauſe ; car après qu'elles ſont terminées, il ſe fait un changement de la diſpoſition de la Matrice, qui eſt cauſe que dans la ſuite les femmes deviennent effectivement groſſes d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne très-bien par ces paroles du 2. Livre des Prédictions. *Poſtquam ventris tumiditas exſoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, ſi non aliud quoddam impedimentum ipſis fiat : nam hæc affectio bona eſt ad mutationem in utero faciendam, ut poſt hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Les moyens de connoître les differens tems de la groſſeſſe.

SI les Médecins, les Chirurgiens & les Sagefemmes ont beſoin d'une grande prudence pour aſſurer qu'une femme eſt groſſe, ou qu'elle ne l'eſt pas, & d'une véritable ou d'une fauſſe groſſeſſe,

elle ne leur eſt pas moins requiſe, pour juger de combien elle la peut être, afin qu'ils puiſſent être aſſurez ſi l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore; ce qui eſt de très-grande conſideration: car ſi la femme groſſe avorte pour avoir été bleſſée, celui qui l'a frappée mérite la mort, ſi ſon enfant étoit certainement vivant, ſinon il doit être ſeulement condamné à une amende pecuniaire. Il faut auſſi que les Sagefemmes prennent bien garde à n'être pas elles-mêmes cauſe de la mort des enfans, & quelquefois auſſi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il ſoit temps, comme font celles qui ne ſe connoiſſant aucunement en leur art, s'imaginent toujours, quand la femme groſſe ſe plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce ſont celles de l'enfantement; ce qui fait qu'au lieu de tâcher à les faire ceſſer, au contraire elles les excitent, & la font ainſi accoucher très-malheureuſement avant terme. Je connois une femme, qui étant groſſe de ſix mois ou environ, fut ſurpriſe de grandes douleurs qu'elle ſentoit dans le ventre, à-peu-près comme ſi elles euſſent été celles de l'accouchement; ce qui l'obligea de mander ſa Sagefemme, qui étant venuë, & connoiſſant la choſe à ſa mode, fit tout ſon poſſible pour la faire accoucher, en lui excitant un redoublement de ſes douleurs par lavemens âcres, & la faiſant promener par la chambre, ainſi que ſi elle eût été à terme: mais cette femme voyant que nonobſtant ces continuelles douleurs qu'elle eut durant deux jours, elle n'accouchoit point, elle m'envoya querir pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Je fus incontinent chez elle, ou l'ayant trouvée en cet état, je ſentis en la touchant par bas l'orifice interne de la Matrice dilaté à y mettre l'extrêmité du petit doigt en ſa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure: mais conſiderant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis auſſi-tôt mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours, pendant leſquels toutes ſes douleurs ceſſerent, & ſa Matrice ſe referma exactement, ainſi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours enſuite, & elle ne laiſſa pas de porter encore ſon enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuſte, que j'ai vûë vivante juſqu'à l'âge de cinq ans. Or ſi je l'euſſe fait continuer comme on avoit commencé, cette femme ſeroit indubitablement accouchée à ſix mois; ce qui auroit cauſé la mort à ſon enfant en ſon ventre, ou peu de tems après ſon avortement. Il ſe faut gouverner de la maniere en pareille occaſion, pourvû que ces douleurs ne ſoient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient

la

la mere en danger de la vie, ſi on ne la faiſoit accoucher promptement, comme de frequentes convulſions, ou de quelque perte de ſang conſiderable, ainſi que nous dirons en ſon lieu.

Pour bien connoître les differens temps de la groſſeſſe, on ſe peut ſervir du propre témoignage de la femme, à quoi neanmoins il ne faut pas toûjours ſe fier; car il ne nous doit ſervir que de conjecture, d'autant que pluſieurs ſe trompent elles-mêmes, s'imaginent être groſſes depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois, ou elles ſe reglent par celui auquel elles ont ſenti mouvoir leur enfant; ce qui n'eſt pas toûjours une choſe certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la groſſeur du ventre; mais bien plus aſſûrement, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la groſſeſſe nous ne la reconnoiſſons que par les ſignes de la conception; d'autant que ce qui eſt pour lors dans la Matrice n'eſt pas de groſſeur aſſez conſiderable pour tumefier le ventre, qui bien au contraire devient plus plat en ce temps, pour les raiſons que nous en avons dites en un autre lieu ci-devant; mais après le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de-là enſuite juſques au neuviéme. Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le ſent exactement fermé & un peu allongé, reſſemblant au muſeau d'un petit chien nouveau né; mais de-là enſuite il groſſit & s'amollit peu à peu, juſques au ſixiéme mois, ou environ; après quoi il commence ordinairement à diminuer en toutes ſes dimenſions, à proportion que la Matrice s'étend: tellement que quand la femme approche de ſon terme, il eſt tout applani, & preſque confus avec le globe de la Matrice, ne faiſant pour lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à ſon entrée, dont le couronnement eſt fait au temps de l'accouchement. Neanmoins il ſe trouve quelquefois des femmes qui ont encore cet orifice plus gros qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de la groſſeſſe, à cauſe des humiditez glaireuſes dont il commence d'être abreuvé en ce temps; mais alors il eſt beaucoup plus laxe & plus molaſſe, & non pas ſi compacte & ſi fermé qu'il a coûtume d'être dans les premiers mois.

Il ne faut pas auſſi juger toûjours du temps de la groſſeſſe par la grande tumeur du ventre, d'autant qu'il y a des femmes qui ſont plus groſſes à demi terme, que d'autres ne le ſont étant prêtes d'accoucher; car cela dépend de la groſſeur de leurs enfans, comme auſſi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui ſont contenuës avec eux dans la Matrice: Mais il en faut plûtôt

juger par cet orifice interne, qui devient ordinairement moins épais, & d'autant plus racourci & applani, que les femmes ſont proches de leur terme; ce qui arrive ainſi que nous voyons diminuer l'épaiſſeur d'un cuir molaſſe à meſure que nous l'étendons; de même cet orifice devient moins épais, par l'extenſion qu'en fait la tête de l'enfant, qui donne & peſe ordinairement contre lui dans les derniers mois. On ſe ſert fort de cette remarque pour la reception des femmes groſſes qui viennent faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu de Paris, laquelle j'ai très-ſouvent obſervée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permiſſion que m'en fit donner pour lors Monſeigneur le Premier Préſident, n'y ayant point de lieu plus propre à ſe perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une operation ſi neceſſaire, à cauſe du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes ſortes. La regle eſt, que toutes les femmes groſſes y ſont reçûës charitablement, quinze jours ou environ avant leur terme; & pour ce ſujet on les viſite devant que de les y admettre, à cauſe qu'on en voit quantité, qui étant bien aiſes d'être nourries à ne rien faire, s'y preſentent deux ou trois mois plûtôt qu'elles ne doivent, ſe diſant & aſſûrant être prêtes d'accoucher: Mais par les conſiderations que j'ai dites ci-deſſus, on peut facilement juger & ſçavoir à fort peu près celles qui y ſont recevables & celles qui ne le ſont pas; c'eſt-à-dire, quand elles ſont ſur le point de leur temps, & par ce moyen connoître auſſi quand il eſt beſoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il eſt neceſſaire & poſſible, lorſque la femme n'eſt pas encore à terme.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir ſi on peut connoître que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, & les ſignes qui dénotent qu'elle eſt groſſe de pluſieurs enfans.

ON peut bien contenter la curioſité des femmes qui deſirent ſçavoir ſi elles ſont groſſes ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on paſſe outre, & qu'on leur diſe ſi c'eſt d'un garçon ou d'une fille; ce qui eſt abſolument impoſſible, quoiqu'il n'y ait preſque point de Sagefemme qui ne ſe vante de le deviner; (en effet c'eſt bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela ar-

rive, c'eſt aſſûrément plûtôt par hazard que par aucune ſcience, ou raiſon qu'elles ayent eüe pour le pouvoir prédire. Mais on eſt quelquefois ſi fort preſſé & importuné d'en dire ſon ſentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, & même par leurs maris qui n'en ſont pas moins curieux, qu'on eſt obligé de les ſatisfaire au mieux qu'il eſt poſſible ſur ce ſujet, par l'examen de quelques ſignes très-incertains.

Il y a beaucoup de ſignes ſur leſquels cette connoiſſance eſt fondée (ſi tant eſt qu'on la puiſſe avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux ſont tirez d'*Hipocrate*. Le premier eſt en l'Aphor. 42. du 5. Liv. où il dit : *Mulier gravida ſi marem gerit, benè colorata eſt; ſi verò fœminam, malè colorata.* La femme groſſe d'enfant mâle a bonne couleur ; mais ſi c'eſt d'une fille, elle a mauvaiſe couleur. Et l'autre eſt en l'Aphor. 48. du même Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur.* Le plus ſouvent les enfans mâles ſont ſituez au côté droit, & les femelles au côté gauche. De plus, on dit que la femme groſſe d'un fils eſt plus gaillarde & plus réjoüie, qu'elle ſe porte beaucoup mieux, qu'elle n'eſt pas ſi dégoûtée, qu'elle le ſent remuer plûtôt, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus frequent que celui de la main gauche, que ſa mammelle droite groſſit devant la gauche, & eſt auſſi plus ferme, que le bout de toutes deux eſt relevé, & regarde vers le haut, que le lait en eſt plus épais, & enfin que toutes les parties droites de ſon corps ſont plus robuſtes & plus promptes à tous mouvemens ; comme, par exemple, ſi elle eſt aſſiſe, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera ſa premiere démarche avec le pied droit ; mais ſi c'eſt une fille, elle a des ſignes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des perſonnes qui prétendent le connoître par les urines en les voyant ; mais ce dernier ſigne n'eſt pas plus aſſûré, car il ſe rencontre tous les jours des femmes bien colorées, & qui ont tous ces ſignes d'être groſſes d'enfant mâle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'eſperance qu'on leur avoit donnée du contraire ; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des ſignes tout-à-fait oppoſez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoître que tous les autres, par la conſideration du temps de la conception ; car ils diſent, que ſi la femme a conçû pendant que la Lune étoit en ſon croiſſant, elle doit avoir un garçon ; & au contraire que ce doit être une fille ſi elle étoit en ſon déclin ; mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il eſt aiſé de le connoître par la remarque que j'en ai faite

à l'Hôtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours auſſi-bien que moi, qui eſt que j'y accouchai une fois en un ſeul & même jour de l'année 1660. onze femmes qui étoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les ſix autres firent des filles. Or il eſt à préjuger qu'elles avoient toutes conçû à peu près en même-temps, puiſqu'elles accoucherent toutes à terme en même jour: c'eſt pourquoi elles auroient dû, ſi cela y faiſoit quelque choſe, avoir été regies par la domination de cet Aſtre, & avoit fait toutes des garçons, ou toutes des filles, & non les unes des garçons, & les autres des filles, ainſi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au même lieu, où on voit naître, comme par tout ailleurs, des mâles & des femelles indifferemment: c'eſt ce que prouvent bien auſſi les Regiſtres de tous les enfans nouveaux nez qu'on porte journellement baptiſer dans toutes les Paroiſſes de cette Ville de Paris, leſquels on peut aiſément conſulter pour la confirmation de cette verité; mais particulierement ceux des Paroiſſes de ſaint Euſtache & ſaint Sulpice, en chacune deſquelles on baptiſe ordinairement plus de 160. enfans par mois. Mais ce qui doit encore mieux confirmer que l'influence de la Lune ne contribuë en rien à déterminer le ſexe de l'enfant, c'eſt que nous voyons ſouvent des femmes accoucher d'enfans jumeaux qui ſont de different ſexe, quoiqu'ils ayent été engendrez dans le même-temps: de ſorte que l'on peut bien connoître par-là, que les femmes qui ſont lunatiques ne le ſont ordinairement que par la tête, & non point par la partie qui ſert à la conception.

Il y en a d'autres qui croyent que les mâles ſont plûtôt engendrez de la ſemence qui vient du teſticule droit, que de celle qui procede du gauche, l'eſtimant être plus chaude & moins ſereuſe, à cauſe que la veine ſpermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du côté gauche prend ſon origine de l'émulgente; mais s'ils connoiſſoient de quelle maniere ſe fait la circulation du ſang, ils ſçauroient que le ſang de la veine émulgente n'eſt pas plus ſereux que celui qui eſt dans la veine cave, d'autant qu'il a été purgé par le rein de ſa ſerosité ſuperfluë avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la ſemence des deux teſticules eſt toute ſemblable, parce qu'elle eſt faite d'un même ſang qui leur eſt apporté, non point par les veines, mais ſeulement par les deux arteres qui naiſſent du tronc de l'*Aorte*, autrement dite *la groſſe artere*, pour lequel ſujet le gauche eſt auſſi diſpoſé à produire des mâles que des femelles. C'eſt pourquoi ces Paſtres s'abuſent en liant l'un

ou l'autre teſticule de leurs taureaux, ſelon qu'ils ſouhaitent avoir des mâles ou des femelles. *Hipocrate* au Livre de la Superfetation, recommande à l'homme de faire la même choſe dans l'action du coït; mais cette ligature lui ſeroit fort incommode & très-douloureuſe, outre qu'elle lui ſeroit entierement inutile pour la raiſon que j'ai dite, comme les deux exemples qui ſuivent le peuvent aſſez juſtifier.

J'ai connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le teſticule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occaſion) lequel depuis cet accident, ne laiſſa pas après s'être marié de faire deux enfans, que j'ai vû vivans & fort ſains, l'un deſquels étoit un garçon, & l'autre une fille, ſans tous ceux qu'il peut avoir eus depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun ſoupçon que ſa femme eût été aidée en ſa beſogne par quelqu'autre, comme il arrive aſſez ſouvent en ce païs. Je connois encore preſentement un autre homme, qui eſt un Maître Armurier de cette Ville de Paris, qui n'a auſſi que le teſticule gauche, le droit lui ayant été amputé dans ſa jeuneſſe pour le guérir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme eſt accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles enſuite. Mais ce qui prouve manifeſtement que tous les ſignes ſur leſquels on prétend fonder la préconnoiſſance qu'on peut avoir du ſexe de l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere, ſont tout-à-fait incertains; c'eſt que les enfans jumeaux qui ont été engendrez d'un ſeul & même coït, ſont aſſez ſouvent, comme j'ai dit, tous deux de different ſexe. On voit donc bien par tout ce que nous venons d'alleguer, que l'on ne peut pas avoir aucune connoiſſance certaine du ſexe de l'enfant qui eſt dans le ventre de ſa mere, ne ſçavoir les veritables moyens d'engendrer plûtôt un garçon qu'une fille; Dieu ayant exprès caché cette préconnoiſſance à l'homme pour éviter qu'il n'en abusât, au préjudice de la propagation de l'eſpece, parce que la plûpart deſirant des garçons, il arriveroit qu'il y auroit manque de filles.

Les perſonnes qui ſe vantent de pouvoir prédire quel doit être l'enfant qui n'eſt pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaiſance, au ſouhait que les femmes groſſes & leurs maris font touchant ce ſujet; car ſi la Sagefemme ſçait qu'on deſire un garçon, elle aſſûrera que ce doit être un garçon, & qu'elle en jureroit; & ſi c'eſt une fille qu'on demande (comme cela arrive auſſi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de même, & qu'elle gageroit que ce doit être une fille. Si cela réüſſit à la bon-

ne heure ſuivant ſon prognoſtic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le ſçavoit bien ; mais quand la chance tourne au contraire de la prédiction, elle ſe fait réputer pour ignorante & préſomptueuſe.

Pour moi je voudrois agir tout autrement, & reconnoître avant que d'en rien dire l'inclination des perſonnes, & donner toûjours en une choſe ſi douteuſe mon avis contraire au ſouhait qu'on fait ; car s'il arrive que par cette voye la Sagefemme rencontre bien (quoique ce ſoit par hazard) on dira que c'eſt une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit ; & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & ſon mari ayant ce qu'ils ont ſouhaité, n'y prendront pas de ſi près garde, d'autant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoiqu'on ne l'ait pas eſperé. Je dirai neanmoins ce que l'experience m'a fait connoître de plus vrai-ſemblable dans cette incertitude, qui eſt, que les femmes qui ont déja eu pluſieurs enfans, peuvent mieux que tout autre deviner de quel ſexe eſt l'enfant dont elles ſont groſſes, en conferant les diſpoſitions où elles ſe trouvent avec celles de leurs précedentes groſſeſſes ; car ſouvent ces diſpoſitions ſont preſque ſemblables toutes les fois qu'elles ſont groſſes de garçons, & changent ordinairement & ſe trouvent differentes lorſqu'elles ſont groſſes de filles.

Ayant montré qu'il n'eſt pas poſſible de ſçavoir préciſément de quel enfant la femme groſſe doit accoucher, à cauſe de l'incertitude des ſignes ſur leſquels on ſe fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en eſt pas de même de la connoiſſance qu'on peut avoir ſi la femme eſt groſſe de pluſieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cauſe qu'elle n'a que deux mammelles, comme auſſi parce qu'elle n'a que deux cavitez dans la Matrice, à la difference de beaucoup d'autres animaux qui y ont pluſieurs cellules, le nombre deſquelles correſpond ordinairement à celui de leurs mammelles ; ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel eſt ſouvent égal à celui des cellules de leur Matrice. Cela eſt bien vrai à l'égard de ces autres animaux ; mais la Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité, dans laquelle il y a ſeulement une ſimple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve ſans autre ſeparation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une même portée, & quelquefois de trois, mais très-rarement de quatre. J'ai connu neanmoins autrefois un nommé M. *Hebert* Couvreur des Bâtimens du Roy, qui étoit ſi bon Cou-

vreur, que ſa femme accoucha, il y a environ quarante-trois ans, de quatre enfans tous vivans en une ſeule fois; ce que ſçachant Monſeigneur le Duc d'Orleans défunt, auprès duquel il étoit aſſez bien venu pour ſon humeur joviale, il lui demanda en preſence de quantité de perſonnes de qualité, s'il étoit vrai qu'il fût ſi bon compagnon que d'avoir fait à ſa femme ces quatre enfans tout d'un coup; il répondit tout froidement qu'oüi, & qu'aſſûrément il lui en eût fait une demie-douzaine, ſi le pied ne lui eut point gliſſé; ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Ariſtote* au 4. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de vingt enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plûpart ont pû être nourris juſques à l'âge d'adoleſcence. *Pline* au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. nat. rapporte encore cette même hiſtoire, ou une autre toute ſemblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces* & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fauſta*, qui du temps d'*Auguſte* en la Ville d'*Oſtie*, fit quatre enfans en une fois, ſçavoir deux mâles & deux femelles; diſant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font juſques à ſept, & au 11. Chap. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une ſeule fois; & *Albucaſis* au 75. Chap. du 2. Liv. de ſa meth. dit qu'il ſe forme quelquefois quatre, cinq, ſix, ſept, & même plus de dix enfans enſemble dans la Matrice, & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de ſept, & une autre de quinze, qui étoient tous bien formez. Mais j'eſtime pour miracle, ou pour fable, l'hiſtoire ou le conte de cette Dame Marguerite Comteſſe d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cens ſoixante & cinq enfans, en une ſeule & même fois, qui reçurent tous le Baptême, & moururent le même jour auſſi-bien que leur mere, ce qui lui arriva, dit-on; par l'imprécation que lui fit une pauvre femme, qui ſouhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an, à cauſe que lui demandant l'aumône, en lui repreſentant ſa miſere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ſes bras, cette Dame lui répondit, que ſi elle en ſouffroit de l'incommodité, elle avoit eu du plaiſir à les faire, lui reprochant auſſi qu'elle ne pouvoit pas avoir conçû ces deux enfans d'un ſeul homme. *Schinkius* au 4. Liv. de ſes Obſervat. a tranſcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'hiſtoire de cette Comteſſe, laquelle il dit être gravée ſur un marbre dans un Bourg appellé *Lauſdun*, qui n'eſt pas éloigné de la Ville de *Leïde* en Hollande.

Il ne m'eſt pas encore arrivé, depuis trente-ſix ans que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celui de la femme d'un Peintre nommé M. *Pierret*, demeurant en la ruë ſaint Martin, laquelle j'ai accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans aſſez gros, au terme de huit mois de ſa groſſeſſe, ſçavoir deux garçons & une fille : mais ce qui eſt le plus extraordinaire eſt, que le mari de cette femme étoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers, nonobſtant quoi il n'avoit pas laiſſé de faire tout d'un coup ces trois enfans à ſa femme, qu'il croyoit exempte de tout ſoupçon d'avoir commis en leur génération aucune infidelité envers lui. Cet exemple confirme aſſez, ce me ſemble, le dire de nos bonnes gens, qui ſoûtiennent qu'un homme eſt capable de génération, tant qu'il a la force de ſoulever un boiſſeau de ſon. Mais comme le plus ſouvent le nombre de deux eſt celui qu'ont les femmes qui font pluſieurs enfans à la fois, nous en dirons les ſignes, qui ne paroiſſent pas neanmoins toûjours dans les premiers mois, & qui même ſe remarquent fort peu juſques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeſte. Il y en aura quelque apparence, ſi la femme eſt extraordinairement groſſe, ſans qu'il y ait en elle aucun ſoupçon d'hydropiſie, & bien plus, ſi on voit une éminence à chaque côté de ſon ventre, & qu'il ait en ſa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu ; & la choſe ſera preſque certaine, ſi en un même inſtant on ſent pluſieurs & differens mouvemens aux deux côtez, & ſi ces mouvemens ſont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire ; ce qui ſe fait à cauſe que les enfans étant preſſez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à ſe mouvoir de la façon, quoiqu'ils ſoient ſeparez par les membranes, & contenus dans des eaux differentes. Outre cela, j'ai ſouvent obſervé, que les femmes qui ont pluſieurs enfans ſont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur groſſeſſe, qu'elles ont auſſi le ventre de tous côtez bien plus tendu en rondeur, & non pas ſi en pointe vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un, & que vers les derniers mois elles ont toûjours les jambes & les cuiſſes fort enflées, & même quelquefois les deux lévres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela eſt ainſi, pour lors on peut être aſſûré que la femme eſt très-certainement groſſe de pluſieurs enfans.

Pluſieurs Auteurs ſont de l'opinion d'*Ariſtote* & de *Pline*, qui diſent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoiqu'ils ſoient de different ſexe ; mais qu'au contraire, très-peu de

de ceux de la femme peuvent être élevez, étant très-difficile que la nature ſe puiſſe bien regler à conſerver ces enfans de different ſexe dans la Matrice durant tout le temps qui ſeroit neceſſaire, à cauſe que le mâle & la femelle recevant (à ce qu'on prétend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive preſque toûjours que l'un vient à en ſortir devant le temps; mais nous voyons tous les jours le contraire, car les jumeaux tant d'un même que de differens ſexes, vivent indifferemment auſſi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Caſtro* au 13. Chap. du 3. Liv. *de la nature des femmes*, confirme très-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de ſon propre frere & de ſa ſœur, tous deux jumeaux, âgez de près de 40. ans, qui étoient en très-parfaite ſanté, & tous deux remarquables, non-ſeulement pour les forces du corps, mais auſſi pour toutes les perfections de l'eſprit. Mais à quoi bon citer des autoritez, pour prouver une choſe que l'experience nous fait connoître journellement? C'eſt pourquoi finiſſons ce diſcours pour parler de la ſuperfétation.

CHAPITRE IX.

De la ſuperfétation.

LA ſuperfétation eſt une conception réïterée, qui ſe fait lorſque la femme, qui eſt déja groſſe, vient à concevoir pour une ſeconde fois: Mais il y a beaucoup de conteſtation pour ſçavoir ſi la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçûs d'un même coït, ou de pluſieurs. *Seneque* au 1. Chap. du 7. Liv. *des biens-faits*, met cette choſe au rang de celles qui ſont les plus difficiles à connoître, auſſi-bien que la cauſe du flux & reflux de la Mer Oceane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire pluſieurs petits pour avoir été couvertes une ſeule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la même maniere, comme il eſt bien juſtifié *au* 38. *chap. de la Geneſe*, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçut tout d'un coup de ſon beau-pere *Juda*, qui ne l'avoit connuë qu'une ſeule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela ſe faſſe par ſuperfétation; mais il y a des ſignes qui nous en font connoître la difference, par le moyen deſquels on ſçaura ſi les deux enfans ont été engendrez enſemble d'un ſeul coup, ou bien ſucceſſivement l'un après l'autre.

Ce qui fait croire à pluſieurs que la ſuperfétation ne peut arriver, c'eſt à cauſe qu'auſſi-tôt que la femme a conçû, ſa Matrice ſe comprime & ſe ferme très-exactement; après quoi la ſemence de l'homme, qui eſt abſolument neceſſaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils diſent) y être reçûë ni contenuë pour faire cette ſeconde conception; joint à cela que la femme groſſe décharge ſa ſemence, qui n'y eſt pas moins requiſe que celle de l'homme, par un vaiſſeau qui aboutit à l'extrêmité de l'orifice interne, laquelle ſe répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans la Matrice, ainſi qu'il ſeroit neceſſaire pour la ſuperfétation. Neanmoins on répond à ces objections, qui ſont très-fortes, qu'il eſt bien vrai que la Matrice eſt pour l'ordinaire exactement fermée & reſerrée quand la femme a conçû, & outre cela que la femme jette pour lors ſa ſemence par un autre conduit; mais que cette regle generale a quelques exceptions, & que la Matrice ainſi fermée s'entrouve quelquefois, pour laiſſer paſſer quelques excrémens ſereux & glaireux, qui par leur ſéjour l'incommodent; ou principalement lorſque la femme eſt animée d'un extraordinaire deſir du coït, & que venant aux priſes amoureuſes dans la chaleur de cette action, elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de ſa Matrice, lequel eſt dilaté & ouvert derechef, par l'impetueux effort de ſa ſemence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cet orifice s'ouvrant ainſi quelque peu dans ce temps, ſi la ſemence de l'homme y eſt dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle *ſuperfétation*: ce qui eſt confirmé par l'hiſtoire que *Pline* rapporte au 11. Chap. du 7. Liv. de l'hiſt. nat. d'une ſervante, laquelle ayant exercé le coït en un même jour avec deux differentes perſonnes, fit deux enfans, l'un reſſemblant à ſon Maître, & l'autre à ſon Procureur; comme auſſi de cette autre femme qui en eut encore deux, l'un ſemblable à ſon mari, & l'autre à ſon adultere, faiſant encore mention en ce même lieu d'une autre hiſtoire fabuleuſe, d'une femme qui ayant vuidé au ſeptiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux deux mois enſuite de ce premier, tous leſquels exemples il a tiré mot à mot d'*Ariſtote* au 4. Chap. du 7. Liv. *de l'hiſt. des anim.*

Cette ſeconde conception eſt effectivement une choſe auſſi rare, que nous en voyons la déciſion incertaine; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont pluſieurs enfans d'une même portée, il y ait eu ſuperfétation; car ils ſont

preſque toûjours faits d'un même coït, par l'abondance des deux ſemences, leſquelles ſont quelquefois partagées en la Matrice, à cauſe que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes repriſes. Il ne faut pas croire auſſi que la ſuperfétation ſe puiſſe faire en tous les temps de la groſſeſſe; car ſi elle ſe fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier, ni dans leſecond jour de la conception, d'autant que d'autre ſemence venant à être reçûë dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confuſion avec la premiere, qui pour lors n'eſt pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit ſéparer, laquelle n'eſt entierement formée qu'au ſixiéme ou ſeptiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette géniture vers ce temps-là; outre que la Matrice ſe rouvrant de nouveau, il ſe feroit un écoulement de la premiere ſemence, qui ne ſeroit pas enveloppée de cette petite membrane qui la pourroit conſerver. C'eſt ce qui fait que je ne crois pas que cette ſervante dont parle *Pline* eût accouchée de deux enfans qui reſſembloient à leurs differens peres, pour la raiſon qu'il en allegue, qui eſt qu'elle avoit exercé en un même jour le coït avec ces deux differentes perſonnes, parce que le dernier auroit certainement cauſé cette confuſion de ſemence, comme j'ai dit, & auroit ainſi détruit l'ouvrage commencé: Mais je crois que ſi cette ſuperfétation ſe fait quelquefois, elle ne ſe peut faire ſeulement que depuis le ſixiéme jour de la conception, ou environ, juſqu'au troiſiéme tout au plus, parce que pour lors les ſemences ſont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui eſt contenu dans la Matrice eſt encore très-petit; mais après ce temps, cela eſt impoſſible, ou tout au moins très-difficile, à cauſe que la Matrice s'empliſſant de plus en plus par l'accroiſſement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle ſemence, & ne pourroit pas auſſi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeât dehors par ſa plenitude, l'ayant reçûë en cet état: & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il eſt très-difficile que la ſuperfétation ſe puiſſe même jamais faire, eſt que la Matrice embraſſe toûjours ſi étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laiſſe aucun vuide en ſa capacité, quand même ce ſeroit un corps étrange qui y ſeroit retenu.

Hipocrate au Livre de la ſuperfétation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoître ſi deux enfans ſont jumeaux, c'eſt-à-dire, s'ils ont été faits tous deux d'un même coït, ou s'ils ſont engendrez l'un après l'autre par la ſuperfétation, diſant que

comme la femme conçoit les jumeaux en un même jour, elle en accouche auſſi en un même jour : *Quæ gemellos geſtat, eadem die parit, velut concipit.* Mais cela n'eſt pas toûjours vrai ; neanmoins on connoît les jumeaux, en ce qu'ils ſont tous deux à peu près d'égale groſſeur & grandeur, & qu'ils n'ont aſſez ordinairement qu'un ſeul & commun arriere-faix, & ne ſont ſeparez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les enveloppent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne ſont pas tous deux dans une même membrane & en mêmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a pluſieurs enfans, & qu'il y ait eu ſuperfétation, ils ſeront pareillement ſeparez par leurs membranes ; neanmoins ils n'auront pas leur délivre commun, mais chaque enfant aura le ſien particulier, & ils ne ſeront pas auſſi d'égale grandeur, d'autant que celui qui aura été fait par ſuperfétation ſera beaucoup plus petit & plus foible que celui qui aura été engendré le premier, qui, à cauſe de ſa force & vigueur, aura pris pour lui la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainſi que nous le connoiſſons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de très-petits, qui ſont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celui qui eſt premierement noüé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de ſon voiſin provenu de la fleur qui s'eſt épanoüie, lorſque le premier avoit déja acquis quelque groſſeur. Il ſe voit auſſi quelquefois que les jumeaux ne ſont pas toûjours de pareille grandeur ; ce qui arrive ſelon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchai une femme qui étoit à terme, à laquelle je tirai par les pieds une fort groſſe fille vivante, qui s'étoit preſentée en cette mauvaiſe poſture, après quoi la voulant délivrer, j'amenai avec l'arriere-faix un autre enfant, qui étoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiere fille lequel ne paroiſſoit pas à ſa grandeur & à ſa groſſeur avoir plus de quatre à cinq mois, quoique ces deux enfans euſſent été engendrez enſemble en un ſeul & même coït, comme il ſe reconnoiſſoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un ſeul & même délivre ; ce qui en eſt la veritable marque, ainſi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant étoit ſi petit, que je le tirai tout d'un coup avec l'arriere-faix, & encore enveloppé de ſes membranes que j'ouvris auſſi-tôt pour voir s'il étoit vivant ; mais il étoit

mort il y avoit bien long-temps, ainſi qu'il me parut par ſa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait ſoûtenir que la ſuperfétation ne ſe faſſe quelquefois, je dirai ſeulement qu'elle arrive très-rarement; & qu'aux femmes qui accouchent de deux enfans, qui n'ont qu'un ſeul délivre commun à tous deux, c'eſt un ſigne très-certain qu'il n'y a point eu de ſuperfétation, & qui eſt beaucoup plus ſûr que les indices qui ſe tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent ſervir que de conjecture; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entierement ſeparé l'un de l'autre, auſſi-bien que leurs corps le ſont: c'eſt pourquoi ce ſigne, qui eſt équivoque, ne nous peut pas bien prouver la choſe. Pour conclure cette diſpute, je dirai qu'il eſt toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la ſuperfétation, ſi elle s'abſtient du coït durant les premiers mois après qu'elle aura conçû, mais il n'en eſt pas de même de la génération des jumeaux, car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole & du faux germe.

DE toutes les eſpeces de groſſeſſe de la femme, il nous reſte à examiner celle qui eſt cauſée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulſion auſſi-tôt qu'elle eſt reconnuë, parce qu'elle eſt tout-à-fait contre nature. La Mole n'eſt autre choſe qu'une maſſe charnuë, ſans os, ſans articulation, & ſans diſtinction des membres, qui n'a aucune veritable forme ni figure reguliere & déterminée, engendrée contre nature dans la Matrice enſuite du coït, des ſemences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il eſt très-certain que les femmes n'engendrent pas de Moles, ni de faux germes, ſi elles n'ont uſé du coït, parce que les deux ſemences y ſont auſſi-bien requiſes que pour la vraye génération. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eu aucune habitation avec l'homme, vuident après des pertes de ſang quelques corps étrangers, qui ſemblent être charnus en apparence; mais ſi on y prend garde de bien près, on trouvera que ce ne ſont que des grumeaux de ſang caillé, qui n'ont aucune conſiſtance ni tiſſure charnuë ou membraneuſe, comme ont toûjours les Moles

& les faux germes. Il y a même quelques femmes qui vuident auſſi tous les mois dans le temps de leurs menſtruës de petits corps, qui paroiſſent comme membraneux, & en quelque façon charnus; mais ce n'eſt qu'un ſang glacé & une pituite viſqueuſe, qui ſe condenſe par la chaleur du lieu tout au tour des parties internes de la Matrice, d'où venant enſuite à ſe détacher par l'affluence du ſang, elle eſt expulſée avec les menſtruës.

Quelques Auteurs font pluſieurs differences de Moles, & diſent que les unes ſont aqueuſes & venteuſes, & les autres membraneuſes & charnuës, dont quelques-unes ſont ſans forme ni figure déterminée, & d'autres ont quelque eſpece de figure humaine groſſiere, & même quelque ſentiment & mouvement: Mais ſuivant la définition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables Moles que ces corps étrangers charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui ſont entierement ſeparez de ſa propre ſubſtance, à laquelle ils adherent ſeulement par quelques endroits d'où ils tirent leur nourriture. C'eſt pour cela que nous ne ſuivons pas la définition qu'*Aëtius* au 80. Chap. du 16. Liv. & *Paul Æginete* au 69. Chap. du 3. Liv. nous donnent de la Mole: car ils diſent que ce n'eſt autre choſe qu'une tumeur endurcie de la Matrice, cauſée, ſelon *Aëtius*, ou par quelque inflammation qui a précedé, ou par quelque ulcere, auquel une excreſcence de chair eſt ſurvenuë, laquelle tumeur on appelle *Mole*, à cauſe de ſa grande peſanteur: Mais cette définition convient plûtôt au ſchyrre de la Matrice, & à l'ulcere avec chair ſuperfluë, qu'à la veritable Mole, & les eaux & les vents ſe doivent rapporter aux hydropiſies de Matrice; & ſi ce qui eſt contenu en capacité a de ſoi quelque ſentiment & mouvement animal, en ce cas c'eſt un monſtre, & non une Mole.

Les Moles s'engendrent ordinairement lorſque la ſemence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux enſemble ſont débiles ou corrompuës originairement, ou par accident (car la Matrice ne travaille à la veritable génération que par le moyen des eſprits, dont les ſemences doivent être toutes remplies) mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve eſt éteint, & comme étouffé, ou noyé par la quantité de ſang menſtruel groſſier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps après la conception, lequel ne donne pas le loiſir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand peine, & troublant ainſi ſon ouvrage, en y mettant la confuſion & le déſordre, il ſe fait des ſe-

mences, & de ce ſang une eſpece de *chaos*, que nous appellons *Mole*, laquelle ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais, ou très-rarement, dans celle de tous les autres animaux, parce qu'ils n'ont pas de ſang menſtruel comme elle; joint à cela que ſouvent les deux ſemences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne ſont pas fécondes, à cauſe qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la plûpart des autres animaux, qui n'en uſent que très-rarement, & ſeulement en certain tems, lorſque leurs teſticules & leurs vaiſſeaux ſpermatiques en regorgent de plenitude: car comme *Galien* dit très-bien à la fin du 10. Chap. du 11. Livre de l'uſage des parties, & *Charron* au 14. Chap. du 3. Livre de la Sageſſe, les hommes ne ſongent ordinairement qu'à la volupté en uſant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que ſouvent ils y réüſſiſſent mal.

La Mole n'a point d'arriere-faix ni de cordon qui lui ſoit attaché, comme l'enfant a toujours, d'autant qu'elle-même eſt adherente à la Matrice, au moyen de quoi elle reçoit ſa nourriture de ſes vaiſſeaux, elle eſt auſſi quelquefois enduite d'une eſpece de membrane, au-dedans de laquelle il ſe trouve une chair confuſément entrelaſſée de quantité de vaiſſeaux, & elle groſſit & durcit plus ou moins, ſelon l'abondance du ſang qu'elle reçoit, & ſelon ſa diſpoſition, comme auſſi ſelon la temperature de la Matrice & le tems qu'elle y ſéjourne: car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient ſcyrrheuſe, & difficile à être rejettée, à cauſe de ſa groſſeur. La Mole eſt pour l'ordinaire ſeule, néanmoins il s'en rencontre quelquefois pluſieurs, & les unes ſont fort adherentes à la Matrice, & d'autres le ſont très-peu; elles y ſéjournent ordinairement plus ou moins de tems qu'elles y ſont plus ou moins adherentes. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois, on les nomme *faux germes*; lorſqu'elles les gardent plus long-tems, & que ces corps étranges viennent à groſſir, on les appelle *Moles*. Les faux germes ſont plus membraneux, & ſont ordinairement remplis d'eaux ou de ſemences corrompuës, mais les Moles ſont tout-à-fait charnuës.

Ayant ſouvent examiné des faux germes que des femmes avoient vuidé, j'ai preſque toujours trouvé leur ſurface exterieure, par laquelle ils avoient été adherens à la Matrice, un peu plus rouge & plus charnuë que leur partie interne, qui paroît ordinairement noirâtre & livide, à cauſe du ſang, qui ne pouvant plus li-

brement circuler, quand les faux germes ont commencé à ſe détacher d'avec la Matrice, ſe coagule dans leurs vaiſſeaux, & qui s'inſinuant peu-à-peu dans les eſpaces vuides de la propre ſubſtance des faux germes augmente de beaucoup la groſſeur de ces corps étranges, qui dans leur état naturel étoient bien plus étendus, & plus membraneux qu'ils ne paroiſſent ordinairement quand les femmes les vuident; car la Matrice contribuë beaucoup par ſa contraction à leur donner la figure d'une matiere compacte & raſſemblée, ſemblable au géſier d'une volaille, après que les eaux & les ſemences corrompuës, qui étoient contenuës dans les faux germes, ſont entiérement écoulées: & je puis même aſſurer que l'experience m'a très-ſouvent fait connoître que tous ces prétendus faux germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception, & que ce ſont effectivement de petits arriere-faix, dont les membranes ſont farcies du ſang caillé, qui en augmente la groſſeur, & qui, après que les eaux qu'elles contenoient en ſont écoulées, étant, comme je viens de dire, ramaſſées toutes en un globe par la contraction de la Matrice, & étant comme moulées dans ſa cavité avec la ſubſtance charnuë de ces petits arriere-faix, & avec les caillots du ſang qui eſt extravaſé, en prennent pour lors la figure; ce qui fait reſſembler toute cette maſſe confuſe au géſier de quelque volaille: & comme aſſez ſouvent dans ces ſortes de fauſſes couches des femmes on ne s'apperçoit pas d'aucun *fœtus*, tant à cauſe de leur extrême petiteſſe (s'étant flétris de même que font les fleurs & les fruits avortons d'un arbre, dès le moment que le principe de vie a été détruit en eux; ce qui arrive quelquefois dès les premiers jours après la conception) que à cauſe de l'extrême molleſſe de leur petit corps, dont la figure ſe corrompt & s'efface, & la matiere ſe confond avec la ſubſtance des caillots de ſang que les femmes vuident dans ces accidens, & auſſi parce qu'on ne leur voit vuider enſuite que ces ſortes de corps étranges, on les prend ordinairement pour de ſimples faux germes, quoiqu'en effet ce ſoient de vrais arriere-faix. Pluſieurs femmes vuident d'elles-mêmes ces ſortes de faux germes ſans beaucoup de peine, & ſans aucun accident conſiderable; mais il s'en rencontre quelques autres qui courroient riſque de la vie, ſi elles n'étoient aidées de l'art, comme j'enſeignerai ci-aprés en ſon lieu.

On remarque en la femme qui a une Mole preſque tous les ſignes de conception & de groſſeſſe d'enfant; mais elle en a auſſi quelques-uns qui ſont differens des autres: car ſon ventre eſt bien

plus

plus dur & plus douloureux, & paroît plus également tendu de tous côtez, & non pas ſi en pointe vers le devant, & il ſe tumefie auſſi plus promptement dans le commencement, que ſi elle étoit groſſe d'un enfant; & comme la Mole eſt tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de véritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'eſt point environnée d'eaux, comme eſt l'enfant, la femme en eſt extrêmement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque côté qu'elle ſe tourne, la Mole y tombe quand elle eſt un peu groſſe, comme ſi c'étoit une boule peſante: elle a une grande laſſitude aux cuiſſes & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle reſſent une grande peſanteur au bas du ventre, d'autant que cette maſſe de chair par ſon poids entraîne la Matrice en bas, laquelle comprime la veſſie de l'urine: la femme outre cela n'a pas ordinairement les mammelles ſi enflées, & elle n'y a point de lait (nous entendons de véritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui ſont groſſes de Moles, ou d'autres fauſſes groſſeſſes, faire ſortir du bout de leurs mammelles certaines ſerositez qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoît encore plus facilement, quand avec tous ces ſignes on ne ſent rien mouvoir dans la Matrice, après les quatre ou cinq premiers mois de la groſſeſſe; & certainement quand le terme de l'accouchement eſt paſſé, & que tous les ſignes ſuſdits reſtent & continuent de la façon. Ce n'eſt pas que la femme qui a une Mole dans la Matrice ne ſente quelquefois une eſpece de mouvement, comme je l'ai vû arriver à pluſieurs femmes: mais ces ſortes de mouvemens ſont bien differens de ceux d'un enfant, ainſi que je l'ai déja expliqué ci-devant au 6. chap. car l'enfant a de ſoi un mouvement volontaire de totalité & de partialité: mais la Mole n'en a aucun, ſi ce n'eſt par accident; & ſi la femme qui a une Mole ſent remuer quelque choſe d'extraordinaire dans ſon ventre, ce ſont des treſſaillemens ou eſpeces de mouvemens convulſifs de la Matrice, qui ſont cauſez par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ai vû des femmes en avoir de ſi violens, qu'on eut dit qu'elles auroient eu effectivement pluſieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Obſerv. 55. de ſa 2. Cent. fait récit de l'hiſtoire d'une femme qui avoit porté une Mole beaucoup plus groſſe que la tête durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir, durant tout lequel tems elle avoit pluſieurs fois conjuré les Médecins & les Chirurgiens de lui vouloir ouvrir le ventre, pour lui tirer de très-horribles & cruelles bêtes qu'elle croyoit y

avoir. On voit même quelquefois des femmes, qui ſans avoir aucune Mole dans la Matrice, ont auſſi de ces eſpeces de mouvemens convulſifs, qui ſont excitez par quelques humeurs étranges, qui ſe fermentant dans ſa cavité, ou dans ſa propre ſubſtance, auſſi-bien que dans celle du méſantere, cauſent de violens treſſaillemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monſieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en notre Chambre d'Aſſemblée de S. Coſme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour ſçavoir quelle pouvoit être la cauſe des grands & très-fréquens mouvemens douloureux qu'elle ſentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, leſquels étoient ſi manifeſtes, qu'on voyoit ſouvent ſon ventre être auſſi fortement agité en pluſieurs differens endroits, que ſi elle eût eu deux ou trois enfans dedans, & elle l'avoit même auſſi gros, & le ſein, que ſi elle eût été prête d'accoucher; ce qui lui a toujours duré de la ſorte depuis ce tems-là juſques au mois de Juin de l'année 1674. que je vis encore cette femme dans toutes les mêmes diſpoſitions auſquelles je l'avois vûë il y avoit près de huit ans, faiſant au reſte aſſez paſſablement bien toutes ſes fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que lui cauſoient ces violens & fréquens mouvemens qu'elle ſentoit, ou plutôt qu'elle feignoit ſentir dans ſon ventre qui étoit toujours très-gros. Mais je découvris pour lors qu'elle faiſoit volontairement tous ces mouvemens par une pure affectation de faire admirer en elle une choſe qui paroiſſoit ſi extraordinaire aux yeux de tous ceux qui la voyoient.

Les Moles ſont nourries, comme il eſt dit, dans la Matrice, à laquelle elles adherent preſque toujours par quelque endroit, & ſont entretenuës du ſang dont elles ſont abreuvées, ainſi que les plantes le ſont par l'humidité de la terre. Il ſe rencontre quelquefois un enfant avec la Mole, duquel elle eſt quelquefois ſeparée, ſi nous en croyons *Hipocrate*, comme étoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours après être accouchée au neuviéme mois d'une fille vivante, dont il fait mention au 5. Liv. *des Malad. Pop.* & d'autres fois auſſi elle ſe trouve adherente à ſon corps; ce qui le fait devenir contrefait & monſtrueux, comme étoient ceux dont je vais parler.

En l'année 1665. étant chez M. *Bourdelot*, très-renommé Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, chez qui on faiſoit publiquement tous les Lundis des Conferences Academiques, com-

me on fut tombé ſur le diſcours de la circulation du ſang, que j'expliquois pour lors ſelon mon ſentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie ſuperieure de la tête, n'ayant aucun crane ni cerveau, ni même aucun cuir chevelu ; mais il avoit ſeulement, au lieu de toutes ces parties, une Mole ou maſſe charnuë platte & fort rouge, de l'épaiſſeur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une ſimple membrane aſſez forte : cet enfant avoit, nonobſtant cela, toutes les autres parties du corps bien ſaines, & bien compoſées & figurées. Cette diſpoſition monſtrueuſe lui cauſa la mort auſſi-tôt qu'il fut né, & encore étoit-il bien admirable & étonnant tout enſemble de voir comment il avoit pû vivre ainſi ſans cerveau, comme auſſi bien difficile de connoître ſi cette maſſe charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il étoit au ventre de ſa mere. Elle étoit entretiſſuë de quantité de vaiſſeaux, comme une eſpece de *placenta*, toutefois de ſubſtance bien plus ferme. M. *le Clerc* & M. *Juillet* mes Confreres & bons amis étoient au même lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige auſſi-bien que moi.

J'ai encore vû depuis ce tems-là deux autres enfans qui étoient preſque ſemblables en figure à ce premier. L'un étoit un enfant qu'un Miniſtre de ſanté avoit fait à une fille, lequel étoit auſſi monſtrueux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me tranſporter conjointement avec M. *Lamy* mon Confrere au logis d'une Sagefemme du Fauxbourg S. Germain, chez laquelle cette fille étoit accouchée le jour précedent, pour faire notre rapport de ce qui pouvoit avoir cauſé la mort à cet enfant, la mere voulant éviter qu'on la pût accuſer de l'avoir elle-même défait, à cauſe qu'elle étoit en grand procès contre celui qui lui avoit fait l'enfant, qu'elle pourſuivoit en Juſtice pour l'obliger à l'épouſer; après avoir bien examiné cet enfant mort, qui étoit de ſexe feminin, nous reconnûmes par la grandeur de ſon corps qu'il étoit vraiſemblablement venu au terme de ſept mois, & que la mort lui étoit très-aſſûrement arrivée par la diſpoſition monſtrueuſe de ſa tête, qui n'étoit recouverte en toute ſa partie ſuperieure que d'une ſimple ſubſtance fongueuſe, rouge comme du ſang, tant interieurement qu'exterieurement, épaiſſe d'un demi travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu par-deſſus, ni même aucun de tous les os du crâne, ſinon la ſeule partie anterieure & inferieure du coro-

nal, & quelque petite portion de l'occipital qui étoit recourbée en-dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, auſſi-bien que de ſubſtance extraordinaire. Toute cette partie ſuperieure & principale de la tête de cet enfant étoit entiérement applatie ſur ſa face, qui étoit jointe immédiatement & fermement attachée ſur le haut de la poitrine & ſur les épaules, ſans aucun col qui en fît la ſéparation, mais toutes les autres parties de ſon corps étoient aſſez bien conformées. Or après avoir interrogé la mere ſur tout ce qui nous pouvoit faire connoître la cauſe de la diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant, & qu'elle nous eût déclaré que lorſqu'elle n'étoit groſſe que d'un mois ou environ, elle avoit eu une extrême & ſubite frayeur, en voyant tomber ſon Amant du haut de la fenêtre d'un ſecond étage du logis où elle étoit avec lui ſur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il ſe fût briſé toute la tête; nous certifiâmes par notre rapport, que cette diſpoſition monſtrueuſe de ſon enfant procedoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cet inſtant fait une ſubite & violente agitation de tout ſon corps, auſſi-bien que de ſon imagination, qui lui figuroit un homme ayant la tête caſſée & tout en ſang, avoit cauſé par analogie de ſemblable ſubſtance la même impreſſion à la tête de l'enfant dont elle étoit groſſe, qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit été facilement offenſé en cette partie, qui eſt en ce tems-là d'une ſubſtance très-molle.

Le 29. Mai 1672. M. *Anguy* mon Confrere me mena chez une femme vers le Cloître de Nôtre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle étoit récemment accouchée à ſept mois, lequel avoit encore la tête d'une figure monſtrueuſe, ſemblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits; ce qui étoit auſſi arrivé à cette femme par une grande fâcherie, accompagnée de frayeur ſubite qu'elle nous dit avoir euë dans le commencement de ſa groſſeſſe.

La femme qui porte une Mole eſt bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui eſt groſſe d'enfant; & ſi elle la garde long-tems, elle ne vit pas cependant ſans danger de la vie. Il y en a qui les portent (à ce que diſent quelques Auteurs) durant trois ou quatre années entieres, & quelquefois même durant tout le reſte de leur vie, comme *Ariſtote* a remarqué au 7. Chap. *de la Génération des Anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroiſe Paré* fait mention en ſon Livre de la Génération, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mourut. Mais

ce qui eſt très-digne d'obſervation, c'eſt que ſi la ſubſtance de la Mole eſt confuſe avec celle de la Matrice, en telle ſorte qu'il ne s'en faſſe que comme un même corps (ce qui eſt plutôt une excreſcence de chair carcinomateuſe qui ſuccede à quelque ulcere, qu'une véritable Mole) pour lors il eſt impoſſible que la femme en réchappe, car elle ne peut être en aucune façon expulſée ni tirée; ce qui fait qu'elle augmente toujours, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate* au 1. Livre des Maladies des Femmes: *Siquidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Nous déclarons les remedes qui ſont convenables à la véritable Mole, en parlant de ſon extraction au 31. Chap. du 2. Livre. Cependant il eſt bon d'être averti que nous n'admettons pas pour véritables Moles ces groſſes tumeurs ſchirreuſes & carcinomateuſes de la Matrice, qui après avoir fait languir durant pluſieurs années les pauvres femmes qui les portent, les font enfin mourir, & que les Moles que nous croyons ſeulement vrayes, procedent toujours originairement d'un faux germe, qui reſtant plus long-tems qu'à l'ordinaire dans la Matrice, ſans en être expulſé, y groſſit de telle ſorte qu'il paſſe alors pour Mole. Je n'ai jamais vû de ces ſortes de véritables Moles reſter plus de ſept ou huit mois dans la Matrice ſans en être expulſées.

CHAPITRE IX.

De quelle façon la femme ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſidérables, pour tâcher d'éviter ceux qui lui pourroient arriver.

QUOIQUE la femme groſſe ſe porte bien, néanmoins elle doit en quelque façon être conſiderée comme malade, à cauſe de l'état neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) parce que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez que la groſſeſſe cauſe ordinairement à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. *Ariſtote* au 6. Chap. du 4. Livre *de la Génération des Anim.* dit, que les femmes different beaucoup en cela des autres animaux; car les animaux ſe portent preſque toujours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre, mais au contraire les femmes ſont le plus ſouvent malades quand

elles ſont groſſes, tant à cauſe de leur vie oiſive & ſédentaire, qu'à cauſe de la ſuppreſſion de leurs menſtruës. C'eſt pourquoi comme le bon Pilote qui eſt embarqué ſur une mer orageuſe & pleine d'écuëils, en évite le péril, s'il s'y conduit avec prudence; mais autrement, ce n'eſt que par hazard s'il n'y fait pas naufrage; de même la femme groſſe ſe met ſouvent en danger de la vie, ſi elle ne fait ſon poſſible pour éviter & prévoir quantité d'accidens auſquels elle eſt ſujette en ce tems, pendant quoi il faut toûjours avoir égard à deux, c'eſt-à-dire, à elle & à l'enfant qu'elle porte en ſon ventre; car d'une ſeule faute il en réſulte un double mal, d'autant que la mere ne peut pas être incommodée ſans que ſon enfant ne s'en reſſente. C'eſt ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne au Livre de la Nature de l'enfant: *Puer vivit de matre in utero, & quali mater ſanitate prædita eſt, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle ſe puiſſe maintenir en bonne ſanté, autant qu'il eſt poſſible en cet état neutre, il faut ſur toutes choſes qu'elle obſerve un bon regime de vivre qui ſoit convenable à ſon temperament, à ſa coutume, & à ſa condition & qualité; ce qu'elle fera par un bon uſage de toutes les choſes ſuivantes.

L'air auquel elle fera ſa réſidence ordinaire ſera bien temperé en toutes ſes qualitez; s'il n'eſt pas ainſi naturellement, on le corrigera autant que faire ſe pourra, en le rectifiant par differens moyens: elle évitera celui qui eſt trop chaud; d'autant que faiſant grande diſſipation des humeurs & des eſprits, il cauſe ſouvent des foibleſſes aux femmes groſſes, & particulierement auſſi celui qui eſt trop froid & plein de broüillards; parce que cauſant de grands rhumes & des diſtilations ſur la poitrine, il excite la toux, qui par ſon ſubit & impetueux mouvement, faiſant de puiſſans efforts qui pouſſent en bas, peut cauſer l'avortement à la femme. Elle doit auſſi éviter de faire ſa demeure dans ces ruës étroites, pleines d'immondices, comme encore de ſe tenir proche des égoûts de la Ville, ou des retraits de la maiſon; car il y a des femmes ſi délicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte eſt capable de les faire accoucher avant terme, ainſi que *Pline* nous enſeigne au 7. Chap. du 7 Livre de l'Hiſtoire nat. & que *Leibaut* nous aſſure avoir vû lui-même. C'eſt ce que peut bien pareillement, & encore plutôt cauſer la fumée du charbon, comme j'ai vû une fois en une Blanchiſſeuſe, qui avorta au quatriéme mois pour en avoir été entêtée, laquelle par trop grande hâte qu'elle avoit de rendre du linge dont on la preſſoit, n'ayant pas la patience de faire allumer

ſon charbon dans la cheminée, le mit tout noir ſous ſa platine, la vapeur duquel ſe portant à ſon cerveau, lui cauſa cet avortement la nuit du même jour, dont elle penſa mourir. Mais comme nous diſons que la femme groſſe doit fuïr le mauvais air, & toutes ſortes de mauvaiſes ſenteurs, auſſi doit-elle éviter les parfums, & toutes les odeurs trop ſuaves, principalement ſi elle eſt ſujette à des ſuffocations de Matrice; c'eſt pourquoi elle tâchera de reſider en un air exempt de toutes ces choſes, autant que ſa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes ſont tellement dégoûtées, & ont tant de differentes envies, & de ſi fortes paſſions pour pluſieurs choſes étranges quand elles ſont groſſes, qu'il eſt bien difficile de leur preſcrire préciſément les alimens dont elles doivent uſer: Mais je leur conſeille de ſuivre en cette occaſion le ſentiment d'*Hipocrate* en l'Aphoriſme 38. du 2. Livre, où il dit: *Paulò deterior & potus & cibus, ſuavior tamen, melioribus quidem, ſed inſuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger eſt préferable & plus convenable, ſi on le trouve bon & agréable au goût & à l'appetit, encore qu'il ſoit un peu plus mauvais que celui qui (quoique meilleur) n'eſt pas ſi agréable. C'eſt, à mon avis, la regle & la meſure qu'elles y doivent garder, pourvû que les choſes dont elles ont envie ſoient viande de commun uſage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excès.

Si la femme groſſe n'eſt pas travaillée de ces dégoûts ordinaires, elle uſera de viandes qui ſoient d'un bon ſuc, en telle quantité qu'elles ſuffiſent pour ſa nourriture & celle de ſon enfant, & ſon appetit lui ſervira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps ſe diſpenſer d'abſtinences & de jeûnes, parce qu'échauffant le ſang de la mere, ils l'empêchent d'être propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit être douce & benigne, & le rendent par ce moyen très-fluet & débile, ou le contraignent de ſortir avant le temps, pour en chercher autre part; elle ne s'emplira point auſſi de trop de viandes à la fois, & principalement le ſoir; d'autant que la Matrice occupant par ſon étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, empêche que l'eſtomach n'en puiſſe contenir beaucoup; ce qui lui cauſe ſouvent des rapports aigres à la bouche, à cauſe de la mauvaiſe digeſtion des alimens, & une grande difficulté de reſpirer, à cauſe de la compreſſion qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de ſe

mouvoir. C'eſt pourquoi elle mangera plûtôt peu & ſouvent ; ſon pain ſera de pur froment, bien cuit & blanc, comme eſt à *Paris* celui de *Goneſſe*, ou autre ſemblable, & non ces gros pains bis, ou de ces pains chalans qui ſe gonflent dans l'eſtomach, ou d'autres de pareille nature qui ſont fort étouffans. Elle mangera auſſi de bonne viandes bien nourriſſantes, comme ſont celles des plus tendres endroits de bœuf & celles de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que ſont bonnes poules graſſes, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti ou boüilli, ſelon qu'elle deſirera. Les œufs frais lui ſont encore fort bons ; & comme les femmes groſſes n'ont jamais de bon ſang, elle uſera dans ſes potages d'herbes qui le purifient, telles que ſont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche. Elle ne doit point manger de toutes ces pâtiſſeries de haut goût, & principalement de leur croûte, d'autant qu'étant fort indigeſte, elle charge beaucoup l'eſtomach ; ſi elle déſire manger du poiſſon, qu'il ſoit frais & non ſalé, & de celui qui ſe nourrit aux rivieres & aux eaux courantes, d'autant que celui des étangs ſent la bourbe, & eſt d'un mauvais ſuc.

Mais ſi les femmes groſſes ne peuvent abſolument refrener leurs envies étranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiſer un peu dans leur regime de vivre (pourvû que ce ſoit moderement) que de s'obſtiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtôt rouge que blanc, lequel leur ſervira à faire bonne digeſtion, & à conforter leur eſtomach, qui eſt toûjours débile pendant la groſſeſſe ; & ſi elles n'en buvoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit ; elles doivent auſſi prendre garde à ne pas boire à la glace ni trop frais, de peur qu'il ne leur arrive le même accident qu'on nous a dit être arrivé au mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice, qui avorta au troiſiéme mois & demi de ſa groſſeſſe par une grande colique, dont elle fut ſurpriſe tout d'un coup pour avoir mangé des fraiſes & bû à la glace ; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choſes échauffantes, ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques ; d'autant que provoquant les menſtruës, elles peuvent facilement cauſer l'effluxion des ſemences dans le commencement, ou l'avortement dans la ſuite. Et comme beaucoup de femmes ſont aſſez ſouvent ſujettes aux aigreurs de l'eſtomach, celles qui s'en voudront préſerver doivent s'abſtenir de manger des fruits, de la ſalade, du ſucre, & même de boire du vin : car

le

le vin contribuë fort à faire aigrir ces ſortes d'alimens dans leur eſtomach, leſquels y font auſſi reciproquement aigrir le vin qu'elles boivent, & elles doivent toûjours tenir leur ventre aſſez libre.

C'eſt par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme ſeront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans l'eſtomach, qui eſt pour lors très-ſujet aux dégoûts, aux nauſées, & aux vomiſſemens; c'eſt auſſi par ſon moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous diſons qu'il doit être moderé, car comme les veilles exceſſives diſſipent les eſprits, le trop dormir les étouffe. La regle ſera aux femmes groſſes, que de vingt-quatre heures elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce ſoit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtôt que durant le jour, ainſi qu'ont accoûtumé les perſonnes de qualité qui fréquentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neanmoins celles qui auront pris cette mauvaiſe habitude, la continueront plûtôt que de la changer tout d'un coup, d'autant que cette coûtume leur eſt comme naturelle.

Pour ce qui eſt de l'exercice & du repos, il faut garder des meſures ſelon les differens temps de la groſſeſſe; car dans les premiers jours de la conception, ſi la femme s'en appercevoit, elle devroit (ſi faire le pouvoit) ſe tenir au lit au moins juſques au cinquiéme ou ſixiéme jour, & même ſans uſer aucunement du coït. C'eſt un précepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit: *Si mulier genituram ſe concepiſſe cognoverit, primo tempore non ampliùs ad virum accedat, ſed quieſcat*, à cauſe que les ſemences n'étant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre part, ſont du commencement, par l'agitation du corps, très-faciles à s'écouler en quelques perſonnes à qui le ſimple éternuëment peut auſſi produire le même effet. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou caroſſe, ni à cheval pendant toute ſa groſſeſſe, & d'autant moins qu'elle eſt plus avancée, & qu'elle approche de ſon terme, parce que ces ſortes d'exercices redoublent la peſanteur de ce qui eſt contenu dans la Matrice par les ſecouſſes qu'elle en reçoit, & cauſent ſouvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou ſe faire porter en chaiſe ou litiere. Elle ne doit point porter ni lever de peſans fardeaux, ni même hauſſer trop les bras. Pour ce ſujet la femme ne ſe coëffera point elle-même comme de coûtume, d'autant que pour ce faire elle eſt obligée de les

étendre fort par deſſus la tête ; ce qui en a fait accoucher pluſieurs avant terme, à cauſe que les ligamens de la Matrice ſe relâchent tout d'un coup par ces extenſions violentes ; elle doit s'exercer en ſe promenant doucement à pied, être chauſſée de ſouliers à talons bas, d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cauſe de l'éminence de leur ventre, ſont fort ſujettes à tomber ; & ſi après avoir fait quelque faux pas, ou pour quelque autre accident, ou même ſans cauſe manifeſte, la femme groſſe s'apperçoit qu'elle vuide par la Matrice quelque ſang, ou ſeroſité ſanglante, ou même de ſimples eaux, elle ſe repoſera au lit durant quelques jours ſans uſer du coït, juſques à ce que l'évacuation de ces excrétions ſoit entierement ceſſée, & qu'elle ne ſente plus aucune douleur de reins, ni dans le ventre. Enfin elle ſe doit gouverner en ſes exercices en telle ſorte qu'elle peche plûtôt au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger eſt bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je ſçai bien neanmoins qu'*Ariſtote* dit au *6. ch. du 4. liv. de la génér. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie ſédentaire ; mais il faut ſous-entendre que ce travail ſoit moderé, & qu'il ne ſoit pas perilleux en ſon eſpece à la mere & à l'enfant. C'eſt pourquoi il m'eſt impoſſible d'être ſur ce ſujet du ſentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde ſuive en cela leur mauvais & dangereux conſeil, qui eſt qu'ils veulent que la femme groſſe s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de ſa groſſeſſe ; afin, diſent-ils, de faire deſcendre l'enfant en bas. Mais s'ils conſideroient bien la choſe, ils reconnoîtroient que c'eſt-là ſans doute la ſeule cauſe de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire le repos lui ſeroit plus propre en ce temps, comme je vais le prouver par l'explication ſuivante.

Premierement on doit ſçavoir & poſer en fait, que la ſortie de l'enfant doit être laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le ſecoüant par cet exercice à déloger avant qu'il en ſoit tout-à-fait temps ; ce qui arrivant (quoique ce ne ſoit trop tôt que de ſept ou huit jours) ne laiſſe pas d'être quelquefois auſſi préjudiciable à l'enfant que nous le voyons être au raiſin, qui quelquefois, à quatre ou cinq jours près du temps qu'il lui faudroit pour ſon entiere maturité, eſt encore preſque demi verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette compa-

raiſon, que ces ſortes d'exercices cauſent ſouvent de mauvais travaux, ainſi que nous avons dit, il faut conſiderer que l'enfant eſt naturellement ſitué dans la Matrice, la tête en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de ſa mere juſques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois. Pour lors, & quelquefois plûtôt, quelquefois auſſi plus tard, ſa tête étant fort groſſe & peſante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui eſt la ſeule & veritable ſituation en laquelle il doit venir au monde, toute autre étant contre nature. Or juſtement dans le temps que l'enfant a coûtume de ſe tourner ainſi à chef, au lieu de ſe tenir de repos, on ſe met à ſauter, marcher, monter, deſcendre, & à s'exercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire; ce qui eſt aſſez ſouvent cauſe qu'il ſe tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire; & d'autres fois la Matrice s'affaiſſe & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogaſtre par ces ſecoüemens, qu'elle ne laiſſe pas la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle, pour raiſon dequoi il eſt contraint de venir en ſa premiere ſituation; ſçavoir eſt, par les pieds, ou en autre poſture encore plus mauvaiſe. On voit ſouvent auſſi que ces exercices extraordinaires que les femmes font dans les derniers mois de leur groſſeſſe, faiſant détacher l'arriere-faix d'avec la Matrice avant le temps de l'accouchement, leur cauſent des pertes de ſang qui ſont fort dangereuſes en ce temps, & très-ſouvent mortelles à la mere & à l'enfant.

Il ſeroit outre cela fort à propos que la femme s'abſtînt du coït pour ce ſujet, pendant les deux derniers mois de ſa groſſeſſe, d'autant que par ſon moyen le corps eſt extrêmement agité, & même le ventre comprimé dans l'action; ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaiſe ſituation. C'eſt pourquoi je ne ſuis pas de l'opinion d'*Ariſtote*, qui dit au 4. *chapitre du 7. livre de l'hiſtoire des animaux*, que les femmes qui uſent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement; ce qui eſt entierement contraire au ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit au Livre de la ſuperfétation: *Mulier prægnans ſi coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je crois que ceux qui feront bien réflexion à ces choſes, n'auront pas de peine à quitter ces viëilles erreurs, qui certainement ont cauſé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à pluſieurs autres, pour les raiſons que j'ai dites.

On a vû des femmes avorter par le ſeul bruit des fortes artilleries, comme auſſi par celui des groſſes cloches; mais principa-

lement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à frapper leurs oreilles ſans qu'elles s'y attendent, à quoi contribuë beaucoup la frayeur ſubite qu'elles en ont.

Les femmes groſſes ſont ſouvent ſujettes à être conſtipées, d'autant que la Matrice par ſa peſanteur preſſant le boyau *rectum*, empêche le ventre de ſe décharger facilement de ſes excremens, à quoi contribuë auſſi beaucoup une certaine chaleur d'entrailles, dont la groſſeſſe des femmes eſt très-ſouvent accompagnée, laquelle chaleur déſeche extraordinairement en ce temps les excremens du ventre. Celle qui ſera travaillée de cette incommodité uſera de pommes & de pruneaux cuits, de figues recentes, de meures, de pain miellé, ou de pain de ſégle, de boüillon au veau, & de potage aux herbes, & prendra de temps en temps des lavemens de ſimple eau tiede, avec quoi on lui pourra doucement humecter & lâcher le ventre; & pour le même ſujet on lui fera prendre auſſi quelquefois une demie once de caſſe mondée, ou bien un boüillon au veau ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choſes ne ſont pas ſuffiſantes, on lui donnera quelque clyſtere doux d'une décoction de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans laquelle on diſſoudra deux onces de ſucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile, ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de ſon, deux onces de miel, & un morceau de beurre frais, ou on lui en fera d'autres, ſuivant l'exigence des cas; mais il faut bien prendre garde à ne lui pas donner pour ce ſujet aucuns lavemens âcres, ni drogues qui puiſſent lui exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation, car cela la mettroit en danger d'avorter, ainſi que nous enſeigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. Livre, où il dit: *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm fluat, periculum eſt ne abortiat.* Si la femme groſſe a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle ſe doit bien conduire dans l'obſervation des choſes que nous avons dites ci-deſſus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ſes paſſions, comme à ne pas ſe laiſſer aller à la colere par excès, ni ſéduire par la jalouſie, ainſi que pluſieurs ont coûtume de faire, & on doit éviter ſur tout de faire peur à la femme groſſe, comme auſſi de lui dire ſubitement quelques nouvelles qui la puiſſent attriſter; car ces paſſions, quand elles ſont violentes, ſont capables de mettre la confuſion & le déſordre dans la génération, comme le prouvent aſſez les hiſtoi-

res dont j'ai fait le recit au précedent Chapitre en parlant de la Mole, & même de faire accoucher la femme ſur l'heure, à quelque terme qu'elle puiſſe être, ainſi qu'il arriva à la mere de mon couſin, nommé Monſieur *Dionis* Marchand, le pere duquel ayant été tué ſubitement par un de ſes domeſtiques d'un coup d'épée qu'il lui donna en trahiſon au travers du corps, le rencontrant par la Ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit que ſon Maître quelques jours avant l'avoit chaſſé de ſon logis ; & la mauvaiſe nouvelle ayant été auſſi-tôt annoncée à cette femme, qui étoit pour lors groſſe de huit mois, à laquelle on apporta incontinent après ſon mari mort, elle fut d'abord ſurpriſe d'un ſi grand tremblement pour ce ſubit effroi, qu'elle en accoucha tout ſur l'heure du même *Dionis*, auquel (ce qui eſt bien remarquable) il eſt demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere quand elle le mit au monde, n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoiqu'il ſoit venu à huit mois par un accident ſi extraordinaire, & paroiſſant même preſentement avoir dix ans moins que ſon âge, qui eſt de plus de 78. ans. Quand il ſigna ſon contrat de Mariage, où mon pere, qui me l'a pluſieurs fois raconté, étoit preſent, ceux qui ne ſçavoient pas la choſe crurent, lui voyant ainſi trembler les mains, que c'étoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent déſabuſez lorſqu'ils eurent appris la cauſe funeſte qui avoit avancé ſa naiſſance. C'eſt pourquoi, ſi on a des nouvelles à dire à la femme groſſe, que ce ſoit plûtôt de celles que lui peuvent donner une joye moderée; car l'exceſſive peut auſſi-bien porter préjudice en cet état ; & ſi c'étoit une neceſſité abſoluë qu'elle en ſçût quelque mauvaiſe, pour lors on doit chercher des moyens les plus ſûrs pour la lui faire connoître peu à peu, non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes ſe ſentent groſſes, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point ſe ſerrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps de robes garnis de fortes branches de Baleine, dont elles ſe ſervent pour paroître de belle taille; ce qui leur bleſſe aſſez ſouvent le ſein ; & enfermant ainſi leur ventre dans un moule ſi étroit, elles empêchent que leurs enfans ne puiſſent prendre leur libre accroiſſement dans la Matrice, & ſouvent elles les font venir avant terme, & quelquefois même contrefaits. Ces femmes ſont ſi folles, qu'elles ne prennent pas garde que voulant ainſi paroître de belle taille nonobſtant leur groſſeſſe, elles ſe gâtent tout le ventre, qui pour ce ſujet leur reſte enſuite de leur couche

ridé, & pendant comme une beſace ; & encore après, diſent-elles, que c'eſt la pauvre Sagefemme, ou la Garde qui leur a gâté de la ſorte, pour ne l'avoir pas oint d'une bonne pomade, ni bien panſé & bandé comme il falloit, & ne conſiderent pas que c'eſt d'avoir été trop ſerrées durant leur groſſeſſe par le haut ; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous côtez, il eſt obligé de ſe dilater ſeulement vers le bas, où tout le fardeau eſt ainſi pouſſé & porté. Il leur arrive quelquefois auſſi pour le même ſujet des hergnes, qui leur ſont très-incommodes dans la ſuite. C'eſt pourquoi elles ſe ſerviront d'habits, dans leſquels elles ſoient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buſcs, dont elles preſſent leur ventre pour le redreſſer. Les femmes obſerveront auſſi de ne point ſe baigner en quelque façon que ce ſoit, depuis qu'elles ſe reconnoiſſent groſſes, de peur que la Matrice ne ſoit excitée à s'ouvrir avant qu'il ſoit néceſſaire. C'eſt le conſeil d'*Avicenne, Livre 3. fen. 21. trait. 2. chap. 2.* qui dit que le bain leur eſt execrable en ce tems.

Preſque toutes les femmes groſſes ont encore la coutume par un ancien uſage de ſe faire ſaigner à demi terme, & à ſept mois ; & elles ſont ſi infatuées de cette coutume, que ſi elles y avoient manqué (quoiqu'elles ſe portaſſent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant aſſurer, & faire croire par-là ce que dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 31. du 5. Livre : *Mulier in utero ferens, ſectâ venâ abortit, eoque magis ſi ſit fœtus grandior.* Si, dit-il, on ſaigne la femme groſſe, elle avorte, & d'autant plutôt ſi l'enfant eſt grand. Cet Aphoriſme ne nous doit pas défendre l'uſage de la ſaignée, quand le cas le requiert ; mais il nous fait ſeulement connoître qu'il s'en faut ſervir avec une grande prudence, d'autant qu'il y a telle femme qui a beſoin d'être ſaignée trois ou quatre fois, & même quelquefois davantage durant ſa groſſeſſe, & à une autre deux ſeulement ſuffiſent : car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur ſurviennent pendant qu'elles ſont groſſes, ſont ſaignées juſqu'à neuf ou dix fois en peu de tems, & ne laiſſent pas aprés de porter leur enfant à terme, auſſi en voit-on qu'une ſeule ſaignée un peu copieuſe feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cet Aphoriſme.

C'eſt encore un grand abus que de croire que pour une ſaignée d'élection, il faille toujours attendre que la femme ſoit groſſe à demi-terme ; car ſouvent elle ſeroit bien plus utile ſi on la pratiquoit dès les premiers mois, à cauſe que l'enfant qui eſt contenu en ce

tems dans la Matrice étant très-petit, ne peut pas conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu; ce qui fait qu'il en reſte ſouvent du ſuperflu, qui vient enſuite à cauſer pluſieurs accidens, dont les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menſtruës en abondance avant qu'elles devinſſent groſſes. C'eſt ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces ſortes de femmes avoir des fauſſes couches, avant même le troiſiéme mois de leur groſſeſſe, duquel funeſte accident elles ſeroient ſouvent garanties par une ſimple ſaignée du bras, faite d'aſſez bonne heure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la ſaignée des femmes groſſes, que les deux exemples qui ſuivent? Le premier eſt de la femme de Monſieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir ſaignée quarante-huit fois durant tout le cours d'une ſeule groſſeſſe, ſçavoir quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied, & une fois à la gorge, ne l'ayant pas pû ſoulager d'une continuelle oppreſſion qu'elle avoit par d'autres remedes que par la ſaignée ſi ſouvent réïterée, nonobſtant quoi elle ne laiſſa pas d'accoucher heureuſement à terme d'un enfant qui ſe portoit bien.

Le ſecond exemple eſt d'une jeune femme de dix-huit ans, que je vis le 31. Mars 1688. qui étoit heureuſement accouchée à terme depuis trois mois de ſon premier enfant, qui étoit un garçon, qui ſe portoit aſſez bien & elle auſſi, quoiqu'elle eût été ſaignée quatre-vingt-dix fois dans tout le tems de ſa groſſeſſe, & notamment vingt deux fois du bras par l'ordonnance d'un célebre Medecin, étant dans le huitiéme mois de ſa groſſeſſe, & même deux fois du pied: mais ſelon mon ſens, ces fréquentes ſaignées, nonobſtant l'évenement qui en fut heureux par fortune, avoient été fort peu judicieuſement conſeillées à cette femme par pluſieurs Médecins, pour remedier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppreſſion accompagnée de foibleſſe, dont elle étoit preſque journellement travaillée, qui n'étoient en effet (à ce que je crois) qu'une ſuffocation de Matrice; à quoi on auroit bien pû remedier plus ſûrement par d'autres voyes, que par ces ſaignées ſi fréquentes, qui contribuoient plutôt par la grande inanition qu'elles faiſoient, à lui cauſer quelquefois des mouvemens convulſifs, & de fréquentes récidives de cette maladie, qu'à l'en guérir veritablement; parce que le ſang nouvellement engendré à la place de celui qu'on lui tiroit journellement par toutes ces ſaignées étant plus ſujet à ſe fermenter par l'infection de quelque vapeur hyſterique, réïte-

roit par ſon boüillonnement les grandes ſuffocations dont cette femme étoit fort ſouvent incommodée. Je n'allegue pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique, qui eſt fort blâmable, mais ſeulement pour faire connoître juſques à quel point certaines femmes groſſes peuvent ſupporter la ſaignée.

Mais comme toutes les natures ſont differentes, on ne doit pas ſe gouverner en toutes de la même maniere, ni croire auſſi qu'il ſoit neceſſaire de ſaigner toutes les femmes groſſes, & d'attendre toujours qu'elles ſoient à demi terme pour le faire. On en connoîtra la neceſſité, ſelon qu'elles ſeront plus ou moins ſanguines, & ſelon les accidens qui leur ſurviendront. Il en eſt de même de la purgation, laquelle doit être adminiſtrée prudemment auſſi-bien que la ſaignée, ſelon l'exigence des cas, ſe ſervant toujours de remedes doux & benins quand elle eſt neceſſaire, comme ſont la caſſe, la rhubarbe, la manne & les tamarins, avec l'infuſion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon ſené. Ces purgatifs pouvant ſervir à la femme groſſe, on ne doit point mettre en un uſage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume conſiderable, comme la ſcamonée, l'hellebore, l'abſinthe, l'aloës, & la coloquinthe, qui ſeroient capables de provoquer l'avortement. Si elle obſerve bien toutes les choſes que nous avons dites ci-deſſus, elle aura pour lors tout ſujet d'eſperer une bonne iſſuë de ſa groſſeſſe. Ayant declaré aſſez amplement de quelle maniere la femme groſſe ſe doit gouverner, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du régime qu'elle doit tenir pour les prévenir, il nous faut maintenant examiner pluſieurs indiſpoſitions auſquelles elle eſt principalement ſujette pendant ſa groſſeſſe.

CHAPITRE XII.

Du Vomiſſement de la Femme groſſe.

LE vomiſſement & la ſuppreſſion des menſtruës ſont ſouvent les premiers ſignes par leſquels les femmes s'apperçoivent elles-mêmes de leur groſſeſſe. Ce vomiſſement n'eſt pas toujours pour lors excité; ainſi qu'on croit, par des mauvaiſes humeurs amaſſées dans l'eſtomach par la ſuppreſſion des mois. Ces humeurs corrompuës ſont bien cauſe ordinairement de l'appetit dépravé des femmes groſſes, quand elles y affluent, ou s'y engendrent; mais non

non pas de ce vomiſſement qui leur arrive dans les premiers jours de la groſſeſſe ; ce n'eſt pas que par ſucceſſion de tems, il ne puiſſe être entretenu par celles qui s'y corrompent enſuite ; mais ces premiers vomiſſemens viennent par la ſympathie qui eſt entre l'eſtomach & la Matrice, à cauſe de la ſimilitude de leur ſubſtance, & de ce que les nerfs qui viennent s'inſerer à l'orifice ſuperieur de l'eſtomach, ont communication par une même continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, leſquels ſont portions de la ſixiéme paire de ceux du cerveau. De ſorte que la Matrice qui a un ſentiment très-exquis, à cauſe de ſa compoſition membraneuſe, venant à ſe dilater en la groſſeſſe, en reçoit quelque douleur, qui ſe communiquant en même tems par cette continuité de nerfs à cet orifice ſuperieur de l'eſtomach, lui cauſe ces nauſées & ces vomiſſemens qui lui arrivent ordinairement. Mais pour faire voir que cela ſe fait ainſi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces prétenduës mauvaiſes humeurs, c'eſt que beaucoup de femmes vomiſſent dès les premiers jours de leur groſſeſſe, leſquelles étoient en parfaite ſanté avant leur conception ſi récente ; auquel tems auſſi la ſuppreſſion des menſtruës ne peut pas encore cauſer cet accident qui arrive par cette ſympathie ; de même que nous voyons ceux qui ſont bleſſez à la tête, ou aux inteſtins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nauſées & des vomiſſemens, ſans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompuë dans leur eſtomach. Les nauſées & les vomiſſemens qui ſont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc ordinairement aux femmes groſſes dans les premiers jours, pour le ſujet que nous venons de dire.

La nauſée n'eſt autre choſe qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'eſtomach ſe ſouleve vers ſon orifice ſuperieur ſans rien rejetter ; & le vomiſſement eſt un autre effort plus violent, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui étoit contenu en ſa capacité. Dans ces premiers tems le vomiſſement n'eſt qu'un ſimple ſymptome, qui n'eſt pas bien à craindre ; mais s'il continuë long-tems, il débilite extrêmement l'eſtomach, qui pour ce ſujet corrompt les alimens au lieu de les bien digerer, d'où il s'engendre enſuite de mauvaiſes humeurs qui ont beſoin de purgation. Ces vomiſſemens continuent ſouvent juſques au troiſiéme ou quatriéme mois de la groſſeſſe, qui eſt le tems auquel l'enfant ſe remuë ordinairement, après quoi ils commencent à ceſſer, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; d'autant que l'enfant qui vient à être

fort & grand, ayant beſoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, conſume pour lors quantité d'humeurs; ce qui empêche qu'il ne refluë plus tant de ſuperfluitez dans l'eſtomach, outre qu'en ce tems la Matrice s'eſt accoutumée peu-à-peu à recevoir extenſion. Ils continuent en d'autres juſques à ce qu'elles ſoient accouchées; ce qui les met ſouvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme eſt avancée ſur ſon terme, à cauſe de la peſanteur du fardeau qui eſt alors pouſſé en bas avec bien plus de violence. Il y en a qui en ſont auſſi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur groſſeſſe, que dans ſon commencement; car pour lors l'eſtomach ne peut pas s'étendre aſſez pour contenir à ſon aiſe les alimens, à cauſe qu'il eſt comprimé par la grande extenſion de la Matrice. Ce vomiſſement venant ainſi ſur la fin de la groſſeſſe aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne ceſſe point pour l'ordinaire devant qu'elles ſoient accouchées.

On ne ſe doit pas beaucoup étonner, ni mettre en peine de ces vomiſſemens dans le commencement, pourvû qu'ils ſe faſſent doucement & ſans trop grands efforts; mais s'ils continuent après le quatriéme mois de la groſſeſſe, on y doit remedier, d'autant que les alimens étant journellement rejettez, la mere & l'enfant (lequel a beſoin de beaucoup de ſang dont il eſt nourri pour lors) en ſeroient tous deux extrêmement affoiblis; joint à cela que ces ſubverſions continuelles de l'eſtomach cauſant grande agitation, & compreſſion du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à ſortir avant terme, ainſi qu'il a été dit; ou bien pourroient être cauſe de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des aînes.

Pour empêcher que le vomiſſement ne travaille pas ſi fort ni ſi long-tems la femme groſſe (car il eſt bien difficile de l'arrêter tout-à-fait) elle uſera de bons alimens, tels que nous les avons ſpecifiez en parlant de ſon régime de vivre; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que ſon eſtomach les puiſſe contenir ſans peine, & qu'ils ne ſoient contraints de regorger, comme ils feroient, ſi elle en prenoit quantité (d'autant que la groſſeſſe lui empêche ſa libre étenduë) & pour le réjoüir, & le fortifier (parce qu'elle l'a toujours débile) elle aſſaiſonnera ſes viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus ou de vinaigre, ſelon ſon appetit. Elle pourra manger de la boüillie faite de farine d'orge mondé ou de bon froment, ayant auparavant fait cuire un peu la farine

au four, mêlant auſſi à cette boüillie quelque jaune d'œuf; étant ainſi faite, elle eſt bien nourriſſante & de facile digeſtion. Elle pourra auſſi manger enſuite de ſes repas un peu de cotignac, ou de groſeilles confites. Son breuvage ſera de vin vieux, & plûtôt clairet que blanc, lequel doit être bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-tems dans ces réſervoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce ſéjour une mauvaiſe qualité. En cas qu'elle ne puiſſe pas avoir de cette eau vive, elle uſera plutôt de celle de la riviere, puiſée en un lieu exempt de toute ſorte d'immondices, laquelle on lui fera auſſi quelquefois ferrer, y faiſant éteindre un fer rouge; & ſur tout elle doit éviter les viandes & les ſauces trop graſſes, car elles humectent & amolliſſent extrêmement les membranes de l'eſtomach, qui eſt déja débilité & relâché par les vomiſſemens; comme auſſi toutes ces ſauces douces & ſucrées, qui ne lui ſont point pareillement propres; mais elle pourra uſer de toutes celles qui ſont un peu aigrettes, leſquelles ſont bonnes pour le réjoüir & le fortifier. J'ai ſouvent experimenté avec bon ſuccès qu'une demie cuillerée d'eau-de-vie, ou un peu de vin d'Eſpagne, fait paſſer les grandes nauſées, & arrête les vomiſſemens.

Mais ſi nonobſtant toutes ces précautions & un pareil régime les vomiſſemens continuent toujours, quoique la femme ſoit plus qu'à demi terme, cela nous ſignifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieurs de l'eſtomach, leſquelles n'ayant pû être vuidées par tant de vomiſſemens précedens pour y être trop adherentes, doivent être évacuées par bas avec un diſſolvant, ce qui ſe fera par le moyen de quelque legere purgation faite avec l'infuſion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon ſené, & une once de ſyrop de chicorée, laquelle purgation diſſoudra ces humeurs, & les évacuant, confortera les parties: ou bien on le fera avec manne, caſſe & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, ſelon que le cas le requerra, y mêlant toujours un peu de rhubarbe, ou du ſyrop de chicorée compoſé, s'abſtenant entiérement de toutes ſortes de remedes violens, comme ſont l'antimoine, l'hellebore, la ſcamonée, la coloquinte, & autres de cette nature, de crainte de cauſer l'avortement à la femme, en la croyant ſeulement purger, ou même la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Livre *des Maladies populaires*, laquelle mourut étant groſſe, pour avoir pris un purgatif trop

volent, qui lui fit vomir juſqu'aux matieres fécales. Il faut auſſi obſerver quelles ſont les humeurs qu'on doit purger; car comme dit le même *Hipocrate* en l'Aphoriſme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus ſponte evenientibus, ſi quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt: ſin minus, contra.* Aux perturbations & déjections du ventre, & aux vomiſſemens qui viennent d'eux-mêmes, ſi les choſes qu'il eſt neceſſaire de purger ſont purgées, cela eſt profitable, & les malades s'en trouvent ſoulagez: ſinon, au contraire. C'eſt pour ce ſujet que nous devons conſiderer que ce n'eſt pas tout de purger, mais que le principal eſt d'évacuer les humeurs qui cauſent la maladie; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'eſtomach; ce qu'elle ne fera pas, ſi elle eſt priſe à propos, & ſi elle eſt convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuſe. Si une ſeule fois ne ſuffit, on la réïterera, ayant laiſſé repoſer la femme quelques jours entre deux. Quand le vomiſſement continuë toujours ſans aucun relâche, quoique la femme uſe d'un bon régime, tel que nous avons dit, après qu'elle aura été purgée raiſonnablement, il en faut demeurer-là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme; car pour lors elle eſt en grand danger d'avorter, & quand le hoquet lui vient d'inanition provenant de la trop grande évacuation qui ſe fait par ces continuels vomiſſemens, cela eſt très-mauvais, comme nous apprend l'Aphoriſme treiziéme du ſeptiéme Livre, qui dit, *à vomitu ſingultus, malum.*

Il faut obſerver qu'il eſt ſouvent très-à-propos de ſaigner la femme groſſe avant que de la purger pour ces vomiſſemens, laiſſant quelque jour d'intervalle entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne ſoit pas ſi grande, & afin que l'évacuation s'en faſſe plus aiſément. C'eſt un très-bon conſeil que je donnai en l'année 1670. à la femme d'un Conſeiller de la Cour qui m'avoit mandé chez lui pour prendre mon avis, touchant les continuels vomiſſemens que ſa femme, qui étoit groſſe de deux mois ſeulement, avoit depuis ſix ſemaines, leſquels lui faiſoient faire des efforts ſi violens, qu'elle en reſſentoit quelquefois une eſpece de convulſion, apprehendant avec juſte raiſon qu'ils ne la fiſſent avorter, comme ils avoient déja fait de ſon premier enfant au même terme de deux mois, ou qu'elle ne fît qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainſi qu'il lui étoit auſſi arrivé une autre fois par le même accident. Mais lui ayant conſeillé de ſe faire ti-

rer deux palettes de ſang du bras, pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre, enſuite une Dame de qualité de ſes parentes, qui étoit dans ſa chambre rebuta, auſſi-tôt mon avis, comme s'il eût été tout-à-fait ridicule, me ſoûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la ſaignée à une femme groſſe de deux mois ſeulement, & que c'étoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtôt. En un mot, elle ne voulut aucunement ſe laiſſer perſuader par les raiſons que je lui alleguai, qui étoient que la malade, dont l'habitude étoit aſſez replete, & qui avoit les forces très-bonnes, pouvoit bien facilement ſupporter la ſaignée, & qu'il étoit pour ce ſujet plus à propos de la diſpoſer ainſi à la purgation par la ſaignée, que de la purger tout d'un coup ſans cette preparation, lui faiſant entendre que ce vomiſſement ne procedoit, comme j'ai dit ci-devant, que de ce que l'enfant qui eſt très-petit dans le commencement, ne pouvant conſumer pour ſa nourriture tout le ſang qui eſt retenu, il en reſtoit beaucoup de ſuperflu, qui n'étant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & cauſoit des accidens ſelon les parties où il ſe portoit en plus grande abondance, dans leſquelles il ſe convertiſſoit ſouvent en humeurs vicieuſes & corrompuës; lui repreſentant outre cela que les continuels & violens vomiſſemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle diſoit que la ſaignée lui pourroit cauſer, qui bien au contraire étoit un veritable remede pour la garantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je lui pus dire, ne la pût pas diſſuader de l'opinion dont elle étoit entierement préoccupée, qui étoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) ſaigner une femme groſſe devant qu'elle fût à demi-terme. Ce qui fut cauſe (ſi je ne me trompe) que cette Dame eut de la peine à ſe rendre à mes raiſons, eſt qu'ayant oüi parler de moi en quelque occaſion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant pour lors bien plus jeune qu'elle n'avoit crû, s'étant auparavant figuré de voir en ma perſonne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe qui ſemblent porter la ſcience dépeinte ſur leur vieille phyſionomie; ce que pluſieurs qui ont exercé l'Art dont je fais une particuliere profeſſion, ont affecté dans leur temps pour paroître plus habiles gens, à cauſe qu'ils ſe rencontre ſouvent des perſonnes qui veulent, ce ſemble, qu'on les trompe par telles apparences exterieures, auſquels on peut dire avec juſtice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'après avoir eſſayé en vain toutes les choſes que nous avons dites pour remedier au vomiſſement, on applique à la femme enſuite du repas une grande ventouſe ſur la region de ſon eſtomach, afin de le tenir ſujet en ſon lieu ; mais je croi que ce remede eſt inutile, d'autant que l'eſtomach eſt vague & non adherent à cette partie ſuperieure du ventre. Et comme ces vomiſſemens le refroidiſſent & le débilitent toûjours, je conſeillerois aux femmes groſſes de porter en hyver ſur ſa region une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur rechauffât un peu cette partie, afin d'aider à la digeſtion qui eſt toûjours affoiblie. Les Italiens ont cette coûtume qui n'eſt pas mauvaiſe; ils portent tous à ce deſſein ſur l'eſtomach une belle piece d'étoffe par deſſous leur vêtement, dequoi ils ſont ſi ſoigneux, que s'ils avoient paſſé deux jours ſans la mettre durant d'Hyver, & même en Eſté, ils croiroient être malades ; & ils en ſont ſi amateurs & ſi curieux, que ce poitrail fait ſouvent leur plus grande braverie, l'enrichiſſant de broderie d'or & d'argent & de rubans de belles couleurs : Mais la peau d'un vautour appliquée ſur la region de l'eſtomach, ſurpaſſe encore toute autre choſe en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digeſtion des alimens. Nous avons aſſez parlé du vomiſſement cauſé par la groſſeſſe ; c'eſt pourquoi ſans nous y arrêter davantage, paſſons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Aines.

TOus ces accidens ne ſont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compreſſion qu'elle fait par ſa groſſeur & peſanteur aux parties qui lui ſont voiſines, leſquelles ſont ordinairement plus grandes dans les premieres groſſeſſes, que dans celles qui ſuivent, où la Matrice ne fait que reprendre les mêmes dimenſions qu'elle avoit déja eües : car lorſqu'elle n'a pas encore été dilatée, cette extenſion lui eſt bien plus ſenſible, & les ligamens qui la tenoient en ſa ſituation naturelle, ſouffrent un bien plus grand effort par la premiere groſſeſſe, n'ayant pas encore été obligez de s'allonger pour ſuivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les ſuivantes, auſquelles ils prêtent une ſeconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que larges, cauſent ces douleurs lorſqu'ils ſont fortement bandez & tiraillez par la groſſeur & peſanteur de la Matrice qui contient un enfant; ſçavoir, les larges celles des lombes, leſquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens ſont fortement attachez vers ces lieux, & les ronds ſont celles des aînes, du pubis, & des cuiſſes où ils vont aboutir. Ils ſont quelquefois ſi violemment étendus par cette extrême groſſeur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere groſſeſſe, comme j'ai déja dit, qu'ils ſe détachent & ſe rompent, ne pouvant pas prêter ni s'allonger davantage, & particulierement ſi la femme en cet état vient à faire quelque faux pas; ce qui lui cauſe des douleurs preſque inſupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva un jour à la femme d'un de mes parens, laquelle étant groſſe de ſix mois ou environ de ſon premier enfant, ſentit après avoir fait un faux pas de la ſorte, & entendit dans le même moment quelque choſe craquer dans ſon ventre, vers la region des reins & des lombes, qui étoit un de ces ligamens larges qui s'étoit ainſi détaché avec quelque eſpece de bruit, par cette ſecouſſe ſubite qu'elle s'étoit donnée. Au même inſtant elle reſſentit des douleurs extrêmes dans les reins, aux lombes, & par tout un côté du ventre, qui la firent incontinent vomir par pluſieurs fois avec de grands efforts, & le lendemain elle fut ſurpriſe d'une groſſe fiévre continuë qui lui dura ſept ou huit jours ſans pouvoir dormir ni repoſer une ſeule heure, pendant leſquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort fréquent, ayant auſſi de grandes douleurs qui paroiſſoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eus grande apprehenſion pour elle, & même qu'elle n'en perdît la vie: mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers, durant leſquels je la ſaignai trois fois des bras en differens jours, & lui fis prendre par deux diverſes fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour lui appaiſer un peu ces violentes douleurs, lui donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces ſymptomes, qui ſembloient d'abord funeſtes, ceſſerent peu à peu, & elle ne laiſſa pas outre cela de porter ſon enfant à terme, dont elle accoucha aſſez heureuſement, qui fut un garçon qui a vécu quinze mois, nonobſtant tous les fâcheux accidens qu'elle avoit eus, qui auroient été ſuffiſans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leurs enfans: mais Dieu veut bien qu'il ſe faſſe quelquefois des mi-

racles par la nature aidée des remedes faits à propos, auſſi bien que par la grace.

Cet exemple nous fait (ce me ſemble) aſſez bien connoître comment ſe font ces douleurs des lombes & des reins: & la Matrice qui eſt pleine de l'enfant, cauſe auſſi celle des hanches par ſa groſſeur & peſanteur, en les comprimant, & en s'affaiſſant trop ſur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiſer toutes ces ſortes de douleurs, que le repos au lit, & la ſaignée du bras, s'il y avoit eu quelque forte extenſion ou ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter; & quand la Matrice s'affaiſſe & peſe trop ſur les parties inferieures du ventre, ſi la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle ſupporte & ſoulage ſon ventre avec une large bande bien ajuſtée à ce ſujet, & qu'elle patiente ainſi le mieux qu'elle pourra juſqu'à l'accouchement, qui la délivrera de tous ces accidens. Mais il faut obſerver que ſi avec ces fortes douleurs des reins, on voit ſortir quelques excrétions de la Matrice qui n'avoient pas accoûtumé de paroître, la femme pour lors eſt en très-grand danger d'avorter, & principalement ſi ces excrétions ſont mêlées de ſang; car c'eſt un témoignagne certain que la Matrice commence à s'ouvrir.

On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la même cauſe que nous avons dite, ni de la trop grande repletion des vaiſſeaux de la Matrice, qui étant trop gonflez de ſang, en regorgent ſur toutes les parties voiſines dans le temps de la groſſeſſe, à cauſe que pour lors les menſtruës ſont ſupprimées, mais qui viennent de quelque colique nephretique, leſquelles ne laiſſent pas de mettre la femme en auſſi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé, à cauſe que celles-ci provoquent ſouvent des vomiſſemens, qui par leur violence cauſent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ai vû arriver le 27. Février 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchai au terme de ſept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une très-forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en ſon ventre. C'eſt pourquoi en ces occaſions on s'informera toûjours de la femme, comme je fis, pour ſçavoir ſi elle, ou ſes pere & mere, n'étoient point ſujets à cette maladie, comme avoit été autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir été très-incommodée durant ſa vie, & être morte d'une pierre dans les reins;

&

& on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une semblable disposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mamelles.

AUSSITÔT que la femme a conçû, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous les jours de nouveau sang, il est de necessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse, à cause que l'enfant est pour lors très-petit, les vaisseaux qui sont trop pleins, en regorgent sur les parties plus disposées à le recevoir, comme sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les mamelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant extremêment, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement une suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de la nature; & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps; comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe, ou autres vêtemens durs, qui lui pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abcès ensuite: Mais lors qu'après le troisiéme mois de la grossesse, le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtôt évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par médicamens repercussifs, ou astringens; d'autant qu'il ne sçauroit refluer en aucun lieu, où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est pourquoi je prefererois l'évacuation faite par la saignée du bras, à tout autre remede, quand la femme est plethorique; afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux mamelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'ensuite il ne lui survienne l'accident, dont parle *Hypocrate* en l'Aphorisme 40. du 5. livre. *Quibus mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux

mammelles, cela ſignifie que ces femmes ſont en danger de tomber en phrénéſie, à cauſe du tranſport qui s'en pourra faire au cerveau; lequel accident on évitera par la ſaignée du bras moderément faite, comme auſſi par le regime de vivre rafraichiſſant, & médiocrement nourriſſant, afin de diminuer la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude; obſervant encore pour ce ſujet, que le ventre de la femme ſoit tenu aſſez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA ſituation de la veſſie qui eſt poſée juſtement ſur la Matrice, nous fait aſſez connoître pourquoi les femmes groſſes ont quelquefois difficulté d'uriner, & le ſujet pour lequel elles ne peuvent le plus ſouvent bien retenir leur eau; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cauſe que la Matrice pleine d'enfant comprimant par ſa groſſeur & peſanteur la veſſie, empêche qu'elle ne puiſſe avoir ſon extenſion ordinaire, pour être capable de contenir une raiſonnable quantité d'urine; c'eſt ce qui fait que plus les femmes ſont groſſes, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus ſouvent auſſi ſont-elles obligées de lâcher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce ſujet.

Si le peſant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la veſſie, il oblige la femme de piſſer preſque à chaque moment; mais ſi au contraire ſon col eſt preſſé par l'abbaiſſement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la groſſeſſe aux femmes qui ſont ſujettes aux deſcentes de Matrice; pour lors la veſſie ſe remplit entierement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur n'en pouvant pas être expulſée; d'autant que le muſcle *ſphincter*, à cauſe de cette compreſſion, ne peut pas s'ouvrir ſi facilement qu'à l'ordinaire pour la laiſſer écouler. Quelquefois auſſi l'urine par ſon acrimonie excite la veſſie en la piquotant à s'en décharger très-ſouvent; & d'autres fois elle cauſe par ſa chaleur, inflammation à ſon col, ce qui en fait la ſuppreſſion. Il peut encore arriver que cet accident ſoit cauſé par quelque pierre contenuë en la veſſie: alors les douleurs en ſont preſque inſupportables, & bien plus dangereuſes à la femme groſſe, qu'à celle qui ne l'eſt point; parce que la Matrice

comprime perpetuellement par ſon enflûre la pierre contre la veſſie ; & pour lors ces douleurs ſont d'autant plus extrêmes, que cette pierre eſt groſſe, & de figure inégale & raboteuſe.

Il arrive auſſi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la groſſeſſe s'étant élevée par la grande diſtenſion qu'elle a en ce temps, juſqu'au deſſus du fond de la veſſie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pouſſe alors de telle ſorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers ; ce qui fait que quelques goûtes de l'urine qui ne peuvent être entierement expulſées, y reſtant aprés que la femme a piſſé, elle en reſſent une cuiſſon conſiderable, qui l'oblige d'uriner très-frequemment avec de grandes épreintes ; parce que ce reſte d'urine piquotte cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert, à raiſon du ſéjour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cauſe des douleurs à la femme preſque auſſi grandes que ſi elle avoit un ulcere au col de la veſſie. C'eſt ce que j'ai vû arriver une fois à la femme d'un Officier du Roi, laquelle eut une envie frequente d'uriner, & preſque continuelle durant les trois derniers mois de ſa groſſeſſe, avec une auſſi grande douleur que ſi elle eût eu quelque pierre dans la veſſie, ou quelque ulcere en ſon col ; lequel accident ne procedant que de la cauſe que je viens de dire, ne ceſſa qu'incontinent après qu'elle fut accouchée.

Il eſt de très-grande conſequence d'empêcher ces violens & frequens efforts que la femme groſſe fait pour uriner, & de remedier, ſi on peut, à ces indiſpoſitions ; d'autant que continuant long-temps à s'efforcer de pouſſer toûjours en bas, pour pouvoir vuider ſon urine, la Matrice ſe relâche, & s'affaiſſe tout-à-fait, & quelquefois eſt obligée (l'incommodité ne ceſſant pas) de ſe décharger de ſon fardeau avant le temps ordinaire. C'eſt ce qu'on tâchera d'éviter, ayant égard aux differentes cauſes de la maladie ; comme ſi c'eſt par la groſſeur & peſanteur de la Matrice qui preſſe la veſſie, ainſi qu'il arrive le plus ſouvent, la femme y remediera, & ſe ſoûlagera elle-même, ſi lors qu'elle veut rendre ſon urine, elle ſoulevé avec ſes deux mains le bas de ſon ventre ; elle portera une bande fort large accommodée à cet uſage, qui le lui ſoûtiendra, s'il en eſt beſoin, & empêchera qu'il ne peſe tant ſur la veſſie ; ou pour mieux faire, elle ſe tiendra au lit. Si c'eſt l'acrimonie de l'urine qui cauſe inflammation à ſon col, on l'appaiſera par un regime de vivre rafraîchiſſant, la femme ne buvant que de la ptiſanne, & s'abſtenant entierement de l'uſage du vin, & de toutes

ſortes de purgations ; d'autant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation ; mais elle pourra bien uſer, le ſoir & le matin d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cuillerée de ſyrop violat, ou de *nymphea*. Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraîchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun préjudice à la mere ni à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent point par ce regime, on la ſaignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver ; on lui baſſinera auſſi toute la partie exterieure du col de la veſſie avec du lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraîchiſſantes, comme ſont les feüilles de mauves, guimauves, parietaire, & violiers, avec un peu de graine de lin : on pourra encore faire quelque injection au dedans avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat ; ou bien avec du lait tiede ; & ſur tout, la femme s'abſtiendra de l'uſage du coït.

Mais ſi ſe gouvernant de cette maniere, elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede, qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens, qui eſt miſe vers la fin du ſecond Livre, laquelle étant ointe d'huile d'olives ou d'amendes douces, après avoir un peu ſoûlevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſſie ; où étant, l'urine en ſortira auſſi tôt ; enſuite de quoi on retirera la ſonde : & ſi la ſuppreſſion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la même façon, juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, après quoi on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſſi à toute extrêmité lui faire uſer d'un demi bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abſtenant auſſi de toutes ſortes de diuretiques chauds : car ils ſont très-pernicieux à la femme groſſe, d'autant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre côté le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſſie, bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde, ſi elle eſt groſſe ; mais ſi elle eſt petite, on tâchera de la tirer dehors, avec une petite curette propre à cet uſage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir ſujette, & empêcher qu'elle ne recule vers

la veſſie ; ce que l'on fera à la petite ſeulement : car pour tirer la groſſe, il faut attendre que la femme ſoit accouchée ; parce qu'il vaut mieux la laiſſer en cet état, que de ſe mettre en danger de lui faire perdre la vie & à ſon enfant, en lui faiſant l'operation de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la Toux, & de la difficulté de reſpirer.

LES femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus ſouvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre précedent, que celles qui les portent plus haut, leſquelles ſont à la verité plus exemptes de ces ſortes d'incommoditez ; mais auſſi ſont-elles plus ſujettes à la toux, & à la difficulté de reſpirer que les autres.

Si la toux eſt violente, comme elle eſt quelquefois juſques à faire vomir, c'eſt un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement ; d'autant que par ſon effort les poulmons tâchant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il ſe fait une contraction de tous les muſcles de la reſpiration, qui preſſant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons ſont tous gonflez, pouſſent auſſi par même moyen avec violence ſubite le diaphragme en bas, & par conſéquent toutes les parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme groſſe, qui en reçoit une telle commotion quand cet accident continuë long-temps & fortement, que quelquefois l'arriere-faix de l'enfant vient à s'en détacher ; après quoi ne le pouvant plus retenir, elle eſt contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps ; ce qu'elle fait ſouvent avec grande perte de ſang, comme je l'ai vû arriver beaucoup de fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des ſeroſitez acres, qui diſtillent du cerveau ſur la trachée artere, & ſur les poulmons ; d'autres fois elle eſt cauſée par un ſang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine enſuite de la ſuppreſſion des mois ; comme auſſi pour avoir reſpiré un air trop froid, qui irrite ces parties, & les excite à ſe mouvoir ainſi. Mais outre ces choſes, elle eſt encore ſouvent augmentée par la compreſſion que la Matrice de la femme groſſe cauſe au diaphragme, qui ne peut

pas avoir ſon mouvement libre en celles qui portent leur enfant bien haut ; d'autant que par ſa grande extenſion elle fait remonter preſque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'eſtomac & le foye qu'elle repouſſe vers le diaphragme, qui en eſt comprimé comme nous diſons.

On remediera à cet accident en faiſant obſerver à la femme un bon régime de vivre tendant à rafraîchiſſement, ſi ce ſont des humeurs âcres qui en ſont cauſe, évitant toutes choſes ſalées, épicées, & de haut goût : elle n'uſera point pareillement de choſes aigres ni acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus & autres de cette nature ; d'autant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus ; mais elle pourra bien ſe ſervir de celles qui lenifient & adouciſſent les paſſages, comme boüillons au lait, jus de regliſſe, ſucre candy & ſyrop violat, ou de meures, dont on pourra mêler quelque cuillerée parmi ſa ptiſanne faite avec les jujubes, ſebeſtes, raiſins de damas & orge mondé, y ajoûtant toujours un peu de regliſſe. Il ne ſera pas mauvais auſſi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clyſteres. Si par ce régime la toux ne ceſſe point, & qu'il y ait au corps des ſignes de plenitude, en quelque tems de la groſſeſſe que ce ſoit, il ſera neceſſaire de lui tirer du ſang du bras ; & quoiqu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans ſon commencement, il faut néanmoins s'en ſervir pour lors : car la continuelle toux eſt bien plus dangereuſe que la ſaignée moderée.

Si la toux eſt excitée par le froid, elle ſe tiendra dans une chambre bien cloſe, & mettra ſur ſon col une bonne ſerviette pliée en deux ou trois doubles, ou de quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puiſſent tenir chaudement. Elle pourra uſer en s'allant coucher d'une cuillerée ou deux de ſyrop de vin brûlé, lequel eſt fort propre à faire bonne digeſtion, s'il eſt fait de la maniere ſuivante. Prenez demi-ſeptier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demie-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de ſucre : mettez le tout enſemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu ſur un réchaud, y faiſant prendre le feu, & cuiſant le tout juſques à conſiſtence de ſyrop, duquel la femme uſera les ſoirs, une heure & demie après avoir légerement ſoupé ; ou bien elle prendra quelque cuillerée de bon roſſolis de Turin. On obſervera toujours en la toux, de quelque cauſe qu'elle procede, que la femme ait la liberté du ventre, la lui procurant avec ſimples clyſteres, qu'elle boive tiede, qu'elle

parle peu, & qu'elle ſoit bien au large dans ſes habits ; parce qu'étant ſerrée, la Matrice ſeroit encore plus fortement pouſſée en bas, par les efforts que cette toux lui fait ſouvent faire, & qu'elle s'abſtienne du coït autant qu'il lui ſera poſſible, juſques à ce que cet accident ſoit paſſé, d'autant que ſon action eſt entiérement contraire aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade, leſquelles doivent auſſi éviter toute ſorte de purgatifs, & principalement ſi elles ſont ſujettes à quelque crachement de ſang : Et comme le dormir eſt fort propre pour arrêter les défluxions, on le lui procurera par quelque petit julep, ſi beſoin eſt, ſans uſer aucunement de forts narcotiques qui ſont très-dangereux à la femme groſſe, ſi ce n'eſt en extrême neceſſité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'être bleſſée en faiſant un faux pas. J'en ai rapporté l'hiſtoire au Chapitre treiziéme de ce premier Livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant ſi haut, & principalement dans la premiere groſſeſſe (parce que le ventre & les ligamens larges qui ſoûtiennent la Matrice n'ont pas encore été relâchez) qu'elles croyent preſque l'avoir dans la poitrine ; à cauſe dequoi elles ont une ſi grande oppreſſion & difficulté de reſpirer, qu'il leur ſemble qu'elles aillent étouffer auſſi-tôt qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté ſeulement à un premier étage ; ce qui provient de ce que leur Matrice extrêmement étenduë, preſſe fortement l'eſtomach & le foye, qui repouſſent le diaphragme en haut, comme j'ai dit, & ne lui laiſſent pas une entiere liberté de ſe mouvoir, dont cette difficulté de reſpirer eſt cauſée : ſouvent auſſi leurs poulmons ſont tellement abreuvez & pleins de ſang, qui y regorge de tout le corps dans la groſſeſſe, qu'ils ne donnent que difficilement paſſage à l'air. Si cela eſt ainſi, elles reſpireront bien plus à leur aiſe, lorſqu'on leur aura tiré un peu de ſang du bras : car les poulmons étant deſemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à ſe mouvoir ; mais ſi cette difficulté de reſpirer procede de la compreſſion que fait la Matrice au diaphragme, en repouſſant les parties du bas ventre contre lui ; en ce cas, le meilleur remede eſt, que la femme ne ſoit point ſerrée dans ſes habits, & qu'elle mange plutôt peu & ſouvent, que de remplir ſon eſtomach beaucoup à la fois, parce qu'il preſſeroit encore pour ce ſujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainſi l'accident ; & qu'elle n'uſe d'aucune viande viſqueuſe & venteuſe, comme ſont la plûpart des legumes ; mais ſeulement de celles qui ſont de facile digeſtion, &

qui tiennent le ventre libre : Elle doit auſſi pour lors éviter ſur-tout la peur & la triſteſſe, d'autant que ces deux paſſions faiſant retourner le ſang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de reſpirer, & la poitrine engagée, courroit riſque d'en être ſuffoquée : car l'abondance de ce ſang rempliſſant tout à coup & outre meſure les deux ventricules du cœur, empêche ſon mouvement, ſans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'Enflûre variqueuſe, & de la douleur des cuiſſes & des jambes.

IL eſt très-aiſé à ceux qui ont connoiſſance du mouvement circulaire du ſang, de concevoir la raiſon pourquoi pluſieurs femmes groſſes ont les cuiſſes & les jambes enflées & douloureuſes, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne; ce qui les incommode grandement à marcher. Pluſieurs croyent que la femme ayant plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture, dont l'abondance n'eſt repurgée comme elle avoit accoutumé, la nature par la vertu expultrice des parties ſuperieures, qui ſont toujours plus fortes, en chaſſe le ſuperflu ſur les inferieures, qui ſont les jambes, comme ſur les plus foibles, & plus diſpoſées à le recevoir, à cauſe de leur ſituation baſſe; mais il me ſemble que la circulation du ſang nous fait bien plus facilement connoître comment cela ſe fait, ſans être obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La choſe arrive ainſi, à mon avis, qui eſt, que ſuivant le mouvement circulaire du ſang, les veines ſaphênes & les crurales reçoivent en elles celui qui avoit été apporté aux extrêmitez inferieures par les arteres, & les conduiſent après le long de la jambe & de la cuiſſe, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui ſe dégorgent dans la veine cave, pour remonter auſſi par elle au cœur, & ainſi toujours continuellement. Cela poſé en fait (comme on n'en doit pas douter, puiſque c'eſt une verité fondée ſur l'experience) quand la femme eſt groſſe, & principalement vers les derniers mois, auquel tems la Matrice eſt ſi étenduë, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à preſſer les veines iliaques par ſa groſſeur & peſanteur, empêchant par ce moyen;

moyen que le ſang ne puiſſe avoir ſon cours & ſon mouvement ſi libre qu'il étoit avant la groſſeſſe ; ce qui fait que les parties inferieures qui ſont les crurales & les ſaphenes en ſont gonflées, ni plus ni moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure ; à cauſe que ces veines étant comprimées, le ſang s'y arrête ne trouvant pas ſon paſſage tout-à-fait ſi facile. Les veines iliaques étant donc ainſi preſſées par la groſſeur & la peſanteur de la Matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tous bouffis ; & même ces veines, & entr'autres les ſaphenes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes, quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe, juſques à l'extrémité du pied, dans leſquelles le ſang ſéjournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt, ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ſes parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion des veines, fait ruption des valvules, qui ſervoient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter ; après quoi le ſang venant à retomber, n'étant plus ainſi ſoûtenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſéjour, ces dilatations de veines que nous appellons varices : & ce qui confirme d'autant plus que ces ſortes d'enflures de jambes aux femmes groſſes procedent de la cauſe que je viens d'expliquer, c'eſt que toutes celles qui ſont groſſes de deux enfans ont toûjours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur groſſeſſe.

Pour remedier à cela, ſi la femme a ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lorſqu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices ; afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toûjours exterieures, elles ſoient empêchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe être corrompu par le ſéjour qu'il y feroit ; ce qu'étant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire ; parce que ſa plus gran-

de partie paſſe pour lors par les vaiſſeaux qui ſont ſituez plus profondément. La femme en cet état gardera auſſi le lit, ſi faire le peut ; d'autant que par cette ſituation, ſon corps étant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le ſang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il remonte, lors que la femme eſt debout ; c'eſt ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le ſoir que le matin ; & ſi on voit au reſte du corps des ſignes de plenitude & d'abondance de ſang, on la pourra ſaigner du bras ſans danger : Mais il ne faut pas faire ouverture des varices ; comme on pourroit bien faire ſi la femme n'étoit pas groſſe ; car cette évacuation tiendroit lieu d'une ſaignée du pied qui ne doit être aucunement pratiquée durant le tems de la groſſeſſe.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent ſeulement à cauſe de leur debilité, & non pour le ſujet que nous venons de dire, & qui les ont ſi œdemateuſes, qu'y poſant le doigt, & l'ayant relevé, le veſtige y demeure enfoncé. Ce qui ſe fait parce qu'elles ſont deſtituées de chaleur naturelle aſſez forte, pour cuire & digerer toutes les humeurs qui leur ſont envoyées pour la nourriture, & pour en expulſer les ſuperfluitez, qui par ce moyen reſtent en grande quantité, les rendent ainſi œdemateuſes. A ces ſortes d'enflures, on ſe ſervira de vin aromatique, dans quoi on trempera des compreſſes qu'on mettra deſſus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier. Ce vin ſera fait avec romarin, laurier, thym, marjolaine, ſauge & lavande, de chacun une poignée; roſes de Provins demie-poignée ; balauſtes & alun, de chacun une once : faiſant boüillir le tout dans trois pintes de vin rouge, juſques à la diminution du tiers ; après quoi on le paſſera au travers d'un linge pour s'en ſervir au beſoin, ainſi qu'il eſt dit. Mais comme la groſſeſſe cauſe le plus ſouvent ces enflures, auſſi ceſſent-elles ordinairement lorſque la femme eſt accouchée ; d'autant qu'en ce tems elle ſe purge des ſuperfluitez de toute l'habitude par le moyen de ſes vuidanges, pourvû qu'il s'en faſſe une bonne évacuation; car ſi elles étoient ſupprimées, comme il arrive quelquefois, il ſe feroit auſſi-tôt un reflux de toutes ces humeurs ſur la Matrice, qui n'étant pas évacuées lui cauſeroient une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE ſang menſtruel qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois, s'amaſſant en grande abondance vers la Matrice, qui ne lui peut pas permettre le paſſage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle eſt exactement fermée dans la groſſeſſe, eſt obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement ſur les parties voiſines de la Matrice, ce qui cauſe à beaucoup de femmes des hémorrhoïdes tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce tems, auſſi-bien qu'en d'autres, de toutes les differentes eſpeces, dont nous ne parlerons pas ici : mais nous traiterons ſeulement de celles qui ſont cauſées par la groſſeſſe, d'autant que notre intention n'eſt que de faire connoître quelques particularitez des maladies des femmes lorſqu'elles ſont en cet état.

Les hemorrhoïdes ſont des tumeurs douloureuſes, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémitez des veines hemorrhoïdales, leſquelles ſont cauſées en la femme groſſe, de l'abondance du ſang qui ſe jette ſur ces parties, provenant, ainſi que j'ai dit, de ce que le corps en ce tems n'eſt pas purgé de ſes ſurperfluitez, comme il avoit accoûtumé auparavant. Elles viennent auſſi très-ſouvent par de grands efforts que font les femmes groſſes pour aller à la ſelle, quand elles ſont conſtipées du ventre ; comme cela leur arrive ordinairement, à cauſe que la Matrice étant ſituée ſur le *rectum*, empêche en le preſſant, que les excremens qui y ſont contenus ne ſortent ſi facilement, & par ces efforts, le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux prochains étant pouſſé avec violence, fait enfler & bourſouffler leurs extrémitez, auſquelles par ſon ſejour ſurviennent ces tumeurs douloureuſes que nous appellons *hemorrhoïdes*, dont les unes ſont internes, & les autres ſont externes ; les unes petites & ſans douleur ou fort peu, & les autres ſont extrêmement groſſes & douloureuſes. C'eſt ce qu'il ſuffit de ſçavoir pour leurs differences générales, ſans nous arrêter aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles ſont petites & ſans douleur, tant les internes que les externes, il ſuffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage, ce qui ſe fera par les remedes qui empêchent & détournent la flu-

xion de ces parties : Mais on remediera au plûtôt à celles qui ſont groſſes & douloureuſes, en appaiſant avant toutes choſes la grande douleur ; d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion eſt toûjours augmentée. Pour ce ſujet, ſi la femme groſſe a en tout le corps les autres ſignes de répletion, on lui tirera ſûrement une fois du ſang du bras, & même juſques à deux fois, en cas de neceſſité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son regime de vivre ſera humectant & rafraîchiſſant ; & elle n'uſera d'aucuns alimens de haut goût, s'abſtenant auſſi du coït ; à cauſe que par l'agitation de ſon action, le ſang étant extrêmement échauffé, il eſt pour lors bien plus diſpoſé à fluer ſur la partie malade, qui eſt voiſine de la Matrice. Mais ſi les gros excremens retenus dans l'inteſtin *rectum* étoient cauſe des hemorrhoïdes, & que la femme eût le ventre reſerré, comme il arrive à pluſieurs qui ſont quelquefois une ſemaine entiere ſans aller à la garderobe, on lui donnera un clyſtere de ſimple eau tiede, ou compoſé de décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lain, avec miel nenuphar, dans lequel on mêlera un peu d'huile d'amandes douces, ou du beurre frais ; obſervant de n'y rien mettre qui puiſſe piquoter, d'autant que le mal en ſeroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes ſont internes ; & pour lors, afin que la femme puiſſe recevoir plus facilement le clyſtere, on doit mettre à l'extrémité du canon de la ſeringue un petit bout de boiau de poulet, qui le revête par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le ſiege ; après quoi elle uſera auſſi d'un regime de vivre médiocre & rafraîchiſſant, en obſervant le repos dans le lit, juſques à ce que le fort de la fluxion ſoit paſſé ; & on baſſinera pendant ce tems les hemorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la decoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin. L'huile d'œuf ſeul, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long tems enſemble avec un jaune d'œuf crû, dans le mortier de plomb, ſont fort anodines, & propres à en appaiſer la douleur ; & ſi l'inflammation en grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* mêlez en égales portions.

Après ce regime de vivre, la ſaignée & l'application de ces remedes rafraîchiſſans & anodins ſeulement (d'autant qu'on ne doit pour lors uſer d'aucuns repercuſſifs, de peur de repouſſer au dedans ce ſang impur, ou de faire endurcir les hemorrhoïdes,) ſi elles ne deſenflent pas, il faudra appliquer quelques ſangſuës,

qui pourront par leur ſuccément vuider le ſang qui s'y eſt arrêté, ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de préferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on ſent quelque molleſſe, & une eſpece d'innondation ; Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoique par le moyen des hemorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en ſont ſoulagez quand elles fluent mediocrement, la nature s'y étant accoûtumée ; neanmoins aux femmes il n'en eſt pas de même ; parce que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit être faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne ſont point groſſes : toutefois dans le temps de la groſſeſſe, elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au défaut de la naturelle ; car pourvû que les hemorrhoïdes fluent moderément & ſans douleur, elle en pourra pareillement être ſoulagée ; mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis ; & pour éviter cet accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec décoction de balauſtes, écorce de grenade, & roſe de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun, ou bien on y appliquera un cataplaſme fait avec bol d'Armenie, ſang de dragon, & terre ſigilée, avec blanc d'œuf. Il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras & par des ventouſes ſéches, appliquées ſur la region des reins, & faire d'autres remedes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme groſſe.

LE flux de ventre eſt une frequente déjection par l'*anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins. On en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier, qu'on nomme *lienterique*, eſt celui dans lequel l'eſtomac n'ayant pas digeré les viandes qu'il avoit reçuës, les laiſſe écouler preſque toutes cruës : Le ſecond, que l'on appelle *diarrhéïque*, eſt quand les inteſtins ſe déchargent ſimplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent ſans douleur conſiderable ; & le troiſiéme qui eſt le plus fâcheux, eſt le *dy-*

ſenterique, par lequel avec les humeurs & les excremens la perſonne malade vuide du ſang, avec de grandes douleurs cauſées par l'ulceration des inteſtins.

De quelque nature que ſoit le flux de ventre, s'il eſt grand, & s'il continuë long-temps, il met la femme groſſe en grand danger d'avorter; c'eſt ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 34. du 5. livre. *Mulieri in utero gerenti ſi alvus plurimùm profluat, periculum eſt ne abortiat.* Car ſi le flux eſt lientherique, l'eſtomach ne cuiſant pas les alimens qu'il a reçûs, & les laiſſant incontinent écouler ſans les convertir en chyle, dont il ſe devroit faire du ſang pour nourrir la mere & ſon enfant, il eſt impoſſible qu'ils n'en ſoient tous deux extrêmement affoiblis faute de nourriture. S'il eſt diarrhéique, & qu'il continuë long-temps, il cauſera le même accident, parce qu'il ſe fait une grande diſſipation d'eſprits avec l'évacuation des humeurs. Mais le danger eſt bien plus grand quand le flux eſt dyſenterique; d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des inteſtins, cauſées par leur ulcération, leſquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à ſe décharger des humeurs acres & bilieuſes, dont ils ſont extrêmement abreuvés, ce qui fait un grand ébranlement, & une commotion violente à la Matrice, qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient: car par la compreſſion que les muſcles du ventre font de tous côtez à la Matrice, & celle que lui fait auſſi le diaphragme, qui eſt pouſſé en bas, dans les efforts que la femme fait ſi ſouvent pour aller à la ſelle avec peine, l'enfant eſt contraint, à cauſe de cette violence, de ſortir avant terme; ce qui arrive d'autant plûtôt, que ces épreintes & ces teneſmes ſont grands, comme remarque le même *Hipocrate* dans l'Aphoriſme 17. du 7. liv. *Mulieri utero gerenti ſi teneſmus ſupervenerit facit abortum.* S'il ſurvient, dit-il, teneſme à la femme groſſe, cela la fait avorter. Ce teneſme eſt une maladie de l'inteſtin droit, qui lui fait faire de violens efforts pour ſe décharger, ſans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuſes mêlées de ſang, deſquelles il eſt continuellement irrité. Quand ces ſortes de flux de ventre arrivent aux femmes groſſes, c'eſt ordinairement à cauſe qu'elles ont toûjours la digeſtion de l'eſtomach affoiblie à raiſon des alimens de mauvais ſuc, que ces appetits étrangers qu'elles ont, leur font ſouvent manger, par l'uſage continuel deſquelles étant à la fin débilité, il les laiſſe écouler auſſi-tôt ſans les avoir digerez; ou bien y demeurant plus long-temps, ils ſe convertiſſent en un chyle corrompu,

lequel étant deſcendu dans les inteſtins, les irrite & les contraint par ſon acrimonie à ſe décharger ainſi fort ſouvent.

Quoique le flux de ventre, de quelque nature qu'il ſoit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hypocrate*, neanmoins j'ai vû des femmes groſſes l'avoir continuellement durant deux ou trois mois ſans avorter, & en guerir auſſi-tôt qu'elles étoient accouchées, ainſi que le même *Hypocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epicharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. Liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. Liv. de ſes Obſervat. rapporte l'hiſtoire d'une femme qui eut une dyſenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû être arrêtée par aucun remede, ceſſa de ſoi-même auſſi-tôt qu'elle fût accouchée d'un enfant qui ſe portoit bien; & j'ai moi-même accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui ſe portoit aſſez bien, quoique ſa mere eut eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de ſa groſſeſſe. Mais tous ces exemples particuliers n'empêchent pas que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme groſſe en danger d'avorter, & ſouvent même en très-grand peril de la vie, ſi le flux de ventre ne ceſſe incontinent après l'accouchement, comme je l'ai vû arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au ſixiéme mois par un flux dyſenterique qu'elle eut durant deux mois & demi, & qui continuant encore après ſon avortement, la fit mourir au dixiéme jour; car comme dit *Hypocrate au 2. Liv. des Predictions*, ſi la femme qui avoit dyſenterie avant que d'accoucher en doit échapper, la maladie doit ceſſer le même jour de ſon accouchement, ou très-peu de temps après, comme elle fit à la femme de cet *Epicharmus*; ce qui n'étant pas arrivé à celle de cet Avocat, lui cauſa la mort, de la maniere que je l'ai décrite en l'Obſ. XIII. du Livre de mes Obſervations.

Pour proceder ſûrement à la gueriſon de ces differens flux de ventre (à quoi il eſt neceſſaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en eſt la nature, afin de remedier à la cauſe qui l'entretient. Si c'eſt un flux lienterique, ſurvenu, comme il arrive d'ordinaire, après les continuels vomiſſemens, qui ont tant débilité l'eſtomach, & relâché ſes membranes, que n'ayant plus de force de rejetter les alimens par haut, il les laiſſe écouler ſans coction par bas; la femme en ce cas s'abſtiendra de tous ces appetits étranges, & uſera de bons alimens, de facile digeſtion, & en petite quantité à la fois,

afin que ſon eſtomach les puiſſe plus facilement cuire & digerer ; elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de ptiſane commune, qui ne lui eſt pas propre en cette rencontre, ſi ce n'étoit qu'elle eût la fiévre bien fort ; car ſi elle ne l'avoit que legerement, l'uſage du vin trempé de la maniere doit être preferable ; d'autant que cette fievre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'eſt que ſymptomatique, étant entretenuë par cette debilité d'eſtomach, laquelle ceſſera auſſi-tôt qu'il aura été fortifié ; à quoi aidera éncore beaucoup, ſi la femme devant & après ſes repas uſe de quelques confortatifs ; comme ſi elle prend une cuillerée ou deux de ſyrop de vin brûlé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre ſeiziéme de ce premier Livre, ou un peu de bon hypocras, ou de vin d'Alican, & de l'un ou de l'autre ſelon ſon apetit. Il ne ſera pas auſſi mauvais qu'elle mange un peu de conſerve de roſe ou un peu de bon cotignac avant ſon repas : elle portera une peau d'agneau ou de cygne ou de vautour ſur la region de ſon eſtomach, pour lui conſerver & augmenter ſa chaleur naturelle ; qui eſt très neceſſaire à la digeſtion des alimens, obſervant de ne lui point donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité, d'autant qu'elle en ſeroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre eſt diarrheïque, & qu'il n'y a ſeulement que les excremens qui ſont contenus aux inteſtins qui ſe vuident, avec quelques humeurs ſuperfluës que la nature y envoye pour en faire expulſion ; s'il ne continuë pas long-temps, & qu'il aille doucement, la femme n'en ſera pas incommodée, ni en danger, que quand il aura paſſé ces bornes ; & on doit laiſſer faire cette operation à la nature, ſans l'en empêcher du commencement, ſe contentant pour lors de moderer ſeulement l'évacuation ſans l'arrêter. Mais ſi cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'eſt un témoignage qu'il y a de mauvaiſes humeurs collées & attachées aux parois interieures des inteſtins, qui les obligent en les piquotant à ſe décharger ſouvent, leſquelles il faut diſſoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puiſſe détacher, & évacuer ; après quoi le flux de ventre ne manquera pas de ceſſer, ce qu'on fera par quelque legere infuſion de rubarbe, avec le ſyrop de chicorée, ou en prenant une once de catolicon double de rubarbe.

Mais ſi nonobſtant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & ſe convertit

en

en dyſenterie, la malade faiſant à chaque moment des ſelles ſanglantes, avec de grandes douleurs & teneſmes, c'eſt pour lors qu'elle eſt en très-grand danger d'avorter : ce que l'on tâchera d'éviter, ſi faire ſe peut, après avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire, les mauvaiſes humeurs qui étoient dans les inteſtins, en empêchant par le bon régime qu'il ne s'en engendre d'autres ; pour lequel ſujet elle uſera de bons boüillons de veau & de volaille, dans leſquelles on fera cuire des herbes raftaîchiſſantes, avec un pomme de coin, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées : elle mangera du rit cuit dans ſes boüillons, ou de la boüillie, dans laquelle on délayera quelques jaunes d'œufs frais, obſervant toujours de la faire bien cuire : ces alimens lenifient & adouciſſent les inteſtins.

Son breuvage ſera d'eau ferrée avec un peu de vin, ſi elle n'a point de fievre ; & au cas qu'elle en eût, elle mettroit plutôt de fois à autre une cuillerée de ſyrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau : elle pourra auſſi manger quelque peu de cotignac & de conſerve de roſes, ou d'autres choſes aſtringentes & confortatives, pourvû que le corps ait été purgé auparavant ; & parce que dans ce flux il y a toujours de grandes douleurs & tranchées par-tout le ventre & aux inteſtins, & principalement au *rectum*, à cauſe que toutes les humeurs ſe chargeant ſur lui, l'irritent extrêmement, & lui cauſent des épreintes continuelles. il faudra tâcher de les appaiſer, afin d'empêcher que l'avortement n'arrive : ce qu'on fera par des clyſteres faits avec le boüillon d'une tête de veau ou de mouton bien cuite, y mêlant deux onces d'huile violat, ou bien du lait tout récemment trait, dans lequel on aura délayé deux jaunes d'œufs frais, faiſant prendre auſſi à la malade un peu de *laudanum* dans un jaune d'œuf, pour la faire repoſer : & après qu'on aura uſé de ces lavemens anodins & nourriſſans, ſelon qu'on jugera être neceſſaire, leſquels la malade gardera le plus long-tems qu'elle pourra, afin de mieux appaiſer ces douleurs, on lui en donnera de déterſifs, faits de la décoction d'orge, mauves, guimauves, & miel roſat ; enſuite de quoi on ſe ſervira de ceux qui ſont aſtringens, parmi leſquels on ne doit mêler aucune huile ni miel, d'autant que ces choſes relâchent au lieu de reſſerrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau de laituë & de plantin ; après quoi on viendra aux plus forts, compoſez de la décoction de feüilles & racines de plantin, boüillon blanc, & queuë de cheval, avec roſes de Provins & l'écorce de grenade,

qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre ſigillée & ſang de dragon, de chacun deux dragmes. On en pourra même auſſi fomenter le ſiege; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts aſtringens, avant que d'avoir premiérement purgé la femme avec les remedes declarez ci-deſſus, de peur que, comme on dit, le loup ne ſoit enfermé dans la bergerie, & que voulant empêcher l'avortement, on ne causât par un plus grand malheur, la mort à la mere, & à ſon enfant par conſéquent, en retenant au dedans quantité de mauvaiſes humeurs, dont la nature ſe vouloit décharger. C'eſt ce qu'on évitera, ſi on obſerve bien les choſes que nous avons dites.

Mais comme les douleurs du flux dyſenterique procedent aſſez ordinairement d'une humeur âcre, & d'un mauvais chyle qui s'écoule de l'eſtomach & des inteſtins ſuperieurs, dans leſquels une bile corroſive ſe dégorge auſſi, & que les clyſteres ne peuvent parvenir juſques en ces parties, pour adoucir l'acrimonie de ces humeurs, j'ai ſouvent conſeillé avec un très-bon ſuccès à des femmes groſſes; & à d'autres perſonnes travaillées de cette fâcheuſe maladie, de prendre par la bouche auſſi-bien qu'en lavement, deux ou trois fois par jour, une demie écuellée de lait de vache à chaque fois tout chaud & récemment trait, par le ſeul uſage duquel elles ont été parfaitement gueries en peu de jours de leur dangereux flux dyſenterique, dont elles n'avoient pas pû être ſoulagées par tout autre remede. Mais il faut avoir ſoin que ce ſoit du lait d'une vache bien ſaine, qui ne ſoit pas pleine ni en chaleur, & qu'elle n'ait pas trop récemment vellée, & qu'elle ſoit nourrie de bonne pâture, & abreuvée de bonne eau. Je donnai un jour le même conſeil à une femme groſſe de ſix mois paſſez, qui, comme elle étoit d'une très-forte & vigoureuſe complexion, lui auroit été certainement ſalutaire, ſi pour ſon malheur, elle n'eût pas été empêchée de le ſuivre par un Médecin, qui étant venu la voir après moi, & ſçachant que je lui avois ordonné l'uſage du lait pour le flux dyſenterique dont elle étoit fort travaillée depuis plus de trois ſemaines, lui fit entendre & à ſon mari, que le lait ne lui convenoit aucunement, & qu'*Hipocrate* en ſes Aphoriſmes en défendoit expreſſément l'uſage aux perſonnes qui avoient la fiévre comme elle avoit. Mais ce Médecin avoit bien peu de raiſon en cette occaſion, ne prenant pas garde que la petite fiévre qu'avoit la malade n'étoit qu'un ſimple accident de la douleur du flux dyſenterique, auquel il falloit remedier de la maniere que je lui avois

conſeillé, & non pas par des purgatifs réiterez, & autres inutiles remedes, dont il continua de lui faire uſer durant huit jours, qui, au lieu de la guérir, comme il avoit promis, augmenterent encore, comme je l'avois prédit, le flux dyſenterique, & la firent avorter d'un enfant de ſix mois & demi, & mourir ſix jours enſuite.

CHAPITRE XIII.

Du flux menſtruel qui arrive quelquefois à la femme groſſe.

HYPOCRATE en l'Aphoriſme 60. du 5. livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impoſſibile eſt fœtum eſſe ſanum.* Si les menſtruës fluent à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain. Mais cet Aphoriſme ne ſe doit pas expliquer au pied de la lettre: il ſe doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance: car quoique ſelon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menſtruës ne doivent fluer quand la femme eſt groſſe, d'autant que leur paſſage ordinaire eſt bouché, & auſſi parce que ce ſang doit pour lors être employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il ſeroit fruſtré s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce ſujet extrêmement debilité; neanmoins il ſe voit des femmes, qui encore qu'elles ſoient groſſes, ne laiſſent pas d'avoir leurs ordinaires juſqu'au quatriéme mois, qui eſt le tems auquel l'enfant venant à être déja grand, attire à lui quantité de ſang pour ſa nourriture, au moyen de quoi il n'y en peut reſter de ſuperflu ſi facilement que dans les commencemens de la groſſeſſe. Je connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ſes groſſeſſes a eu ſes menſtruës reglement de mois en mois, comme elle avoit coûtume (ſinon quelque peu moins) juſques au ſixiéme mois, auquel tems elles lui ceſſoient ſeulement; nonobſtant quoi elle eſt toûjours accouchée à terme de tous ſes enfans. J'en ai vû une autre, qui ne croyant pas être groſſe, à cauſe qu'elle avoit ſes ordinaires, & reſſentant quelque incommodité de la groſſeſſe, s'imaginant que ce fût une autre maladie, obligea, ſon Medecin de la faire ſaigner & purger par pluſieurs fois; ce qu'il fit tant faire, qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut après avoir avorté d'un enfant de trois mois.

Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui ſont fort ſanguines & aux pituiteuſes, leſquelles faiſant beaucoup plus de ſang que l'enfant n'en a beſoin pour ſa nourriture dans les com-

mencemens de la groſſeſſe, ſe déchargent encore en ce tems de ſa quantité ſuperfluë, ce qu'elles font plus ou moins, ſelon leurs diſpoſitions, non point par le fond de la Matrice, comme elles avoient accoûtumées quand elles n'étoient pas groſſes, d'autant que ce paſſage eſt effectivement bouché par l'arrierefaix qui y eſt adhérent, & que la Matrice eſt pour lors exactement fermée; mais par deux rameaux que la nature providente & ſoigneuſe de la conſervation de l'individu, auſſi-bien que de l'eſpece, a deſtinez à cet uſage, leſquels viennent des vaiſſeaux ſpermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux teſticules & autres parties avant que d'arriver à la Matrice, ſe diviſent de chaque côté en deux rameaux aſſez conſiderables, dont l'un aboutit à ſon fond, par où coulent les mois quand la femme n'eſt pas groſſe, & l'autre n'y entrant pas, vient le long de ſon corps ſe terminer au côté de l'orifice interne de la Matrice, par le moyen duquel les mois ſe déchargent pendant la groſſeſſe, s'il arrive que la femme ſoit pletorique; ce qui ſe fait encore par quelques autres rameaux qui naiſſant des vaiſſeaux hypogaſtriques, viennent auſſi ſe terminer au même endroit.

Lorſque la femme groſſe vuide du ſang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il ſort, & de quelle maniere; ſi ce ſont des menſtruës ordinaires, ou ſi ce n'eſt pas une veritable perte de ſang. Si ce ſont des menſtruës ordinaires, le ſang viendra periodiquement au tems accoûtumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce tems, & non pas de ſon fond; ce qui ſe connoîtra ſi en touchant avec le doigt, on trouve ſon orifice interne exactement clos, lequel ne le ſeroit pas ſi le ſang venoit du fond; comme auſſi s'il fluë ſans douleur & en petite quantité; toutes leſquelles circonſtances ne ſe rencontrent pas à la perte de ſang, mais bien d'autres contraires, ainſi que nous ferons voir au chapitre ſuivant. Il faut encore examiner ſi ce flux vient par la ſeule ſuperfluité, ou ſi ce n'eſt point par l'acrimonie du ſang, ou par la debilité des vaiſſeaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes neceſſaires. S'il provient de la ſeule abondance dont la femme ſe purge quelquefois nonobſtant ſa groſſeſſe, à cauſe qu'elle en fait plus que ſon enfant n'en peut conſommer pour ſa nourriture durant les premiers mois; bien loin que ce flux nuiſe pour lors à la mere & à l'enfant, il leur eſt profitable, quand il eſt moderé; car ſi la Matrice n'étoit point déchargée de ce ſang ſuperflu, l'enfant qui eſt encore petit, en ſeroit ſuffoqué & noyé, ſi on n'uſoit

de la ſaignée, pour ſuppléer au défaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire. Il eſt néanmoins toûjours bien plus ſûr de vuider en ces ſortes de femme la plenitude du ſang par la ſaignée du bras, que d'en commettre ainſi l'expulſion à la ſeule nature, par la voye de la Matrice, dans le tems de la groſſeſſe. Mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance, & de plenitude au corps de la femme, qui n'avoit auſſi avant ſa groſſeſſe ſes menſtruës qu'en petite quantité, qui ne laiſſent pas de couler après qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la debilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a prétendu parler dans le 60. Aphoriſme que j'ai rapporté ci-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas être ſain, ſi leurs menſtruës fluent durant leur groſſeſſe; d'autant qu'il ne leur reſte pas aſſez de ſang pour la nourriture de leur enfant, ce qui les met en très-grand danger d'avorter; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chaſſe le loup hors du bois, de même le defaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir de ſon cachot avant qu'il en ſoit tems.

Pour empêcher que ce flux ne produiſe un ſi fâcheux accident, la femme ſe tiendra en très-grand repos couchée dans ſon lit, s'abſtenant de toutes choſes qui lui peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraîchiſſant, mangeant des viandes qui engendrent de bon ſang & qui l'épaiſiſſent, à quoi ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche & jaret de veau, dans quoi on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraîchiſſantes, comme pourpier, laituë & autres. Les œufs frais, la gelée, les potages de ris & d'orge mondée faits avec ces conſommez lui ſont propres: & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on mêlera un peu de ſyrop de coins. Elle doit s'abſtenir entierement du coït, parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler davantage, à quoi contribuë auſſi beaucoup l'agitation de la partie dans ſon action. Il ſera très-bon auſſi de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renouée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la femme. Mais ſi nonobſtant tout cela ce flux ne laiſſoit pas de continuer, quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mammelles pour faire revulſion de ce ſang & le détourner: c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. livre: *Mulieri ſi*

velis menſtrua ſiſtere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone. Mais cela n'a pas grand effet. J'aimerois encore mieux faire cette revulſion par la ſaignée du bras, ſi les forces le permettoient; & comme en cette rencontre l'enfant eſt extrêmement debilité par cette évacuation, on la fortifiera, en mettant ſur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compreſſes trempées dans du gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec ſon écorce, des roſes de Provins, & un peu de canelle: Mais le meilleur moyen de lui faire reprendre vigueur, eſt de temperer le ſang de ſa mere, & d'en empêcher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe.

IL y a bien de la difference entre le flux menſtruel dont j'ai parlé au précedent chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoiqu'elle ſoit groſſe, & la perte de ſang dont il eſt maintenant queſtion; car, comme j'ai déja dit, le flux menſtruel vient periodiquement au tems accoûtumé, ſans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice aux environs de ſon orifice interne durant la groſſeſſe, après quoi il ceſſe entierement: Mais au contraire, cette perte de ſang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive preſque ſubitement, & le ſang ſort en grande abondance, & continuë toûjours à couler ſans interruption, ſi ce n'eſt que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, ſemblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de tems le lieu d'où il fluë; mais bientôt après ces caillots venans à être expulſez, ou à tomber d'eux-mêmes de la Matrice, il recommence encore plus fort, enſuite de quoi la mort arrive très-certainement à la mere & à l'enfant, ſi on n'y remedie au plûtôt, en accouchant la femme de la maniere que je dirai cy-après.

Quand cette perte de ſang vient vers les premiers mois de la groſſeſſe, elle eſt ordinairement cauſée par quelque faux germe, dont la Matrice tâche de ſe décharger; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaiſſeaux de ſon fond, deſquels le ſang ne ceſſe de couler, juſqu'à ce qu'elle ait expulſé les corps étrangers qui ſont contenus en ſa capacité; & d'autant plus que ce ſang ſe trouve ſubtil & échauffé pour lors, d'autant plus auſſi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de ſang

arrive à la femme groſſe d'enfant, en quelque tems que ce ſoit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaiſſeaux du fond de la Matrice, cauſée de quelque coup, chûte, ou autre bleſſure, & principalement de ce que l'arriere-faix en ces occaſions, quelquefois en d'autres, venant à ſe ſéparer en partie ou tout-à-fait du fond de la Matrice (auquel il doit être adherant pour recevoir le ſang de la mere deſtiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit joint, demeurent ouverts par ce détachement; après quoi il ſe fait incontinent un grand flux de ſang, qui eſt ordinairement d'autant plus abondant & dangereux, que le terme de la groſſeſſe eſt plus avancé; parce que les vaiſſeaux de la Matrice groſſiſſent toujours à proportion que l'enfant devient grand, & cette perte de ſang ne ceſſe point (ſi elle eſt ainſi cauſée) que la femme ne ſoit accouchée; parce que l'arriere-faix étant une fois détaché, quand ce ne ſeroit même qu'en partie, ne ſe rejoint jamais avec la Matrice; laquelle au contraire venant à ſe comprimer & à ſe reſerrer, & comme rentrer en ſoi-même (ce qui arrive incontinent après l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de ſa propre ſubſtance les ouvertures de ces vaiſſeaux; moyennant quoi cette perte de ſang ceſſe, qui autrement continuë tant que la Matrice eſt dans la diſtenſion qu'en font l'enfant & les autres choſes qu'elle renferme; à cauſe que pour lors ces vaiſſeaux demeurent toujours ouverts, juſqu'à ce qu'ayant été déchargée de ſon fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à ſe reſerrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainſi que nous le voyons en une éponge, dont les pores ou trous qui ſont fort larges quand elle eſt enflée, viennent à diſparoître & à être bouchez de ſa propre ſubſtance, ſi nous la reſerrons & comprimons avec la main.

J'ai ſouvent remarqué que la longueur du cordon de l'umbilic, étant beaucoup accourcie par pluſieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait que lorſque l'enfant, qui eſt ainſi bridé par ce cordon, ne peut preſque ſe remuer qu'il ne tiraille l'arriere-faix où il eſt attaché, & n'en faſſe en même tems un détachement d'avec la Matrice, qui cauſe auſſi-tôt une perte de ſang d'autant plus grande & dangereuſe, que ce détachement eſt grand.

Quoique j'aye dit qu'il faut par neceſſité, pour les raiſons alleguées, accoucher la femme en cette occaſion, afin de faire ceſſer la perte de ſang, je ne prétens pas qu'auſſi-tôt qu'on s'en apper-

çoit, on y procede de la maniere; car il ſe voit des pertes de ſang, quand elles ſont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arrêter quelquefois en ſe tenant ſeulement de repos au lit & par la ſaignée du bras, avec l'uſage des remedes ſpecifiez au Chapitre précedent. Ce pourroit être auſſi un flux menſtruel & ordinaire. J'ai vû quelques femmes groſſes vuider du ſang de la Matrice avec aſſez d'abondance, & même quelquefois en caillots, & néanmoins porter leur enfant juſqu'à terme, & en accoucher heureuſement. Ce ſang procede pour lors de quelque vaiſſeau qui s'ouvre vers l'exterieur de l'orifice interne, qui ne laiſſe pas de demeurer clos & fermé en ces ſortes de femmes: car quoique le ſang ſortant abondamment & par caillots, ſoit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaiſſeaux du fond de la Matrice, & le ſigne d'un prochain avortement, il ſe rencontre néanmoins quelquefois, bien que rarement, que ces caillots de ſang procedent ſeulement de celui qui ſort de quelque vaiſſeau qui aboutit à l'exterieur de ſon orifice interne; lequel ſang ainſi extravaſé, ne ſortant pas auſſi-tôt du col de la Matrice qu'il eſt hors de ſon vaiſſeau, ſe caille de la maniere dans le *vagina* en y ſéjournant un peu, à cauſe de la ſituation en laquelle la femme peut être dans le temps que ce ſang s'extravaſe. C'eſt pourquoi afin de juger très-certainement ſi une femme groſſe qui vuide du ſang de la Matrice par caillots en grande, ou petite, ou médiocre quantité, doit avorter, il la faut toucher, car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert juſques dans ſa partie interieure, & qu'on ſente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ſes membranes ſe preſenter, c'eſt alors un ſigne très-aſſuré que ce ſang vient du fond de la Matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le ſang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation ſoit de peu de durée, il faut pour lors laiſſer l'accouchement à l'œuvre de nature, pourvû que la femme ait des forces ſuffiſantes, & qu'elle ne ſoit accompagnée d'aucun autre accident fâcheux: Mais quand il coule ſubitement en ſi grande abondance qu'elle en tombe en fréquentes ſincopes, ou bien en convulſion, c'eſt en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il eſt abſolument néceſſaire d'accoucher la femme, qu'elle ſoit à terme ou non, qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes; d'autant qu'il n'y a que ce ſeul moyen pour lui ſauver la vie & à ſon enfant; & ſi on ne le fait promptement, *extremam fundet cum ſanguine vocem*, elle jettera avec le ſang les derniers ſoupirs

pirs. *Hipocrate* en a bien remarqué le danger dans l'Aphoriſme 56. du 5. Livre, où il dit, *In fluxu muliebri ſi convulſio & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de ſang de la femme il ſurvient convulſion & défaillance de cœur, c'eſt un mauvais ſigne.

Il ne faut pas en cette occaſion dangereuſe attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & pouſſent en bas ; car quoi qu'il leur en ſoit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui ſoient de la ſorte, d'abord que la perte de ſang a été juſques à la ſyncope & à la convulſion ; & on ne doit pas auſſi differer juſques à ce que la Matrice ſoit beaucoup ouverte ; d'autant que cette effuſion de ſang l'humectant grandement, & les foibleſſes la relâchant, font qu'elle ſe peut pour-lors auſſi facilement dilater, que ſi elles avoient eu quantité de fortes douleurs ; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la ſituation que nous dirons en parlant de l'accouchement ; après quoi le Chirurgien ayant ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ſes doigts joints enſemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lors qu'ils ſeront à ſon entrée, pour la dilater ſuffiſamment petit à petit, & ſans aucune violence, ſi faire ſe peut ; ce qu'étant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoît que les membranes des eaux ne ſoient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, pour gliſſer en même temps ſa main au dedans d'elles ; enſuite de quoi, quelque partie que l'enfant puiſſe preſenter la premiere, quand même ce ſeroit la tête (à moins qu'elle ne fût trop avancée dans le paſſage) il doit toûjours en cette occaſion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer ; obſervant toutes les circonſtances que nous dirons au Chapitre treiziéme du ſecond Livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant ; d'autant qu'il y a bien plus de priſe & de facilité par les pieds que par la tête, ou par les autres parties. C'eſt pourquoi s'ils ne ſe preſentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher ; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres ; parce que le ſang qui s'eſt écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend ſi gliſſante par ſon humidité, qu'il ne lui ſera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire ; après quoi il délivrera la femme de ſon arriere-faix, qui eſt toûjours fort peu adherent en ces rencontres ; prenant bien garde à ne laiſſer aucuns grumeaux de ſang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'étant fait, on le verra ceſſer peu après

avec tous les accidens, ſi on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont peri avec leurs enfans, pour n'avoir pas été aſſiſtées de la maniere en ce fâcheux accident; & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eut été autrement certaine, pour avoir été ſecouruës aſſez à temps; comme auſſi pluſieurs enfans ont reçu le Sacrement de Baptême, dont ils auroient été fruſtrez ſans cela. *Guillemeau*, dans le 13. chap. du 2. livre *de l'accouchement*, fait mention de ſix ou ſept hiſtoires qui font foy de cette verité, dans la plûpart deſquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les ſanglantes victimes, pour n'avoir pas été accouchées en pareille rencontre; ce que les autres évitent l'ayant été d'aſſez bonne heure. Mais pour confirmer d'autant plus la choſe par mes propres experiences, je ferai recit d'une entr'autres, qui eſt très-remarquable, & dont le ſouvenir m'eſt ſi ſenſible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoître au public, afin qu'il en puiſſe profiter, me ſemble être du ſang; d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occaſion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moi une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celui qui étoit ſemblable au mien.

Ce fut il y a près de vingt-neuf ans, que ma ſœur, qui n'avoit pas encore vingt & un an, étant groſſe de huit mois & demi, de ſon cinquiéme enfant, ſe portant extrêmement bien pour lors, fut ſi malheureuſe que de ſe bleſſer (quoique legerement en apparence dans ce moment) étant tombée ſur les genoux, ſon ventre ayant auſſi porté un peu à terre par la chûte; après quoi elle demeura un jour ou deux ſans s'en trouver beaucoup incommodée; ce qui fit qu'elle negligea de garder le repos qui lui étoit bien neceſſaire; mais le troiſiéme jour de ſa bleſſure ſur les onze heures du matin, elle fut ſubitement ſurpriſe de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, leſquelles furent auſſi-tôt accompagnées d'une grande perte de ſang, ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent ſa Sagefemme, qui n'entendoit pas des mieux ſon métier, laquelle étant arrivée, lui dit qu'il falloit pour l'accoucher, ſe donner patience que ſa Matrice ſe dilatât d'elle-même par les douleurs; l'aſſûrant au reſte qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle ſeroit bien-tôt délivrée de cet accident, d'autant que ſon enfant venoit bien. Elle la fit ainſi vainement eſperer durant trois ou quatre heures, juſques à ce que le flux de ſang continuant toûjours fortement, les douleurs commencerent à ceſſer, & que la pauvre

femme fut tombée par pluſieurs fois en foibleſſe ; après quoi cette Sagefemme demanda un Chirurgien pour la ſecourir en cette occaſion. On vint incontinent chez moi pour m'en avertir ; mais malheureuſement ne m'y étant pas trouvé pour lors, on fut querir celui qu'on croyoit être le plus habile de tous les Chirurgiens, qui pratiquoient à Paris les accouchemens, lequel fut auſſi-tôt conduit au logis de ma ſœur, où il arriva ſur les quatre heures après midy ; mais l'ayant vû en cet état, il ſe contenta ſeulement de dire que c'étoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de lui faire recevoir ſes Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas abſolument l'accoucher ; à quoi concluoit pareillement la Sagefemme, qui croyoit que le ſentiment d'un homme ſi authentiquement eſtimé d'un chacun étoit indubitable. Lors qu'il eut fait ce prognoſtic, il s'en retourna auſſi-tôt chez lui, ſans vouloir demeurer là davantage, & laiſſa en ce déplorable état, & ſans aucun ſecours cette femme, à qui il eut indubitablement ſauvé la vie & à ſon enfant, s'il l'eut accouchée en ce temps ; ce qui étoit aſſez facile, comme on le peut bien connoître par la ſuite de cette Hiſtoire.

Après l'avis d'un homme de ſi grande reputation, joint à celui de cette Sagefemme, tout le monde qui étoit là preſent, crut que puiſque Monſieur *** n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un ſi grand mal, que d'eſperer en Dieu ſeul qui peut tout. On tâcha pour lors de conſoler le mieux qu'il fut poſſible ma pauvre ſœur, laquelle aſpiroit avec grande paſſion de me voir, pour ſçavoir ſi je lui prononcerois le même arrêt, & ſi ſon mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, étoit ſans aucun remede (car ſon ſang couloit continuellement en grande abondance.) Enfin, je revins chez moi, où on étoit venu pour me dire cette mauvaiſe nouvelle, il y avoit fort long-temps, & où par malheur je ne m'étois pas rencontré, comme j'ai dit ; ce que ſçachant je courus incontinent chez elle ; où étant arrivé, je vis un ſi pitoyable ſpectacle, que toutes les paſſions de mon ame furent agitées dans cet abord, de pluſieurs & differens mouvemens. Après quoi ayant un peu repris mes ſens, j'approchai du lit de ma ſœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens ; où étant, elle me conjura par pluſieurs fois de lui donner le ſecours, qu'elle me dit n'eſperer plus que de moi. Après que j'eus appris de la Sagefemme tout ce qui s'étoit paſſé, & qu'elle m'eût dit le ſentiment du Chirurgien qui l'avoit vûë il y avoit plus de deux heures (car

pour lors il en étoit bien ſix) j'aperçus que le ſang couloit abondamment & ſans diſcontinuer, dont elle avoit déja perdu plus des trois quarts, & ce qui eſt de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en étoit retourné, comme il me parut par la quantité de ſerviettes & d'autres linges qui en étoient tout trempez ; lequel ſang reſtant en ſon corps ſi elle eut été accouchée en ce temps, lui auroit ſans doute ſauvé la vie. Je vis auſſi qu'il lui prenoit preſque de moment en moment des foibleſſes, qui s'augmentoient de plus en plus ; ce qui me fit bien connoître qu'elle étoit encore en bien plus grand péril qu'elle n'auroit été, ſi on n'eût pas laiſſé paſſer l'occaſion de l'accoucher, deux ou trois heures auparavant, comme il étoit poſſible & facile ; d'autant que pour lors elle avoit encore preſque toutes ſes forces, qu'elle perdit enſuite avec le reſte de ſon ſang, qui avoit toûjours continué de couler ; & voulant connoître s'il étoit vrai qu'on ne la pût accoucher, je ſentis en la touchant, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle ſorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts ; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sagefemme, pour ſçavoir ſi cet orifice étoit ainſi diſpoſé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & ſi elle étoit de ſon opinion. Elle me dit qu'ouï ; & qu'il avoit toûjours été en ce même état depuis qu'il étoit ſorti. Auſſi-tôt qu'elle m'eût fait cette déclaration, je connus fort bien ſon ignorance, & la mauvaiſe politique du Chirurgien ; touchant quoi, je lui dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient été tous deux de ce ſentiment, vû que la choſe me paroiſſoit tout au contraire ; pour lequel ſujet il lui étoit aſſurément facile de l'accoucher en ce tems-là, s'il eût voulu, auſſi-bien qu'il étoit encore pour lors ; ce que j'euſſe à la verité fait en ce moment, s'il m'eût été poſſible d'avoir aſſez de force ſur mon eſprit, qui vacilla long-temps ſur la reſolution que je fus contraint d'en prendre, après avoir perdu l'eſperance de toute aſſiſtance.

Ce qui m'empêchoit, ne fut pas tant le prognoſtic qu'avoit fait ce Chirurgien ſi fameux, qui avoit perſuadé à tous les aſſiſtans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'eſt paroître temeraire que de reſiſter au dire de ceux qu'on eſtime pour des Oracles) comme auſſi le peu de force qu'avoit pour lors la malade ; mais ce fut principalement la qualité de la perſonne qui étoit ma ſœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon eſprit de ſi differentes paſſions dont il fut préoccupé en la voyant prête d'expirer

devant moi, pour la prodigieuſe perte de ce ſang qui étoit ſorti de la même ſource que le mien, qu'il ne me fut pas poſſible de m'y réſoudre ſur l'heure; c'eſt ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en étoit retourné il y avoit fort long-tems, pour le prier de revenir au logis, afin que lui témoignant moi même la facilité que je trouvois à l'operation, & que lui faiſant entendre & avoüer qu'il n'y a jamais d'eſperance en ces occaſions, ſi on ne l'entreprend au plutôt, je pûſſe le réſoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainſi la mere au deſeſpoir de la vie, comme il avoit fait, en laiſſant périr ſon enfant avec elle, auquel il eut pû procurer le Baptême, s'il eut fait ce que l'Art requiert, qui eſt que ne les pouvant ſauver tous deux, on tâche à tout le moins de ſauver l'enfant, s'il eſt poſſible, ſans préjudicier à la mere. Mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & ſollicitations qu'on lui en pût faire, s'excuſant toujours ſur ce qu'il n'étoit pas poſſible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eut dit, je renvoyai encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fut venu aſſez tems) j'aurois conclu à la néceſſité de l'operation, comme auſſi l'aurois-je fait demeurer d'accord de ſa poſſibilité: mais le malheur voulut qu'on ne le trouva pas chez lui.

Pendant toutes ces allées & venuës, il ſe paſſa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le ſang couloit toujours ſans diſcontinuation, comme auſſi les foibleſſes s'augmentoient de plus en plus. Ce fut pour lors que me voyant hors d'eſperance d'avoir les perſonnes que j'avois envoyé querir, je pris la réſolution de l'accoucher ſur l'heure, n'ayant pas été en mon pouvoir de m'y réſoudre que dans cette extrêmité, pour les raiſons que j'ai dites, ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere; car ſi j'euſſe eu aſſez de force ſur mon eſprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivai, il y avoit encore en ce temps grande eſperance de la ſauver, auſſi-bien que je fis ſon enfant, après m'y être comporté de cette maniere; qui eſt qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel étoit aſſez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduiſis un peu enſuite un troiſiéme, & petit-à-petit l'extrêmité de tous les cinq de la main droite, avec leſquels je dilatai cet orifice ſuffiſamment pour lui donner entier paſſage; ce qui ſe fait fort facilement en ſemblables occaſions, à cauſe que, comme il a été dit, l'abondance de ſang humecte & relâche extrêmement toute la Matrice, dans laquelle ayant ainſi fait entrer

doucement ma main, je reconnus que l'enfant préſentoit la tête, & que ſes eaux n'étoient pas encore écoulées, ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extrêmité de mes ongles. Cela étant fait, je retournai auſſi-tôt l'enfant pour lui prendre les pieds, par leſquels je le tirai très-facilement de la maniere que j'enſeignerai au même Chapitre treiziéme du ſecond Livre, ce que je fis en moins de tems qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un juſques à cent; & je proteſte, en ma conſcience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui eſt de ceux qui ſont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'operation ne ſe plaignit pas le moins du monde, quoiqu'elle eût pour lors fort bon jugement, & une entiere connoiſſance de ce que je lui faiſois: elle ſe ſentit même tout-à-fait ſoulagée auſſi-tôt que je l'eus ainſi accouchée, & délivrée; après quoi la perte de ſang commença de ceſſer. Pour ce qui eſt de l'enfant, je le tirai vivant, & il fut à l'inſtant baptiſé par un Prêtre qui étoit dans la chambre. La Malade & toutes les perſonnes qui ſe trouverent là preſentes (dont le nombre étoit aſſez grand) connurent très-manifeſtement pour lors, que le Chirurgien & la Sagefemme, qui avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eu aucune raiſon de l'aſſurer.

L'operation fut faite encore aſſez à temps pour procurer le Baptême à l'enfant, qui le reçût, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour ſauver la vie à ſa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout ſon ſang, mourut une heure après avoir été ainſi accouchée, étant tombée dans une grande foibleſſe telle que celles qui lui venoient ſouvent devant qu'elle l'eût été. Ce flux de ſang ceſſa bien à la verité, mais il ne lui en étoit pas reſté aſſez pour pouvoir reſiſter à ces ſyncopes ſi frequentes, ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut très-vraiſemblablement conjecturer, ſi ce Chirurgien qui l'avoit vûë premierement, l'eût accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire ſans doute auſſi facilement que je le fis; depuis lequel temps elle avoit perdu ſans exagerer, plus de vingt palettes de ſang, dont quatre ou cinq auroient été peut-être ſuffiſantes pour la faire échapper; d'autant que c'étoit une jeune femme de très-bonne conſtitution, qui n'avoit aucune maladie ni incommodité lorſqu'elle fut ſurpriſe de ce fatal accident.

Je veux au ſujet de cette lamentable hiſtoire (afin qu'on s'en

donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de diſgreſſion, quel pouvoit être le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de neceſſité qu'on demeure d'accord avec moi, que ce fut pour une, ou pour pluſieurs de ces trois cauſes, qu'il ne voulut ou ne put point accoucher cette femme, lorſqu'il la vit plus de deux heures avant moi. On peut dire que ce fut par ignorance, ou par malice, ou par politique. De ſoutenir que ce fut par ignorance, je ne le pourrois pas perſuader, d'autant qu'il avoit trop grande réputation; quoique pluſieurs perſonnes qui ſe connoiſſent bien en l'Art, tomberoient peut être d'accord avec moi, qu'il étoit du nombre de ceux dont on peut dire avec juſte raiſon, *minuit præſentia famam.* Que ce fût par malice, qui eſt celui qui ſe voudroit imaginer qu'il ſe pût trouver un homme d'une ſi deteſtable volonté? Mais ce ne fut ni par ignorance, ni par malice, il eſt très-facile à connoître que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui ſont en grande réputation ont coutume d'uſer de cette fauſſe prudence, faiſant toujours leur poſſible pour éviter leurs dangereuſes cures; de peur que ceux qui ne ſe connoiſſent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conçuë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains; quoiqu'ils les ayent bien & dûëment traitez. Ce fut là juſtement notre malheur, car ce Chirurgien qui avoit grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouchoit, fuïoit tant qu'il pouvoit les accouchemens perilleux, & ſujets à une iſſuë mauvaiſe ou douteuſe, comme étoit celui-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il ſe rencontra dans la chambre de ma ſœur une Dame de conſideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le même logis, laquelle il accouchoit ordinairement; ce qui fut cauſe que prévoyant que l'iſſuë de l'operation ſeroit très-douteuſe, il aima mieux ſe conſerver l'eſtime de cette Dame, qui ne ſe connoiſſoit pas à la choſe, pour pouvoir juger de ſon procedé, que de faire chrétiennement ſon devoir en cette occaſion, auquel néanmoins on doit toujours avoir plus d'égard qu'à tous ces vains interêts de réputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conſcience. Ceux qui uſent de cette politique, ſont ſouvent cauſe de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner ſoulagement, & de celle de leurs enfans qu'ils empêchent outre cela, en les privant du Baptême, de joüir pour jamais de la félicité éternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu.

J'ai bien voulu faire le récit de toutes les circonſtances de cette ſanglante mort, afin qu'on connoiſſe plus facilement la neceſſité de faire promptement l'operation en pareille occaſion; & quoique cette hiſtoire ſoit un peu longue, elle paroîtra néanmoins courte, ſi on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Je me ſuis trouvé depuis ce tems-là en plus de deux cens autres occaſions de ſemblable nature, auſquelles avec l'aide de Dieu, j'ai garanti la plûpart des femmes de la mort, & fait recevoir le Baptême à leurs enfans; de quoi j'ai eu plus de ſatisfaction en moi-même, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde que me pourroit procurer une ſi pernicieuſe politique, dont ne ſe ſerviront jamais tous Chirurgiens & Sagesfemmes qui auront leur conſcience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il étoit beſoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui ſont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité; mais je me contenterai de citer deux propres ſœurs, qui ſont toutes deux femmes de Marchands de vin, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit ci-devant au haut de la montagne de Sainte Genevieve, à l'enſeigne du Tambour, à laquelle j'ai ſauvé la vie par quatre fois de la ſorte, en differentes groſſeſſes, étant prête d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de ſang; & l'autre s'appelloit Madame *Gourdin*, qui demeuroit au Fauxbourg Saint Jacques, à laquelle j'ai auſſi donné le même ſecours par deux autres fois en pareil beſoin: j'ajoûterai néanmoins à ces deux notables exemples un autre, qui eſt celui de la femme de Monſieur *Dionis* mon couſin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui ſeroit indubitablement morte dans peu d'heures avec ſon enfant en ſon ventre, au mois de Juin de l'année 1681. pour la grande perte de ſang dont elle fut ſurpriſe, enſuite d'une chûte qu'elle fit ſur les genoux au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, ſi je ne l'euſſe très-promptement accouchée, pour lui ſauver la vie, ainſi que je fis, auſſi-bien qu'à ſon enfant, par le moyen de ce ſecours ſalutaire, que j'ai pareillement donné à un très-grand nombre d'autres, dont on peut voir beaucoup d'exemples très-remarquables, dans le Livre de mes Obſervations. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'Oſſone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, eut été aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces operations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang, en quatre heures de tems, ainſi qu'il lui arriva,

le

le vingtiéme Octobre mil ſix cent ſoixante & douze ; non plus que Madame de Seignelay, ſi recommandable par ſon éminente qualité & par toutes ſes rares vertus, qui mourut à Paris le ſeiziéme Mars mil ſix cent ſoixante & dix-huit, à l'âge de dix-neuf ans, en ſept heures de tems, auſſi avec ſon enfant dans le ventre, au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, par une ſemblable perte de ſang, ſans être aucunement ſecouruë par ce Chirurgien ſi fameux, qu'on avoit inutilement mandé pour ce ſujet ; puiſqu'il ne voulut, ou ne put pas l'accoucher comme il étoit abſolument neceſſaire de faire, pour ſauver la vie de la mere & de ſon enfant : mais ſi je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à leur mort, eſt que, comme dit très-bien *Celſe* au commencement de ſon premier Livre : *Nemo in ſplendida perſona periclitari conjecturâ ſuâ voluerit ; ne occidiſſe, niſi ſervaſſet, videretur.* Nul ne veut hazarder d'éprouver un remede ſur une perſonne de grande conſideration, quand il n'eſt pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne iſſuë ; de peur que ſi le malade venoit à mourir enſuite, on ne crût que ce ſeroit le remede qui l'auroit tué. C'eſt ce qui fait que les perſonnes de grande qualité meurent aſſez ſouvent plûtôt que les autres ; parce qu'on n'oſe pas leur donner les ſecours neceſſaires, comme on fait ſans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raiſon pour laquelle *Hali Rodoham* n'oſa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de lui ôter une hemorrhoïde groſſe & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui étoit, à ce que je crois le *clitoris*) & qui empêchoit que ſon mari ne pût uſer du coït avec elle : car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipſa habeat principatum in mundo, & cenſum multum, & vir ejus eſt unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text.* 177. Je ne trouvai pas à propos de le faire, à cauſe que c'étoit une grande Princeſſe qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle étoit la femme d'un Roi.

Mais quoique j'aye dit qu'il eſt abſolument neceſſaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de ſang, pour tâcher de leur ſauver la vie, & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper ; car ſi on attend trop tard à les ſecourir, pluſieurs ne laiſſent pas de mourir peu de tems après l'operation, comme fit ma ſœur ; & ſi la perte de ſang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre ſubſtance de la Matrice, cauſée par ſa trop grande diſtenſion, ou par quelque bleſſure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne ſe

peut connoître que par l'ouverture du corps de la femme après ſa mort) pour lors la maladie eſt incurable ; & toutes ces ſortes de femmes ne laiſſent pas de mourir, ſoit qu'elles accouchent d'elles-mêmes par la ſeule operation de la nature ou qu'elles ſoient promtement ſecouruës par un expert Chirurgien ; parce que la Matrice qui a ſouffert violence par quelque bleſſure, ou par quelque conſiderable contuſion, ne peut ſe reſſerrer & ſe contracter ſi exactement après l'accouchement, ni ſi bien réunir ſes fibres & ſa ſubſtance pour boucher les orifices des vaiſſeaux qui étoient ouverts par rupture & par déchirement, qu'elle feroit ſi elle n'avoit point reçu de leſion, & que les vaiſſeaux n'euſſent été ouverts que par ſimple *Anaſtomoſe* ; outre que ſi la femme ſurvit quelques jours après ſon accouchement, il arrive très-facilement inflammation à la Matrice qui a été bleſſée ; laquelle ne manque pas dans la ſuite de faire mourir la malade. Mais quoique les frequentes foibleſſes avec perte de toute connoiſſance, le tintement des oreilles, la vûë ébloüie, égarée, troublée, & les mouvemens convulſifs, ſoient preſque toujours des ſignes certains de mort, lors qu'ils procedent d'une grande perte de ſang à la femme groſſe ; neanmoins il ne faut pas pour cela en toutes ces occaſions, & même dans les plus deſeſperées, negliger l'accouchement qui eſt l'unique remede, quoiqu'il ne ſoit pas toujours certain. C'eſt le precepte que *Celſe* nous donne, en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cauſe quelquefois la mort au malade dans le tems même de l'operation, auſſi bien que l'accouchement. Voici ſes paroles : *Nihil intereſt an ſatis tutum præſidium ſit, quod unicum eſt.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit dans un autre lieu, *anceps auxilium experiri, quàm nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade ? Mais il eſt bon devant que d'entreprendre cette operation, d'obſerver ce que l'experience m'a ſouvent fait connoître en ces perilleuſes occaſions, qui eſt que les femmes dont l'orifice interne de la Matrice paroît mince & d'une ſubſtance molette, ſouple, & égale, rechappent d'autant plus facilement après l'operation, que ces bonnes conditions s'y rencontrent ; & qu'au contraire celles qui ont cet orifice interne épais, dur & inégal, meurent d'autant plûtôt, que ces mauvaiſes diſpoſitions s'y trouvent.

Or comme dans ces grandes pertes de ſang, il arrive toujours de grandes foibleſſes, on fera ſon poſſible pour conſerver ce qui

reste de forces à la malade, & les lui augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'opération, & en réchapper ensuite ; pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on lui donnera de tems en tems quelque bon consommé, & de la gelée, avant un peu de bon vin. Ces alimens liquides produiront bien plûtôt cet effet, que les solides : Car, comme dit *Hypocrate*, en l'Aphorisme 11. du second Livre, *Facilius est potu reficì, quàm cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger ; d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribuez que les solides. On lui fera aussi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, lui mettant encore sur la region du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle ; & afin d'empêcher que le sang ne coule en si grande abondance, on la saignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, & que la perte de sang ne soit pas trop excessive ; observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il est bon aussi de lui mettre tout le long des reins, des serviettes trempées en oxicrat, fait avec de l'eau de plantain, & de la faire coucher tout à plat sur une simple paillasse, sans aucun lit de plumes, ni matelas sous elle : comme encore de lui faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de suc de pourpier mêlé dans un boüillon, afin que la chaleur des reins & du sang en soit temperée. *Galien*, au 5. ch. du 5. liv. de la Meth. dit avoir arrêté avec l'injection de la seule eau de plantain le flux de sang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire cesser par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de sang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainsi que celui de ma sœur étoit causé, toutes ces choses servent de peu, & le meilleur expedient est d'accoucher la femme le plûtôt que faire se pourra quand même elle ne seroit grosse que de trois mois, ou encore de moins, d'autant qu'il faudroit aussi-bien que tout vînt ; & il est necessaire pour lors de tirer tout ce qui est contenu dans la Matrice, soit faux-germe, mole, ou enfant, sans y rien laisser ; car après avoir été entierement vuidée, venant à s'affaiser & se contracter, la perte de sang & tous les accidens qui en étoient causez cessent pour les raisons que j'ai alleguées ci-devant, ensuite dequoi la femme en pourra facilement réchaper, s'il lui reste encore après l'operation des forces suffisantes ; ce qui arrivera si on n'attend point trop tard à la secourir.

Il faut observer que les pertes de sang qui surviennent aux femmes, lors que la nature fait ses efforts pour expulser un faux-germe, sont souvent si abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pût vuider tant de sang en si peu de tems sans mourir, à moins que de l'avoir vû de ses propres yeux. Neanmoins il s'en faut beaucoup que ces sortes de pertes de sang soient aussi dangereuses que celles qui arrivent aux femmes qui sont effectivement grosses d'enfant; parce que dans la perte de sang qui survient à une grossesse de faux-germe, la Matrice n'est dans une si grande distension, que lors que la femme est grosse d'enfant; outre cela les vaisseaux d'un faux-germe ne sont pas d'une grosseur si considerable, que ceux de l'arrierefaix de l'enfant d'un terme avancé, c'est ce qui fait que ces pertes de sang cessent souvent après que leur premier torrent est passé, après quoi la nature ne laisse pas d'expulser dans la suite ces faux-germes tout entiers; ou bien elle les convertit en supuration, si elle ne peut pas les expulser de la sorte. Il est toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plûtôt qu'on le peut faire sans violence: Mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cause que la Matrice n'est pas assez ouverte, il faut en commettre l'opération à la nature. J'ai vû mourir plusieurs femmes de perte de sang qui étoient grosses d'enfant, & d'autant plûtôt qu'elles étoient plus avancées dans le terme de leur grossesse; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toujours, comme j'ai dit, à proportion que l'enfant devient grand; ce qui fait que la perte de sang en est d'autant plus abondante & dangereuse; mais on ne voit presque jamais mourir aucune femme de la perte de sang causée par un simple faux-germe quoique dans l'abord cette perte de sang paroisse également dangereuse à celle qui arrive à la femme qui est grosse d'enfant.

CHAPITRE XXII.

De la pesanteur, & de la descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse.

BEAUCOUP de femmes grosses ressentent au bas du ventre une pesanteur extraordinaire, tant à cause de la suppression des menstruës, qu'à cause que la Matrice par le poids de ce qui est contenu en sa capacité, s'affaisse & descend sur son col, & quel-

quefois ſi bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes, auquel temps il ne leur eſt pareillement pas poſſible d'uſer du coït, ſinon avec grande incommodité; d'autant que la Matrice occupant pour lors par ſa deſcente une partie de la place de ſon col, ſur lequel elle eſt affaiſſée, ne laiſſe pas lieu d'y pouvoir loger le membre viril, qui venant à la rencontre à ſon entrée, lui cauſe de la douleur.

Nous appellons deſcente ou relaxation de Matrice, quand elle deſcend ſeulement dans la *vagina*, ſans toutefois ſortir tout-à-fait hors de la partie honteuſe; car en ce cas, ce ſeroit une chûte, ou précipitation, qui eſt une maladie bien plus incommode & plus dangereuſe, laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes, à cauſe que l'étenduë de la Matrice empêche qu'elle ne puiſſe ainſi ſe précipiter entiérement; mais elle peut bien ſeulement deſcendre & ſe relâcher, en telle ſorte néanmoins qu'elle n'a pas coutume de paroître en dehors en ce temps. La précipitation ſe connoît à la vûë, & la deſcente ſe ſent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*, car on y rencontre auſſi-tôt la Matrice, & ſon orifice interne qui eſt fort proche de la partie honteuſe, principalement lorſque la femme eſt debout.

Cette deſcente eſt ſouvent cauſée de la relaxation de ligamens de la Matrice, & particuliérement de celles des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque côté vers les lombes, pour empêcher qu'elle ne tombe en bas; laquelle relaxation vient, ou de la peſanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coutume, ou de quelque chûte, qui lui donnant de grandes ſecouſſes, produiſent le même effet, & d'autant plus que le fardeau eſt peſant; comme auſſi de quelque rude travail, ou d'une mauvaiſe couche qui a précedé la preſente groſſeſſe; mais bien des fois elle eſt cauſée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humidité, leſquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainſi, à quoi ſont très-ſujettes les femmes pituiteuſes, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la deſcente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme groſſe de marcher, & d'uſer librement du coït, elle lui cauſe encore par ſa peſanteur, une ſtupeur aux hanches, des douleurs aux aînes, & des engourdiſſemens aux cuiſſes; comme auſſi des difficultez d'uriner, & de décharger ſon ventre des gros excrémens; d'autant que venant ainſi à s'affaiſſer, elle comprime

la veſſie & le *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée. La femme pourra bien plus facilement guérir de la deſcente de Matrice, quand elle ſera accouchée, que pendant ſa groſſeſſe; d'autant qu'ayant été vuidée & déchargée de ſon fardeau, ſes ligamens ſeront bien plus aiſément fortifiez; joint qu'en ce temps on peut encore mieux ſe ſervir de peſſaires pour la tenir en état; ce qui n'eſt pas ſi facile pendant la groſſeſſe, à cauſe que pour lors ils ſont ſouvent repouſſez au dehors par la peſanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme groſſe ne tombe pas ordinairement, en telle ſorte qu'elle paroiſſe à la vûë au dehors, à cauſe que ſon étenduë & ſa groſſeur l'en empêchent, cela ſe doit entendre durant les derniers mois de la groſſeſſe; car j'ai vû pluſieurs femmes à qui elle ne laiſſoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois; & deux entr'autres, qui même étoient groſſes de cinq mois entiers, auſquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne, ſortoit de la partie honteuſe de la groſſeur du poing; ce qui leur cauſoit une très-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en pluſieurs autres précedentes groſſeſſes pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, vû la diſpoſition qu'elles y avoient, ſi je ne leur euſſe donné un peſſaire, par le moyen duquel leur Matrice fut réduite & bien retenuë juſques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'ôter que quand elles ſeroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que ſoit cauſée la deſcente de Matrice à la femme groſſe, le meilleur remede dont elle ſe puiſſe ſervir, eſt de ſe tenir au lit couchée; parce que ſa peſanteur feroit toujours relâcher de plus en plus ſes ligamens quand elle ſeroit debout; & ſi elle n'a pas le moyen ni la commodité de garder ainſi le repos, elle portera un peſſaire pour aider autant que faire ſe peut en ce temps, à tenir la Matrice en état; & ſi ſon ventre eſt aſſez élevé, comme il eſt vers les derniers mois, elle le ſupportera avec une bande fort large bien adaptée à ce ſujet; afin que par ce moyen le fardeau étant un peu ſoutenu, ces ligamens ne ſoient pas tant tiraillez & allongez; & ſi elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher ſon eau, elle relevera elle-même ſon ventre pardevant avec ſes deux mains, pour le pouvoir faire plus aiſément; empêchant de cette façon que le col de la veſſie ne ſoit tant comprimé. Mais ſi ce ſont des humiditez ſuperfluës qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle ſe purgera médiocrement de temps en temps, & uſe-

ra d'un régime de vivre propre pour les dessecher ; & son manger sera plutôt de viandes rôties que boüillies. Elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït, d'autant que dans son action la verge de l'homme venant frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cet attouchement douloureux, il ne vînt à s'ouvrir avant le terme nécessaire. La femme ne doit point aussi être serrée dans ses habits ; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice ; & surtout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui pousse encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne se fasse de la descente de Matrice une précipitation, ou même un entier renversement ; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est vû bien des fois, si on n'observoit pas la méthode que j'enseignerai au chapitre quinziéme du second Livre, en parlant de cet accouchement.

CHAPITRE XXIII.

De l'Hydropisie de Matrice.

NOus voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant être effectivement grosses d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'étoient amassées dans leur Matrice ; c'est ce que nous appellons *Hydropisie de Matrice*. Il est arrivé plusieurs fois que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens & les Sagesfemmes, aussi-bien que les femmes malades, lesquelles ayant long-temps esperé & fait esperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ai parlé au chapitre troisiéme de ce premier Livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient été enfermées & retenuës durant tout ce temps dans la Matrice. *Guillemeau* dans le premier chapitre de son premier Livre de l'Accouchement, fait mention d'une histoire de la sorte qui arriva en la personne d'une nommée Madame *Dupéscher*, laquelle en vuida plein un seau, croyant certainement être grosse d'enfant ; & *Frenel* au chap. 15. du 6. Livre de sa *Pathologie*, nous récite une chose encore bien plus admirable touchant ces hydropisies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui

au temps de ſes purgations, jettoit par le col de ſa Matrice une ſi grande quantité d'eau citrine très-chaude, qu'elle en rempliſſoit ſix ou ſept baſſins, & en vuidoit tant, que ſon ventre devenoit tout plat, après quoi ſes menſtruës venoient auſſi-tôt à couler ſelon l'ordre de la nature; & que les mois ſuivans il s'en amaſſoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit enſuite de la même façon; & que cette femme (ce qui eſt de plus notable) ayant été guérie de cette indiſpoſition, devint groſſe, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux ſont engendrées en la Matrice, ou bien elles y ſont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropiſie du ventre elles viennent à paſſer par une tranſudation à travers la ſubſtance poreuſe des membranes de la Matrice: elles ſont engendrées dans la Matrice, quand elle eſt trop refroidie, ou débilitée par quelque fâcheux & violent accouchement qui aura précedé; ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres ſuperfluitez dont elle avoit coutume de ſe décharger, ont été long-temps ſupprimées, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. chap. du Livre *de Præcognit.* laquelle eut une hydropiſie de Matrice de cette nature. *Hipocrate*, *lib. de aër. aq. & lib.* dit que la boiſſon des mauvaiſes eaux, telles que ſont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la génération de ces ſortes d'hydropiſies.

Quand les eaux qui ſont contenuës en la capacité de la Matrice, lui ont été envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne ſont jamais enveloppées de membranes particulieres, & ne ſont ſeulement retenuës que par la clôture de ſon orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent auſſi-tôt qu'il vient à s'entrouvrir; mais quand elles ſont engendrées dans la Matrice (ce qui ſe fait principalement après le coït, ſi les ſemences ſont très-froides & aqueuſes ou corrompuës) alors elles ſont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas ſi-tôt, & les porte même quelquefois preſque auſſi long-temps que ſi c'étoit un enfant. C'eſt cette hydropiſie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement être véritablement groſſe; mais l'indiſpoſition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la groſſeſſe, elle perd l'eſperance qu'elle avoit euë; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois juſques à un tel excès, qu'on a vû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur Matrice.

trice. *Vaſale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de ſoixante meſures d'eau après ſa mort, dont chacune peſoit trois livres. *Schenkius* au 4. Livre *de ſes Obſerv.* fait mention de pluſieurs hiſtoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée ſi exceſſivement pleine d'eau, & d'une grandeur ſi prodigieuſement étenduë, qu'elle étoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle auſſi au même endroit de certaines hydropiſies de Matrice, cauſées par quantité de petites veſſies pleines d'eau, contenuës toutes ſéparément l'une de l'autre en ſa capacité. J'en ai rapporté un exemple très-conſiderable en l'Obſervation CCCLXXVII. du Livre de mes Obſervations.

On pourra facilement connoître & diſtinguer l'hydropiſie de Matrice d'avec la groſſeſſe d'enfant, ſi on fait bien réflexion ſur tous les ſignes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable groſſeſſe, leſquelles ne ſe rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & ſuppreſſion de ſes mois en ce tems, auſſi-bien qu'en la groſſeſſe; mais il y aura beaucoup de choſes qui nous en feront connoître la difference: car en l'hydropiſie, elle aura les mammelles flaſques, mollaſſes & abbatuës: elle n'y aura point de lait, elle ne ſentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais ſeulement un flotement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & peſanteur au ventre, qui ſera auſſi tendu de tous côtez plus également en rondeur, & non pas ſi en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura auſſi pour l'ordinaire une bien plus mauvaiſe couleur de la face, que ſi c'étoit une bonne groſſeſſe. Les femmes ſteriles ſont plus ſujettes à cette maladie que celles qui ont eu des enfans; & elles ont preſque toujours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus grêle que les autres.

Mais comme cette hydropiſie peut venir ſeule, auſſi ſurvient-elle quelquefois à la femme qui eſt véritablement groſſe, ces eaux étant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice; car quoiqu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'eſt pas proprement une hydropiſie de Matrice; d'autant qu'il y en a toujours naturellement, au milieu deſquelles l'enfant eſt contenu: neanmoins elles y ſont quelquefois en telle abondance, & enflent ſi prodigieuſement le ventre de la femme, qu'on la croiroit groſſe de deux ou trois enfans, quoiqu'elle ne le ſoit que d'un ſeulement, lequel en eſt extrêmement affoibli; d'autant que

la plus grande portion de ſa nourriture ſe réſout en ces eaux, qui éteignent preſque & ſuffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. J'ai vû pluſieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher. Quand cela arrive ainſi, elles ſont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant; car autrement il faudroit de neceſſité qu'il ſortît peu de temps après ces vuidanges, ſi les eaux qui doivent être naturellement contenuës dans ſes membranes venoient à s'écouler; ce qui ne peut arriver devant qu'elles ſoient percées.

Il y a quatre ans que j'accouchai la femme d'un Marchand, d'un enfant mort dans ſon ventre depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropiſie. Ce qui me le confirma eſt, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de ſon enfant, pour le tirer promptement, après l'avoir tourné par les pieds, afin de ſauver la vie à cette femme, qu'elle couroit riſque de perdre, par une grande perte de ſang qu'elle avoit, ſi je ne l'euſſe ſecouruë de la ſorte. Mais j'ai vû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropiſies de Matrice avec enfant, en la femme de Monſieur *Boileau* mon Confrere, laquelle étant groſſe de trois mois & demi ſeulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demi-ſeptier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter; nonobſtant quoi je l'ai accouchée au terme de neuf mois de ce même enfant vivant, qui étoit un garçon très-fort & robuſte, dont les membranes des eaux étoient auſſi très-ſaines & entieres. Ces exemples n'empêchent pourtant pas que je ne croye que l'écoulement des eaux de la Matrice dans le temps de la groſſeſſe, ne puiſſe proceder auſſi-bien d'une partie de celles de l'enfant, qui ſortent par quelque legere rupture, qui ſe fait interieurement à leurs membranes, que d'une veritable hydropiſie de Matrice. Je dis ſeulement d'une partie; car ſi elles s'écouloient toutes, le travail ſuccederoit indubitablement peu de temps enſuite de leur ſortie. Il faut encore obſerver que l'hydropiſie de la Matrice ſuccede bien quelquefois à la génération de l'enfant, & qu'au contraire la génération de l'enfant ne ſe peut jamais faire en la Matrice hydropique; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrît pour recevoir la ſemence; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient auſſi-tôt, ou cor-

romproient entierement la ſemence quand elle y ſeroit reçûë.

Le meilleur remede pour ces ſortes d'hydropiſies, s'il y a groſſeſſe d'enfant, eſt d'attendre avec patience l'heure d'accouchement, obſervant cependant un regime de vivre deſſicatif. Mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demi-bain eſt très-propre à la faire ouvrir, comme font pareillement tous les remedes qui provoquent les menſtruës. On pourra auſſi ſaigner la femme du pied, ayant toujours égard à détruire par purgations convenables, la cauſe de la génération de telles ſuperfluitez. Mais ſi les remedes ordinaires ne produiſent pas l'effet qu'on en eſperoit, il n'y a rien de meilleur que de faire uſer à la femme des eaux minerales, comme ſont celles de *Bourbon*, dont la boiſſon & les bains ſont très-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe.

LA Matrice eſt ſouvent ſi pleine d'humiditez, qu'elle en regorge juſques ſur les parties exterieures, & principalement ſur celles qui lui ſont voiſines, comme ſur les lévres de la partie honteuſe, qui en deviennent quelquefois ſi groſſes & ſi tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce ſujet approcher leurs cuiſſes l'une de l'autre; ce qui les empêche de pouvoir marcher, ſi ce n'eſt avec peine & très-grande incommodité. J'ai ſouvent remarqué que les femmes qui ſont groſſes de pluſieurs enfans, ſont très-ſujettes à cette indiſpoſition vers les derniers mois de leur groſſeſſe, & qu'elles ont auſſi toujours les jambes fort enflées en ce tems. Cette enflûre des lévres de la Matrice eſt pour lors lucide, & preſque tranſparente, ainſi que ſeroit une hydrocelle, à cauſe de la quantité d'eau claire dont elle eſt pleine; & comme elle pourroit être bien douloureuſe, & incommode à la femme pendant ſon accouchement; d'autant que par ce bourſoufflement les paſſages en ſont rendus plus étroits, il ſera beſoin d'y remedier auparavant; ce qui ſe fera en ouvrant les voyes de l'urine avec une ptiſane faite avec les racines de chiendent & de chicorée ſauvage, dans trois pintes de laquelle on mettra une drachme de cryſtal mineral, ou quelque peu d'eſprit de ſel dulcifié; car ſouvent ces ſortes d'enflûres viennent de quelque obſtruction de reins; ou bien en faiſant, s'il eſt neceſſaire, pluſieurs legeres ſcarifications avec la lan-

cette tout au long de ces lévres, par le moyen deſquelles les humiditez ſuinteront & diſtilleront peu à peu ; après quoi on mettra deſſus un peu d'onguent roſat, & des compreſſes trempées en vin aromatique pour empêcher la recidive, en fortifiant ces parties ; faiſant toujours cependant obſerver à la femme un regime de vivre convenable à empêcher la génération de nouvelles ſuperfluitez de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des ſangſuës, afin d'éviter la douleur de la lancette ; mais elles n'y ſont pas ſi propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font ſe referme incontinent après qu'elles en ſont détachées ; ce qui n'arrive pas ſi-tôt aux ſcarifications qu'on fait tant & ſi peu profondes qu'on veut ; leſquelles on peut auſſi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez deſſus, autant de tems qu'on le juge neceſſaire.

Lors que ces tumeurs ne ſont ſimplement qu'œdemateuſes, & ſans fiévre, quelques groſſes qu'elles ſoient, elles ne ſont pas pour l'ordinaire bien dangereuſes, ſi on y remedie de la façon que je viens de dire ; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle eſt toujours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus ſouvent, très-peu de jours après être accouchée : car l'inflammation qui paroît à ces lévres exterieures n'eſt qu'un effet, & une communication de celle qui eſt déja au dedans de la Matrice, comme je l'ai vû arriver pluſieurs fois. C'eſt auſſi ce qu'*Hipocrate* nous enſeigne en l'Aphoriſme 43. du liv. 5. où il dit : *Si mulieri prægnanti fiat in utero eryſipelas, lethale eſt.* Si l'eryſipele (c'eſt-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme groſſe, cela eſt mortel.

J'ai vû quelques femmes groſſes avoir les lévres de la vulve grandement tumefiées par quantité de varices, qui en rendoient la tumeur fort inégale, & y cauſoient un prurit douloureux. Cet accident arrive à certaines femmes qui ſont trop ſanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort reſſerré. Pour y remedier elles doivent être ſaignées du bras, ſe tenir le ventre libre, s'abſtenir du coït ; & uſer d'un regime de vivre rafraîchiſſant.

J'ai encore vû des femmes groſſes & d'autres qui ne l'étoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient ſeulement d'une humeur particuliere renfermée dans une eſpece de chyſte, laquelle venoit à s'enflammer, & à ſuppurer ſans grand danger, à cauſe que cette inflammation ne procedoit pas du dedans de la Matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ai parlé. Ces ſortes de tumeurs ſont quelquefois ap-

prehender à la femme que ce ne ſoit quelque hergne : mais il eſt facile de les diſtinguer ; car ces tumeurs ne ſont ſimplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité juſques à l'aîne de la femme, comme les hergnes ont toujours.

Le 1. Fevrier 1671. Meſſieurs *Morel* & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la baſſe-cour du Palais d'Orleans, une Dame Loraine âgée de plus de ſoixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la groſſeur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'étoit fait depuis peu une fluxion très-conſiderable, qui étoit entierement diſpoſée à ſuppurer ; pour raiſon de quoi nous conclûmes à faire ouverture de cette tumeur, afin de donner une entiere iſſuë à la matiere ; ce qui fut fait deux jours enſuite par le même ſieur *Morel*, qui en tira quantité de pus ſemblable à la lie de vin : après quoi cette femme fut parfaitement bien guerie de cette indiſpoſition, qu'elle avoit gardée ſi long-tems avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais oſé s'en faire traiter auparavant, dans le ſoupçon qu'elle avoit que ce ne fût quelque hergne.

CHAPITRE XXV.

De la maladie venerienne des femmes groſſes.

LA Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui eſt au ventre de ſa mere, eſt tachée du peché de notre premier Pere, auſſi-tôt qu'elle lui eſt infuſe ; & l'experience journaliere nous montre, que ſon petit corps porte auſſi dès ce tems-là la peine des fautes dont il n'eſt pas coupable, quand ſa mere eſt affligée de la maladie venerienne. Car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres qui en ſont infectez, naître pleins de puſtules, & de vilains ulceres, & aſſez ſouvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de tems après être nez ; auſquels il vaudroit mieux n'avoir jamais été engendrez, que de perir ainſi miſerablement. Cette verité eſt aſſez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute. Nous avons vû des perſonnes très-conſiderables, qui nous ont donné de ſuffiſantes preuves par leur propre exemple.

Il n'eſt pas bien difficile de concevoir comment la femme groſſe qui a la verole, la communique à l'enfant qui eſt en ſon ventre ; d'autant que cette contagieuſe maladie, corrompant toute la maſſe

du ſang de la mere, il eſt impoſſible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en ſoit infecté, en convertiſſant ce vilain ſang en ſa propre ſubſtance; lequel par ſon acrimonie à cauſe de la tendreſſe du corps de l'enfant, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres ſont ainſi gâtées, apportent ordinairement en naiſſant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. liv. *de l'uſage des parties*, que la nature eſt admirable, qu'elle corrige les défauts des peres & des meres; ce qui paroît en ce que les yvrognes, auſſi-bien les hommes que les femmes, étant hors de leur bon ſens, quand ils uſent du coït en cet état, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans qui ont un très-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il eſt très-conſtant qu'elle ne peut jamais d'elle-même ſeule ſurmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la maſſe du ſang de la mere qui eſt affligée de cette maladie, la communique en même-tems à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'eſt que d'une même eſpece dans ſon eſſence, & qui eſt ſeulement diſtinguée par degrez, ſelon le plus ou le moins, ſe communiquant donc par le moyen du ſang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impreſſion au corps de l'enfant, que ſon degré eſt plus fort, ou plus foible; & ſi la femme groſſe a des ulceres fort proches de ſa Matrice, comme dans ſon col, & aux parties voiſines, le venin lui ſera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ai pas deſſein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme auſſi d'en écrire particulierement la curation; mais je prétens ſeulement faire connoître, ſi les femmes en peuvent par fois être traitées pendant qu'elles ſont groſſes, ou ſi pour ce faire, on doit toujours differer juſques après leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger, il faut faire quelque diſtinction; car quand la femme eſt ſur les derniers mois de ſa groſſeſſe, on doit attendre qu'elle ſoit accouchée, pour l'en traiter après, & ſon enfant s'il en eſt pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme ſeroit dans les remedes, elle y courroit riſque de ſa vie, outre que ſi l'enfant venoit mort en ce tems, on auroit opinion qu'il auroit été tué par leur violence, & on en accuſeroit la temerité du Chirurgien.

Lors que la verole n'eſt encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cauſe pas de grands accidens, on doit pareillement diffe-

rer la cure éradicative juſques après l'accouchement, & ſe contenter ſeulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation réïterée de temps en temps, pour empêcher que le mal n'augmente. Mais ſi la femme, qui n'eſt encore que ſur les premiers mois de ſa groſſeſſe, a la verole au dernier degré, accompagné de très-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il ſeroit bien mal-aiſé qu'elle pût attendre juſques après ſon accouchement pour en être panſée, d'autant qu'étant encore bien éloignée de ſon temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus, feroient qu'il ſeroit impoſſible que ſon fruit n'en fût corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortât; en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, ſi elle a des forces ſuffiſantes, on la pourra traiter; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne lui arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait.

On la traitera donc pour lors, ſans laiſſer augmenter davantage les accidens, qui ſe rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour ſon enfant; obſervant de lui donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation & de circonſpection; faiſant en ſorte que l'évacuation qu'on lui procurera par le flux de bouche, ſoit plutôt petite, en durant plus long-temps, que d'être grande & ſubite; & ſur-tout que ce ſoit avec des frictions d'onguent de mercure, faites aux parties ſuperieures ſeulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand riſque d'avorter, en faiſant ouvrir la Matrice; outre qu'ils feroient auſſi bien plutôt perir ſon enfant, s'il avoit vie.

Il ne faut pas pareillement donner pour le même ſujet aucune drogue à prendre par la bouche, dans la compoſition de laquelle entre le mercure. C'eſt pourquoi on doit préferer les frictions des parties ſuperieures, comme nous diſons, tâchant toujours de ſe rendre maître de l'évacuation le plus que faire ſe pourra, & d'empêcher qu'elle ne ſe faſſe par le flux de ventre, car la femme ſeroit en bien plus grand danger d'en avorter, que par le flux de bouche, à cauſe des épreintes continuelles qu'elle ſeroit obligée de faire en allant ſouvent à la ſelle, par leſquelles la Matrice recevroit grande commotion, & ſeroit extrêmement agitée; obſervant auſſi de ne point baigner aucunement la femme groſſe qu'on voudra traiter de la ſorte; car il n'y a rien qui ſoit plus capable de la faire avorter; mais au lieu du bain on lui fera uſer de ptiſane, & d'autres

remedes qui pourront ſuppléer à ſon défaut, pour la préparer à un doux flux de bouche.

Je ſçai bien que pluſieurs perſonnes auront de la peine à ſe perſuader, non-ſeulement qu'il ſoit poſſible de guérir une femme de la verole pendant qu'elle eſt groſſe, mais auſſi qu'elle & ſon enfant en puiſſent ſupporter les remedes, ſans les expoſer l'un & l'autre au danger preſqu'inévitable de la mort. Néanmoins les experiences que j'en ai vûës font que je ne ſuis pas de leur ſentiment, leſquelles je veux bien rapporter pour ſervir d'exemple en pareil cas.

En l'an 1660. comme j'étois à l'Hôtel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme, ou fille en maniere de Courtiſane, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de ſon deuxiéme enfant; laquelle ayant eu la maladie venerienne avant ſa premiere groſſeſſe, étoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourri de verole; mais quand elle fut groſſe pour cette ſeconde fois, voyant que les accidens de ſa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'eſperer que cette ſeconde groſſeſſe lui pût mieux réüſſir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres très-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne ſe convertiſſent en *cancer*, avant qu'elle eût atteint le temps de l'accouchement, dont elle étoit éloignée, d'autant qu'elle n'étoit encore groſſe que de trois mois, elle prit réſolution pour lors de ſe faire traiter tout-à-fait, & de riſquer ſa vie en cet état pour tâcher de porter ſon enfant à bien, n'eſperant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ni de pouvoir auſſi elle-même reſiſter à ſon mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqua ſa maladie & ſon deſſein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle étoit groſſe, leſquels ne voulurent jamais la traiter pour ce ſujet, nonobſtant qu'elle les en requît, & qu'elle leur promît de les bien payer, chacun d'eux lui diſant que ſa conſcience y ſeroit engagée, s'il le faiſoit en l'état qu'elle étoit, & qu'il ſeroit bien plus à propos qu'elle patientât au mieux qu'elle pourroit, juſques à ce qu'elle fût accouchée; après quoi il l'entreprendroit volontiers. Mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-être pas un qui le voulût faire, ſi elle ne celoit ſa groſſeſſe, qui pour n'être que de trois mois, ne paroiſſoit preſque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à

qui

qui elle ne ſe déclara point en aucune façon être groſſe, lequel la traita en la maniere ordinaire ; & outre les autres remedes qu'on a coûtume de faire en cette maladie, il lui donna par cinq ou ſix frictions réïterées un flux de bouche, qu'elle eut très-copieux pendant cinq ſemaines entieres, au moyen de quoi elle fut parfaitement guerie, ſans qu'il lui reſtât enſuite aucun accident de ſa maladie. Lors qu'elle fut ſur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne iſſuë, elle dit à ſon Chirurgien qu'elle étoit groſſe de quatre mois & demi (car elle l'étoit de trois mois, comme j'ai dit, quand elle entra chez lui, où elle demeura ſix ſemaines entieres ſans qu'il s'en apperçût) ce qu'il ne pouvoit preſque croire dans l'abord qu'elle lui déclara ; mais ayant fait reflexion ſur ſon ventre qui avoit toujours groſſi au lieu de diminuer, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut auſſi-tôt la verité. Elle lui témoigna, que le ſujet pourquoi elle lui avoit celé ſa groſſeſſe, étoit le refus que pluſieurs autres Chirurgiens, auſquels elle avoit dit la choſe, lui avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainſi ſortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reſte du tems de ſa groſſeſſe, ſinon qu'elle fut un peu accueillie de neceſſité, d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à ſon Chirurgien pour la panſer ; ce qui fut cauſe qu'elle vint audit Hôtel-Dieu pour y faire ſes couches ; ou pour lors je l'accouchai d'un enfant à terme, auſſi gros & gras & auſſi ſain, que ſi ſa mere n'eût jamais eu en tout ſon corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui eſt bien remarquable, l'arrierefaix, qui eſt une partie qui reçoit facilement l'impreſſion de la moindre corruption des humeurs de la femme, en étoit auſſi beau & vermeil qu'on ſe puiſſe imaginer.

Cet exemple qui eſt très-veritable, nous fait connoître qu'on peut bien traiter de la verole la femme groſſe ; ce qui ſe fera d'autant plus ſûrement aux autres femmes, qu'on ne le fit pas en celle-ci, pourvû qu'on obſerve les précautions que j'ai marquées ci-deſſus : car il eſt ſans contredit, que ſi cette femme n'en eût été panſée, elle eût accouché cette ſeconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit fait la premiere. Recitant un jour cette hiſtoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit qu'il avoit auſſi vû la même choſe réüſſir à deux differentes perſonnes, qui en avoient été fort bien guéries, dont les enfans étoient pareillement bien venus à terme, ſans avoir en tout leur corps aucune impreſſion de ce venin ; & je ſuis témoin oculaire de trois autres differentes fem-

mes groſſes, que Meſſieurs *de la Baſtie* & *Rufin*, mes confreres, ont traitées de la ſorte, leſquelles ont été pareillement bien gueries, & ſont accouchées heureuſement d'enfans qui ſe portoient bien. Monſieur *Aubert*, auſſi mon Confrere, m'a dit que la même choſe étoit encore arrivée à une femme groſſe de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux ſuccès pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Obſerv. de la 5. cent. rapporte l'hiſtoire d'une femme groſſe de deux mois ſeulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laiſſoit pas nonobſtant ſa groſſeſſe, d'être nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; il dit qu'en traitant la ſeule femme il guerit trois perſonnes en un même tems; car outre qu'elle fut entierement guerie, elle accoucha ſix mois enſuite d'un enfant fort ſain, & celui qu'elle alletoit durant qu'elle étoit dans les remedes, fut pareillement bien gueri. *Sanchez* en ſes Obſervations de pratique, fait mention de la femme d'un Apoticaire qui fut encore traitée étant groſſe, & qui accoucha auſſi d'un enfant qui étoit en parfaite ſanté; & de plus, *Varandeus*, au quatriéme chapitre de ſon ſecond livre des maladies des femmes, dit qu'il a vû des femmes groſſes, auſquelles cette maladie étoit fort enracinée, qui ont bien ſouffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoître que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur ſuccès, quand les remedes ſont conduits & gouvernez par une perſonne ſçavante & methodique. En un mot, il eſt aiſé de perſuader qu'elles y peuvent bien reſiſter, quoique groſſes, puiſque nous en voyons très-ſouvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raiſon de quoi elles ſont ſaignées des neuf & dix fois, & uſent de pluſieurs autres remedes ſelon que la neceſſité le requiert, leſquelle nonobſtant tout cela, ne laiſſent pas quelquefois de porter leur enfant juſques à terme, & d'en accoucher auſſi heureuſement que ſi elles n'avoient eu aucun accident.

CHAPITRE XXIV.

De l'Avortement & de ſes cauſes.

LOrs que la femme vuide ce qui avoit été retenu en ſa Matrice par la conception; ſi c'eſt pendant les premiers jours, nous appellons cet accident, *effluxion*; c'eſt-à-dire, écoulement de ſe-

mences ; d'autant qu'en ce tems elles n'ont encore acquis aucune conſiſtence ſolide. Si c'eſt un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier juſques à la fin du deuxiéme mois, nous nommons cela *expulſion* ; mais lorſque l'enfant eſt déja formé, & qu'il a commencé d'avoir vie, quelque petit qu'il ſoit, s'il vient à ſortir avant le tems ordonné & preſcrit de nature, c'eſt en ce cas un *avortement*; lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois même devant, juſques à la fin du ſeptiéme ſeulement ; car après ce tems c'eſt toujours un accouchement: d'autant que l'enfant étant aſſez fort, & ayant une ſuffiſante perfection, peut vivre pour lors ; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choſes étant ainſi entenduës, nous dirons, que l'avortement eſt une iſſuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité: ce qui eſt cauſe qu'il vient le plus ſouvent mort, ou ſi quelquefois il a vie, il n'eſt pas long-tems à la perdre après être né.

Les delicats en notre langue me permettront, s'il leur plaît, que je me ſerve en tout ce chapitre, auſſi-bien que j'ai fait en pluſieurs autres lieux, du mot d'*avortement*, quoiqu'ils prétendent qu'il n'eſt pas recevable que quand on parle des bêtes brutes, aimant mieux ſe ſervir de celui de *fauſſe couche* ; mais comme le mot de *fauſſe couche* ne deſigne pas bien la choſe, parce qu'il peut-être auſſi-bien dit de l'expulſion d'un ſimple faux-germe, ou d'une mole, que de l'iſſuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me ſervirai de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ai à dire ſur cette matiere.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme groſſe, d'autant qu'elle tuë ſon enfant, lequel étant mort ne peut pas reſter long-tems dans la Matrice ; ce qui met auſſi la femme en grand danger de la vie, la faiſant très-ſouvent perir peu de tems après être avortée ; ou même devant, avec ſon enfant dans le ventre, comme il eſt arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la ſorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de ſa groſſeſſe, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate*, en l'Aphoriſme 30. du 5. livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les ſeules fiévres intermittentes font auſſi quelquefois avorter les femmes groſſes, en leur cauſant des fauſſes douleurs dans le ventre, qui cauſent enfin les veritables douleurs de l'enfantement ; ces fauſſes douleurs étant pour lors excitées par le boüillonnement des eaux de l'en-

fant extraordinairement échauffées dans le tems de l'ardeur de l'accès de la fiévre, & par celui du ſang, qui eſt en grande abondance dans tous les vaiſſeaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voiſines : Car ces eaux occupant beaucoup plus d'eſpace qu'à l'ordinaire, quand elles ſont ainſi échauffées, auſſi-bien que le ſang, cauſent une grande diſtenſion des membranes qui les contiennent, & font alors une eſpece de violence à la Matrice, qui pour ce ſujet en eſt irritée; comme auſſi pour les trop frequens remuëmens de l'enfant, qui s'agite extraordinairement dans le même tems des redoublemens de la fiévre, dont il eſt autant incommodé que la mere.

Les cauſes particulieres de l'avortement ſont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres précedens; comme grand, violent, & frequent vomiſſement; d'autant qu'il ne peut pas y avoir aſſez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens ſont ainſi continuellement rejettez, & qu'en ces ſoûlevemens d'eſtomac, il ſe fait de grands efforts, par leſquels la Matrice étant ſouvent comprimée & tourmentée, eſt enfin contrainte de ſe décharger avant le tems. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent auſſi cauſer le même accident, que nous avons appris être arrivé vers le mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice qui regne à preſent; laquelle avorta au troiſiéme mois & demi de ſa premiere groſſeſſe, à cauſe d'une grande colique dont elle fut ſurpriſe tout d'un coup; pour avoir mangé des fraiſes, & bû à la glace. La ſtrangurie fait encore la même choſe, à cauſe que pour lors il ſe fait à tous momens de fortes compreſſions du ventre pour mettre l'urine dehors. La grande toux par ſon agitation frequente pouſſant le diaphragme ſubitement, & avec effort en bas, donne auſſi de violentes ſecouſſes à la Matrice. Le grand flux de ventre met la femme groſſe en danger d'avorter, ſelon l'Aphoriſme 34. du 5. livre; & encore bien plûtôt, ſi enſuite il ſurvient teneſme, c'eſt-à-dire, de grandes épreintes, par leſquelles l'inteſtin *rectum* tâche de ſe décharger des humeurs âcres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'eſt ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphoriſme 27. du liv. *Mulieri utero gerenti, ſi teneſmus ſupervenerit facit abortum.* Car en cette occaſion, la Matrice qui eſt ſituée ſur l'inteſtin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menſtruës fluent beaucoup à la femme groſſe, il eſt impoſſible que ſon enfant ſoit ſain, comme il eſt dit en l'Aphoriſme 60. du 5. livre; car outre que pour

lors l'enfant eſt privé de ſa nourriture, la Matrice étant auſſi trop humectée par ces menſtruës, ſe relâche & s'ouvre facilement. La ſaignée immoderée fait encore la même choſe pour pareil ſujet, & d'autant plûtôt ſi l'enfant eſt grand, ſuivant l'Aphor. 31. du même livre. Mais un des plus fâcheux accidens qui cauſent l'avortement, c'eſt la perte de ſang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au chapitre 21. de ce premier livre. L'hydropiſie de Matrice empêche que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection; car la trop grande abondances des eaux éteint ſa chaleur naturelle, qui eſt déja débile en ce tems, & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir ſouvent en ſon ventre, comme nous avons fait connoître au précedent chapitre. Tout ce qui agite & ſecouë grandement le corps de la femme groſſe, eſt capable de lui exciter l'avortement, comme le grand travail, & une forte contorſion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce ſoit en tombant, ſautant, danſant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné ſur le ventre; d'autant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice ſe relâchent, & même ſe rompent quelquefois, comme auſſi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* ſe détachent d'avec elle. Le grand bruit entendu ſubitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; ſoit que ce bruit procede de la décharge des groſſes artilleries, ou principalement des grands éclats du tonnerre, à quoi la grande peur qu'elles ont de ces choſes contribuë beaucoup; ce qui arrive plûtôt aux jeunes qu'aux vieilles; d'autant que le corps des jeunes étant plus tendre & plus tranſpirable, l'air qui y eſt fortement pouſſé par la cauſe de ces grands bruits, s'introduiſant dans tous ſes pores, fait bien plus de violence par ſon impulſion à la Matrice & au *fœtus* qui eſt dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuſte, & plus denſe & plus ſerré: Les longues veilles faiſant diſſipation des forces de la femme, & les grands jeûnes, faute de nourriture, empêchent que l'enfant ne puiſſe acquerir ſa perfection. Les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ai fait remarquer par l'Hiſtoire de cette Blanchiſſeuſe que j'ai rapportée au ch. onziéme de ce premier livre. Il y a auſſi des indiſpoſitions de la Matrice qui produiſent le même accident; comme quand elle eſt calleuſe, ou ſi petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre

autant qu'il ſeroit neceſſaire, pour loger librement l'enfant avec l'arriere-faix & les eaux qu'elle contient; ce qui peut encore arriver, ſi la femme ſe ſerre trop le corps; & preſſe ſon ventre avec des buſcs fort & roides, pour ſe rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruſe ſa groſſeſſe, comme quelques-unes font. Le frequent uſage du coït, principalement vers les derniers mois, peut faire pareille choſe; d'autant que pour lors la Matrice extrêmement pleine s'affaiſe fort vers le bas, & ſon orifice interne étant très-proche, eſt pouſſé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtôt qu'il ne ſeroit neceſſaire.

Si la femme groſſe avorte, ſans avoir ſouffert aucun de tous ces accidens, & qu'on ſouhaite en ſçavoir la cauſe, *Hipocrate* nous la déclare en l'Aphoriſme 45. du 5. livre, où il dit: *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt ſecundo menſe aut tertio ſine occaſione manifeſtâ, iis acetabula uteri muco plena ſunt, nec præ pondere fœtum continere poſſunt, ſed abrumpuntur.* Les femmes de moïenne corporence (c'eſt-à-dire bien faites de corps) qui avortent au ſecond ou au troiſiéme mois, ſans cauſe manifeſte, c'eſt que les cotyledons de la Matrice (qui ſont les embouchûres internes de ſes vaiſſeaux) ſont pleins de glaires morveuſes, qui font qu'ils ne peuvent retenir le *fœtus*. Les femmes pituiteuſes ſont fort ſujettes à cet accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, dont l'affluence continuelle humecte tant la Matrice interieurement, & la rend ſi gliſſante, que le *placenta* n'y peut aſſez adherer; ce qui la relâche auſſi tellement, & ſon orifice interne, que l'avortement en eſt cauſé à la moindre occaſion. La même choſe arrive aux femmes qui ſont ſanguines comme ſont celles qui avoient leurs menſtruës en grande abondance devant leur groſſeſſe, parce que le ſang ſupprimé ne ſe pouvant entierement conſumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cauſe de ſa petiteſſe, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le ſuffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais ſi les paſſions du corps font tant de dégât en la femme groſſe, celles de l'ame ne lui produiſent pas moins de ravage, & principalement la colere; laquelle agite, enflamme, diſperſe, & trouble tous les eſprits, & toute la maſſe du ſang, ce qui nuit extrêmement à l'enfant, à cauſe de la délicateſſe de ſon corps; mais ſur tout, la peur ſubite, & le recit d'une mauvaiſe nouvelle ſont capables de faire avorter les femmes ſur l'heure, comme il arriva à la

mere de mon couſin, dont j'ai parlé au chapitre 11. de ce premier livre ; c'eſt ce que peuvent auſſi cauſer les autres paſſions, ſelon qu'elles ſeront plus ou moins fortes, mais non pas ſi facilement que la peur, qui eſt une des plus dangereuſes de toutes : ce fut elle qui ſans aucun ſujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Pays-Bas pour le Roi d'Eſpagne, auſſi-tôt qu'elle eût appris que notre invincible Monarque étoit à la tête de ſon épouvantable armée aux portes de la Ville de *Bruxelles*, dans la croyance qu'elle avoit qu'il étoit venu pour aſſieger cette Ville où elle étoit.

Il y encore des cauſes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils ſont monſtrueux ; car pour lors ils ne ſuivent pas la regle de nature ; comme auſſi quand ils ont une ſituation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils lui cauſent par leur remuëment extraordinaire ; ce qu'elle fait encore quand ils ſont ſi gros qu'elle ne les peut pas contenir juſques à terme, ni la mere leur fournir ſuffiſamment de la nourriture. On doit auſſi remarquer que deux cauſes quoique legeres & foibles, qui ſeules & ſeparées ne ſeroient pas capables d'exciter l'avortement, venant à être jointes enſemble, l'une fortifiant l'autre, produiſent aſſez ſouvent ce mauvais effet.

Toutes les cauſes d'avortement que nous avons ſpecifiées ci-deſſus, le provoquent ſeulement par accident. Il y en a encore une autre qui eſt volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention ; nous enſeignant pluſieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge neceſſaire ; mais ce ſont des profanes, dont il ne faut pas ſuivre en cela le damnable conſeil ; car, comme dit très-bien *Tertullien* au 9. chap. de *l'Apol.* l'écoulement même de la ſemence conçûë eſt un homicide par avance, qui eſt auſſi criminel que s'il étoit effectif ; dont tous Chrétiens doivent entierement s'abſtenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc ſanguis in hominem delibatur, diſſolvere non licet: Homicidii feſtinatio eſt prohibere naſci; nec refert, natam quis eripiat animam, aut naſcentem diſturbet. Homo eſt & qui futurus eſt.* Pluſieurs femmes & filles ſont néanmoins ſi méchantes, qu'elles ne font aucun ſcrupule de faire écouler la ſemence qu'elles ont conçûë, ni même de ſe faire avorter dans les premiers mois de leur groſſeſſe, par des medecines fortes, & autres choſes qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais deſ-

ſein ; les unes le faiſant (diſent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, les autres pour ſe conſerver la taille du corps bien faite, & empêcher que leur ventre ne devienne ridé, comme il eſt ordinairement aux femmes qui ont eu des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais ſouvent ces malheureuſes croyant ſeulement ſe faire avorter, ſe cauſent elles-mêmes une cruelle mort qu'elles ont juſtement meritée ; car en effet eſt-il pas bien juſte, *Necis artifices arte perire ſuâ*, que les auteurs de la mort periſſent eux-mêmes par leur propre artifice. C'eſt ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg.* 14. *l.* 2. *amor.*

Quæ prima inſtituit teneros avellere fœtus,
Malitiâ fuerat digna perire ſuâ.

Il dit un peu après.

Hæc necque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus auſa leæna ſuos.
At teneræ faciunt, ſed non impunè puellæ.
Sæpè ſuos utero quæ necat, ipſa perit.

Hypocrate au 5. & 7. livre des maladies populaires, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulſion quatre jours après avoir pris un breuvage pour ſe faire avorter ; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'eſt pourquoi quand ces ſortes de femmes ne conſidereroient ſeulement que leur interêt particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement : car outre que, comme dit *Hypocrate* au premier livre des maladies des femmes, *corruptiones graviores ſunt quàm partus*, les avortemens ſont plus dangereux que les accouchemens ; c'eſt que l'avortement qui procede d'une cauſe violente, eſt encore bien plus perilleux que celui qui vient comme de ſoy-même ſans avoir été excité.

Si nous voyons après quelqu'un, ou pluſieurs des accidens ſpecifiez ci-deſſus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il ſorte quelques grumeaux de ſang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant ſoient rompuës, & laiſſent écouler les veritables eaux dans leſquelles il eſt contenu, ce ſont des ſignes très-certains d'un prochain avortement ; lequel en ce cas ne peut être empêché par aucun remede tel qu'il puiſſe être ; & ſi la femme reſſent une grande peſanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du côté qu'elle ſe couche, & qu'il lui ſorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuſes, c'eſt ſigne qu'elle doit bien-tôt avorter d'un enfant

enfant mort. De plus, ſes mamelles le temoigneront encore, ſi ayant été dures & pleines au commencement, elles viennent enſuite à ſe vuider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainſi qu'il eſt ſpecifié en l'Aphor. 37. du 5. livre; & par le 38. du même livre, il eſt dit, que ſi une des mamelles de la femme qui a deux enfans vient à ſe flêtrir, c'eſt ſigne qu'elle doit avorter de celui qui eſt du même côté, & de tous deux, ſi l'une & l'autre ſont ſemblables à cela. Il eſt neanmoins impoſſible qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conçûs, puiſſe conſerver l'autre juſques à terme: Car la Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne ſe referme jamais qu'elle n'ait auſſi expulſé le ſecond; comme elle fait toujours peu d'heures, ou pour le plus tard très-peu de jours après le premier ſorti: c'eſt pourquoi je tiens pour fabuleuſes toutes les hiſtoires qu'on me pourroit alleguer contraires à cette verité.

Il eſt certain que la femme qui avorte eſt en bien plus grand hazard de ſa vie que celle qui accouche à terme; d'autant que, comme nous avons dit, l'avortement eſt tout-à-fait contre nature, & qu'il eſt fort ſouvent accompagné d'une perte de ſang, qui eſt d'autant plus grande & plus dangereuſe, que la cauſe de l'avortement eſt violente, ſoit qu'il ait été provoqué par des remedes pris interieurement, ou cauſé par quelque bleſſure exterieure. De plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille recidive; & même il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois; à quoi ſont aſſez ſujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce tems, à cauſe de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts; néanmoins elles ne laiſſent pas de conſerver leur fruit, quand leurs plus grands coups ſont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement eſt plus perilleux à la femme robuſte qui a ſa Matrice dure & denſe, qu'à aucune autre. *Hipocrate, lib. de ſeptim.* nous aſſûre qu'il ſe fait plus d'avortement dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres; & au premier liv. des maladies des femmes il dit, que comme il y a des femmes qui conçoivent facilement, auſſi elles avortent facilement au troiſiéme ou quatriéme mois, ſans aucune cauſe manifeſte, & que pour ce ſujet, il eſt beſoin d'une grande ſcience & précaution, pour faire en ſorte qu'elles puiſſent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre juſques à un heureux accouchement. J'ai rapporté dans

l'obſ. CDLX. du livre de mes Obſervations, un exemple de cette nature des plus conſiderables, qui eſt de la malheureuſe fecondité d'une femme qui eſt avortée de dix enfans conſecutifs. J'ai vû pluſieurs autres femmes avoir de la ſorte quatre ou cinq avortemens, ſans cauſe évidente, qui n'auroient jamais pû ſauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la ſuite, ſi elles n'avoient été ſaignées cinq ou ſix fois par précaution dans le tems de leur groſſeſſe, après quoi elles ſont accouchées heureuſement d'enfant vivant. On peut même ſaigner par anticipation, quelques jours devant le tems ordinaire des mois, les femmes, qui, pour avoir cette évacuation naturelle trop abondante, ſont ſujettes à de frequentes fauſſes couches; parce que aſſez ſouvent c'eſt l'abondance de ſang qui noye en ces ſortes de femmes la conception recente.

Nous avons montré en chacun des précedens chapitres le moïen de remedier à tous les accidens dont nous avons parlé, qui peuvent tous, chacun en particulier, cauſer l'avortement, & d'autant plus facilement, s'ils ſont pluſieurs joints enſemble. C'eſt pourquoi afin d'éviter une repetition qui ſeroit ennuïeuſe & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enſeignez, par leſquels la femme étant garantie, évitera le grand riſque de mourir qu'elle y court toûjours; & on procurera la vie éternelle à ſon enfant, par le moyen de la grace du Baptême, qu'il recevra venant à terme, dont il pourroit être privé à jamais par l'avortement, qui le fait preſque toujours perir avant que de venir au jour.

La femme qui y ſera ſujette, obſervera ſur tout un grand repos, & que ce ſoit au lit, ſi faire le peut, uſant d'un bon regime de vivre; & même pour plus grande ſureté, elle s'abſtiendra du coït, auſſi-tôt qu'elle ſe connoîtra être groſſe, évitant auſſi l'uſage de toutes choſes aperitives & diuretiques, qui lui ſont très-pernicieuſes pour lors, comme pareillement toutes ſortes paſſions de l'ame; car elles ſont grandement préjudiciables aux femmes groſſes. Il faut encore que la femme ſoit fort au large dans ſes habits, afin de pouvoir plus librement reſpirer, & non pas ſerrée & gênée comme beaucoup ſont ordinairement, avec ces buſcs qu'elles fourent ſous leurs vêtemens pour ſe rendre le corps droit; & entre autres choſes, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou même de tomber, à quoi toutes les femmes groſſes ſont fort ſujettes; d'autant que l'éminence de leur ventre les empêche de voir où elles poſent leurs

pieds ; c'est pourquoi elles doivent porter des souliers à talons bas, & larges d'assiette, afin d'éviter de se blesser, ainsi qu'il arrive à plusieurs journellement.

J'admire à ce sujet la superstition de toutes les Sagefemmes & même de quelques Auteurs qui ordonnent à une femme grosse, aussi-tôt qu'elle s'est blessée au ventre par ces sortes de chûtes, de prendre de la soye rouge cramoisy découpée menu, pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un ; comme si cela entrant dans l'estomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui est dedans, & de l'y retenir, à quoi il n'y a aucune raison, verité, ni apparence ; mais bien y sert assurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce sujet durant neuf jours. Néanmoins telle en a besoin de quinze, & même davantage pour sa blessure ou commotion, & à telle autre cinq ou six suffisent ; pendant lesquels on peut appliquer chaudement sur le ventre, des compresses trempées en gros vin astringent : Mais comme il y a bien des femmes qui sont tellement infatuées de cette superstitieuse coûtume, qu'elles ne croiroient pas être hors de danger, si elles ne prenoient de cette soye cramoisy, ou de ces germes d'œufs (ce qui est une pure niaiserie) on en donnera à celles qui le souhaitent, afin de les contenter ; d'autant que ces remedes, quoiqu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal, sinon à celles qui en pourroient être excitées à vomir ; car l'agitation du vomissement étant jointe à la commotion de la chûte, pourroit encore plus contribuer à augmenter la blessure.

J'ai souvent vû au sujet de ces sortes de blessures, un autre abus qui est aussi grand qu'il est commun ; c'est qu'on se contente ordinairement de faire garder le lit aux femmes durant neuf jours, comme nous avons dit, après lesquels passez, on les fait saigner ; la plûpart des femmes differant ainsi (mais souvent trop tard) cette saignée, qui seroit bien plus necessaire dès le premier jour, dans la croyance qu'elles ont que la saignée pourroit les faire accoucher ; sur ce que l'on voit quelquefois des femmes grosses accoucher peu de tems après avoir été saignées. Car tant s'en faut que la saignée faite dès le premier jour fasse accoucher prématurément la femme qui s'est blessée ; il n'y a pas un meilleur remede pour l'en preserver que celui-là, qui en diminuant un peu la quantité du sang, le détourne & l'empêche en même-tems de se porter en trop grande abondance vers la Matrice qui a souf-

fert quelque violence; quoi faiſant, nous voyons ſouvent des groſſeſſes fort ébranlées par quelque accident, ſe raffermir par le ſeul moyen de ce remede ſalutaire promptement fait, & joint au repos durant quelques jours, ſi le principe de vie n'a pas été entierement détruit auparavant en l'enfant par la violence de la bleſſure. Car ſi cela étoit, comme il arrive aſſez ſouvent, il ne faut pas attribuer au remede le mauvais effet que la ſeule bleſſure avoit déja cauſé.

Il me reſte à dire une choſe qui merite bien d'être obſervée par tous ceux qui ſont appellez pour traiter les femmes groſſes en leurs maladies; qui eſt qu'il faut ſur tout qu'ils empêchent, autant qu'ils peuvent, par tous leurs remedes, que la femme groſſe qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors eſt ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant ſa maladie. Car preſque toutes les femmes à qui cet accident arrive, meurent très-peu de tems enſuite; & principalement celles dont la fiévre eſt accompagnée de fluxion ſur la poitrine. C'eſt en quoi j'ai vû pluſieurs perſonnes ſe tromper, & être fruſtrez de la vaine eſperance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire ceſſer la fiévre, & que la femme pourroit auſſi faire plus facilement dans la ſuite les remedes convenables : Car bien loin de cela, cette même fiévre s'augmente incontinent après, & ſe redouble plus fortement par l'entiere ſuppreſſion des vuidanges qui ſe fait pour lors preſque toujours, leſquelles refluënt auſſi-tôt & vont faire un dépôt ſubit ſur les parties internes qui ont cauſé la premiere indiſpoſition, après quoi la malade tarde peu à mourir; parce que la nature qui étoit déja preſque accablée par une maladie qui étoit de ſoi mortelle, qui ne peut jamais bien regir ni achever l'évacuation neceſſaire des vuidanges. C'eſt, à ce que je crois, ce qu'*Hypocrate* nous a voulu enſeigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit; *ſi mulier uterum geſtans, morbum habuerit non cognatum, in puerperii purgatione perit.* Si la femme groſſe a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle eſt, elle perit dans le tems de la purgation de ſon accouchement. C'eſt ainſi que j'ai vû mourir la ſeconde femme de Monſieur *Mounier*, Notaire, celle de Monſieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monſieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Mr *Quarré*, Marchand de bois, & beaucoup d'autres qui ſont toutes peries très-peu de tems après être avortées de la ſorte. J'en ai rapporté pluſieurs exemples conſiderables dans le Livre de mes Obſervations.

CHAPITRE XXVII.

Ce qu'il faut que la femme groſſe faſſe quand elle eſt à terme.

LA femme groſſe ayant été preſervée & garantie durant tout le cours de ſa groſſeſſe de toutes les maladies dont nous avons ci-devant parlé ; il nous reſte ſeulement pour finir ce premier livre à déclarer ce qu'il faut qu'elle faſſe étant à terme.

Je ne ſuis pas de l'opinion de preſque toutes les Sagefemmes, qui recommandent aux femmes groſſes (afin, diſent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lors qu'elles ſont ſur les derniers mois de leur groſſeſſe ; & encore moins du ſentiment de *Liebaut*, qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou ſur un cheval de trot ; ce qui eſt un très-dangereux conſeil, & qui cauſe journellement beaucoup de fâcheux accouchemens. Car, comme nous avons dit au chapitre 11. de ce premier livre, & démontrerons encore au chapitre 5. du ſecond livre, c'eſt ordinairement en ce tems que l'enfant ſe tourne, & qu'il fait la culbute, en portant ſa tête en bas, & ſes pieds en haut pour venir ainſi naturellement ; de ſorte que ſouvent les pauvres femmes croyant ſe procurer un facile accouchement, le rendent très-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cauſe de l'agitation & commotion du corps, excitent quelquefois des pertes de ſang dangereuſes, & font prendre à l'enfant une ſituation contre nature, ou font tellement abbaiſſer & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogaſtre, qu'il n'a plus enſuite la liberté de ſe tourner quand il eſt tems ; ce qui le fait ſouvent venir dans ſa premiere ſituation, c'eſt-à-dire, par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit être l'œuvre de nature, lors que l'enfant vient bien) en eſt excité avant le terme tout-à-fait accompli ; & quand même ce ne ſeroit que de cinq ou ſix jours, cela ne laiſſe pas de lui être auſſi préjudiciable que nous le voyons être à la ſaveur, à la bonté, & à la conſervation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'eſt pourquoi il ſeroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit au 6. chap. du 4. livre de la gener. des anim. que la femme qui a coûtume de travailler ſe porte mieux durant ſa groſſeſſe, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie ſedentaire ; car cela ſe doit enten-

dre des autres tems de la groſſeſſe, & d'un travail qui ſoit moderé & convenable à ſa diſpoſition preſente.

Pour ce ſujet je conſeille à la femme (quoique preſque tout le monde ſoit de contraire avis) de ſe tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de ſa groſſeſſe; afin que ſon enfant puiſſe plus directement ſe tourner à chef; & dans ce tems principalement, elle ne ſera aucunement ſerrée ni contrainte dans ſes habits; afin qu'il puiſſe encore prendre plus facilement la poſture qui lui eſt convenable à ſortir. Elle obſervera auſſi pour lors un bon regime de vivre, en uſant de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, plûtôt boüillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de ſe tenir par leur moyen le ventre libre, plûtôt que par cliſteres, qui pourroient en ce tems accelerer l'accouchement: elle oindra ſes parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours d'huile d'amandes douces, ou de graiſſes émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais; ou bien elle ſe ſervira de fomentations, qui en les amolliſſant & relâchant, puiſſent rendre le paſſage plus libre & plus gliſſant. C'eſt ce que doivent faire principalement celles qui ſont groſſes de leur premier enfant; d'autant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus étroits que celles qui ont accouché d'autres fois: mais particulierement celles qui ſont déja un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & ſont bien plus long-tems en travail, ſi c'eſt auſſi pour la premiere fois, que celles qui ſont médiocrement jeunes, parce que la ſubſtance de leur Matrice eſt plus dure & plus ſéche; ce qui fait qu'elle ne peut pas prêter, & ſon orifice interne ſe dilater ſi facilement; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme; à cauſe de quoi ce *coccix* n'obéït pas ſi aiſément dans la ſortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relâcher davantage ces parties, ordonnent l'uſage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils cauſent à tout le corps, ils ne fiſſent accoucher la femme avant qu'il en fût tout-à-fait tems. Beaucoup de femmes ſe font auſſi ſaigner par précaution, lors qu'elles ſont, ou croïent être à terme, dont je ne trouve pas l'uſage fort bon, ſi ce n'eſt pour celles qui ſont ſujettes à des pertes de ſang, ou à la convulſion, ou bien pour quelqu'autre neceſſité; à moins de quoi on s'en doit abſtenir après le ſeptiéme mois,

& pareillement de la purgation ; parce que l'émotion & l'agitation que ces remedes cauſent en ce tems à l'enfant, qui eſt déja grand, le font mouvoir quelquefois ſi fortement, que la Matrice pourroit être contrainte de s'ouvrir pour le laiſſer ſortir, avant qu'elle y fût entierement diſpoſée.

La femme groſſe qui obſervera ces choſes, aura lieu d'eſperer une bonne iſſuë de ſon accouchement ; & en attendant cela elle s'aſſûrera d'une Sagefemme ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la ſecourir auſſi-tôt qu'elle ſentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puiſſent être ; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre, pour en faire tomber le fruit qui eſt mûr ; auſſi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fauſſe douleur, pour faire venir enſuite celles de l'accouchement, qui la pourroient ſurprendre dépourvûë d'aſſiſtance.

Il eſt tems maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ai fait mention que des maladies les plus ordinaires ; qui ont des indications particulieres en leur curation, pendant que la femme eſt groſſe, dont je n'ai pas auſſi traité tout-à-fait exactement ; d'autant qu'il eſt à preſuppoſer qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoiſſance, & de toutes leurs circonſtances. Paſſons donc à preſent au ſecond Livre, pour parler de l'accouchement, non-ſeulement de celui qui eſt naturel, mais auſſi de tous ceux qui ſont contre nature ; car c'eſt-là le principal ſujet qui m'a obligé d'écrire, pour faire connoître le mieux qu'il m'eſt poſſible, la maniere la plus veritable & la plus méthodique pour bien ſecourir les femmes & leurs enfans en ces occaſions.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHE'ES.

LIVRE SECOND.

DE L'ACCOUCHEMENT NATUREL, & de ceux qui ſont contre nature, avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.

COMME il eſt bien inutile à ceux qui s'embarquent ſur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'eſt par exemple celui des Indes, ou quelqu'autre ſemblable) ſi après avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port; de même ce n'eſt pas aſſez que la femme groſſe ait été garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre précedent

dent, ſi à la fin de ce tems, elle n'eſt entierement délivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera le ſujet de tout ce ſecond Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & nous enſeignerons la maniere d'aider & ſoulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt qu'Accouchement ; ſes differences, & ſes differens termes.

PAR *Accouchement* nous entendons une émiſſion, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui ſe fait par émiſſion, quand la Matrice met dehors, ſans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle ; que celui qui eſt contre nature, qu'on eſt obligé de faire ſouvent par extraction, avec l'operation de la main.

Toutes les fois que la Matrice laiſſe ſortir, ou met dehors ce qui avoit été retenu & formé enſuite de la conception, on ne doit pas dire que ce ſoit un accouchement ; car ſuivant ce que j'ai fait déja connoître ci-devant, & que je repeterai en ce lieu, pour une plus claire intelligence, ſi la femme vuide ce qui étoit contenu en la Matrice dans les premiers jours après la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement* ; d'autant qu'en ce tems, il ne paroît rien de formé ni de figuré, & que les ſemences n'ont encore aucune conſiſtance ; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entr'ouvrir, comme il arrive aſſez ſouvent depuis le premier jour de la conception juſques au ſeptiéme ſeulement ; après quoi juſques au troiſiéme mois les femmes jettent quelquefois des faux germes, qui ſe convertiſſent en Moles ; s'ils demeurent plus long-tems dans la Matrice ; alors on doit nommer cela *expulſion* ; & ſi le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il ſoit, & en quelque tems que ce ſoit, eſt mis dehors avant le ſeptiéme mois, en ce cas c'eſt un avortement, qui eſt toujours cauſe, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de tems après être né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute ſortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du ſeptiéme mois juſques au reſte du tems après ; parce qu'il a pour lors une ſuffiſante perfection, comme auſſi aſſez de

force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre ; ce qu'il fait néanmoins d'autant plûtôt, qu'il eſt arrivé plus près du terme le plus naturel, qui eſt la fin du neuviéme mois.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit ſçavoir que l'un eſt legitime, c'eſt-à-dire naturel, & l'autre illegitime, ou contre nature. Pour venir à la connoiſſance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions ſe doivent abſolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir être veritablement dit naturel : la premiere, qu'il arrive à terme ; la ſeconde, qu'il ſoit prompt & ſans aucuns accidens conſiderables ; la troiſiéme, que l'enfant ſoit vivant ; & la quatriéme, qu'il vienne en bonne figure & ſituation : car ſi quelqu'une de ces quatre choſes manque, l'accouchement ſera contre nature, & d'autant plus, que pluſieurs de ces circonſtances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui eſt du terme de l'accouchement, la plûpart des Auteurs aſſûrent avec *Ariſtote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain tems limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour ; mais que la femme ſeule, par une faveur particuliere de la même nature, n'en a aucun qui ſoit préfix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il eſt bien vrai que la femme peut concevoir en tout tems, ſoit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Eſté, & en toute autre ſaiſon telle qu'elle ſoit ; parce qu'elle peut uſer du coït à toute heure qu'il lui plaît ; ce qui n'eſt pas de même à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines ſaiſons, où ils deviennent en chaleur : mais quant à ce qui eſt du tems auquel ils ont accoûtumé de faire leurs petits, il ne leur eſt pas plus préciſément déterminé qu'à la femme ; car comme elle met au jour ſon enfant au ſeptiéme, au huitiéme, au neuviéme & au dixiéme mois, mais plus ſouvent à la fin du neuviéme ; & même, quoique par exemple, l'ordinaire des chiennes ſoit de porter leurs petits au ventre durant l'eſpace de dix ſemaines ou environ ; néanmoins aucunes les font plûtôt, & les autres plus tard ; & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, ſelon la nature du terroir où elles paiſſent, & ſelon la quantité de leurs pâturages ; à quoi contribuent beaucoup les diſpoſitions particulieres de chacun de ces animaux ; ce qui arrive de même à tous les autres, auſſi-bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoître la ſemblable choſe aux fruits ; car les ſaiſons, & les differens climats aident toûjours

plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend auſſi beaucoup de l'agriculture.

Il y a néanmoins une grande conteſtation entre pluſieurs Auteurs touchant les differens termes juſques auſquels la femme peut porter ſon enfant. Mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires ſont le ſeptiéme & le neuviéme mois, & principalement le neuviéme ; ce qui eſt connu & approuvé auſſi d'un chacun. *Hypocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne ſoit pas vital ; d'autant qu'il ne peut pas ſupporter deux ſi puiſſans efforts, ſi proches l'un de l'autre ; ayant déja tâché de ſortir au ſeptiéme mois, qui eſt (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement ; ce que n'ayant pas pû faire, & venant à réïterer les mêmes efforts au huitiéme, s'il naît en ce tems, il en eſt tellement debilité, qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe vivre ; ce qu'il fait bien plûtôt s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au ſeptiéme, ſes forces n'ayant pas été épuiſées auparavant par de vains efforts. Cela paroît vrai-ſemblable à beaucoup de gens ; mais ſi ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoîtront qu'il n'y a que la ſeule Matrice, aidée de la compreſſion des muſcles du bas ventre & du diaphragme, qui faſſe l'expulſion de l'enfant, lors qu'étant irritée par ſa groſſeur & peſanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir ; ce qui ne ſe fait pas, comme on croit ordinairement ; qui eſt que l'enfant n'y pouvant reſter plus long-tems, faute de nourriture & de rafraîchiſſement, fait ces prétendus efforts, afin d'en ſortir, & que pour ce ſujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ſes pieds les membranes qui contiennent ſes eaux ; d'autant que ſi l'enfant naît naturellement, ſes membranes ſe rompent toûjours au-devant de ſa tête, laquelle preſſant & pouſſant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au-devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le même *Hypocrate* admet auſſi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, auſquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puiſſent vivre devant le ſeptiéme, d'autant qu'ils ſont pour lors encore trop foibles, & qu'ils ne ſont pas capables de ſupporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoiſſons tous les jours.

J'avoüe bien, & auſſi eſt-il vrai, que le terme de la portée des enfans eſt de neuf mois entiers pour l'ordinaire ; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naiſſent au ſeptiéme mois, vivent plûtôt que ceux qui viennent au huitiéme ; car au contrai-

re, j'ai toûjours connu par experience qu'ils ſont d'autant plus robuſtes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt celui de neuf mois, & que pour ce ſujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtôt que ceux qui ſont nez à ſept mois, ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de perſonnes, qui ſuivent aveuglément en cela le ſentiment d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, ſans faire aucune reflexion à la choſe, pour ſe pouvoir deſabuſer de cette vieille opinion vulgaire, fondée ſur ces prétendus vains efforts, qu'on dit être faits par l'enfant au ſeptiéme mois, dont j'expliquerai très-particulierement la cauſe au cinquiéme chapitre de ce ſecond livre. Car comme nous voyons, non-ſeulement en une même contrée, & en un même champ, mais auſſi en un même ſep de vigne, des raiſins meurs plus de ſix ſemaines quelquefois avant le tems ordinaire, & d'autres ne l'être que plus d'un mois après; ce qui ſe fait ſelon les terroirs, ſelon les differens regards du Soleil, & ſelon que la vigne eſt cultivée; auſſi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans ſix ſemaines & deux mois devant, & quelquefois preſque un mois après le terme ordinaire; mais cela eſt aſſez rare; car la Matrice n'étant capable d'extenſion que juſques à un certain degré, ne peut ſupporter ſon fardeau que peu de tems après que le terme de neuf mois eſt paſſé, quoi qu'il ſe voye des femmes, ſi nous en croyons *Hypocrate* porter leurs enfans juſques à dix ou onze mois; ce qui eſt néanmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui eſt celui de neuf mois entiers, eſt plus excedé. Ces choſes arrivent auſſi à la femme ſelon les differentes diſpoſitions de tout ſon corps, ou de ſa Matrice ſeule, ou bien ſelon ſon regime de vivre, & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait. Elles peuvent encore venir de la part de l'enfant; car par exemple, ſi à ſept mois il eſt ſi gros par rapport à la petiteſſe de la Matrice, qu'elle ne puiſſe plus le contenir, ni ſe dilater davantage, pour lors elle ſera excitée par la douleur que lui cauſe cette violente extenſion, à s'en décharger; & au huitiéme mois pareillement, ſi les mêmes diſpoſitions s'y rencontrent; & ainſi plûtôt ou plus tard, ſelon pluſieurs autres circonſtances; ou bien par quelque cauſe exterieure, comme par une violente ſecouſſe de tout le corps, par quelque coup, chûte, ſaut, ou autres choſes qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, ſelon qu'ils étoient en ce tems forts & parfaits, & que la femme approchoit de ſon terme ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois; & j'ai toû-

jours remarqué que les enfans qui naiſſent effectivement à ſept mois, ſont ſi petits & ſi foibles, que je n'en ai jamais vû un ſeul vivre plus de quinze jours ; (ſi ce n'eſt de ceux qui, quoi qu'ils fuſſent nez ſeulement à ſept mois de mariage, avoient au moins huit & quelquefois neuf mois de façon, & étoient tout ſemblables en groſſeur & en force à des enfans parfaitement à terme.) C'eſt ce qui me pourroit faire croire ; que la naiſſance de l'enfant au ſeptiéme mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. Mais je connois des hommes parfaits, & pluſieurs enfans de tous âges, & de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe portent aſſez bien, que je ſçai certainement être nez à huit mois. Outre cela j'ai ſouvent obſervé que les femmes qui ſont groſſes de deux enfans, ne les portent pas ſi long-tems, que ſi elles n'en avoient qu'un, à cauſe que la grande diſtenſion qu'ils font à la Matrice, & l'irritation, qu'ils lui cauſent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtôt les douleurs de l'accouchement, que lors qu'elles n'ont qu'un enfant. On peut voir quantité de tous ces differens exemples dans le livre de mes Obſervations.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent être accouchées à ſept & huit mois, comme auſſi d'autres avoir porté leurs enfans dix mois entiers (ce qui peut bien arriver quelquefois, mais très-rarement) quoiqu'elles ſoient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompe ordinairement, eſt qu'elles croyent être groſſes depuis le tems de la retention de leurs menſtruës, les ayant euës durant les deux premiers mois de leur groſſeſſe, ou même quelquefois plus long-tems ; & d'autres ſont pareillement deçûës, à cauſe qu'elles leur étoient ſupprimées un ou deux mois avant que de concevoir. Il eſt aiſé ſemblablement de connoître que la femme, quoique bien reglée, ne peut pas même ſçavoir juſtement par cette ſeule ſuppreſſion le tems de ſa groſſeſſe : Car par exemple, ſi elle habite avec ſon mary ſur le point que ſes mois ſont prêts de couler, & qu'elle devienne groſſe ; alors elle fera ſon compte de l'être depuis le tems de leur ſuppreſſion ; ce qui ſera à peu près veritable. Mais ſi elle conçoit incontinent après avoir eu ſes ordinaires (comme il arrive le plus ſouvent) & qu'elle uſe pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce tems ſes menſtruës ne lui viennent pas, pour lors elle s'eſtimera bien être groſſe ; toutefois elle ne ſçaura point par ce ſigne, quel coup aura porté, & à trois ſemaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut être. C'eſt pourquoi on ne doit pas ſe fonder trop ſur

cette indication, qui ne nous doit servir que de simple conjecture, à moins que la femme ne se fût entierement abstenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conçû.

Or comme nous avons dit que les enfans sont plus ou moins vitaux, selon qu'ils approchent davantage de la fin du neuviéme mois, nous pouvons facilement connoître, que ceux de six mois, & encore moins les autres qui sont au-dessous, ne peuvent pas rester long-tems en vie, à cause qu'ils sont encore trop foibles pour resister aux injures externes. Il est souvent arrivé grande contestation parmi les Medecins, pour sçavoir si un enfant qui vient au monde onze ou douze mois après la mort de son prétendu pere, peut être legitimement né, & par consequent admis à son heredité, ou s'il en doit être frustré comme un enfant supposé. La question en a été agitée bien des fois parmi les Romains, aussi-bien qu'entre nous, & il y a eu des partisans pour & contre l'une & l'autre opinion. Quant à moi, pour éviter proxilité, je la laisserai indécise, & n'ajoûterai rien sur ce que j'ai dit ci-dessus, me contentant seulement d'envoyer les plus curieux consulter le 4. livre des Observ. de *Schenkius*, qui rapporte plusieurs exemples touchant cette difficulté, & *Alphonse Acarranza* qui traite cette matiere en Jurisconsulte aux 14. & 15. chapitres du livre de l'accouchement naturel & legitime. Néanmoins je dirai qu'il est très-constant que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes à celles de la nature; mais je soûtiens qu'il lui est impossible de lui en prescrire d'autres que les siennes propres, ni de l'assujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait est necessaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puisse être legitime & naturel, la bonne situation de l'enfant n'y est pas moins requise; car il doit venir au monde la tête la premiere, & en droite ligne ayant la face tournée vers le bas, c'est-à-dire, vers le cul de sa mere, les bras couchez le long de ses côtez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure est la meilleure & la plus convenable, d'autant qu'après que la tête, qui est la partie de l'enfant la plus ferme, la plus grosse, est passée, toutes les autres sortent facilement; & dans cette posture, toutes les jointures de son corps ne se pouvant recourber, ne donnent aucun empêchement à sa sortie: Mais toute autre partie qui se presente la premiere dans l'accouchement, le rend fâcheux, & contre nature; auquel cas il y a souvent grand danger pour la mere ou pour l'enfant, & quelquefois

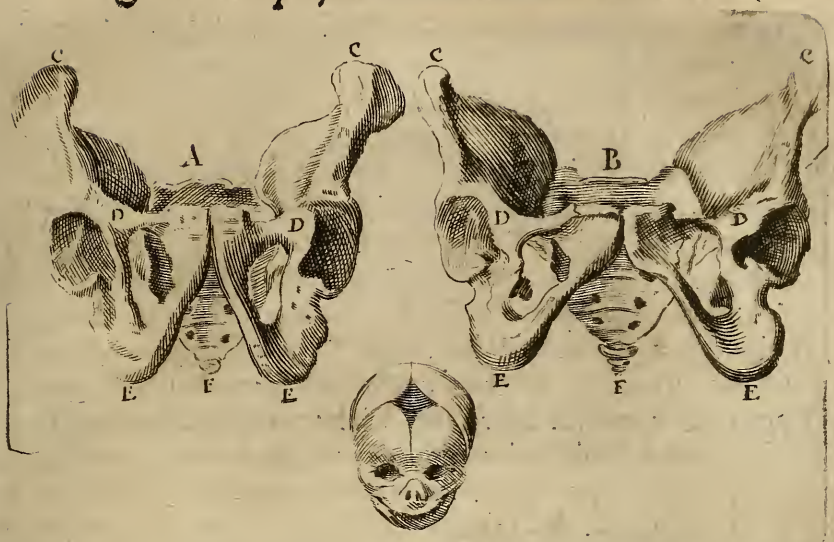
pour tous deux, s'ils ne ſont bien promptement & adroitement ſecourus.

Ceux qui n'ont pas une parfaite connoiſſance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, ſe contentent d'admirer; & ne ſçauroient (à ce qu'ils diſent) concevoir comment il eſt poſſible, que l'enfant qui eſt ſi gros, paſſe au tems de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui eſt ſi petite; de quoi *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs ſe ſont ſi fort étonnez, que pluſieurs veulent que les os *pubis* de la femme ſe ſeparent dans ce tems l'un de l'autre, pour faire cette voye plus large; ſans quoi ils ſoûtiennent qu'il ſeroit impoſſible que l'enfant eût aſſez d'eſpace pour pouvoir ſortir, & que pour ce ſujet les femmes qui ſont déja fort avancées en âge, ſouffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement, d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas ſi facilement ſe ſeparer, ce qui fait ſouvent mourir leurs enfans au paſſage. D'autres prétendent que ce ſont les os des *Iſles* qui ſe disjoignent d'avec l'os *ſacrum* pour le même ſujet; & les uns & les autres diſent, que ces os qui ſe ſeparent ainſi à l'heure de l'accouchement, y ont éte diſpoſez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuſes qui s'écoulent des environs de la Matrice, leſquelles amoliſſent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autres tems. Mais ces deux opinions ſont auſſi éloignées de la verité que de la raiſon; car l'Anatomie nous fait voir très-manifeſtement que ces os ſont tellement joints, qu'il eſt même difficile de les ſeparer l'un de l'autre avec le ſcapelle, principalement ceux des *Iſles* d'avec l'os *ſacrum*, & preſque impoſſible en quelques femmes un peu vieilles, ſans grande violence; quoi qu'*Ambroiſe Paré* (citant pluſieurs témoins qui furent pour lors preſens à la choſe) nous rapporte l'hiſtoire d'une femme, qui fut penduë quinze jours après être accouchée, à laquelle il trouva (ſuivant ce qu'il dit) l'os *pubis* ſeparé en ſon milieu, de la largeur d'un demi-doigt; & même les os des *Iſles* disjoints d'avec l'os *ſacrum*. Je ne veux pas l'accuſer d'impoſture en cette rencontre; car j'ai trop de déference pour lui, & je l'eſtime trop ſincere pour cela; mais je croi qu'il peut s'être trompé en la cauſe de cette ſeparation d'os; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'étant ainſi faite dans le tems de l'accouchement, elle fût encore reſtée quinze jours après, de la largeur d'un demi-doigt; pour lequel ſujet on auroit auſſi été obligé de porter cette femme au ſupplice; car elle n'auroit pas pû ſe ſoûtenir pour monter elle-même à l'échelle de la

potence, & s'y tenir debout, ſuivant la coûtume de tous les autres patiens ; d'autant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os ; ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vrai-ſemblable, que cette ſeparation avoit été cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme du haut du gibet à terre après ſon execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cet endroit avec impetuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons-nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. chapitre du 6. Livre de ſon *Andropogr.* qu'il a vû lui-même, en preſence de Medecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* ſeparez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent après être accouchées. Il n'eſt pas néanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais vûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe dedire, & ſe ſoûmet à croire que ces os ne ſe ſeparent pas, ſi on lui peut faire voir que la tête d'un enfant nouveau né puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum* & ceux de l'*iſchion*. C'eſt pourquoi donnons-lui la ſatisfaction qu'il deſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt très-facile à refuter par l'experience qu'il demande ; car ſi nous examinons de près la differente figure ; & la ſtructure de ces os, entre le ſquelet d'une femme & celui d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſiderable aux femmes qu'aux hommes ; & que pour ce ſujet la plus petite femme a les os de l'*iſchion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme. Elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis ; ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante pour donner iſſuë à l'enfant dans le tems de l'accouchement. Elles ont encore outre cela les os des *Iſles* beaucoup plus renverſez en dehors ; afin que dans la groſſeſſe la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les côtez, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par cette diſpoſition qu'on peut voir repreſentée en la figure ſuivante.

Ces



Ces deux Figures d'os aſſemblez repreſentent les os qui forment toute la capacité hypogaſtrique.

La Figure marquée A. *montre ceux d'un homme, & celle qui eſt marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoître la difference; qui eſt que cette capacité eſt bien plus ſpacieuſe aux femmes qu'aux hommes, ainſi qu'on peut facilement voir: car* C *&* C (D *&* D) E *&* E *ſont bien plus diſtans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne ſont pas aux hommes; & outre cela les femmes ont le* COCCIX *marqué* F, *bien plus courbé en dehors que celui des hommes; ce qui fait que la tête de l'enfant peut ſans grande difficulté, ſortir par le large paſſage qu'elles ont entre les deux os* Iſchions *marquez* E *&* E *ſans qu'il ſoit neceſſaire que les os* pubis *ou ceux des hanches ſe ſeparent, comme pluſieurs ſe ſont imaginez contre la verité.*

La veſſie & le *rectum* ayant été vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empêchent point auſſi aucunement que la Matrice qui a été faite membraneuſe tout exprès, ne ſe puiſſe aſſez dilater, comme elle fait, pour laiſſer ſortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand eſpace vuide qui eſt ſuffiſant pour cet effet, ſans qu'il ſoit beſoin que ces os ſe disjoignent & ſeparent, car ſi cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas ſe tenir debout, ainſi que pluſieurs font, incontinent après être accouchées; d'autant qu'ils ſervent d'appuy, comme il eſt dit, & de jonction mitoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie ſuperieure du corps, qu'à ceux de l'inferieu-

re. J'ai bien remarqué cela autrefois dans l'Hôtel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ai faits. Quand les femmes qui y ſont pour faire leur couche, commencent d'être en travail, elles vont en une chambre qu'elles appellent le *chauffoy*, auquel lieu on les accouche toutes ſur un petit lit fort bas & fait exprès, où on les met devant le feu; puis auſſi-tôt que leur beſogne eſt faite, on les mene coucher dans leur lit, qui eſt quelquefois aſſez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, ſi leur os *pubis*, ou ceux des *Iſles*, avoient été ſeparez l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons ſouvent ces filles qui accouchent en cachette, ſe remettre incontinent après (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme ſi de rien n'étoit; & dans tous les accouchemens que j'ai faits, je ne me ſuis jamais apperçû de cette prétenduë disjonction, en mettant la main ſur le *pubis* de la femme lorſque l'enfant étoit au paſſage, mais bien ai-je ſeulement ſenti le *coccix*, ou croupion, qui eſt joint par une articulation un peu laxe, avec l'extrêmité inferieure de l'os *ſacrum*, ſe recourber en dehors pendant ce tems, auquel lieu les femmes reſſentent ſouvent beaucoup de douleur, parce que la ſortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cauſe que ſa tête preſſe fort pour lors le *rectum* contre cette partie. De plus, ayant vû faire & fait auſſi moi-même l'ouverture de pluſieurs femmes qui étoient mortes peu de jours après être accouchées, j'ai trouvé qu'il étoit même difficile de ſéparer les os avec un fort ſcalpelle bien tranchant, où je n'ay auſſi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eût eu auparavant aucune ſéparation; & ſi les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que les os ſont plus difficiles à ſe ſéparer (ce qu'ils ne font jamais pour les raiſons ſuſdites) mais à cauſe qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus ſéches, dures & calleuſes, & particuliérement ſon orifice interne, qui pour ce ſujet ne peut pas ſe dilater ſi facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide; & outre cela les vieilles ont encore l'articulation du *coccix* plus ferme; ce qui fait qu'il ne cede pas ſi aiſément à la ſortie de l'enfant.

Ayant ſuffiſamment fait connoître ce que c'eſt que l'accouchement, & toutes ſes differences, il nous faut examiner quels ſignes ont coutume de préceder l'accouchemeut naturel, & ceux qui l'accompagnent: c'eſt ce que nous allons montrer au chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Les ſignes qui précedent, & ceux qui accompagnent l'Accouchement naturel.

LORSQUE les femmes groſſes, principalement celles qui le ſont pour la premiere fois, reſſentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus vîte querir la Sagefemme, croyant que ce ſoit pour accoucher; laquelle étant venuë, doit bien reconnoître la choſe, & prendre garde à ne les pas mettre en travail ſans qu'il y ait de la diſpoſition; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & ſouvent même de celle de tous deux, ſi elle l'excite devant qu'il en ſoit tems. Les douleurs qu'on peut appeller fauſſes, ſont cauſées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents qui vont & viennent en bruiſſant par tout le ventre, ſans neanmoins répondre aucunement en bas vers la Matrice, comme font celles qui précedent & qui accompagnent l'accouchement; & cette colique eſt diſſipée par linges chauds appliquez ſur le ventre, & en prenant un ou pluſieurs lavemens; par leſquelles choſes les vraies douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer, & les douleurs de la colique nephretique ſe dénotent & ſe diſtinguent aſſez par les propres ſignes de cette maladie. La femme peut encore ſentir quelqu'autre ſorte de douleurs dans le ventre, qui procedent de l'émotion que lui cauſe le flux de ventre qui ſe diſpoſe à venir: ce qu'on connoîtra facilement par les frequentes déjections qui ſurviendront enſuite. Il arrive auſſi aſſez ſouvent que les femmes groſſes qui ont la fiévre ſentent de fauſſes douleurs dans le ventre, dans le tems de l'ardeur des accès, ou des redoublemens de leur fiévre, ces douleurs procedant, comme je l'ai particuliérement expliqué ci-devant en la page 188. du boüillonnement des eaux de l'enfant extraordinairement échauffées, auſſi-bien que de celui du ſang qui eſt en grande abondance dans tous les vaiſſeaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voiſines.

Les ſignes qui précedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, ſont que la femme commence à ſentir quelques douleurs de reins qui ne lui étoient pas ordinaires, & la tumeur de ſon ventre qui étoit élevée vers le haut, eſt tout-à-fait affaiſſée ſur le bas, ce qui fait que pour lors elle ne peut pas

marcher si facilement qu'elle avoit accoutumé, & qu'elle a aussi une plus frequente envie d'uriner; & il s'écoule de la Matrice des humiditez glaireuses, que la nature a destinées pour humecter le passage & le rendre glissant, & afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce tems, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui transudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, & qui acquierent une consistance ainsi glaireuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement present, c'est-à-dire, qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, lui répondent au bas ventre avec des épreintes réïterées. Elle a le poux plus frequent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé; à cause que son sang est beaucoup plus échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde; comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toujours interceptée; pour raison de quoi le sang se porte à la face en grande abondance. Toutes ses parties honteuses se tumefient, ce qui arrive à cause que la tête de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tumefiées: il lui survient aussi très-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes auxquelles il arrive, sont en danger; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tôt; d'autant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite.

Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomac, au moyen des rameaux de la sixiéme paire des nerfs du cerveau, qui se distribuent à l'un & à l'autre; par lesquels elle lui communique la douleur qu'elle ressent en ce tems, qui vient de l'agitation & commotion que lui causent les violens & frequens remuëmens de l'enfant, & de la forte compression que lui font les muscles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors. De plus, quand l'accouchement est fort proche, il arrive aux femmes un tremblement universel, & principalement des cuisses & des jambes, non pas avec froid, tel que celui qui vient au commencement de l'accès des fiévres intermittentes, mais il se fait

avec chaleur de tout le corps ; & ſouvent les humiditez qui coulent en ce tems de la Matrice, ſont teintes de ſang ; ce qui joint aux ſignes ci-deſſus déclarez, c'eſt une marque infaillible de l'accouchement prochain : c'eſt ce que les Sagesfemmes appellent vulgairement *marquer*, & alors, ſi on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve ſon orifice interne ouvert, à l'embouchûre duquel ſe preſentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, leſquelles membranes ſont fortement pouſſées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoi on les ſent reſiſter, & paroître aux doigts d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs ſont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux ſont formées (c'eſt-à-dire, quand elles ont gagné le devant de la tête de l'enfant, qui eſt ce qui fait dire aux Sagesfemmes que les eaux ſe forment) ſe preſentant à cet orifice interne, reſſemblent pour lors aſſez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, qui ſont ſeulement couverts d'une ſimple membrane. Enſuite de cela les douleurs ſe redoublant continuellement, les membranes ſe rompent par la forte impulſion des eaux, qui s'écoulent dans le même moment ; après quoi on peut facilement ſentir à nud la tête de l'enfant qui ſe preſente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choſes, ou la plus grande partie, ſe rencontrent enſemble, de quelque tems que la femme puiſſe être groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, on peut s'aſſurer qu'elle accouchera bien-tôt. Mais on doit bien ſe garder de la mettre en travail, devant que d'en connoître la néceſſité par ces ſignes ; car autrement ce ſeroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au haſard de leur vie, ainſi que je trouvai que cette Sagefemme faiſoit, en voulant faire accoucher à ſix mois une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui lui répondoient en bas ſans aucun autre accident, de laquelle j'ai rapporté l'hiſtoire au ſeptiéme chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller ſi vîte en beſogne ; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche même la tête de l'enfant à travers ſes membranes, & que la femme ait auſſi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toujours conclure qu'elle ſoit pour lors effectivement en travail ; car quoiqu'il y en ait grande apparence, quand ces diſpoſitions ſe rencontrent, la choſe n'eſt pas neanmoins entiérement certaine, ſi ces douleurs

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui merite d'être bien obſervé) ſi on ne ſent que les eaux ſe préparent entre les membranes & la tête de l'enfant. C'eſt pourquoi on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'être pas trompé en ſon pronoſtic, ainſi que furent deux Sagesfemmes en l'occaſion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour lui donner mon avis ſur la difficulté de ſon accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'être effectivement en travail, comme lui aſſûroient ces deux Sagesfemmes. L'ayant touchée pour reconnoître la choſe, je trouvai l'orifice de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je ſentis aiſément avec le doigt la tête de ſon enfant à travers ſes membranes, qui étoient mollaſſes, & tapiſſées contr'elle, ſans être aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit que depuis ſix jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, & que je ne ſentis point aucune préparation des eaux de ſon enfant, je lui conſeillai de ſe contenter ſeulement de prendre quelque ſimple clyſtere, & de ſe tenir en repos chaudement en ſon lit; ce qu'ayant fait, ſes douleurs ceſſerent, après quoi elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de ſon negoce & de ſon ménage, & accoucha au bout de ce tems très-heureuſement d'un enfant vivant. Or il eſt très-certain que pour le peu qu'on eût contribué à mettre cette femme en travail, elle ſeroit accouchée à huit mois; ce qui lui auroit pû cauſer un grand préjudice, & à ſon enfant, en avançant d'un mois ſa naiſſance.

Ce que nous avons dit ſuffit pour connoître l'accouchement qui eſt naturel. Nous parlerons ci-après aſſez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui ſont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choſes, dont il eſt très-neceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de pouvoir sûrement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui ſont contre nature. Examinons donc à ce ſujet tout ce qui ſe rencontre avec l'enfant dans la Matrice au tems de la groſſeſſe, & faiſons premiérement la deſcription des choſes qui ſe preſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt prête d'accoucher, qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.

Cette figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers de quoi on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arriere-faix marqué A. *du côté qu'il doit être attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des membranes de l'enfant & de ſes eaux.

AUSSI-TÔT que les deux ſemences ont été mêlées confuſément, & qu'elles ont été retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce même moment d'en débroüiller le cahos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la délineation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoique ces ſemences ſemblent être ſimilaires & uniformes à la vûë, elles contiennent neanmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la Matrice donne le premier mouvement, les ſéparant & les diſtinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont premiérement formées les membranes, qui empêchent que

les esprits, dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, qui servent après cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent point.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premieres formées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le tems de l'accouchement se presentent les premieres au passage, au-devant de la tête de l'enfant. La plûpart des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est très-difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent. Ils ne sont pas même d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussi-bien que pour les bêtes, sçavoir le *horion*, l'*amnios*, & l'*allantoïde*. Mais si on examine de près ce qui en est, par l'inspection, comme j'ai fait plusieurs fois, on connoîtra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut veritablement separer & diviser en deux. J'explique la chose de cette maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas, parce que bien des gens croyent, comme *Galien*, que ces membranes sont separées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie du corps de l'enfant, & que l'autre l'environne entierement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent même que ses eaux soient separées l'une de l'autre par differentes membranes, ce qui est tout au contraire; car les membranes sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un même corps & une commune enveloppe, qui sert, ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une même nature, & enfermées en même membrane, comme je ferai connoître ci-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de quelle façon la chose soit expliquée, pourvû qu'elle soit entenduë comme elle est.

La partie exterieure de cette membrane, ou enveloppe double, ou bien si on en veut compter deux, la premiere membrane qui se presente au-dehors est appellée *horion*, parce qu'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios* c'est-à-dire agnelette, à cause qu'elle est bien mince, & fort déliée. *Galien* au 15. liv. *de l'usage des parties*, appelle l'arrierefaix. *chorion*. Mais

afin

afin de rendre la choſe plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, qui eſt un peu rude & inégale par toute ſa partie exterieure, où l'on peut remarquer quantité de petits vaiſſeaux capillaires qui courent tout autour, comme auſſi beaucoup de petits filamens, avec leſquels elle eſt attachée de tous côtez à la Matrice; mais elle eſt un peu plus polie en dedans, & elle ſe joint de toutes parts, & s'unit avec l'*amnios*; de ſorte qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une même membrane, ainſi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y eſt fort adherent par toute ſa face qui regarde l'enfant, ce qui ſe fait par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux. Il vient auſſi vers toute la circonference de ce *placenta*, faire ſa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane eſt un peu plus épaiſſe.

L'*amnios*, qui eſt la ſeconde membrane, eſt ſix fois plus mince que le *chorion*: elle eſt fort polie par ſa partie interne, mais elle ne l'eſt pas juſtement tant du côté qu'elle s'unit & ſe joint au *chorion*. Cette membrane eſt ſi mince, qu'elle en eſt tout-à-fait tranſparente. Il ne s'y voit aucun vaiſſeau; ce qui fait qu'elle eſt ſi déliée, qu'on ne peut preſque ſe l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta* quoiqu'elle le recouvre; mais elle tapiſſe ſeulement toute la partie interne du *chorion* qui lui eſt interpoſé, dont on la peut ſeparer entierement, ſi on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la choſe comme elle eſt, je dirai qu'il eſt très-facile de connoître de quelle maniere ſont ces membranes dans la Matrice, ſi on conſidere la compoſition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre, ſoit la Matrice de la femme groſſe, & que la veſſie remplie de vent, qui eſt au-dedans du balon, ſoit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios*, dans quoi l'enfant & ſes eaux ſont contenus enſemble; & comme l'exterieur de cette veſſie touche de toutes parts interieurement par ſon enflure le cuir du balon, de même les membranes du *fœtus* ſont jointes de tous côtez à la Matrice, ſinon à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu elles paſſent pardeſſus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette prétenduë troiſiéme membrane (ou plûtôt imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils diſent être comme une ceinture, qui entoure & revêt l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde, juſques au-deſſous des flancs ſeulement, il eſt certain qu'elle ne ſe remarque

jamais au *fœtus* humain, ni même à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit, auſſi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux ânesſes & aux autres, ainſi que j'ai reconnu la choſe, après l'avoir pluſieurs fois curieuſement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naiſſant ces membranes ſur leur tête; ce qui fait dire qu'ils ſeront heureux. Mais c'eſt une pure ſuperſtition; d'autant que cela vient de ce qu'elles étoient d'une ſubſtance ſi forte, qu'elles n'ont pas pu être crevées par l'impulſion des eaux, & par les efforts que la femme a faits en accouchant; ou de ce que ſes paſſages étant bien larges, & l'enfant fort petit, la ſortie en a été très-facile & ſans aucune violence. C'eſt veritablement pour ce ſujet, qu'on doit dire qu'ils ſont heureux d'être venus ſi à leur aiſe; comme auſſi la mere l'eſt-elle bien d'être ainſi délivrée. Car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naiſſent jamais coiffez de la façon, à cauſe qu'étant tourmentez & fort preſſez au paſſage, ces membranes s'y rompent, & y demeurent toûjours, juſques à ce que le *placenta*, où elles ſont attachées, ſoit ſorti de la Matrice.

Au dedans des membranes de l'enfant, diſpoſées comme je l'ai expliqué, les eaux ſont contenuës, au milieu deſquelles il nage & eſt ſitué. L'origine de ces eaux paroîtra fort incertaine, ſi on conſidere auſſi ſur ce ſujet les differens ſentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui eſt vuidée de la veſſie par l'ouraque; & ſe fondent ſur ce qu'il ne ſe rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire; & diſent qu'il eſt aiſé de connoître que c'eſt de l'urine, par la couleur & par la ſaveur que ces eaux ont toute ſemblable à celle qui eſt contenuë dans la veſſie. Il eſt néanmoins bien certain que cela ne peut pas être ainſi qu'ils le diſent; d'autant que l'ouraque n'eſt pas percé au *fœtus*, & qu'il ne ſort pas hors de ſon nombril; car par l'endroit qu'il y eſt attaché, il ſe trouve toûjours nerveux, & aſſez ſemblable à une petite corde de luth, au travers de quoi il ne peut très-aſſûrément rien paſſer, tant ſubtil puiſſe-t-il être, comme je l'ai obſervé, & vû auſſi remarquer par pluſieurs fois à défunt Monſieur *Gayant*, qui étoit avec l'approbation univerſelle, l'Anatomiſte le plus exact & le plus expert qui eût été depuis long-tems à Paris, pour le merite duquel Sa Majeſté lui avoit fait l'honneur de le choiſir par préference à tous autres, pour faire les curieuſes recherches, & pluſieurs belles experiences anatomiques, à quoi

s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & très-ſçavans, dont l'Academie Royale eſt compoſée.

Cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir que *Dulaurens* s'eſt abuſé, quoique pour confirmer ſon opinion, il rapporte l'hiſtoire d'une certaine fille, qui après une ſuppreſſion d'urine durant pluſieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'umbilic; inferant de-là que cette eau venoit de la veſſie par l'ouraque qui n'étoit pas refermé; & que l'eau qui étoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y étoit ainſi amaſſée. Il rapporte encore pour le même ſujet une autre hiſtoire preſque ſemblable, & dont *Fernel* fait mention au treiziéme Chapitre du 6. livre de ſa Pathologie. Mais cette eau venoit aſſûrement de la capacité du bas ventre, & non pas de la veſſie; parce qu'il ne ſe rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne ſoit contre l'ordre de nature; ſur quoi en ce cas il ne faut pas faire ſon fondement, pour affirmer que la choſe doit être de même à tous les autres ſujets.

Il y en a d'autres qui ont bien auſſi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles ſortent par la verge, dont le chemin ſe trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'eſt jamais percé. Pour moi je croi (ce me ſemble) avec bien plus de raiſon, que ces eaux ſont ſeulement engendrées des humiditez vaporeuſes, qui tranſudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, leſquelles venant à rencontrer ſes membranes, & ne pouvant paſſer au travers, à cauſe qu'elles ſont très-denſes & ſerrées, ſe convertiſſent en eau qui s'amaſſe ainſi petit à petit, auſſi-bien dans le commencement de la groſſeſſe, que durant les autres tems; car il ſort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui ſont chauds & humides, comme eſt celui de l'*embrion*.

La raiſon eſt aſſez foible, par laquelle on ſoûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cauſe qu'elles ont une ſaveur ſalée qui lui eſt toute ſemblable; car les ſueurs, les larmes, & autres humiditez qui diſtilent & tranſudent du corps, ſont pareillement ſalées auſſi-bien que l'urine, dont l'enfant durant qu'il eſt au ventre de ſa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les inteſtins; d'autant qu'il ne prend en ce tems aucuns alimens par la bouche, & que toutes ſes humiditez ſuperfluës paſſent facilement par tranſpiration, au travers de la ſubſtance de toutes les parties de ſon corps qui eſt fort tendrelet. C'eſt pourquoi

je ne conçois pas la neceſſité qui le pourroit obliger à vuider plûtôt l'urine qui eſt dans ſa veſſie en petite quantité, que les excremens qui ſont dans ſes inteſtins ; ce qu'il ne fait auſſi pour lors, ni d'une façon ni d'autre, mais ſeulement après qu'il eſt né.

Bartholin, & quelques autres veulent neanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ſes eaux en proviennent ; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles ſortent par la ſeule tranſpiration, comme j'ai dit ; car alors qu'il n'a pas encore de vie bien manifeſte, on ne laiſſe pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la groſſeur de ſon corps ; & même il s'en rencontre auſſi dans les groſſeſſes de faux-germes ; ce qui fait bien voir pour lors, que ce n'eſt point de l'urine renduë par l'ouraque, ou par la verge, ainſi que tout le monde s'imagine ; & ce qui le prouve encore très-manifeſtement, c'eſt l'exemple de quelques enfans qu'on voit naître ſans avoir la verge percée, leſquels ne laiſſoient pas d'avoir ces mêmes eaux en auſſi grande abondance que les autres, lors qu'ils étoient au ventre de leur mere.

Il faut obſerver que quand il y a pluſieurs enfans, ils ne ſont jamais en une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherans l'un à l'autre (ce qui eſt très-rare, & monſtrueux lors qu'il arrive ;) mais chacun d'eux a toûjours ſes membranes & ſes eaux diſtinctes & ſeparées, dans leſquelles il eſt enveloppé en particulier.

Ces eaux ainſi amaſſées dans ces membranes, ont pluſieurs uſages très-conſiderables. Elles ſervent à l'enfant pour ſe mouvoir, en nageant plus facilement d'un côté & d'autre, & afin que par ſes mouvemens frequens il ne vienne à bleſſer la Matrice, en heurtant à ſec contre elle ; ce qui lui cauſeroit de grandes douleurs, & pourroit fort ſouvent exciter l'avortement. Elles le défendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme groſſe peut recevoir ſur le ventre ; & elles ſervent grandement auſſi à faciliter ſa ſortie dans le tems de l'accouchement, d'autant qu'elles rendent le paſſage fort gliſſant ; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en étant humectée, s'étend & ſe dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lors que l'enfant eſt tout prêt à ſortir ; ou peu devant : car autrement demeurant à ſec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en ſeroit auſſi beaucoup plus tourmentée.

Jean-Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere décedée, en ſon Livre intitulé, de *nutritione fœtus*, veut que

ces eaux ſervent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les ſucce avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'eſt imaginé) durant tout le tems qu'il eſt dans la Matrice. Mais la verité du contraire étant connuë des moindres apprentifs, ce ſeroit ſe fatiguer en vain, que s'arrêter à refuter toutes les raiſons qu'il apporte pour prouver & ſoûtenir ſon dire; car elles ſe détruiſent aſſez d'elles-mêmes, & correſpondent toutes à la fauſſeté de leur principe, qui n'eſt fondé que ſur un paſſage d'*Hypocrate* au Livre *de principiis aut carnibus*, où il eſt dit que l'enfant comprimant ſes lévres ſucce l'aliment de la Matrice; auquel on peut oppoſer l'autorité d'*Ariſtote* qui refute bien cette erreur au 5. chap. du 2. liv. *de la génér. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier paſſage d'*Hypocrate*, puiſque lui-même ſe contredit, & ſoûtient le contraire au livre *de octimeſtri*, où il dit préciſément, que l'umbilic de l'enfant eſt la ſeule partie de ſon corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ſes autres parties ſont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas avant qu'il ſoit ſorti du ventre de ſa mere. Mais pour faire connoître que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'eſt que ſi on en met ſur le feu dans quelque vaſe, comme j'ai fait pluſieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, ſans acquerir aucune conſiſtance épaiſſe par la chaleur du feu, à meſure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui ſont capables de nourrir; ainſi qu'il arrive à la ſeroſité du ſang, laquelle étant ſeparée de ſa maſſe ſe coagule comme fait un blanc d'œuf, auſſi-tôt qu'on la met chauffer au feu; ce qui fait bien voir que ces eaux ne ſont pas de cette eſpece, & qu'elles ne pourroient pas ſervir de nourriture à l'enfant, quand même il les ſucceroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait ſuffiſamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut enſuite de cela, rechercher la connoiſſance des Parties, par le moyen deſquelles il reçoit ſa veritable nourriture, lorſqu'il eſt dans la Matrice; c'eſt dequoi nous allons preſentement traiter.

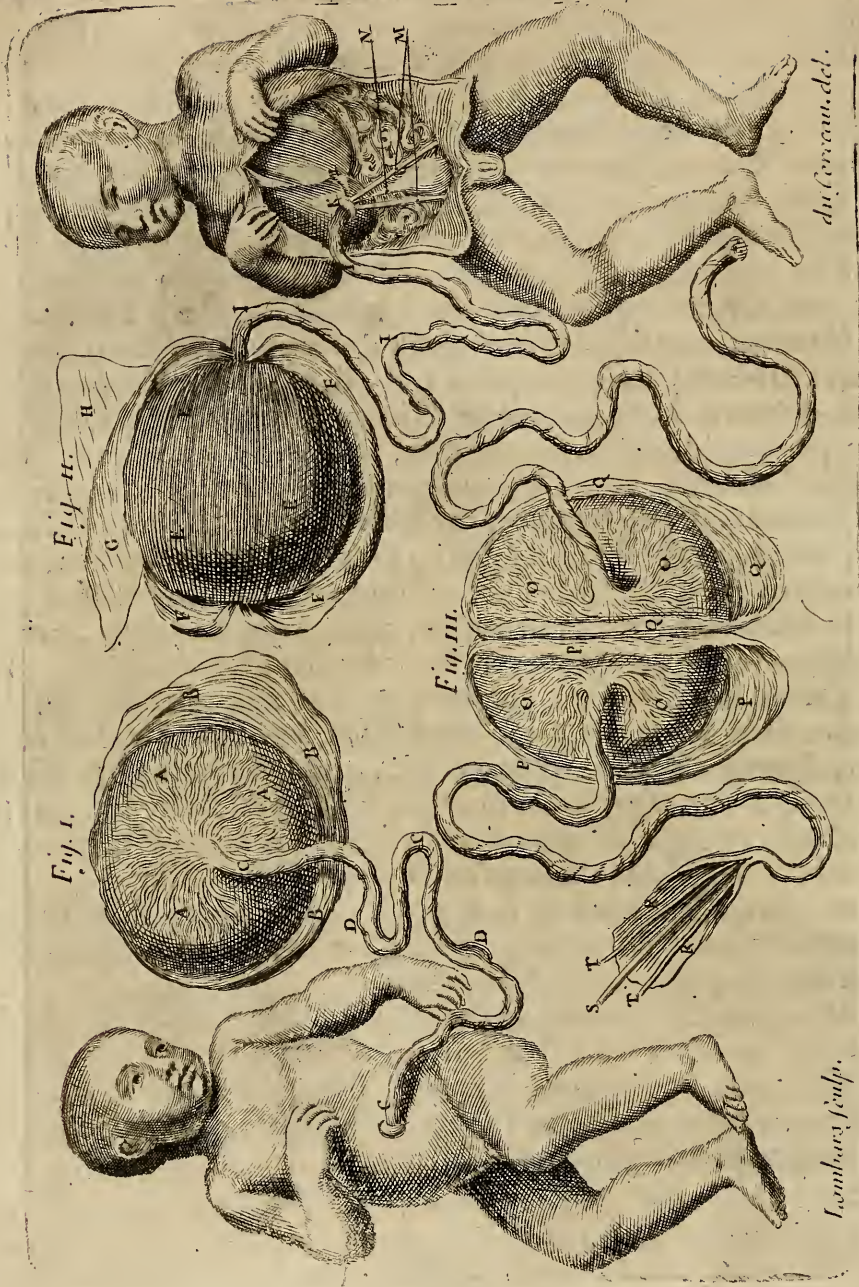


Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
du Coudray del.
Lombart sculp.

Ces trois Figures repreſentent le *Placenta*, ou arrierefaix, & les vaiſſeaux umbilicaux de l'enfant.

LA PREMIERE montre l'arrierefaix, au milieu duquel eſt attaché le cordon de l'umbilic, on voit auſſi autour de cét arrierefaix les membranes de l'enfant, qui reſtent ainſi ridées quand il en eſt dehors.

A. A. A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

B. B. B. *Les membranes qui y ſont attachées tout autour.*

C. C. C. *Le cordon de l'enfant qui contient ſes vaiſſeaux umbilicaux, leſquels ſortant de ſon nombril, vont s'inſerer au milieu de l'arrierefaix, où ils produiſent une infinité de rameaux.*

D. D. *Certaines éminences appellées* nœuds, *qui ſe rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaiſſeaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.*

LA SECONDE FIGURE repreſente l'arrierefaix retourné de l'autre côté, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y conſiderer la diſtribution des vaiſſeaux umbilicaux.

E. E. E. *Montrent l'arrierefaix du côté par lequel il eſt attaché contre la Matrice. On ne voit en cette face aucune apparence de vaiſſeaux comme en l'autre ; mais ſeulement quelques ſimples entrecoupûres, & de petites embouchûres, par où le ſang qui tranſude de la Matrice, diſtille dans toute la ſubſtance de l'arrierefaix.*

F. F. F. *Les membranes.*

G. *Une partie de* Chorion, *qui a été ſeparée de l'*Amnios, *qui eſt marqué par* H.

H. *Une portion de l'*Amnios, *ſeparée du* Chorion, *marqué par* G.

I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où l'on voit auſſi pluſieurs nœuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaiſſeaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la ſciſſure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui ſe conduiſant le long des côtés de la veſſie, vont s'inſerer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques.*

N. *L'ouraque, qui du fond de la veſſie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, ſans paſſer outre, auquel endroit il eſt extrémement délié, & n'eſt aucunement percé.*

La troisie'me Figure fait voir un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes separées.

O. O. O. O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.*

P. P. P. *Les membanes qui servent à envelopper particulierement l'enfant qui est de ce côté-là.*

Q. Q. Q. *Les autres membranes qni servent à contenir séparément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celui du côté droit est disequé en son extrêmité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R.R. *Montrent une forte enveloppe dont sont revêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est bien plus groſse que les arteres.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extrêmité, où l'on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

Chapitre IV.

Du Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

Comme l'enfant doit être nourri du seul sang de sa mere, durant le tems qu'il est dans la Matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ni beau ni bon, la nature providente a formé le *placenta*, pour lui en servir de réservoir; afin qu'il en eût toujours suffisamment, & qu'il y fût derechef élaboure & perfectionné, pour être rendu convenable à sa nourriture, parce qu'il n'eut pas pû sans doute convertir en sa substance délicate un sang si grossier qu'est celui de la mere, s'il n'avoit été auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il lui est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est rapporté, comme nous dirons ci-après, par les arteres, qui sont les trois seuls conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta*, n'est autre chose qu'une masse charnuë & spongieuse, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie

de

de ſon corps, faite pour recevoir & purifier le ſang de la mere, deſtiné à la nourriture de l'enfant qui eſt dans la Matrice.

Cette maſſe de chair ſpongieuſe eſt ainſi appellée, parce qu'elle reſſemble en figure à un gâteau. Quelques-uns la nomment *délivre*; à cauſe qu'étant ſortie après l'iſſuë de l'enfant, la femme eſt tout-à-fait délivrée du fardeau de la groſſeſſe. On l'appelle auſſi vulgairement l'*arrierefaix*, parce que c'eſt comme un ſecond faix dont la femme ne ſe décharge qu'après que l'enfant eſt hors de la Matrice. Il y en a qui lui donnent le nom de *foye uterin*; d'autant qu'elle ſert comme un foye, pour préparer le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & lui donne le même uſage qu'au *pancreas* du bas ventre, ſçavoir eſt d'appuyer & ſoûtenir les vaiſſeaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute ſa ſubſtance.

Ce *placenta* eſt fait du ſang menſtruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel ſa maſſe parenchymateuſe eſt formée: ſa figure eſt plate & ronde, de la largeur d'une aſſiette, & de l'épaiſſeur de deux travers de doigt vers ſon milieu, auquel endroit ſont attachez les vaiſſeaux umbilicaux; mais il eſt un peu moins épais vers les extrêmitez de toute ſa circonference. Il eſt couvert du *chorion*, & de l'*amnios*, du côté ſeulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il eſt joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice. Sa plus forte attache avec elle (qui eſt en ſa circonference) eſt faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au chapitre précedent, lequel adhere ſi fortement au *placenta* par l'entrelaſſement d'une infinité de vaiſſeaux qui paroiſſent fort gros en ſa ſurface, qu'il n'en peut pas être ſeparé ſans laceration de ſa ſubſtance. Si on conſidere le *placenta* du côté qu'il ſe joint avec la Matrice, on remarquera que toute la face de ce côté eſt comme entrecoupée de pluſieurs lignes ſemblables en quelque façon à celles qui ſe remarquent en la ſurface des reins de bœuf. Il y paroît auſſi pluſieurs petites embouchûres, par où le ſang qui tranſude à travers la ſubſtance poreuſe de la Matrice diſtille dans cette maſſe charnuë.

Quoiqu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & même quand il y en a trois, s'ils ſont veritables jumeaux, c'eſt-à-dire, engendrez d'un même coït ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, qui a ſeulement autant de cordons qui ſe terminent, qu'il y a d'enfans; leſquels néanmoins ſont entierement ſeparez

l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ai dit au précedent chapitre, leurs corps joints & adherans l'un à l'autre; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstrueux, ont aussi leurs eaux communes, & sont enveloppez en même membranes. Mais s'il s'est fait superfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans; & comme la superfetation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive rarement, aussi voit-on peu de femmes avoir plusieurs délivres separez, quand elles accouchent de plusieurs enfans. Mais quoi qu'un seul arrierefaix soit le plus souvent commun à plusieurs enfans, j'ai remarqué que les vaisseaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui se distribuent dans toute la substance de cet arrierefaix commun, sont toûjours entierement separez les uns des autres, en telle sorte que les vaisseaux qui servent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anastamose, ni autrement, avec ceux qui sont destinez à la nourriture des autres enfans: c'est ce qui fait que chacun des enfans ayant son principe de nourriture & de vie separément l'un de l'autre, & étant logé en des membranes & en des eaux differentes, un de ces enfans peut quelquefois être mort dans le ventre de sa mere, durant un tems assez considerable, sans que l'autre enfant qui est vivant, soit immediatement infecté de la corruption de celui qui est mort.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorti; car la plûpart des autres animaux ne jettent rien après avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient: Mais au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules spongieuses, jointes interieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits; lesquelles glandules, comme j'ai remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lors qu'elles n'ont point de petits dans le ventre; mais quand elles sont pleines, elles se tumefient extrêmement, & deviennent de la grosseur du pouce, les unes plus & les autres moins. Elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon, qui ne seroit pas

encore épanoüi, le regardant par l'envers, après lui avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, ſont attachez les rameaux des vaiſſeaux umbilicaux. Néanmoins il eſt certain que les animaux qui font ordinairement pluſieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines, & les autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu de quoi chaque petit a dans ſa cellule une eſpece de *placenta* particulier, que la mere mange auſſi-tôt qu'elle l'a vuidé, après avoir rongé & coupé avec les dents les vaiſſeaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorſque la femme groſſe a quelque indiſpoſition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle ſoit, il en a preſque toûjours quelque marque & impreſſion, ſoit en la couleur, ſoit en la ſubſtance de l'arrierefaix qu'elle vuide en ſon accouchement; d'autant que cette partie étant d'une ſubſtance fort molle & ſpongieuſe, s'abreuve facilement des mauvaiſes humeurs du corps, qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit être d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme ſe porte bien, & ſa ſubſtance doit être ſaine & également molle, ſans aucune dureté ſcyrrheuſe.

Du milieu de l'arrierefaix ſort un cordon, compoſé de pluſieurs vaiſſeaux joints enſemble, qui ſervent à conduire le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, le nombre deſquels eſt en controverſe entre les Auteurs. Aucuns en mettent quatre, ſçavoir deux veines, & deux arteres; d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien*; mais il eſt très-certain qu'il ne s'en rencontre que trois ſeulement au *fœtus* humain; comme je l'ai recconnu par la diſſection que j'ai faite de pluſieurs; ſçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux ſemblables aux racines d'un arbre, ſe conduit par un ſeul canal tout le long du cordon, juſques au nombril de l'enfant, qu'elle traverſe, pour ſe terminer enfin au milieu de la ſciſſure qui eſt en la partie inferieure du foye; & les deux arteres naiſſant du même *placenta*, par un grand nombre de ſemblables racines, vont par deux conduits le long de ce même cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutit dans ſes arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogaſtriques. La veine eſt beaucoup plus groſſe que les arteres; ſa cavité eſt bien large pour y mettre une plume à écrire, & celle des arteres, comme pour y fourrer le fer d'une mediocre aiguillette, c'eſt-à-dire, plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres ſont pluſieurs replis tortueux &

inégaux le long de leur chemin ; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrez.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont enveloppez d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi revêtuë d'une production de l'*amnios*, qui s'en peut facilement détacher. Mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans laquelle ils ſont tous trois logez, elle les ſepare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & ordinairement de la longueur d'une grande demie-aulne, ſelon notre meſure de Paris, & quelquefois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui ſont environ quatre grandes palmes de main. Il eſt neceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la liberté de ſe mouvoir dans la Matrice, & d'en ſortir dans le tems de l'accouchement, ſans tirailler l'arrierefaix auquel il eſt attaché, comme il arrive quelquefois lors que ce cordon eſt trop court, ou que ſa longueur eſt beaucoup diminuée, par les tours dont l'enfant à ſouvent le col embarraſſé ; ce qui fait que le travail de la femme en eſt bien plus penible, & plus dangereux ; d'autant que l'enfant étant ainſi arrêté, & comme bridé par ce cordon, demeure ſuſpendu, & ne peut pas ſi facilement deſcendre au paſſage, ni être pouſſé par les douleurs de la femme, ſans tirailler en même tems l'arrierefaix, & ſans en cauſer un détachement, qui eſt toûjours ſuivi d'une dangereuſe perte de ſang, ſi ce détachement précede la ſortie de l'enfant.

Il y a des enfans qui ont ce cordon ſi extraordinairement long, que j'ai vû celui d'une Demoiſelle, que j'accouchai le 2. Avril 1675. venir au monde ayant le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud ; qui ne s'étoit pû faire que par la grande longueur de ſon cordon, qui avoit plus d'une aulne & un quart, & dont il s'étoit fait un cercle, en flotant au milieu des eaux, dans lequel il falloit neceſſairement que tout le corps de l'enfant eût paſſé, en ſe tournant au ventre de ſa mere. Ce nœud étoit étroitement ſerré ; mais vrai-ſemblablement ſon reſſerrement n'étoit arrivé que dans le moment de la ſortie de l'enfant, & en tirant ce cordon pour délivrer la mere ; car s'il eût été ainſi ſerré dans le ventre de la mere ; l'enfant auroit certainement peri, à cauſe que le ſang dont il étoit pour lors nourri, n'auroit pas pû avoir ſon mouvement libre au travers de ce nœud. J'ai encore trouvé un ſemblable nœud au cordon des enfans de ſept autres differentes femmes que

j'ai accouchées depuis ce tems-là ; lequel nœud n'avoit pareillement pû s'y faire, que par la même cause de l'extraordinaire longueur que tous les cordons de ses enfans avoient. J'en ai rapporté tous les exemples dans le Livre de mes Observations.

On voit ordinairement en ce cordon plusieurs inégalitez assez éminentes, qui semblent être comme des nœuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui étant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sagefemmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces prétendus nœuds est proportionné à celui des enfans que la femme doit porter ensuite ; ce qui est sans raison ; d'autant que celle qui accouche à quarante-cinq ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de nœuds au cordon de son enfant, que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de son premier enfant, & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine. Elles disent outre cela, que si le premier nœud du côté de l'arrierefaix est rouge, le premier enfant que la femme fera ensuite, doit être un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille ; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ni plus raisonnable que l'autre : car ces nœuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseux sont superficiels en cet endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes ; néanmoins l'experience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril ; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans la traverser comme ils ont crû avec abus. J'ai ouvert & disséqué plus de quarante *fœtus*, auxquels je ne l'ai jamais trouvé percé, mais toûjours solide & nerveux vers l'endroit où il s'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ai déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ai toûjours vû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons, auxquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre ; ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux : Mais il n'en est pas de même au *fœtus* humain ; car il n'a qu'une seule vei-

ne & deux arteres umblicales : C'eſt ce qui me fait croire que *Galien* diſant au liv. de la diſſection de la Matrice, que le cordon de l'umbilic eſt compoſé de cinq vaiſſeaux, a plûtôt fait la deſcription de celui de ces ſortes d'animaux, que de celui de l'enfant.

Pour bien ſçavoir comment la nourriture eſt portée à l'enfant par les vaiſſeaux umbilicaux, il eſt fort neceſſaire de concevoir & de connoître de quelle maniere la circulation du ſang ſe fait; ce qui arrive ainſi à ſon égard. Le ſang ayant été apporté par les arteres de la mere, qui aboutiſſent au fond de la Matrice dans le *placenta*, qui y eſt attaché, il s'en fait une transfuſion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant, enſuite de quoi il eſt porté dans la veine cave, & de-là au cœur; où étant il eſt envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres; & une portion pareille à peu près en quantité, étant dans les arteres iliaques, eſt conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour être reportée dans le *placenta*; où ce ſang étant encore élabouré, retourne faire le même chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de-là au cœur, & ainſi toûjours ſucceſſivement ſans aucune diſcontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le ſang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfuſion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celui de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce ſoit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre: Car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans ſon bras, ou dans une autre partie telle qu'elle ſoit; pour ce qui eſt de l'enfant, il en eſt auſſi de même.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainſi que je l'ai obſervé après l'avoir curieuſement examiné; auſſi n'y ſont-elles pas neceſſaires. Ces valvules ſont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes; à cauſe que ces parties ſont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaiſſeaux troubleroient la circulation du ſang, s'il s'étoit ainſi ſoûtenu & empêché de reculer : Mais la veine umbilicale n'en a eu aucun beſoin; parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ſes eaux, où ne pouvant pas être comprimée, le mouvement du ſang n'y peut pas auſſi être intercepté, comme il eſt quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt né, ces vaiſſeaux qui ſont plus gros au *fœtus*, à cauſe de leur cavité, qu'ils ne ſont en l'homme, ſe deſſé-

chent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſepare tout proche du nombril cinq ou ſix jours après; c'eſt pourquoi ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires; ſçavoir la veine en celui du foye, & les deux arteres ſervent à étendre & ſoûtenir la veſſie par les côtez en s'y joignant; le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a été dit; ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la Matrice; faiſant maintenant connoître quelles ſont les differentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les differens tems de la groſſeſſe; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

Les trois Figures ſuivantes repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B, *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A, *fait voir la même ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C, *repreſente de quelle façon l'enfant eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le tems qu'il eſt diſpoſé à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres ci-après.

A. A. A. A. *Montrent la ſubſtance de la Matrice.*

B. *La Membrane appellée* Chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la Matrice.*

C. C. C. C. *La Membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* Chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D. D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui eſt rempli d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arriere faix ſitué au fond de la Matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deçà & delà dans les eaux.*

CHAPITRE V.

Des differentes situations naturelles de l'enfant au ventre de sa mere, selon les differens tems de la grossesse.

LORS que nous aurons expliqué quelles sont les differentes situations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoissance

noiſſance de celles qui étant contre nature, cauſent la plûpart des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les mâles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſituez au milieu de la Matrice; car quoi qu'on remarque quelquefois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un côté que de l'autre cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage; & cette ſituation de côté ſe doit entendre ſeulement eu égard au ventre de la mere, & non au reſpect de la Matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant eſt toûjours placé, à cauſe qu'il ne ſe rencontre en la Matrice de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſéparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & par fois même davantage; & que les mâles s'engendrent plûtôt au côté droit, & les femelles au gauche, comme le témoigne *Hypocrate* en l'Aphor. 48. du 5. Liv. où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur*: Mais ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les mâles au côté gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il ſe rencontre deux enfans ils ſont quelquefois tous deux d'un même ſexe, d'autres fois non, & ſont indifferemment ſituez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation generale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſiderons par les diverſes poſtures & figures de l'enfant, elle eſt differente ſelon les differens tems de la groſſeſſe. Car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embrion*, eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos mediocrement courbée en dedans, les cuiſſes pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes; en ſorte que les talons s'approchent des feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournez en dedans: ſes bras ſont fléchis; & ſes mains ſont près des genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa tête panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien, en cette poſture, à un chieur accroupi, qui baiſſe la tête pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la tête en haut, la face en devant, & les pieds en bas, & à meſure qu'il vient à croître & à grandir, il étend peu à peu

ſes membres qu'il avoit preſque exactement flechis pendant les premiers mois.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'enfant ſoit toûjours préciſément dans cette poſture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ſes bras & de ſes jambes, en les fléchiſſant ou étendant plus ou moins, & les portant d'un côté & d'autre, ſelon qu'il y eſt excité par pluſieurs differentes cauſes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes groſſes, qui lui ſentent mouvoir ces parties differemment, après quoi il revient preſque toûjours comme à ſon centre reprendre à peu près la figure que nous avons décrite, en laquelle il ſe repoſe facilement, à cauſe que toutes les parties de ſon corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extrême extenſion & l'exacte flexion, laquelle figure moyenne eſt la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puiſſent avoir. C'eſt pourquoi *Columbus* doit être repris lui-même de la témerité dont il accuſe tous les autres Auteurs qui ont décrit des ſituations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la deſcription qu'ils en ont faite ; nous marquant pour cela une autre ſituation particuliere de l'enfant, qu'il nous aſſûre avoir vû en l'ouverture du corps de quelques femmes après leur mort. Mais ne ſçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant cauſant d'extrêmes & de differentes agitations à l'un & à l'autre, fait ſouvent changer de ſituation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la même figure qu'ils étoient lors qu'il eſt venu à mourir au ventre de ſa mere?

L'enfant garde ordinairement cette premiere ſituation juſques au ſeptiéme ou huitiéme mois ; auquel tems ſa tête étant devenuë fort groſſe, eſt portée par ſon poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en lui faiſant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ſes pieds ſe trouvent après en haut, & ſa face regarde alors le cul de ſa mere. Quelques-uns croyent que les ſeuls mâles l'ont ainſi tournée en deſſous lors qu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus. *Frenel* eſt de ce ſentiment ; mais c'eſt ſans raiſon ; puiſque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en deſſous vers le cul de leur mere, comme il eſt dit. Quand le contraire arrive, cela n'eſt pas naturel ; car outre que le viſage de l'enfant venant en deſſus, ſeroit grandement meurtri, à cauſe de la dureté des os du paſſage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pouſſeroient pas ſi facilement l'enfant hors de la Matrice, qu'elles le font lors qu'il a le corps & la face en deſſous ; auquel cas la Ma-

trice, auſſi-bien que les muſcles du ventre de la mere, ſe contractant dans le même-tems de la douleur, ſur le dos de l'enfant, qui ſe roidit par cette ſituation contre la douleur, ſa tête en eſt bien plus aiſément pouſſée au paſſage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé ſa premiere ſituation par cette culbute, n'étant pas encore accoûtumé à cette derniere, il ſe remuë & ſe tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher par les douleurs qu'elle en reſſent, comme je l'ai ſouvent vû arriver, & particulierement à la femme de Monſieur *Delanos* mon Confrere, laquelle après avoir ſenti ſubitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de ſa groſſeſſe; à cauſe que ſon enfant s'étoit ainſi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de préparer toutes choſes neceſſaires à ſon accouchement qu'elle croyoit devoir arriver en ce même-tems) ne laiſſa pas néanmoins de porter encore ſon enfant durant un mois entier, enſuite de quoi je l'en accouchai heureuſement, comme j'ai fait un très-grand nombre d'autres à qui la même choſe étoit arrivée.

Si on fait bien reflexion à cette circonſtance, on connoîtra que c'eſt-là cette premiere prétenduë tentative, que les Auteurs ſe ſont imaginé que l'enfant faiſoit pour ſortir au ſeptiéme mois; ce que ne pouvant faire il demeuroit ainſi juſques au neuviéme, & que la réïterant au huitiéme, s'il y naiſſoit, il ne vivoit pas long-tems; d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puiſſans efforts ſi proches l'un de l'autre. Mais c'eſt un pur abus; car ſi l'enfant ſe tourne ainſi la tête en bas, ou plûtôt eſt tourné, ce n'eſt que par une diſpoſition naturelle de la peſanteur des parties ſuperieures de ſon corps; & s'il ſe remuë beaucoup dans ce tems & incontinent après, ce n'eſt pas qu'il deſire encore ſortir; mais c'eſt à cauſe de l'incommodité qu'il ſouffre en cette nouvelle ſituation, à laquelle il n'eſt pas accoûtumé, comme je viens de dire. C'eſt ce qu'*Hypocrate* nous enſeigne au Livre de l'accouchement à huit mois; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitûs periculum ſubit, cùm in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à ſouffrir devant l'accouchement, & eſt en danger de mourir dans le tems qu'il ſe tourne dans la Matrice. Il ſe tourne ainſi quelquefois dès le ſeptiéme mois, rarement devant ſans accident, le plus ſouvent vers le huitiéme, & par fois au neuviéme ſeulement, & d'autrefois il ne ſe tourne point du tout; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere ſituation, c'eſt-à-dire, les pieds devant.

Or par-là il eſt très-facile de juger, & c'eſt une verité que je tiens pour conſtante & aſſurée, que les enfans ſont d'autant plus forts & plus robuſtes, & peuvent par conſequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui eſt la fin du neuviéme mois; car, comme dit très-bien *Ariſtote*, *Topicor. lib. 3. cap. 1. Quod ad bonum propiùs accedit, quodque bono ſimilius eſt, id & optabilius & melius eſt.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui lui eſt plus ſemblable, eſt ce qui eſt le meilleur, & par conſequent ce que nous devons plus deſirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere ſa tête en bas vers les derniers mois de la groſſeſſe, afin ſeulement d'être diſpoſé à être plus facilement mis hors de la Matrice au tems de l'accouchement, qui n'eſt pas éloigné pour lors: car par cette figure toutes ſes jointures s'étendent ſans peine en ſortant; & de cette façon ſes bras & ſes jambes ne pouvant ſe courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empêchement à ſon iſſuë; & le reſte de ſon corps qui eſt aſſez ſouple paſſe très-aiſément, quand la tête qui eſt fort groſſe & fort dure, eſt entierement ſortie.

Lors qu'il y a pluſieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour être naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un. Mais pour l'ordinaire, ils ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, & ils ſont ſi preſſez dans la Matrice, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le tems de l'accouchement, ou même devant; ce qui fait que ſouvent l'un vient par la tête, & l'autre par les pieds, ou en autre poſture encore plus fâcheuſe, & quelquefois tous deux ſe preſentent mal.

De quelque maniere que ſoit ſitué l'enfant au ventre de ſa mere, & de quelque figure qu'il ſe puiſſe preſenter, c'eſt toûjours contre nature, ſi ce n'eſt de la façon que nous avons dite; & la ſituation naturelle de l'enfant eſt ſi neceſſaire au bon & legitime accouchement, que celles qui ſont contre nature ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme groſſe eſt heureuſement arrivée juſques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à ſon débarquement, c'eſt ce qu'elle évitera, ſi on obſerve exactement, quand elle commence d'être en travail, les choſes que nous allons dire.

CHAPITRE IV.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'être en travail.

LE travail de la femme groſſe n'eſt autre choſe que pluſieurs douleurs avec des épreintes réïterées, par leſquelles elle s'efforce de mettre ſon enfant au jour. Il eſt ainſi appellé, parce que la mere & l'enfant ſouffrent, & ſont beaucoup travaillez en cette action. La plûpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raiſon de la cauſe de ce mal, ſinon parce que Dieu l'a ordonné ainſi; & que la femme, ſuivant ſa parole, doit enfanter avec douleur, à cauſe de ſon peché, comme il eſt dit au troiſiéme chapitre du Livre de la Geneſe. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos: in dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui.* Je multiplierai tes miſeres, & tes conceptions; tu enfanteras avec douleur, & tu ſeras ſous la puiſſance de l'homme, & il aura domination ſur toi. Cette malediction fut à la verité bien grande, puis qu'elle s'eſt étenduë ſur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce tems-là, & s'étendra ſur toutes celles qui viendront ci-après. Nous voyons néanmoins que toutes les femelles des autres animaux ſouffrent autant, & ſont en auſſi grand danger de leur vie que la femme quand elles mettent leurs petits au jour; c'eſt ce qui fait qu'outre cette volonté préciſe de Dieu à l'égard de la femme, il y a encore une raiſon naturelle, par laquelle nous connoiſſons que cela ne peut pas arriver autrement; qui eſt, qu'il eſt impoſſible que l'orifice interne de la Matrice, qui eſt très-étroit en comparaiſon de la groſſeur de l'enfant, & très ſenſible à cauſe de ſa compoſition nerveuſe & membraneuſe, reçoive la dilatation neceſſaire à ſa ſortie, & qu'il lui ſoit fait une ſi grande violence, ſans en ſouffrir des douleurs conſiderables.

Ariſtote dit, que la femme endure plus de mal en accouchant que tous les autres animaux, à cauſe qu'elle mene une vie plus ſedentaire; mais c'eſt principalement à cauſe que l'homme entre tous les animaux, a la tête plus groſſe à proportion de ſon corps; ce qui fait que celle de l'enfant ne paſſe pas ſi facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite & d'une figure plus oblongue; & qu'entre les femmes, celles dont les enfans ont la tête plus groſſe & les épaules plus larges, ſouffrent auſſi plus que les autres. C'eſt ce qui eſt cauſe que celles qui accouchent de garçons, endurent or-

dinairement plus de mal que celles qui font des filles; parce que les garçons en comparaiſon des filles ayant preſque toujours la tête plus groſſe & les épaules plus larges, ſont plus difficilement pouſſez hors du paſſage: or comme la femme pour ce ſujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle tâchera ſeulement de les endurer avec patience, dans l'eſperance d'en être bien-tôt délivrée par un heureux accouchement.

Auſſi-tôt qu'on aura reconnu que la femme eſt effectivement en travail, par les ſignes que nous avons ſpecifiez au chapitre ſecond de ce deuxiéme Livre, en parlant de ceux qui précedent & qui accompagnent l'accouchement, dont les principaux ſont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui pouſſent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on ſent ſon orifice interne dilaté, comme auſſi les eaux de l'enfant ſe préparer à ſe former, c'eſt-à-dire, venir au-devant de ſa tête, & pouſſer les membranes qui l'enveloppent, au travers leſquelles dans l'intervale des douleurs, on peut en quelque façon connoître du doigt la partie qu'il preſente, & principalement ſi c'eſt la tête, d'autant qu'on la ſent en rondeur reſiſter par ſa dureté; pour lors on apprêtera tout ce qui eſt requis pour ſoulager la femme dans ſon accouchement. Et pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que ſon ventre ne ſoit aucunement ſerré par ſes juppes, ou par autres vêtemens; on lui donnera un clyſtere un peu fort, ou même pluſieurs, s'il eſt beſoin; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant ſoit trop avancé au paſſage; car pour lors il eſt bien difficile qu'elle en puiſſe prendre, à cauſe que l'inteſtin eſt trop comprimé. Cela ſervira pour exciter à ſe décharger de ſes excremens; afin que le *rectum* étant vuide, il y ait plus d'eſpace pour la dilatation du paſſage de l'enfant; comme auſſi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pouſſer d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la ſelle; & cependant on diſpoſera les choſes neceſſaires à ſon accouchement tant pour elle que pour ſon enfant; & on lui préparera une chaiſe propre à cet uſage, ou plûtôt un petit lit, qu'on mettra proche du feu, ſi la ſaiſon le requiert; lequel lit doit être dégagé de l'embarras, en telle ſorte qu'on puiſſe tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodément aider la malade en ce qu'elle aura beſoin.

Il ſe rencontre quelquefois des femmes dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la Matrice, quoyqu'elles ſoient effectivement en travail; à cauſe qu'elles ont cet orifice ſitué

fort haut vers le *rectum* ; ce qui fait que pour lors on ne peut pas preciſément prédire le tems de l'accouchement ; & que même on ſe pourroit tromper, ne croyant pas la femme être en travail, ſi on n'avoit égard aux autres ſignes que nous avons déclarez ; qui nous le peuvent faire connoître certainement. Néanmoins lors que l'enfant eſt bien tourné, ſi la femme eſt veritablement en travail, on ſent ordinairement, au travers de la ſubſtance de la Matrice, la tête de l'enfant s'abbaiſſer peu à peu, & reſiſter aſſez fortement à l'attouchement dans le tems des douleurs.

Si la femme qui eſt en travail eſt d'une habitude replette, il ſera fort à propos de lui tirer du ſang du bras, dans le tems que ſon pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail ; car par ce moyen, ſa poitrine étant dégagée, & ayant la reſpiration plus libre, elle aura bien plus de force à pouſſer ſes douleurs en bas ; ce qui ſe fera ſans aucun danger ; d'autant qu'en ce tems l'enfant étant prêt à ſortir, n'a plus de beſoin du ſang de la mere pour ſa nourriture. C'eſt une choſe que j'ai pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux ſuccès. Outre cela cette évacuation empêche ſouvent que la femme n'ait quelque perte de ſang, ou la fiévre après ſon accouchement ; en attendant l'heure duquel elle ſe promenera dans ſa chambre, ſi ſes forces le permettent ; & pour les conſerver il ſera aſſez à propos de lui faire prendre quelque bon conſommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de tems en tems, ou bien une petite rôtie trempée dedans ; ſans uſer pour lors d'aucuns alimens ſolides, ni boire avec excès des vins de liqueur, ou autres, comme beaucoup de femmes ont coûtume de faire en ce tems par le mauvais conſeil de leur Sagefemme, qui croyant augmenter par ce moyen les forces de la femme en travail, lui fait boire pour lors du vin d'Eſpagne, ou du roſoli en telle abondance, qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce ſujet une groſſe fiévre immédiatement après ſon accouchement. On lui recommandera ſur tout, de faire bien valoir ſes douleurs, en retenant ſon haleine, & pouſſant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles lui prendront. La Sagefemme touchera du doigt l'orifice interne de tems en tems, pour reconnoître ſi les eaux ſont prêtes à percer, & ſi l'accouchement les doit bien-tôt ſuivre. Elle oindra auſſi toutes les parties genitales de quelque huile émolliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, ſi elle voit qu'elles ayent de la peine à ſe dilater ; & cependant elle ſe tiendra toujours proche de la malade, afin d'en obſerver attentivement les geſtes, les plaintes,

& les douleurs; car par ces choſes on juge bien à peu près ſi la beſogne s'avance, ſans être obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Défunt Monſieur *Delacuiſſe*, qui dormoit ſouvent auprès des femmes en travail, étoit de ſon tems ſi ſtilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant étoit au paſſage; auquel tems les femmes convertiſſent leurs plaintes en grands cris, qu'elles redoublent fortement, à cauſe des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en reſſentent.

La malade pourra auſſi par intervales ſe repoſer un peu ſur ſon lit, pour reprendre ſes forces; mais il faut prendre garde qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; & c'eſt ce que doivent obſerver principalement les petites trapuës; car elles accouchent toujours plus difficilement ſi on les laiſſe couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus ſi c'eſt de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les ſoûtenant deſſous les bras, s'il eſt beſoin; à cauſe que par ce moyen, la peſanteur de l'enfant, quand la femme eſt debout, fait bien plûtôt dilater l'orifice interne de la Matrice, que lors qu'elle eſt couchée; cela fait auſſi que leurs douleurs en ſont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en eſt pas de beaucoup ſi long; pourvû qu'on obſerve bien qu'elles ne reſſentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainſi promener dans la chambre. Néanmoins lors que les femmes commencent ſeulement d'être en travail, & que leurs douleurs ſont petites & lentes, ſans aucune préparation des eaux de leur enfant, il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faiſant tenir trop long-tems debout; car ſouvent on leur fait perdre inutilement de la ſorte leurs forces dans le commencement du travail, enſuite de quoi elles ſont ſi débiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs ſur la fin: c'eſt pourquoi il eſt mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ces ſortes de femmes, pour meurir leur travail, juſques à ce que les eaux de leurs enfans commencent à ſe bien préparer, après quoi on les peut faire lever, ſi on le juge à propos, pour augmenter par cette ſituation les bonnes douleurs qui leur viennent en ce tems.

On ne ſe doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomiſſement qui ſurvient quelquefois pour lors à la femme; car bien au contraire, il aide à pouſſer d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cauſe de ce vomiſſement au chapitre ſecond de ce preſent livre, & du ſujet pour lequel il n'eſt pas dangereux.

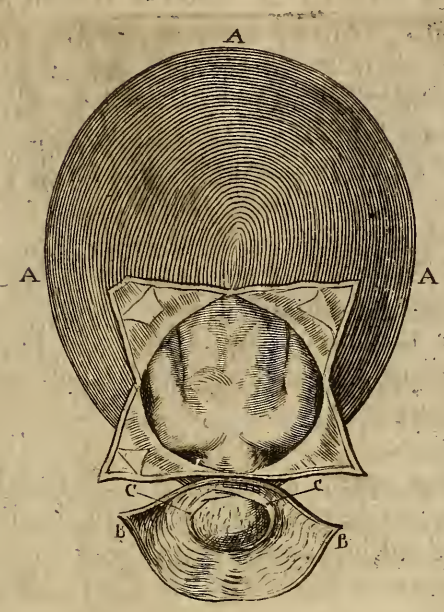
Quand

Quand les eaux de l'enfant ſont bien préparées & formées (leſquelles on ſentira au travers des membranes ſe preſenter à l'orifice interne de la groſſeur de toute ſa dilatation) la Sagefemme les doit laiſſer percer d'elles-mêmes, & ne pas faire comme quelques-unes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler. Mais croyant par ce moyen bien avancer leur beſogne, au contraire elles la retardent ainſi faiſant, devant que l'enfant ſoit tout-à-fait au paſſage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient ſervir à le faire gliſſer avec plus de facilité, il vient à demeurer à ſec; ce qui empêche après cela, que les douleurs & les épreintes le puiſſent ſi facilement pouſſer qu'elles auroient fait. Il ſera donc bien plus ſûr de les laiſſer percer d'elles-mêmes; ce qu'étant arrivé, la Sagefemme pourra aiſément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il préſente la premiere, & reconnoître avec certitude s'il vient naturellement, c'eſt-à-dire, par la tête, qu'elle ſentira dure, groſſe, ronde & égale; mais ſi c'eſt une autre partie, elle touchera quelque choſe d'inégal & raboteux, & de dur ou mollaſſe, plus ou moins, ſelon la partie que c'eſt. Incontinent après cela elle ſe dépêchera de faire coucher la femme, ſi elle ne l'étoit pas, pour lui aider en ſon accouchement qui arrive pour l'ordinaire peu de temps enſuite, s'il eſt naturel; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au chapitre ſuivant. Mais ſi elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre poſture qu'en la naturelle, & qu'elle ne ſe trouve pas aſſez capable de faire l'opération ainſi qu'il eſt requis, pour ſubvenir au défaut de la nature, & pour ſauver par ce moyen la mere & l'enfant du péril de leur vie où ils ſont tous deux, elle mandera pour lors, le plus promptement qu'elle pourra, un Chirurgien pour la ſecourir, qui ſoit adroit, connoiſſant, & expert en ces opérations, & elle n'attendra pas que les choſes ſoient à l'extrêmité, comme pluſieurs font le plus ſouvent.

Il y a certaines Sagefemmes qui ont ſi peur que les Chirurgiens leur ôtent leur pratique, ou de paroître ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout riſquer, que de les envoyer querir dans la neceſſité. Quelques autres ſont ſi préſomptueuſes, qu'elles croient être auſſi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit auſſi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui, faute de connoiſſance & d'experience en leur art, eſperent toujours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le tems une bonne ſituation, & que les accidens ceſſeront (s'il plaît à Dieu, comme elles diſent) &

quelques-unes font malicieuſement une telle peur, & donnent tant d'apprehenſion des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourreaux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de ſe mettre entre leurs mains. Mais en verité, elles ne peuvent meriter à juſte titre ce beau nom de Sagefemme qu'on leur a donné, à ce que je croy, parce que la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'être le plus ſage de toute la Grece, exerçoit l'art des accouchemens; duquel nom elles ſe rendent tout-à-fait indignes, ſi elles ne ſe comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conſcience en une occaſion ſi importante.

Quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les ſecourir au beſoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive très-ſouvent) ſoit ſi engagé au paſſage dans une mauvaiſe ſituation; qu'il eſt preſque impoſſible de luy en donner une autre, ſans faire une extrême violence à la femme, qui eſt auſſi cauſe de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen, d'autant qu'ainſi faiſant on ſera perſuadé qu'elles ont bien ſçû reconnoître le danger en tems & lieu; & le Chirurgien étant appellé auſſi-tôt que la neceſſité le requiert, ne pourra point (ſi ce n'eſt à tort) trouver aucun ſujet de leur attribuer la mauvaiſe ſuite de l'accouchement, quand le cas y échet, dont leur conſcience ſera auſſi déchargée; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainſi qu'il eſt dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant; comme encore à ſon égard de la privation du Baptême; pour raiſon de quoy il eſt fruſtré pour jamais de la joüiſſance de la Beatitude éternelle. C'eſt pourquoy celles qui par leur imprudence ou méchanceté, ſont cauſe d'un tel malheur, meriteroient de porter elles-mêmes la peine qu'elles font ſouffrir à ces pauvres innocens. Auſſi-tôt donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sagefemme reconnoîtra que l'enfant ne vient pas bien; elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faiſant par ce moyen trop engager dans le paſſage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus vîte pour y travailler ſelon qu'il ſera neceſſaire; ce qu'il fera de la maniere que je montrerai dans la ſuite de ce Livre. Il eſt tems maintenant, après avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme eſt en travail, de faire connoître comment elle pourra être aidée & ſoulagée dans ſon accouchement naturel.



Cette Figure repreſente fort bien tout le globe de la Matrice, qui eſt ſeulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en ſort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la Matrice.*

B. B. *Une portion du* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert juſques à ſon orifice interne.*

C. C. *L'Orifice interne, qui ceint la tête de l'enfant comme une couronne, pour raiſon de quoi il eſt appellé le* couronnement.

CHAPITRE VII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un, ou pluſieurs enfans.

NOUS avons cy-devant fait connoître que quatre choſes étoient requiſes en l'accouchement, pour pouvoir être vrayement dit légitime & naturel; ſçavoir, qu'il ſoit à terme, qu'il ſoit prompt & ſans aucun fâcheux accident, que l'enfant ſoit vi-

vant, & qu'il vienne en bonne figure ; ce qu'ayant été reconnu devoir être ainſi, après que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-mêmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre auſſi-tôt la femme ſur le petit lit qui lui aura été préparé devant le feu à ce ſujet, ou bien elle ſera couchée dans le ſien ordinaire, ſi elle le deſire ; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en même poſture. Les unes veulent que ce ſoit en ſe tenant ſur les genoux, comme font certaines femmes aux villages : d'autres étant debout, & ayant ſeulement les coudes appuyez ſur quelque oreiller mis ſur une table, ou ſur le bord du lit ; & d'autres étant couchées ſur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre ; mais le meilleur & le plus ſûr, eſt qu'elles ſoient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y tranſporter après, auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtôt que de lits de plumes, y ajuſtant des linges & des draps pliez en pluſieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera ſelon la neceſſité, pour empêcher que le ſang, les eaux & autres immondices qui ſortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder enſuite.

Ce lit doit être fait en telle façon, que la femme ainſi prête d'accoucher y ſoit couchée ſur le dos, ayant le corps de moyenne figure ; c'eſt-à-dire, la tête & la poitrine un peu élevées, & de telle ſorte qu'elle ne ſoit pas entierement couchée, ni tout-à-fait aſſiſe ; car par cette ſituation elle reſpirera plus à ſon aiſe, & aura bien plus de force à faire valoir ſes douleurs, que ſi elle étoit enfoncée dans ſon lit. Etant en cette poſture, elle écartera ſes cuiſſes l'une de l'autre, en pliant les jambes, & approchant un peu les talons contre les feſſes, qui ſeront mediocrement élevées par un petit oreiller mis deſſous, s'il eſt beſoin, afin que le *coccix*, ou croupion, ait plus de liberté de ſe reculer en arriere ; & ſes pieds ſeront appuyez contre quelque choſe qui reſiſte, outre cela elle tiendra quelque perſonne de ſes mains, afin de ſe mieux roidir pendant ſes douleurs. La femme ainſi ſituée proche du bord de ſon lit (auprès duquel ſera la Sage-femme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour lui aider au beſoin) prendra courage, & fera valoir ſes douleurs le plus qu'il lui ſera poſſible, en s'efforçant de les pouſſer en bas lorſqu'elles lui viendront ; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine, & s'épreignant de tout ſon pouvoir, comme ſi elle vouloit aller au baſſin ; car par tels efforts le diaphragme étant fortement pouſſé en bas, pouſſe lui-même, aidé de l'action de tous les muſcles du ventre,

la Matrice & l'enfant qui eſt dedans ; quoi faiſant, elle ſera conſolée de ſa Sagefemme, & priée de ſupporter patiemment ſon mal, lui faiſant eſperer qu'elle ſera bien-tôt délivrée.

Il y en a qui veulent auſſi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui lui preſſe avec les mains les parties ſuperieures du ventre, en pouſſant doucement l'enfant en bas, dont je ne ſuis pas d'avis; d'autant que telles compreſſions ſeroient plus nuiſibles que profitables, à cauſe du danger qu'il y auroit de faire quelque contuſion à la Matrice, qui eſt extrêmement douloureuſe en ce tems. J'ai vû des femmes s'être fort mal trouvées enſuite, pour avoir été traitées de la maniere. Mais la Sagefemme ſe contentera ſeulement (après avoir oint ſa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ni aucun braſſelet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extrêmité de ſes doigts à ſon entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour tâcher de faire avancer l'enfant, en pouſſant peu à peu les côtez de cet orifice vers le derriere de ſa tête, oignant auſſi de tems en tems de beurre frais toutes ces parties, s'il en eſt beſoin, ſans néanmoins réïterer trop ſouvent ces onctions, comme pluſieurs font par ignorance, croyant, mais ſans raiſon, faciliter par ce moyen d'autant plus l'accouchement; car en portant ſi ſouvent les doigts à l'entrée de la Matrice pour y introduire du beurre, on fait violence à la tête de l'enfant qui ſe preſente, & aux parties de la femme, qui s'échauffent & ſe tuméfient pour ce ſujet; & on conſume, ainſi faiſant, les humiditez glaireuſes de ces parties, qui y faiſoient une onction naturelle, qui leur étoit bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

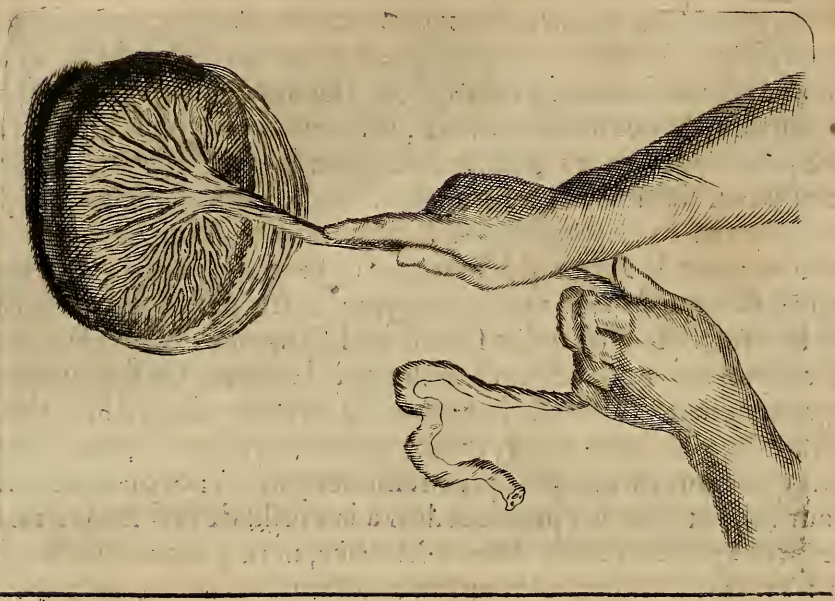
Quand la tête de l'enfant commence à s'avancer dans cet orifice interne, on dit vulgairement qu'elle eſt au courronnement, à cauſe qu'il la ceint, & embraſſe tout autour comme une couronne; & quand elle eſt ſi avancée qu'on commence d'en voir manifeſtement l'extrêmité hors de la partie honteuſe, on dit en ce tems que l'enfant eſt au paſſage; & pour lors les femmes, principalement celles qui accouchent de leur premier enfant, s'imaginent que leur Sagefemme (quoiqu'il ne ſoit pas vrai, & qu'elle ne les touche pas ſeulement) les bleſſe avec ſes doigts, comme ſi elles étoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties, ce qui leur arrive, à cauſe de la violente diſtenſion & laceration que leur y fait quelquefois la tête de l'enfant par ſa groſſeur.

Lorſque les choſes ſeront en cet état, la Sagefemme ſe mettra en poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-tôt venir; & avec l'extremité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle tâchera de repouſſer doucement, comme il eſt dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la tête de l'enfant; auſſi-tôt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux côtez avec ſes deux mains, gliſſant quelques-uns de ſes doigts ſous les machoires; ce qu'ayant fait, en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors; prenant garde ſur tout en ce tems, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie; de peur qu'elle ne vînt auſſi à tirer avec violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il eſt attaché; ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang: on pourroit même faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement délivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas toûjours tirer tout-à-fait directement cette tête; car il eſt quelquefois beſoin de la tirer comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de côté & d'autre, afin que les épaules puiſſent plûtôt & plus facilement prendre ſa place incontinent après qu'elle ſera paſſée; ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun tems, de peur qu'étant ſortie, l'enfant ne demeure arrêté par leur largeur & groſſeur, & qu'il ne ſoit en danger d'être étranglé & ſuffoqué, étant ainſi pris au paſſage: mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il étoit beſoin, quelques doigts au-deſſus des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſi-tôt que la Sagefemme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le côté, lui tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement après, ne viennent à l'incommoder, ou même à le ſuffoquer en lui tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos; enſuite de quoi elle délivrera la femme accouchée de la maniere que j'enſeignerai au chapitre ſuivant. Mais devant cela elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la Matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois même davantage; ce qu'elle pourra facilement reconnoître, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer après la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrêmement gros; outre cela elle

en ſera tout à fait aſſûrée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la Matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe preſenter au paſſage. En ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme, avant qu'elle ſoit accouchée de ſon deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; d'autant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'un même délivre pour tous, auquel il y a ſeulement pluſieurs cordons, avec autant de ſéparations de membranes, ſi on venoit à le tirer dehors après la ſortie du premier enfant, les autres ſeroient en grand danger de leur vie; parce que cette partie leur eſt abſolument neceſſaire tant qu'ils ſont dans la Matrice; & on cauſeroit par ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourquoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorti, l'ayant auparavant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus préciſement cy-après; & on attachera ſon bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice, mais pour empêcher qu'elle n'en ſoit incommodée en luy pendant entre les cuiſſes; faiſant auſſi une autre ligature à ſon extrêmité, pour empêcher que le ſang n'en ſorte; après quoy ayant ôté cet enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre auſſi-tôt les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fuſſent pas encore) parce que le premier ayant fait le paſſage, on accelere par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'accoucher, obſervant toutes les mêmes circonſtances qu'au premier ſorti; ce qu'étant fait, on la pourra ſûrement délivrer comme nous dirons au chapitre ſuivant, après que nous aurons declaré notre penſée ſur la queſtion qu'on nous a ſouvent faite à l'occaſion de la naiſſance des enfans jumeaux; pour ſçavoir lequel des deux doit être reputé l'aîné, entre celui qui naît le premier, & celui qui vient enſuite.

Ceux qui admettent la ſuperfetation, croyent que le droit d'aîneſſe devroit appartenir à celui qui naît le dernier, comme ayant été le premier engendré au fond de la Matrice, d'où il ne peut pas ſortir que l'autre n'en ait été mis dehors. Mais pour moy qui ne ſuis pas bien perſuadé que la ſuperfetation ſe puiſſe faire, je croy que celui des jumeaux qui naît le premier, doit toujours avoir le droit d'aîneſſe, comme Eſaü avoit par ſa naiſſance à l'égard de ſon frere Jacob, étant tous deux enfans jumeaux de Rebecca femme d'Iſaac, ainſi qu'il eſt écrit au 25 chap. de la Geneſe.



CHAPITRE VIII.

La maniere de délivrer la femme en l'Accouchement naturel.

LA plûpart des animaux, après avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les enveloppoient; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider après ſon accouchement, comme choſe alors tout-à-fait inutile & incommode: C'eſt pourquoi auſſi-tôt que l'enfant ſera hors de la Matrice, avant même que de lui noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à ſe refermer, il faut ſans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette maſſe charnuë, qui étoit deſtinée pour fournir du ſang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il étoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec aſſez de raiſon *arrierefaix*; parce qu'il vient après l'enfant, & qu'il eſt comme un autre faix à la femme; ou délivre, parce qu'étant ſorti, elle eſt tout-à-fait délivrée. Pour ce faire, la Sage-femme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de ſa main gauche joints enſemble, afin de le tenir plus ferme; de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement; ou bien elle le prendra de cette même main gauche

avec

avec un linge ſec, afin qu'il ne gliſſe pas entre ſes doigts ; & de la main droite elle le prendra ſimplement au-deſſus de la gauche, tout proche de la partie honteuſe, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints enſemble, ou ſeulement celuy du doigt indice de cette même main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* ſur ce cordon ſelon ſa longueur, comme on peut voir en la figure qui eſt icy repreſentée ; obſervant auſſi toûjours, pour rendre la choſe plus aiſée, de tirer & appuyer principalement vers le côté où l'arrierefaix eſt moins adherent, & de ne pas prendre le cordon recouvert des membranes de l'enfant, qui pendant quelquefois au-dehors après la ſortie de l'enfant, & qui revêtant ce cordon, empêchent qu'on ne le puiſſe tenir ſi ferme, que quand on le tient ſeul, à cauſe que les membranes font qu'il gliſſe facilement dans les mains ; ce qui arrive ordinairement aux accouchemens, où les membranes des eaux ſe ſont fort avancées hors du paſſage devant que de ſe rompre.

Il faut bien prendre garde ſurtout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à ſe rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arriere-faix, on ne ſoit obligé de porter enſuite la main dans la Matrice, pour délivrer la femme ; ou bien même que la Matrice, à laquelle cet arrierefaix eſt quelquefois très-fortement attaché, ne ſoit attirée avec luy au dehors, ainſi qu'il eſt arrivé à quelques perſonnes que je connois ; comme auſſi qu'en étant ſeparé avec trop grand effort, il ne ſurvienne au même moment une exceſſive perte de ſang, qui ſeroit certainement d'une dangereuſe ſuite. On obſervera donc bien pour ces raiſons de l'ébranler, & tirer doucement & peu à peu de la maniere que nous venons de dire ; pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aiſément l'expulſion, la femme ſoufflera fortement dans une de ſes mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchûre d'une bouteille, pour ſçavoir ſi elle n'eſt pas caſſée ; ou ſe ſerrant exactement elle-même le nez, fera des efforts comme pour ſe moucher ; ou bien elle mettra un de ſes doigts au fond de ſa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'épreindra de même que ſi elle vouloit aller à la ſelle, pouſſant toûjours en bas, en retenant ſon haleine, comme elle faiſoit pour mettre ſon enfant dehors. Tous ces mouvemens & ces differentes agitations produiſent le même effet ; & ſont détachez & expulſent l'arrierefaix de la Matrice.

Outre l'obſervation de toutes ces circonſtances, s'il ſe rencon-

troit une plus grande difficulté à la choſe, on pourra au beſoin, après avoir reconnu de quel côté cet arrierefaix eſt ſitué, commander à une Garde bien aviſée, de preſſer legerement avec le plat de ſa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard ſur tout à ne le pas faire trop rudement. Mais ſi pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on ſera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & l'en tirer de la façon que je dirai au chapitre ſuivant, où je montrerai la maniere de le tirer quand le cordon en eſt rompu.

Auſſi-tôt qu'on aura délivré l'accouchée, & fait ſortir l'arrierefaix de la ſorte, on doit bien conſiderer s'il eſt tout entier, & prendre garde qu'il n'en reſte aucune portion dans la Matrice, ni de ſes membranes, ou quelques caillots de ſang, leſquels on doit auſſi tirer dehors, car ils ſeroient enſuite cauſe de très-grandes douleurs par leur retention; & ſi la femme s'étoit plainte durant ſa groſſeſſe de quelque douleur, dureté, ou peſanteur extraordinaire de ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'eſt point reſté en ſa Matrice quelque corps étrange en maniere de mole ou faux-germe, afin de le tirer dans ce même tems. Enſuite de cela on ſongera aux choſes neceſſaires à la mere & à l'enfant, qui ſont en cet état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la délivrera de la même façon que ſi elle n'en avoit eu qu'un; obſervant ſeulement, pour les raiſons que nous avons fait remarquer au précedent chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans ſoient ſortis; après quoy on le pourra ſans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantôt un des cordons, tantôt l'autre, & quelquefois tous deux enſemble, & ainſi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ai dit cy-deſſus; obſervant toutefois en tirant de la ſorte ces cordons, de faire toûjours préceder un peu celui de l'enfant qui eſt le premier ſorti, afin que par ce moyen l'arrierefaix auquel il eſt attaché, ſoit plus aiſément tiré hors de la Matrice.

Lorſque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & eſt délivrée avec fort peud'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ai enſeignée dans ces deux derniers chapitres; de quoy les moindres Sagefemmes ſont capables, & ſouvent même faute d'elles, une ſimple Gardey peut ſuppléer. Mais il y a bien d'au-

tres choſes à faire quand l'accouchement eſt contre nature; car pour lors l'adreſſe & la prudence du Chirurgien expert y ſont le plus ſouvent requiſes. C'eſt de quoi nous allons maintenant traiter dans toute la ſuite de ce deuxiéme Livre.

CHAPITRE IX.

De la maniere de tirer l'arrierefaix reſté dans la Matrice après que le cordon eſt rompu.

ON peut mettre la maniere preſente de faire l'extraction de l'arrierefaix, au nombre des accouchemens contre nature à cauſe qu'il ne ſuffit pas, afin que l'accouchement ſoit dit naturel, que l'enfant ſoit bien ſorti; car il faut encore que la femme ſoit bien délivrée de ſon arrierefaix. A l'égard de l'enfant, celui-ci peut bien être dit naturel, d'autant qu'il n'a plus beſoin de cette partie auſſi-tôt qu'il eſt hors de la Matrice; mais quant à la mere, il lui eſt tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fâcheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire du côté de l'enfant, qui n'y eſt en aucun péril, à cauſe qu'il eſt déja ſorti; après quoi nous traiterons de ceux auſquels la mere & l'enfant ſont en très-grand danger, s'ils n'y ſont promptement & adroitement ſecourus.

J'ai déja montré au chapitre précedent, comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode: Mais quelquefois la Sagefemme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort; ou à cauſe qu'il eſt quelquefois ſi foible, & d'autres fois même ſi corrompu, quand l'enfant eſt mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter priſe, & ſeparer tout proche de l'arrierefaix, qui reſte enſuite dans la Matrice; ou pour y être trop adherent; ou à cauſe de la foibleſſe de la femme qui n'a pas la force de l'expulſer au-dehors, pour avoir été extrêmement débilitée par la longueur d'un laborieux travail; ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement après l'accouchement, la Matrice s'eſt tellement refermée, qu'elle ne lui peut plus donner paſſage, laquelle ne peut auſſi être dilatée pour ce ſujet, ſi ce n'eſt avec une grande difficulté; car elle demeure à ſec, quand les glaires & les humiditez na-

turelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement, sont écoulées il y a déja long-tems.

J'ai souvent remarqué que les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme scyrrheux, sont bien plus difficilement tirez de la Matrice, que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une mediocre épaisseur, qui les rendant plus pliables que les autres, leur permet de s'enfiler plus facilement dans le passage, lors qu'on tire leur cordon, devant qu'il soit separé de leur masse: Et j'ai aussi observé que les cordons qui sont fronsez, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour délivrer la femme, que les autres.

Puisque c'est une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice après la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable, en y restant, de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y sejourne aucunement, s'il est possible. C'est pourquoi ayant essayé de la délivrer, comme nous avons montré au susdit chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche l'arrierefaix, il faut aussi-tôt, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort près, pour l'en separer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent être. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cet arrierefaix est situé; mais l'étant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide; pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre; comme j'ai vû faire une fois à une Sagefemme, qui croyant tirer l'arrierefaix ainsi resté dans la Matrice, tiroit fortement la Matrice même, tenant avec la main son orifice interne, qui est ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la Matrice aussi-tôt que l'enfant en est sorti. Mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrêmement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoiqu'elle se fût auparavant temerairement vantée d'être plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussi-tôt donc qu'on aura porté la main, comme j'ai dit, dans la Matrice vers son fonds, on trouvera l'arrierefaix, qu'on connoîtra par un grand nombre de petites inégalitez qu'y font toûjours les racines des vaisseaux umbilicaux du côté qu'ils y vien-

nent aboutir, leſquelles le feront aiſément diſtinguer d'avec la Matrice, s'il y eſt encore adherent. Mais ſi on le trouve entierement détaché de la Matrice, il ne ſera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; & s'il y eſt adherent, ayant reconnu de quel côté il l'eſt moins, on commencera par cet endroit à le ſéparer tout doucement, en mettant pour ce ſujet quelques doigts entre la Matrice & la partie de l'arrierefaix qui en eſt un peu détachée, quoi faiſant, le reſte ſe détachera bien mieux; ce qui ſe fait de même que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque choſe; car elle en eſt bien plus facilement ſeparée, ſi elle eſt tirée par l'endroit où elle commence à ſe détacher, que ſi elle eſt priſe par celui où elle eſt tout à-fait jointe. On continuëra donc à prendre ainſi peu à peu l'arrierefaix juſques à ce qu'il ſoit entierement détaché, après quoi on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & obſervant cependant, ſi on ne peut pas faire autrement, de laiſſer plûtôt quelque legere portion de cet arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la ſubſtance de la Matrice; de peur qu'il n'y ſurvînt grand flux de ſang, ou une inflammation & gangréne, dont la mort s'enſuivroit, ſe gardant bien auſſi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il ſoit tout-à-fait ſeparé; afin de ne pas amener la Matrice avec lui, & le conſervant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer enſuite aux aſſiſtans, & leur faire connoître que l'operation aura été bien faite. Mais le plus ſouvent ce n'eſt pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice, qui le retient ainſi au-dedans, que c'eſt la ſeule contraction de ſon orifice interne, en la partie interieure duquel il ſe fait quelquefois immédiatement après la ſortie de l'enfant, un fort étranglement, ſemblable à celui qu'on voit au milieu d'une callebaſſe; car cet orifice n'étant pas dilaté à proportion de la groſſeur du corps de l'arrierefaix, l'arrête, & ne lui pouvant pas donner paſſage, fait ſouvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lors que le Chirurgien ſera mandé, ſi la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour y pouvoir mettre ſa main dans l'abord, il oindra auſſitôt d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puiſſe plus facilement dilater; après quoi il l'y introduira petit à petit, ſans néanmoins uſer de grande violence, ou bien ſeulement deux ou trois de ſes doigts, avec leſquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui ſe preſente preſque toûjours à l'orifice interne,

& tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre ce qu'il en tient, tâchant toûjours, en conservant sa premiere prise sans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faisant toûjours en sorte que dans la prise qu'il tiendra il y ait une partie de ses membranes; car s'il tiroit seulement la substance spongieuse de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de se rompre par morceaux, à cause de son extrême molleſſe; & cependant la femme de son côté contribuëra beaucoup à cette dilatation, comme aussi à l'expulsion de l'arrierefaix, si elle pousse fortement en bas, retenant son haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faisant les autres choses dont nous avons fait mention au précedent Chapitre.

Mais si pour tout cela elle ne peut vuider cet arrierefaix; & si sa Matrice, à cause qu'elle est trop enflammée, ne peut être assez dilatée pour l'aller querir sans violence, ou s'il y est tellement adherent qu'il n'en puisse être separé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'operation à la nature, lui aidant par le moyen des remedes qui le feront suppurer. Pour ce sujet on fera des injections dans la Matrice avec la decoction des mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoûtera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lénira & temperera, & en l'humectant & amolliſſant, rendra son orifice plus facile à se dilater, & aidera par la suppuration qu'elle fera de l'arrierefaix, à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtôt l'expulsion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la selle, le lui puisse faire vuider; ce qui arrive à plusieurs, qui les rendent dans le bassin, & quelquefois même lorsqu'elles n'y songent pas.

On peut aussi en ce tems, pour éviter que la fiévre ne survienne, comme elle a accoûtumé, & beaucoup d'autres accidens, lui tirer du sang du bras ou du pied, selon qu'il sera jugé plus à propos & neceſſaire, & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empêcher que les vapeurs fétides & cadavereuses provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne se communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, desquels on lui fera user souvent; non pas composez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raison qu'en admettant leurs facultez specifiques, ou plû-

tôt imaginaires; leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur. Mais les veritables cardiaques qu'on lui donnera, ſeront de ceux qui font bonne nourriture, & qui en même tems réjouiſſent l'eſtomac, ſans le dégouter, comme font ces ſortes de drogues, qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline* nous enſeigne très-bien au 1. chap. du 29. liv. de ſon Hiſt. Nat. parlant de ces précieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque. *Oſtentatio artis & portentoſa ſcientiæ ventitatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas même connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce même chapitre. Néanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plûtôt d'empêchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit: Mais, *qui vult decipi, decipiatur*; c'eſt à-dire en bon françois, qui voudra être trompé, ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons conſommez faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'une orange devant que de les lui faire prendre; elle pourra auſſi boire un peu de limonade ou de l'orangeade; ou bien on mêlera dans ſa ptiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celui de grenade (car ces ſyrops qui ſont très-agreables au goût, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomac, & fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, d'autant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou même on lui fera prendre de tems en tems (ſi elle étoit débile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire être le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. Au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arrierefaix, tâchant toûjours de le faire ſortir le plûtôt qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y reſſentira continuellement une grande peſanteur, & de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui précedoient l'enfantement, quand même il n'y en ſeroit reſté qu'une portion; & juſques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange elle réïterera toûjours ſes efforts, qui néanmoins lui ſeront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus

difficilement peut-il assez souvent être jetté dehors ; à cause que l'impulsion que la femme peut faire de sa part en s'épreignant, n'est pas si grande, quand le corps, qui est contenu dans la Matrice, est petit, que quand il est d'une grosseur considerable, car pour lors elle est bien plus fortement poussée & comprimée, outre cela, c'est qu'il en arrive de même qu'aux fruits qui se détachent & qui tombent d'eux-mêmes de l'arbre quand ils sont meurs, & qui au contraire en sont difficilement separez lors qu'ils sont encore verts : C'est ce qui fait que la femme qui avorte est souvent bien plus difficilement délivrée, que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sagefemmes, qui, après avoir rompu le cordon de la façon dite cy-dessus, laissent souvent leur besogne imparfaite, & remettent le reste à l'œuvre de nature ; & quelquefois aussi les pauvres femmes meurent, à cause des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere suppuration de l'arrierefaix ainsi retenu. Mais si elles veulent éviter ce malheur, lorsqu'elles se rencontrent en pareille occasion, il faut qu'elles fassent leur possible de délivrer aussi-tôt la femme, comme nous avons dit ; ou si elles ne s'en sentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui est plûtôt le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoissance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'étant pas encore tout-à-fait refermé, d'y introduire la sienne ; car plus elles differeroient, d'autant plus la chose seroit-elle après difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien assez de hardiesse pour entreprendre cette operation ; mais faute d'industrie & de connoissance necessaire, elles n'en peuvent pas venir à bout, & laissent parfois la chose en pire état que si elles n'y eussent pas touché, comme il étoit arrivé à une femme du Fauxbourg S. Marcel, que je fus délivrer trois jours après avoir été accouchée à demi-terme par une Matrone du même Fauxbourg, sur la requisition que m'en fit Mr *Bessier*, mon Confrere, qui me conduisit & accompagna chez elle ; où étant, je trouvai qu'elle ressentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme si elle eût encore voulu accoucher, vuidant par sa Matrice des humiditez noirâtres, plus fetides & plus puantes six fois que ne seroit l'essence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de tête avec la fiévre, qui dans peu se seroit sans doute bien augmentée, si je ne l'eusse délivrée en ce tems comme je fis. Pour lequel sujet m'étant informé tant d'elle que des assistans qui étoient dans sa chambre

bre de quelle maniere elle étoit accouchée & depuis quel tems, on me dit qu'îl y avoit déja trois jours entiers ; mais que ſa Sage-femme n'ayant pas pû la délivrer tout-à-fait, avoit ſeulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne ſe devoit pas mettre en peine de ce qui étoit reſté, faiſant toûjours vainement eſperer qu'il viendroit bien de lui-même, & qu'au ſurplus il n'y avoit rien à faire qu'à ſe donner patience. A la vérité elle n'étoit pas ſi blâmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'étoit pour ne la pas faire ſecourir, auſſi-tôt qu'elle reconnut que la difficulté paſſoit ſa capacité, par une perſonne qui l'entendît mieux qu'elle. Après ce recit, ayant mis, pour connôître l'état des choſes preſentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvai l'orifice interne de ſa Matrice preſque exactement fermé, dans lequel neanmoins j'introduiſis le doigt indice, où étant, en le fléchiſſant de côté & d'autre, ſans le tirer, je dilatai peu à peu avec lui cet orifice, en telle ſorte que j'y fis entrer le doigt ſuivant, avec leſquels deux ſeuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tirai trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix qui étoient reſtez, le prenant l'un après l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevices, lorſqu'elles veulent ſerrer quelque choſe avec une de leurs pattes fourchues ; & ainſi faiſant je delivrai entierement cette femme, laquelle incontinent après ne reſſentit plus aucune douleur, & ſe porta très-bien enſuite, comme il eſt arrivé à un grand nombre d'autres, à qui j'ai donné un pareil ſecours. Mais ſans cela cette femme auroit indubitablement couru le hazard de la vie, à cauſe de la grande corruption de ce qui étoit retenu dans ſa Matrice ; car ce que j'en tirai ainſi, ſentoit ſi mauvais, que plus de deux jours après, il me ſembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'euſſe lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive ſouvent dans les avortemens des premiers mois, qui ſe font toujours avec quelque perte de ſang, que l'enfant qui eſt petit, eſt expulſé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de ſang, dans le tems que la Sagefemme n'eſt pas auprés de la malade pour la ſecourir, & que les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, n'examinent pas préciſement ſi parmi ces excretions la femme vuide l'arrierefaix ; lequel eſt pour lors retenu au dedans, à cauſe que la Matrice ſe referme auſſi-tôt que l'enfant en eſt ſorti, à quoi la Sagefemme ne prend pas auſſi quelquefois garde quand elle eſt arrivée; ce qui fait que la choſe ſe rend

d'autant plus difficile par cette negligence ; enſuite de quoy la femme qui n'eſt pas promptement délivrée de l'arrierefaix ainſi reſté dans ſa Matrice, eſt ſujette à pluſieurs fâcheux accidens, & principalement à des pertes de ſang, qui ne ceſſent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait été mis dehors ; comme il arriva un jour à la femme du Concierge de notre maiſon de ſaint Coſme, laquelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant, lequel fut baptiſé à l'inſtant par un Prêtre qui ſe trouva là par bonheur ; incontinent après quoy on laiſſa ce petit enfant encore palpitant ſur une table avec quelques caillots de ſang que la femme avoit vuidez, afin de ſonger à elle qui étoit tombée en foibleſſe. Mais durant qu'on étoit occupé auprès de la mere, un chat vint auſſi-tôt, qui le mangea, & l'avala entierement comme ſi c'eût été une ſouris, avec tous les caillots de ſang ; ce qui fut cauſe que la Sagefemme ne put pas examiner ſi l'arrierefaix n'étoit pas ſorti parmi ces excretions ; pour lequel ſujet ſe contentant de la toucher, & ayant reconnu que ſa Matrice s'étoit refermée, elle crut qu'il n'y étoit rien reſté ; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y étoit neanmoins demeuré tout entier, la femme ſentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de ſang, qui vint en ſi grande abondance au bout de ce tems, que ſi je ne fuſſe arrivé dans ce moment pour lui tirer cet arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas été aſſûrement encore deux heures ſans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sagefemmes, & même les jeunes Medecins, d'une choſe qui merite bien d'être obſervée, qui eſt, qu'il faut toûjours faire plûtôt l'extraction de l'arrierefaix, par l'operation de la main, autant qu'elle eſt poſſible ſans aucune violence, que d'en exciter l'expulſion, comme on fait ſouvent très-mal à propos avec des remedes pris interieurement ; car toutes les drogues qui peuvent produire cet effet, étant ou purgatives ou diuretiques & extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fievre à la malade, & ſouvent lui faiſant faire de grands efforts inutiles, lui font venir des pertes de ſang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou lui cauſent des flux de ventre, des inflammations, ou des deſcentes & des chûtes de Matrice, qui ſont toûjours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit être le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en ſon Art lui pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'operation de la main. C'eſt à quoy on doit bien prendre garde.

Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui ſe font aux premiers mois, l'orifice interne de la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petiteſſe & de la molleſſe du corps de l'enfant qui en eſt expulſé, il n'y a ſouvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un ſeul doigt: en ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident preſſant, commettre entierement l'expulſion de ces petits arrierefaix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remedes que j'ay enſeignez cy-deſſus, que d'uſer d'aucune violence trop conſiderable pour les tirer avec la main.

J'ai ſouvent remarqué que dans les avortemens qui ont été précedez durant quelque tems de fortes douleurs, l'arrierefaix eſt pour l'ordinaire aſſez facilement expulſé de la Matrice, ou tiré avec l'enfant; mais quand l'avortement ſe fait preſque ſubitement, ſans que les douleurs, qui auroient pû faire détacher l'arrierefaix, ayent précedé, pour lors il reſte aſſez ſouvent au dedans de la Matrice, & n'en eſt expulſé ou tiré qu'avec peine.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre, doit ſuffire pour faire connoître comment on ſe doit comporter en pareille occaſion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE X.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui ſont contre nature; de leurs cauſes, de leurs differences, & le moyen d'y remedier.

POUR mieux faire entendre les choſes, nous dirons qu'il ſe rencontre trois ſortes de fâcheux accouchemens; ſçavoir, le laborieux, le difficile, & celui qui eſt tout-à-fait contre nature. Le laborieux eſt un accouchement fâcheux, par lequel la mere & l'enfant (quoiqu'il vienne dans une ſituation naturelle) ne laiſſent pas tous deux de beaucoup ſouffrir, & d'être plus travaillez qu'à l'ordinaire: le difficile peut ſe rapporter à ce premier, & outre cela il eſt accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y cauſent de la difficulté. Mais l'accouchement contre nature eſt celui qui, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ne peut jamais ſe faire ſans l'aide de l'operation de la main. Dans l'accou-

chement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu, y étant assistée; mais en celui qui est entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire, sont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui soit capable de la délivrer, sans lequel elle ne manqueroit pas de succomber.

Les difficultez qui se rencontrent aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou même de celle de tous deux. De la part de la mere, à cause de la mauvaise disposition de tout son corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cause de quelque forte passion de l'ame, dont elle peut être préoccupée. Pour raison de tout son corps; comme si elle est trop jeune, ayant le passage trop étroit; ou trop vieille, étant grosse de son premier enfant, d'autant que pour lors ses parties qui sont plus seches & plus dures, ne peuvent pas si facilement prêter à la dilatation necessaire, comme il arrive aussi à celle qui est trop maigre; & outre cela les vieilles ont l'articulation du *coccix* ou croupion plus ferme; ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuse. Celle qui est petite & trapuë, ou contrefaite, comme la bossuë, n'a pas la poitrine assez forte pour bien faire valoir ses douleurs, & les pousser en bas; comme aussi celle qui est foible, soit naturellement ou par accident; & les boiteuses ont quelquefois les os du passage mal conformez; la délicate & trop sensible, ou apprehensive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre; car cela l'empêche de s'efforcer; comme aussi celle dont les douleurs sont petites, & qui viennent de loin à loin ou qui n'en a point du tout; les grandes coliques nuisent pareillement à l'accouchement, en empêchant les veritables douleurs. Toutes maladies grandes ou aiguës les rendent tres-penibles, & d'une fâcheuse suite, selon le sentiment d'*Hypocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. livre: *mulierem gravidam, morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle est surprise de quelque fiévre violente, d'une pleuresie, d'un grand flux de sang, de frequentes convulsions, de dysenterie ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus causent aussi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche; comme s'il y a quelque pierre en la vessie, ou qu'elle soit extrémement pleine d'urine, sans s'en pouvoir décharger, ou que l'intestin *rectum* soit rempli de matieres endurcies, ou si la femme a de grosses hemorrhoï-

des & fort douloureuſes ; & ſa mauvaiſe ſituation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes paſſions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile ; comme la crainte, la peur, la triſteſſe, la timidité & autres ; & la femme qui avorte, a bien plus de peine que celle qui accouche à terme ; comme auſſi celle qui s'eſt bleſſée, quoiqu'elle ſoit à peu près proche de ſon temps.

Quant à la difficulté qui ſe rencontre à raiſon de la Matrice ſeule, c'eſt, ou de ce qu'elle n'eſt pas bien ſituée, ou de ſa mauvaiſe conformation, ayant ſon col trop étroit, & trop dur & calleux, ſoit naturellement, ou par quelque accident ſurvenu, comme par quelque tumeur ou apoſteme, ou ulcere, ou chair ſuperfluë, ſoit dans ſon col, ou à ſon orifice interne, ou à cauſe de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura précedé.

Outre cela les choſes qui ſont contenuës dans la Matrice avec l'enfant, rendent auſſi l'accouchement difficile; comme ſi ces membranes ſont ſi fortes, qu'elles ne ſe puiſſent rompre, ce qui l'empêche quelquefois de pouvoir s'avancer au paſſage ; ou ſi foibles, que les eaux les percent trop-tôt ; car étant écoulées avant le temps, il demeure à ſec dans la Matrice, s'il s'y rencontre quelque mole ; ſi l'arriere-faix vient à ſortir le premier, ce qui cauſe une grande perte de ſang à la mere. & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne ſoit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en ſoit tiré tout auſſi-tôt, & même la ſortie du cordon de l'umbilic lui cauſe une ſuffocation ſoudaine, ſi on n'y remedie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui eſt des empêchemens qui arrivent de la part de l'enfant ; c'eſt quand il a la tête trop groſſe, quand il a le ventre hydropique, quand il eſt monſtrueux, ayant deux têtes, ou étant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange ; quand il eſt mort, ou ſi foible, qu'il ne peut aucunement contribuer à ſa ſortie, & quand il ſe preſente en mauvaiſe figure & ſituation, comme auſſi quand il s'en trouve deux ou davantage, à cauſe que la ſituation des enfans, qui ſont pour lors en chaque côté du ventre, empêche les douleurs de l'accouchement de répondre en ligne droite en bas.

Outre toutes ces difficultez dont je viens de parler, j'ai très-ſouvent remarqué que le travail des femmes eſt beaucoup prolongé, & rendu fort laborieux par quelqu'une des trois cauſes particulieres qui ſuivent : Sçavoir, ou par la groſſeur exceſſive de tout

le corps de l'enfant, qui fait qu'il demeure long-tems devant que de pouvoir être pouſſé dans le paſſage ; ce qui n'arrive qu'après que les fortes douleurs ſont venuës, & ont duré bien du tems, ou bien parce que l'enfant a le col, ou quelqu'un de ſes bras embarraſſé du cordon de ſon nombril ; ce qui fait que les douleurs de la femme, au lieu de rendre en bas, rejailliſſent vers les reins ; car pour lors la douleur ne peut pouſſer l'enfant en bas, ſans que le cordon qui eſt beaucoup accourci, quand le col de l'enfant en eſt ainſi entouré, tiraille en même tems le délivre, & faſſe rejaillir comme je viens de dire, la douleur dans le ventre, ou vers les reins : & la troiſiéme de ces cauſes particulieres eſt, quand l'enfant vient la face en deſſus ; parce que dans le tems des douleurs de la mere, ſon ventre en ſe contractant comprime la Matrice ſur l'inégalité des bras & des jambes de l'enfant, qui ſont en deſſus comme la face ; ce qui fait que le mouvement de la douleur en étant intercepté, ne peut pas ſi facilement pouſſer l'enfant dehors, que ſi la compreſſion ſe faiſoit ſur le dos de l'enfant, comme il arrive quand il a la face deſſous, qui eſt la ſituation naturelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui eſt quelquefois cauſée par l'ignorance de la Sagefemme, qui faute de ſçavoir bien ſon Art, empêche la nature de faire ſon operation, au lieu de l'aider au beſoin.

Parlons à preſent des moyens par leſquels nous pourrions remedier à toutes ces choſes, & ſecourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoi nous réuſſirons, ſi nous avons une parfaite connoiſſance des cauſes de la difficulté ; comme ſi elle vient de la part de la mere qui eſt trop jeune, étant auſſi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on lui amollira les paſſages avec huiles, graiſſes ou beurre frais, en les oignant de ces choſes long-tems avant l'heure de ſon accouchement, pour les relâcher & les rendre plus faciles à ſe dilater, de peur qu'il ne ſe faſſe ruption de quelque partie par la ſortie de l'enfant ; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration juſques à l'*anus* par laquelle les deux trous ſont exterieurement mis en un. Si la femme eſt avancée en âge, lorſqu'elle eſt groſſe de ſon premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties baſſes, pour amollir l'orifice interne de la Matrice, qui étant plus dur & calleux, a bien plus de peine à prêter à la diſtenſion neceſſaire à l'accouchement ; ce qui eſt cauſe que le travail de ces ſortes de femmes eſt toûjours beaucoup plus long que celui des autres, & que leurs enfans, à force d'être pouſſez contre cet orifice interne, & auſſi de demeurer long-tems au paſ-

ſage, viennent ordinairement avec de groſſes tumeurs contuſes ſur leur tête.

Les femmes petites ou contrefaites ne ſeront miſes au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & ſeulement lorſque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles ſe doivent tenir debout, & ſe promener dans la chambre, ſi leurs forces le permettent, étant ſoûtenuës par deſſous les bras; car ainſi faiſant elles reſpireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que ſi elles étoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entaſſées. Celle qui eſt fort maigre humectera auſſi ſes parties, les oignant des mêmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus gliſſantes, afin que la tête de l'enfant ne demeurant pas trop longtems à ſortir, ne ſoit pas tant comprimée, ni meurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le paſſage.

La femme foible ſera fortifiée, afin qu'elle puiſſe ſupporter les douleurs de l'accouchement, lui donnant quelque bon conſommé, comme auſſi un peu de vin, ou une rôtie trempée dedans, ou autres confortatifs ſuivant l'exigence des cas. Si elle eſt apprehenſive de la douleur, on la conſolera, l'aſſurant que cela ne durera plus gueres, & lui donnant courage par l'eſperance d'être bien-tôt delivrée; ſi au contraire ſes douleurs ne ſont que petites & legeres, venant de loin à loin & de mauvaiſe eſpece, rejailliſſant vers les reins, ou ſi elle n'en a aucunes, on les lui provoquera, en lui donnant un ou pluſieurs clyſteres qui ſoient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la ſelle; après quoi elle ſe promenera auſſi dans ſa chambre, afin que la peſanteur de l'enfant y puiſſe encore contribuer; & ſi les douleurs qu'elle avoit euës fort bonnes dans tout le commencement de ſon travail, étoient entierement ceſſées, on les reveillera en lui faiſant prendre par la bouche, ſi elle n'a pas de fiévre conſiderable, l'infuſion de deux drachmes de ſené dans peu de liqueur, y mêlant le jus d'une orange aigre, pour éviter qu'elle ne vomiſſe le remede; & une heure ou deux après qu'on le lui aura fait prendre, on lui donnera un clyſtere un peu fort, afin que ces deux remedes produiſant leur effet en même tems, les douleurs de l'accouchement en puiſſent être plus facilement provoquées. J'ai ſouvent vû de très-bons effets de l'uſage de ce remede, dont j'ai coûtume de me ſervir avec bon ſuccès, de la maniere dont je viens d'enſeigner, dans les accouchemens laborieux, où les enfans ſont en danger de perir auſſi-bien que les meres, quand la tête de l'enfant demeure

trop long-tems au paſſage après l'écoulement des eaux, comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens des femmes un peu avancées en âge.

Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus vîte, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy-après. Si les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-même; on en provoquera l'expulſion, ce qu'on fera par lavemens; pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes; car elles cauſent de grandes douleurs qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire, & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion qne la Matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulevera pour ce faire, elle-même un peu ſon ventre avec ſes mains, ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine. Si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on lui en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le ſeptiéme chapitre de ce ſecond Livre.

Si elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de précaution que ſi c'étoit en d'autres tems, ayant toûjours égard à l'état preſent: ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule Matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avons dit cy-deſſus; ſi c'étoit par quelque forte cicatrice qui ne ſe pût amollir, provenant d'un ulcere qui auroit précedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre, de peur que ſe faiſant derechef une laceration en un autre endroit, la maladie ne fût encore pire enſuite, ce qu'on fera au lieu que le requerera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſſie.

Si les membranes des eaux ſont ſi fortes, qu'elles ne puiſſent ſe rompre au tems de l'accouchement, on peut les rompre avec les doigts, pourvû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort près, & que l'orifice interne de la Matrice ſoit ſuffiſamment

ſuffiſamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop-tôt, il ne demeurât long-temps à ſec, & qu'on ne fût obligé pour ſuppléer à leur défaut, d'humecter ces paſſages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais ſi bien que quand la nature fait elle-même ſon opération avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoi elle réüſſit fort bien, lorſqu'elles ſortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuſe avant la ſortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt, reſſemblant à une veſſie pleine d'eau. Il n'y a pas pour lors grand danger de les percer ſi elles ne le ſont pas ; car l'enfant eſt toûjours au paſſage bien prêt à ſortir quand cela arrive ainſi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main, d'autant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fut temps, l'arrierefaix ; auquel elles ſont fortement adherentes, d'autres fois auſſi les eaux s'écoulent inſenſiblement par une rupture qui ſe fait interieurement aux membranes de l'enfant, leſquelles demeurant entieres au devant de ſa tête, à laquelle elles ſervent comme de bandeau, & la tapiſſant immediatement, la retiennent & l'empêchent de pouvoir être pouſſée dehors par les douleurs : en ce cas il faut rompre ces membranes, pourvû que le paſſage ſoit ſuffiſamment dilaté, afin que la tête de l'enfant ait la liberté de s'y avancer.

Si l'umbilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repouſſera auſſi-tôt au dedans, l'empêchant de retomber, ſi faire ſe peut, ſinon il faudroit accoucher la femme au plus vîte ; mais ſi c'eſt l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre, d'autant qu'étant ſorti, il eſt tout-à-fait inutile à l'enfant, & il lui ſerviroit d'obſtacle & d'embarras ſi on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher, après en avoir lié le cordon, & tirer enſuite l'enfant le plus promptement que faire ſe pourra, à moins de quoi il ſuffoqueroit ſubitement s'il n'étoit déja mort, comme il eſt preſque toujours en cette occaſion.

Si la femme eſt tombée, & qu'elle ſoit bleſſée, elle ſe mettra auſſi-tôt au lit, pour y prendre le repos de toutes manieres ; ſi ce ſont quelques paſſions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on eſſaïera de les luy faire paſſer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer ; ſi c'eſt la honte ou la pudeur, on fera ſortir de devant elle les perſonnes qui en ſont cauſe ; & ſi c'eſt la timidité & la crainte de la douleur, on luy repreſentera que c'eſt la volonté de

Dieu qui l'a ainſi ordonné, & que ſon travail ne ſera pas ſi rude qu'elle ſe l'imagine, la faiſant reſoudre à cette neceſſité par la conſolation des malheureux, auſquels la peine ſemble toûjours un peu plus ſupportable, lors qu'ils font reflexion qu'elle eſt commune, lui remontrant que toutes les autres femmes endurent les mêmes douleurs; & encore plus grandes qu'elle ne fait pas. Si elle eſt triſte, on tâchera de la réjoüir, lui diſant quelque bonne nouvelle, & lui faiſant eſperer qu'elle aura l'enfant qu'elle ſouhaite, & en un mot (quoiqu'elle ſouffre beaucoup) on lui fera conſiderer que ce n'eſt qu'un mal paſſager, qu'un quart d'heure de bon tems lui fera oublier auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, l'aſſûrant ſur tout qu'elle eſt hors de danger, à moins qu'on ne le connoiſſe bien preſſant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ſes affaires ſpirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient ſeulement de la part de l'enfant mort, on doit obſerver la methode que nous avons ſpecifiée en l'accouchement naturel; outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtôt; car il ne peut plus contribuer à ſa ſortie, comme auſſi quand il eſt extrêmement foible. Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que les vapeurs putrides provenant de ſon enfant mort, ne lui cauſent des ſyncopes. Mais s'il eſt tellement hydropique du ventre ou de la tête, qu'il ne puiſſe jamais ſortir, à cauſe de la grande diſtenſion & groſſeur de ces parties; pour lors on ſera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux: & s'il eſt énorme en groſſeur de tout le corps, ou de la tête ſeule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il ſoit joint à un autre enfant, il faut neceſſairement en ce cas, pour ſauver la mere, faire de deux choſes l'une; c'eſt-à-dire, ou dilater les paſſages à proportion de la groſſeur de l'enfant monſtrueux, s'il eſt poſſible de le faire, à moins de quoi il vaut mieux ſuivre l'autre, qui eſt de le tirer avec les inſtrumens, ſi on y eſt indiſpenſablement obligé, pour empêcher que la mere ne periſſe avec ſon enfant; ce qui arriveroit infailliblement, ſi on n'agiſſoit de la façon: & ſi la femme a deux enfans, on y procedera comme il a été dit au chapitre ſeptiéme de ce deuxiéme Livre. Mais ſi la Sagefemme ne peut pas remedier à toutes ces choſes, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour lui demander ſon avis, ou lui laiſſer faire ce qui convient, ſi elle ne s'en trouve pas aſſez capable. Paſſons à preſent aux accouchemens contre nature, qui ne ſe feroient jamais ſans l'operation de la main,

& montrons exactement de quelle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens contre nature, auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LEs accouchemens contre nature qui requierent abſolument l'operation de la main, ſont ceux auſquels l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celui de la ſuperfetation, n'admet que trois poſtures generales, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde; ſçavoir, la tête la premiere, qui eſt la ſeule figure naturelle, quand elle vient directement; la ſeconde, par les pieds; & la troiſiéme, de côté ou de travers; leſquelles deux dernieres ſont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la choſe plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut ſe preſenter en poſture contre nature en quatre façons generales, qui ſont premierement par toutes les parties anterieures du corps, ſecondement par les poſterieures, troiſiémement par les laterales; & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter un chacun des trente-deux que comptent ceux qui navigent; & ce, à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux; de même toutes les particulieres & differentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe preſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: & comme le nombre de differens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſequence, ſi on eſt capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons ci-après, dont on peut voir des exemples de toute nature dans mon Livre d'Obſervations. Mais avant que d'en déclarer les moyens, il eſt à propos de faire connoître les conditions requiſes au Chirurgien, qui veut pratiquer ces operations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ces conditions consistent, ou en ce qui regarde son corps, ou en ce qui concerne son esprit. Pour ce qui est de sa personne, il doit être sain, fort & robuste; d'autant que celle-ci est la plus rude, & la plus laborieuse & penible de toutes les opérations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien suë quelquefois à grosses gouttes, même au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente* quand il dit s'y être toûjours tant lassé & fatigué, que souvent il étoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs. C'est ce qui fait que certains Chirurgiens laissent aussi très-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, sans leur donner aucun secours, refusant par une espece de politique très-blâmable d'entreprendre l'opération quand ils y voyent une trop grande difficulté; afin de s'exempter de l'extrême peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un specieux prétexte d'impossibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes periſſent suivant le prognostic qu'ils en font, que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher, de peur, que si elles venoient heureusement à rechapper après l'opération, on ne crût que ceux qui l'auroient faite, fussent plus capables qu'eux. Mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien reglée, ne doit jamais en user de la sorte; car autrement il seroit lui-même l'homicide de ces pauvres malheureuses, qui requierent son assistance dans cette extrême necessité. *Occidit enim qui ſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas être d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu debile & caduque, mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la Matrice quand il est necessaire; qu'elles soient néanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement l'*index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne; qu'il n'y ait aucune bague au tems de l'accouchement, & que ses ongles soient rognez bien près de la chair, sans qu'il y reste aucunes asperitez de crainte que la Matrice n'en soit blessée. Il doit être de bon & agréable aspect, propre en ses vêtemens, aussi bien qu'en sa personne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance.

Il y a des gens qui disent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire être mal propre, ou à tout le moins fort negligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de

ne pas donner aucune jalouſie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les ſecourir. A la verité j'en ai vû pluſieurs à Paris de mon tems, qui croyoient que cette ſotte politique leur pouvoit faire donner beaucoup plus de pratique; mais enfin ils s'en ſont deſabuſez; car une ſemblable mine reſſemble plûtôt à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja aſſez de peur, ſans qu'il ſe déguiſe ainſi. Il doit principalement être très-ſobre, non ſujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere preſence d'eſprit, diſcret, modeſte, & garder très-fidelement le ſecret qui lui eſt confié ne divulgant à perſonnes étrangeres les incommoditez & maladies des femmes, qui ſeront venuës à ſa connoiſſance; & ſur-tout qu'il ſoit ſage, prudent, & de bon jugement, pour ſe conduire toûjours avec raiſonnement en ſon operation. Il doit avoir une veritable pitié, ſans toutefois qu'elle puiſſe le diſtraire, ni empêcher de faire ſon devoir, ſelon que la choſe le requiert; comme auſſi être patient, autant qu'il eſt beſoin pour ne rien précipiter, ſe donnant le tems de bien reconnoître ce qu'il eſt neceſſaire de faire. Il ne doit pas auſſi ſe fâcher des injures que lui peuvent dire la malade & les aſſiſtans pendant l'operation; car c'eſt la douleur de l'une & la compaſſion des autres qui les obligent à cela ſans ſujet. Il doit être bon Chrétien, & avoir la conſcience bien reglée, pour ne pas fruſtrer au beſoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptême, & à ce deſſein il faut qu'il faſſe tout ſon poſſible pour les amener vivans. Il doit aſſiſter charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont beſoin de ſon ſecours, & les traiter auſſi doucement & humainement que les riches, deſquelles il ne doit rien extorquer; mais ſeulement ſe contenter du ſalaire honnête qu'elles lui voudront donner de bonne volonté, ſans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font; leſquels n'ont pas ſi-tôt fait leur operation, ſoit bien ou mal, qu'ils veulent être payez ſans aucun delai, & avec tant de mauvaiſe grace & d'importunité, qu'ils obligent ſur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas aſſez pour les ſatisfaire ſelon leur deſir, & tirent d'elle quelquefois juſques au dernier ſol, pour contenter leur avarice tyrannique, lequel procedé eſt tout-à-fait indigne d'un honnête homme. Enfin le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour ſon accompliſſement & pour ſon entiere perfection, être ſçavant & expert en ſon Art, & particulierement en ces operations, plûtôt qu'en vains ſecrets de pommade ou d'autre charlatanerie, que certains que je connois fourniſſent

aux femmes de leurs pratiques, pour les empêcher, à ce qu'ils prétendent, d'avoir le ventre ridé après leur accouchement. Le commerce de ces sortes de remedes peut bien être permis aux Gardes d'accouchées; mais il est tout-à-fait indecent à un Chirurgien de s'en mêler.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puisque ce sont des femmes qui s'en mêlent ordinairement. En effet il n'y a pas grand mystere quand toutes choses viennent naturellement; mais quand l'accouchement est contre nature, il est très-certain, comme dit fort bien *Celse*, que c'est la plus difficile, la plus laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie; ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il est fort aisé d'en remarquer la consequence; car dans toutes les autres pour lesquelles on a recours au Chirurgien, il agit au-dehors, & voit à découvert les parties sur lesquelles il opere; mais en celle-ci, il travaille au-dedans, & il ne doit point, ni ne pourroit pas même, quand il voudroit, se servir de la vûë pour conduire ses mains en son operation: outre que dans les autres operations, il ne s'agit que de la vie de la seule personne qui se met entre ses mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus de son salut éternel, quand il meurt sans Baptême; & il s'est souvent vû qu'une seule faute en cette operation a causé tous ces desordres en même-tems; de sorte que c'est en faisant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juste raison, *hoc opus, hic labor est.* Car, comme dit *Hypocrate* au livre de l'ancienne Medecine, la plûpart des Medecins ressemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne sont pas manifestes, quand leur vaisseau vogue durant la bonace; mais elles sont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempête. Ainsi en est-il des fautes de la plûpart des Chirurgiens & des Sage-femmes, qui ne paroissent pas dans les accouchemens naturels; mais qui sont très-manifestes dans les accouchemens contre nature auxquels très-peu sont capables de remedier, s'ils n'en font une profession particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requises pour y bien réüssir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel seul y est propre, fera quelques observations avant que de les entreprendre; dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endu-

rer l'operation ; ce qu'il fera en lui tâtant le poux, obſervant s'il eſt fort, ou debile, inégal, & intermittent ; conſiderant encore ſon viſage, & principalement ſes yeux, s'ils ſont tout-à-fait abbatus, ſi ſa parole eſt languiſſante, ſi la Matrice & tout ſon bas ventre ſont extraordinairement tendus & enflammez, ſi elle a toutes les extrêmitez du corps froides, s'il lui prend ſouvent des ſyncopes avec ſueurs froides, ſi elle tombe en convulſion avec perte de toute connoiſſance; enfin ſi toute ſa contenance nous ſignifie que l'operation ſeroit vaine, on ne la doit pas entreprendre ; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit recevoir un grand blâme, avec la qualité de bourreau qu'on ne manque pas de lui donner, quand ce malheur arrive. Néanmoins lors qu'il y a encore quelque peu d'eſperance, tant petite puiſſe-t-elle être, ſoit pour la mere, ſoit pour l'enfant, on eſt obligé en conſcience de faire ce que l'art commande ; & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laiſſer mourir les perſonnes ſans leur donner aucun ſecours, que de ſe charger de mauvaiſes cures. C'eſt pourquoi il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la ſuite eſt incertaine, que de laiſſer la malade dans un deſeſpoir tout aſſûré, car quelquefois la nature ſe releve de bien loin. Mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera connoître le grand danger de la vie où la femme & l'enfant ſont tous deux, le déclarant au mari & aux aſſiſtans, même à la malade, s'il étoit jugé à propos pour l'y pouvoir reſoudre ; & il lui fera en ce cas recevoir ſes derniers Sacremens, de peur qu'elle n'en ſoit plus capable après l'operation, qui eſt toûjours bien laborieuſe, & dans laquelle elle pourroit même mourir, comme il s'eſt quelquefois vû. Mais quand la femme a toutes ſes forces, le Chirurgien fera en ſorte de ne les pas laiſſer perdre ni diminuer, en differant l'occaſion de lui aider. Pour ce ſujet, après avoir connu qu'elle eſt capable de ſupporter l'operation, il s'informera ſi elle eſt à terme ou non, & ſi elle ne s'eſt point bleſſée ; ce qu'il ſçaura par le recit de la malade, de la Sage-femme & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui lui en apparoîtront, obſervant de quelle figure ſe preſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs. Après avoir examiné toutes ces choſes, il tâchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera reſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par des paroles douces, ſans l'intimider, lui

perſuadant que l'operation ne ſera pas ſi douloureuſe qu'elle ſe l'eſt imaginée; & enfin qu'elle eſt obligée ſelon Dieu de la ſouffrir, tant pour elle-même, que pour l'amour de ſon enfant, qui periroit certainement avec elle, ſans ce ſeul & dernier ſecours.

La femme y étant réſoluë, il faudra qu'il la faſſe ſituer au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également ſitué, quand il eſt beſoin de repouſſer ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre ſituation; mais lorſqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la ſituation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel; c'eſt-à-dire, en telle ſorte qu'elle ait la tête & la poitrine un peu plus élevées que le reſte du corps, afin qu'elle puiſſe reſpirer plus facilement, & mieux aider de ſa part à l'expulſion de l'enfant, en pouſſant & s'épreignant elle-même en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'étant ainſi ſituée, elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ſes talons ſoient aſſez proches de ſes feſſes, & les cuiſſes écartées l'une de l'autre, & tenuës en cet état par deux perſonnes aſſez fortes. Il y en aura auſſi quelqu'autre qui la retiendra par deſſus les bras, afin que ſon corps ne vienne à ſuivre en faiſant l'attraction de l'enfant, pour laquelle il eſt quelquefois beſoin d'une très-grande force; & on luy mettra le drap & la couverture de ſon lit ſur les cuiſſes, pour la couvrir autant que le requiert une décence honnête, à cauſe des aſſiſtans, comme encore afin qu'elle ne reſſente aucun froid; le Chirurgien ayant auſſi pour regle en cela ſa commodité, jointe avec la conſideration de ces choſes, & principalement la facilité & la ſûreté de ſon operation; pour lequel ſujet je lui conſeille de faire toûjours, autant qu'il pourra, les accouchemens contre nature, étant aſſis ſur un ſiege d'une hauteur proportionnée à la ſituation de la femme; qui doit être couchée en telle ſorte, que l'entrée exterieure de ſa Matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien aſſis, afin qu'il les puiſſe faire plus ſûrement, & plus commodement, ſans ſe fatiguer avec excès; car lorſqu'il s'eſt une fois laſſé en operant, il ne peut plus enſuite travailler ſi adroitement ni ſi promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette poſture, afin qu'étant ainſi tenuë ferme & ſtable, on puiſſe travailler avec plus de ſûreté; mais bien loin que cette ligature y pût ſervir; au contraire elle y ſeroit tout-à-fait nuiſible; car la femme dans cette poſture

ſture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas ſe hauſſer, ſe baiſſer, ou ſe ſoûlever quand le Chirurgien luy diroit, ſelon qu'il le trouve neceſſaire, pour rendre ſon operation plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repouſſant, & partie en fléchiſſant, étendant & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement : c'eſt pourquoy on luy doit laiſſer le corps libre, ſans la lier, la faiſant ſeulement tenir en poſture commode à toutes ces differentes intentions par des perſonnes, ſelon qu'il leur ſera preſcrit ; & ſi on la veut lier & garotter, il faut que ce ſoit avec la langue pour toute bande ; c'eſt-à-dire, la faiſant reſoudre par bonnes raiſons à endurer ſon mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ſes forces à l'operation, luy repreſentant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Enſuite de toutes ces choſes, le Chirurgien oindra d'huile ou de beurre frais toute l'entrée de la Matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire ſa main, qui doit pareillement être ointe, & avoir les conditions ſpecifiées cy-deſſus ; après quoi il ſe conduira en ſon operation de la maniere que je le diray dans chacun des chapitres ſuivans, lorſque j'auray déclaré les ſignes qui nous font connoître que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice.

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procedent ſeulement de la mauvaiſe ſituation de l'enfant, ſans être accompagnez d'aucun autre accident conſiderable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la Matrice ſoit paſſablement ouverte, & que ſon orifice interne ſoit aſſez préparé & amolli, principalement ſi c'eſt un premier enfant. C'eſt pourquoy lorſqu'on s'apperçoit que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ſes eaux, que dans le temps qu'on ſent les paſſages aſſez diſpoſez à permettre l'extraction de l'enfant ſans une trop grande violence ; & ſi les eaux de l'enfant étoient écoulées par la rupture des membranes avant une ſuffiſante ouverture de la Matrice, il ne faudroit pas laiſſer d'attendre quelque peu la préparation des paſſages, autant qu'il eſt poſſible de l'eſperer, ſans toutefois laiſſer trop deſſécher les parties par l'entier écoulement des eaux. Car quoyque l'enfant ſoit en mauvaiſe ſituation, il ne laiſſe pas d'être ſuffiſamment vivifié par le cordon de l'umbilic, durant qu'il eſt dans la Matrice, & qu'il n'eſt pas encore fortement engagé au paſſage dans ſa mauvaiſe ſituation & la mere de ſon côté n'en eſt pas autrement incommodée, ſinon par la longueur de ſon travail. Si

l'on n'agiſſoit pas de la ſorte, l'enfant ſeroit bien plus en danger de perir au paſſage dans le temps de l'operation, à cauſe du petit eſpace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-temps, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire ſon operation, qui cauſeroit auſſi bien plus de violence à la mere.

On doit auſſi obſerver que dans les accouchemens qui ſont beaucoup prématurez, comme au terme de quatre ou cinq mois ou environ, & encore plus dans tous les autres termes de la groſſeſſe moins avancez, & principalement ſi la femme a déja eu d'autres enfans au terme parfait de neuf mois, il ne faut pas ſe mettre bien en peine de réduire ces avortons en une meilleure figure que celle où ils ſe préſentent; car l'orifice de la Matrice ayant été une fois dilaté par le paſſage d'un enfant à terme d'une juſte proportion, peut aſſez ſe dilater par la ſeule operation de la nature, pour laiſſer ſortir ce dernier avorton, dont la groſſeur (quoiqu'il ſoit en double) n'égale pas celle du premier qui eſt venu à terme; & il eſt même plus ſûr, pour ce ſujet, de commettre entierement à la nature l'expulſion de tous les avortons de trois ou quatre mois, qui ſont en mauvaiſe poſture, aux femmes qui n'ont pas encore eu d'autres enfans; puiſque pour leur petiteſſe ils peuvent facilement être pouſſez hors de la Matrice, en quelque poſture qu'ils ſe preſentent, que de tenter à leur donner une figure naturelle, ou à les retourner pour en faire extraction; ce qui ne ſe pourroit pas faire en une femme qui n'a pas eu d'enfans, ſans lui faire quelque ſorte de violence, qui lui ſeroit plus préjudiciable que le ſoulagement qu'on lui voudroit donner.

CHAPITRE XII.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice.

S'IL y a occaſion où le Chirurgien doive faire une plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choſes qui concernent ſon art, c'eſt en celle où il s'agit de juger ſi l'enfant, qui eſt dans la Matrice eſt vivant ou mort, car il s'eſt quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans, après avoir eſté eſtimez morts, ont été tirez vivans, & tronquez des deux bras ou de quelques autres parties de leur corps; & d'autres ont été très-miſerablement tuez avec les crochets, qu'on au-

roit pu avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoi, avant que de reſoudre de la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien prendra bien garde à n'être pas ainſi deçû, faiſant tout ſon poſſible pour connoître veritablement ſi l'enfant eſt vivant ou mort, & ſe reſſouvenant toujours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité; c'eſt-à-dire, qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celui qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas été bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & très-aſſûrement ſi elle le ſent remuer; ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir lui-même, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toujours ſe fier; car j'ai accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il étoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neanmoins (quoyqu'il ne fût pas vray) avoir ſenti remuer très-peu de temps devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenti pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit: car après l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la Matrice, qu'elle ne lui laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë, en fuſſent évacuées.

Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas être certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la Matrice, auſſi-tôt qu'il le pourra faire, où étant, il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte, qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celui des arteres umbilicales, à quoi il le connoîtra mieux. S'il ſent donc ainſi le battement de ces arteres, il peut alors s'aſſûrer qu'il eſt vivant; comme pareillement, ſi lui ayant mis l'extrêmité du doigt dans la bouche, il lui ſent remuer la langue; & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces

parties de l'enfant, selon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement; ce qui dépend des differentes postures ausquelles il se peut presenter.

Mais au contraire, l'enfant sera mort, s'il ne se remuë point il y a fort long-tems, s'il sort de la Matrice des humiditez fetides & cadavereuses, si la femme ressent de grandes douleurs, & une grande pesanteur dans le ventre, s'il n'a aucun soûtien, tombant comme une boule toûjours du côté qu'elle se couche, s'il lui arrive des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-tems que le cordon de l'umbilic ou l'arriere-faix est sorti; & si mettant la main dans la Matrice, on trouve l'enfant froid, son umbilic sans pulsation, & sa langue immobile; & si en touchant sa tête on la sent toute mollasse, & ses os fort vacillans, & chevauchans l'un sur l'autre à l'endroit des sutures, à cause que le cerveau s'affaisse, & est sans pulsation lorsque l'enfant est mort; lequel se corrompt plus en deux jours qu'il reste ainsi dans la Matrice, après ses eaux écoulées, qu'il ne feroit en quatre étant dehors; ce qui arrive à cause de sa chaleur & de l'humidité du lieu, qui sont les deux principes de pourriture. Je dis après ses eaux écoulées; car on voit quelquefois des enfans morts rester des semaines entieres, & même encore plus long-tems dans la Matrice sans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans lesquelles ils se conservent pour quelque tems, comme dans une espece de saumure.

Mais on peut seulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, si la femme a été blessée, si elle a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme; s'il y a fort long-tems, comme quatre ou cinq jours, que ses eaux sont percées; si elle a le visage de couleur plombée, les yeux fort enfoncez, & le regard languide & abbattu; si son haleine est fort mauvaise, si ses mamelles sont flétries, & que la grosseur du bas de son ventre commence à diminuer depuis quelque tems, sans que les eaux de l'enfant soient écoulées de la Matrice; car le ventre des femmes grosses dont l'enfant est mort, diminuë assez souvent au lieu d'augmenter; à cause que pour lors la nature n'envoye plus les humeurs ordinaires qui étoient destinées pour la nourriture & pour l'accroissement de l'enfant, & les eaux qui étoient avec l'enfant dans la Matrice, se resolvent & se dissipent insensiblement, & l'enfant mort se flétrit en même-tems, comme fait un fruit à l'arbre qui ne lui fournit plus de nourriture.

Nous disons que ces choses le signifient seulement par conjectu-

re, & non pas certainement comme font les autres, qui ſe rencontrant la plûpart enſemble en une perſonne, & en un même tems, nous dénotent aſſurément que l'enfant eſt mort; à moins de quoi la choſe ne peut pas être tout-à-fait certaine, pour lequel ſujet on y doit faire (comme j'ai dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'operation, afin d'éviter les accidens ſpecifiez ci-deſſus. C'eſt pour ce ſujet que j'ai fait remarquer preciſément qu'il faut que la plûpart de ces ſignes ſe rencontrent enſemble, pour nous certifier que l'enfant eſt mort; car pluſieurs d'entr'eux, ſont équivoques, lorſqu'ils ſont ſeuls; comme eſt par exemple celui des excretions fetides & cadavereuſes, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne conſidereroient pas qu'il ſe rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice, dont l'un eſt mort & corrompu, & l'autre eſt vivant & ſain; ce que j'ai vû arriver pluſieurs fois, & particulierement en une occaſion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la ſecourir en ſon accouchement, & pour terminer un grand differend qu'elle avoit avec ſa Sagefemme, qui étoit fondé ſur ce que, nonobſtant qu'elle ſentoit manifeſtement ſon enfant remuer en ſon ventre, ſa Sagefemme lui vouloit faire croire qu'il étoit mort, à cauſe des excretions puantes & cadavereuſes qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: mais lorſque j'eus examiné ce qui en étoit, je trouvai qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité; car j'accouchai ſur l'heure cette femme de deux enfans mâles, dont le premier étoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre étoit vivant. Je les tirai tous deux par les pieds, à cauſe qu'ils ſe preſentoient en mauvaiſe poſture, ayant été obligé pour ce ſujet de percer les eaux du dernier, qui étoit vivant, afin de le tirer incontinent après que j'eûs fait extraction de ce premier qui étoit mort.

Il faut encore obſerver que les excretions de la Matrice peuvent auſſi être renduës fetides & cadavereuſes par la ſeule corruption de quelques caillots de ſang extravaſé, qui ont ſejourné durant quelque tems dans la Matrice; ce qui n'empêche pas que l'enfant ne ſoit vivant: & les eaux verdâtres & noirâtres, que quelques femmes vuident avant que d'accoucher, ne ſont pas toûjours un ſigne certain que leur enfant eſt mort; car j'en ai ſouvent accouché qui en vuidoient de pareilles, & dont tout le cordon & l'arriere-faix étoient auſſi d'une couleur tout-à-fait livide, & paroiſſoient fort corrompus, nonobſtant quoi leurs enfans étoient

vivans. Mais quand ces eaux ont avec ces couleurs étranges une odeur cadavereuſe comme de chair pourrie, l'enfant pour lors eſt vrai-ſemblablement mort. Je dis vrai-ſemblablement, & non pas veritablement; car quelquefois la mauvaiſe odeur & la couleur étrange de ces eaux procedent ſeulement de la corruption de quelque caillot de ſang, comme j'ai dit, & du *meconium* de l'enfant diſſous dans ces mêmes eaux. Et quant à ce qui eſt du ſigne qui ſe tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point ſenti remuer ſon enfant, il eſt encore incertain; car il y a des enfans, qui quoique vivans, ſont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice après que les eaux ſont écoulées, ſans que la femme les ſente remuer manifeſtement; à cauſe que la Matrice par ſa contraction ne laiſſe plus, comme j'ai dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ſes membres, ainſi qu'il faiſoit avant l'écoulement des eaux, à quoi la débilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'eſt pourquoi on doit bien prendre garde à toutes ces circonſtances.

Je ne croirois pas m'acquitter du devoir d'un Chrétien, & du ſervice que j'ai deſſein de rendre au public, en enſeignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'aider & ſecourir les femmes en leurs accouchemens, ſi parlant des ſignes de l'enfant mort en la Matrice, je ne refutois la notable erreur d'un Auteur * moderne, dont le livre meritoit plûtôt d'être envoyé aux Beurrieres & aux Epiciers de la Halle, pour ſervir d'enveloppe à leurs marchandiſes; que d'être diſtribué au public, à cauſe des dangereuſes conſequences de ſes mauvais preceptes, & de l'ignorance craſſe de cet Auteur, dont voicy ſeulement un échantillon de la pernicieuſe doctrine. Dans les pages 75. & 76. de ſon liv. (qu'on peut dire être *Monſtrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*) il aſſûre une inſigne fauſſeté avec plus d'effronterie que s'il diſoit une verité inconteſtable, ſoûtenant *qu'un ſigne certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que lui*, dit-il, *n'a jamais obſervé, eſt que l'enfant a vuidé le* meconium (qui eſt l'excrement de ſes inteſtins) *& qu'en quelque ſituation qu'il ſoit, ſi le Chirurgien reconnoît ce ſigne en touchant une femme, & que ſes doigts paroiſſent teints d'une couleur noirâtre* (qui eſt celle de ce *meconium*) *il pourra aſſûrer pour lors que l'enfant eſt mort dans la Matrice, à cauſe qu'il s'eſt vuidé.* Mais c'eſt, comme j'ai dit, une inſigne fauſſeté que l'experience nous fait connoître tous les jours; car il n'y a rien de ſi commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui ſe ſont

* *Viardel.*

vuidez dans la Matrice, comme font tous ceux qui ſe preſentent le cul devant ; leſquels vuident toujours le *meconium*, auſſi-bien que pluſieurs autres qui ſe preſentent en d'autres mauvaiſes poſtures, qui le rendent pareillement, à cauſe que leur ventre eſt grandement comprimé en ces occaſions, & principalement quand le Chirurgien eſt obligé de les retourner pour en faire extraction. Monſieur *Doye*, & Monſieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoiſſance de la choſe, peuvent bien témoigner que j'ai accouché en leur préſence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaiſe poſture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fuſſe arrivé pour les ſecourir, leſquelles ſe portent encore bien à l'heure préſente, auſſi-bien que plus de cent autres de la ſorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occaſions à ne pas traiter comme morts des enfans qui ſont effectivement vivans ; & que l'on ne ſe laiſſe pas abuſer par l'ignorance de cet Auteur, ſous le ſpecieux prétexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Medecine ont donnée à ſon miſerable Livre, après l'avoir eu entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner ; de laquelle il ſe glorifie à leur préjudice, en ſa Preface au Lecteur: diſant *qu'elle lui ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le défendre de l'attaque des Critiques* : car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cet Auteur a ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere, que d'avoir avoüé par leurs ſignatures une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroît en tout ce Livre, laquelle rejailliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuer en même-temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre *Faculté*.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoître ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il préſente, lorſqu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire après l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja très-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.

CHAPITRE XIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

C'EST une verité très-conſtante & connue à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes poſtures contre nature auſquelles les enfans ſe preſentent pour ſortir de la Matrice, ſont cauſe de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour leſquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les ſignes qui font connoître que l'enfant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture, telle qu'elle puiſſe être, ſont que les douleurs de la femme ſont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas ſi directement en bas, que quand il vient en bonne ſituation; & ſi on la touche par bas, devant que les membranes des eaux ſoient percées, on ne ſent ſouvent aucune partie du corps de l'enfant, à cauſe qu'étant en mauvaiſe poſture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire deſcendre, ni avancer ſi facilement dans le paſſage; & ſi on ſent parfois quelque partie elle paroît au toucher de figure inégale, & non pas groſſe, dure, ronde,

&

& de figure égale comme la tête ; & quand les membranes des eaux ſont percées, après que le premier flot eſt ſorti, le reſte diſtille peu à peu, & continuellement juſques à ce qu'elles ſoient entierement écoulées ; parce que les parties que l'enfant preſente, laiſſant quelque vuide au paſſage à cauſe de leurs inégalitez, ne peuvent pas empêcher qu'elles ne s'écoulent toutes, comme fait bien la tête ; laquelle ſe preſentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le paſſage par ſa groſſeur & par ſa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empêche par ce moyen que ce qui reſte des eaux de l'enfant dans la Matrice ne ſe puiſſe écouler ; ce qui aide beaucoup à faciliter le paſſage de ſon corps auſſi-tôt que ſa tête eſt ſortie de la Matrice. Or comme on eſt obligé le plus ſouvent, à raiſon de ces mauvaiſes ſituations, de tirer l'enfant par les pieds, c'eſt le ſujet pour lequel j'ay reſolu, avant que de parler des autres accouchemens, à la plûpart deſquels celuy-cy doit ſervir de guide, de montrer comment on ſe doit comporter, quand l'enfant preſente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occaſion l'on faſſe changer la mauvaiſe figure de l'enfant, & qu'on la reduiſe à la naturelle, c'eſt-à-dire, que s'il preſente les pieds, on le retourne pour le faire venir la tête la premiere. Mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit ſuivre leur conſeil, dont il eſt bien difficile (pour ne pas dire impoſſible) de venir à bout, ſi on veut éviter le danger extrême, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire ſouffrir pour ce ſujet ; à raiſon de quoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y preſente, que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette ſituation, & que la Matrice eſt aſſez ouverte pour donner paſſage à ſa main (ſinon il fera en ſorte, oignant d'huile ou de beurre frais toute ſon entrée, de la dilater peu à peu, ſe ſervant auſſi pour ce ſujet des doigts, les écartant les uns des autres, après les y avoir introduits joints enſemble, & continuant à ce faire juſques à ce qu'elle le ſoit ſuffiſamment) pour lors ayant ſes ongles bien rognez, ſes doigts ſans aucune bague, & toute ſa main ointe d'huile ou de beurre frais, & diſpoſée, comme auſſi la femme ſituée de la maniere que nous avons déja pluſieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant, il le tirera dehors en cette poſture, de la façon que nous

allons décrire. Mais s'il ne s'en presentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se presente; car ces reflexions luy feront facilement connoître de quel côté peut être l'autre pied; ce qu'ayant remarqué, il l'ira chercher, & après l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celui d'un autre enfant; parce que cela étant, il creveroit plûtôt la mere & les enfans, que de les tirer ainsi; ce qu'il connoîtra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'aîne, il trouve que les deux cuisses sont dépendantes d'un seul & même corps; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en presente qu'un dans l'abord.

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'être pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais souvent il n'est pas beaucoup necessaire; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer: se serve neanmoins qui voudra de cette précaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'operation. Aussi-tôt donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors; puis les prenant de ses deux mains, au-dessus des malleolles, & les tenant près l'un de l'autre, il les tirera également de cette maniere, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties; empoignant aussi quelquefois pour ce sujet, ses cuisses au dessus des genoux d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empêcheroient de le pouvoir tenir ferme; ce qu'étant fait, tenant toûjours l'enfant par les deux pieds, ou au-dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, après quoy il abbaissera de côté & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément; observant de le prendre plûtôt par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'un après l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans methode, & prenant bien garde pour lors qu'il ait

le ventre & la face directement en dessous, pour éviter que l'ayant en dessus, sa tête ne vînt en être arrêtée vers le menton par l'os *pubis* : c'est pourquoi s'il n'étoit ainsi tourné, il faudroit le mettre en cette posture ; ce qu'on fera facilement, si dès-lors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, jusqu'à ce que ses talons regardent directement le ventre de la femme ; & s'ils n'étoient pas tout-à-fait dans cette situation, quand on a tiré l'enfant jusques au haut des cuisses, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien glisse une de ses mains applatie jusques vers le *pubis* de l'enfant, & que de son autre main il en tienne les deux pieds, pour lui tourner en même tems le corps du côté où il est plus disposé à recevoir une bonne situation, jusques à ce qu'il soit comme il est requis, c'est-à-dire, la poitrine & la face en dessous : & l'ayant ainsi amené jusques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le tems (commandant à la femme de s'efforcer dans cet instant) pour faire en sorte qu'en le tirant, sa tête puisse prendre leur place dans le même moment, & qu'ainsi faisant, elle ne soit pas arrêtée au passage.

Quelques Auteurs recommandent, pour empêcher cet inconvenient, de n'abbaisser seulement qu'un des bras de l'enfant, & de l'aisser l'autre relevé ; afin que servant d'écliſſe à son col, la Matrice ne puisse se refermer devant que la tête de l'enfant soit entierement passée ; mais si le Chirurgien sçait bien prendre son tems sans perdre l'occasion, il n'aura pas besoin de cette précaution pour éviter cet accident, qui arriveroit bien plûtôt, s'il laissoit un bras de l'enfant en haut ; car outre qu'il occuperoit par sa grosseur une partie du passage qui n'est pas déja trop large, c'est que faisant pancher la tête plus d'un côté que d'autre, il feroit cause qu'elle ne manqueroit pas d'être encore bien plûtôt arrêtée par celui où le col de l'enfant ne seroit pas ainsi écliſſé. Lorsque j'ai quelquefois voulu essayer en tirant des enfans par les pieds à laisser de cette façon un bras élevé, j'ai toûjours été obligé de les abbaisser tous deux, après quoi j'ai bien plus facilement achevé mon operation.

Il y a néanmoins des enfans qui ont la tête si grosse qu'elle demeure arrêtée au passage après que le corps est tout-à-fait dehors, nonobstant toutes les précautions qu'on puisse y apporter pour l'éviter. En ce cas, il ne faut pas s'amuser à tirer seulement l'enfant par les épaules ; car quelquefois on feroit plûtôt quitter & separer

le col que de l'avoir ainſi, mais durant que quelqu'autre perſonne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au-deſſous des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la tête d'entre les os du paſſage; ce qu'il fera en gliſſant doucement un ou deux doigts de ſa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premierement le menton, & de ſa main droite il embraſſera le derriere du col de l'enfant, au-deſſus de ſes épaules, pour le tirer enſuite, avec l'aide d'un des doigts de ſa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton; car c'eſt cette partie qui contribuë davantage à retenir la tête au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entierement dégagé; obſervant auſſi de le faire le plus promptement qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-tems ainſi pris & arrêté; parce que le cordon de l'umbilic, qui eſt au-dehors, étant refroidi & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant, qui reſte trop long-tems dans le paſſage, l'enfant ne peut plus pour lors être vivifié par le moyen du ſang de la mere, dont le mouvement eſt arrêté dans ce cordon, tant par ſon refroidiſſement qui l'y fait cailler, que par ſa compreſſion qui l'empêche d'y circuler, au défaut de quoi l'enfant devroit auſſi-tôt reſpirer; ce qu'il ne peut pas faire devant qu'il ait la tête tout-à-fait hors de la Matrice. C'eſt pourquoi lorſqu'on aura une fois commencé de tirer l'enfant, il faut tâcher de le faire ſortir entierement le plûtôt qu'on le pourra; ce qu'étant bien & dûëment fait, on délivrera incontinent après la femme de ſon arrierefaix, en la maniere que nous avons ci-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa tête cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite être très-neceſſaire pour en faciliter l'extraction; à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant, ayant de l'appui & de la fermeté, ſa tête ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon même côté; ce qui n'arrive pas de la ſorte à la tête de l'enfant mort; parce que ſon col étant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la tête dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait été mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé, pour ce faire, tout ce que j'ai dit ci-deſſus; auquel cas le corps de l'enfant mort étant entierement ſorti, ſa tête vient à

être arrêtée au paſſage, à cauſe qu'elle n'eſt pas ſituée directement en deſſous comme le corps. Pour lors il ne faut pas s'amuſer à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement réduit la tête en figure droite, la faiſant ainſi regarder en deſſous ; ce que le Chirurgien fera en gliſſant ſa main applatie ſur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embraſſant à la faire tourner plus facilement, & à lui donner une ſituation commode, lui mettant auſſi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du paſſage, comme j'ai dit ; obſervant cependant de tourner avec ſon autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre perſonne, pour lui faire ſuivre en même-tems le mouvement qu'il donne à la tête ; ce qu'il ne doit pas auſſi obmettre, quand il arrive que la tête d'un enfant vivant eſt arrêtée de la ſorte au paſſage, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation. Car s'il vouloit faire tourner la tête ſans le corps, ou le corps ſans la tête, il lui torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonſtance. J'ai tâché de bien faire obſerver toutes les plus conſiderables particularitez de l'accouchement où l'enfant preſente les pieds les premiers, parce qu'il doit, comme j'ai dit, ſervir de guide & de regle à la plûpart des autres accouchemens contre nature, où on eſt obligé de retourner l'enfant dans la Matrice, pour le tirer en ſuite par les pieds, de la maniere que j'ai décrite.

CHAPITRE XIV.

Le moyen de tirer la tête de l'enfant ſeparée de ſon corps, & demeurée ſeule dans la Matrice.

QUoiqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il ſe rencontre quelquefois des enfans qui ſont ſi corrompus & ſi pourris, que pour le peu qu'on faſſe d'effort en les tirant, leur tête ſe ſepare du corps, & demeure ſeule dans la Matrice, dont elle ne peut après être tirée qu'avec beaucoup de peine ; d'autant qu'elle eſt extrêmement gliſſante, à cauſe de l'humidité glaireuſe du lieu où elle eſt, comme auſſi parce qu'elle eſt de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de priſe : Néanmoins ſi la tête, qui eſt ainſi reſtée dans la Ma-

trice, eſt petite & mollaſſe, comme eſt celle des enfans avortons, on la peut tirer aſſez facilement; mais ſi elle eſt fort groſſe & ſolide, la difficulté en eſt ordinairement ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un après l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, après y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts; enſuite de quoi la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croi qu'ils auroient évité ce malheur s'ils s'y fuſſent comportez de la maniere que je vais dire.

Quand donc la tête de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture, ou pour autre cauſe, il faut auſſi-tôt ſans aucun délai, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette tête (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée, il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon poulce par deſſous le menton, après quoi il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la maſchoire inferieure. Mais ſi elle quitte & ſe ſepare de la tête, en tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture; en ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la Matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuyera cette tête, & de la droite il prendra un crochet étroit, mais fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa pointe vers elle, de peur de bleſſer la Matrice; & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-tôt du côté de la tête pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celui de l'*occiput*, ou bien entre les ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de lui donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra; après quoi tirant cette tête ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere; obſervant, lorſqu'il l'aura amenée proche du paſſage, étant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpecifiez, de retirer ſa main hors de la Matrice, afin que la voye de la ſortie n'en étant pas occupée, en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le côté de la tête, pour la dégager plus aiſément, & pour garantir la Matrice d'être bleſſée par le crochet, en cas qu'il vînt à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin, au défaut de crochet, eſſaïer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut

venir à bout de cette penible & laborieuſe operation ; ce qui ſe fera en prenant une bande de linge aſſez doux, large de quatre grands travers de doigts, & longue de deux coudées ou environ, pliée ſimplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, qui ſera oint de beurre frais par dehors, pour l'introduire dans la Matrice, en telle ſorte qu'on le puiſſe mettre derriere la tête, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde, après quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints enſemble, on fera fort aiſément l'extraction de la tête, ſans que cette bande puiſſe aucunement nuire au paſſage, à cauſe qu'elle n'occupe preſque pas de place.

Mais ſi ſe comportant de ces differentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire ſortir, ni tirer la tête, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, il faut de néceſſité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la groſſeur avec un couteau courbé, ſemblable à celui qui eſt marqué par la lettre D. en la repreſentation des inſtrumens, qui eſt vers la fin de ce ſecond livre. Pour ce faire, il introduira ſa main gauche dans la Matrice, où étant il y coulera ce couteau avec la droite, obſervant toûjours en ce faiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en ſoit bleſſée ; après quoy il la retournera vers l'endroit des ſutures de la tête, & principalement au lieu de leur jonction, c'eſt-à-dire, vers la fontaine, où il fera inciſion avec cet inſtrument, afin qu'en ayant ſeparé quelques morceaux, il puiſſe plus facilement tirer le reſte, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la ſorte, la groſſeur de cette tête en ſoit beaucoup diminuée, & par conſequent ſon extraction moins penible.

La main gauche ainſi miſe en la Matrice, ſera très-utile à faire mieux enfoncer le couteau, pour la diviſion & ſeparation des parties de la tête, ſelon que le Chirurgien le jugera neceſſaire, comme auſſi pour empêcher que par inadvertance la Matrice n'en ſoit bleſſée ; & la main droite qui ſera dehors, avec laquelle il tiendra le manche de cet inſtrument, qui pour cet effet doit être aſſez long, lui ſervira pour le porter & mouvoir de tel côté qu'il voudra, en le tournant, pouſſant, attirant, ou biaiſant, ſelon que la choſe le requierera. *Ambroiſe Paré*, & *Guilleaumeau* veulent que ce couteau ſoit ſi petit, qu'il ſe puiſſe cacher dans la main droite pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainſi porté dans la Matrice ; mais il eſt certain que quand elle eſt pleine d'un enfant monſtrueux

en groſſeur, ou d'une tête de la ſorte, la main du Chirurgien y étant portée, en eſt tellement comprimée, que bien difficilement ſe pourroit-il ſervir adroitement de ce petit couteau avec elle ſeule, à moins qu'il ne fît une extrême violence à la Matrice. C'eſt le ſujet pourquoy il faut (ſi on m'en veut croire) que cet inſtrument ait le manche fort long, afin qu'étant introduit dans la Matrice, il puiſſe être conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle ſera dedans, comme nous avons dit, & gouvernée par la droite qui en tiendra le manche au dehors, lequel doit être égal en longueur à celui des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raiſonnement, & qui éprouveront un pareil inſtrument dans le beſoin, reconnoîtront bien qu'il ſera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainſi long, que d'être ſi petit & auſſi court que leſdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'étant aviſé pour ces raiſons d'en faire faire un de la ſorte, je m'en ſuis fort bien trouvé dans une occaſion où il étoit néceſſaire de s'en ſervir.

Or après qu'on aura tiré la tête hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laiſſer aucune portion, comme auſſi à bien délivrer enſuite la femme de ſon arrierefaix, s'il y étoit encore. Mais ſur ce ſujet on peut fort à propos faire une queſtion d'aſſez grande conſequence; qui eſt de ſçavoir, quand la tête de l'enfant eſt ainſi demeurée en la Matrice, la femme n'étant pas auſſi délivrée de ſon arriefaix, ſi on doit commencer l'operation par l'extraction de la tête, avant que d'en tirer l'arrierefaix? A quoi on peut répondre avec diſtinction, que ſi cet arrierefaix étoit tout-à-fait ſeparé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cauſe qu'il empêcheroit de pouvoir bien joüir de la tête; mais s'il y étoit encore adherent, il le faudroit laiſſer juſques à ce que la tête fût tirée; car ſi on venoit à le ſéparer pour lors de la Matrice, il ſe feroit un grand flux de ſang, qui ſeroit augmenté par l'agitation de l'operation; parce que les vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice eſt dans la diſtenſion que luy cauſe la tête retenuë, & ne ſe renferment que lors qu'ayant été vuidée de ce corps étrange, elle vient à les boucher en ſe retirant, s'affaiſſant, & ſe comprimant en ſoy-même, comme j'ay expliqué plus préciſément en un autre lieu cy-devant; outre cela, l'arrierefaix reſtant ainſi attaché pendant l'operation, empêche que la Matrice ne ſoit ſi facilement contuſe & bleſſée.

Celſe

Celſe au 27. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire ſortir la tête de l'enfant reſtée ſeule dans la Matrice, que je ne conſeille pas de ſuivre; qui eſt qu'un homme robuſte péſe fortement ſur le ventre de la femme, avec ſes deux mains miſes l'une ſur l'autre, pour pouſſer la tête hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu près les cuiſiniers, qui péſent fortement ſur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire ſortir le géſier. Mais ces violentes compreſſions ne manqueroient pas de faire contuſion à la Matrice, qui pour lors eſt très-douloureuſe, & d'y cauſer enſuite une inflammation, qui mettroit la femme en très-grand danger de la vie: c'eſt pourquoi on ne ſe ſervira pas de cette mauvaiſe methode. On peut bien néanmoins, s'il eſt beſoin, faire tenir doucement la tête en état, en la contenant ſeulement, pour empêcher qu'elle ne vacille trop, par quelque perſonne qui aura ſa main ſur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ai enſeignée; mais ſi la Matrice n'eſt pas aſſez ouverte pour en entreprendre l'operation, il vaut mieux en commettre l'expulſion à la nature, lui aidant par quelques clyſteres, & principalement lorſque c'eſt la tête d'un petit avorton, que de faire une violence trop conſiderable pour en faire extraction.

CHAPITRE XV.

Le moyen d'aider la femme dans ſon accouchement, quand la tête de l'enfant pouſſe au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

SI nous avons ſeulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cet accouchement, nous pouvons dire qu'il eſt naturel: mais ſi nous conſiderons la diſpoſition de la Matrice, qui eſt en danger de retomber dehors, dans la ſortie ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoîtrons qu'il ne l'eſt pas tout-à-fait; car ſa tête la pouſſant fortement audevant d'elle, peut facilement cauſer cet accident, ſi la femme n'eſt adroitement ſecouruë. On voit en cette rencontre le *vagina* ou col de la Matrice, tout par groſſes rides ſe forjetter en dehors, à meſure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit accoûtumé de tomber avant leur groſſeſſe, & qui l'ont fort humide, ſont ſujettes à cet ac-

cident, à cauſe de la relaxation de ſes ligamens. Il ne faut pas obſerver en cet accouchement la même methode que nous avons enſeignée ci-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celui-cy on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainſi diſpoſée; au lieu de quoi il faut qu'elle ſoit couchée au lit, & qu'elle ait le corps preſque également ſitué, & non pas ſi élevé qu'il ſeroit requis ſi l'accouchement étoit naturel. On ne luy doit auſſi donner aucun lavement fort ni âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas luy tant humecter la Matrice, qui n'eſt déja que trop relâchée : Mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs lui prendront, quand ſon enfant commencera d'avancer la tête, & de pouſſer ainſi le col de la Matrice en dehors, la Sagefemme aura toûjours à chaque côté de cette tête une de ſes mains, pour repouſſer, en reſiſtant aux douleurs de la femme, la Matrice ſeule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faiſant de cette maniere à chaques épreintes qui ſurviendront, & continuant toûjours juſqu'à ce que la mere pouſſe d'elle-même l'enfant tout-à-fait dehors : Car on ne doit en aucune façon le tirer par la tête, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vînt en même tems à faire tomber la Matrice, qui pour lors y eſt grandement diſpoſée.

Néanmoins ſi l'enfant, ayant la tête hors du paſſage, venoit à y être arrêté ſi long-temps qu'il fût en danger d'y être ſuffoqué; alors on ſeroit obligé d'appeller une ſeconde perſonne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la tête, durant que la Sagefemme tiendroit & repouſſeroit la Matrice avec les mains; comme il eſt dit, de peur qu'elle ne ſuivît le corps de l'enfant en le tirant de la ſorte. Après que la femme aura été ainſi accouchée, on la délivrera de ſon arrierefaix, en la maniere cy-devant décrite, ſe gardant bien auſſi pour le même ſujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort; enſuite de quoi on remettra & on tiendra la Matrice en ſa ſituation naturelle, ſi elle en étoit ſortie.

Lorſque la Sagefemme n'obſerve pas la methode que je viens d'enſeigner, elle eſt cauſe quelquefois que la Matrice deſcend, & ſort tout-à-fait hors de la partie honteuſe, incontinent après que la femme eſt accouchée, & même que ſon col tombe auſſi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une groſſeur & d'une longueur extraordinaire; à cauſe que les humeurs s'y portent auſſi-tôt en grande abondance, comme je l'ai vû

arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Jeſuites; laquelle étant en travail d'enfant ne pouvoit accoucher, à cauſe que tout le col de ſa Matrice étoit entierement renverſé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuſe, d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa Sagefemme en fut toute étonnée, ne ſçachant pas même ce que ce pouvoit être, tant la choſe étoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé étoit de la longueur de plus d'un grand demy pied, & une fois plus gros que la tête d'un enfant. On voyoit en ſon extrêmité l'orifice interne de la Matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords étoient épais de plus de trois travers de doigt en toute ſa circonference; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y étant arrêté, pouſſoit toûjours de plus en plus la Matrice en dehors; & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en étoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire.

Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire le col de la Matrice ainſi tombé, non-ſeulement à cauſe de ſon extrême groſſeur, mais auſſi à cauſe que la tête de l'enfant, étant trop avancée dans le paſſage, n'auroit pas pû être repouſſée ſans une extrême violence, qui auroit été préjudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduiſis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymoſis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, après quoy je fis efforcer la femme, en conduiſant la tête de l'enfant à chaque douleur, & la faiſant ainſi avancer peu à peu dans le paſſage que ma main lui préparoit, ſans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile & la remettre auſſi-tôt comme auparavant. Ainſi faiſant, je donnay lieu à la tête de l'enfant de paſſer par cette ouverture, ma main luy ſervant toûjours à diſpoſer & entretenir ſon paſſage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la tête s'avançoit juſques à ce qu'elle eût été entierement pouſſée dehors par les ſeules douleurs de la femme qui étoient très-fortes; après quoy l'ayant priſe avec mes deux mains de côté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui étoit vivant, & délivray entierement la femme; enſuite de cela, je reduiſis auſſi-tôt ſa Matrice en ſa ſituation naturelle, recommandant à ſa Sagefem-

me de luy bien étuver tous les jours les parties baſſes, pour empêcher la pourriture à laquelle elles étoient très-diſpoſées. Cette femme guerit en fort peu de tems, nonobſtant un ſi grand accident; après quoi je lui donnai un paiſſaire qu'elle porta ſans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en état ſa Matrice, dont elle ſouffroit une fâcheuſe deſcente depuis dix ans entiers, ſans avoir trouvé perſonne qui pût y remédier comme je fis.

CHAPITRE XVI.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lorſque venant la tête la premiere, il ne peut ſortir, à cauſe qu'elle eſt trop groſſe, ou parce que les paſſages ne peuvent pas ſe dilater ſuffiſamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoiqu'ils viennent en une ſituation naturelle) reſtent au paſſage durant des quatre ou cinq jours entiers, & y ſeroient encore plus long-tems & n'en ſortiroient même jamais, ſi on ne les en tiroit par art, comme on eſt obligé de faire, ſi on veut ſauver la vie de la mere; ce qui ſe voit arriver le plus ſouvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui ſont pour lors fort avancées en âge; à cauſe que l'articulation de leur *oscix* n'eſt pas ſi lâche, & que leur Matrice, qui eſt beaucoup plus dure & plus ſéche, ne peut pas être dilatée ſi facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne ſont pas ſi âgées. J'ai ſouvent remarqué que les enfans qui reſtent ainſi au paſſage, ſont preſque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la tête plus groſſe & les épaules plus larges.

Quand la choſe ſe rencontre ainſi, après que le Chirurgien aura fait tout ſon poſſible de relâcher & dilater les lieux, avec fomentation & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la ſortie de l'enfant, & qu'il aura vû que toutes les peines qu'il en aura priſes auront été inutiles, à cauſe qu'il a la tête beaucoup plus groſſe qu'il ne conviendroit, & qu'il eſt outre cela très-certainement mort, comme il eſt preſque toujours, quand il demeure trois ou quatre jours en cet état après que les eaux ſe ſont écoulées; ce qu'il ſçaura encore plus préciſément, par les ſignes que nous avons cy-devant enſeignez pour le bien connoître, au

Chapitre douziéme de ce ſecond Livre ; alors il ne ſera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la tête de l'enfant, pour en faire l'extraction.

Il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie poſterieure de la tête qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas ſi facilement porter la main vers cette partie de la tête de l'enfant, qui eſt ordinairement ſituée au deſſous de l'os *pubis* ; auquel endroit les os qui forment le paſſage ſont beaucoup plus ſerrez, que vers les côtez, où l'eſpace étant bien plus libre, la Matrice ſe peut dilater ſans faire aucune violence ou col de la veſſie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire ſa main avec ſon inſtrument pour en accrocher la tête de l'enfant en ſa partie poſterieure, dont le col de la veſſie eſt pour l'ordinaire ſi fort comprimé dans ces ſortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere ſuppreſſion d'urine, qui eſt encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reſté ainſi au paſſage durant pluſieurs jours, après que les eaux ſe ſont entiérement écoulées.

C'eſt pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie ; en repouſſant un peu avec ſa main la tête de l'enfant, afin de faciliter le paſſage de cette ſonde, pour en faire ſortir l'urine, il gliſſera ſa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le côté de la tête de l'enfant, & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe ſoit forte & courte, & tournée en l'introduiſant, vers le dedans de la main droite, après quoy il la retournera du côté de la tête de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main ſur le milieu de l'os *aprietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de ſon crochet, juſqu'à ce qu'il luy ait donné une priſe ferme & ſtable ; enſuite de quoy il retirera ſa main droite pour en prendre le manche de l'inſtrument ; & ayant introduit ſa main gauche de l'autre côté de la tête de l'enfant, pour la redreſſer & ſoûtenir, il la tirera peu à peu, la conduiſant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite, juſqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du paſſage, ſe ſervant encore, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis en la même maniere que le premier ; au côté oppoſé de la tête, afin que l'attraction ſe faſſe

également des deux côtez, après quoy ayant ôté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains, pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant.

Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la tête de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur; pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un couteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra; la faisant à l'endroit des sutures, afin qu'après avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette tête en soit diminuée; ensuite de cela, il introduira aussi par ce même lieu son crochet au dedans du crâne, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen de quoy il fera très-facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procedoit que de la seule grosseur de sa tête. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa tête qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durant plusieurs jours après l'écoulement des eaux, que c'est la sechereſſe de la Matrice qui empêche qu'elle ne puisse être suffisamment dilatée par les douleurs de la femme; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entiérement aprés plusieurs efforts inutiles, ensuite de quoy la substance de la Matrice s'enflamme & se tumefie de telle sorte, qu'elle devient comme une espece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant étant fortement enchâssé, n'en peut être tiré que très-difficilement, quand la tête ne luy a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoy il faut toûjours essaïer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arrêté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa tête, qui venant à s'affaisser après qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile; parce que la Matrice vient pour lors à se resserrer davantage qu'elle n'étoit; ce qui luy arrive à mesure que la tête vient à diminuer de grosseur, & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la tête de l'enfant toute entiere; outre qu'en dépeçant ainsi la tête, ses os écartant les uns des autres, & vacillant de tous côtez, à cause qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en son operation, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde.

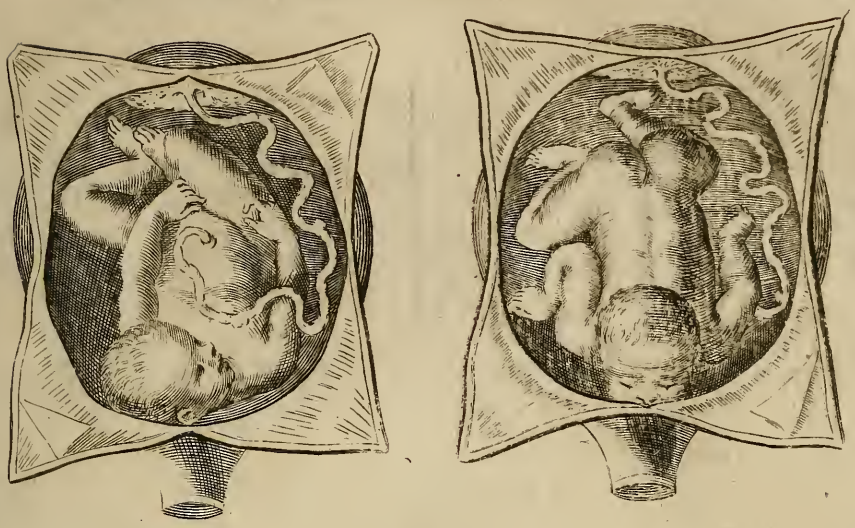
La difficulté qui se rencontre ordinairement en cet accouchement m'a fait inventer un autre instrument, qui est incompara-

blement meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la tête de l'enfant mort, restée de la sorte au passage; auquel instrument j'ay donné le nom de *Tiretête*, à cause de son usage. Il est si propre à cette operation, que je ne doute pas qu'il ne soit approuvé de tous ceux qui s'en serviront de la maniere que je l'enseigne très-exactement à la fin de ce second Livre, auquel lieu j'ay fait representer la figure de cet instrument. J'ay vû quelquefois des Chirurgiens en ces sortes d'accouchemens, faire une incision à la partie inferieure & externe de la vulve, s'imaginant que la tête de l'enfant est seulement arrêtée au passage, à cause de l'étrecissement de cette partie, & croyant par ce moyen luy faciliter sa sortie; mais ils s'abusoient fort; car c'est au dedans & au droit de l'orifice interne, que l'enfant est ainsi retenu, pour les raisons que j'ay dites; & outre que cette incision est entierement inutile, c'est qu'il y arrive souvent mortification après l'accouchement; à cause de l'inflammation qui est ordinairement en ces parties, sur lesquelles il se fait ensuite un dépôt des superfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il est très-certain que si l'enfant est mort, on se doit comporter de la maniere que j'ay enseignée, pour empêcher qu'il ne fasse aussi perir la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cause que la tête est un corps rond & glissant, sur lequel il n'y a aucune prise que par ce moyen, n'y ayant pas lieu aussi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que sa tête est ainsi engagée dans le passage après l'écoulement des eaux; parce qu'on créveroit plûtôt la mere que de le pouvoir faire; & quand même l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'operation, par l'extrême violence qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande question à examiner, pour sçavoir si on doit tirer avec les instrumens, l'enfant qui est vivant, n'y ayant aucune esperance qu'on le puisse avoir autrement que par ce moyen; pour sauver la vie à la mere, dont les passages sont trop étroits, & qu'il est impossible de dilater assez pour luy donner issuë; ou si on doit differer l'operation, & risquer la vie de la mere, jusques à ce qu'on soit tout-à-fait assûré qu'il soit mort. Pour moy je croy que, puisque l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car restant à ce passage sans pouvoir sortir, il y meurt, & étant tiré par les crochets, ou par une autre instrument, il en est tué) on doit l'en tirer le plûtôt qu'il y aura lieu de le faire, qui est après toute espe-

rance perduë qu'il puiſſe jamais venir autrement, pour faire enſorte que la mere ne perde la vie, comme il arriveroit certainement ſi on n'y procedoit de la maniere. C'eſt le ſentiment de *Tertullien*, qui dit au 13 Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtôt que de l'en exempter, puiſqu'il feroit certainement perir ſa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ſes paroles: *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* C'eſt néanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extrêmité, & après avoir ondoyé la tête de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extrêmité, ſinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite ſeringue, s'il ne le peut pas autrement; enſuite dequoy il fera ſon operation le plus adroitement qu'il pourra, comme il eſt dit; obſervant auſſi de s'en faire requerir par les aſſiſtans, après leur avoir expliqué la néceſſité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la ſorte en pareille occaſion, que de me reſoudre à la cruauté & barbarie de l'operation Ceſarienne, de laquelle il eſt abſolument impoſſible (quoyqu'en aſſûrent pluſieurs impoſteurs, dont *Rouſſet* eſt l'approbateur) que la femme puiſſe jamais réchapper, comme je feray voir plus particulierement en parlant ci-après de cette operation; car ainſi faiſant, on ſauvera ſouvent la mere qui périroit avec ſon enfant; & comme il vaut toûjours mieux paſſer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, auſſi doit-on de deux maux éviter le pire, qui eſt le ſujet pour lequel nous devons toûjours préferer la vie de la mere à celle de l'enfant, qu'on ne tuë pas en cette occaſion vraiment & volontairement; puiſque l'operation qu'on entreprend pour le tirer de la maniere que j'ai expliquée, dans la ſeule intention de ſauver la mere, avance ſeulement de quelques momens la mort corporelle de cet enfant, qui ne la pourroit jamais éviter, ſans être lui-même veritablement homicide de ſa mere.

CHAPITRE



CHAPITRE XVII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant ſe preſente par le côté de la tête ; comme auſſi en celui où il vient la face la premiere.

QUoiqu'il ſemble que l'accouchememt où l'enfant ſe preſente par le côté de la tête, ſoit naturel, parce que la tête vient la premiere ; il eſt néanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cauſe de cette mauvaiſe poſture ; car il ſe romproit plûtôt le col, que de pouvoir jamais ſortir de la façon : & pour lors il eſt d'autant plus embarraſſé dans le paſſage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors, ce qui lui eſt impoſſible ſi on ne redreſſe la tête de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'on aura reconnu que la choſe eſt ainſi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette poſture vicieuſe, ne fût plus difficilement repouſſé, comme on eſt obligé de faire, pour lui donner la veritable & naturelle, en lui redreſſant la tête au paſſage.

Pour ce faire, la femme ſera ſituée en une poſture commode, la faiſant un peu pancher ſur le côté oppoſite à la mauvaiſe ſituation de l'enfant; après quoi le Chirurgien gliſſera ſa main bien ointe d'huile à côté de la tête de l'enfant pour la redreſſer, la ramenant tout doucement avec ſes doits interpoſez entr'elle & la Matrice, dans une ſituation droite. Mais ſi cette tête étoit tellement engagée, que la choſe ne ſe pût faire facilement de la maniere, alors il faudra qu'il coule ſa main juſques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repouſſant un peu dans la Matrice, il le puiſſe mettre en ſituation naturelle & convenable.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Chirurgien pût ainſi repouſſer l'enfant par les épaules avec ſes deux mains; mais ſa tête occupe pour lors tellement le paſſage, qu'il a ſouvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera ſon operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez juſques où il ſera neceſſaire; après quoi il excitera & procurera la ſortie de l'enfant, comme il a été dit en parlant de l'accouchement naturel, obſervant de redreſſer de la ſorte la tête de l'enfant le plûtôt qu'il pourra après l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de côté. Car s'il n'y remedie promptement, la tête étant renverſée ſur les épaules, s'engage ſi fortement dans le paſſage, & les inégalitez de la face ſe nichent tellement dans la propre ſubſtance de la Matrice, qui ſe tumefie de tous côtez par l'inflammation qui y ſurvient, qu'il eſt bien difficile enſuite de lui donner une bonne ſituation; & la ſéchereſſe des parties contribuë beaucoup à rendre la choſe encore plus difficile.

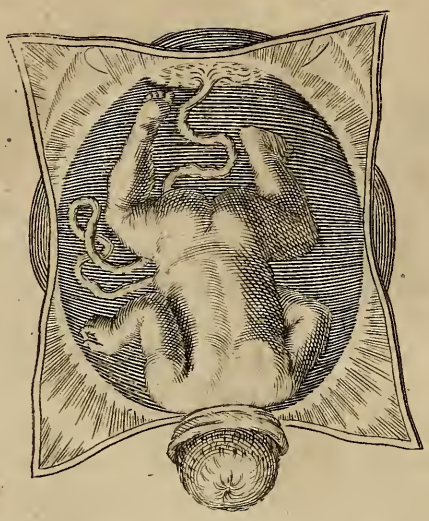
Mais ſi cette tête ne ſe pouvoit bien reduire à cauſe de la mauvaiſe ſituation du corps de l'enfant, qui empêche qu'on ne la puiſſe redreſſer comme je dis, pour lors il faudra ſe ſervir du dernier remede pour ſauver la vie à l'enfant, qui eſt de le retourner entierement, en lui allant chercher les pieds pour le tirer dans ce même moment. C'eſt ainſi que le vingt-cinquiéme Septembre mil ſix cent ſoixante & quatorze, j'ai ſauvé la vie à l'enfant de la femme de M. *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle j'accouchai en preſence de ſon mari, & de M. *Picart* Chirurgien du même Fauxbourg, ayant été obligé de retourner entierement cet enfant pour le tirer par les pieds, à cauſe que ſe preſentant par le côté de la face qui étoit en deſſus, ſon corps étant outre cela dans une ſituation tout-à-fait oblique, on lui auroit plûtôt rompu le col, que de pouvoir placer ſa tête dans une bonne ſituation.

Si les deux Chirurgiens, qui furent appellez avant moi il y a quelques années pour ſecourir la femme de M. *Poupart* notre Confrere, en ſon accouchement, euſſent reconnu que la tête de ſon enfant, qui étoit ainſi fortement engagée dans le paſſage, depuis trois jours entiers après l'écoulement de ſes eaux, venoit de côté, ils n'euſſent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce tems, cette pauvre femme d'eſperance vaine qu'elle accoucheroit heureuſement; & ils lui auroient ſauvé la vie ſans doute & à ſon enfant, ſi du commencement ils euſſent reduit ſa tête dans une bonne ſituation; ou ſi trouvant trop de difficulté à la redreſſer, ils euſſent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celui de la femme dudit *Goûrot*, dont je viens de parler. Mais ayant negligé la choſe, faute de l'examiner preciſément, comme ils devoient faire, ils furent cauſe que l'operation fut inutile à l'un & à l'autre; car lorſque je fus mandé pour en dire mon ſentiment, il n'étoit plus tems, parce que l'enfant étoit certainement mort, il y avoit près de dix jours, & la mere étoit preſque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu preſque juſques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrêmement tumefiées, & entierement diſpoſées à la mortification, à cauſe de leur inflammation qui commençoit à ſe communiquer aux parties internes de la Matrice, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une entiere ſuppreſſion de l'urine & des autres excrémens, dont ſon ventre ne ſe pouvoit aucunement décharger; pour raiſon de quoi elle avoit déja reçû tous ſes derniers Sacremens. Néanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laiſſer les malades dans un deſeſpoir aſſûré, ayant fait connoître audit *Poupart*, l'impoſſibilité qu'il y avoit que ſa femme accouchât d'elle-même, ainſi que ces deux Chirurgiens, qui ſe piquoient d'être des plus experts au fait des accouchemens, lui avoient toûjours fait eſperer vainement, je lui conſeillai de la faire accoucher au plûtôt, à quoi je fis condeſcendre ces mêmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cet inſtant, pour ſçavoir s'ils avoüeroient en ma preſence, que la choſe étoit comme je la lui avois déclarée; de quoi ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoître devant pluſieurs autres de nos Confreres, qui étoient auſſi preſens. Mais comme il étoit queſtion de faire l'operation ſur l'heure, (car *periculum erat in morâ*, le delai étoit abſolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuyoit toûjours de ſon tems les mauvaiſes

cures autant qu'il pouvoit, ſçachant bien l'extrême difficulté qu'il y avoit de tirer cet enfant, & le mauvais état où étoit la mere, prit pour prétexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ni bû ni mangé, quoiqu'il fût bien ſix heures du ſoir; & prenant ainſi congé de la compagnie il dit en s'en allant, que ces Meſſieurs (parlant de cet autre Chirurgien & de moi) feroient bien ce qu'il faudroit ſans lui; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller & uſer de la même politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, ſi je n'avois été preſent, qui étoit le ſujet pour lequel il conſentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je lui aiderois au beſoin quand il ſeroit laſſé, comme il préjugeoit auſſi-bien que moi qu'il arriveroit. En un mot, après que ce Chirurgien ſe fut bien fatigué, ſe ſervant inutilement du crochet, pour venir à bout de cette operation, qui étoit une des plus laborieuſes & des plus difficiles, à cauſe que toutes les parties exterieures de la vulve étoient extrêmement tumefiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, étoit entierement à ſec, il me ceda ſa place, enſuite de quoi j'accouchai cette femme d'un très gros enfant mort, ayant été obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds, à cauſe que les épaules de cet enfant étoient ſi fortement enchaſſées dans la ſubſtance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas être déplacées par la ſeule attraction du crochet imprimé ſur la tête, qui étant tout de côté ne pouvoit pas auſſi pour lors être reduite en une figure droite. L'operation lui fut néanmoins infructueuſe) ſinon qu'elle lui prolongea la vie durant quelques jours) à cauſe d'une groſſe fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours enſuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui étoient ordinairement précedez de friſſons, ayant auſſi toûjours eu depuis ſon accouchement un grand flux de ventre; ce qui la fit mourir neuf jours enſuite. Or il eſt très-certain que ſi on l'eût ſecouruë d'aſſez bonne heure, elle ſeroit réchappée; vû qu'elle reſiſta encore ſi long-tems, nonobſtant le déplorable état où elle étoit, quand nous lui tirâmes ſon enfant; lequel on auroit auſſi ſauvé, ſi ces deux Chirurgiens euſſent connu dès le commencement qu'il preſentoit le côté de la tête, ce qui étoit le ſeul ſujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle-même.

D'autres fois l'enfant ſe preſente la face la premiere, ayant la tête renverſée en arriere, en laquelle poſture il eſt encore très-difficile qu'il vienne; & s'il y demeure long-tems, le viſage lui

devient ſi livide & ſi bouffi, qu'il en paroît tout-à-fait monſtrueux dans l'abord; ce qui arrive tant à cauſe de la compreſſion qui s'en fait en cette ſituation, que pour avoir été quelquefois trop ſouvent & trop rudement touché avec les doigts, en tâchant de lui faire prendre une meilleure ſituation. Il me ſouvient à ce ſujet d'avoir accouché, il y a environ trente & un an, une femme dont l'enfant, qui s'étoit preſenté la face devant, vint au monde ſi livide & ſi contrefait (comme c'eſt toûjours l'ordinaire en telles occaſions) que ſon viſage en paroiſſoit tout ſemblable à celui d'un Ethiopien, nonobſtant quoi je ne laiſſai pas que de l'amener vivant. Auſſi-tôt que la mere s'en fut apperçûë, elle me dit qu'elle s'étoit toûjours bien doutée que ſon enfant ſeroit ainſi hideux, à cauſe qu'au commencement de ſa groſſeſſe elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un Maur, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monſieur *de Guiſe* avoit toûjours grand nombre à ſa ſuite; pour lequel ſujet elle ſouhaitoit, ou du moins ne ſe ſoucioit aucunement qu'il mourût, afin de ne pas voir continuellement un enfant ſi défiguré qu'il paroiſſoit pour lors: mais elle changea bientôt de ſentiment, lorſque je lui eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il étoit venu la face devant dans le commencement, & que très-aſſûrement cela ſe paſſeroit; comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, après lui avoir oint pluſieurs fois tout le viſage avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu; enſuite de quoi ſon teint commença à s'éclaircir de telle ſorte, que l'ayant vû un an après, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puiſſe rencontrer. Or pour ſe bien gouverner en cet accouchement, on y procedera de la même maniere que quand l'enfant preſente la tête par le côté, laquelle on redreſſera avec les mains, comme nous avons dit ci-deſſus, obſervant toûjours de le faire le plus doucement qu'il ſera poſſible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.



CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entierement sortie.

L'Enfant vient naturellement la tête la premiere; afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine ou elle a une fois passé. Néanmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la tête si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une très-grande difficulté, faire le même chemin; ce qui les fait souvent demeurer au passage après que leur tête en est sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice; car pour lors sa tête étant devenuë mollasse, s'affaisse & s'allonge en sortant; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vi-

vant. Cet accident arrive auſſi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le tems à tirer l'enfant par la tête, comme il a été dit qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puiſſent prendre dans un même inſtant, la place que la tête occupoit. Beaucoup de femmes croyent avec aſſez de raiſon que les hommes qui ont les épaules larges, engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur reſſemblent en cela; & *Foreſtus* en l'Obſervation 70. de ſon 28. Livre, dit que ſa belle-mere, qui avoit eu de ſon mari vingt enfans, étoit ſi fortement attaché à cette opinion, qu'elle ne vouloit point marier aucune de ſes filles à des hommes, qui euſſent les épaules larges, comme avoit ſon mari, de peur qu'elles n'euſſent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cauſe de la groſſeur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant ſera ainſi arrêté par les épaules, il faut que le Chirurgien ſe dépêche promptement de le tirer de cette priſon, où il eſt pris par le col comme s'il étoit au carcan, car il tarderoit peu à y être étranglé ou ſuffoqué. C'eſt pourquoi afin de l'éviter, il tâchera de faire ſuivre & paſſer les épaules, en tirant mediocrement la tête de l'enfant, tantôt par ſes côtez, tantôt auſſi la prenant d'une main par deſſous le menton, & de l'autre par deſſus le derriere de la tête, & ainſi faiſant alternativement de côté & d'autre pour mieux faciliter la choſe; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne ſoit pas embarraſſé au tour du col, & obſervant toûjours de ne point tirer cette tête avec trop de violence; de peur qu'il n'arrive ce que j'ai vû faire devant moi en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainſi pris au paſſage, on en fit ſur le champ un Gentilhomme, en lui arrachant & ſeparant la tête du col, à force de la tirer.

Si les épaules ne paſſent point après avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut gliſſer un ou deux doigts de chaque main par deſſous chacune des aiſſelles, avec leſquelles, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules. Mais quand elles ſeront entrées au paſſage, & qu'elles en ſeront tout-à-fait dégagées, ſi le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainſi par deſſous les aiſſelles, pour lors il peut être certain qu'il eſt arrêté par quelque autre empêchement, & qu'il eſt aſſûrement monſtrueux de quelque partie de ſon corps; ou comme il arrive le plus ſouvent en cette occaſion, qu'il eſt hidropique du ventre, à raiſon de l'éminence & groſſeur duquel il eſt impoſſible

qu'il ſoit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux; après quoi on en viendra facilement à bout, comme je l'ai pratiqué en pareille rencontre, dont je vais preſentement décrire toutes les circonſtances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportâmes; car nous fûmes deux Chirurgiens, une Sagefemme, & une Apprentiſſe de l'Hôtel-Dieu, à faire cet accouchement, où la choſe arriva de cette façon.

En l'année 1660, comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il ſe rencontra un jour que l'Apprentiſſe voulant accoucher une femme, ne put jamais faire paſſer autre choſe que la tête de l'enfant, qui demeura ainſi pris au col, & arrêté au droit des épaules, ſans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il lui étoit impoſſible d'avoir cet enfant, quoiqu'elle le tirât très-fortement par la tête, & qu'elle avoit épuiſé inutilement toute ſon induſtrie, pour tâcher d'en venir à bout, elle appella à ſon ſecours la Maîtreſſe Sagefemme, qui étoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit auſſi tout ſon poſſible, mais ce fut encore en vain. Après qu'elles ſe furent bien laſſées toutes deux à tirer cette tête de la ſorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne reſtant preſque plus que la ſeule peau qui y tenoit quelque peu) je ſurvins à ces entrefaites, où d'abord elle me prierent d'examiner moi-même ce qui étoit cauſe que cet enfant n'avoit pas pû être tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui étoient plus que ſuffiſans pour faire ſortir ſes épaules, quand elles auroient été beaucoup plus groſſes qu'elles n'étoient pas; à quoi ayant fait reflexion, je conçûs bien auſſi-tôt qu'il falloit que la difficulté procedât d'ailleurs; ce qui m'obligea de pouſſer d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice juſques aux épaules de l'enfant, leſquelles ne me paroiſſant pas être trop groſſes pour pouvoir aiſément ſortir, me firent connoître que l'empêchement n'étoit pas en cet endroit. J'introduiſis après cela ma main plus avant, la portant par deſſous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle étant arrivée, environ le cartilage xiphoïde; je trouvai que tout ſon bas ventre étoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il étoit entierement impoſſible de le tirer, ſans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler: mais il me manquoit alors un inſtrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hôtel-Dieu; auquel après qu'il fut arrivé je déclarai la choſe, comme je l'avois reconnuë, & lui fis entendre que pour tirer

cet

cet enfant, il falloit neceſſairement lui percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par ſon ouverture; mais il ne voulut jamais ſuivre mon ſentiment, ſoit par une eſpece de politique, à cauſe qu'il croyoit peut-être ſçavoir aſſez bien ſon métier ſans avoir beſoin de mon avis; ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fût hydropique, comme je lui diſois; ce qui fut cauſe qu'il ſe contenta ſeulement (ſans ſe mettre en peine d'examiner préciſément la choſe) de tâcher d'en faire extraction à ſa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & ſepara entierement la tête du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir été tirée avec trop de violence par les Sagefemmes, comme j'ai dit ci-deſſus. Après cela introduiſant un crochet dans la Matrice, il en tira & arracha les deux bras l'un après l'autre, & enſuite quelques côtes, une portion des poulmons, & le cœur; quoi faiſant il ſe laſſa tant à force de tirer pieces, morceaux & lambeaux l'un après l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en ſuoit à groſſes goutes, quoi qu'il fît extrêmement froid en ce tems; & il s'y tourmenta ſi fort le corps & l'eſprit, qu'il fut contraint de quitter la beſogne pour ſe repoſer, laiſſant à la Sagefemme à y faire auſſi ſon poſſible, pendant qu'il reprendroit un peu ſes forces; laquelle s'y laſſa en vain auſſi-bien que lui, en tirant quelques côtes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains ſeulement (car ce n'eſt pas le fait des Sagefemmes de ſe ſervir de crochets) enſuite de quoi il ſe remit une ſeconde fois à tirer de toute ſa force, ſans pouvoir plus rien avoir; parce que juſques-là il n'avoit point encore percé le bas ventre, ni le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je lui diſois à chaque moment, ſans quoi il étoit abſolument impoſſible de tirer le reſte du corps.

Or voyant que tous ſes efforts étoient auſſi inutiles cette ſeconde fois que la premiere, il me donna enfin ſon crochet, en me diſant de m'y laſſer auſſi-bien que les autres; lequel j'acceptai très-volontiers, & avec joye (car j'étois très-aſſûré de venir à bout de l'operation (ſçachant bien qu'au lieu de m'amuſer à tirer comme il avoit fait, il ne falloit ſeulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, après quoi le tout viendroit très-facilement. Pour ce ſujet j'introduiſis auſſi-tôt ma main gauche dans la Matrice, juſques au droit de ce ventre hydropique; où étant je coulai par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui étoit ſemblable à celui qui eſt marqué de la lettre A. en la repreſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſe-

cond Livre ; au lieu duquel on peut encore à ce dessein se servir plus aisément du couteau courbe marqué par la lettre D; ce qu'ayant fait, je tournai la pointe de cet instrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçai tout d'un coup, en telle sorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrêmité de deux de mes doigts, que j'y mis après l'en avoir retiré ; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre sortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le même instant ; ensuite de quoi je tirai aussi-tôt le reste du corps avec ma seule main sans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû persuader que cet enfant fût hydropique de la sorte.

Après l'avoir ainsi tiré, j'eus la curiosité de remplir son ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit été contenuë, & quelle grosseur il pouvoit avoir en étant tout plein. J'y en fis entrer sans exaggerer plus de cinq pintes entieres de notre mesure de Paris ; ce que j'aurois bien difficilement pu croire si je ne l'eusse vû moi-même ; & ce ventre étant ainsi rempli d'eau, étant de la grosseur & de la figure d'un assez gros balon. J'ai mis ici toutes les circonstances de cette histoire, afin que le Chirurgien connoisse comment il se doit comporter en semblable occasion.

CHAPITRE XIX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant preſente une ou deux mains avec la tête.

QUand il y a quelque partie de l'enfant qui ſe preſente avec ſa tête, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtôt qu'aucune autre; ce qui l'empêche de pouvoir ſortir, à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi ſouvent pancher la tête de côté. Lorſque l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme a beſoin d'être aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remedier, auſſi-tôt qu'on ſentira qu'une des mains ſe preſente ainſi avec la tête de l'enfant, on ne lui permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au paſſage en cette poſture; pourquoi faire le Chirurgien, ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main celle de l'enfant; ou toutes les deux, ſi elles ſe preſentoient, donnant lieu par ce moyen à la tête

de s'avancer seule; ce qu'ayant fait, si elle étoit de côté, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du passage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reste, ainsi que j'ai enseigné ci-devant au chapitre dix-septiéme de ce second Livre, en parlant de la tête qui vient de côté.

Si on observe de secourir promptement de la sorte la femme, lorsqu'il y a peu de tems que les eaux de l'enfant se sont écoulées, & si elle a de bonne douleurs, & que sa Matrice soit suffisamment dilatée, elle ne laissera pas d'accoucher assez heureusement; ce qui arrivera tout au contraire, si ces dispositions ne se rencontrent pas, quand les mains se presentent avec la tête. Car si la Matrice est à seche, & qu'elle ne soit pas bien dilatée, les mains de l'enfant seront repoussées avec bien plus de difficulté; ce qui ne se pourra pas faire aussi sans quelque espece de violence pour la mere; & si elle n'a pas de bonnes douleurs, la tête ne pourra pas si facilement ni si promptement descendre au passage, pour occuper entierement la place que tenoient les mains, après qu'on les aura repoussées. C'est ce qui fait que le Chirurgien doit tâcher, autant qu'il peut, en repoussant ainsi avec sa main celles de l'enfant, de ne retirer la sienne hors de la Matrice que dans le tems qu'il surviendra une nouvelle douleur à la femme; afin que dans ce moment il conduise la tête de l'enfant au passage, pour empêcher par ce moyen, que ses mains ne viennent à reprendre de rechef leur premiere situation.

CHAPITRE XX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LOrſque l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelquefois juſques au coude, & par fois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſe tenir l'enfant tant pour lui que pour ſa mere, à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour lui aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toûjours tirer en ces occaſions, après l'avoir retourné; pourquoi faire, il ſuë ſouvent à groſſes gouttes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cet accouchement, plus grande qu'en tous les autres; dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il preſente le ventre avec ſortie de l'umbilic; mais ils ne ſont pas ſi penibles pour le Chirurgien, parce que

les pieds de l'enfant étant plus proches du passage, ne lui sont pas si difficiles à trouver, que quand il vient par les mains ; car pour lors il a souvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire : & j'ai même remarqué, que les enfans qui presentent un bras devant, fort avancé dans le passage, sont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui se presentent par la tête, quoique les pieds en soient plus éloignez que du bras ; parce que l'enfant qui presente la tête est en une situation droite, qui contribuë à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il presente le bras ; auquel tems son corps, qui est situé obliquement ou de travers, est pour ce sujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on est obligé de faire.

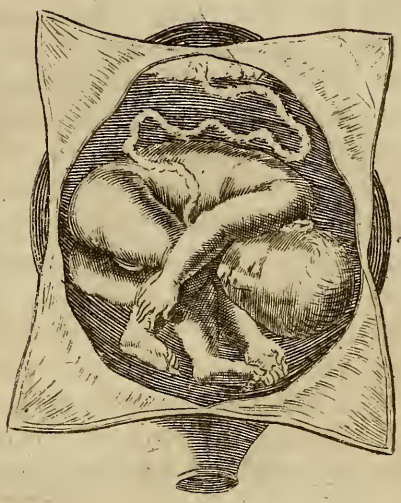
Lors donc qu'une main seule, ou le bras entier se presente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie ; car l'accouchement est toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui se presente, sort plus avant ; & on le separeroit & arracheroit plûtôt du corps, que de faire sortir ainsi l'enfant ; à cause que par ce moyen il seroit tiré obliquement & de travers : & si les deux bras se presentoient, & qu'on les tirât ensemble, il ne resteroit pas assez de lieu pour laisser passer la tête, qui se renverseroit aussi en arriere. C'est pourquoi ayant situé la femme comme il est requis, on doit promptement repousser au dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui se presentent au passage. Quelques Sagefemmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge moüillé la main de l'enfant qui est sortie, disant qu'il la retire aussi-tôt, s'il est vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conçû de son beau-pere *Juda*, dont il est parlé au 38. chap. de la *Genese* ; mais l'enfant est ordinairement si mal situé, & si pressé & engagé au passage en cette mauvaise posture, qu'il n'a pas assez de liberté pour pouvoir ainsi retirer de lui-même sa main, quand elle est une fois entierement sortie. Pour ce sujet le Chirurgien la remettra avec la sienne, qu'il coulera ensuite dans la Matrice, par dessous la poitrine & le ventre de l'enfant, & si avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à lui, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainsi qu'il a été dit ; observant que ce soit avec le moins de violence qu'il pourra ; ce qui sera bien plus aisé & beaucoup plus sûr, que de vouloir s'amuser à lui faire prendre une situation naturelle, comme plusieurs Au-

teurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens, l'ordonnent, ſans avoir aucune connoiſſance de la grande difficulté qu'il y a de ſuivre leur conſeil, qui n'eſt bon que dans leur imagination. Car en effet, il ſeroit très-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une ſituation naturelle; à cauſe qu'il a le corps tout de travers, quand il preſente ainſi le bras ſeul juſqu'au coude, ou juſques à l'épaule; outre qu'après l'avoir remis en bonne ſituation (ce qui ne ſe pourroit ſans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en demeuroient tous deux ſi debilitez, que la mere de ſa part n'auroit plus la force d'achever enſuite de pouſſer l'enfant dehors, qui de l'autre côté tarderoit peu pour ce ſujet à mourir. C'eſt pourquoi il eſt toûjours bien plus ſûr, comme j'ai dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent après; mais il faut que le Chirurgien obſerve bien en introduiſant ſa main dans la Matrice pour le retourner, qu'il la gliſſe au-dedans des membranes de l'enfant, & non pas entre les membranes & la Matrice; car ces membranes qui tapiſſent interieurement toute la Matrice, ſervent par leur ſubſtance polie & gliſſante à faire aiſément retourner l'enfant, & empêchent par leur interpoſition que la Matrice ne ſoit ſi facilement offenſée par la main du Chirurgien dans le tems de l'operation.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura ainſi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier; après quoi les tenant tous deux, il ſe conduira au reſte pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons ci-devant dit, au chapitre treiziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement où il preſente les pieds les premiers. Mais ſi le bras étoit tellement avancé (l'étant preſque juſques à l'épaule) & ſi gros & ſi tumefié (comme il arrive quand il y a long-tems qu'il eſt dehors) qu'il ne ſe pût remettre ſans une trop grande difficulté; *Ambroiſe Paré* recommande en ce cas, ſi on eſt bien certain que l'enfant ſoit mort, qu'on coupe tout le bras ſorti, le plus avant qu'on pourra, en inciſant premierement les chairs, & coupant l'os après encore plus haut, avec des tenailles inciſives, afin que la portion de ces chairs laiſſées venant à recouvrir les aſperitez de l'os, empêche que la Matrice n'en ſoit bleſſée en retournant l'enfant, pour le tirer enſuite par les pieds, comme il eſt requis: néanmoins ſi le Chirurgien, ne pouvant, pas repouſſer le bras au-dedans, étoit abſolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extrêmité), il en viendra bien

à bout ſans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours; car à cauſe de ſa tendreſſe, il ſe ſeparera facilement du corps au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate; au moyen de quoi il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ni d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enſeigne ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſperitez, parce qu'ainſi faiſant, la ſeparation s'en fera juſtement dans l'article. Mais ſur-tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde très-exactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſûrément mort, & qu'il ne procede point de cette façon, qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous avons fait mention au Chapitre douziéme ce ſecond Livre; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce, s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelque fois fait) un pauvre enfant encore vivant, après lui avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps; c'eſt pourquoi qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.

CHAPITRE



CHAPITRE XXI.

Le moyen de tirer l'enfant quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation ; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts, les uns proche des autres ; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de tems ſans pouvoir preciſément connoître les pieds d'entre les mains à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & ſi preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous être d'une même figure. Mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſi tôt juſques vers la tête de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où étant il la repouſſera doucement, & les mains auſſi vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au même endroit qu'il les avoit trouvez ; ayant pour ce faire mis la femme en ſituation

commode, c'eſt-à-dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées; laquelle ſituation doit toûjours être obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice; après quoi il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ai ci-devant dite en ſon chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a très-peu de tems que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoi-même dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer, comme je viens de dire. Mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de lui repouſſer la tête & les mains, ainſi que j'ai enſeigné, afin de le retourner plus facilement; car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cet accouchement eſt à la verité un peu rude; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celui dont nous avons parlé au précedent chapitre, où l'enfant preſente ſeulement la main; car en celui-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celui-ci ils ſont tout trouvez, d'autant qu'ils ſe preſentent d'eux-mêmes; & il ne s'agit que de lui relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps; ce qui ſe fait preſque de ſoi-même en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem famâ multi, ſed opere valdè pauci*) recommandent tous par un même precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle chacune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter; c'eſt-à-dire, de le faire venir la tête la premiere; mais s'ils avoient eux-mêmes mis la main à l'œuvre, ils connoîtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible, à moins qu'on ne riſquât par l'excès de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe mît en danger de les faire mourir tous deux dans l'operation. Un *fiat* de cette maniere eſt bien-tôt dit & ordonné; mais il n'eſt pas ſi facile à executer qu'à prononcer: *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moi je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & je croi que ceux qui ſe connoiſſent en l'art, ſeront aſſûrément de mon avis; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ce puiſſe

être, depuis les épaules juſques aux pieds, il eſt plus ſûr, & c'eſt plûtôt fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher, s'ils ne ſe rencontrent pas, que de s'amuſer à eſſaïer de le mettre en la figure naturelle, lui amenant la tête la premiere: car les grands efforts qu'il convient ſouvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui eſt un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reſte plus aſſez de force pour commettre enſuite l'operation à l'œuvre de la nature; & la femme n'a plus pour l'ordinaire, après avoir été ainſi travaillée, les épreintes & les douleurs neceſſaires à l'accouchement, pour lequel ſujet il ſeroit fort long & très-difficile; comme auſſi l'enfant, qui eſt très-foible pour lors, periroit aſſûrément au paſſage, ſans en pouvoir ſortir. C'eſt pourquoi il vaut mieux en ces rencontres le tirer auſſi-tôt par les pieds, les allant chercher, comme j'ai dit, s'ils ne ſe preſentent pas, & ce faiſant, on épargnera aux meres un très-long travail, & on amenera ſouvent les enfans vivans, qui ſans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils puſſent être mis dehors par les ſeuls efforts de la nature.

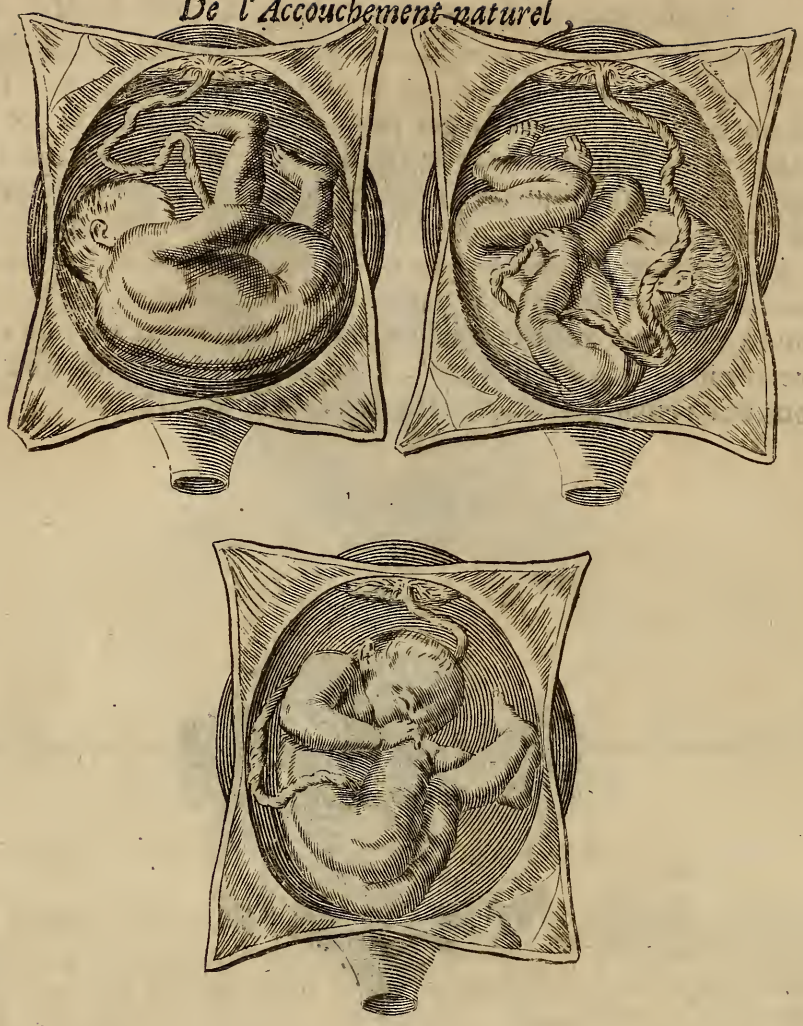
CHAPITRE XXII.

La maniere de tirer l'enfant, quand il preſente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire, c'eſt-à-dire, pour ne s'être pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la tête la premiere, ainſi que j'ai expliqué dans le chapitre cinquiéme de ce ſecond livre, ſe preſente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les feſſes, pour lors à cauſe de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit ſe tromper, ſi étant ſitué encore un peu trop haut, on ne le ſentoit ſeulement que de l'extrêmité du doigt, eſtimant que ce ſeroit la tête; mais le touchant & le maniant mieux, lorſque la Matrice ſera ſuffiſamment dilatée, & que l'enfant ſera plus abaiſſé, on en fera aiſément la diſtinction: & le genou ſera auſſi facilement diſtingué du coude, en ce que la rondeur du genou eſt plus ample & plus égale que celle du coude, qui eſt plus aiguë.

Auſſi-tôt donc qu'on aura reconnu la choſe, on ne laiſſera pas avancer davantage l'enfant au paſſage en cette poſture; & ayant mis la femme en ſituation, on repouſſera doucement les genoux

de l'enfant en dedans, pour avoir plus de liberté de lui déplier les jambes l'une après l'autre ; ce que le Chirurgien fera en lui mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il faſſe la même choſe à l'autre, y procedant de même façon qu'au premier ; après quoi les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il étoit venu les pieds devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cet accouchement.



CHAPITRE XXIII.

De l'accouchement où l'enfant preſente l'épaule, le dos, ou le cul.

LA plus mauvaiſe de ces trois ſortes de ſituations dans leſquelles les enfans ſe preſentent quelquefois, eſt celle de l'épaule ; à cauſe qu'elle eſt plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux ; celle du dos tient le milieu ; & le cul par la même raiſon cauſe moins de peine,

non-ſeulement parce que les pieds en ſont plus proches, mais auſſi à cauſe que dans cette figure, la tête & le col de l'enfant ne ſont pas ſi contraints, ni gênez que dans les autres ſituations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule ſe preſente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repouſſe, afin de faire prendre ſa place à la tête de l'enfant, & qu'on reduiſe ainſi faiſant, cette mauvaiſe figure à la naturelle: mais il vaut bien mieux pour les raiſons ci-devant dites au chapitre vingt-uniéme de ce ſecond livre, eſſayer à le tirer par les pieds; pour quoi faire, le Chirurgien repouſſera un peu l'épaule avec ſa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice; & la coulant enſuite le long du corps de l'enfant, du côté qu'il trouvera la choſe plus facile, il cherchera les pieds, pour le retourner tout-à-fait en les amenant au paſſage; après quoi il le tirera dehors ainſi qu'il a été enſeigné.

Si c'eſt le dos que l'enfant preſente pour ſortir, il eſt pareillement impoſſible qu'il en vienne à bout; & quelques efforts que la mere faſſe, elle ne le peut jamais faire avancer au paſſage en cette poſture; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, ſa poitrine & ſon ventre en ſont tellement comprimez, qu'il tarde peu ordinairement d'en être ſuffoqué; mais pour éviter cela, il faut au plûtôt que le Chirurgien gliſſe ſa main le long du dos vers ſa partie inferieure, juſques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour les tirer après cela, comme s'il les avoit preſentez les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il eſt petit ou de mediocre groſſeur, & que la mere ſoit grande, ayant le paſſage aſſez large, il peut bien ſortir en cette ſituation, avec un peu d'aide; car quoi qu'il ait pour lors le corps en double, les cuiſſes étant pliées vers le ventre qui eſt mollaſſe, ſe font faire place au droit de lui, ſans trop grande difficulté. Néanmoins auſſi-tôt que le Chirurgien connoît que ce ſont les feſſes de l'enfant qui ſe preſentent les premieres, il ne doit pas le laiſſer avancer ni engager de la ſorte dans le paſſage; car il pourroit y reſter trop long-tems, & difficilement venir de la façon, s'il n'étoit petit ou de mediocre groſſeur, & la voye aſſez large, comme nous venons de dire. S'en étant donc apperçû de bonne heure, il repouſſera le cul, ſi faire le peut ſans aucune violence, & enſuite ayant gliſſé ſa main le long des cuiſſes, juſques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un après l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le côté le plus facile; prenant bien garde

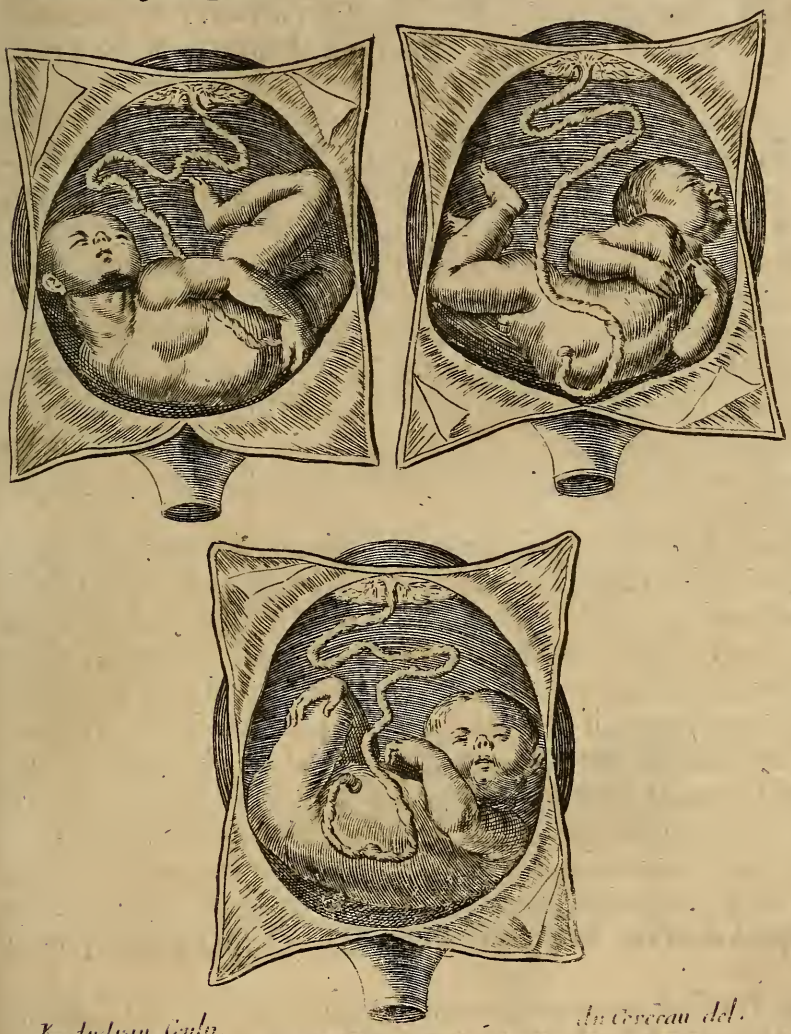
à n'y pas faire trop grande contorsion, ni aucune dislocation; après quoi il tirera le reste du corps de la même façon que s'il étoit venu les pieds devant.

J'ai dit que le Chirurgien s'étant apperçû que l'enfant vient le cul devant, le doit repousser, si faire le peut, car il s'avance quelquefois tellement dans le passage, qu'il creveroit plûtôt la mere & l'enfant, que de le repousser en dedans, quand il y est une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainsi, il ne pourra pas l'empêcher de venir en cette situation, en laquelle il a le ventre si comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce sujet le *meconium* par le fondement. Il lui aidera néanmoins beaucoup à sortir de la maniere, en glissant un ou deux de ses doigts de chaque main à côté des fesses, pour les introduire vers les aînes aussi-tôt qu'il le pourra faire sans violence, & les ayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors jusques aux cuisses; après quoi les tirant un peu obliquement de côté & d'autre, il les dégagera du passage, comme aussi les jambes & les pieds l'un après l'autre, se gardant bien d'y faire aucune fracture ni dislocation; ensuite il achevera l'extraction du reste du corps comme s'il étoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ai fait, fut d'un enfant que je tirai ainsi le cul devant, il y a trente-cinq ans, y ayant été contraint, parce qu'il s'étoit tellement avancé au passage, incontinent après que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'étoit fait devant que j'y fusse arrivé pour l'en empêcher) qu'il étoit impossible de l'avoir autrement; je fis fort bien cette operation, & en peu de tems, sans causer aucun préjudice à la mere ni à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire. Et j'ai même remarqué qu'il y a souvent moins de danger à laisser venir les enfans en cette posture, que d'en précipiter l'extraction devant que le passage ait été suffisamment préparé & dilaté; car la voye n'étant pas faite, la tête de l'enfant restant pour ce sujet plus long-tems arrêtée au passage, après que le corps en est sorti avec beaucoup de peine, il court plus grand risque d'y être suffoqué, que lorsque cette voye a été dilatée par le cul de l'enfant qui s'est presenté le premier.

Cette operation est assez facile, si on s'y conduit comme j'ai coûtume de faire; qui est qu'il faut bien prendre garde, en tirant un enfant qui se presente par le cul, de lui faire venir la face en dessous: car comme ordinairement lorsqu'il vient par le cul, il a la face & les pieds vers le ventre de la mere, si on le tiroit de la sorte en ligne droite, sans le tourner peu à peu à proportion qu'on en fait

extraction,

extraction, la face ſe trouvant ainſi en deſſus, le menton de l'enfant s'accrocheroit au-deſſous de l'os *pubis*, & la tête en ſeroit arrêtée au paſſage, où il periroit trés-promptement.



CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, la poitrine, ou le côté.

L'Epine du dos peut bien ſe courber & ſe fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, ſans qu'il lui ſoit fait une ex-

ceſſive violence : c'eſt pourquoi la plus mauvaiſe & la plus dangereuſe ſituation que l'enfant puiſſe tenir dans la Matrice, eſt celle en laquelle il preſente le ventre ou la poitrine ; car pour lors ſon corps eſt contraint de ſe recourber en arriere ; & quelques efforts que la femme faſſe pour le pouſſer dehors, elle n'en peut jamais venir à bout, & elle ſe creveroit plûtôt & ſon enfant, que de le faire avancer au paſſage en cette ſituation ; ce qui fait qu'il y eſt en très-grand peril de ſa vie, & qu'il y meurt le plus ſouvent, s'il n'eſt très-promptement ſecouru ; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait reſté de la ſorte, il pourra demeurer long-tems après être né, ſans avoir l'épine du dos bien affermie. Mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, eſt que le cordon de l'umbilic tombe preſque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant preſente ainſi le ventre le premier. Or d'abord que la choſe aura été connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le ſeul & unique remede, qui eſt de tirer l'enfant par les pieds ſans aucun delai, & le plûtôt qu'il ſera poſſible, en s'y comportant de cette façon.

Après avoir fait ſituer la femme, il coulera doucement ſa main applatie bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repouſſera en dedans, pour achever de le tourner (car il eſt à demi dans cette ſituation, ayant les pieds auſſi proches du paſſage que la tête, quand il preſente le milieu du ventre) après quoi il gliſſera ſa main par deſſous le ventre, juſques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, leſquels il amenera au paſſage pour le tirer dehors, en la même maniere que s'il les avoit premierement preſentez, prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en deſſous, & obſervant toûjours de le mettre en cette ſituation, avant que d'en faire ſortir la tête, pour la raiſon qui a déja été dite pluſieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorſque l'enfant preſente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la même façon en l'une & l'autre occaſion, d'autant qu'elles requierent ſemblables circonſtances.

L'enfant peut encore ſe preſenter de côté : pour lors il eſt auſſi impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation, que dans les deux autres ; mais il n'en eſt pas tant tourmenté, & ne lui eſt pas ſi cruelle ; car il peut reſter bien plus long-tems ſans mourir, que dans les deux precedentes, dans leſquelles il eſt beaucoup plus gêné qu'en celle-ci, où ſon corps peut être courbé en devant ſans grande violen-

ce ; & non en arriere comme il eſt dans les autres : de plus auſſi, le cordon de l'umbilic n'en ſort pas ſi-tôt que quand l'enfant preſente le ventre le premier, auquel tems il tombe preſque toûjours dehors. Pour remedier à cet accouchement, il faut auſſi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui ſe preſente par le côté du ventre ou de la poitrine, ce qu'on fera de cette maniere. Ayant ſitué la femme comme il eſt requis, le Chirurgien repouſſera un peu le corps de l'enfant avec ſa main, afin qu'il la puiſſe introduire plus facilement ; laquelle il gliſſera le long des cuiſſes juſqu'à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par leſquels il le tournera & le tirera enſuite, ainſi qu'il eſt dit des autres, avec les mêmes obſervations ; & il ne faut pas en ces trois ſortes d'accouchemens, qu'il s'amuſe à vouloir faire venir l'enfant par la tête, en tâchant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reſte en ces ſituations étranges, il eſt en très-grand danger d'y mourir, ſi on ne le tire au plûtôt ; ce qu'on ne peut faire, ſi ce n'eſt en lui allant chercher les pieds, comme j'ai enſeigné.

Audran sculp. *du Cercean del*

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures ci-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques-ici décrites, dans lesquelles l'enfant étant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non-seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils sont tellement contraints & pressez, que le plus souvent ils s'embarassent l'un l'autre, & s'empêchent de sortir; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire de faire, quand il est besoin de les retourner, ou de les repousser, pour leur faire prendre une autre situation que celle en laquelle ils se sont premierement presentez.

Quand la femme a deux enfans, ils ne ſe preſentent pas ordinairement tous deux enſemble au paſſage pour ſortir ; car il y en a ſouvent un plus avancé que l'autre ; ce qui fait qu'en ce tems on n'en ſent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois pas que la femme a deux enfans, que lorſque la voulant délivrer de ſon arrierefaix, après la ſortie du premier, on ſent venir le ſecond. Il ne faut pas croire auſſi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature ſoit reglée à en faire ſortir l'un plûtôt que l'autre, le premier ou le dernier, ſelon qu'il lui ſeroit plus convenable, c'eſt-à-dire, que ſi l'un eſt plus fort & l'autre plus foible, le plus robuſte vienne le premier ; comme auſſi quand l'un eſt mort, & l'autre vivant, que le vif chaſſe le mort ; car il eſt conſtant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, de quoi voici un exemple. J'accouchai il y a quelque tems à huit jours près l'un de l'autre, deux differentes femmes, chacune deſquelles étoit groſſe de deux enfans, dont l'un étoit mort & l'autre vivant : à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort ; & à la deuxiéme, le mort fut expulſé devant le vif : & la même choſe ſe rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles ; car celui qui eſt le plus proche du paſſage, ſoit le mort ou le vif, le fort ou le foible, eſt toûjours celui qui ſort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de lui-même ; à moins de quoi on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il lui faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repouſſant au dedans pour faire venir l'autre devant lui.

Nous avons enſeigné au chapitre ſeptiéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement. Il nous reſte maintenant à faire connoître de quelle façon l'on ſe doit comporter quand ils ſe preſentent tous deux en mauvaiſe ſituation, ou quand il n'y en a ſeulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la tête, & le ſecond par les pieds, ou en quelqu'autre poſture encore plus mauvaiſe ; auquel cas on doit au plûtôt procurer la ſortie du premier, afin d'aller à l'inſtant querir le ſecond, qui a beaucoup ſouffert en ſa ſituation contre nature, pour le tirer par les pieds, ſans eſſayer de lui en faire prendre une naturelle, quand même il y ſeroit quelque peu diſpoſé, à cauſe qu'il a été tellement fatigué & debilité, comme auſſi la mere, durant la ſortie du premier, qu'il ſeroit ſou-

vent en danger de mourir avant qu'il vînt de lui-même.

Quelquefois auſſi après que le premier eſt ſorti naturellement, le ſecond ſe preſente pareillement la tête la premiere. En ce cas il faut laiſſer achever une ſi bonne œuvre à la nature, pourvû qu'elle n'y ſoit pas trop long-tems; car l'enfant pourroit bien mourir, quoiqu'en ſituation naturelle, par la trop grande longueur du travail; & la femme qui a été beaucoup tourmentée à mettre le premier de ſes deux enfans au monde, eſt pour l'ordinaire ſi fatiguée & ſi déconfortée, quand elle ſçait qu'après avoir tant ſouffert, elle n'a encore fait que la moitié de la beſogne, qu'elle perd auſſi-tôt courage, étant outre cela tellement affoiblie & abbatuë, qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & très-lentes, ni d'épreintes conſiderables pour pouvoir pouſſer le ſecond dehors comme le premier. C'eſt pourquoi voyant que ſa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuent beaucoup, le Chirurgien, ſans attendre davantage, portera ſa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce ſecond enfant, afin de le tirer dehors; ce qu'il fera facilement en cette occaſion, à cauſe que la voye eſt aſſez large, ayant été tracée par la ſortie du premier, & ſi les eaux de ce dernier enfant n'étoient encore écoulées, comme elles ne le ſont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer ſur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ſes doigts; & ſi nous avons dit autre part, qu'on ne le doit jamais faire, ſi ce n'eſt en quelques occaſions particulieres que nous avons fait obſerver en leur lieu, cela ſe doit entendre avec diſtinction; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laiſſer percer d'elles-mêmes; mais lorſqu'il eſt queſtion de faire extraction de l'enfant par art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner, ce qui autrement ſeroit impoſſible. Et il eſt même toûjours mieux de rompre les membranes du ſecond enfant, incontinent après la ſortie du premier; parce que le premier ayant fait le paſſage, on accelere par ce moyen la ſortie du ſecond.

Il faut ſur toutes choſes que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas ſe tromper, quand les enfans preſentent tous deux enſemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il aviſe bien en operant s'ils ne ſont pas joints l'un à l'autre, ou monſtrueux de quelque maniere que ce ſoit, comme auſſi quelles parties ſont de l'un, & quelles parties ſont de l'autre, afin de les tirer l'un après l'autre, & non pas

tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la choſe, ſi tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainſi tous deux, croyant qu'ils ſeroient d'un même corps, à cauſe qu'il y auroit un gauche & un droit; quoi faiſant, il lui ſeroit abſolument impoſſible de les avoir ainſi. Mais il reconnoîtra bien facilement ce qui en eſt, ſi lorſque deux ou trois pieds de differens enfans ſe preſentent au paſſage, en ayant pris deux à part des plus avancez, & de differens côtez, c'eſt-à-dire, un droit & un gauche, & gliſſant ſa main le long de leurs jambes & de leurs cuiſſes juſques vers les aînes, ſi c'eſt par devant, ou vers les feſſes, ſi c'eſt par derriere, il trouve qu'ils ſont d'un même corps; de quoi étant très-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celui qui eſt le plus avancé, ayant, pour laiſſer la voye plus facile, un peu rangé du paſſage ceux de l'autre enfant, ſans avoir aucun égard ſi c'eſt le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera ſeulement ce premier, tel qu'il ſoit, le plus promptement qu'il pourra, en obſervant pareilles choſes que s'il n'y en avoit qu'un, c'eſt-à-dire, de faire en ſorte qu'il vienne la poitrine & la face deſſous, avec les circonſtances dites en l'accouchement auquel les pieds ſe preſentent les premiers, & de ne pas tirer auſſi l'arrierefaix avant que le ſecond enfant ſoit ſorti; car le plus ſouvent il n'y en a qu'un qui eſt commun à tous deux, lequel étant détaché des parois de la Matrice, ſeroit cauſe d'un très-grand flux de ſang; parce que, comme il a déja été dit autre part, les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſt joint, demeureroient ouverts par cette ſeparation, tant que la Matrice ſeroit dans la diſtenſion qu'en fait l'autre enfant qui eſt encore dedans, & ne ſe refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lorſqu'ayant été tout-à-fait vuidée, elle viendroit à ſe contracter & à ſe retirer (s'il faut ainſi dire) en ſoi-même.

Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le ſeparera de l'arrierefaix, en lui liant & coupant le cordon de l'umbilic, enſuite de cela il prendra les pieds de l'autre pour en faire extraction de la même maniere, après quoi il tirera l'arrierefaix avec ſes deux cordons, comme il a été dit & montré au huitiéme ch. de ce ſecond Livre. Mais ſi les enfans preſentent quelques autres parties que les pieds, il ſe gouvernera & comportera avec la même methode que nous avons enſeignée aux precedens chapitres, en parlant de chacune des differentes poſtures contre nature, obſervant toûjours, pour les raiſons alleguées ci-deſſus, de commen-

cer l'operation par l'enfant qui ſera le plus avancé au paſſage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.

CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic ſort avant l'enfant.

TOutes les fois que le cordon de l'umbilic ſort le premier, l'enfant ne preſente pas toûjours le ventre, car quoiqu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'eſt-à-dire, la tête la premiere, ce cordon ne laiſſe pas de tomber quelquefois & de ſortir au-devant d'elle; pour lequel ſujet il eſt en très-grand danger de ſa vie, à moins que l'accouchement ne ſoit bien prompt, à cauſe que le ſang qui doit aller & venir dans les vaiſſeaux qui le compoſent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il eſt dans la Matrice, y étant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raiſon de la compreſſion que reçoivent ces vaiſſeaux au paſſage, lorſqu'ils ſe preſentent avec la tête de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'auſſi parce que le ſang s'y coagule, comme il eſt dit, à cauſe du refroidiſſement qu'il reçoit par la ſortie de ce cordon. Mais ſi un tel accident eſt cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ce n'eſt pas tant à cauſe du défaut de nourriture, dont il ſe paſſeroit bien pour

un

un jour, & même pour davantage, lui reſtant encore aſſez de ſang au corps pour ce ſujet, que c'eſt parce que ce ſang ne peut plus être vivifié & renouvellé par la circulation, comme il a continuellement beſoin, laquelle étant empêchée cauſe toûjours la mort ſubite à l'animal, & plûtôt ou plus tard, ſuivant qu'elle l'eſt plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic ſort ainſi, n'eſt pas ſeulement un quart d'heure ſans mourir, ſi ce cordon eſt entierement comprimé par la tête de l'enfant, qui eſt fortement engagée dans le paſſage, & que d'autres fois il ne laiſſe pas d'être encore vivant, quoiqu'il ſoit ſorti, durant pluſieurs heures; à cauſe que n'étant pas tout-à-fait exactement comprimé, le ſang ne laiſſe pas d'y paſſer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainſi que je l'ai obſervé particulierement en deux femmes que j'ai accouchées d'enfans vivans, quoique le cordon de leur umbilic fût ſorti durant plus de quatre heures, avant que j'euſſe été mandé pour les ſecourir; ayant été obligé de les retourner entierement dans la Matrice pour les tirer auſſi-tôt par les pieds, afin de leur ſauver la vie qu'ils couroient grand riſque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui eſt ſorti, on peut facilement connoître ſi l'enfant, qui eſt encore dans la Matrice, eſt vivant ou mort; car s'il eſt vivant, l'umbilic eſt chaud, il eſt gros, plein de ſang, & aſſez ferme, & on y ſent le battement des arteres: mais lorſqu'il eſt mort, ce cordon eſt ordinairement vuide, mollaſſe, flétri, petit, refroidi, & dont on n'y ſent aucun mouvement d'artere.

Je ſçai bien qu'on peut m'objecter, qu'encore que la circulation du ſang ſoit ainſi empêchée, & interceptée par cette ſortie de l'umbilic, ce ne doit pas être pour cela un ſujet de mort ſi ſoudaine à l'enfant à cauſe que le ſang ne laiſſe pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de ſon corps; à quoi je réponds, qu'à ſon égard il faut abſolument, ou que ſon ſang au défaut de reſpiration ſoit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel ſujet il y doit avoir une libre communication, ou bien que faute de cela l'enfant reſpire auſſi-tôt par la bouche, tant pour rafraîchir ſes poulmons & ſon cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuſes; ce que ne pouvant faire tant qu'il eſt dans la Matrice, il eſt de neceſſité qu'il ſoit ſuffoqué, & qu'il meure en très-peu de tems, ſi l'un & l'autre lui manquent enſemble. C'eſt pourquoi il faut au plûtôt en cette rencontre, exciter & procurer la ſortie de

l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, si on voyoit qu'il ne pût pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, sont très-sujettes à cet accident; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans les tems que les membranes se crevent, entraînent souvent tout d'un coup au moment de leur sortie, ce cordon qui flottoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la tête de l'enfant n'est pas encore bien abbaissée & avancée dans le passage, pour l'empêcher de tomber & sortir ainsi devant elle; & souvent aussi le cordon de l'umbilic fort quand l'enfant vient en une posture contre nature; parce que l'enfant ne peut pas bien descendre dans le passage, lorsqu'il est dans une mauvaise situation, qui fait que les parties qu'il presente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la Matrice, à cause de leur inégalité, il y reste ordinairement du vuide, dans lequel le cordon se glisse.

D'abord qu'on s'apperçoit de la chose, la femme doit se tenir couchée bien chaudement en son lit, & il faut au plûtôt remettre ce cordon en dedans, pour empêcher qu'il ne se refroidisse, & tâcher de le repousser tout-à-fait derriere la tête de l'enfant, si c'est elle qui se presente la premiere, de peur qu'il n'en soit pressé & contus, comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du sang n'en soit entierement intercepté, le tenant sujet au lieu où on l'aura repoussé; ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du côté qu'il est sorti, jusques à ce que la tête étant tout-à-fait descenduë & logée au passage, le puisse empêcher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux entre le côté de la tête & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il étoit tombé, observant de laisser passer au dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera necessaire; comme aussi de mettre une bonne compresse trempée dans du vin chaud au-devant de l'entrée de la Matrice, pour empêcher que cet umbilic ne se refroidisse par l'air exterieur, au cas qu'il vînt à resortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toûjours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le

Chirurgien doit le plûtôt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand même il preſenteroit la tête la premiere ; car il n'y a que ce ſeul remede pour lui ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement, ſi on le laiſſe ainſi un peu longtems. C'eſt pourquoi ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la tête de l'enfant qui ſe preſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excès, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) après quoi il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beurre frais par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, pour en aller chercher les pieds, par leſquels il le tournera, pour le tirer enſuite comme il eſt dit ; ce qu'étant fait il prendra garde auſſitôt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas été au paſſage, comme on eſt toûjours obligé de faire pour une plus grande ſûreté. En me comportant de la ſorte j'ai ſauvé la vie, & fait recevoir ou donné moi-même le Baptême à un grand nombre d'enfans, qui auroient été très-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de la nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'acouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti devant l'enfant.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précedent chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites ; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe : car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, ſi on ne le ſecoure preſque dans le même inſtant, la mere y eſt auſſi très-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coûtume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice, avant qu'il en ſoit tems parce qu'il laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il étoit adherent, dont le ſang coule en abondance ſans diſcontinuation, juſques à ce que

l'enfant ſoit dehors ; à cauſe que pendant qu'il eſt dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tâcher de l'expulſer, par le moyen deſquels elle exprime & fait ſortir continuellement le ſang des vaiſſeaux, leſquels ſont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué pluſieurs fois, quand l'arrierefaix en eſt ainſi détaché, tant qu'elle demeure dans ſa diſtenſion, & ne ſe referment que lorſqu'étant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de ſa ſubſtance membraneuſe à les boucher en les comprimant. C'eſt pourquoi ſi on doit être diligent à ſecourir l'enfant, quand le cordon de l'umbilic ſort le premier, il faut être encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix eſt tout-à-fait détaché & ſorti de la Matrice, & le délai, pour petit qu'il ſoit, eſt toûjours cauſe de la mort ſoudaine de l'enfant, ſi on ne le tire au plûtôt dehors ; car pour lors il n'y peut reſter long-tems ſans être ſuffoqué ; d'autant qu'il a beſoin de reſpiration par la bouche (comme j'ai expliqué au ſuſdit chapitre précedent) auſſi-tôt que ſon ſang n'eſt plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, dont la fonction & l'uſage ceſſent, dès l'inſtant qu'il eſt ſéparé des vaiſſeaux de la Matrice avec leſquels il étoit joint ; à raiſon de quoi il ſurvient auſſi tout incontinent ce grand flux de ſang, qui eſt ſi dangereux pour la mere, que ſi on n'y remedie promptement, elle tarde peu ſans perdre la vie par ce fâcheux accident.

J'ai remarqué en pluſieurs femmes, qui ne s'étoient aucunement bleſſées, que leur arrierefaix s'étoit ainſi détachée, & entierement ſeparé de la Matrice, à cauſe que le cordon de l'umbilic de leur enfant étoit embarraſſé, & entortillé autour de quelques parties de ſon corps, & particulierement autour du col ; ce qui faiſoit que pour le peu que l'enfant pût ſe mouvoir pour ſe diſpoſer à ſortir, ce cordon n'ayant plus ſa longueur & ſa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faiſoit ainſi détacher entierement de la Matrice devant le tems.

Lorſque l'arrierefaix ſe preſente ainſi le premier au paſſage, on ne ſent qu'un corps mollaſſe par tout, ſans reſiſtance à l'attouchement par aucune partie ſolide, & le ſang ſort en abondance de la Matrice avec pluſieurs caillots, & la femme tombe ſouvent en foibleſſe. Auſſi-tôt donc que le Chirurgien aura reconnu que la choſe eſt de la ſorte, il faut qu'il ſe dépêche promptement d'accoucher la femme s'il lui veut ſauver la vie, & à ſon enfant, s'il eſt encore vivant. Pour ce ſujet, ſi l'arrierefaix ſe préſentoit ſeulement ſans

être ſorti, & que les membranes des eaux ne fuſſent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de côté la partie de l'arrierefaix qui ſe preſente, juſqu'à ce qu'il ſoit au droit de ſes membranes, qu'il rompra auſſi-tôt avec ſes doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le même tems, au cas qu'il ſe preſentât en toute autre poſture que les pieds devant, par leſquels il le doit promptement tirer : (car il faut obſerver qu'encore que l'arrierefaix, qui ſe preſente ainſi le premier, ne ſoit plus qu'un corps étrange dans la Matrice, quand il en eſt entierement ſeparé, comme il eſt pour lors, & que pour ce ſujet on devroit, ce ſemble, achever de le tirer dehors avant l'enfant, néanmoins comme il eſt fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout, parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix qu'on ne tire en même-tems les membranes qui enveloppent le corps de l'enfant ; outre cela, c'eſt que ces membranes qui tapiſſent interieurement toute la Matrice, ſervent par leur ſubſtance polie & gliſſante à faire retourner plus aiſément l'enfant, & empêcher par leur interpoſition que la Matrice ne ſoit ſi facilement offenſée dans le tems de l'operation ; ce qui ne réüſſiroit pas ſi bien, ſi on tiroit premierement l'arrierefaix. C'eſt pourquoi il eſt bien plus ſûr pour ces raiſons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs eſt toûjours ſi foible en ces occaſions, qu'il tarde peu à mourir, ſi on ne le ſecoure très-promptement. Mais ſi le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fût preſque entierement ſorti de la Matrice, & que ſes membranes fuſſent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : Car outre qu'il ſeroit inutile pour lors de le repouſſer au-dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en ſon operation, & lui feroit cependant perdre le tems de pouvoir promptement ſecourir l'enfant.

Si on ne doit pas repouſſer au-dedans l'arrierefaix qui eſt preſque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes ſont toutes rompuës, à plus forte raiſon ne faut-il pas remettre celui qui en eſt entierement ſorti. On doit ſeulement obſerver de ne pas s'amuſer à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir auſſi tiré l'enfant, non point pour l'eſperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on eſt à parachever l'accouchement ; mais afin de ne pas perdre aucun moment de tems à faire au plûtôt l'extraction de l'enfant, qui eſt toûjours pour lors en très-grand danger de ſa vie ; comme auſſi afin d'arrêter au plûtôt le flux de

ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée; pour lequel ſujet on ſe doit dépêcher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a été ſecouru d'aſſez bonne heure comme je puis aſſûrer l'avoir fait pluſieurs fois; mais il eſt pour l'ordinaire ſi foible, qu'on ne peut preſque pas juger dans l'abord s'il eſt mort, ou s'il vit encore. Les Sagefemmes en cette occaſion, comme en d'autres, pour les mieux faire revenir, font au plûtôt chauffer du vin dans un poëlon, où elles mettent enſuite l'arriere-faix, avant que d'en ſeparer l'enfant, s'imaginant avec aſſez de ſuperſtition, quand il vient à reprendre un peu ſes forces, que ce ſont les vapeurs de ce vin chaud, qui ſe portant par le moyen des vaiſſeaux umbilicaux juſques dans ſon ventre, lui donnent ainſi la vigueur; mais il eſt bien plus croyable que c'eſt, parce qu'ayant été preſque ſuffoqué, pour n'avoir pas pû reſpirer auſſi-tôt qu'il en avoit beſoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoi il revient peu à peu de cette foibleſſe: néanmoins, quoiqu'il en ſoit, il n'y a pas grand mal à obſerver la coûtume, bien que ſuperſtitieuſe, quand elle ne peut pas être préjudiciable, & qu'elle ſe pratique pour contenter les eſprits qui en ſont préoccuppez, pourvû qu'on n'obmette pas les choſes neceſſaires, pour ſe laiſſer aller aveuglément de ſon côté.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.

DE quelque tems que la femme puiſſe être groſſe, qu'elle ſoit à terme, ou qu'elle n'y ſoit pas, le plus expedient & le plus ſalutaire remede qu'il y ait à la grande perte de ſang, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y ſont toûjours tous deux en très-grand danger de la perdre, eſt de l'accoucher au plûtôt & ſans aucun delai, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ai aſſez amplement décrit au chapitre vingt-un du premier Livre, en parlant de la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, la maniere avec laquelle on ſe doit comporter dans cet ac-

couchement, & l'hiſtoire de la mort ſanglante de ma ſœur, que je ne repeterai point, parce que le reſſouvenir m'en eſt trop ſenſible, lequel chapitre convient fort bien à cet endroit-ci: c'eſt pourquoi on y aura recours, afin de voir ce que j'y ai enſeigné, pour remedier à un ſi fâcheux & ſi dangereux accident. Mais lorſque la perte de ſang eſt fort mediocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui eſt en travail, on peut en ce cas commettre l'accouchement à l'œuvre de nature; pourvû, comme je viens de dire, que la perte de ſang ſoit très-mediocre, & que la femme ait auſſi de ſuffiſantes douleurs, pour donner lieu d'eſperer qu'elle puiſſe accoucher d'elle-même. Néanmoins ſi dans le tems que la perte de ſang commence à paroître, les membranes des eaux de l'enfant ne ſont pas encore percées, il les faut percer auſſi-tôt que la Matrice eſt un peu dilatée, ſans attendre que ces membranes ſe rompent d'elles-mêmes; car comme les pertes de ſang qui paſſent la mediocrité, procedent toûjours du détachement de l'arrierefaix, ſi on laiſſoit entieres ces membranes, qui ſont attachées de toutes parts à l'arrierefaix, elles en cauſeroient encore un plus grand détachement, étant agitées & pouſſées fortement en devant, dans le tems des douleurs de la femme; mais étant percées, elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le paſſage au travers de leur rupture, ſans tirailler, comme elles faiſoient auparavant, ni faire détacher davantage l'arrierefaix d'avec la Matrice; & les vaiſſeaux même de la Matrice, qui étoient ouverts, ſe bouchent par la contraction de ſa propre ſubſtance, auſſi-tôt que les eaux de l'enfant, qui la tenoient étenduë, s'en ſont écoulées par la rupture des membranes.

La convulſion eſt un autre accident qui fait ſouvent perir la mere & l'enfant, auſſi-bien que la perte de ſang, ſi la femme n'eſt très-promptement ſecouruë par l'accouchement, qui eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter à l'une & à l'autre. Mais quelquefois la Matrice n'étant pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive, on ne peut faire autre choſe que les remedes ordinaires, juſqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant, comme de ſaigner la femme du bras, & même du pied (en cas que la convulſion ne procédât pas d'une grande perte de ſang) de lui provoquer l'éternuëment, & de lui donner de tems en tems des clyſteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de ſang échauffé qui s'y eſt porté, que pour procurer des épreintes à ſa femme qui puiſſent faire dilater ſa Matrice; laquelle on humectera

auſſi pour ce ſujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile ſouvent réïterées.

J'ai vû quelques Medecins faire prendre en ces ſortes de rencontres du vin émetique aux femmes, tant pour remedier à la convulſion (ce qu'ils prétendoient) que pour procurer l'expulſion de l'enfant, mais ils n'ont preſque jamais réüſſi comme ils le ſouhaitoient; car ces ſortes de convulſions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois cauſes; ſçavoir, ou par la trop grande abondance du ſang extrêmement échauffé par l'agitation du travail; ou à raiſon de la grande quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang; ou bien, comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens, à cauſe de la grande douleur que la Matrice qui eſt toute nerveuſe, reſſent, qui eſt excitée par l'extrême diſtenſion qu'en fait l'enfant, laquelle douleur ſe communiquant au cerveau avec le ſang échauffé qui s'y porte auſſi en abondance, cauſe par ſa compaſſion ces convulſions, qui pour ce ſujet, bien loin de ceſſer ou diminuer, ſont encore augmentées par tous les violens efforts des vomiſſemens, & par l'extrême agitation que cauſe pour lors ce dangereux remede; lequel fait auſſi augmenter la perte de ſang qui avoit precedé les convulſions, ou ne manque pas de la faire venir, en faiſant entierement détacher l'arriere-faix, ſi elle n'étoit pas encore arrivée. C'eſt pourquoi je ne conſeille pas de ſe ſervir de ce remede, que j'ai toûjours reconnu très-pernicieux en ces occcaſions à la mere & à l'enfant, & pouvoir même par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, lui cauſer une mortelle ruption de la propre ſubſtance de la Matrice, ſi ſon orifice n'étoit ſuffiſamment dilaté pour en laiſſer ſortir l'enfant.

J'ai vû quelques femmes accoucher d'elles-mêmes d'enfans vivans, & ſe porter bien enſuite, quoi qu'elles euſſent eu auparavant cinq ou ſix accès de très-fortes convulſions; mais dans l'intervalle de ces accès elles revenoient à connoiſſance; ce qui faiſoit que les forces de la mere & celles de l'enfant, qui avoient été bien affoiblies par l'accès de la convulſion, venoient à ſe rétablir auſſitôt que la convulſion avoit ceſſé. Mais quand la femme ne revient point à connoiſſance enſuite de l'accès de la convulſion, & qu'elle reſte toute aſſoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant periſſent preſque toûjours, s'ils ne ſont très-promtement ſecourus par l'accouchement. J'ai ſauvé la vie à pluſieurs femmes de la ſorte, & à leurs enfans;

fans ; mais quelques autres n'ont pas laiſſé de mourir après avoir été bien & dûëment accouchées, quoique je les euſſe promptement ſecouruës ; J'en attribuë particulierement la cauſe à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis pluſieurs jours, dont il s'étoit élevé des vapeurs malignes, qui ſe portant au cerveau, avec le ſang extrêmement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaiſe impreſſion ; joint à ce que la convulſion eſt de ſoy le plus ſouvent mortelle ; à quoy aidoit encore beaucoup quelque priſe de vin émetique, que des gens qui venoient à la traverſe faiſoient prendre à la femme, à cauſe qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulſion après l'accouchement, ce qui procedoit de ce que la forte impreſſion qui avoit été faite au cerveau, ne pouvoit pas ceſſer d'abord tout d'un coup, quoyque la principale cauſe en fût ôtée.

Or puiſque l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui eſt en convulſion, bien que l'évenement en ſoit douteux, le Chirurgien tâchera néanmoins de luy donner ce ſecours, & à ſon enfant, le plûtôt qu'il pourra. C'eſt pourquoy s'il juge que l'enfant ſoit vivant, quoiqu'il ſe preſente en poſture naturelle, il doit le retourner entierement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, après avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, ſi elles ne l'étoient pas, comme je l'ai fait avec heureux ſuccès en preſence de pluſieurs Chirurgiens & Sagefemmes. C'eſt ce qui me fait croire, que ſi la femme d'un de mes Confreres, laquelle mourut en convulſion avec deux enfans dans le ventre, en la preſence de ſon propre pere & de ſon mari (qui tous deux faiſoient néanmoins profeſſion particuliere des accouchemens) eût été accouchée de la ſorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-mêmes, ils euſſent mandé quelqu'autre de leurs Confreres pour les aſſiſter en ce beſoin, il y auroit eu ſans doute beaucoup plus d'eſperance de ſauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laiſſer mourir comme ils firent ſans ce ſecours, qui luy étoit abſolument néceſſaire.

Mais ſi le Chirurgien reconnoît que l'enfant ſoit mort, & que ſa tête ſoit trop fortement engagée dans le paſſage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet ; en ſe comportant de la maniere que j'ay enſeignée au ſeiziéme chapitre de ce ſecond Livre, en parlant de la tête de l'enfant mort qui reſte au paſſage, ſans pouvoir ſortir à cauſe de ſa groſſeur. Monſieur *Boileau* mon Confrere,

peut témoigner que j'ay accouché en sa presence, il y a environ vingt-cinq ans, la femme d'un de ses amis, qui étant en travail de son premier enfant, avoit de continuelles convulsions depuis un jour & demi, qui l'avoient réduite à l'agonie, avec perte de toute connoissance; pour raison dequoy elle avoit été abandonnée de plusieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher: mais nonobstant le mauvais état où elle étoit, & le peu d'esperance qu'il y avoit qu'elle en pût rechapper, elle ne laissa pas de se porter bien ensuite, & je l'ay encore accouchée plusieurs autres fois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672, je fus en poste au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-sur-Oyse*, pour accoucher Madame *de Saint Ju*, fille de M. de *Chambly*; laquelle étant en travail de son premier enfant, fut surprise au commencement du deuxiéme jour de son travail, de convulsions très-violentes, qu'elle eut durant vingt heures; mais ayant été averti trop tard, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver assez à temps pour la secourir; car elle étoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit été auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, avoient trop differé pour la secourir, & l'avoient extrêmement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils purent son enfant par morceaux, luy ayant outre cela laissé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice; ce qui fut cause que la convulsion ne laissa pas de continuer, & que leur operation fut entiérement infructueuse à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures ensuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du délay de l'operation, qui fut causé par le Curé du lieu, qui soûtenoit positivement qu'on ne pouvoit pas baptiser un enfant au ventre de sa mere, & que dans le soupçon qu'on avoit qu'il pouvoit être encore vivant, on ne devoit pas hazarder sa vie pour sauver celle de sa mere. Mais un Religieux qui étoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faisoit la fonction de Prédicateur au même lieu, assûroit avec raison le contraire; qui est qu'on peut baptiser l'enfant au ventre de sa mere sans le voir, pourvu qu'on le puisse toucher, & que l'eau soit effectivement versée sur quelqu'une des parties de son corps; & qu'après cela fait, on devoit toûjours préferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les sauver tous deux; lequel sentiment fut suivi comme le meilleur; mais ce fut trop tard, comme j'ay dit; car la plus

grande partie du jour, & toute la nuit, ſe paſſerent à conſumer le temps inutilement, pour vuider la conteſtation du Curé & du Prédicateur, & pour faire venir des lieux circonvoiſins ces trois Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils purent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulſion, ſoit devant, ſoit après leur accouchement. Mais pour éviter, & prévenir un ſi fâcheux accident, il faut ſaigner ces ſortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe; outre quoy il les faut encore ſaigner auſſi-tôt qu'elles commencent d'être en travail, afin de diminuer la quantité du ſang, dont leurs vaiſſeaux ſont trop pleins, parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cauſe des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le tranſportent en trop grande abondance à la tête, & cauſent ordinairement par ce moyen, la convulſion. Pluſieurs femmes ſe ſont très-bien trouvées d'avoir ſuivi en cela mon conſeil, qui a été cauſe qu'elles ne ſont aucunement tombées en convulſion, comme elles avoient coûtume dans leurs précedens accouchemens; & il faut les ſaigner plûtût du bras que du pied; parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le ſang qui ſe porte en abondance à la tête, eſt bien plus promptement évacué par la ſaignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXIX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant eſt hydropique, ou monſtrueux.

L'Enfant peut être hydropique dans la Matrice, ou de la tête, qui eſt ce qu'on nomme *Hydrocephal*, ou de la poitrine, ou du ventre; & ſi ces parties ſont tellement remplies d'eau (comme je l'ai vû en quelques rencontres) qu'elles en ſoient beaucoup plus groſſes que n'eſt large le paſſage qui doit donner iſſuë à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puiſſe faire pour le pouſſer d'elle-même dehors, il eſt abſolument impoſſible qu'elle en vienne à bout, ſi elle n'eſt ſecouruë & aſſiſtée de l'art; comme encore s'il eſt monſtrueux, ou pour l'être ſimplement en groſſeur, ſoit de tout le corps, ſoit de quelque partie ſeulement, ou pour être joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui eſt hydropique par excès eſt vivant à l'heure de l'ac-

couchement, on ne peut pas l'exempter de mourir ; car pour sauver la mere, il faut percer la tête de l'enfant, ou le ventre, ou la poitrine, lorsque les eaux y sont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puisse après être tiré dehors ; à moins dequoy il faut nécessairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas sortir, & qu'y restant il tuë aussi la mere. C'est pourquoy pour la sauver, il sera de necessité indispensable de tirer l'enfant par art, puisqu'il est impossible qu'il vienne de lui-même ; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à son extrêmité, tel qu'est celuy qui est marqué par la lettre C. en la representation des instrumens qui est vers la fin de ce second Livre, le Chirurgien y procedant de cette façon.

Après avoir situé la femme selon que la commodité de l'operation le requerra, il introduira doucement sa main gauche au droit de la tête de l'enfant, si les eaux y sont contenuës, où étant, il la sentira fort grosse & étenduë, ses sutures fort separées, & ses os grandement éloignez les uns des autres, à cause de la distension qu'en font ces eaux enfermées au dedans ; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec sa main droite, le long du dedans de sa gauche ce couteau crochu, observant en l'introduisant, que sa pointe soit tournée vers elle, de peur de blesser la Matrice ; & l'ayant conduit jusques proche de la tête à l'endroit de quelqu'une de ses sutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture suffisante pour en faire sortir les eaux, après l'évacuation desquelles il lui sera très-facile de tirer l'enfant ; d'autant que pour lors les autres parties du corps sont ordinairement fort grêles & menuës. Si ces eaux étoient dans la poitrine ou dans le ventre, alors la tête de l'enfant n'étant pas grosse outre mesure, pourroit bien s'avancer jusques hors du passage, sans que le corps, qui seroit excessivement tumefié de ces eaux, pût venir plus avant, comme il arriva à cet enfant hydropique du bas ventre, dont j'ai rapporté l'histoire au Chapitre dix-huitiéme de ce second Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle est fort convenable en ce present lieu. La chose étant de la sorte, le Chirurgien coulera, comme il est dit, sa main gauche & l'instrument avec sa droite jusques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la même façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, après quoy il achevera l'operation sans grande peine.

On doit remarquer, qu'il est beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monstrueux, ou joint à quelqu'autre,

que celui qui eſt hydropique, comme nous venons de dire ; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite de quoy le reſte de l'operation eſt aſſez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtrueux, ou joint à quelqu'autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien ; car il eſt néceſſaire quelquefois, de ſeparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres ; ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter : auquel cas, on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau crochu avec la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſeparer ; ou étant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtrueux, au droit de leur articulation, & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſeparation au lieu où ils ſont joints enſemble ; enſuite de quoi on les tirera dehors l'un après l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, après avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ai déja fait voir au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la tête demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit être l'inſtrument avec quoi on peut commodément faire cette operation ; & j'ai dit qu'il doit être de la longueur d'un crochet ordinaire, pour plus grande ſûreté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel côté qu'on voudra ; & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſéparer. C'eſt pourquoi il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la Matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'operation ; laquelle ne pourroit pas être ſûrement ni commodément faite, ſi cet inſtrument étoit fort court comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & ſi preſſée dans la Matrice qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extrêmité des doigts ; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que très-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne voulût extraordinairement forcer &

violenter la Matrice ; pour raiſon dequoy la pauvre femme ſeroit en très-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXX.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUand l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt preſque toujours très-long & fort fâcheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoûtien, & étant devenu tout mollaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres ; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoyqu'il ſe preſente par la tête en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & même elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut être aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'art, dont elle a grand beſoin pour lors. Néanmoins avant que d'en venir à l'operation de la main, on tâchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation ; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſûr moyen ; car je n'approuve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la plûpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulſion de l'enfant mort dans la Matrice ; parce que ce ſont toutes drogues extrêmement chaudes & purgatives, qui peuvent cauſer dans la ſuite pluſieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dyſenterie, pertes de ſang, & relaxations & deſcentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez ſpecifiques, ce ſont remedes de Charlatans auſquels on ne ſe doit pas confier.

Tous les Auteurs défendent préciſément de faire extraction de l'enfant mort lorſqu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi-bains, & avec onctions d'huile ſouvent réïterées, afin d'appaiſer l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort :

Mais il eſt entiérement impoſſible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en eſt la veritable cauſe, reſte dans la Matrice; c'eſt pourquoi auſſi-tôt que le Chirurgien aura lieu d'y introduire ſa main, il faut qu'il en tire l'enfant ſans aucun délay; car c'eſt le ſeul moyen de faire ceſſer l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangrene à la partie, ſi on differoit l'operation; après quoy il n'y auroit plus aucune eſperance de pouvoir ſauver la vie à la femme.

J'ai ſouvent obſervé que les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement; & encore plûtôt ſi elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la Matrice, pour l'en tirer; à cauſe que pour lors la Matrice, qui avoit déja reçû une maligne impreſſion par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres temps.

Nous avons déclaré au chapitre douziéme de ce Livre, les ſignes qui font connoître que l'enfant eſt mort dans la Matrice, dont les principaux ſont, ſi la femme ne le ſent remuer, & ne l'a point ſenti il y a fort long-temps, ſi elle a grande froideur, douleur & peſanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, & s'il tombe comme une maſſe de plomb toûjours du côté qu'elle ſera couchée, s'il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'umbilic eſt ſorti de la Matrice, s'il eſt fletri & refroidi, & ſi on n'y ſent aucune pulſation; ſi la tête de l'enfant eſt toute mollaſſe, & ſi les os en ſont ſans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns ſur les autres à l'endroit des ſutures, & ſi lorſque quelques parties de ſon corps ſont hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en ſepare facilement, & que des humiditez noirâtres, fort puantes & cadavereuſes découlent & ſortent de la Matrice. Tous ces ſignes joints enſemble, ou la plus grande partie, nous feront connoître que l'enfant eſt aſſûrément mort; de quoy le Chirurgien étant certain, il fera ſon poſſible d'en faire l'extraction le plûtôt qu'il y aura lieu; auquel temps il fera ſituer la femme, comme nous avons ſouvent dit, après quoy l'ayant auparavant fait uriner, s'il eſt beſoin, avec une ſonde creuſe ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la veſſie, ſi l'enfant ſe preſente par la tête, & qu'elle ne ſoit pas trop engagée au paſſage, il la repouſſera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire ſa main

droite dans la Matrice, avec laquelle, l'ayant gliſſée par deſſous le ventre, il ira chercher ſes pieds, pour le retourner & le tirer en la façon ci-devant dite ; prenant bien garde que la tête n'en demeure accrochée au paſſage, & qu'elle ne s'y ſepare du corps ; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant étant fort corrompu & pourri, le Chirurgien n'obſerveroit pas les circonſtances que nous avons pluſieurs fois repetées ; c'eſt-à-dire, de luy faire venir (en faiſant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournées vers le deſſus ; & au cas que nonobſtant toutes ces précautions il arrivât que la tête demeurât ſeparée du corps dans la Matrice, à cauſe de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay ci-devant enſeigné au chap. 14. de ce ſecond Livre.

Mais ſi la tête de l'enfant ſe preſentant la premiere, étoit tellement avancée & engagée entre les os du paſſage, qu'elle n'en pût être repouſſée, pour lors étant bien certain par tous les ſignes ſe rencontrans enſemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il eſt aſſûrement mort, on le tirera en cette poſture, plûtôt que de trop violenter la femme en le repouſſant pour le retourner par les pieds : mais comme c'eſt un corps rond & gliſſant, à cauſe de ſon humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune priſe avec ſes doigts, qu'il ne ſçauroit pas même mettre au côté d'elle qu'avec peine, d'autant que le paſſage en eſt tout-à-fait occupé par ſa groſſeur. C'eſt pourquoy il prendra un crochet ſemblable à l'un des deux qui ſont marquez par les lettres A & B dans la repreſentation des inſtrumens, qui eſt miſe ſur la fin de ce ſecond Livre, lequel il pouſſera le plus avant qu'il pourra ſans violence, entre la Matrice & la tête de l'enfant, obſervant de le conduire au dedans d'une de ſes mains, & de mettre ſa pointe vers la tête ; où étant il l'en accrochera, tâchant de luy donner une priſe aſſez forte ſur un des os du crane, en telle ſorte qu'il ne puiſſe gliſſer, y faiſant imprimer l'extrêmité de cette pointe, laquelle doit être forte pour ne pas ſe rebrouſſer ; après quoy, ce crochet étant ainſi bien affermi ſur la tête, il la tirera dehors, mettant au côté oppoſite l'extrêmité des doigts de ſa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du paſſage ; ſe ſervant encore pour ce faire, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis de la même maniere que le premier, au côté oppoſite de la tête, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux côtez.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût poſſible de pouſſer tout d'un coup

le

le crochet ſi avant, qu'on lui pût donner une priſe ſuffiſante pour en tirer entiérement la tête de l'enfant; mais comme aſſez ſouvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la tête, on l'accrochera premierement de la façon que nous diſons ſur le milieu de l'un des os parietaux, afin de lui donner une priſe ferme & ſtable; & quand par le premier coup de crochet mis de la ſorte, on l'aura un peu tirée à ſoi, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la priſe encore plus forte, & ainſi ſucceſſivement, l'ôtant & le refichant, juſqu'à ce qu'on ait entiérement fait paſſer la tête, après quoi la tirant incontinent avec les mains ſeules, on fera entrer les épaules au paſſage qu'elle occupoit; où étant, on coulera, s'il eſt beſoin, un ou deux doigts de chaque main, juſques ſous les aiſelles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors; ce qu'étant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reſte de l'operation comme on ſçait, prenant garde en ce faiſant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui eſt attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vienne à quitter priſe, & à ſe rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption. Mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la tête de l'enfant mort, avec un inſtrument de mon invention, auquel j'ai donné le nom de *Tire-tête*, dont on peut voir la figure repreſentée à la fin de ce ſecond Livre, auquel lieu j'ai enſeigné le moyen de ſe bien ſervir de cet inſtrument, dont l'uſage eſt incomparablement meilleur en cette occaſion que celui des crochets.

Devant que de tirer ainſi l'enfant mort, qui preſente la tête la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle ſoit en bonne ſituation; car ſi elle étoit de côté, elle ſeroit beaucoup plus difficile à tirer de la ſorte, à cauſe que la tête de l'enfant mort qui eſt mollaſſe, étant plus longue que large, ſa longueur ſe convertit en largeur & groſſeur, quand elle n'eſt pas en figure droite dans le paſſage; ce qui l'empêche par ce moyen de pouvoir ſortir. Il faut encore bien obſerver de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, ſans la dépecer par morceaux, afin que par ſa ſortie, elle trace & faſſe le paſſage au reſte du corps, & pour pluſieurs autres raiſons très-conſiderables que j'ai expliquées au ſeiziéme chapitre de ce ſecond Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu ci.

Mais ſi l'enfant mort preſentoit un bras juſques à l'épaule, tel-

lement bouffi & tumefié, qu'il fallût faire trop de violence à la femme pour le remettre ; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu ; moyennant quoi il ne ſera pas beſoin de biſtori, ni de ſcie ou de tenaille inciſive pour le ſeparer, comme veulent les Auteurs ; ce qui ſe fera fort facilement de la maniere, ſans un ſi grand appareil, à cauſe de la molleſſe & délicateſſe de ſon corps ; enſuite de quoi le bras ainſi ſeparé n'occupant plus le paſſage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire ſa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a été dit ; obſervant toûjours après qu'il aura ainſi fait l'extraction de l'enfant mort, de raſſembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut compoſer tout le corps, & de connoître par ce moyen s'il n'en eſt rien reſté dans la Matrice.

Quoique le Chirurgien ſoit certain que l'enfant ſoit mort dans la Matrice, & qu'il ſoit néceſſaire d'en faire extraction par art, il ne faut pas néanmoins qu'il ſe ſerve toûjours d'abord des crochets ou d'autres inſtrumens, car il ne doit les employer que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle eſt, comme auſſi de pouvoir tirer l'enfant autrement ; parce qu'aſſez ſouvent, quoiqu'il ait fait tout ce que l'art commande, les perſonnes qui ne ſe connoiſſent pas à la choſe, croyent qu'il a tué lui-même avec ſes inſtrumens l'enfant qui étoit mort il y avoit plus de trois jours ; & ſans autre raiſonnement, ni plus grande connoiſſance de cauſe, pour récompenſe d'avoir ſauvé la vie à la mere, lui jettent ainſi le chat aux jambes, en l'accuſant d'une choſe dont il eſt tout-à-fait innocent, & même d'être cauſe de la mort de la femme, ſi elle vient par malheur à déceder enſuite ; & pour toutes loüanges & remercîment, le traitent de boucher & de bourreau ; à quoi aident ordinairement pluſieurs Sagefemmes, qui ſont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont beſoin de leur ſecours, tant elles ont peur d'être blâmées d'eux, pour avoir été elles-mêmes (comme aucunes ſont ſouvent) cauſe de la mort des enfans, & des fâcheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait ſecourir aſſez tôt, & dès le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement paſſer leur capacité. C'eſt pourquoi le Chirurgien ne ſe ſervira donc que le plus tard qu'il pourra des inſtrumens, & il fera auſſi ſon poſſible,

autant que la choſe le permettra, d'amener les enfans entiers, quoique morts, & non par pieces & par morceaux, afin d'ôter aux méchans & aux ignorans, tout prétexte de le pouvoir blâmer. Je dis autant que la choſe le permettra, c'eſt-à-dire, la ſûreté de la vie de la femme qui eſt entre ſes mains; car pour la lui conſerver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainſi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-même, en la tourmentant avec une exceſſive violence, pour le tirer tout entier. Mais en un mot, il faut toûjours faire en conſcience ce que l'art commande, ſans ſe ſoucier de ce qu'on peut dire après; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à ſon devoir qu'à ſa réputation; quoi faiſant, il en doit eſperer de Dieu la récompenſe

CHAPITRE XXXI.

Deſtruction de la Mole & du Faux-germe.

APrès avoir aſſez amplement parlé au chapitre 10. du 1. Livre, des cauſes, des ſignes, & des differences de la mole & du faux-germe, & montré comme la mole provient toûjours du faux-germe, & que tous les prétendus faux-germes ont été des vrais germes dans les premiers jours de la conception; & ne ſont effectivement que de petits arrierefaix, comme je l'ai expliqué en ce lieu; il ne nous reſte qu'à faire connoître de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps étranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puiſſe pas procurer l'expulſion; laquelle eſt fort difficile quand ils y ſont adherans, & principalement celle de la mole, qui n'étant tirée dehors, y demeure par fois ainſi attachée (ſi nous en croyons quelques autres) durant deux ou trois années entieres, & même quelquefois durant tout le reſte de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré*; au ſujet de quoi il recite l'hiſtoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-ſept ans, de laquelle il dit avoir lui-même fait l'ouverture après ſa mort. *Schenkius* au 4. Livre *de ſes Obſervations*, rapporte encore pluſieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la mole apporte, on procurera donc au plûtôt ſa ſortie, tâchant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puiſſe expulſer d'elle-même; pour lequel ſujet on lui fera prendre quelque medicament purgatif, ſi elle n'a pas de fiévre,

ni perte de sang ; & dans le même tems qu'on connoîtra que le remede commencera d'operer, on lui donnera un clystere un peu fort & âcre, qu'on pourra réïterer autant de fois qu'il sera jugé nécessaire, afin de lui exciter des épreintes qui puissent faire dilater la Matrice pour donner passage à la mole ; observant aussi de faire relâcher la Matrice, en humectant souvent avec onctions d'huiles & de graisses émollientes, n'obmettant pas encore la saignée du pied, & le demi-bain, en cas de nécessité.

La mole ne manquera pas d'être expulsée par ces remedes, pourvû qu'elle ne soit que de grosseur mediocre, & qu'elle ne soit point adherente, ou très-peu à la Matrice ; mais si elle est fortement attachée en son fond, ou qu'elle soit effectivement grosse, la femme aura bien de la peine d'en être délivrée, sans l'assistance de la main du Chirurgien ; auquel cas, après qu'il aura situé la femme, comme pour extraire l'enfant mort, il coulera sa main dans la Matrice, si elle est suffisamment dilatée, pour en tirer la mole dehors, se servant, si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas passer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement ; parce que c'est un corps mollasse & tout charnu, qui obéït plus facilement que l'enfant) d'un crochet, ou du couteau, pour la tirer, ou pour la separer en deux, ou en plusieurs parties, selon que la nécessité le requerera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en separera doucement avec le bout de ses doigts, dont les ongles seront bien rognez, les mettant peu à peu entre la mole & la Matrice, commençant par le côté où elle n'est pas si adherente, & poursuivant ainsi jusques à ce qu'elle soit entiérement détachée ; prenant bien garde, si elle tient trop, de ne pas déchirer ni intereſſer la propre substance de la Matrice, y procedant de la maniere que nous avons enseignée, en parlant de l'extraction de l'arriere-faix demeuré dans la Matrice quand le cordon est rompu.

La mole n'a jamais aucun cordon qui lui soit attaché, ni pareillement aucun arriere-faix duquel elle puisse recevoir sa nourriture ; mais elle-même la tire immédiatement des vaisseaux de la Matrice, à laquelle elle est presque toûjours adherente & jointe en quelque endroit. La substance de sa chair est aussi beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix, & elle est même par fois schyrreuse ; ce qui fait qu'elle est bien plus difficilement separée de la Matrice ; & quelquefois même la substance de la mole & celle de la Matrice sont si confuses ensemble, comme j'ai déja dit autre part, qu'elles ne composent toutes deux qu'un même corps ; ce qui fait que pour

lors la maladie eſt entiérement incurable : car cette eſpece de mole ne pouvant pas être expulſée, ni tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en groſſeur, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme, après lui avoir fait mener long-tems une vie languiſſante. C'eſt ce *qu'Hypocrate* a très-bien remarqué parlant de la mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Il repete encore la même choſe en mêmes termes, au Livre intitulé *De Sterilibus.*

Pour ce qui eſt du faux-germe, encore qu'il ſoit bien plus petit que la mole, il ne laiſſe pas auſſi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cauſe d'une grande perte de ſang qui ſurvient preſque toûjours lorſque la Matrice tâche de l'expulſer, laquelle ne ceſſe ordinairement qu'après qu'il eſt ſorti ; d'autant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par leſquels le ſang eſt excité à fluer, & comme exprimé des vaiſſeaux qui en ſont ouverts.

Le meilleur & le plus aſſûré remede qu'on puiſſe donner à la femme en cette occaſion, eſt de tirer au plûtôt le faux-germe, parce que la Matrice a ſouvent bien de la peine à le pouſſer dehors, ſi elle n'y eſt aidée ; à cauſe qu'étant toûjours aſſez petit, l'impulſion que peut faire la femme de ſon côté en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps, qui eſt contenu dans la Matrice, n'en fait pas grande diſtenſion, que quand il a quelque groſſeur conſiderable ; car pour lors, elle eſt bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il ſe rencontre ſouvent auſſi qu'on a bien ne la peine à faire extraction de ces faux-germes ; parce que la Matrice ne s'ouvre & ne ſe dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il eſt fort petit, auſſi eſt ſon ouverture ; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans ; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non-ſeulement d'y porter la main entiere, mais même quelques doigts ſimplement, avec leſquels il eſt obligé de faire ſon operation le mieux qu'il lui eſt poſſible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé ſa main, il la gliſſera dans le col de la Matrice juſques à l'orifice interne, qu'il rencontrera quelquefois fort peu dilaté ; où étant, il y introduira tout doucement un de ſes doigts, qu'il tournera auſſi-tôt, & fléchira de côté & d'autre, juſques à ce qu'il ait fait en ſorte d'y en gliſſer un deuxiéme, & enſuite un troi-

siéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire sans violence; mais souvent on a assez de peine d'y introduire seulement deux; ce qu'ayant fait, il prendra entr'eux, le faux-germe qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de sang caillé qui pourroient y être, après quoi la perte de sang cessera indubitablement, s'il ne laisse aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ai vû arriver en beaucoup de rencontres, où je me suis comporté de la façon. Mais si son orifice interne ne pouvoit être dilaté que pour y mettre avec peine un seul doigt, & que pour ce sujet le faux-germe ne pût pas être tiré de la Matrice; alors le Chirurgien y ayant introduit, le plus avant qu'il pourra sans violence, le doigt indice de sa main droite, il le tournera doucement tout autour du faux-germe, pour le détacher d'avec la Matrice, afin qu'il en puisse être après d'autant plûtôt expulsé, ou bien qu'étant mortifié par ce moyen, il puisse peu à peu se dissoudre en suppuration dans la suite, y aidant comme j'ai enseigné qu'il falloit faire à l'arrierefaix qui est resté dans la Matrice: car j'ai très-souvent vû les pertes de sang, causées seulement par de simples faux-germes, s'arrêter aussi-tôt que ces corps étranges n'avoient plus aucune communication de vie avec la Matrice, comme il arrive dès le moment qu'ils n'y sont plus adherens.

Mais si nonobstant cela le flux de sang étoit si excessif, qu'il mît la femme en danger très-prochain de la vie; alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de sa main gauche, prendra de la droite un instrument appellé *Bec de gruë*, ou plûtôt une tenette, pareille à celle qui est marquée par la lettre H. en la representation des instrumens mises vers la fin de ce second Livre; le bout de laquelle il glissera le long de son doigt, pour tirer dehors avec cet instrument, le corps étrange qui est dans la Matrice; prenant bien garde à ne la pas pincer, & observant que l'instrument soit toûjours conduit par ce doigt premierement introduit; lequel fera distinguer & connoître par son attouchement le corps étrange d'entre la substance de la Matrice, ainsi faisant, ne le pouvant pas autrement, il ne laissera pas d'en venir à bout. Je me suis avisé de faire faire un pareil instrument, après m'être trouvé en une occasion où il m'auroit bien servi si je l'avois eu; & je tirai avec cet instrument, il y a quelques années (y procedant comme je viens d'enseigner) un faux-germe de la grosseur d'une noix, à une femme, qui sans doute seroit morte le même jour, pour l'effroyable perte de sang qu'il lui avoit causée; laquelle cessa aussi-tôt que je lui eus

ainſi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pu tirer autrement ; d'autant que l'orifice interne de la Matrice n'étoit ouvert, & ne ſe pouvoit dilater que pour y mettre un ſeul doigt de la façon que j'ai dite : outre que l'accident preſſant extraordinairement, le délai de l'operation eût été indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en eſt depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien obſerver, en faiſant extraction de la mole ou du faux-germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire enſorte que la portion du corps étrange qu'il aura premierement priſe, ne s'en ſepare ; ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement ; car c'eſt pour l'ordinaire la partie la plus fragile & la plus mollaſſe qui ſe preſente à l'orifice interne pour ſortir. C'eſt pourquoi l'ayant priſe avec ſes doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de côté & d'autre, tâchant toûjours, en conſervant cette premiere priſe ſans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, juſques à ce qu'il l'ait entierement fait ſortir de la Matrice ; recommandant cependant à la femme de lui aider de ſon côté ; ce qu'elle fera en retenant ſon haleine & pouſſant fortement en bas, dans le même tems que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ai dit ci-devant que le meilleur & le plus aſſûré remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui a un faux-germe, eſt de le tirer avec la main ; ce que je conſeille de preferer, autant qu'il ſe peut faire, à tous ces breuvages que la plûpart des Sagefemmes, & pluſieurs autres perſonnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulſion de ce corps étrange ; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puiſſent produire l'effet qu'on eſpere ſouvent inutilement, il ſe paſſe du tems, durant lequel la Matrice qui étoit un peu ouverte, ſe referme quelquefois entiérement ; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant être expulſé, s'y corrompt ; après quoi il cauſe de très-pernicieux accidens, ainſi qu'il étoit arrivé à la femme d'un des amis de Monſieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tirai en ſa preſence un faux-germe tout corrompu, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui auroit été capable de la faire mourir, s'il eût reſté plus long-tems dans ſa Matrice. Outre cela, c'eſt que toutes ces ſortes de drogues étant, comme j'ai déja dit autre part, extrêmement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de ſang, ainſi que je l'ai vû arriver à la femme

d'un Huiſſier au Châtelet de Paris, laquelle, après avoir pris un breuvage que ſa Sagefemme lui avoit donné pour lui faire vuider un faux-germe, eut une ſi prodigieuſe perte de ſang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extrêmité de la vie, qu'elle alloit perdre, ſi je ne fuſſe ſurvenu dans ce moment, pour lui tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en preſence d'un Medecin, & de cette Sagefemme; après quoi la perte de ſang ceſſa incontinent, & la malade revint en bonne ſanté. C'eſt ce que j'ai encore vû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ai donné un pareil ſecours avec un auſſi heureux ſuccès.

Mais ſur toutes choſes dans l'uſage de toutes ſortes de remedes, tant pris dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que penſant ſeulement procurer l'expulſion d'une mole, qu'on croiroit fauſſement être contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ai quelquefois vû faire à des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas bien en l'art, dont j'ai rapporté pluſieurs exemples très-conſiderables, qu'on peut voir dans le livre de mes Obſervations.

CHAPITRE XXXII.

De l'Operation Ceſarienne.

LOrſque la femme groſſe eſt effectivement en travail, il arrive très-rarement que le Chirurgien expert ne puiſſe pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par pieces; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, ſelon que la choſe le requiert, de la maniere que nous avons ci-devant fait connoître dans chaque chapitre en particulier, en parlant de tous les differens accouchemens contre nature, ſans qu'il ſoit néceſſaire, que par un trop grand excès d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la ſection Ceſarienne pendant que la mere eſt vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-mêmes pratiqué; ce que pluſieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magiſtrats devroient empêcher.

A la verité, ils ſembleroient avoir quelque prétexte d'excuſe légitime, de faire ainſi mourir martyres ces pauvres femmes, ſi c'étoit pour en tirer un ſecond *Scipion l'Afriquain* (lequel au rapport de *Pline* au 9. chap. du 7. livre de l'Hiſtoire Nat. nâquit de la

la ſorte, & fut pour ce ſujet ſurnommé *Ceſar*) ou bien pour ſauver la vie à quelque grand & nouveau Prophéte. Il s'eſt bien vû du tems des anciens Payens, qu'on a ſacrifié des victimes innocentes pour le ſalut de tout un public, mais non pas pour celui d'un particulier. Je ſçai bien qu'ils ſe couvrent du prétexte de pouvoir donner Baptême à l'enfant, qui autrement ſeroit en grand danger d'en être privé, parce que la mort de la mere eſt ordinairement cauſe de celle de l'enfant; mais j'ignore qu'il y ait jamais eu aucune loi chrétienne ni civile, qui ordonnât de tuer ainſi la mere pour ſauver l'enfant. C'eſt plûtôt pour ſatisfaire à l'avarice de certaines gens, qui ſe mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui lui puiſſe ſurvivre; non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter après; pour raiſon de quoi ils donnent volontiers leur conſentement à une ſi cruelle operation; ce qui eſt une très-damnable adreſſe.

S'ils diſent, pour rendre en apparence la choſe moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme eſt à l'extrêmité de la vie, à cela je répons que ſouvent la nature ſe releve de bien loin, contre toute notre eſperance; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper enſuite, c'eſt ce que je leur nie abſolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eu mauvaiſe iſſuë, la mort de toutes les femmes s'en étant peu après enſuivie. C'eſt pourquoi je louë grandement *Guillemeau*, qui, pour deſabuſer le public d'une ſi méchante & ſi pernicieuſe pratique, dit, en parlant de cette fatale operation, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir faite en deux rencontres, en la preſence d'*Ambroiſe Paré*, & l'avoir vû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens très-habiles, qui n'obmirent aucune circonſtance pour la faire bien réüſſir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait vû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoître à la poſterité qu'il ait été capable de conſentir à une telle cruauté; mais il ſe contente ſeulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'après le décès de la femme, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle en rechappe, non-ſeulement à raiſon de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce ſujet au ventre; mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'exceſſif flux de ſang qui y ſurviendroit dans le même moment, à quoi j'ajoûterai, que ceux qui pratiquent cette horrible operation, ne l'entreprennent ordinairement qu'après qu'une femme a été durant pluſieurs

jours en travail, ſans pouvoir accoucher; auquel tems la Matrice a beaucoup ſouffert par quantité de douleurs inutiles, qui lui ont cauſé une inflammation de toute ſa ſubſtance, laquelle venant pour lors à être inciſée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toûjours à la mort certaine de la femme.

On voit néanmoins, contre le ſentiment de ces deux fameux Chirurgiens, des temeraires, qui ſoûtiennnent opiniâtrement (comme fait *Rouſſet* (qu'il n'eſt pas impoſſible que la femme en revienne; parce qu'ils ont vû quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort ſont ſortis par des abſcès du ventre, après que les chairs s'en étoient allées en ſuppuration par les voyes naturelles; leſquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & même le ventre; enſuite de quoi ayant été ainſi tirez, les femmes en ſont nonobſtant cela réchappées; & que d'autres auſſi ne ſont point mortes, auſquelles la Matrice après ſa précipitation & ſon entiere pourriture, a été tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obſtiner à ne pas ajoûter foi aux choſes que l'experience a montrées pluſieurs fois, comme celle-là, que je crois être arrivée, & pouvoir encore arriver, auſſi-bien qu'eux (quoique très-rarement.) Cependant il ne s'enſuit pas qu'il en ſoit de même de cette operation Cefarienne; car on y fait en un inſtant une grande playe au ventre & à la Matrice, qui cauſe toûjours la mort ſubite à la pauvre femme, ou fort peu de tems après. Mais quand la nature vient elle-même à ſéparer, & à percer ſes parties par le moyen de ces os, pour le jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle ſe fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir été bien ſecouruë dans le tems par gens experts en l'art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & à meſure qu'elle chaſſe ainſi ces corps étranges hors de de la Matrice, elle la réünit & rejoint en même-tems, à proportion, & ſans aucun flux de ſang; ce qui arrive tout au contraire dans l'operation qui ſe fait par l'art; & s'il eſt vrai qu'il y ait jamais eu quelques femmes qui en ſoient rechappées, nous devons croire que ç'a été miraculeuſement, & par la volonté expreſſe de Dieu, qui peut, lorſqu'il le veut, reſſuſciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il lui plaît, plûtôt que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir ſeulement oüi dire à quelques commeres, aſſûrent qu'elles connoiſſent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainſi ouvert le côté

pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus, il s'en rencontre qui diſent en ſçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois conſecutivement cette operation Ceſarienne, ſans en être mortes; & pour mieux affirmer une menterie ſi inſigne, qu'elles ont ſeulement entendu reciter à d'autres, & qu'après avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mêmes veritables, comme ſi elles avoient vû la choſe de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonſtances, & tant de tenans & aboutiſſans, qu'elles en perſuadent facilement ceux qui n'en connoiſſent pas l'impoſſibilité.

Il s'en voit même d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abſcès qu'elles ont eûs au ventre enſuite de leur couche, veulent perſuader qu'on leur a tiré l'enfant par cet endroit; au ſujet de quoi je reciterai ce que j'ai une fois vû moi-même, touchant une femme groſſe qui étoit en l'année 1660. à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorſque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, ſoit par malice, feignant de croire la choſe, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes groſſes qui étoient audit Hôtel-Dieu, comme auſſi à une infinité d'autres perſonnes, & entr'autres à une bonne vielle Religieuſe qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la mere *Bouquet* (laquelle préſidoit pour lors en la ſalle des Accouchées, dont elle étoit comme la Déeſſe *Licine*) qu'elle apprehendoit extrêmement qu'on ne fût obligé de lui ouvrir le côté pour l'accoucher, ainſi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant; pendant lequel tems elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes perſonnes, chacune deſquelles l'avoit peut-être encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une cicatrice, par où elle diſoit que les Chirurgiens lui avoient tiré ſon enfant hors du ventre. Elle pria pour ce ſujet la mere *Bouquet* de me la recommander, deſirant être plûtôt accouchée par moi qui étois Chirurgien, afin d'en être plus ſûrement ſecouruë au beſoin, que par la Sageferame. Cette bonne Religieuſe m'étant venuë dire la choſe, comme elle la croyoit être effective, ſuivant le recit de l'autre, je lui témoignai que n'étant pas aſſez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eût fait l'operation Ceſarienne à cette femme, comme elle l'en avoit perſuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout preſentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-même toutes les circonſtances. Auſſi-tôt elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille choſe qu'elle lui avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogé, pour ſçavoir par

quel lieu on lui avoit ainſi tiré ſon enfant, & ſi elle avoit ſenti grande douleur en cette operation ; elle me dit que non, ne s'en ſouvenant pas à cauſe qu'elle avoit perdu pour lors toute connoiſſance, laquelle ne lui étoit revenuë que cinq ou ſix jours après. Je lui demandai comment donc elle étoit certaine qu'on lui eût tiré ſon enfant par inciſion du ventre, puiſqu'elle n'avoit aucune connoiſſance en ce tems ? Elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient aſſûrée, & en même inſtant elle me montra une grande cicatrice, ſituée juſtement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des côtes, où elle avoit eû un grand abcès, dont cette cicatrice étoit reſtée ; que lorſque je lui eus dit, que la poitrine n'étoit pas le lieu d'où ſon enfant devoit avoir été tiré, & que je lui eûs fait connoître par raiſonnement l'impoſſibilité de la choſe qu'elle avoit cruë, & perſuadée à toutes ces femmes de l'Hôtel-Dieu, comme auſſi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu déſabuſées ; & encore bien plus, quand trois jours après cette conference je l'eus accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoique ce fût d'un fort gros enfant, qui vint en peu de tems, d'autant qu'elle avoit le paſſage extrêmement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les hiſtoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occaſion, on trouveroit toûjours que ce ſont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rouſſet*, en ſon enfantement Ceſarien, n'en ont pas eu d'autre que la réverie, le caprice, & l'impoſture de leurs Auteurs.

Mais ſi pour toutes ces raiſons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere eſt vivante, quoiqu'il ſoit certain que l'enfant le ſoit auſſi (ce qui néanmoins eſt quelquefois trés-douteux) car, je vous prie, quelle infamie ſeroit-ce pour lui, ſi ayant ainſi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant ? à plus forte raiſon s'en doit-il abſtenir quand il eſt bien aſſûré qu'il eſt mort. C'eſt pourquoi il le doit plûtôt tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par la voye naturelle, que de martyriſer ainſi la mere, pour l'avoir tout entier, & ſi la Matrice étoit ſi peu ouverte qu'il ne pût pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plûtôt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les paſſages par art, comme nous avons dit ci-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de deſeſpoir, en faiſant cette operation Ceſarienne, qu'on ne doit jamais

entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent après le decès de la mere.

C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord ; Voici comme je la prouve facilement : en réfutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, pour établir la prétenduë neceſſité de cette operation Ceſarienne, durant que la femme eſt vivante ; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies, ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Baptême, doit être préferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation Ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque même de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant. Mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Baptême à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, étant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps ; & il ſeroit inutile d'alleguer, que l'eau n'y peut pas être conduite, à cauſe que l'enfant eſt enveloppé de ſes membranes, qui en empêchent ; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre très-aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, après quoi on peut toucher effectivement ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'étant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de réfuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord, que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant ; parce que ſi elle y étoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fût, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir baptiſer ainſi l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand même il faudroit uſer de violence pour dilater de force avec quelque inſtrument cet orifice interne, au cas qu'il ne le fût aucunement ; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril à la mere que l'operation Ceſarienne. De ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptiſant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner après cela, ſi ſa vie corporelle eſt préferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours préferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſça-

vent. C'eſt pourquoi on ne doit jamais entreprendre l'operation Ceſarienne ; parce qu'elle ſeroit très-aſſurément cauſe de la mort de la mere ; au lieu de quoi on la fera promptement ſecourir par des gens experts, qui, après avoir baptiſé l'enfant comme nous diſons au cas qu'il fût vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier avec les ſeules mains par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils ſont bien entendus en leur art, ou bien avec les inſtrumens, s'ils y ſont indiſpenſablement obligez pour ſauver la vie à la mere. Je ſçai bien qu'à cette occaſion les plus ſcrupuleux peuvent alleguer le paſſage du 3. Chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, où il eſt dit, *Non faciamus mala ut veniant bona.* Qu'il ne nous eſt pas permis de faire du mal, afin qu'il en arrive un bien. Mais c'eſt mal entendre la penſée de l'Apôtre, que de l'expliquer ainſi ; car tant s'en faut que ce ſoit un mal, que de ſauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec ſon enfant, c'eſt effectivement un grand bien ; & au contraire, ce ſeroit commettre un veritable homicide, ſi pouvant lui donner ce ſecours, on le lui dénioit. *Occidit enim quiſquis ſervare poteſt, nec ſervat.* De ſorte que, comme dit très-bien *Tertullien* au 13. chap. du Liv. de l'Ame, c'eſt une cruauté neceſſaire de donner en cette occaſion la mort à l'enfant puiſqu'il feroit très-certainement mourir ſa mere, s'il demeuroit en vie. Voici les paroles de ce grand homme, que j'ai déja raportées autre part pour une même intention : *Atquin & in ipſo adhuc utero infans trucidatur, neceſſaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ni volontairement l'enfant ; mais l'operation qu'on fait ainſi dans la ſeule intention de ſauver la vie de la mere, avance ſeulement de quelques momens la mort corporelle de l'enfant qui ne pourroit jamais éviter ſans être très-certainement homicide de ſa mere, comme dit *Tertullien*, de quoi nous ſerions nous-mêmes cauſe, ſi nous ne l'empêchions, le pouvant faire.

Il y a néanmoins des occaſions où on pourroit dire, que la vie corporelle de l'enfant doit être preferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation Ceſarienne, pour conſerver la vie de l'enfant, comme il pourroit arriver qu'on ſeroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit être le ſucceſſeur de quelque grand Royaume ; parce que le ſalut du public eſt preferable à celui d'un particulier. C'eſt ainſi qu'*Henry VIII.* qui regnoit en Angleterre du tems que *François I.* regnoit en France, permit qu'on fît à *Jeanne Scymer* ſa

troiſiéme femme, à laquelle on fit la ſection Ceſarienne par le conſeil des Medecins, pour tirer de ſon ventre *Edoüard VI.* qui a depuis ſuccedé à la Couronne d'Angleterre ; preferant ainſi la vie de cet enfant à celle de ſa mere, qui mourut quelques jours après cette cruelle operation. Mais je laiſſe cette queſtion à décider au Caſuites, pour ſçavoir ſi cette operation peut être permiſe en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant, qui eſt encore dans le ventre de ſa mere, ſoit mâle ou femelle, ni même qu'il puiſſe vivre long-tems, & ſi ſur une ſimple eſperance d'avoir un ſucceſſeur tel qu'on le ſouhaite, on peut martyriſer la mere de la ſorte, la vie de laquelle doit, ce me ſemble, être toûjours preferée à celle de l'enfant ; car revenant en ſanté, on peut eſperer qu'après avoir remedié aux cauſes qui l'avoient empêché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle ſe délivrera enſuite plus heureuſement. Mais pour ne faire pas un plus long diſcours je conſeille ceux qui voudront être entierement éclaircis de tous les cas de conſcience qui peuvent concerner une ſi importante matiere, de conſulter le Livre que *Theophyle Raynaud* Jeſuite en a fait ; dans lequel il explique ſçavamment, & reſout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'eſt pourquoi revenons à notre theſe, qui eſt qu'on ne doit jamais, en quelque occaſion que ce ſoit, entreprendre cette operation qu'incontinent après le decès de la mere ; auquel ſe trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais preſentement d'écrire, tant pour l'eſperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nâquit de la ſorte, ainſi que rapporte *Pline*, lequel marque poſitivement que ce fut, *enctâ parente*, après la la mort de ſa mere, que pour ſatisfaire à la loi, qui défend très-expreſſément d'enterrer une femme groſſe, ſans lui avoir tiré ſon enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout, comme il eſt requis, lorſqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprêtera promptement toutes les choſes neceſſaires à ſon operation, pour ne perdre aucun tems ; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-être tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme eſt prête à rendre l'ame, qu'on lui mette quelque choſe entre les dents pour lui tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la Matrice ; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air,

& quelque ſorte de rafraîchiſſement, il ne ſoit pas ſitôt ſuffoqué; mais cela ne peut aucunement ſervir, parce que l'enfant n'eſt vivifié que par le ſang de la mere, & ne peut aucunement reſpirer quand il eſt dans la Matrice: c'eſt pourquoi ſi le Chirurgien uſe de cette pratique, que ce ſoit plûtôt pour contenter les aſſiſtans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fût néceſſaire. Auſſi-tôt donc que la femme aura jetté le dernier ſoûpir, & qu'elle ſera morte (de quoi il fera auſſi demeurer d'accord tous les aſſiſtans) il commencera ſon operation, pour tirer l'enfant hors de la Matrice par l'inciſion du ventre.

La plûpart des Auteurs veulent qu'on la faſſe au côté gauche du ventre, diſant qu'il eſt plus libre, à cauſe du foye qui eſt au côté droit; mais ſi on en veut croire mon ſentiment, elle ſera bien mieux, & plus adroitement pratiquée en faiſant l'ouverture juſtement au milieu du ventre, entre les deux muſcles droits; car en cet endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper; mais elle ne ſe peut pas faire à côté, ſans inciſer les deux muſcles obliques & le tranſverſe, leſquels étant couchez l'un ſur l'autre forment une épaiſſeur aſſez conſiderable, outre qu'il en ſort bien plus de ſang que vers le milieu du ventre. Ce n'eſt pas qu'il importe que ce ſang s'écoule, comme il ne laiſſe pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer; mais parce qu'il empêche par ſa ſortie de voir diſtinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une ſituation où ſon ventre ſoit un peu éminent, prendra un bon & fort ſcalpelle, bien tranchant d'un ſeul côté, ſemblable à celui qui eſt marqué par la lettre F, en la table des inſtrumens qui eſt après ce chapitre, avec lequel il fera au plus vîte, & tout d'un coup, où à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande ſûreté) une inciſion au milieu du ventre entre les deux muſcles droits juſques au peritoine, de la longueur & étenduë de la Matrice, ou environ; après quoi il percera ſimplement avec la pointe de ſon inſtrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de ſa main gauche, dans laquelle il les introduira auſſi-tôt pour l'inciſer en le ſoûlevant avec eux, & conduiſant l'inſtrument, de peur qu'il ne pique les inteſtins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens; ce qu'étant fait, il verra incontinent paroître la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la même maniere qu'il aura fait l'inciſion du peritoine; prenant bien garde à ne pas enfoncer ſon inſtrument tout d'un

coup

coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaiſſe d'un ou de deux travers de doigt, comme la plûpart des Auteurs aſſûrent contre la verité; en quoi il ſe tromperoit auſſi bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la choſe; car il eſt certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y eſt encore contenu avec ſes eaux; plus d'une ſeule ligne d'épaiſſeur, qui eſt à peu près celle que peut avoir un de nos écus d'argent; quoi qu'ils nous ayent tous chanté, que par la providence divine, & une choſe miraculeuſe, plus elle s'étend dans la groſſeſſe, plus elle devient épaiſſe, ce qui eſt abſolument faux. Il eſt bien vrai ſeulement qu'elle l'eſt un peu plus en ce tems à l'endroit où l'arrierefaix y eſt adherent, auquel lieu ſa ſubſtance eſt pour lors comme ſpongieuſe; mais dans tout le reſte de ſon étenduë & de ſa circonference, & principalement en ſa partie antérieure, elle eſt extrêmement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle ſe dilate, juſques à ce qu'ayant été vuidée par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'epaiſſir en contractant & ramaſſant en ſoi-même toute ſa ſubſtance, qui étoit auparavant extraordinairement étenduë. C'eſt ainſi, ſuivant que je l'ai plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui ſervent à la génération, que la veſſie de l'urine, qui étant pleine eſt extrêmement mince, nous paroît de l'épaiſſeur d'un demi travers de doigt, lorſqu'elle eſt tout-à-fait vuide; laquelle venant dérechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y áfluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle ſe dilate. Après donc avoir ainſi fait ouverture de la Matrice, il inciſera pareillement les membranes de l'enfant, ſe gardant bien de le bleſſer avec l'inſtrument; enſuite de quoi il le verra incontinent paroître, & le tirera dehors au plûtôt, avec l'arrierefaix qu'il ſeparera promptement du fond de la Matrice; & reconnoiſſant qu'il eſt encore vivant, il loüera Dieu, & le remerciera d'avoir ainſi beni & fait réüſſir ſon operation.

Mais les enfans qu'on tire de la ſorte en pareilles rencontres, ſont ordinairement ſi foibles (s'ils ne ſont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus ſouvent) qu'on a bien de la peine à connoître d'abord ce qui en eſt; on ſera néanmoins aſſûré que l'enfant eſt encore vivant, ſi en touchant le cordon proche du nombril, on ſent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme auſſi le cœur, en lui mettant la main ſur la poitrine; de quoi étant certain, il ſera baptiſé au plûtôt par le Prêtre qui aura aſſiſté la mere à ſa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre aſſiſtant l'ondoye-

ra ; ce qu'étant fait on tâchera de le faire revenir de ſa foibleſſe, en lui ſoufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le rechauffant juſqu'à ce qu'il commence à ſe mouvoir de lui-même.

Les Sagefemmes mettent ordinairement aux enfans ainſi foibles l'arrierefaix tout chaudement ſur le ventre : ſi cela ſert de quelque choſe, c'eſt plûtôt à raiſon de la chaleur tiéde de cet arrierefaix, que pour autre cauſe ; car il eſt impoſſible que l'enfant en puiſſe recevoir aucun eſprit, depuis qu'il eſt une fois ſeparé de la Matrice, & encore moins lorſque la femme eſt ainſi morte. Pour ce qui eſt de la chaleur, elle ne lui eſt aſſûrement pas nuiſible ; mais la peſanteur de cette maſſe, qu'elles lui mettent ſur le ventre, eſt plûtôt capable de l'étouffer par la compreſſion qu'elle y fait, que de lui aider en autre choſe. Outre cela, quand l'arrierefaix eſt refroidi, elles le mettent dans un poëſlon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des eſprits s'élevent, qui étant portez au travers des vaiſſeaux umbilicaux juſqu'au ventre de l'enfant, lui redonnent de la force ; mais, comme j'ai dit autre part, cela eſt bien inutile ; & le meilleur & le plus prompt remede eſt de l'en ſeparer incontinent ; & de lui entr'ouvrir un peu la bouche, lui nettoyant & débouchant auſſi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour lui aider d'autant plus facilement à reſpirer, le tenant cependant auprès du feu, juſqu'à qu'il ſoit un peu revenu de ſa foibleſſe, lui ſoufflant auſſi à la bouche & au nez un peu de vin, comme il eſt dit, afin qu'il le puiſſe ſavourer, & en ſentir l'odeur qui ne lui peut nuire en cette rencontre, quand on obſerve une médiocrité à la choſe.

Après avoir aſſez amplement parlé dans ce ſecond Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui ſont contre nature, & donné de ſuffiſans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occaſions pour leſquelles il peut être journellement appellé, il ne nous reſte plus pour y mettre fin, que de faire connoître par leur repreſentation, quels ſont les inſtrumens convenables à l'art ; enſuite de quoi nous paſſerons au troiſiéme Livre, dans lequel il ſera traité de beaucoup de choſes, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens, doivent néceſſairement ſçavoir.

EXPLICATION DES INSTRUMENS de la Planche ſuivante.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui ſert à même fin, ſelon que la néceſſité le requiert, plus étroit ou plus large.*

C. *Crochet mouſſe, propre à tirer la tête d'un enfant qui ſeroit demeurée ſeule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embraſſant avec ce crochet.*

Tous ces crochets doivent être aſſez forts, & ſur tout, bien polis, & ſans aucunes inégalitez, afin de ne pas bleſſer la Matrice en operant, & long de dix grands pouces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit être d'une groſſeur mediocre, afin de le pouvoir tenir aſſez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à ſeparer l'enfant monſtrueux, à percer le ventre de celui qui eſt hydropique, & à inciſer la tête pour en vuider le cerveau, ou à la ſeparer en piéces, quand pour être trop groſſe & monſtrueuſe, elle eſt reſtée ſeule dans la Matrice, & ſeparée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à même fin, mais qui n'eſt ſi commode, d'autant qu'il ne peut être conduit que par une ſeule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'operation Ceſarienne incontinent après la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou pluſieurs doigts pour le faire.*

H. *Autre inſtrument propre à la même choſe.*

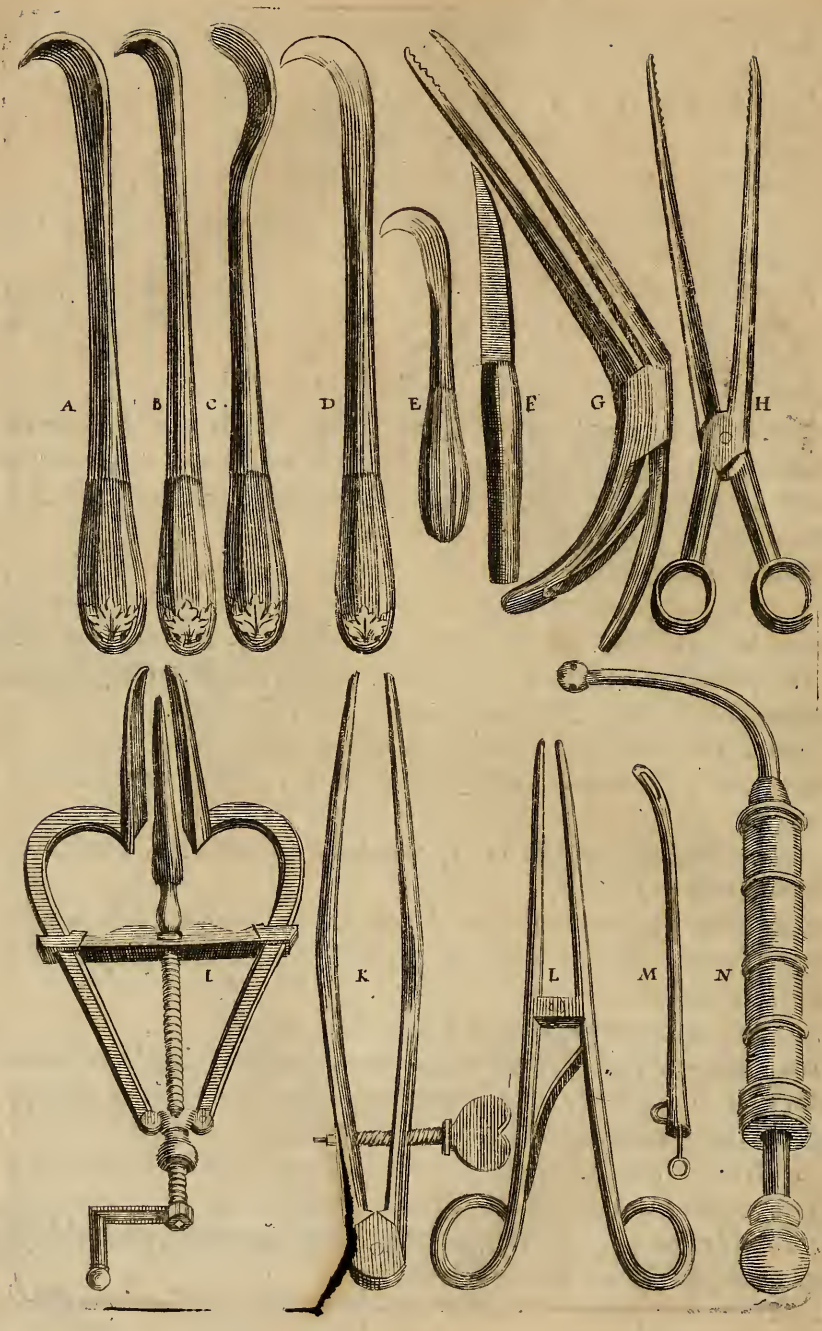
I. *Dilatatoire à trois branches, ſervant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y ſont quelquefois ſituées profondément.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui ſert auſſi à même fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuſe, propre à tirer l'urine de la veſſie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-même.*

N. *Seringue, propre à faire des injections juſques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de pluſieurs trous à l'extrêmité de ſon canon.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N

LEs differentes figures qu'on voit en la planche ſuivante, repreſentent un inſtrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-Tête*, à cauſe de ſon uſage, qui eſt de ſervir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la tête eſt fortement engagée entre les os du paſſage. Cet inſtrument eſt en ces ſortes d'occaſions incomparablement meilleur & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas ſe ſervir alors du crochet, ſans introduire une de ſes mains, pour le conduire au côté de la tête de l'enfant qui occupe entiérement le paſſage, & ſans faire en même tems une violence aſſez conſiderable aux parties de la vulve, qui ſont déja enflammées & beaucoup tumefiées; pour raiſon de quoi la pourriture & la gangrene y arrive très-ſouvent après l'accouchement; outre que le crochet imprimé ſur la tête de l'enfant eſt fort ſujet à gliſſer, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait très-bien cet inſtrument, avec lequel le Chirurgien n'agit que ſur le milieu de la ſeule tête de l'enfant mort, ſans introduire aucunement ſa main, ni même ſes doigts au côté de la tête. Enfin cet inſtrument eſt ſi propre à cet uſage, que la groſſeur de la tête de l'enfant en eſt diminuée en s'allongeant pour ſuivre l'attraction qu'il en fait. Comme il eſt entiérement de ma propre invention, j'avois eu deſſein dans le commencement que je l'inventai, de me le reſerver comme un rare ſecret, ſans le communiquer à qui que ce ſoit; mais voulant éviter que ma conſcience me puiſſe reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon poſſible à l'utilité publique, en déclarant ſincérement toutes les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon art, je m'acquitte de mon devoir, en faiſant connoître à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Inſtrument, & la veritable maniere de s'en bien ſervir, qui eſt ci-après clairement expliquée.

A. *Montre l'inſtrument, appellé* Tire-tête, *monté de toutes ſes parties.*

B. *Le corps de l'inſtrument, ſeparé de ſa canule & de ſa clef, à l'extrêmité duquel il y a une platine de figure ronde, qui eſt mobile, pour être plus facilement introduite au dedans de la tête de l'enfant mort: Il y a auſſi de chaque côté de cette platine une petite éminence, faite en pointe de diamant; dont l'une doit correſpondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'inſtrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre lui.*

C. *Montre encore le corps du même instrument, dont la platine est couchée, comme elle doit être, en l'introduisant au dedans de la tête de l'enfant; après quoi on redresse cette platine, comme elle est en la précedente figure, marquée par* B.

D. *La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'instrument, jusques à ce que la platine qui est à l'extrêmité de cette canule soit proche de celle qui est au bout de l'instrument pour serrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la tête qui sont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par* I. *Cette canule a une fente proche sa platine, faite pour loger le corps plat de l'instrument, & un petit aileron de chaque côté de son autre extrêmité, afin de la tenir stable, & empêcher qu'elle ne se tourne en la serrant avec la clef de l'instrument, laquelle est marquée par* F.

E. *La même canule, qui est vûë d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavitez qui sont à sa platine, aux côtez de son grand trou; lesquelles cavitez sont pour loger les deux petites éminences faites en pointe de diamant, qui sont à la platine du corps de l'instrument, qui est marqué par* B. *Ces petites éminences servent en s'imprimant dedans les os de la tête, pour affermir mieux la platine de l'instrument, & empêcher que ce qui en est embraßé, ne s'échappe.*

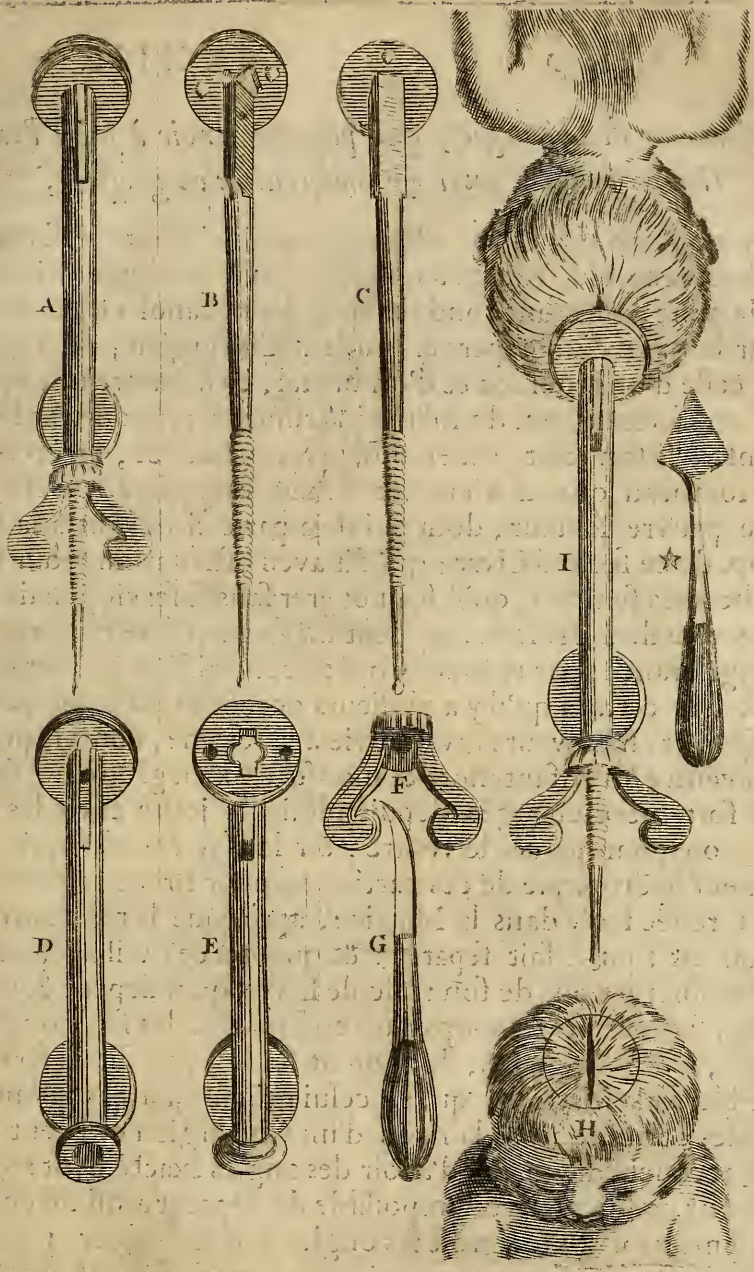
F. *La clef dans laquelle se doit mettre la vis de l'instrument, afin que la canule étant preſſée par le moyen de cette clef, les deux platines soient fortement serrées l'une contre l'autre.*

G. *Un petit couteau tranchant d'un seul côté, propre à faire inciſion à la tête de l'enfant mort, afin d'y introduire l'instrument.*

* *Autre instrument que j'ai inventé, en forme de fer de pique, qui est encore plus propre que le petit couteau à faire tout d'un coup une ouverture à la tête de l'enfant mort, pour y introduire ensuite la premiere platine du* Tire-tête.

H. *Une tête d'enfant, où il y a une inciſion en longueur entre les deux os parietaux, de la maniere qu'elle doit être faite, pour y introduire l'instrument appellé* Tire-tête; *dont les deux platines doivent embraßer toute la partie de la tête, qui est compriſe par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.*

I. *L'instrument avec toutes ses parties, attaché à la tête de l'enfant, pour en faire extraction hors de la Matrice, en empoignant fortement cet instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.*


A
B
C
D
E
F
G
H
I

CHAPITRE XXXIII.

Des instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstrueux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ai fait representer à la fin de ce second Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal, c'est mettre une épée en celle d'un furieux, qui du même instrument qui pourroit servir à sa défense & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoi ce pauvre Auteur, dont j'ai déja parlé ci-devant à la fin du 12. chap. de ce second Livre; qui dit avec ostentation, pour tromper les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement être convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'art; parce qu'il est très-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme; comme pour lui tirer du ventre un enfant mort & monstrueux en grosseur, dont la tête est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, ou pour percer le ventre, ou la tête de celui qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse tête d'enfant restée seule dans la Matrice, après que la mâchoire inferieure en est tout-à-fait separée: & quant à ce qu'il allegue dans quelques observations de son ridicule Livre, qu'il dépece & met en morceaux la tête, ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la Matrice; qui est celui qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, est d'avoir des ongles exactement rognez, & que pour ce sujet il seroit impossible de dépecer ainsi un enfant? & quand même il conserveroit ses ongles sans les rogner, pour s'en servir à cet usage, il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fût entiérement pourri. Mais il doit sçavoir que le Chirurgien qui est expert en son art, ne se met aucunement

cunement en danger de blesser la Matrice avec ses instrumens; parce qu'il ne s'en sert jamais qu'il ne les conduise avec une de ses mains mises au-devant pour l'en garantir; de sorte que je conseille à cet Auteur de s'en servir en ces occasions, plûtôt que de ses ongles, qui sont pires que des instrumens; & comme apparemment il en ignore la bonne methode, qu'il lise attentivement mon Livre pour s'en instruire, & qu'il considere bien ce que j'ai dit dans tout le chapitre 30. de ce second Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ai enseigné tout ce que le Chirurgien doit observer avant que de se servir d'instrumens. C'est l'avertissement le plus charitable que je lui puisse donner: *Non ergo despicias ullum instrumentum, quin sint omnia apud te præparata: inexcusabilis est enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucasis cap. 67. lib. 2. Meth.*

Mais outre que j'ai dit que cet Auteur qui est mort depuis l'avertissement que je lui avois donné, pouvoit être convaincu de grande ignorance, pour les raisons que j'ai alleguées, l'exemple qui suit, dont le seul recit est capable de donner de l'horreur, fait voir manifestement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de temerité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ai vû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monsieur *Paris* mon Confrere, la sœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce temeraire Auteur lui avoit faites en sa presence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher, lequel au lieu de lui tirer du ventre son enfant qui étoit vivant, l'avoit tué avec ses instrumens (car il n'est pas croyable qu'il se soit servi de ses seuls ongles en cette occasion) & avoit en même-tems crevé & déchiré de tous côtez la Matrice de la mere; ce qui avoit été cause qu'elle mourut une heure ensuite, & qu'une grande partie des intestins & du mesentere de cette femme sortirent hors de son ventre par l'endroit de ces déchiremens, aussi-tôt que son enfant lui eut été tiré hors de la Matrice en presence de cet Auteur, par le sieur *Clement* (presentement mon Confrere, qui étoit pour lors serviteur de M. *Lefévre*) lequel *Clement* étoit venu en l'absence de son Maître qu'on avoit envoyé querir, après qu'on eut vû le cruel traitement & les excessives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce même Auteur, qui rejetta aussi-tôt effrontément sa faute sur ledit *Clement* à cause qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La verité de ce triste recit me fut aussi-tôt confirmée par le même

Monſieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir été mandé à l'heure même, pour faire la reduction des inteſtins de cette femme, qui étoit agoniſante, leſquels il trouva tout-à-fait hors de ſon ventre, & tout meurtris, & le meſentere tout déchiré, & en lambeaux, m'aſſûrant qu'il n'avoit jamais vû un ſpectacle plus horrible, & en même-tems plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors ſept petits enfans vivans. Si j'ai fait le recit de cette lamentable hiſtoire, ce n'eſt pas pour inſulter à la memoire de ce pauvre Auteur; mais c'eſt afin de faire connoître au public, combien il eſt dangereux de ſe fier aux vaines promeſſes de ceux qui n'ont pas une veritable connoiſſance de leur art.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES, ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHE'ES.

LIVRE TROISIE'ME.

DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHE'ES ; des maladies & ſymptômes qui leur arrivent durant leurs couches ; du traitement des enfans nouveau-nés ; de leurs maladies les plus ordinaires ; & des conditions neceſſaires au choix des nourrices.

LA groſſeſſe eſt une mer orageuſe, ſur laquelle la femme groſſe & ſon enfant voguent durant l'eſpace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en eſt le ſeul port, eſt ſi plein de dangereux écuëils, que très-ſouvent l'un & l'autre après y être arrivez, & y être même débarquez, ont encore beſoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont accoûtumé de ſuivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait con-

noître au premier Livre en parlant des maladies de la groſſeſſe, le moyen d'empêcher que la femme ne faſſe naufrage dans cette mer, durant un ſi long voyage; & nous avons enſeigné au deuxiéme, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec ſûreté par l'accouchement. Il réſte donc maintenant pour mettre fin à notre œuvre, que nous expoſions en ce troiſiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent après cela être gouvernez, & que nous déclarions comment on doit remedier en ce tems à pluſieurs indiſpoſitions qui leur arrivent aſſez ſouvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, après quoi nous paſſerons à celles qui concernent l'enfant nouveau né.

Chapitre Premier.

Ce qu'il faut faire à la femme auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée & delivrée naturellement.

Auſſi-tôt que la femme aura été accouchée & délivrée de ſon arrierefaix, il faut prendre garde que ſon détachement ne ſoit ſuivi d'une trop grande perte de ſang, & lui mettre au-devant de l'entrée de ſa Matrice un linge aſſez doux & maniable, plié en cinq ou ſix doubles, pour empêcher que l'air froid entrant au-dedans, ne ſoit cauſe que les vaiſſeaux qui doivent laiſſer écouler peu à peu les vuidanges, n'en ſoient tout-à-coup trop reſtraints; par la ſuppreſſion deſquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fâcheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleureſie, & pluſieurs autres, dont nous parlerons ci-après, à raiſon de quoi la mort même pourroit bien ſurvenir.

Lorſque l'entrée de la Matrice aura été ainſi bouchée, ſi la femme n'avoit pas été accouchée dans ſon lit ordinaire, elle y ſera portée incontinent après, par une forte perſonne, ou par pluſieurs, s'il en eſt beſoin, plûtôt que de lui permettre de ſe lever ſur ſes pieds pour y aller elle-même; lequel lit doit auparavant avoir été tenu tout prêt, bien chauffé, & garni comme il eſt requis, à cauſe des vuidanges. Mais ſi elle y avoit été accouchée (comme c'eſt le mieux & le plus ſûr, afin de n'être pas obligé de la tranſporter ainſi) on ôtera auſſi-tôt les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le ſang & les autres immondices qui ſortent dans le tems de l'accouchement; après quoi on la

mettra en une situation commode pour prendre le repos qui lui est bien necessaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout son travail ; laquelle doit être en telle sorte qu'elle ait la tête & le corps un peu élevez, tant afin de pouvoir respirer plus librement, que pour donner lieu aux vuidanges, & principalement au sang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement ; & de ne pas se cailler en grumeaux, qui étant retenus causeroient de grandes douleurs ; ce qui arriveroit si on ne lui laissoit la liberté de sortir par cette situation, en laquelle on lui fera abbaisser les cuisses & les jambes jointes l'une contre l'autre, lui mettant quelque petit oreiller par dessous les jarrets, sur lequel ils puissent être un peu appuyez. Etant ainsi couchée, il faut qu'elle ne soit pas plus d'un côté que de l'autre, mais justement sur le milieu du dos, autant qu'elle y pourra demeurer, afin que la Matrice puisse mieux reprendre sa situation naturelle.

La coûtume la plus ordinaire, est de faire prendre aux femmes aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capilaires, le tout mêlé ensemble ; ce qui sert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a été échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir son haleine, que la femme a faits pendant tout son travail, comme aussi afin que l'estomac & les intestins en étant enduits, n'en soient pas tant travaillez de douloureuses tranchées. Mais cette drogue fait si mal au cœur à quelques femmes, qu'étant forcées de la prendre avec aversion & grand dégoût, elle est capable de leur faire plus de mal, que de les soulager en autre chose : C'est pourquoi on n'en donnera qu'à celles qui le souhaitent, & qui n'en ont aucun dégoût. J'estime bien mieux pour ce sujet, un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme aussi-tôt qu'elle sera un peu remise de la grande émotion de son accouchement ; parce qu'il lui sera beaucoup plus agréable & plus profitable qu'une telle drogue ; & lui ayant accommodé & pansé son ventre, ses mamelles, & ses parties basses de la maniere que nous allons dire au Chapitre suivant, on la laissera aussi-tôt reposer & dormir si elle peut, sans lui faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de son lit, & fermé les portes & les fenêtres de sa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'assoupisse plus aisément ; car c'est une très-mauvaise methode que celle d'empêcher durant quelque tems les femmes de dormir après qu'elles sont accouchées, n'y ayant rien qui puisse mieux

rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel. Mais si l'accouchement avoit été fâcheux, on se gouverneroit en ce cas, selon que les accidens le requerroient, comme il sera ci-après déclaré; car ce que nous avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celui qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mamelles de la nouvelle accouchée.

COmme les parties basses de la femme reçoivent une très-violente distension par la sortie de l'enfant, & principalement dans le premier accouchement, on doit à cause de cela empêcher qu'il n'y survienne inflammation. C'est pourquoi aussi-tôt qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura été mise dans la situation que nous avons dite au précedent chapitre, on lui appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huil ed'amandes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent ou autre, remuant le tout avec une cuilliere, comme pour faire des œufs broüillez, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel étant étendu sur un linge, on lui mettra mediocrement chaud sur la partie, après en avoir ôté le linge avec quoi on l'avoit bouchée aussi-tôt qu'elle a été accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient être restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a été faite par la sortie de l'enfant: On le doit laisser trois ou quatre heures, après quoi on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de tems. Ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeüil, ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoi, l'ayant fait tiédir, on étuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui

proviennent des vuidanges. Cet étuvement ſera bon auſſi pour temperer & appaiſer la douleur de ces parties. Quelques perſonnes ſe ſervent pour ce ſujet de lait tiéde ; mais la plûpart des femmes uſent ſimplement d'eau d'orge & de cerfeüil.

On ne doit pas dans le commencement ſe ſervir d'aucune choſe qui puiſſe reſtraindre les vuidanges ; mais après que quinze jours ſeront paſſez, & que les purgations auront flué aſſez abondamment, on pourra uſer de quelque remede qui commence à fortifier ces parties ; à quoi ſera propre la décoction faite avec les roſes de Provins, les feüilles & les racines de plantin, & l'eau de forge ; & lorſque les vuidanges auront eu leur évacuation entiere & ſuffiſante, comme il arrive pour l'ordinaire, après le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on ſe ſervira d'eau de Myrthe, ou bien on fera pour celles qui le ſouhaitent une lotion fort aſtringente, qui ſera propre à fortifier & à reſtraindre ces lieux qui ont été beaucoup relâchez, tant par la grande extenſion qu'ils ont reçûë, que par les humiditez dont ils ont été abreuvez pendant un ſi long-tems. Ce remede ſera compoſé d'écorce de grenade, *une once & demie*, de noix de cyprés, *une once*, gland de chêne, *demie once*, terre ſigilée, *une once*, roſe de Provins, *une poignée* & alun de roche, *deux dragmes*, leſquelles choſes on fera infuſer durant toute la nuit dans cinq demi-ſeptiers de gros vin auſtere, ou bien de peur qu'il ne ſoit trop piquant, on mêlera une partie d'eau de forge avec ce vin ; après quoi on fera boüillir le tout juſques à ce qu'il ſoit reduit à une pinte, & on la paſſera enſuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction, on en baſſinera au ſoir & au matin les parties, afin de les fortifier & rafermir au mieux qu'il ſera poſſible : je dis au mieux qu'il ſera poſſible ; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au même état qu'elles étoient avant la portée des enfans. Ne nous arrêtons pas davantage en ce lieu, & paſſons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La plûpart des Auteurs veulent qu'incontinent après l'accouchement on mette ſur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce ſujet, & qu'on l'y laiſſe quatre ou cinq heures ; d'autres veulent que ce ſoit celle d'un liévre. A la verité je croi bien qu'à raiſon de la chaleur naturelle de telles peaux, ce remede ne ſeroit pas mauvais ; mais auſſi je craindrois que peu de tems après elles n'apportaſſent plus d'incommodité à la femme qu'elles ne lui ſeroient utiles ; & qu'elles ne lui cauſaſſent par leur humidité en ſe refroidiſſant quelque friſſon, qui ſe-

roit très-préjudiciable, en causant supression des vuidanges qui devroient s'écouler; outre que c'est un remede de trop grande appareil; car à chaque femme, qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eût toûjours un boucher tout prêt, ou une autre personne qui sçût faire promptement telle operation, & qu'il fût pour ce sujet dans la chambre même, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Plusieurs veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme un petit emplâtre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état; parce que se réjoüissant d'une telle odeur, elle se releve d'elle-même pour s'en approcher; mais comme ce remede n'est fondé que sur une opinion qui est tout-à-fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique. Il suffit seulement de lui tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empêcher qu'elle ne sente aucun froid.

Al'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit être fort lâche le premier jour, quand le travail a été rude; à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce tems, comme aussi la Matrice qui a été beaucoup travaillée; c'est pourquoi on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement, & dans tout le tems qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice. Les Sagefemmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir en état, que pour en exprimer de tous côtez les vuidanges qui doivent être évacuées; & les Gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'enfuit une inflammation très-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent; d'autant que son fond, qui est la principale partie, étant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable; ce que ne permet pas outre cela l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les vuidanges de la Matrice, il faut qu'elles se desabusent de cette erreur; car il n'en arrive pas de même que lorsqu'en pressant dans une

une ſerviette la viande boüillie, on en fait ſortir le jus ; parce que cette évacuation des vuidanges eſt entiérement une œuvre de nature, que la forte compreſſion, au lieu d'y aider, empêcheroit par la douleur qu'elle cauſeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y ſurviendroit. Sans nous arrêter donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en ſervirons ſelon que la raiſon le requiert, & non ſelon la mauvaiſe coûtume qu'ont les Gardes, deſquelles la méthode eſt de mettre premierement ſur le ventre une compreſſe pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles prétendent) la Matrice, & quelquefois deux autres roulées fort ferme aux deux côtez vers les aînes, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quarrée, large de tout le ventre, qu'elles poſent ſur la premiere ; après cela elles font leur bandage d'une ſerviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aulne, avec quoi elles ſerrent & compriment ainſi le ventre.

J'approuve fort volontiers qu'on ſe ſerve de ce bandage & d'une bonne grande compreſſe quarrée ſur tout le ventre, pourvû qu'il ne ſoit que ſimplement contentif durant les douze ou quinze premiers jours, afin de le tenir ſeulement en état ; obſervant cependant de le faire chaque jour de tems en tems, pour faire une onction ſur le ventre de la femme (s'il étoit douloureux, & qu'elle y eût des tranchées) avec la ſeule huile d'amandes douces, que je préfere à toutes les pommades de charlatans ; mais après ce tems on le pourra ſerrer peu à peu, pour ramener & ramaſſer les parties qui ont été grandement étenduës par la groſſeſſe ; ce qui ſe peut faire ſûrement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui ſe ſont écoulées, eſt tellement diminuée & appetiſſée, qu'elle ne peut pas être trop comprimée par ce bandage, ſi l'on ne le ſerre que bien moderément, comme on doit toûjours faire, ne ſuivant pas la mauvaiſe coûtume qu'ont la plûpart des Gardes, qui croyant mieux & plus promptement racommoder la taille du ventre de leur accouchée, le ſerrent ſi fort, pour en diminuer la groſſeur, que la Matrice, au lieu de ſe rétablir en ſa ſituation naturelle, eſt pouſſée en bas par la trop grande compreſſion de ce bandage ; ce qui eſt ſouvent cauſe que la femme en reſte long-tems fort incommodée d'une grande peſanteur de Matrice, & que ſon ventre, au lieu de diminuer, en eſt rendu encore plus gros, à cauſe de la fluxion que ce douloureux ſentiment de peſanteur entretient en cette

partie, & dans toutes celles qui lui ſont voiſines. L'experience journaliere nous fait même connoître que le ventre de la plûpart des femmes accouchées, & principalement de celles qui le font ainſi trop ſerrer, reſte ordinairement gros, & ne ſe remet pas en ſon état naturel, qu'après la premiere évacuation de leurs mois. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mamelles.

Si la femme ne veut pas être nourrice, on mettra ſur ſes mamelles des remedes propres à faire évader le lait, deſquels nous parlerons ci-après. Mais ſi elle deſire l'être, on ſe contentera de luy tenir le ſein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle; & ſi on craint que le ſang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile avec un peu de vinaigre mêlez enſemble, dont on trempera auſſi quelque petit linge fin pour mettre deſſus; obſervant ſi la femme veut nourrir ſon enfant, qu'elle ne luy donne à tetter le même jour qu'elle ſera accouchée; à cauſe que toutes ſes humeurs ſont alors extrêmement émûës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement. C'eſt pourquoi elle differera tout au moins juſqu'au lendemain à le faire; & il ſeroit encore mieux qu'elle attendît quatre ou cinq jours, & même davantage, afin de laiſſer paſſer le plus grand tranſport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mamelles dans les premiers jours, durant leſquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons préſentement du regime de vivre, que la femme doit garder pendant le temps de ſa couche.

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens.

QUoyque la femme ſoit accouchée naturellement, il faut néanmoins qu'elle obſerve un bon regime de vivre, pour prévenir & empêcher beaucoup de fâcheux accidens qui luy peuvent arriver pendant ſa couche; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne ſon boire & ſon manger, preſque comme ſi elle avoit la fiévre, pour faire en ſorte qu'elle ne luy vienne pas, d'autant qu'elle y eſt pour lors toute diſpoſée; auſſi luy

arrive-t-elle souvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en son regime.

Il ne faut pas à cet égard être du sentiment de la plûpart des Gardes, qui disent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées tant pour réparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail, & par la quantité du sang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celui qui s'évacuë encore ensuite, à raison de quoi elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir aussi le ventre qu'elles ont tout vuide, après que l'enfant en est dehors. Mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le conseil qu'*Hypocrate* nous donne dans l'Aphorisme 10. du second livre, auquel il dit; *impura corpora quò plus nutriveris, eò magis læseris*, tant plus vous nourrissez les corps impurs, d'autant plus vous les blessez. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espece, comme nous le pouvons connoître par la quantité de vuidanges & de superfluitez qui s'écoulent de sa Matrice en ce tems; auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours; durant lesquels elle sera nourrie seulement avec de bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement; mais lorsque la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de sûreté manger quelque peu de potage à son dîner, & quelque petit morceau de chapon boüilli, ou de poulet rôti, selon son appetit; après quoi ne lui arrivant aucun accident, on lui donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourvû cependant que ce soit un tiers moins qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé, & que les alimens qu'on lui donnera pour lors, soient viandes de bonne & facile digestion, sans lui permettte d'user de ces gâteaux, tartres & autres patisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptême de l'enfant. Pour son boire il sera de ptisanne, faite avec le chiendent, l'orge & la regliſſe, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la lui pas donner froide; elle pourra aussi (pourvû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, après les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoique nous prescrivions en général un tel regime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement, comme sont les femmes de grand travail, lesquelles étant d'un temperament très-fort &

robuſte, doivent être nourries un peu plus pleinement ; à qui néanmoins, ſi on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité, ayant toûjours égard en toutes perſonnes à la coûtume. C'eſt ce que le même *Hypocrate* nous enſeigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *Animadvertendi ſunt quibus ſemel aut bis, & quibus copioſior, aut parcior, aut per partes cibus eſt offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati & conſuetudini.* Il faut bien aviſer & remarquer les perſonnes à qui on doit donner de la nourriture une ſeule fois, ou deux, comme auſſi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu; mais il faut accorder quelque choſe au tems, au païs, à l'âge, & à la coûtume. Ce que nous avons dit doit ſuffire pour l'ordonnance de ſon boire & manger.

L'accouchée ſe doit auſſi tenir en grand repos dans ſon lit, couchée ſur le dos, la tête un peu élevée, ſans ſe tourner ſi ſouvent de côté & d'autre, afin que la Matrice ſe raffermiſſe mieux dans ſa premiere ſituation : elle ne prendra en ce tems aucun ſoin de ſon ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ſes parentes ou amies ; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce ſoit à voix baſſe, & on ne lui rapportera aucune mauvaiſe nouvelle qui lui puiſſe donner de la triſteſſe ; car toutes ces choſes cauſent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut auſſi faire l'évacuation néceſſaire, au ſujet de quoi la mort eſt arrivée à pluſieurs.

Les femmes bourgeoiſes ont une très-mauvaiſe coûtume dont elles ſe devroient abſtenir ; qui eſt qu'elles font ordinairement baptiſer leurs enfans le deuxiéme ou le troiſiéme jour après leur accouchement, enſuite de quoi toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'accouchée ; où étant, elle eſt obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une après-dînée entiere, pour faire les complimens de cette cérémonie, qu'elle en a la tête toute étourdie ; & quoiqu'il n'y ait perſonne dans la compagnie qui ne boive à ſa ſanté, elle la perd néanmoins par le bruit qu'on lui fait aux oreilles, outre auſſi qu'elle eſt ſouvent contrainte par honneur de s'abtenir de demander le baſſin, ou les autres néceſſités, pour raiſon de quoi elle eſt grandement incommodée ; & cela ſe pratique juſtement dans le tems qu'elle devroit avoir plus de repos ; car c'eſt vers ce troiſiéme jour que le lait ſe porte plus abondamment aux mamelles ; c'eſt ce qui fait que le lendemain de ce jour de fête elle a ſouvent une groſſe fiévre, pour s'y être trop tourmentée. J'approu-

ve fort qu'on baptiſe l'enfant le plûtôt que faire ſe pourra ; mais il faudroit differer ce feſtin juſques à ce que l'accouchée ſe portât bien ; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu d'où elle n'entendît aucun bruit, & n'en vît pareillement rien, de peur de l'incommoder de la ſorte, & pour éviter qu'elle ne fût tentée par ces ſortes de pâtiſſeries qui s'y mangent, deſquelles elle ne doit point goûter, d'autant que tels mets ſont grandement étouffans, & de trop difficile digeſtion.

On fera enſorte de lui tenir toûjours le ventre libre avec clyſteres, lui en donnant à tout le moins de deux jours l'un, leſquels ſerviront, non-ſeulement pour évacuer les gros excrémens, mais auſſi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Après que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois ſemaines (qui eſt à peu près le tems auquel elle s'eſt purgée de la plus grande partie de ſes vuidanges) avant que de ſe relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebâtir en y travaillant ſur nouveaux frais, on lui donnera une petite medecine, qu'on réïterera, ſi beſoin eſt, compoſée de l'infuſion de deux drachmes de ſené tout au plus, d'une demie-once de caſſe mondée, & d'une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, ou quelque autre dont la compoſition ſoit convenable au temperament & à la diſpoſition de l'accouchée ; laquelle medecine ſervira pour purger l'eſtomac & les inteſtins, des mauvaiſes humeurs que la nature n'a pas pû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres ſuperfluitez qui s'en ſont écoulées ; ce qu'étant fait, s'il ne lui reſte aucune indiſpoſition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décraſſer de toutes les immondices, dont elle peut avoir eu la ſuperficie du corps enduite durant ſes couches ; enſuite de quoi on lui laiſſera le ſoin de ſe gouverner elle-même ſuivant ſa coûtume.

Je ne peux pas au ſujet de la purgation qui convient, comme j'ai dit, à la femme, trois ſemaines après être accouchée, m'empêcher de blâmer le mauvais conſeil qu'on donne à la plûpart des Dames de la Cour, d'attendre à prendre medecine qu'il y ait trente-cinq ou quarante jours qu'elles ſoient accouchées ; ce qui eſt ſouvent cauſe, que tant s'en faut qu'elles reçoivent aucun ſoûlagement de la medecine qu'elles prennent en ce tems, au contraire elles en ſont plus incommodées qu'elles n'étoient auparavant : Car quoiqu'il y ait des femmes à qui les menſtruës ne reviennent que trois mois enſuite de leur couche, la plus grande

partie les ont après cinq ou six semaines : de sorte que celles qui sont du temperament de ces dernieres, venant à prendre medecine trente-cinq ou quarante jours après être accouchées, & justement ou à peu près dans le tems qu'elles sont sur le point d'avoir leurs menstruës, elles ne manquent pas d'être plus incommodées qu'auparavant, par l'émotion & le trouble que la medecine cause en ce tems aux humeurs dont la nature est sur le point de faire une évacuation naturelle.

L'observation que je viens de faire au sujet de la purgation des femmes accouchées, n'est pas de moindre conséquence pour toutes les autres femmes, qui ne doivent jamais, pour la même raison, prendre aucune medecine purgative, lorsqu'elles sont près du tems où elles ont coûtume d'avoir leurs menstruës : mais si elles ont besoin de se purger, elles doivent attendre à le faire après l'évacuation naturelle de leurs mois ; car c'est seulement en ce tems que les femmes peuvent recevoir du soulagement d'un medicament purgatif, dont au contraire elles sont d'autant plus incommodées, qu'elles sont près du tems de leurs mois, quand elles usent de remedes de cette nature.

CHAPITRE IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices.

IL y a un grand nombre de remedes dont on se sert ordinairement pour cet effet. Les uns empêchent que les humeurs n'affluent tant aux mamelles, d'autres dissipent & resolvent le lait qui est contenu ; & les autres les raffermissent après que le lait s'en est évadé.

Ceux qui empêchent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile & le vinaigre mêlez ensemble, avec quoi on fait un liniment sur toutes les mamelles, ou l'onguent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, mêlez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempez en verjus tiéde, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou mêlée avec l'huile.

Les remedes qui resolvent & dissipent le lait des mamelles ;

sont les cataplasmes composez des quatre farines, miel & safran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfeüil ou de sauge. D'autres en font un de miel tout pur ; & quelques autres en frotent seulement le sein, & y mettent pardessus des feuilles de choux rouges, après en avoir ôté les grosses côtes, & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font boüillir des feuilles de buis & de sauge en urine, dont ils fomentent ensuite les mamelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre dessus. Mais en appliquant toutes ces choses sur le sein, & en les rechangeant, il faut sur tout bien prendre garde que la femme n'y ressente aucun froid ; comme aussi de n'y pas causer inflammation & apostême, au lieu d'en faire évader le lait : c'est pourquoi on choisira les remedes refrigerans, refregnans, repercussifs, ou resolutifs, selon que les différentes disposition le requerront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand secret, & pour chose très-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vêtir tout chaudement la chemise de leur mari, aussi-tôt qu'il l'a ôtée de dessus son corps, & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé ; mais s'il s'évade pendant ce tems, c'est superstition de croire que cette chemise en soit la cause, & qu'elle produise un tel effet, cela vient plûtôt de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mêmes un autre cours qu'aux mamelles, n'y affluent plus de jour en jour en si grande abondance : c'est pourquoi en se servant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges ; & pour y aider, on doit aussi tenir le ventre libre avec clysteres qui puissent les provoquer, & que la femme se tienne en grand repos, sans remuer les bras que le moins qu'elle pourra ; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir, étant situez sous les mamelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein, qui est fort douloureux durant les premiers jours après l'accouchement : ainsi faisant, le lait s'évadera facilement.

Les remedes qui sont propres à raffermir les mamelles sont astringens, mais on ne doit pas s'en servir que trois semaines après l'accouchement, lorsque le lait en est bien évadé. L'eau de Myrthe est propre à cet usage : ayant un peu fait tiédir de cette eau, on y trempera un simple linge bien doux, qu'on mettra sur les mamelles ; ou bien on les oindra d'huile de gland, dont la plûpart des Dames ont coûtume de se servir pour cette intention. Mais ces

ſortes de remedes ſont ordinairement plus propres pour la décoration, qu'ils ne ſont convenables pour la ſanté, à laquelle ils peuvent même quelquefois préjudicier ; car en reſſerrant & bouchant les pores de la partie, ils empêchent la libre tranſpiration des humeurs ſuperfluës qui croupiſſant aux mamelles, en endurciſſent les glandes qui s'en abbreuvent, & y cauſent quelquefois dans la ſuite des tumeurs douloureuſes des apoſtêmes.

Tout ce que nous avons dit juſques ici dans les premiers chapitres de ce troiſiéme Livre, ſe doit ſeulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'eſt accompagnée d'aucune indiſpoſition ; car s'il lui en arrive, on ſe doit comporter d'une autre maniere, & ſelon que les accidens le requerront. C'eſt maintenant dequoi nous allons parler dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

De la perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons parlé au chapitre 21. du premier Livre, de la perte de ſang qui précede l'accouchement, & au chapitre 28. du ſecond Livre, de celle qui l'accompagne, & montré que le ſeul moyen d'y remedier lorſqu'elle eſt grande, eſt d'accoucher la femme le plûtôt qu'il ſera poſſible ; il faut à preſent voir ce qu'il convient à faire à celle qui ſurvient incontinent, ou peu après l'accouchement, à cauſe que les orifices de tous les vaiſſeaux de la Matrice, qui ſont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la groſſeſſe qu'ils n'étoient auparavant, ſont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix qui étoit joint & attaché contre eux. Ce ſang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il eſt ſubtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme eſt avec cela fort ſanguine & plethorique, & qu'elle a les vaiſſeaux de la Matrice plus gros. J'ai beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, ſont fort ſujettes à de grandes pertes de ſang, auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, qui ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles en tombent en de fréquentes foibleſſes ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaiſſeaux ſont auſſi fort gros, & proportionnez à ceux de la Matrice ; outre que le travail de ces femmes étant toûjours fort pénible, à cauſe de la groſſeur de leur enfant, qui ne peut pas être pouſſé au dehors que par un grand nombre

nombre de très-fortes douleurs, tout leur sang est extrêmement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ce sujet d'autant plus disposé à couler avec abondance immédiatement après l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces sortes de femmes doivent se faire saigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & même quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plenitude du corps ayant été un peu diminuée, le sang & les humeurs ne se portent pas tout d'un coup en si grande abondance vers la Matrice, dans le tems du détachement de l'arrierefaix.

Cet accident peut souvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence. Il est aussi quelquefois causé de ce qu'il en reste quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque espece de faux germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulser, elle exprime & fait fluer le sang hors des vaisseaux nouvellement ouverts, & quelquefois un gros grumeau de ce sang caillé demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le même effet; lequel à cause de la distension qu'il en fait, excite souvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent jusques à ce qu'elle l'ait vuidé, après quoi elle est soulagée; mais quelquefois le sang ne laissant pas encore de toûjours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui font cause que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainsi par plusieurs fois; dans l'intervalle desquelles il fluë au dehors seulement quelque sérosité de ce sang retenu qui se dissout; ce qui fait croire à ceux qui ne se connoissent pas bien en l'art, que le flux est cessé quoi qu'il coule toûjours au dedans, où il est arrêté par une portion qui s'y est ainsi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit sortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de sang est un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit si promptement au tombeau, quand il sort abondamment, qu'on n'a pas souvent le tems d'y pouvoir remedier. C'est pourquoi on se dépêchera au plûtôt en cette occasion de faire les choses convenables, tant pour l'arrêter, que pour le détourner des lieux d'où il sort.

Pour ce sujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de sang. Si c'étoit quelque espece de faux germe, ou une portion de l'arrierefaix, ou des caillots de sang restez en dedans qui en fussent

cauſe, on fera promptement ſon poſſible de les tirer dehors, ou d'en procurer auſſi-tôt l'expulſion; mais ſi le ſang ne laiſſe pas de couler toûjours, quoi qu'il ne reſte rien dans la Matrice; pour lors la femme ſera ſaignée du bras, ſi ſes forces ſont ſuffiſantes; obſervant durant la ſaignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diverſion du ſang ſans diminuer les forces; elle ſera couchée ayant le corps également ſitué, & non élevé, afin que le ſang ne ſe porte point trop vers les parties inferieures. Elle ſe tiendra en grand repos ſans ſe remuer d'un côté ni d'autre, pour ne pas cauſer agitation aux humeurs. On ne doit pareillement lui ſerrer le ventre avec aucun bandage, ni avec aucunes compreſſes poſées deſſus, ſi elle y ſent de la douleur; car en le comprimant ainſi, le mal en ſeroit augmenté. L'air de ſa chambre ſera auſſi un peu rafraîchi, & la femme ne ſera pas trop couverte en ſon lit, afin que la chaleur n'excite le ſang à fluer de plus en plus. Tout le monde défend en cette occaſion de donner des clyſteres à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas; mais je me ſuis trouvé en pluſieurs rencontres, où en ayant uſé tout au contraire, les pertes de ſang ont ceſſé par lavemens, & même aſſez forts; comme je vais expliquer, afin qu'on y prenne garde en pareille occaſion.

Je fus appellé, il y a environ vingt-huit ans, pour voir une femme qui avoit été ſurpriſe d'un grand flux de ſang, incontinent après que la Sagefemme l'eût délivrée; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'aſſûra la malade, qui me dit avoir ſenti une très-grande douleur dans l'inſtant qu'elle lui tira l'arrierefaix, qu'elle entendit même ſe détacher avec bruit. Depuis le moment qu'elle fut ainſi délivrée, elle perdit pendant cinq ou ſix jours continuellement une ſi grande abondance de ſang, que j'aurois bien eu de la peine à croire qu'elle en eût pu tant vuider ſans mourir, ſi je ne l'avois vû moi-même. On ſe ſervit durant tout ce tems inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire ceſſer cet accident: comme elle ſe plaignoit avec cela de très-grandes douleurs de ventre, on lui donna quelques lavemens anodins & rafraîchiſſans, de peur que lui en faiſant prendre d'autres plus forts, le ſang n'en fut encore excité à fluer de plus en plus. Elle en prit quatre ou cinq de la ſorte, qu'elle rendit comme on les lui avoit donnez ſans aucune matiere; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit aſſûrément quelques gros excrémens retenus dans les inteſtins dès avant ſa couche, qui ne pouvant être évacuez

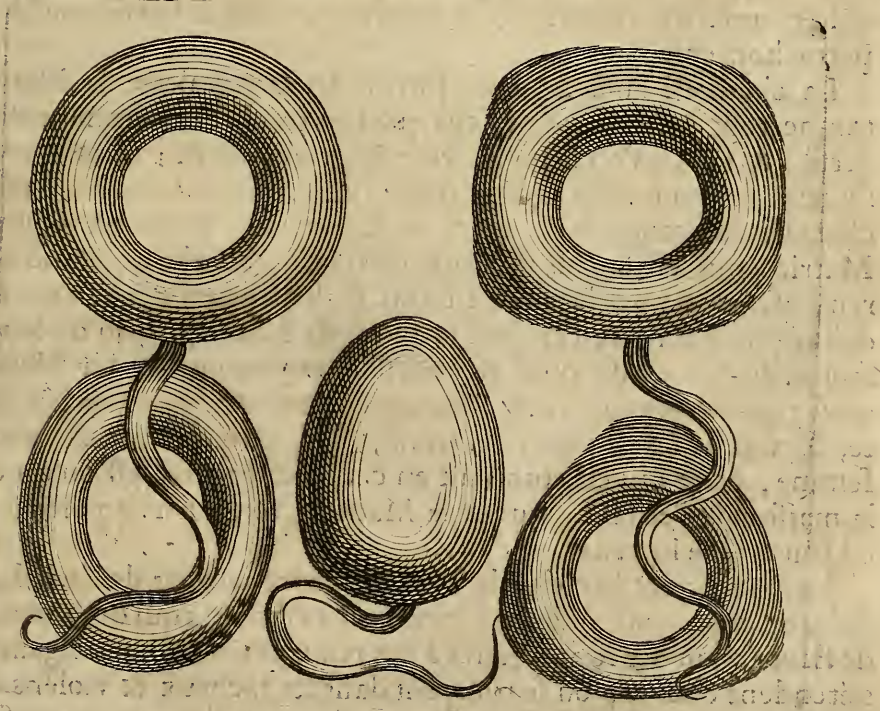
par ces clysteres anodins, lui causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit même tout gonflé. Sur ce préjugé je lui en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment néanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assûroient qu'il falloit bien s'en garder, parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang. Mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excrémens, qui croupissans depuis long-tems, & s'étant endurcis par leur séjour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en même-tems. Or les intestins pleins de ces grosses matieres étant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice; au moyen de quoi la perte de sang étoit toûjours entretenuë, laquelle cessa incontinent après que cette colique eût été dissipée, par l'évacuation de ces excrémens; & depuis ce tems-là m'étant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang étoit encore entretenu par même cause, en ayant usé de la même maniere, l'issuë en a été aussi toute semblable. C'est pourquoi s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excrémens retenus de la sorte dans les intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage; ce qui augmenteroit ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement, pour lors on essaïera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraîche, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, lui mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid; à moins que ce ne fût en hyver, auquel cas on le feroit un peu tiédir: On lui fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul, ou mêlé parmi ses boüillons. *Galien* dit au 5. chap. du 5. Livre de la Meth. avoir arrêté avec l'injection de l'eau de plantin, le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. J'ai connu par experience que c'étoit aussi un très-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée *Centinode*, ou vulgairement, *Renoüée*, & de l'appliquer fraîchement autour des reins de la malade. Ainsi faisant, on arrêtera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers les principes le peu

qui en reſte au corps de la femme ; & afin de lui conſerver ſes forces, qui s'affoibliſſent extrêmement par l'évacuation de ce threſor de la vie, on lui donnera de demie-heure en demie-heure un peu de bon conſommé, avec quelque cuillerée de gelée & un jaune d'œuf par intervalle, ſans lui faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cauſe que ſon eſtomac ne les pourroit pas digerer ; & ſon boire ſera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On lui réchauffera auſſi toute la region du cœur avec des linges chauds, & aromatiſez de quelque liqueur propre, comme eſt l'eau de la Reine de Hongrie; car par ce moyen la chaleur naturelle ſe raſſemblant vers la region du cœur & de l'eſtomac, les forces en ſeront conſervées, & reſtaurées en même tems par la diſtribution de l'aliment. Le ſeul vin peut bien dans un preſſant beſoin faire promptement le même effet ; mais comme cet effet eſt plus promptement produit par le vin, que par l'aliment d'un bon boüillon, ou de quelque conſommé, auſſi ceſſe-t-il plûtôt que celui qui procede de l'aliment, lequel eſt plus ſtable. Et lorſque la perte de ſang aura commencé à ceſſer, & que la femme ſera revenuë des foibleſſes qu'elle lui avoit cauſées, elle uſera pour ſa boiſſon ordinaire, de ptiſanne faite avec l'orge mondé & la pimprenelle. Mais ſi nonobſtant toutes ces choſes le ſang continuë toûjours à fluer; pour lors la femme tombe ſouvent en ſyncope, & eſt en très-grand danger d'en perdre bien-tôt la vie ; parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre ſur les vaiſſeaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties ; ou ſi elle vient à réchapper après une grande perte de ſang de cette nature, il lui ſurvient ſouvent quelques jours enſuite un grand mal de tête qui procede du boüillonnement & de la fermentation qui ſe fait au nouveau ſang, comme au vin nouveau ; avec une fiévre qui eſt quelquefois continuë, avec pluſieurs petits friſſons & redoublemens, & aſſez ſouvent intermittente, à cauſe que le ſang qui s'engendre nouvellement au défaut de celui que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondance, n'ayant pas ni la conſtance, ni les autres qualitez du premier, il ſe corrompt pour lors très-facilement. C'eſt auſſi ce qui fait que ces ſortes de femmes, à qui il eſt arrivé de grandes pertes de ſang, ont ordinairement les jambes enflées, & reſtent aſſez ſouvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois après leur accouchement ; parce que ce ſang nouvellement engendré, n'eſt pas ſi ſpiritueux que celui qu'elles ont perdu ; & qu'il a en ſa maſſe beaucoup de particules excrementeuſes, dont toutes les parties du

corps étant abbreuvées, ſe tumefient facilement, & en deviennent toutes œdemateuſes.

Il eſt bon d'obſerver que la plûpart des femmes ayant la premiere évacuation de leurs mois, après leur accouchement, bien plus abondantes qu'à l'ordinaire; il y en a beaucoup qui prennent cette évacuation pour une perte de ſang: mais elle ne doit pas être qualifiée de ce nom; car ce ne ſont que de ſimples mois, qui ſont ſeulement abondans; parce que les vaiſſeaux de la Matrice, qui étoient devenus beaucoup plus amples dans le tems de la groſſeſſe, n'ayant pas encore été bien rétablis & fortifiez, ſont cauſe que cette premiere évacuation des mois a ſouvent coûtume d'être ainſi ſurabondante aux femmes a qui elle arrive peu de tems après leur accouchement. Cette évacuation quelque abondante qu'elle ſoit n'eſt pas pour l'ordinaire dangereuſe, quand elle ne procede que de la cauſe que je viens d'expliquer, & n'a point beſoin d'autre remede que du repos & de l'abſtinence du coït, juſques à ce qu'elle ſoit entierement ceſſée.



Ces cinq figures repreſentent de differens peſſaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empêcher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la deſcente.

CHAPITRE VI.

De la descente & chûte de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorrhoïdes de la Femme nouvellement accouchée.

POur mieux faire entendre la chose, je ferai deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée; car la descente est quand la Matrice s'abbaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entierement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina*, en telle façon qu'en mettant le doigt, on sent l'orifice interne fort proche; la seconde espece est quand la Matrice étant encore plus abbaissée, on voit manifestement cet orifice interne paroître à l'exterieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes; en la premiere, la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit néanmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir interieurement; mais on voit seulement son orifice, qui paroît à l'extrêmité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice, & l'autre chûte de Matrice qui est la plus fâcheuse de toutes, & celle qu'on nomme renversement; pour lors elle est non-seulement tout à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espece de *scrotum*, qui pend entre les cuisses de la femme, & ce qui est étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant, qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations; & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fâcheux & violens accouchemens, comme aussi par la trop frequente portée des enfans gros & pesans, quelquefois par une grande toux; par de frequens & forts éternuëmens, pour avoir sauté, ou s'être laissé tomber de

haut, pour aller en coche, en charette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secoüantes; pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau, pour avoir trop levé les bras en les portant pardessus la tête; pour avoir fait de trop grands efforts en allant à la selle pour rendre les excrémens du ventre endurcis depuis un long-tems; pour avoir eu un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenemens, d'autant que toutes ces choses secoüent & poussent grandement la Matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens étant par ce moyen relâchez, ou rompus, ne la peuvent plus retenir; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement après que l'enfant en est dehors.

Quoique nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de specifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption; car cela seroit bien difficile; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus frequente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fâcheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant se presente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la tête trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour lui faire voye dans le tems; car pour lors la Matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrêmement tiraillez & relâchez; à quoi aident encore beaucoup les clysteres trop forts, & toutes sortes de violens remedes qu'on fait prendre souvent mal-à-propos à la femme, pour lui faire expulser l'enfant mort; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere, on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adherent au fond de la Matrice; & d'autant plûtôt encore, si portant la main au dedans (comme on est obligé de faire pour délivrer la femme, lorsque le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix, le corps même de la Matrice. Nous avons montré au chapitre neuviéme du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice, ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extrême douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachez ses ligamens; & on voit sortir des humiditez roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui lui pend entre les cuisses. La descente & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sor-

tes des femmes, pour les cauſes alleguées ci-deſſus, & même aux filles, comme je l'ai vû pluſieurs fois; mais le renverſement entier ne ſe fait jamais qu'enſuite de l'accouchement, & principalement immediatement après; à cauſe que pour lors ſon orifice interne eſt preſque auſſi étendu & dilaté que ſon fond; ce qui n'eſt pas de même en un autre tems, où étant fermé, il ne lui peut pas laiſſer lieu de ſe renverſer ainſi. J'ai montré au chapitre quinziéme du ſecond Livre, le moyen de preſerver la femme de cet accident en l'accouchant, quand elle y eſt diſpoſée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetition.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduiſant & remettant en ſon lieu naturel, on peut facilement en eſperer gueriſon, & d'autant plûtôt que la femme ſera jeune, & la maladie recente; mais ſi la femme eſt vieille, & qu'il y ait déja long-tems que la Matrice ſoit tombée, elle en eſt d'autant plus incurable, & la chûte ou le renverſement de Matrice, qui arrive incontinent après l'accouchement, peut faire mourir la femme en peu d'heures, ſi elle n'eſt très-promptement réduite, comme il arriva il y a environ vingt-deux ans à une femme alliée de Monſieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie après être accouchée, par la faute de ſa Sagefemme, qui ne lui reduiſit pas auſſi-tôt ſa Matrice qui étoit chûte, s'étant peut-être trompée, comme font pluſieurs autres, qui ne ſe connoiſſant pas à la choſe, & croyant que ce gros morceau de chair ſanglante qu'elles voyent ſortir de la partie honteuſe, ſoit quelque mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains; ce qui cauſe d'inſuportables douleurs, & ſouvent la mort de la pauvre femme, faute de la faire promptement ſecourir par gens bien connoiſſans en l'art; car il ſe fait pour lors un grand flux de ſang, & la Matrice ainſi tombée ſe tumefie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus être remiſe, & les accidens qui en ſurviennent ſont ſi fâcheux, que ſouvent la femme meurt avant qu'on y puiſſe remedier. La même choſe eſt encore arrivée par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sagefemme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher étoit ainſi tout-à-fait tombée, & ne ſe connoiſſant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit auſſi-tôt du logis, pour éviter les huées que pluſieurs autres femmes qui étoient preſentes faiſoient après elles, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable état, laquelle mourut preſque auſſi-tôt, faute d'être ſe-

couruë

couruë dans cette extrême néceſſité. Mais ces ſortes de fautes ne ſont pas ſeulement commiſes par l'ignorance de quelques Sage-femmes ; car il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas quelquefois plus capables en ces matiéres que des Sagefemmes, comme je l'ai bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du même Fauxbourg, voulant, à ce qu'il diſoit, extirper un corps étrange qui lui ſortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours enſuite, à cauſe de l'extrême douleur qu'il lui fit en tiraillant ainſi fortement cette partie, à laquelle il ſurvînt auſſi-tôt une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre inſupportables, avec une groſſe fiévre, & autres accidens funeſtes qui la firent périr.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choſes ; la premiere eſt de réduire la Matrice en ſon lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour exécuter la premiere, qui eſt de la réduire, ſi la Matrice eſt tout-à-fait tombée, ou renverſée, on fera devant toutes choſes uriner la femme, & on lui donnera, ſi beſoin eſt, un clyſtere doux pour évacuer les gros excrémens qui ſont dans le *rectum*, afin que la réduction en ſoit plus facile ; après quoi on la fera coucher ſur le dos, ayant les feſſes plus élevées que la tête, puis on lui fomentera avec le vin & l'eau tiéde, ou avec le lait, tout ce qui eſt tombé dehors ; & enſuite ayant pris un linge bien molet, on la remettra en ſon lieu naturel, la repouſſant avec la main peu à peu de côté & d'autre ; & ſi la choſe fait trop de peine, à cauſe que ce qui eſt ſorti eſt déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement ; obſervant, après en avoir fait la reduction, deſſuyer cette huile le mieux qu'il ſera poſſible, pour éviter la récidive. Mais ſi la Matrice ainſi faiſant, demeure dehors ſans pouvoir être remiſe, à cauſe qu'elle eſt exceſſivement enflammée & tumefiée (ce qui arrive quand on eſt trop long-tems ſans y faire les remedes néceſſaires, pendant quoi elle eſt continuellement ſalie & abbreuvée de l'urine & des autres excrémens qui contribuent beaucoup à ſa corruption) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure enſuite. Néanmoins *Ætius* & *Paul Æginette*, diſent qu'on a vû échapper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entiérement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque hiſtoire ſemblable, ce que fait pa-

reillement *Rouſſet* en ſon enfantement Ceſarien, mais cela arrive très-rarement.

Quant à ce qui eſt du ſecond moyen de la curation de cette maladie, lequel conſiſte à retenir la Matrice en ſon lieu, & à la fortifier après l'y avoir remiſe, cela ſe fera par une ſituation convenable. La femme pour ce ſujet ſe tiendra couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu hautes, les jambes un peu croiſées, & les cuiſſes jointes l'une contre l'autre, afin d'empêcher qu'elle ne retombe. J'ai vû quelques femmes ſe ſervir à ce deſſein d'une éponge, qu'elles introduiſent dans le *vagina*; mais je n'en trouve pas l'uſage bon, à cauſe que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abbreuve, leſquels pour le peu qu'ils ſéjournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'eſt pourquoi le plus ſeur ſera de lui mettre un peſſaire dans le col de la Matrice pour la tenir en état. Il faut néanmoins obſerver que les deſcentes de la Matrice où l'orifice interne ne tombe point juſques hors des levres de la partie honteuſe, en ſorte qu'il paroiſſe à la vûë, n'ont pas beſoin d'aucun peſſaire. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'en ſervir en ces ſortes de prétenduës deſcentes ou relaxations de Matrice, qui procedent ſeulement de ce que la Matrice étant abbreuvée & gonflée des humeurs dont l'évacuation eſt ſupprimée, y cauſent un ſentiment de peſanteur, ce qui fait qu'en ces diſpoſitions le globe de la Matrice étant beaucoup plus tumefié qu'à l'ordinaire, on ſent ſon orifice interne fort proche de l'exterieur: car bien loin que le peſſaire fut utile pour lors, il ne ſerviroit qu'à incommoder la femme par la douloureuſe compreſſion qu'il feroit à la Matrice ainſi tumefiée.

On fait de quatre ou cinq ſortes de peſſaires, qui peuvent ſervir pour le même deſſein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce chapitre. Les uns ſont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de groſſeur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laiſſe, après les y avoir introduits, mais ceux-là rempliſſant toute la capacité du *vagina*, & n'étant pas percez, empêchent encore que les excrémens de la Matrice ne puiſſent avoir une libre iſſuë; outre cela, ils ſont ſujets à tomber ſouvent dehors, & principalement dans le tems des menſtruës; c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſi utiles, ni ſi commodes que les autres qu'on fait avec un morceau de linge, afin qu'ils ſoient plus legers. Ils doivent être en figure de cercle épais, ſemblable à celle d'un petit bourlet, & être percez dans leur milieu d'un aſſez grand trou, lequel ſert

tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux vuidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires (qui sans doute sont préferables à tous les autres qu'on a inventez jusques à present) soient recouverts de cire blanche, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira, & ils doivent être assez larges, afin qu'étant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir; on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirez de tems en tems pour les nettoyer: néanmoins ce lien n'est pas nécessaire aux pessaires qui sont percez, d'autant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou même triangulaire, dont les angles soient mousses. Ceux-ci tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds; mais les ronds sont plus universellement propres pour toutes sortes de femmes. On en peut aussi faire d'or ou d'argent qui soient caves, afin d'être plus legers: mais on se servira des uns & des autres, selon qu'on les jugera être plus convenables à la figure & à la disposition présente de la Matrice; & après que le pessaire aura été introduit & placé au lieu où il doit être, la femme ne le retirera point, si elle n'en est incommodée; ce qui n'arrive pas quand le pessaire est bien fait; car il n'est aucunement besoin qu'elle le retire pour le nettoyer; à cause qu'étant percé d'un grand trou, les excrétions de la Matrice passent facilement à travers; & la femme peut aussi pour ce sujet user d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces sortes de pessaires ne l'empêchent pas d'user librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puisse abstenir (ce qu'il faudroit néanmoins qu'elle fît, afin qu'elle pût plûtôt guerir) ni même de devenir grosse; la semence de l'homme pouvant facilement être éjaculée à travers le trou du pessaire, jusques dans l'orifice interne de la Matrice; comme je puis assurer être arrivé à deux differentes femmes, lesquelles après avoir été plusieurs années sans faire d'enfans, sont devenuës grosses, & ont toutes deux porté leur enfant jusques à terme, dont je les ai heureusement accouchées, quoiqu'elles eussent toûjours porté actuellement un pessaire que je leur avois mis, pour retenir des descentes de Matrice dont elles étoient très-incommodées depuis plus de huit années. J'en ai rapporté les

exemples avec quelques autres de même nature dans le Livre de mes Obſervations.

Je ne peux aſſez m'étonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet* qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de l'enfantement Ceſarien, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice; ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immédiatement après l'accouchement; car en d'autres tems on ne pourroit jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ni le corps de la Matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte; & quand même on l'y auroit mis (ce qui eſt entiérement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter; parce que la Matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtenſion, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors (comme elle fait pour rejetter les corps étranges) juſqu'à ce qu'elle en fût venuë à bout; & il s'enſuivroit de là, que le peſſaire ne pouvant être introduit dans le fond de la Matrice qu'immédiatement après l'accouchement, les autres femmes qui ont des deſcentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun ſoulagement. Mais ce Docteur s'eſt grandement abuſé; car le peſſaire ſe met ſeulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice; où étant il trouve facilement place; à cauſe de la ſubſtance membraneuſe de ce col qui ſe dilate aiſément; & y ayant été introduit avec un peu de force, il eſt facilement retenu, à cauſe que l'entrée exterieure de ce col n'eſt pas ſi large; & il repouſſe vers le haut par le moyen de ſon épaiſſeur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit, l'orifice de laquelle ſe loge commodement dans le trou qui eſt au milieu du peſſaire. Cette inſigne abſurdité de *Rouſſet* qu'il nous aſſûre par de ridicules argumens, comme ſi c'étoit une verité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'être laiſſé abuſer de la même maniere en la plûpart de ſes hiſtoires fabuleuſes qu'il rapporte dans ce même Livre touchant l'operation Ceſarienne.

Mais ſi on ne peut pas introduire le peſſaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cauſe que la Matrice ne laiſſe jamais de vuide en ſa cavité, qui eſt très-petite, & à cauſe que ſon orifice ne pourroit pas ſe dilater ſuffiſamment, quelque violence qu'on y fît, il ſeroit encore bien plus impoſſible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un peſſaire de la maniere que veut *Rouſſet*. Beaucoup de perſonnes ont de la peine à croire qu'une fille puiſſe avoir une chûte de Matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans; mais

ils se trompent : Car quoique les filles en soient rarement incommodées, j'en ai vû néanmoins plusieurs qui avoient des très-fâcheuses descentes, & une entr'autres qui étoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il étoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un plancher à l'âge de seize ans ; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers ; après tout lequel tems, se lassant enfin de mener une vie miserable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moi le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours nécessaire à son infirmité, lequel je lui donnai charitablement. Sa Matrice étoit presque aussi grosse que la tête d'un enfant, & lui sortoit entiérement hors de la partie honteuse, lui pendant par delà le milieu des cuisses. Au bas de cette monstrueuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnuë, laquelle n'étoit autre chose que la substance du *vagina* extrêmement dilatée & boursoufflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extrêmité son orifice interne très-petit, par lequel les menstruës sortoient reglément dans le tems ordinaire. Je tâchai de réduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir, mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extrême grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette réduction, je jugeai à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement, durant lesquels je lui conseillai de se tenir de repos au lit, lui recommandant de ne vivre que de seuls boüillons, comme aussi de prendre quelques clysteres pour vuider le ventre de ses excrémens ; ce qu'ayant été fait, je lui réduisis sa Matrice en sa situation naturelle ; & pour la retenir & l'empêcher de retomber, je lui mis aussi-tôt un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen de quoi elle fut parfaitement & entiérement délivrée de cette grande & fâcheuse infirmité, dont elle avoit été affligée depuis un si long-tems. Le 30. Mai 1675, j'ai encore réduit la Matrice d'une autre fille de 24. ans, chez Madame *Laisné* Sagefemme en la ruë de la vieille bouclerie, à qui elle étoit entiérement tombée depuis sept ans, & sans avoir pû être reduite depuis près de deux ans qu'elle lui pendoit entre les cuisses, de plus de la grosseur de la tête d'un enfant ; & comme le corps de la Matrice étoit fort tumefié & extrêmement endurci, & que cette fille étoit sur le point d'avoir ses menstruës, lorsque je

la vis la premiere fois, je ne jugeai pas à propos de lui faire en ce tems la reduction de ſa Matrice : Mais après l'avoir fait tenir au lit durant dix jours enſuite de l'évacuation de ſes menſtruës, & l'avoir fait ſaigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je lui réduiſis la Matrice en la préſence de la ſuſdite Sagefemme; après quoi je lui mis un peſſaire dans le *vagina*, qu'elle porta enſuite ſans aucune incommodité.

Lorſque la Matrice ſe purge de ſes vuidanges, il ne faut pas uſer d'autre choſe pour la fortifier, que de la tenir en état, & en ſa ſituation naturelle par le moyen d'un peſſaire; car les remedes aſtringens qui ſeroient propres pour empêcher ſa relaxation, cauſeroient un grand préjudice à la femme, en faiſant ſuppreſſion de ces ſuperfluitez; & on doit ſur tout obſerver dans cette maladie de ne pas lui ſerrer le ventre avec aucun bandage; c'eſt en quoi ſe trompent la plûpart des Sagefemmes, qui croyant mieux retenir la Matrice en ſon lieu, ſerrent beaucoup le ventre de l'accouchée; car en le comprimant ainſi fortement; elles pouſſent encore davantage la Matrice en bas : On lui doit auſſi donner le baſſin dans le lit, & même elle demeurera couchée en rendant ſes excrémens; pendant quoi elle aura toûjours ſa main au devant de ſa Matrice, pour empêcher qu'elle ne retombe. Mais lorſque le tems des purgations ſera entiérement paſſé, & qu'il s'en ſera fait une aſſez ample évacuation, on pourra ſans danger ſe ſervir d'injection aſtringente, & même enduire le peſſaire d'une compoſition qui ait une ſemblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime univerſel; & la femme qui eſt nouvellement accouchée ne ſe relevera du lit qu'après cinq ou ſix ſemaines au plûtôt, obſervant auſſi de s'abſtenir entiérement du coït durant tout ce tems, afin que la Matrice & ſes ligamens ſe puiſſent remettre, & ſe bien fortifier en leur ſituation naturelle.

Il arrive auſſi quelquefois, que par les trop grands efforts que la femme fait durant ſon travail, le ſiege en eſt tout-à-fait pouſſé dehors : En ce cas, ſi l'enfant eſt bien avancé au paſſage, on ſe contentera ſeulement, avant que cet accident vienne, de l'empêcher, s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre ſi fortement; mais s'il eſt entiérement tombé, on attendra que l'enfant ſoit tout-à-fait ſorti pour le remettre; car avant cela il ſeroit bien difficile de le faire ſans cauſer grande contuſion à l'inteſtin. Auſſi-tôt donc que la femme ſera accouchée, on en fera la réduc-

tion de la même façon que celle de la Matrice, après l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il eſt néceſſaire ; prenant garde enſuite de ne pas donner à la femme durant ſes couches aucun lavement fort ni acre ; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, lui exciteroient dérechef la chûte de l'inteſtin, ou même celle de la Matrice.

Pour ce qui eſt des hemorrhoïdes, dont les femmes ſont ordinairement incommodées dans leurs couches, il n'y a pas de meilleur remede que de leur faire tremper, deux ou trois fois le jour, durant un quart d'heure, le ſiege dans un baſſin à moitié plein de ſimple eau tiéde, ou bien il faut ſe contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiéde, pour en appaiſer la douleur ; ou on les oindra d'huile d'œuf battuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent de *Populeum*, ou de quelqu'autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter ; & procurant ſur toutes choſes une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice ; car par ce moyen, qui eſt le plus ſalutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de ceſſer. C'eſt pourquoi il ne faut pas y appliquer d'abord des ſangſuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours : d'autant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & même exciter une plus grande fluxion ſur les hemorrhoïdes, qui ſont pour lors très-douloureuſes, à cauſe qu'elles ont été recemment irritées par la compreſſion qui a été faite au ſiege dans la ſortie de l'enfant, au tems de l'accouchement. C'eſt ce qui fait que j'aimerois mieux differer cette application de ſangſuës aux hemorrhoïdes juſques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contuſions, & des déchiremens des parties extérieures de la Matrice, cauſées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ſouvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contuſions & des déchiremens aux parties baſſes de la femme ; on en connoîtra facilement la cauſe, en faiſant reflexion ſur la groſſeur de la tête de l'enfant, qui pour ſortir de la Matrice eſt obligée de faire auſſi grande diſtenſion de ces parties qui ſont étroites, qu'elle eſt groſſe, leſquelles étant extrêmement preſſées par cette tête con-

tre la dureté des os qui les environnent en ſont facilement contuſes, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, il eſt de néceſſité qu'elles ſe déchirent pour laiſſer paſſer l'enfant.

Preſque toutes les femmes dans leur premier accouchement, ſe plaignent, lorſque leur enfant eſt au paſſage, que la Sagefemme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtriſſures qui y ſont après ſa ſortie, procedent de ce qu'elle les a trop ſouvent & trop rudement touchées avec la main; mais elle s'abuſent grandement, car cela vient de ce que la tête de l'enfant fait en paſſant une violente diſtenſion & ſéparation des quatre caruncules, & des autres parties voiſines, leſquelles en ſont meurtries, & quelquefois déchirées, & de là eſt cauſée la douleur qu'elles diſent ſentir alors, comme ſi on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne ſe plaignent jamais tant dans les accouchemens ſuivans, à cauſe que ces parties ayant une fois donné paſſage à un enfant, ſe relâchent & s'étendent après bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur, que la choſe a été plus ſouvent réïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas négliger ces contuſions & ces déchiremens, de peur qu'ils ne ſe convertiſſent en ulceres malins: car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement y contribueroient facilement, ſi on n'y apportoit les remedes convenables. C'eſt pourquoi auſſi-tôt que la femme ſera accouchée, s'il n'y a que de ſimples contuſions & écorchures, on lui mettra ſur les parties baſſes, pour en appaiſer la douleur, un petit cataplaſme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on mêlera le jaune & le blanc avec huile d'amandes douces, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle ſur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueillere, juſques à ce qu'il ſoit un peu lié; puis l'ayant mis ſur des étoupes fines, ou ſur un linge, on l'appliquera chaudement ſur tout l'extérieur de la vulve, l'y laiſſant pendant cinq ou ſix heures; après quoi on l'ôtera pour mettre de côté & d'autre ſur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon; & en les renouvellant deux ou trois fois le jour, on étuvera ces parties avec eau d'orge & miel de Narbonne, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empêcher que l'urine tombant deſſus, ne lui excite grande cuiſſon & douleur: mais ſi ces écorchures ſont fort douloureuſes, on

préferera

préferera l'huile d'œuf tirée ſans feu à tous autres remedes.

La contuſion de ces parties eſt quelquefois ſi grande, qu'il ſe fait inflammation des grandes lévres, où il ſe forme un abſcès aſſez conſiderable, comme je l'ai vû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sagefemme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera iſſuë à la matiere qui s'y ſera faite, vers le lieu le plus déclive & le plus commode; après l'évacuation de laquelle on fera une injection déterſive dans la cavité où elle étoit contenuë, avec eau d'orge & miel, qu'on animera avec un peu d'eſprit de vin, s'il y avoit danger de corruption, & au ſurplus, on panſera l'ulcere ſelon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fâcheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, ſe déchire en la ſortie de l'enfant, juſques au fondement, par le moyen de quoi les deux trous, ſçavoir celui de la Matrice & celui de l'*anus*, ſe mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cauſe de ſon énorme grandeur, reſſemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laiſſoit un tel déchirement ſans en faire la réünion, la femme devenant groſſe une autre fois, accoucheroit enſuite avec bien plus de facilité & ſans être en danger de la recidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties ſe ſont repriſes après cet accident; mais auſſi lors qu'elles demeurent disjointes & ſeparées de la ſorte, les femmes en ſont ſi incommodées, à raiſon des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent ſi dégoutantes à leur mari, & à elles-mêmes, comme encore ſi peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la réünion incontinent après l'accouchement. C'eſt pourquoi ayant nettoyé avec gros vin tiede tout le lieu déchiré, des excrémens qui peuvent être coulez entre ſes lévres, on y fera une ſuture aſſez forte, à points ſeparez, y en faiſant un, ou deux, ou plus, ſelon la longueur de la ſeparation, & prenant à chacun des points aſſez de chair pour empêcher qu'ils ne quittent; après quoi on panſera la playe avec baume agglutinatif, tel qu'eſt celui d'*Arceus*, ou avec quelqu'autre de ſemblable nature, y mettant quelques linges pardeſſus, qui puiſſent empêcher autant qu'il eſt poſſible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent; car par leur acrimonie ils y cauſeroient grande cuiſſon & douleur; & afin que ces parties ſe réüniſſent plus facilement, la femme aura toûjours ſes cuiſſes l'une contre l'autre ſans les écarter aucunement, la traitant ainſi juſques à parfaite guériſon. Mais ſi enſuite de cela

elle devient encore groſſe, elle ſera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre ſouvent ces parties avec huiles & graiſſes émollientes; & lorſqu'elle ſera en travail, elle ne s'épreindra ſi fortement tout d'un coup; mais elle laiſſera faire peu à peu la nature, qui ſera aidée par une Sagefemme, ou plûtôt par un Chirurgien bien entendu en ſon Art, lequel étant averti de la premiere diſgrace, fera ſon poſſible pour en éviter une ſeconde: car ordinairement ces parties ayant été déchirées une fois, il eſt bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement ſuivant; à cauſe que la cicatrice qui s'y fait, retreſſit encore les lieux davantage; c'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter, pour plus grande ſûreté, que la femme ne fît plus d'enfans, afin de ne pas retomber en la même peine; & ſi pour avoir negligé un tel déchirement, les lévres en étoient cicatriſées, il faudra, ſi on veut y remedier, en renouveller la cicatrice avec bons ciſeaux, ou avec le biſtoury, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës; après quoi on en fera la réünion de la même façon que ſi elles étoient nouvellement ſeparées. Je ne conſeille pas néanmoins à aucune femme de ſe faire faire une operation ſi douloureuſe, pour la ſimple décoration d'une partie qu'elle ne doit jamais expoſer à la vûë.

J'ai obſervé que ces parties exterieures de la vulve ſe déchirent bien moins dans la ſortie de l'enfant aux femmes qui ont les lévres de la partie honteuſe peaucieres & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës; & que ces déchiremens ſe font auſſi d'autant plus conſiderables, que les douleurs de l'accouchement ſont violentes & ſubites; car ces lévres dans les douleurs mediocres ſe dilatant & étendant peu à peu, ne ſe déchirent pas ſi-tôt, que quand elles ſouffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive auſſi quelquefois que le col de la veſſie, qui a été très-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la tête de l'enfant qui ſera reſtée au paſſage, ne pouvant durant tout ce tems donner libre iſſuë à l'urine qui eſt retenuë en la veſſie, vient à s'enflammer, & ſuppurer entierement, par la pourriture qui ſurvient ordinairement aux parties baſſes de la femme, après ces ſortes d'accouchemens fâcheux; enſuite de quoi il y reſte des fiſtules, qui cauſent une iſſuë involontaire de l'urine, qui eſt très-incommode à la pauvre femme qui en eſt affligée, & même incurable, quand la fiſtule eſt grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la ſubſtance du col de la veſſie qui a ainſi ſuppuré. Mais ſi elle eſt petite, & qu'il y ait peu de ſubſtance perduë, elle guerit quelquefois après

un ou deux mois d'incommodité. Ce fâcheux accident arrive le plus ſouvent dans le premier acouchement, à cauſe que la tête de l'enfant fait pour lors une plus grande contuſion de ces parties qui n'ont pas encore été dilatées, que dans les autres accouchemens qui ſuivent, où elles ſouffrent plus facilement, & ſans aucun préjudice, la diſtenſion qu'elles ont déja reçûë, à moins que la groſſeur du dernier enfant n'excedât beaucoup celle du premier, auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le même ſujet.

Mais c'eſt aſſez ſouvent mal à propos qu'on blâme le Chirurgien, ou la Sagefemme, les accuſant à tort d'avoir été cauſe de ces fâcheux accidens, qui arrivent ordinairement ſans qu'il y ait eu aucunement de leur faute: car quelque expert que ſoit le Chirurgien, il eſt quelquefois impoſſible qu'il les puiſſe empêcher, & principalement s'il eſt appellé trop tard pour ſecourir la femme. C'eſt pourquoi on ne lui en doit pas imputer la faute, comme faiſoit la ſœur d'un Notaire de *Paris*, que je fus voir à *Fleury* près de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit été acouchée il y avoit quatre ans (quoiqu'il eût pour lors plus grande reputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens;) l'accuſant de lui avoir arraché une partie de la veſſie, en lui tirant avec violence ſon enfant hors du ventre: Mais comme l'ignorance de la veritable cauſe de ſon mal la faiſoit être de ce ſentiment, je la deſabuſai, autant qu'il me fut poſſible, & ſon mari qui avoit toûjours eu cette penſée auſſi-bien qu'elle, en leur expliquant & faiſant entendre que la ſeule pourriture qui étoit arrivée en ces parties après ſon accouchement, pour les raiſons que j'ai dites ci-deſſus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la ſubſtance du col de la Matrice, & de tout celui de la veſſie, d'où procedoit une iſſuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours eûë depuis ce tems-là, accompagnée d'une continuelle & inſupportable douleur, qui lui faiſoit traîner une vie languiſſante & miſerable, que je crûs devoir bien-tôt ſe terminer par la mort de cette pauvre femme, à cauſe du mauvais état où je la vis pour lors; ce qui arriva en effet quelques jours après, comme je l'avois prédit à ſon mari.

CHAPITRE VIII.

Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celui des tranchées qui leur arrivent peu de tems après être accouchées. Nous avons montré ci-devant comme on avoit coûtume de les prévenir, en faisant prendre aux femmes incontinent après l'accouchement, une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires; mais comme assez souvent, quoiqu'on se soit servi de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent être les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de tranchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins, aux lombes, & aux aînes, quelquefois dans la Matrice seulement, & quelquefois vers le nombril & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relâche, en un lieu fixe, ou tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; toutes lesquelles reflexions nous font distinctement connoître leurs differentes causes, selon quoi il faut diversifier les remedes.

Ces tranchées ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble. La premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se rempliſſent facilement incontinent après l'accouchement; tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant étoit dans la Matrice, par laquelle ils étoient comprimez, qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës tant en eux, que dans l'estomac, ont été tellement broüillez & agitez de côté & d'autre durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes frequentes qui font toûjours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas pû bien faire; d'où il s'ensuit quelquefois un flux de ventre ou génération de vents, qui sont cause des tranchées que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que ces vents ou les matieres s'y portent plus ou moins, & quel-

quefois auſſi vers la Matrice, à cauſe de la compreſſion & de la commotion qu'y font les inteſtins qui en ſont extrêmement agitez.

La deuxiéme cauſe de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la premiere, eſt celle qui provient de quelque corps étrange reſté dans la Matrice après l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulſer par de continuelles épreintes; & c'eſt par fois quelque eſpece de faux-germe, ou plûtôt une portion de l'arriere-faix, & fort ſouvent des caillots de ſang qui cauſent cet accident, lequel ne ceſſe jamais que ce qui eſt ainſi contenu dans la Matrice n'en ſoit ſorti: Pour lors ces douleurs ſont preſque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'être accouchée, & ne diminuënt point par les lavemens, comme font celles qui ſont cauſées de vents; mais bien au contraire elles en ſont excitées & augmentées, juſques à ce que ces corps étranges ayent été entierement expulſez ou tirez de la Matrice.

En troiſiéme lieu, les tranchées ſont ſouvent cauſées par la ſuppreſſion ſubite des vuidanges, la matiere deſquelles empliſſant avec abondance toute la ſubſtance de la Matrice, en fait grande diſtenſion, & y cauſe inflammation par ſon ſéjour, laquelle ſe communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raiſon de quoi il s'enfle, ſe tend, & devient extrêmement dur, lequel accident continuant cauſe ſouvent la mort à la femme en très-peu de tems.

Enfin la quatriéme & derniere cauſe de ces douleurs de ventre procede de la violente extenſion des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fâcheux travail. En ce cas les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes & aux aînes, qu'en autre part, à cauſe que ce ſont les lieux où ces ligamens ſont attachez. Ce n'eſt pas que ces douleurs ne ſe communiquent auſſi quelquefois par continuité à toute la Matrice; & d'autant plûtôt, ſi elle a ſouffert quelque contuſion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'eſt pas tant travaillée de tranchées dans ſa premiere couche, que dans les ſuivantes; ce qui eſt néanmoins entierement contraire au ſentiment d'*Hypocrate*, qui dit au 1. liv. des Maladies des Femmes, & au liv. de la Nature de l'Enfant, que les femmes ſont beaucoup plus travaillées de douleurs dans leur premier accouchement, & dans le tems des purgations de leurs couches, que dans ceux qui ſuivent; mais l'experience journaliere nous fait voir que cela arrive quel-

quefois indifferemment, ſelon que les differentes diſpoſitions preſentes y contribuënt plus ou moins, ſans que pour raiſon du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle tout-à-fait certaine : car j'ai vû beaucoup de femmes être auſſi incommodées de tranchées dans leur premiere couche que dans les ſuivantes ; cela dépendant de la diſpoſition que le ſang a plus ou moins grande, en quelques femmes qu'en d'autres, à ſe coaguler dans la Matrice.

Cette diſpoſition peut proceder de deux cauſes ; la premiere ſelon que le ſang eſt plus ou moins en mouvement par l'agitation du travail ; & la ſeconde, ſelon qu'il eſt plus ou moins fibreux. Or le premier accouchement des femmes étant pour l'ordinaire plus laborieux que les autres, leur ſang a moins de diſpoſition à ſe cailler incontinent après l'accouchement, tant parce qu'il eſt pour lors en plus grand mouvement, qui fait qu'il ſort en liqueur hors de la cavité de la Matrice, ſans y ſéjourner, auſſi-tôt qu'il eſt ſorti de ſes vaiſſeaux, que parce qu'il eſt auſſi en ce tems plus ſereux : car les femmes beuvant beaucoup pour appaiſer la grande alteration que leur cauſe l'agitation de leur travail, les fibres de leur ſang ſont plus diviſez par l'abondante liqueur de la boiſſon, dont toutes leurs arteres & leurs veines s'empliſſent extraordinairement ; ce qui peut (ce me ſemble) contribuer en quelque façon à faire que les femmes ne ſont pas ordinairement ſi travaillées de tranchées dans leur premier accouchement, que dans les ſuivans.

A ces deux cauſes j'en ajoûte une troiſiéme, qui eſt que l'orifice interne de la Matrice, qui n'avoit jamais été dilaté, ſouffrant une plus grande violence dans le premier accouchement par la ſortie de l'enfant, & en étant pour ce ſujet plus debilité, il ne peut pas ſe refermer ſi-tôt que dans les ſuivans, où ne ſouffrant pas un ſi grand effort, il fait bien plus facilement ſon action, qui eſt de ſe refermer en ſe contractant après l'accouchement ; quoi faiſant, il retient par la Matrice le ſang qui coule des vaiſſeaux, lequel étant ainſi retenu, y forme de gros caillots, qui tenant lieu de corps étrange, & augmentant de volume par le nouveau ſang qui y afflüe, font une diſtenſion douloureuſe de cette partie, en l'empêchant de ſe contracter, comme elle s'efforce de faire après la ſortie de l'enfant.

Il faut remedier à toutes ces douleurs ſelon leurs differentes cauſes ; & pour prévenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient être excitées par des vents, on fera prendre à la femme

auſſi-tôt qu'elle ſera accouchée, de l'huile d'amandes douces, & du ſyrop de capillaires mêlez enſemble : quelques-uns eſtiment mieux l'huile de noix bien ſaine ; mais elle eſt auſſi de bien plus mauvais goût que l'autre. Ce remede ſert à lenir, & enduire par ſon onctuoſité tout le dedans des inteſtins, au moyen de quoi ce qui eſt contenu en eux s'écoule plus facilement par bas. Mais comme nous avons dit autre part, cette drogue eſt ſi dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce ſujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité. C'eſt pourquoi je prefererois un bon boüillon à la viande, bien chaud, pour celles qui ont grande averſion de cette huile. D'autres donnent un demi-verre de bon hypocras ; mais il peut en cet état, où la femme eſt toûjours grandement émûë, cauſer une pire maladie, en faiſant venir la fiévre. Il y a des Sagefemmes qui font prendre auſſi à l'accouchée quelques goutes de ſang de ſon arrierefaix, qu'elles mêlent avec l'huile & le ſyrop que nous avons dit, croyant ſuperſtitieuſement que ce ſang ait une vertu particuliere pour la garantir des tranchées ; mais c'eſt un remede qui eſt plus capable de lui faire mal au cœur, que de la ſoulager en aucune maniere.

Or pour prévenir & empêcher encore d'autant mieux ces ſortes de tranchées, la femme tiendra ſon ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire ſa ptiſanne trop froide, & ſi ces tranchées la tourmentoient beaucoup, on lui mettra de tems en tems des linges chauds ſur le ventre, y faiſant une onction d'huile d'amandes douces, ou bien on y appliquera une grande aumelette d'œufs, faite avec l'huile de noix, ſans le ſerrer trop avec ſon bandage ; & pour mieux évacuer les vents qui ſont dans les inteſtins, le jour ſuivant on lui donnera quelque clyſtere fait avec la décoction des herbes émollientes, dans laquelle on aura fait boüillir un peu de graine de lin, y ajoûtant enſuite deux ou trois onces de miel, avec autant d'huile d'amandes douces, ou bien de bon beurre frais, & réïterant ce clyſtere, s'il eſt beſoin, ou autre, ſelon que la neceſſité le requerra : Et ſi les tranchées procedoient d'un flux de ventre, on y remedieroit comme j'enſeignerai ci-après au 14 chap. de ce 3. livre.

Les femmes de qualité ont coûtume de prendre, auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, le boüillon d'une vieille perdrix cuite avec des porreaux, prétendant que ce boüillon a une vertu particuliere pour appaiſer les tranchées ; d'autres préferent un boüillon au lait, dans lequel on mêle cinq ou ſix noix pilées avec un peu de ſucre,

paſſant le tout chaudement à travers un linge ; & d'autres font & prennent pluſieurs autres remedes, que les femmes s'enſeignent par tradition de l'une à l'autre, que j'ai tous trouvez également inutiles, quand les tranchées procedent (comme il arrive ordinairement) des caillots de ſang retenus en la Matrice. C'eſt pourquoi ſi par tous ces moyens les douleurs du ventre ne ſont pas appaiſées, on peut s'aſſûrer qu'il y a quelque autre cauſe qui les entretient.

Si on connoît qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulſion, ou on le tirera dehors, en portant les doigts à ſon entrée, comme il a été dit en parlant de l'extraction du faux-germe ; & ſi ce ſont des gros grumeaux & caillots de ſang, qui étant pareillement retenus cauſent des douleurs, elles ne manqueront pas de ceſſer auſſi-tôt qu'on les aura tirez ; mais le même accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau ſang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive aſſez ſouvent ; car elle ne peut rien ſouffrir de contenu dans ſa capacité après l'accouchement ; & j'ai fort ſouvent obſervé que les plus douloureuſes tranchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours après leur accouchement, procedent de quelques caillots de ſang contenus dans la Matrice qui leur cauſent, comme j'ai dit, des douleurs preſque ſemblables à celles qui précedent l'accouchement ; leſquelles ne ceſſent pas ordinairement devant que les caillots de ſang qui les cauſoient, ayent été expulſez. La plûpart des Gardes, & quelques Sagefemmes prennent par ignorance ces caillots de ſang pour des faux-germes reſtez dans la Matrice après l'accouchement, & principalement lorſque ce ſang s'eſt inſinué dans les replis de quelque portion des membranes de l'enfant, qui étoit reſtée attachée à la Matrice enſuite de l'accouchement.

Ces caillots ſe forment ainſi dans la cavité de la Matrice, & s'y arrêtent à cauſe que ſon orifice interne, qui ſe referme incontinent après que la femme eſt accouchée, empêche le ſang d'en ſortir auſſi-tôt qu'il eſt hors de ſes vaiſſeaux ; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau, qui groſſiſſant peu à peu par le ſang qui coule des vaiſſeaux qui ſont tout autour, cauſe après cela de grandes douleurs, par la diſtenſion qu'il fait de la Matrice ; & ſouvent après que le premier caillot a été expulſé, il s'en forme encore d'autres enſuite durant le premier & le ſecond jour ; & ces caillots ſont quelquefois de deux ou trois differentes couleurs plus ou moins rouges, & noirâtres en differentes parties, ſelon

ſelon que le ſang, qui en eſt la ſeule matiere, eſt plus ou moins nouvellement ſorti de ſon vaiſſeau, & qu'il a ſéjourné plus ou moins de tems dans la Matrice, qui en ſe contractant & ſe reſſerrant après l'accouchement autour de ces caillots, qui ſe forment de la ſorte dans ſa cavité, les rend d'une conſiſtance aſſez ferme, après que la ſeroſité s'en eſt écoulée par cette contraction; en telle façon que leur couleur, leur conſiſtance, & leur figure ſemblable à celle de la cavité de la Matrice, dans laquelle ils ont été comme moulez, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoiſſent pas, les prennent pour des faux germes; & ces caillots ſe groſſiſſans de plus en plus par l'accumulation du nouveau ſang qui ſort des vaiſſeaux, font une diſtenſion douloureuſe de la Matrice, en l'empêchant de ſuivre ſon mouvement naturel, qui eſt de ſe contracter en ſoi-même après l'accouchement.

Lorſque la femme aura une ſuppreſſion ſubite de ſes vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cauſe des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus ſalutaire eſt d'en procurer l'évacuation; ce qu'on fera par clyſteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & apéritives ſur les parties génitales, & par la ſaignée du pied, qui ſera précedée de celle du bras, ſi les accidens le requerent.

Quant à ce qui eſt des douleurs que la femme peut ſentir aux lombes & aux aînes, qui viennent à raiſon de la grande diſtenſion, ou de la ruption en partie des ligamens de la Matrice qui ſont attachez vers ces endroits, le ſeul repos, & la bonne ſituation du corps ſuffiront pour les fortifier & raffermir, ſans plus grand remede, parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſituez; obſervant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes cauſes de tranchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vuidanges; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

CHAPITRE IX.

Des vuidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme ; d'où elles viennent ; & les ſignes des bonnes & des mauvaiſes.

JE ne trouve pas que la plûpart des Auteurs ayent aſſez particulierement fait la recherche de la cauſe des vuidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoître ce que c'eſt, ſoit pour leur nature, diſant que c'eſt le ſang qui avoit coûtume d'être purgé tous les mois avant la groſſeſſe, lequel s'étant amaſſé & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle eſt ouverte après l'enfantement ; ſoit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du tems qu'elle doit durer. L'Ecriture ſacrée, au chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mâle, de demeurer au ſang de ſa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femelle, d'y reſter pendant ſoixante-ſix jours. *Hypocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & au premier Livre des Maladies des Femmes, veut que cette évacuation ſoit au premier jour d'une hémine & demie, de laquelle meſure (qui étoit commune de ſon tems) nous n'avons pas une connoiſſance bien certaine ; car les uns diſent que c'étoit celle de notre demi-ſeptier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut auſſi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mâle ; & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, juſques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation ſoit parfaite. *Galien* dit que ces vuidanges ſont ſeulement les humeurs vicieuſes, & le reſidu & ſuperflu du ſang dont l'enfant s'eſt nourri pendant qu'il étoit au ventre de la mere. Mais voici à peu près de quelle maniere je conçois que cette évacuation ſe fait, & la raiſon pour laquelle ces vuidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de conſiſtance & de qualité, ſelon les differens tems.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt hors de la Matrice, il coule encore dans cet inſtant beaucoup d'eaux, outre celles qui étoient déja ſorties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors ſont aſſez ſouvent ſanglantes ; non qu'elles ſoient telles de leur

nature, mais parce qu'il y a du ſang mêlé avec elles, qui ſortant des vaiſſeaux de la Matrice, les rend ainſi rougeâtres; mais incontinent après que l'arrierefaix en eſt tout-à-fait détaché on voit couler le ſang tout pur : Et le ſujet pour lequel ces vuidanges fluent beaucoup, & ſont extrêmement rouges le premier jour, eſt que les vaiſſeaux contre leſquels cet arrierefaix étoit joint & attaché dans la Matrice, ſont tout recemment ouverts; mais le ſang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cauſe que la plus grande plenitude a été évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites gouttes à l'extrêmité de tous ces vaiſſeaux, dont ils ſont bouchez, après quoi il ne s'en écoule plus que la partie la plus ſereuſe : C'eſt d'où vient que ces vuidanges commencent le deuxiéme & le troiſiéme jour à être plus pâles & moins teintes, & qu'enſuite de cela leur couleur ſanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaiſſeaux ſe referment, juſques à ce qu'elles ſortent comme blanches; ce qui arrive lorſque ces vaiſſeaux étant preſque entiérement clos & réünis, il n'en diſtile plus que de ſimples humiditez, comme auſſi de toute la ſubſtance de la Matrice, à travers laquelle il en ſuinte & tranſude pareillement beaucoup. Or ces humiditez ſereuſes acquerant par la chaleur de ces lieux une conſiſtance un peu épaiſſe, & plus ou moins, ſelon qu'elles en ſortent en grande ou en petite quantité, & ſelon la longueur du tems qu'elles y ſéjournent, pour lors les vuidanges ſont preſque ſemblables en couleur & conſiſtance à du lait trouble: ce qui fait croire à tout le monde, que c'eſt celui des mamelles qui s'évacuë ainſi par bas, mais dans la verité, c'eſt un pur abus, qui eſt auſſi grand qu'il eſt commun.

Pour moi je ne reconnois pas d'autre cauſe du changement ordinaire de la couleur & de la conſiſtance de ces vuidanges, comme auſſi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la ſuppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë : car dans le premier abord que la playe eſt faite, il s'en écoule du ſang tout pur, & en quantité aſſez grande, à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts; mais quelque tems après, & pendant le premier & ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſeroſitez ſanglantes, d'autant que quelques petites portions de ce ſang s'étant caillées aux ouvertures de vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchez, & l'étant enſuite davantage, il en ſort comme un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont été nouvellé-

ment refermez, acquerent une consistance épaisse & blanchâtre par la chaleur de la partie, & par le séjour qu'elles y font. Or pour concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espece de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raison de quoi il arrive, s'il faut ainsi dire, une espece de suppuration, dont le pus & les excrétions sont les vuidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent, quand ces vuidanges sont blanches, que ce soit le lait des mamelles qui fluë par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'évade ordinairement des mamelles à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoîtroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mamelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette anostomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas être; parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mamelles ni à la Matrice, comme il se voit manifestement par l'anatomie; car la mammaire vient de la soûclaviere par dessous le *sternon* sans donner aucun rameau aux mamelles, & sans même les toucher; & l'épigastrique naît des illiaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il étoit impossible pour cette raison, que le lait passât des mamelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est aussi éloigné de la verité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluent des veines thoraciques, qui arrosent les mamelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de-là finalement dans la Matrice. Mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pût sortir sans être tout-à-fait mêlé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre très-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inférieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoître comment cela se peut faire.

Quant à moi je croi avec beaucoup plus de raison, ce me semble, que ce n'est pas le lait des mamelles, qui s'évacuë de la sorte

par ces vuidanges; mais que ce ſont ſeulement ces humiditez abondantes & ſuperfluës, qui diſtillent & tranſudent des vaiſſeaux & de la ſubſtance de la Matrice, comme je l'ai expliqué; par le moyen de quoi toute l'habitude du corps étant beaucoup deſemplie, il n'en reſte pas aſſez pour être porté aux mamelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de choſe, ce qui eſt contenu en elle eſt diſſipé par la tranſpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties; car le lait par cette évacuation ſe tarit ainſi que nous pourrions voir la choſe arriver à un étang qu'on voudroit deſſécher, duquel il ne ſeroit pas abſolument néceſſaire de faire écouler les eaux qui le forment; mais il ſuffiroit ſeulement de détourner le ruiſſeau qui en ſeroit la ſource pour le conduire en un autre lieu; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cet étang il ſe tariroit bientôt, tant pour être diſſipé en vapeurs, que pour être imbû de la terre ſur laquelle il a ſon lit. C'eſt pourquoi par même raiſon, ſi nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'eſt à cauſe que toutes les humeurs abondantes en leurs corps, étant portées aux mamelles & vuidées au moyen du continuel ſuccement qu'en fait l'enfant, il n'en reſte pas de ſuperfluës qui puiſſent être la matiere des menſtruës; & il n'eſt pas beſoin pour ce ſujet que ce ſang menſtruel ſoit porté de la Matrice aux mamelles, afin que le lait des nourrices en ſoit engendré; mais il ſuffit que les humeurs fluent vers elles, ſans aller à la Matrice. De même, il n'eſt pas néceſſaire que le lait des mamelles ſoit porté à la Matrice pour être évacué par ces vuidanges; car c'eſt aſſez ſeulement que les humeurs ſoient attirées & portées vers elle, ſans aller aux mamelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus ſimul erumpere ſoleat, inquit Ariſt. c.* 11. *lib.* 7. *de hiſt. anim.*

Nous ne devons pas auſſi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le ſang qui coule après l'accouchement, ſoit un ſang mauvais & corrompu, & ſeulement le reſidu du meilleur que l'enfant a pris pour ſa nourriture, comme auſſi qu'il ſoit reſté vers ces lieux durant tout le tems de la groſſeſſe; car c'eſt un ſang qui ſortant immédiatement des vaiſſeaux, qui ſont pour lors ouverts par le détachement de l'arriere-faix d'avec la Matrice, eſt tout ſemblable à celui qui eſt au reſte du corps, auquel il ne ſe remarque incontinent après l'accouchement aucun changement, ſi ce n'eſt par autant d'altération que lui peut cauſer la diſpoſition du lieu d'où il ſort, & ſelon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il eſt mêlé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce tems, ou qu'il fait de

ſéjour dans la Matrice, après être hors de ſes vaiſſeaux. S'il étoit ainſi reſté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, ſans avoir eu le mouvement circulaire pendant tout le tems de la groſſeſſe, il eſt très-certain qu'il ſe ſeroit pourri par neceſſité, de même que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, eſt infectée & corrompuë : Mais il n'y a pas d'autre ſuperfluité ou reſidu de la nourriture de l'enfant, que ce ſang groſſier, dont toute la maſſe de l'arrierefaix eſt pleine.

Après avoir fait connoître la nature & la qualité de ces vuidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du tems & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere ; car aucunes femmes en ont beaucoup, & long-tems ; & d'autres fort peu, tant pour ce qui eſt de leur quantité, que pour leur durée. Cela ſe fait & arrive ordinairement ſelon la ſaiſon, la region, & l'âge, ſelon le temperament plus ou moins chaud & humide, la maniere de vivre, l'habitude plus ou moins replete, & ſelon que les vaiſſeaux reſtent plus ou moins long-tems ouverts ; mais en général nous voyons que l'évacuation des vuidanges de la couche eſt ordinairement d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-tems, que l'enfant dont la femme eſt accouchée eſt gros ; & que cette évacuation eſt le plus ſouvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtôt ou plus tard, ſelon les choſes que nous venons de remarquer ; & indifféremment tant pour les femmes qui ſont accouchées d'un mâle, que pour celles qui ont fait une femelle ; pendant que les vuidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour, juſques à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait à la fin de ce tems ; après lequel les lieux reſtent encore quelque peu humides, ſans qu'il fluë manifeſtement aucune autre choſe, ſinon à celles qui ſont fort ſujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui uſent du coït peu de jours après qu'elles ſont accouchées, à cauſe que par ſon action toute la Matrice eſt agitée, & les humeurs y affluant pour ce ſujet en grande abondance, empêchent que ces vaiſſeaux ne ſe puiſſent refermer ſi facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos : C'eſt ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vuidanges avec une grande peſanteur de la Matrice durant plus de ſix ſemaines ou deux mois entiers après leur accouchement, & même quelquefois encore plus long-tems, parce qu'elles ne s'abſtiennent pas du coït comme elles devroient faire. Il n'eſt pas de même de la femme, que des femelles de certains animaux, qui ſouffrent le mâle & conçoivent, comme font

les lapines, dès le même jour qu'elles ont fait leurs petits; car comme elle seule abonde plus en menstruës que tous les autres animaux, elle a aussi une plus copieuse & plus longue évacuation de vuidanges, & est plus de tems pour ce sujet, à se rétablir après son enfantement. Ce que nous avons dit, doit s'entendre des accouchemens à terme; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de tems, d'autant moins aussi a-t elle ordinairement de ces vuidanges.

Les signes des bonnes & loüables vuidanges sont, qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches; qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ni grumeaux; qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaise odeur, & soient sans acrimonie, & qu'elles fluent en une moderée quantité.

Nous disons premierement, qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours; parce qu'autrement elles ne seroient pas de veritables vuidanges, mais un pur flux de sang qui seroit très-dangereux; & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches: ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient été ouverts, se referment peu à peu. Secondement, qu'elles soient de consistance égale, sans caillots ni grumeaux; par ce moyen nous sommes assurez qu'il n'y a aucun mêlange d'autres matieres étranges, & qu'elles sont regies par la nature. Troisiémement; qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie: en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ni d'inflammation à la Matrice. Et enfin qu'elles fluent en une moderée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée; car si les vuidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survînt syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous asſure *Hypocrate* en l'Aphor. 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniant, malum est.* Si, dit-il, aux flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe: Et dans l'Aphorisme suivant il ajoûte: *Menstruis (sive lochiis) abundantibus morbi eveniunt, & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstruës, ou vuidanges de la Matrice fluent trop abondamment, il arrive des maladies; & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice.

Les maladies qui arrivent lorsque les vuidanges fluent avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphoris-

me, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur ; & si la femme n'en meurt, elle en est très-affoiblie ; elle amaigrit, elle reste long-tems avec les pâles couleurs, les jambes & les cuisses lui enflent, ensuite dequoi elle devient souvent toute bouffie. Et comme les vuidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de sang qui survient après l'accouchement, on y remediera comme nous avons enseigné au 5. chap. de ce 3. Liv. Nous voyons néanmoins par expérience journaliere ; que les femmes incontinent après leur accouchement supportent ordinairement une grande évacuation de sang par la Matrice, sans tomber en foiblesse ; à cause que leur sang extraordinairement échauffé par l'agitation de leur travail, étant en plus grand mouvement, circule plus promptement ; ce qui fait qu'elles peuvent pour lors perdre plus facilement dix ou douze palettes de sang, sans foiblesse, qu'elles n'en perdroient quatre en d'autres tems. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vuidanges, nous en ferons mention au chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la suppression des vuidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abbreuvée de tant d'humiditez pendant la grossesse, & il afflue de toutes parts une si grande abondance d'humeurs dans l'agitation & commotion qu'elle reçoit en l'accouchement ; que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne lui arrive plusieurs fâcheux accidens, & souvent même la mort. *Hypocrate* le déclare assez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partûs, morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi citò curetur.* Parce que ses humeurs se corrompant par le séjour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation ; c'est ce qui fait que la suppression des vuidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme après son accouchement ; & principalement si dans les premiers jours (qui est le tems auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrêter entiérement & subitement ; car pour lors il survient fiévre aiguë, grand mal de tête, douleur aux mamelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel devient

devient fort tendu & enflé. Il arrive auſſi une grande difficulté de reſpirer, des étouffemens, des palpitations du cœur, des ſyncopes, des convulſions avec delire, & ſouvent la mort; ſi la ſuppreſſion continuë, ou ſi la femme en échappe, elle eſt en danger qu'il ne ſe faſſe un abſcès dans ſa Matrice, & même quelque *cancer* enſuite, ou qu'il n'arrive de grands apoſtêmes au bas-ventre, à cauſe de la proximité du lieu; comme auſſi des gouttes ſciatiques & des clodications, ou des inflammations & des abſcès aux mamelles & à la poitrine, ſi les humeurs ſont portées vers ces parties. C'eſt pourquoi *Galien* au 3. Comm. du 3. Liv. des Epid. a eu grande raiſon de dire, que la ſuppreſſion des vuidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, étoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires.

Les cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, d'autant qu'il ſe fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait ceſſer celle des vuidanges, ou de quelques fortes paſſions de l'ame, telles que ſont la grande peur & la triſteſſe, ou quelque fâcherie & ſaiſiſſement; car ces choſes concentrent, & font ſubitement retirer les humeurs au dedans; & par leur trop prompt & ſoudain retour, elles cauſent quelquefois la ſuffocation. Le grand froid arrête les vuidanges; parce qu'il reſſerre les vaiſſeaux & les pores de la Matrice, & faiſant cailler le ſang à leurs orifices, & même dans la ſubſtance de la Matrice, il empêche que toutes les humeurs qui y étoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exſudent facilement; l'uſage des choſes aſtringentes produit encore le même accident, comme auſſi le boire trop froid, d'autant que cela empêche que les humeurs qui en ſont condenſées & épaiſſies, ne coulent ſi aiſément; & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & diſperſant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles ſoient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vuidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'eſprit, qui en ont pû cauſer la ſuppreſſion; qu'elle ſoit couchée ſur le dos, ayant la tête & la poitrine un peu élevées, ſe tenant en grand repos, afin que les humeurs ſoient facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle obſerve un bon regime de vivre qui tende à chaleur & humidité; qu'elle uſe plûtôt de viandes boüillies que rôties; & de ſeuls boüillons avec un peu de gelée, ſi elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choſes aſtringentes; que ſa ptiſane ſoit faite avec celles qui

ſont un peu aperitives, comme ſont les racines de chicorée, de chiendent, & d'aſperges avec un peu d'anis & de houblon ; & elle prendra de fois à autre dans un verre de cette ptiſane, un peu de ſyrop de capilaires, & ſur tout elle ſe donnera garde de ne pas boire trop froid. On lui donnera auſſi des clyſteres qui puiſſent attirer les humeurs en bas ; & on lui étuvera les parties baſſes d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'aſperges, & la graine de lin ; de laquelle décoction on pourra auſſi faire injection dans la Matrice ; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les paſſer à travers un gros tamis, on fera un cataplaſme, auquel on ajoûtera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement ſur le bas ventre, rechauffant de tems en tems ce cataplaſme dans ſa même décoction. Avec cela on lui fera de fortes frictions tout le long des cuiſſes & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette décoction émolliente que nous venons de dire ; on pourra même appliquer de grandes ventouſes ſur le haut des cuiſſes en leur partie interne. Il ne ſeroit pas encore mauvais de ſe ſervir pour ce ſujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, ſi ce n'eſt qu'il cauſe une peſanteur de tête, comme l'a remarqué *Hypocrate* en l'Aphoriſme vingt-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *ſuffitus aromatum muliebria æducit: ſepius verò & ad alia utilis eſſet, niſi capitis induceret gravitatem.*

Mais durant qu'on met toutes ces choſes en uſage, on n'oubliera pas la ſaignée du pied, ou celle du bras, ſelon que les accidens cauſez par la ſuppreſſion des vuidanges le requierent ; & il ne faut pas pour lors ſuivre aveuglément l'opinion de pluſieurs femmes, qui croyent que la ſaignée du bras eſt pernicieuſe en cette occaſion. Elles ont preſque toutes cette imagination ſi fortement enracinée dans leur tête, que ſi une accouchée vient à mourir après avoir été ſaignée du bras, elles ne manquent pas de dire & d'aſſûrer que cette ſaignée en a été la cauſe ; mais elles font tels diſcours ſans aucune connoiſſance ; car la ſaignée du bras doit être quelquefois preferée à celle du pied, & d'autres fois celle du pied ſe fait plus ſûrement que celle du bras : comme par exemple, ſuppoſons une femme fort replete d'humeurs, & principalement de ſang dans toute l'habitude, qui ait une ſuppreſſion de ſes vuidanges, cauſée par l'obſtruction des vaiſſeaux qui les devroient laiſſer écouler, pour raiſon de quoi une inflammation de Matrice lui ſoit ſurvenuë, ayant outre cela une groſſe fiévre, & une grande difficulté de

respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il est très-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrêmement plethorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par consequent tous les accidens de la maladie : Mais il vaudroit bien mieux en ce cas, désemplir au plûtôt l'habitude par la saignée du bras premierement, laquelle on réïtereroit même deux ou trois fois s'il étoit necessaire ; après quoi les plus pressans accidens étant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied ; car par ce moyen la nature qui étoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en étant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reste ; Mais au contraire, s'il y a suppression de vuidanges, sans apparence de grande plenitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied, si on le souhaite : Néanmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fût précedée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoi je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vuidanges on saigne toûjours d'abord la femme, du pied, & non pas du bras.

J'ai vû plusieurs femmes avoir très-peu de vuidanges dans tout le tems de leur couche, sans qu'il leur en arrivât aucun notable préjudice ; mais ces sortes de femmes étoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, & d'une pesanteur de Matrice durant quelque tems, que celles qui ont leurs vuidanges en une raisonnable quantité ; & elles avoient aussi, au défaut de leurs vuidanges, des sueurs plus abondantes, & plus frequentes que les autres ; par lesquelles sueurs la matiere des vuidanges étoit détournée, & en partie dissipée, & quelques autres avoient un flux de ventre qui causoit le même effet.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui survient à la Matrice après l'accouchement.

LA suppression des vuidanges dont nous venons de parler, cause très-souvent, & principalement au commencement des cou-

ches, une inflammation à la Matrice, qui eſt une très-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi à cauſe que la Matrice a été contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir été trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'art; ou pour être tombée dehors enſuite; ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt; comme auſſi pour avoir été trop comprimée pendant les premiers jours, ſoit avec la main, ſoit avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sagefemmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'Accouchée, afin (diſent-elles) d'en exprimer les vuidanges & de la tenir en état; ce qui arrive encore d'autant plûtôt que le ſang émû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & ſéjourne plus long-tems ſans évacuation. J'ai vû pluſieurs perſonnes qui croyent, que de jetter l'arriere-faix de la femme dans le feu, ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de lui cauſer enſuite, par une eſpece de ſympatie, une inflammation de Matrice, pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre, mais c'eſt une opinion qui eſt entierement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoît l'inflammation de Matrice en ce qu'elle eſt très-douloureuſe, & beaucoup plus tumefiée après l'accouchement qu'elle ne devroit; & la femme ſent une grande peſanteur au bas-ventre; il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il étoit avant qu'elle fût accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle, elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle lui communique par proximité ſon inflammation auſſi bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre, avec grande difficulté de reſpirer; & il lui ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, delire, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a reçû quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'après l'inflammation (ſi elle n'en meurt) il ne s'y faſſe un abſcès, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcyrrheuſe durant un aſſez long-tems, & même par fois un *cancer* incurable, qui lui fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice

auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit ; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire ſe pourra ; faiſant premierement l'extraction, ou procurant l'expulſion des choſes étranges qui ſeroient retenuës en la Matrice après l'accouchement, de la maniere que nous avons enſeignée en ſon lieu ; & ſur tout la traitant en ce tems avec très-grande douceur, ſans uſer d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs ſeront temperées par le regime de vivre, lequel doit être rafraîchiſſant, uſant de viandes qui nourriſſent peu, c'eſt pourquoi la femme ſe contentera pour toute nourriture de ſeuls boüillons, faits avec chairs de veau & de volaille, obſervant qu'ils ne ſoient pas trop forts de viande ; on y fera boüillir des herbes rafraîchiſſantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oſeille, & autres : Elle s'abſtiendra de vin, & boira de la ptiſane faite avec racine de chicorée, fraiſier, chiendent, orge & regliſſe ; elle pourra encore uſer d'émulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge. La femme gardera auſſi un grand repos dans ſon lit, elle n'aura le ventre ſerré d'aucun bandage, il lui ſera tenu libre avec lavemens anodins ſimplement ; à cauſe que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui cauſeroient une extrême douleur à la Matrice enflammée ; & entre toutes les paſſions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la ſaignée, laquelle ſe doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raiſon dite au précedent chapitre ; la réïterant ſans beaucoup perdre de tems (car l'accident eſt très-preſſant) juſques à ce que la plus grande plenitude ſoit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée ; après quoi on viendra à celle du pied. Il ſera bon auſſi de mettre ſur le ventre une grande emplâtre de *Cerat* refrigerant de *Galien*, où d'y faire une embrocation d'huile d'amandes douces, mêlée avec un peu de vinaigre. On pourra même faire quelques injections dans la Matrice, pourvû que ce ne ſoit avec aucune choſe aſtringente, de peur qu'en faiſant encore plus grande ſuppreſſion des vuidanges, qui coulent toûjours très-peu en cette rencontre, on ne vînt à augmenter la maladie : C'eſt pourquoi on ſe ſervira ſeulement des remedes qui temperent ſans aucune aſtriction, comme ſont l'eau d'orge, ou le lait tiede ; obſervant auſſi pour le même ſujet, de n'uſer d'aucune choſe qui ſoit trop rafraîchiſſante, & d'éviter pareillement

toutes ſortes de diuretiques ; car dans cette fâcheuſe maladie il faut tenir un certain milieu pour ſa cure, duquel ſi on s'écarte tant ſoit peu, on ne manque pas de l'augmenter ; parce que ſi on donne des remedes pour provoquer les vuidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il afflue d'humeurs à la Matrice ; & ſi on uſe de remedes rafraîchiſſans, la ſuppreſſion des vuidanges qui avoit été cauſe de l'inflammation, eſt encore augmentée. C'eſt pourquoi le principal de la curation conſiſte à faire une bonne & ample évacuation par la ſaignée, afin de ſuppléer au défaut de celle qui ſe devroit faire par les vuidanges. Mais ſur tout dans cette maladie on doit s'abſtenir de toute ſorte de purgatifs, comme auſſi dans toutes les autres où la Matrice eſt travaillée de quelque fluxion conſiderable, & dans celles où elle ſouffre quelque douleur pour petite qu'elle ſoit ; car on doit obſerver qu'on peut preſque toûjours ſaigner ſûrement les femmes dans les maladies qui leur arrivent, même dans le tems de leurs menſtruës, ſi cette évacuation naturelle ne fluë pas aſſez abondamment pour en pouvoir eſperer un prompt ſoulagement ; mais il n'en eſt pas de même de la purgation ; car elles n'en doivent preſque jamais uſer durant les trois ou quatre jours qui précedent l'évacuation menſtruelle, ni dans tout le tems qu'elle dure, non plus que dans le tems des vuidanges de leur couche.

Quelquefois l'inflammation de Matrice ſe convertit en apoſtême, qui rend une grande abondance de matiere ; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cauſe de ſa chaleur & de ſon humidité, qui en ſont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ni faire tenir facilement les remedes propres. C'eſt pourquoi n'y ayant pas lieu de faire autre choſe, on eſt obligé de ſe contenter d'un bon regime, & d'injections déterſives, qui en puiſſent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en ſoit pas augmentée par ſont trop long ſéjour ; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on mêlera du miel, ou du ſyrop d'abſynthe, l'animant d'un peu d'eſprit de vin, ſi la corruption étoit grande. Mais ſi l'apoſtême ſe convertit en ulcere chancreux, comme il arrive ſouvent ; alors quelques remedes qu'on puiſſe faire à cette fâcheuſe maladie, elle durera juſques à la mort ; pour lequel ſujet on doit ſeulement ſe contenter des choſes palliatives avec un bon regime de vivre, & ſuivre en cela le precepte d'*Hypocrate* en l'Aphoriſme 38. du 6. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius ; curati enim citius intereunt, non curati verò*

longius vitam trahunt. Il vaut mieux, dit-il, ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car si on les traite, les malades en meurent plûtôt, & ceux à qui on ne fait rien vivent plus long-tems. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celui qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du schyrre de la Matrice.

COmme la Matrice est continuellement abbreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, elle devient assez souvent schyrreuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez ; ce qui arrive souvent ensuite de l'inflammation qui n'a pas été resoluë, & qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant insinuée & retenuë dans la propre substance de la Matrice ; à quoi contribuë l'usage des remedes trop froids & astringens (soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont trop resolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la Matrice qui est schyrreux ; pour lors la Matrice n'est guere plus grosse qu'à l'ordinaire ; mais d'autres fois tout son corps est endurci aussi-bien que son orifice interne, & extrêmement tumefié ; comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë après l'accouchement ; ou bien en d'autres tems, ensuite d'un déreglement ou d'une longue suppression de menstruës.

Le schyrre de la Matrice se connoît facilement par le toucher, soit en mettant la main sur le ventre de la femme, ou en introduisant le doigt dans le col de la Matrice ; car on sent le corps de la Matrice beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté ; son orifice interne est aussi plus gros, plus dur, plus inégal & plus court, & il est sans douleur considerable, quand le schyrre ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'est pas disposé à degenerer en *cancer* ; car si cela étoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice schyrreuse ressent une lassitude par tout le corps, une grande pesanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux aînes & aux cuisses, envie frequente d'uriner,

& la douleur s'augmente quand elle veut rendre ſes excrémens, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait à l'intêſtin droit, & à la veſſie, & les menſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent très-peu, & ſans aucune regle, à cauſe de l'obſtruction qui eſt en la partie, laquelle obſtruction fait que le ſang qui s'arrête dans tous les vaiſſeaux des parties voiſines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, cauſent ſouvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raiſon de l'exceſſive repletion de ces vaiſſeaux, qu'à cauſe de l'acrimonie que ce ſang y acquert par un trop long ſéjour.

Comme la Matrice eſt une partie deſtinée à l'évacuation de toutes les humeurs ſuperfluës du corps de la femme, il eſt certain que le ſcyrrhe qui y ſurvient eſt une maladie très-fâcheuſe, laquelle même eſt ſouvent ſuivie de pluſieurs autres qui ſont mortelles; parce que ces ſuperfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluent en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la ſuite; & ces humeurs étant long-tems retenuës en la ſubſtance de la Matrice, & venant à s'y fermenter, acquerent une qualité maligne, qui fait ſouvent dégenerer le ſcyrrhe en un *Cancer* incurable: c'eſt pourquoi on y doit remedier le plûtôt qu'il ſera poſſible. *Aëtius* dit que le ſcyrrhe de la Matrice ſe guerit facilement lorſqu'il n'eſt qu'en ſon orifice & en ſon col, & difficilement quand il eſt en ſon fond; mais cette maladie eſt ordinairement ſi rebelle aux remedes, qu'on ne peut pas veritablement dire que le ſcyrrhe de l'orifice de la Matrice ſoit facile à guerir, ſi ce n'eſt en comparaiſon de celui qui eſt en ſon corps. J'ai vû néanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice ſcyrrheux durant plus de huit mois, enſuite d'un avortement qu'elle eut au cinquiéme mois de ſa premiere groſſeſſe, laquelle en guerit parfaitement, & même devint groſſe après ce tems, nonobſtant que ce ſcyrrhe fût au commencement gros comme la tête d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en groſſeur & en dureté. Ce ſcyrrhe étoit ſi gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé après moi, pour voir cette femme avec un de mes Confreres, croyant que ce fût un ſecond enfant qui étoit reſté en la Matrice, lui donna pluſieurs violens remedes qu'il lui fit prendre par la bouche, l'aſſûrant qu'ils étoient ſpecifiques pour chaſſer l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en lui faiſant vuider ce qui étoit contenu en ſa Matrice; mais au lieu de cela, s'étant lourdement trompé

en

en ſon jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ſes remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

J'ai encore vû pluſieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, enſuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des ſchyrres phlegmoneux de tout un ſeul côté de la Matrice & des parties voiſines de l'aîne, où elles reſſentoient une extrême douleur, & néanmoins en guerir peu à peu parfaitement; ce qui n'arrive ordinairement à ces ſortes de tumeurs, qu'après une longueur de temps aſſez conſiderable. J'ai auſſi vû quelquefois de ces mêmes tumeurs apoſtumer au dehors: mais j'ai connu une Demoiſelle qui avoit un ſchyrre de toute la Matrice, preſque indolent, de la groſſeur de la tête d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui lui étoit arrivé enſuite d'une perte de ſang, qu'elle avoit euë continuellement durant une année, lequel je crus être entierement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la ſuite, comme il lui eſt arrivé après avoir langui durant ſix années. J'ai rapporté l'Hiſtoire en l'Obſerv. CXII. du Liv. de mes Obſervations.

De quelque nature que puiſſe être le ſchyrre, on ne doit pas ſaigner du pied la femme, ni la baigner dans le commencement de ſa curation, comme pluſieurs perſonnes font ſans raiſon: car toute l'habitude du corps étant replete, les humeurs qui ſe porteroient vers la Matrice ne pouvant pas être évacuées, à cauſe de l'obſtruction qui eſt à la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long ſejour, pourroient même convertir le ſchyrre en *cancer*. C'eſt pourquoi avant que de ſe ſervir de ces deux remedes, on vuidera ſuffiſamment la plénitude du corps par la ſaignée du bras, & par de petites purgations très-douces; car les fortes ne manqueroient pas, pour la même raiſon que je viens d'alleguer, d'augmenter encore davantage le ſchyrre, comme je l'ai toujours vû arriver, lorſqu'on s'eſt voulu ſervir de fortes medecines pour la gueriſon de cette maladie en cette partie. On uſera auſſi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer ſur le ventre, ſoit huiles, ou axonges, cataplaſmes, ou fomentations, que ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée; leſquels ne doivent avoir aucune acrimonie; enſuite de quoi la femme pourra ſe ſervir du demi-bain, ou du bain entier; & on la ſaignera du pied après qu'elle aura uſé des bains durant quelque jours: mais ſur toutes choſes qu'elle s'abſtienne du coït, & qu'elle obſerve un bon regime de vivre durant tout ce temps,

qui tende entierement à temperer & à rafraîchir moderément les humeurs de toute l'habitude du corps ; le lait clair & le lait d'aneſſe ſont pour cela très-convenables ; mais l'uſage des eaux minerales eſt préferable à tous autres remedes pour cette maladie.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* ſuccede ſouvent au ſchyrre dont nous avons parlé ; ce qui arrive lorſque les humeurs, dont la ſubſtance de la Matrice étoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cauſe de leur trop long ſéjour en cette partie ; après quoy ces mêmes humeurs acquerent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient auſſi enſuite de l'inflammation, ou de l'apoſtême de la Matrice, qui arrivent quelquefois après l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps & à toutes ſortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & même aux filles, quoique très-rarement. Les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées virulentes y peuvent auſſi beaucoup contribuer, par l'éroſion qu'elles font à la Matrice ; & comme les femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lorſqu'elles ſont bien reglées comme il faut dans l'évacuation de leurs menſtruës, tant pour le temps auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation : le *cancer* arrive bien plutôt à celles qui n'ont pas reglément cette évacuation naturelle ; mais principalement dans le tems que les femmes ſont en âge de la perdre tout-à-fait, qui eſt depuis quarante ans juſqu'à cinquante ; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice qui avoient coutume de ſervir réglément à cette évacuation, commençant pour lors à ſe fermer & ſe réünir peu à peu, & les menſtruës étant ſupprimées, pour ce ſujet, durant pluſieurs mois, il s'amaſſe une grande abondance de ſang, dont toute la ſubſtance de la Matrice ſe remplit ſi extraordinairement, que ſouvent la nature qui n'eſt plus reglée, fait un ſubit & violent effort pour s'en décharger ; ce qui cauſe la ruption de quelques vaiſſeaux conſiderables de la Matrice ; enſuite de quoi il arrive de grandes pertes de ſang, qui ſe renouvellent très-fréquemment ; à cauſe que la fluxion continuelle des humeurs qui ſe fait ſur cette partie, empêche que l'ouverture de ces vaiſſeaux ne ſe puiſſe réünir, & y cauſe des ulceres qui deviennent malins dans la ſui-

te, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toujours en même-temps schyrreuse. Cette douleur se communique aux reins & aux aînes, & la femme sent une grande pesanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie sereuse, fetide, virulente, noirâtre, & souvent sanglante; quelquefois le sang en sort tout pur en liqueur, & d'autres fois en caillots. Quand l'ulcere est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire; mais lorsqu'il est dans son fond, on le connoît par la sanie qui en sort, & par les autres accidens. Ces ulceres sont toûjours inégaux, sordides, & puants; & leur corruption est quelquefois si grande, qu'il s'y engendre des vers, ainsi que j'ai vû arriver à la femme d'un Fripier, laquelle mourut peu de temps ensuite, comme je luy avois bien prédit.

Quoyque plusieurs Charlatans se vantent effrontément de guerir le *cancer* ulceré de la Matrice, il est néanmoins entierement incurable, tant à cause qu'il ne peut pas être extirpé comme celuy des mamelles, que parce que la Matrice est une partie qui reçoit continuellement les superfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobstant tous les remedes qu'on y puisse apporter, jusques à ce qu'il fasse enfin mourir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faisant périr toutes, comme je l'ai vû arriver à un très-grand nombre de femmes differentes, dont les unes n'ont vécû que cinq ou six mois ensuite de cette fâcheuse maladie; d'autres ont duré un an, & quelques autres ont langui pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles souhaitoient souvent de mourir, pour être délivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles sentoient. J'en ai rapporté beaucoup d'exemples très-considerables dans le Livre de mes Observations.

J'ai vû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la même maniere qu'on fait les personnes qui ont la maladie Veneriene; mais au

lieu d'en avoir un bon succès, comme ils avoient vainement fait esperer à ces pauvres femmes ; ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui mérite d'être bien observé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie Venerienne, est qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la salivation les mauvais ulceres, qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve ; mais qu'ils sçachent que ceux qui sont au propre corps de la Matrice, & ceux même qui sont seulement à son orifice interne, dont il sort une abondance de sanie fétide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils se rendent encore plus incurables qu'ils n'étoient auparavant. C'est pourquoi si le Chirurgien n'entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce soit seulement d'une cure paliative ; afin d'appaiser, autant qu'il est possible, les extrêmes douleurs que la femme ressent ; & cependant, qu'il fasse connoître le danger de la vie où est la malade, afin qu'elle soit persuadée que l'augmentation de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peut user. Mais de quelque nature que ces remedes puissent être, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie, car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer* ; ce qui la feroit encore plutôt mourir que si on ne lui avoit fait aucun remede, ainsi qu'*Hypocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 30. du 6. Livre.

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lorsqu'il est confirmé, qui est quand l'ulcere est sordide & puant, & d'une grandeur considerable, soit qu'il ait son siege au dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit tâcher par toutes sortes de voyes de préserver la femme d'une si fâcheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition ; à quoi sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice schyrreuse, & celles à qui il est survenu quelque apostême, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstruës, & qui sont d'âge à les perdre entierement ; car c'est en ce temps, ainsi que j'ai dit ci-dessus, que les femmes sont beaucoup plutôt affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remede dont la femme de cet âge puisse user pour s'en préserver, & pour se garantir aussi de beaucoup d'autres incommoditez ausquelles elle est ordinairement sujette en ce même temps, est la saignée du bras souvent réiterée, afin de suppléer au défaut de l'évacuation mens-

truelle, & d'empêcher que le ſang & les humeurs ne ſe portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit ſe ſervir de temps en temps de ce remede durant quelques années, juſques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le ſang vers la Matrice, pour l'évacuation des menſtruës, & que les vaiſſeaux qui laiſſoient écouler ce ſang, ſoient tout-à-fait réünis; & ſi la femme eſt ſujette à des pertes de ſang fréquentes, elle s'abſtiendra entierement du coït, car il lui eſt extrêmement préjudiciable; parce que dans ſon action la Matrice étant échauffée & agitée, la perte de ſang en eſt très-ſouvent excitée. Elle uſera d'un régime de vivre rafraîchiſſant & humectant: elle évitera toutes choſes aperitives & diuretiques, comme auſſi tous violens purgatifs; & pour temperer d'autant plus l'acrimonie des humeurs, après avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, uſant auſſi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps deſquels on mettra cuire en même temps un peu de ſemences froides.

Mais afin que le lait lui puiſſe apporter tout le ſoulagement qu'on peut eſperer, on doit faire en ſorte que ce ſoit le lait d'une vache bien ſaine, qui ne ſoit point pleine, ni en chaleur, & n'ait pas trop recemment fait ſon veau, & qu'elle ſoit nourrie de bonne pâture; car autrement il lui ſeroit entierement préjudiciable; à cauſe que le lait de tous les animaux correſpond, auſſi-bien que celui de la femme, à la bonne ou mauvaiſe habitude de leur corps, & retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent être nourris, comme eſt le lait de ces vaches que pluſieurs gens nourriſſent durant l'Hyver, du reſte des grains qui ont ſervi à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faiſoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'eſt-là ſouvent la cauſe pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui le prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme groſſe, auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit: C'eſt pourquoi nous nous contenterons de traiter ſuccinctement en ce lieu-ci, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée; lequel procede ſouvent de ce que les alimens qui étoient dans l'eſtomac, & les matieres des inteſtins, ſont tellement agitez & broüillez par les fortes compreſſions du ventre de la femme durant ſon travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laiſſe écouler en abondance, auſſi-tôt qu'elle eſt accouchée; ce qui eſt aidé de ce que l'enfant étant long-temps au paſſage, & faiſant une compreſſion du *rectum*, empêche que la femme ne puiſſe vuider ſes excrémens; leſquels étant retenus & grandement agitez dans les inteſtins, les débilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquerent; ce qui cauſe très-facilement enſuite le flux de ventre; à quoy contribuent auſſi quelquefois les clyſteres trop âcres qu'on avoit donnez à la femme, pour lui procurer les douleurs de l'accouchement, leſquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie étant reſtée dans les inteſtins, qui les échauffe & les irrite extrêmement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puiſſe être, & de quelque cauſe qu'il puiſſe proceder, il eſt toûjours très-fâcheux, & la met ſouvent en grand peril de la vie; parce qu'il détourne, & empêche l'évacuation des vuidanges de la Matrice; leſquelles étant ſuprimées cauſent toûjours de très-pernicieux accidens, & même très-ſouvent la mort. *Hypocrate* au 3. liv. des Malad. Popul. nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent, le ſeptiéme jour après avoir avorté, & la troiſiéme dura juſqu'au quatorziéme jour après ſon accouchement, & mourut pareillement, ayant eu durant tout ce temps, auſſi-bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrêtons pas à rechercher d'autres

exemples dans les Auteurs, pour prouver une choſe que l'expérience nous fait connoître journellement. Ce qui eſt de plus fâcheux en cette maladie eſt, que tous les remedes qui ſeroient propres au flux de ventre, augmentent encore la ſuppreſſion des vuidanges; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vuidanges ſupprimées, ſont entiérement contraires au flux de ventre : c'eſt pourquoi on n'oſe pas faire prendre par la bouche à la malade aucune choſe qui reſſerre, ni lui donner aucun clyſtere aſtringent; & même on ne peut pas la purger avec ſûreté dans le commencement de ſa couche; c'eſt ce qui fait que le flux de ventre s'augmente aſſez ſouvent, n'étant pas poſſible d'y remedier pour lors, de la maniere qu'on feroit en d'autre tems. Néanmoins il faut tâcher, autant qu'il eſt poſſible en ce tems, de faire quelques remedes convenables à cette fâcheuſe maladie, ce qu'on fera en donnant à la malade de bons conſommez, pour entretenir ſes forces qui ſe diminuent beaucoup par le flux de ventre; on lui donnera auſſi des clyſteres anodins, compoſez d'une ſimple décoction de ſon, ou d'herbes rafraîchiſſantes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiſer la douleur, & pour temperer l'acrimonie des matieres qui ſont dans les inteſtins; on pourra même lui faire prendre quelque grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf; & ſi ce flux de ventre eſt accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra ſaigner pour ſuppléer au défaut des purgations. Mais ſi on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la ſuppreſſion des vuidanges, on lui fera tous les autres remedes dont on a accoûtumé de ſe ſervir dans les autres tems; & après que le flux de ventre ſera entiérement arrêté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vuidanges de la Matrice, qui avoient été ſupprimées; & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre, appellées hernies-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur ſi prodigieuſe durant la groſſeſſe, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, qui dans ſa diſpoſition naturelle n'étant pas capable de la contenir, eſt contraint de s'étendre à proportion que la groſſeur de la Matrice vient à augmenter; ce qui ſe fait quelquefois ſi extraor-

nairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas ſe dilater ſuffiſamment, vient à ſe rompre; après quoi il ſe fait une ſéparation de muſcles, & une tumeur au même lieu, dans laquelle l'inteſtin, ou l'épiploon, & par fois même la Matrice avec l'enfant tombent, comme je l'ai vû en une femme groſſe de ſix mois & demi, qui avoit une *hernie-ventrale* ſi grande, que ſa Matrice & ſon enfant étoient preſque entiérement contenus dans cette tumeur, qui étoit éminente d'une prodigieuſe groſſeur, hors les bornes de ſon ventre.

Cette rupture du peritoine ſe fait quelquefois au-deſſus, & d'autres fois au-deſſous du nombril, entre les deux muſcles droits; elle arrive auſſi très-ſouvent à l'umbilic, ou vers les aînes, à cauſe que ces endroits ſont les plus foibles parties du ventre. Elle eſt ordinairement cauſée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomiſſement, ou d'un fréquent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura reçû ſur le ventre, ou par quelque chûte qu'elle aura faite, ou par autre choſe capable de lui faire quelque ſubite violence; à quoi les femmes groſſes contribuent beaucoup, en ſe ſerrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vêtemens, pour paroître de plus belle taille; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous côtez, ſouffre un plus grand effort qu'il ne devroit, vers ſa partie inférieure, où tout le fardeau de la groſſeſſe eſt pouſſé.

Outre que cette maladie eſt très-difforme, elle eſt encore fort incommode aux femmes; car elle leur cauſe ſouvent de refroidiſſemens d'eſtomac, des indigeſtions, des vomiſſemens, des coliques très-douloureuſes, & pluſieurs autres accidens fâcheux, les mettant auſſi quelquefois en peril de la vie; comme il arrive quand l'inteſtin, qui eſt tombé hors de la rupture du peritoine, ne peut être repouſſé au dedans du ventre, ſans faire inciſion à la partie, ainſi qu'on eſt obligé de faire au *bubonocel*, lorſque l'inteſtin eſt retenu en l'aîne. On a vû même quelquefois la Matrice eſt repouſſée, comme j'ai dit, hors du ventre, au commencement de la groſſeſſe, dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû être remiſe, à été cauſe de la mort de la femme; parce que l'enfant ne laiſſant pas d'y prendre ſon accroiſſement, la tumeur devenoit d'une telle groſſeur, qu'il étoit impoſſible de repouſſer, ni de reduire la Matrice dans ſa ſituation naturelle. *Sennerte* au 9. ch. de la 1. Part. du 2. Liv. des Maladies, fait mention d'un ſemblable accident, arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de ſa groſſeſſe

groſſeſſe, laquelle en aidant ſon mari à courber avec grande force une perche, reçut un violent coup de cette perche vers l'aîne gauche, qui lui cauſa une rupture du peritoine, après quoi il ſurvint auſſi-tôt une tumeur, qui en peu de tems s'augmenta tellement, qu'on ne put jamais repouſſer au dedans du ventre, la Matrice qui étoit contenuë dans cette tumeur; à cauſe de l'accroiſſement qu'y prenoit ſon enfant, qu'elle porta ainſi hors du ventre, comme dans un ſac, n'étant recouvert que de la Matrice & la peau ſeulement, juſques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement étant venu, on fut obligé de lui tirer cet enfant par la ſection Ceſarienne; à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pût accoucher par la voye ordinaire. Cette operation ſauva bien la vie à l'enfant; mais elle fut infructueuſe à la mere, qui mourut quelque tems enſuite.

Les femmes peuvent ſe préſerver de ces ſortes de ruptures du ventre, ſi elles évitent durant leur groſſeſſe tout ce qui peut leur cauſer quelque ſubit & violent effort; laiſſant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous côtez. C'eſt pourquoi elles ne doivent avoir la poitrine ni le ventre aucunement ſerrez par leurs vêtemens durant tout le tems de leur groſſeſſe; & ſi nonobſtant cette précaution, cet accident ne laiſſoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puiſſent uſer, eſt de porter un bandage propre, qui ſoit garni de compreſſes bien ajuſtées ſur la tumeur du ventre, afin de repouſſer au dedans les parties qui pourroient y tomber, & ſi la rupture eſt en un lieu où la Matrice y puiſſe être entiérement pouſſée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conçû, elle doit uſer d'une très-grande précaution pour éviter ce fâcheux accident, & pour empêcher auſſi que la rupture ne ſoit encore augmentée par la groſſeſſe, comme il arrive preſque toûjours; c'eſt pourquoi il ſeroit bon qu'elle ſe tînt au lit durant tout le tems de ſa groſſeſſe, ſi elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée.

TOut le sang & les humeurs sont tellement échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mamelles, qui sont composées de corps glanduleux & spongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs qui y affluent de toutes parts, en sont facilement enflammées, à cause que cette repletion en fait une distension très-sensible & douloureuse; à quoi la suppression des vuidanges de la Matrice, & la plenitude universelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient aussi quelquefois de ce que la femme s'est trop serrée le sein, ou pour y avoir reçû quelque coup, ou pour s'être couchée dessus, car ces choses y font facilement contusions; comme encore pour avoir cessé de donner à tetter à l'enfant; d'autant que par ce moyen, le lait qui est en grande quantité aux mamelles, n'en étant pas évacué, s'y échauffe & s'y corrompt par un trop long séjour.

Mais de quelque chose que procede l'inflammation des mamelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtôt y apporter les remedes convenables; de peur qu'elles ne viennent à s'apostémer ensuite, ou bien que ne suppurant pas, il n'y reste une dureté schyrreuse, qui pourroit avec le tems dégenérer en *cancer*, qui est une très-pernicieuse maladie, & le plus souvent incurable, quand elle est confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mamelles ne se convertisse en ces fâcheuses maladies, il arrive ordinairement que la femme ressent en ces parties, qui sont très-sensibles, une extrême douleur, qui lui cause souvent des frissons, auxquels survient une fièvre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut presque endurer aucune couverture sur elle, & quand elle se découvre tant soit peu, & même pour tenir seulement ses bras hors du lit, il lui arrive de nouveaux frissons, qui augmentent encore ensuite la chaleur de la fièvre. On ne doit pas s'étonner si elle vient bien-tôt en cette occasion; car les mamelles par leur proximité du cœur, lui communiquent très-facilement leur inflammation, qui même quelquefois excite délire & frénesie, si le

ſang ſe porte ſubitement vers elles, & s'y amaſſe en trop grande abondance, comme nous aſſure *Hypocrate* en l'Aphor. 40. du 5. liv. *Quibuſcumque mulieribus ad mammas ſanguis colligitur, furorem ſignificat.* Si le ſang (dit-il) ſe porte & eſt amaſſé en abondance aux mamelles, cela ſignifie délire, & frénesie à venir.

Le principal & le plus aſſuré moyen d'empêcher, que les humeurs ne ſe portent en ſi grande abondance aux mamelles, & qu'il n'y ſurvienne pour ce ſujet inflammation, c'eſt de procurer une bonne & ample évacuation des vuidanges par la Matrice. C'eſt pourquoi ſi elles étoient ſupprimées, on les provoquera, comme il a été dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inférieures. On deſemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la ſaignée du bras; après quoi, pour une plus grande diverſion, & pour faire couler d'autant mieux les vuidanges, on viendra à celle du pied, & pendant cela, on n'oubliera pas les remedes topiques ſur les mamelles; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huiles d'amandes douces & de vinaigre mêlez enſemble, & d'y mettre enſuite des emplâtres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on mêlera le tiers de *populeum;* ou bien on ſe ſervira d'un cataplaſme, fait avec la terre cimolée qui ſe trouve au fond de l'auge des Couteliers, l'huile, & un peu de vinaigre; & ſi la douleur étoit grande, on fera un autre cataplaſme avec la mie de pain blanc & le lait, auquel on mêlera l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs: On pourra auſſi mettre par deſſus toutes ces choſes des compreſſes trempées en oxycrat, ou en eau de plantain; mais il faut bien obſerver, que les remedes qu'on appliquera ſur les mamelles, ſoient ſeulement refrigerans, & refrenans, ſans aucune grande aſtriction, car par ce moyen on y feroit venir une tumeur ſchyrreuſe, qui y reſteroit long-tems, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne ſe convertît en pire maladie.

Après que la plus grande fureur de l'inflammation ſera paſſée, comme auſſi la plus grande partie de l'humeur antécedente évacuée & détournée, on ſe ſervira de remedes un peu reſolutifs, pour digerer, reſoudre, & conſumer le lait qui eſt dans les mamelles en trop grande abondance, de peur qu'il ne s'y corrompe par ſon ſéjour. C'eſt pourquoi il doit être évacué, ou en le faiſant ſortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le ſucement d'une autre perſonne, ou bien par reſolution, ſinon il faudroit qu'il ſuppurât s'il étoit en quantité. Il faut néanmoins tâcher de le reſoudre plûtôt

que de le tirer ainſi, quand la femme ne veut pas nourrir ſon enfant; car le ſucement en attire d'autre à la partie, qui cauſeroit enſuite le même accident, s'il n'étoit encore évacué; mais ſi le lait vient à s'écouler de ſoi-même des mamelles, on ne le doit pas empêcher; parce que pour lors il s'en fait une évacuation ſans attraction. On le reſoudra en appliquant ſur les mamelles, un cataplaſme de miel tout pur; ou bien on en frotera ſeulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant ſur le feu, & en ayant ôté toutes les groſſes côtes; prenant bien garde auſſi à ne pas trop ſerrer le ſein, & qu'il n'y ait aucun linge deſſus qui ſoit dur & inégal, afin qu'il n'en ſoit froiſſé ni contus. Un fort bon remede encore pour cela, eſt de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle ſoit bien molle, & qu'il n'y ait preſque plus d'eau de reſte, après quoi on la pilera un peu en un mortier de bois ou de marbre, pour la faire paſſer en boüillie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplaſme pour mettre ſur les mamelles.

En pratiquant toutes ces choſes, la femme doit obſerver un regime de vivre rafraîchiſſant, & qui ſoit peu nourriſſant, pour n'engendrer pas trop de ſang & d'humeurs, dont il y a déja une exceſſive abondance; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puiſſent être portées d'autant plus en bas, & par conſéquent détournées des mamelles. Pendant tout le tems que durera l'inflammation des mamelles elle ſe tiendra au lit, couchée ſur le dos, afin qu'elle puiſſe mieux repoſer; car étant levée, les mamelles qui ſont lourdes & peſantes, à cauſe de l'abondance d'humeurs dont elles ſont remplies, lui font une très-grande douleur, quand elles pendent en bas: elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra; parce que les principaux muſcles qui les font mouvoir étant ſituez ſous les mamelles, ne peuvent faire leur action, ſans agiter le ſein qui eſt fort douloureux, quand il eſt enflammé; & après le quinziéme jour de ſon accouchement, lorſqu'elle aura eu une aſſez ample évacuation de vuidanges, & que le plus fort de l'inflammation ſera paſſé, n'ayant auſſi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, ſelon que la choſe le requerra, pour évacuer les mauvaiſes humeurs, qui pourroient être reſtées en toute l'habitude. Mais ſi nonobſtant tous ces remedes les mamelles ne ſe déſenflent pas, & ſi elle y ſent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulſation, avec dureté plus en un endroit

qu'en l'autre on peut être assuré qu'il se fait apostême en ce lieu: Nous en traiterons ci-après.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil.

JUsqu'à present on a toûjours crû, que le sang étoit la matiere dont le lait est fait aux mamelles: Mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa generation, aussi-bien qu'il est la veritable matiere, dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par M. *Pecquet*, Medecin de la Faculté de Montpellier, auquel toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par-là, de se désabuser de plusieurs notables erreurs, qui, faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'étoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Néanmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mamelles, ne sont pas encore manifestement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, son lait n'est pas encore bien purifié, à cause de la grande émotion que tout son corps a reçûë pendant les efforts de l'accouchement; & il est pour lors mêlé avec quantité d'autres humeurs, qui se portant en ce temps aux mamelles avec trop d'abondance, causent l'inflammation, dont nous venons de parler dans le precedent Chapitre; mais quand l'enfant a déja tetté pendant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait seul y est contenu, sans ce mélange d'humeurs; cela étant, il arrive quelquefois qu'y étant retenu trop long-temps sans évacuation, il s'y caille & grumele, & s'y échauffant, il cause aussitôt cette maladie, que les femmes appellent entr'elles *le poil*, parce qu'elle cause à la femme une douleur de mamelles, semblable à celle qu'*Aristote* au Chap. 11 du 7. Liv. de l'Hist. *de Anim.* dit fabuleusement proceder de quelque poil avalé par la femme en buvant, lequel étant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mamelles, y fait une très-grande douleur, qui ne s'appaise pas

devant qu'on en ait fait sortir ce poil avec le lait, soit en pressant les mamelles, soit en les suçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une pareille croyance.

Plusieurs Auteurs font distinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui est appellée par eux *Caseatio*, en laquelle le lait se convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faisant résolution de la partie la plus subtile du lait, celle qui est la plus grossiere, vient à s'endurcir dans les glandes des mamelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant est bien plus ordinaire. Ses signes sont, que les mamelles qui étoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales & raboteuses par tout, sans aucune rougeur; & on y sent facilement la distinction, & la séparation de toutes leurs glandes, qui sont remplies de ce lait caillé. Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoûtumé; il leur survient un frisson, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles ressentent comme un glaçon. Ce frisson est ordinairement suivi d'une fiévre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins; si ce n'est que le caillement de lait se convertisse en véritable inflammation des mamelles; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en étoit évacué, ou dissipé & résolu.

Ce caillement de lait vient le plus souvent de ce que la femme n'est pas assez tirée; soit pour en avoir une trop grande abondance, soit parce que son enfant est si petit, ou si foible qu'il ne peut pas tout sucer, soit pour vouloir cesser d'être nourrice; car pour lors le lait demeurant aux mamelles après sa coction, sans être évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquert, à raison du trop long séjour qu'il y fait, s'aigrissant, il s'y caille & grumelle, ainsi que nous voyons que l'aigreur de la présure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cet accident vient souvent aussi de la femme, pour avoir souffert un grand froid, & pour avoir eu le sein trop découvert; parce que le lait venant à être trop refroidi se caille, & se tourne en grumeaux, comme nous voyons que le sang fait.

De quelque cause que puisse proceder le caillement de lait. le plus prompt & le plus assuré remede, est que la femme se fasse au plutôt tetter, jusques à vuider & tarir les mamelles: Mais comme son enfant, s'il est petit ou foible, ne peut pas avoir le sucement assez fort pour cela (car le lait ainsi grumelé ne raye point au commencement) elle se fera tirer par une autre femme, jusques à ce

que ſes mamelles ſoient de facile trait ; après quoy elle redonnera à tetter à ſon enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour ſa nourriture, elle uſera de viandes peu nourriſſantes, & ſe tiendra toujours le ventre aſſez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas être nourrice, il eſt beſoin de ſe ſervir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le ſucement des mamelles, car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, ſi derechef elles n'étoient évacuées enſuite : c'eſt pourquoi il ſera néceſſaire d'empêcher qu'il ne s'y en porte davantage, & de reſoudre & diſſiper le lait qui y reſte. Il faudra, pour ce ſujet, évacuer la plenitude du corps, par la ſaignée du bras ; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas, par clyſteres un peu forts, & même par la ſaignée du pied, ſe ſervant auſſi de la purgation ſi beſoin eſt, & pour réſoudre, digerer, & diſſiper le lait grumelé aux mamelles, on mettra deſſus les choſes que nous avons dit être propres à le faire évader ; comme le cataplaſme de miel tout pur, ou celui des quatre farines, cuites en décoction de ſauge, menthe, hache & fenoüil, y mêlant de l'huile de camomille, dont on fera auſſi une embrocation ſur toutes les mamelles.

J'ai quelquefois vû des femmes, mettre ſur leur ſein en cette occaſion, avec un ſuccès aſſez heureux, des linges qui ſervent de couverture aux pots de beurre ſalé : c'eſt un remede qui eſt deſſicatif, propre pour abſorber les humiditez de ces parties, dont on peut ſe ſervir, après toutefois que ceux mentionnez cy-deſſus en auront dégrumelé le lait : mais ſi nonobſtant tout cela il ne peut être diſſipé, ni reſolu, il y a danger qu'y croupiſſant plus long-temps, il ne cauſe inflammation aux mamelles. Si la choſe arrive ainſi, on y remédiera comme il a été dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apoſtêmes des mamelles qui viennent ſouvent après leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apoſtêmes des mamelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles auſſi-bien qu'aux femmes des apoſtêmes aux mamelles, ſoit chauds, ſoit froids, la curation deſquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, ſinon

qu'on n'y doit pas mettre de forts repercuſſifs, à cauſe de leur proximité du cœur, & que la rétention des menſtrues ſert beaucoup à leur génération, & leur provocation à leur gueriſon, comme auſſi la ſaignée des ſaphenes; mais notre intention eſt ſeulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui ſuivent ordinairement l'inflammation des mamelles cauſée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de ſang & d'humeurs qui s'y portent.

Après donc qu'on aura fait tout ſon poſſible pour faire ceſſer cette inflammation, ſoit par les évacuations univerſelles du corps, tant par la ſaignée du bras & par celle du pied, que par la provocation des vuidanges, ſoit auſſi par le moyen des remedes repellans, & ſimples reſolutifs, appliquez ſur les mamelles, ſi la femme y reſſent toûjours une grande douleur & une forte pulſation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de moleſſe en ſon lieu, c'eſt ſigne qu'elles s'abſcedront. Pour lors on doit ceſſer l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apoſtême, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire ſuppurer tout-à-fait, que de ſe ſervir davantage de repellans, & de reſolutifs; de peur qu'on ne faſſe endurcir la matiere, en repouſſant, ou reſolvant ſeulement le plus ſubtil, le plus groſſier reſtant aux mamelles, qui cauſeroit une tumeur ſchyrreuſe, qui ſeroit après fort difficile à diſſiper; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive quelquefois, ſe pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la ſuppuration de l'apoſtême, on mettra ſur les mamelles un cataplaſme émollient & maturatif, compoſé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concaſſée, qu'on fera cuire tant que tout ſoit extrêmement mol, & qu'il puiſſe paſſer à travers un gros tamis, de peur qu'il ne reſte rien de dur, qui puiſſe froiſſer le ſein, qui pour lors eſt fort douloureux; après quoi on mêlera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *baſilicum*; & ſur le lieu où l'apoſtême démontre ſe vouloir plûtôt percer, on y mettra un petit emplâtre du même *baſilicum*, & ce cataplaſme par deſſus, le renouvellant douze heures après, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede juſqu'à ce que l'apoſtême ſoit meur: ou bien on ſe ſervira de l'emplâtre divin diſſous en une médiocre conſiſtance avec l'huile de lis, lequel emplâtre on doit préferer à toute ſorte d'autres, pour bien meurir, & faire ſuppurer les apoſtêmes des mamelles.

Auſſi-tôt

Auſſi-tôt que l'apoſtême ſera mûr, on en fera l'ouverture, ſi elle ne s'étoit faite d'elle-même. On connoîtra qu'il eſt tems de la faire, quand la pulſation que la femme ſentoit auparavant aux mamelles eſt ceſſée, quand la douleur & la fiévre ſont beaucoup diminuées, & quand avec cela le milieu de l'apoſtême eſt un peu élevé en pointe, & eſt tout-à-fait amolli, & qu'on y ſent avec le doigt l'inondation de la matiere y contenuë.

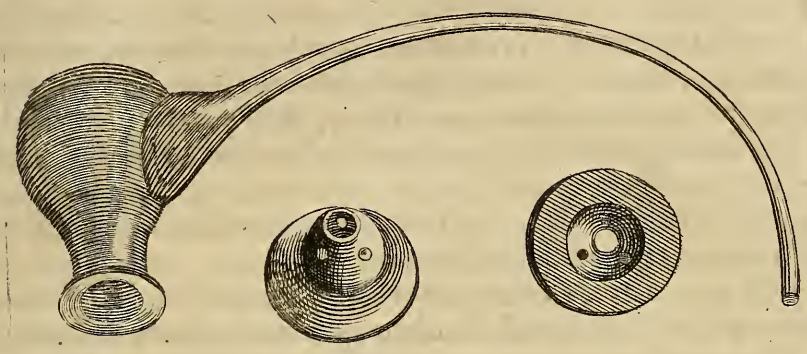
Quand donc ces ſignes apparoîtront, pour lors on fera ouverture de l'apoſtême au lieu le plus propre à donner iſſuë à la ſanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop tôt, & la matiere n'étant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mamelles ſont des parties extrémement ſenſibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cauſe de leur ſubſtance rare & ſpongieuſe, tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux. C'eſt pourquoi on y laiſſera meurir la matiere, ſans toutefois l'y laiſſer trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faiſant aſſez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux préférer la lancette, d'autant qu'elle ne fait aucune perte de ſubſtance, & que la cicatrice n'en eſt pas ſi difforme, que celle qui ſuccede après l'ouverture faite par le cautere; car les femmes ſont bien aiſes de conſerver en ſon entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par ſa ſeule beauté les fait ſouvent cherir & careſſer. *Guidon* veut qu'on faſſe cette ouverture en forme de Lune, c'eſt-à-dire, en figure de demi-croiſſant, pour ſuivre la figure ronde de la mamelle; mais il importe peu de quelle façon elle ſoit faite, pourvû que ce ſoit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on ſe donne garde d'ouvrir quelques gros vaiſſeaux, les principaux deſquels ſont vers l'aiſſelle. Après qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourri qui s'y trouvent ſouvent, on détergera & mondifiera l'apoſtême en la maniere ordinaire, obſervant ſeulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues ni trop dures, mais ſeulement quelques tampons de charpie fort mollets, ſans les pouſſer trop avant, deſquels on liera le premier avec un fil, ſi beſoin eſt, pour le retirer plus facilement, à cauſe qu'ordinairement ces apoſtêmes ſont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *baſilicum* mêlé avec le digeſtif, s'il y reſte encore quelque choſe à ſuppurer; enſuite de quoi on ſe ſervira de déterſifs & de mondificatifs, comme ſont le miel, le mondificatif d'ache, ou l'*apoſtolorum*, ſelon que le cas le re-

quert, tant par-dessus un emplâtre d'onguent divin, pour amollir & dissiper la dureté qui pourroit y être restée.

Quelquefois les mamelles n'abscedent pas seulement en un lieu, mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer, & à faire comme autant d'apostêmes; de telle façon qu'elles se percent par fois en cinq ou six endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous; mais il suffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus déclives; car toute la matiere qui a aisément communication d'un endroit à l'autre par-dedans, à cause que les mamelles sont toutes spongieuses, s'évacuëra facilement; & une ou deux bonnes issuës faites ainsi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus sûr pour guerir les apostêmes des mamelles après l'évacuation de la matiere, & pour empêcher que leurs ouvertures ne soient longtemps fistuleuses, est d'en faire évader entierement le lait; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu, non-seulement de la mamelle apostumée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fût, mais de toutes les deux; parce qu'il y en resteroit toujours quelque communication; ce faisant les ulceres en feront bien plutôt, & plus facilement dessechez; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysteres qu'on lui donnera, si elle ne l'avoit ainsi naturellement; & elle sera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs superfluës, & pour les porter en bas, usant aussi d'un régime de vivre peu nourrissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser séjourner trop longtemps la matiere des abscès des mamelles, après sa maturité, comme font mal à propos la plûpart des femmes, qui aiment mieux laisser percer ces abscès d'eux-mêmes, que de souffrir un simple coup de lancette, pour donner issuë à la matiere qui y croupit; ce qui est cause que cette matiere étant retenuë trop longtemps, corrode & ronge la substance des propres glandes de la mamelle, & se communiquant par ce moyen jusques aux réservoirs du lait, fait que ces sortes d'abscès sont de très-longue guérison; à cause de l'écoulement du lait & des serositez, qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscès, empêchent la consolidation de la partie, & principalement aux femmes, qui nonobstant cela ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant de la mamelle saine, à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mamelles. C'est pourquoi il faut donner issuë à la matiere,

auſſi-tôt qu'elle eſt dans une parfaite maturité, & dans le temps qu'elle n'eſt encore contenuë que dans les tégumens, ou dans les ſeules graiſſes de la mamelle; ainſi faiſant, l'abſcès eſt bien plus promptement guéri, & d'autant plûtôt ſi la femme ceſſe d'être nourrice de ſon enfant, & qu'on lui faſſe uſer ſouvent de quelque ptiſane laxative, pour lui tenir le ventre libre.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des Mamelles écorchez & emportez.

SOuvent les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mamelles, qui ſont doüez d'un ſentiment très-exquis, parce que pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir; ce qui leur cauſe une extrême douleur, qui les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand, nonobſtant cette indiſpoſition, elles donnent à têter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mamelles ſont de difficile trait, comme il arrive lorſqu'elles veulent du commencement être nourrices; auquel temps le lait ne s'étant pas encore fait voye à travers les petits trous des mamelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour têter, que quand les mamelles rayent preſque d'elles-mêmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſucement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mamelles; après quoi la femme ne lui peut plus donner à téter, & il y reſte

un ulcére, qui eſt quelquefois de difficile guériſon. Souvent auſſi cela provient de ce que les enfans ſont ſi alterez, & ſi affamez, qu'ils ne ſe donnent pas la patience de téter doucement; & ſentant que le lait ne ſort pas ſi promptement qu'ils le ſouhaitent, ils mordent & machotent ſi fort les bouts, croyant le faire venir plûtôt, ſoit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toujours, les emportent tout-à-fait, comme nous diſons. Il arrive auſſi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mamelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulcéres qu'on nomme *aphtes*, ou même, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie Venerienne, laquelle ils peuvent auſſi communiquer à leurs Nourrices; & pour lors les ulcéres qui en ſont cauſez, ne cedent pas aux remedes ordinaires, mais au contraire ils vont toujours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raiſon de la grande douleur qu'elles cauſent à la femme, lorſqu'elle veut donner à téter à ſon enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne ſe convertiſſent en ulcéres malins. C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'elles commenceront, il ſeroit à propos que la femme s'abſtînt de donner à téter à ſon enfant, juſques à ce qu'elles fuſſent entierement guéries (car par ſon continuel ſucement il ſeroit bien difficile qu'il ne les fît encore croître en les irritant) pendant quoi on feroit évader pour un peu de tems ſon lait, de peur que n'étant plus tirée, il ne lui vînt une inflammation au ſein, par ſa trop grande abondance. Néanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une ſeule mamelle de malade, elle lui en pourroit donner de l'autre. On mettra ſur ces bouts ainſi écorchez un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve durant quelques jours; après quoi on ſe ſervira de remedes deſſicatifs, comme ſont l'eau alumineuſe, & l'eau de chaux; ou on les baſſinera ſeulement d'eau de plantain, mettant par-deſſus de petits linges bien mollets, & trempez dans ces eaux; ou on ſe ſervira de quelque petit emplâtre de ceruſe, ou de blanc-raiſin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon; mais ſur-tout ce ne ſera d'aucune choſe qui puiſſe être trop deſagréable au goût de l'enfant, ni lui porter aucun préjudice; c'eſt pourquoi beaucoup ſe contentent ſeulement d'y mettre un peu de miel roſat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de deſſicatifs on ſe ſerve d'émolliens; mais il faut faire diſtinction: car les émolliens ſont pro-

pres à préſerver de telles fiſſures ; mais quand elles ſont faites, il faut uſer de deſſicatifs ; & pour empêcher que la femme ne ſoit bleſſée en ces parties qui ſont douloureuſes, & que les linges n'y adherent, on doit mettre ſur le bout du mamelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb, pour être plus deſſicatif, ſemblable à ceux qui ſont repreſentez au commencement de ce chapitre; lequel doit être percé de pluſieurs trous, tant pour donner iſſuë à la ſanie qui ſort de ces petits ulcéres, qu'afin que le lait qui diſtile ſouvent du bout de la mamelle, ſe puiſſe écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mamelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtôt deſſécher les ulcéres qui y reſtent enſuite; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le tems ; & ſi l'enfant avoit la maladie venerienne, en ce cas il ſeroit bien difficile qu'on pût guérir les ulcéres qu'il auroit fait venir aux bouts des mamelles de ſa nourrice durant qu'il la tireroit : c'eſt pourquoi on lui en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes préſervatifs de cette maladie ; mais s'il avoit ſimplement de ſimples petits ulcéres à la bouche, ſans aucune malignité, on la lui lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron ; & pour temperer d'autant plus ſes humeurs qui ſont échauffées, la nourrice uſera d'un regime de vivre rafraîchiſſant, afin que ſon lait puiſſe être de pareille nature, & elle ſera ſaignée s'il eſt neceſſaire.

Lorſque les bouts ſont tout-à-fait emportez, il eſt bien difficile que la femme puiſſe encore nourrir ſon enfant à cauſe qu'il n'a plus de priſe pour ſucer le lait, comme auſſi parce que les petits trous du mamelon ſe referment, à cauſe de l'ulcére. Si nonobſtant cela elle deſire le faire, il faut qu'une autre femme lui faſſe peu à peu d'autres bouts, après que les ulcéres en ſeront guéris, laquelle en ſuçant avec ſa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez; ou ſe ſervant d'un inſtrument de verre propre à cela, tel que celui qui eſt figuré au commencement du preſent chapitre, avec lequel la femme pourra auſſi elle-même le faire cinq ou ſix fois le jour ; & pour figurer & tenir en état ce qui aura été attiré, de peur qu'il ne ſe renfonce dans la mamelle, elle y mettra par deſſus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il eſt parlé ci-deſſus. Ainſi faiſant peu à peu, après que les bouts ſeront tout-à-fait formez, & débouchez, elle pourra donner à téter à ſon enfant.

CHAPITRE XX.

De l'enflure des jambes & des cuisses de la Femme accouchée.

J'Ai vû plusieurs femmes après être accouchées assez heureusement, avoir les jambes & les cuisses toutes œdemateuses & extraordinairement grosses, quelquefois depuis l'aîne jusques à l'extrémité du pied, par fois d'un seul côté, & d'autres fois de tous les deux. Cet accident survient souvent ensuite d'une douleur sciatique causée par un reflux, qui se fait sur ces parties, des humeurs qui devroient être évacuées par les vuidanges, dont le gros nerf de la cuisse s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut rester à la femme une claudication dans la suite, comme il est arrivé à une de mes tantes, qui, quoiqu'elle fût très-bien faite, & fort droite auparavant, est restée tout-à-fait boiteuse d'une jambe depuis trente-huit ans, par un semblable accident, ensuite d'une de ses couches.

Si ces enflures sont extraordinairement grandes & douloureuses, comme sont celles qui participent de l'inflammation, & qui procedent de la suppression des vuidanges, & qu'elles soient accompagnées de fiévre avec difficulté de respirer, & de grande tension & douleur de ventre, elles sont d'autant plus dangereuses, que ces accidens sont grands, & qu'ils se rencontrent plusieurs, ou tous ensemble; mais lorsqu'elles ne sont que médiocres, & qu'elles sont sans fiévre, elles se dissipent assez souvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un régime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le tems: car ces sortes d'enflures arrivent assez ordinairement à cause de quelque obstruction vers la région des reins, & c'est ce qui fait que l'excrétion de l'urine étant petite, les humiditez superfluës du corps, qui ne sont pas bien purgées, refluënt sur les parties inferieures, qui en sont tumefiées de la sorte. Pour ce sujet on tâchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ses vuidanges, de la maniere que j'ai ci-devant enseignée au 10. ch. de ce 3. Livre; & on lui ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une ptisane aperitive, faite avec les racines de fenoüil, de persil & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de cristal mineral; & dans un verre de cette ptisane, on lui fera prendre quelquefois par intervalles, une once de syrop de capillaires, avec cinq ou six goutes d'esprit de sel dulcifié, ou bien demie-

drachme de sel polycreste ; & si la femme est sans fiévre, & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle soit accouchée, pour lors on ne fera aucune difficulté de la purger.

CHAPITRE XXI.

De la passion hysterique, appellée vulgairement Suffocation de Matrice.

COMME les femmes accouchées, aussi-bien que celles qui sont grosses, & beaucoup d'autres, sont assez souvent travaillées de la passion hysterique, appellée vulgairement *Suffocation de Matrice*, à cause que la suffocation, ou difficulté de respirer, est l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en sont surprises, j'ai jugé à propos d'examiner, le plus exactement que je pourrai, quelles en peuvent être les véritables causes, & d'enseigner les moyens que j'ai trouvez par experience les plus convenables pour y remedier.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un si grand nombre de differens accidens, selon la diverse disposition des personnes qui en sont affligées, & cause tant de differens changemens & de si grandes alterations aux fonctions du corps & de l'esprit des femmes, qu'on la peut très-bien comparer au pouvoir que *Prothée*, ce Dieu marin de la Fable, avoit de se changer en toutes sortes de differentes formes : car on voit qu'entre les femmes qui souffrent cette indisposition, les unes ont le poulx élevé, les autres l'ont petit & retiré ; en d'autres, il est si foible qu'on ne le sent presque point ; les unes sont pâles & demeurent froides & immobiles dans tout le tems de l'accès de la maladie, comme si elles étoient mortes, & les autres ont la couleur du visage bonne, & s'agitent & se tourmentent extraordinairement ; & d'autres ont en ce même tems des mouvemens convulsifs ; les autres respirent presque insensiblement & sans aucun mouvement manifeste des muscles de la respiration ; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élevation de toute la poitrine ; les unes restent sans connoissance jusques à ce que l'accès soit passé, après quoi elles ne se souviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce tems ; & les autres conservent toujours la raison & le jugement, & ont memoire de tout ; les unes sont plus gayes qu'à l'ordinaire, & rient & chantent, & les autres sont tristes & pleurent ; & d'autres

ſouffrent dans les accès de cette maladie pluſieurs autres differens ſymptômes, qui ne paroiſſent pas tous en toutes ſortes de femmes, mais certains aux unes plûtôt qu'aux autres, ſuivant la diverſe diſpoſition de celles qui en ſont attaquées. Ce mal a coûtume de prendre par des accès qui reviennent quelquefois frequemment, & d'autres fois rarement; & ces accès durent quelques fois pluſieurs heures, & ſouvent des jours entiers, & d'autres fois ils ſe diſſipent & paſſent promptement, ſelon que les cauſes dont ils ſont excitez ſubſiſtent plus ou moins de tems.

Galien, & la plûpart des Auteurs diſent que les cauſes de la paſſion hyſterique procedent de la ſemence & du ſang menſtruel de la femme, qui étant plus long-tems retenus ſe corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuſe, il s'éleve de la Matrice & des lieux voiſins, où ſéjournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui étant portées au cœur & au cerveau par des conduits cachez & imperceptibles, produiſent enſuite tous les accidens dont cette maladie eſt accompagnée, ſelon la mauvaiſe qualité de l'humeur qui en eſt cauſe; c'eſt ce qui fait qu'on donne communément à cette paſſion hyſterique le nom de *vapeur*. Mais il n'eſt pas beſoin, ce me ſemble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner paſſage à ces prétenduës vapeurs; puiſque le mouvement circulaire du ſang nous fait connoître manifeſtement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs mêmes peuvent facilement être portées au cœur par le moyen des veines, qui y reportent le ſang de toutes les parties, & ſucceſſivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres.

Pour moi je croi que tous les differens accidens qui ont coûtume d'accompagner cette maladie, que l'on prétend proceder des vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la ſympathie des petits rameaux de nerfs qui ſe diſtribuent à la Matrice, qui ont communication avec les nerfs de la ſixiéme paire de ceux qui naiſſent du cerveau, qui étant tiraillez & irritez par ce commun conſentement, cauſent promptement divers accidens aux parties où ces mêmes nerfs ſe diſtribuent, & qui ſont les plus diſpoſez à ſouffrir de ce conſentement: de ſorte que les nerfs qui ſervent à faire la reſpiration, principalement ceux qui ſe diſtribuent au diaphragme & aux muſcles internes du *larinx*, qui ſont des portions de cette ſixiéme paire, manquant à bien faire leur action, cauſent le plus commun accident de cette maladie, qui eſt

la

la ſuffocation ou difficulté de reſpirer ; ceux qui vont au cœur lui cauſent des palpitations, & des mouvemens déreglez avec des ſyncopes ; leſquels mouvemens dereglez du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de reſpirer ; à cauſe que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pouſſer aſſez promptement dans la grande artere tout le ſang qu'il contient, les poulmons ſe gonflent auſſi-tôt de l'abondance de celui qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant plus dégager, ils s'enflent juſqu'à un tel excès, qu'ils ne laiſſent point de vuide dans la poitrine, & ne peuvent plus, pour ce ſujet, recevoir l'air de la reſpiration ; ce qui fait que la malade eſt travaillée pour lors d'une grande ſuffocation, & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle, à cauſe du défaut de l'action des muſcles internes du *larinx* : car comme le cœur & les poulmons ne ſe dégagent pas aſſez promptement de toute l'abondance du ſang qu'ils reçoivent, les veines ſuperieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muſcles du col du *larinx* & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muſcles ſouffrent pour lors une eſpece de mouvement convulſif, qui fait paroître tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire ; & les nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac compatiſſant par ce même conſentement, cauſent des dégoûts, des nauſées, des contractions de l'éſophage & du larinx, auquel il eſt adherent ; ou bien ſont cauſe aſſez ſouvent, que les humeurs qui ſont contenuës dans l'eſtomac venant à être agitées, & à ſe fermenter, engendrent beaucoup de ventoſitez, qui le gonflant extraordinairement, & pouſſant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentent encore la difficulté de reſpirer ; & ſi l'affection ſe communique par la continuité des mêmes nerfs juſqu'au cerveau, il ſurvient quelquefois des mouvemens convulſifs, des aſſoupiſſemens, des delires, & d'autres accidens, ſuivant les differentes diſpoſitions des parties. Voila ſelon mon opinion de quelle maniere ſont excitez tous les divers ſymptômes qui accompagnent la paſſion hyſterique.

On peut avec raiſon attribuer la cauſe de tous ces differens accidens à la Matrice, quand cette partie ſouffre quelque intemperie, ſoit à cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, ſoit pour une abondance de fleurs blanches malignes, ſoit à cauſe de quelque autre humeur, ou matiere corrompuë procedant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps étrange retenu en ſa cavité ; comme quelque faux germe qui s'y ſeroit converti en ſuppuration ; par

toutes leſquelles choſes les nerfs qui ſe diſtribuent à la Matrice étant irritez, excitent les autres qui ont communication avec eux, à faire faire aux parties où ils s'inſerent, un mouvement irregulier, qui cauſe des accidens, ſelon la nature de l'irregularité de ce mouvement: comme par exemple, ſi le nerf du cœur, ſouffrant quelque affection par communication de celle qui eſt à la Matrice, fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ſes ventricules, le pouls de la femme ſera pour lors petit & reſſerré, & produira des accidens conformes à cette affection. Au contraire, ſi ce même nerf compatiſſant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coûtume, le pouls en ce cas ſera plus élevé; & s'il le fait mouvoir dereglément, il cauſera la palpitation, & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procedent des differentes façons dont le cœur ſe meut en ces occaſions, on peut expliquer de la même maniere la cauſe de la leſion des differentes fonctions qui dépendent du cerveau, & ainſi de celle que ſouffrent toutes les autres parties qui compatiſſent à l'affection de la Matrice, qui pour cette raiſon peut être dite la cauſe de tous les differens accidens que les femmes ſouffrent dans l'accès de la paſſion hyſterique, & même, ſuivant le dire d'*Hypocrate*, la cauſe de la plûpart des maladies des femmes.

Lorſque les teſticules des femmes, ou les autres parties voiſines de la Matrice, ont quelque notable vice de conformation, ou qu'ils ſouffrent une conſidérable intemperie, ſoit par la ſemence corrompuë, pour y avoir été trop long-tems retenuë, ou par un regorgement d'humeurs ſur ces parties dans la ſuppreſſion des menſtruës, cette mauvaiſe diſpoſition cauſe aſſez ſouvent les mêmes accidens que la Matrice mal affectée, pour les mêmes raiſons que j'ai dites; parce que les nerfs de la Matrice & de ſes ligamens, & ceux des teſticules ont communication & compatiſſent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas néanmoins toûjours attribuer la cauſe de tous les accidens, qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, à la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du ſang menſtruel & de la ſemence; car ſouvent une autre humeur corrompuë venant à ſe fermenter dans les replis du méſentere, ou dans le *pancreas*, ou dans la rate, ou dans les reins, peut cauſer preſque tous les mêmes accidens, par la même communication des nerfs de la ſixiéme paire qui ſe diſtribuent dans toutes ces parties, ſans que la Matrice ſoit

aucunement malade ; comme je l'ai vû arriver à une Dame de qualité, qui ayant un abſcès au rein, ſouffrit preſque tous les jours durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, & de frequentes foibleſſes & palpitations de cœur, de la même maniere que ſi leur cauſe eût procedé de la Matrice, laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame après ſa mort, fut trouvée très-ſaine, auſſi-bien que toutes les parties qui en dépendent ; mais un des reins étoit tout pourri par un abſcès qui s'y étoit formé, au milieu duquel on trouva une groſſe pierre, qui avoit été cauſe de cet abſcès, qui fit enfin mourir la malade, qui avoit toûjours été traitée par pluſieurs Medecins, comme ſi elle eût été travaillée d'une continuelle ſuffocation de Matrice, quoiqu'elle n'eût aucune indiſpoſition en cette partie, comme je les ai aſſûrai lorſque je fus appellé pour viſiter cette femme, quatre mois avant ſa mort ; leur ayant fait remarquer, que rendant quantité de pus dans ſes urines, il falloit attribuer la cauſe de tous les accidens dont elle étoit travaillée, à un abſcès qu'elle avoit indubitablement dans le rein, auquel lieu elle ſentoit une continuelle douleur fixe.

Ce qui prouve d'autant plus, que la retention de la ſemence & du ſang menſtruel, n'eſt pas toûjours cauſe des ſuffocations qui arrivent aux femmes, c'eſt que l'on voit beaucoup de femmes veuves, qui, bien qu'elles n'uſent plus du coït, ainſi qu'elles avoient coûtume avant leur viduité, comme auſſi la plûpart des Religieuſes, qui vivent chaſtement, ne ſouffrent point ces ſortes de maladies ; & au contraire nous voyons ſouvent des femmes mariées, qui, quoiqu'elles uſent aſſez ſouvent du coït, & qu'elles ayent bien reglément l'évacuation de leurs menſtruës, ne laiſſent pas d'être fort ſujettes à ces indiſpoſitions, auſſi-bien que quelques vieilles, qui, quoiqu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de ſang menſtruel, ni de ſemence ſuperfluë, reſſentent néanmoins quelquefois de ſemblables accidens, qui arrivent même parfois à certains hommes, mais bien plus rarement qu'aux femmes, dont le ſang eſt naturellement bien plus diſpoſé que celui des hommes, à recevoir de tems en tems de certaines fermentations, qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens ; & il n'eſt rien de plus commun que de voir des femmes ſouffrir, pour cette raiſon, de grandes ſuffocations, pour avoir ſeulement ſenti l'odeur du muſc, ou des roſes, ou d'autres bonnes odeurs ſemblables, qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du ſang, qui cauſent auſſi-tôt des étouffe-

mens, des palpitations, & des mouvemens déreglez du cœur ; outre que ces sortes de parfums bien odorans étant portez en même-tems au cerveau, & alterant & troublant les esprits qui se distribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cause, à produire d'autant plûtôt les mêmes effets ; à quoi contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la tristesse, la fâcherie, la colere, & autres passions violentes de l'esprit ; ce que l'on voit souvent arriver aux femnes nouvellement accouchées, qui sont beaucoup plus incommodées de ces suffocations que les autres ; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cause de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont souffertes dans le tems de leur accouchement.

Les signes de la passion hysterique ne sont pas toûjours semblables en toutes sortes de femmes ; car, comme j'ai dit, les accidens en sont souvent differens, suivant la diverse disposition des parties qui compatissent avec la Matrice ; mais les plus ordinaires sont la difficulté de respirer, qui cause une suffocation avec étranglement, comme si la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pût avaler, & qu'on lui serrât fortement le col avec la main, des foiblesses & palpitations de cœur, des dégoûts, des nausées, & quelquefois un écoulement d'eau & de ferositez de la bouche ; lesquels accidens sont souvent précedez dans le commencement de l'accès de cette maladie, de fréquens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemens en maniere de tressaillemens & contractions de la Matrice, d'un bruissement de ventositez dans les inteſtins & dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, compriment & font élever le diaphragme vers la poitrine. Il survient aussi à quelques femmes dans les accès de cette maladie des delires, & des mouvemens convulsifs, qui ont coûtume d'être précedez de douleur, pesanteur, & tournoyement de tête, d'ébloüissement des yeux, d'un assoupissement, & d'une diminution de la mémoire, & d'autre lésion des fonctions animales.

Cette maladie cause ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de péril aux femmes qui ont coûtume d'en être attaquées : Néanmoins quelques-unes, après avoir été travaillées dans ces accès de mouvemens convulsifs très-violens, sont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres sont restées ensuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ai vû arriver, il y a environ quinze ans, à la femme de Monsieur *Delespine*, mon Allié, laquelle étant grosse seulement de deux mois, fut pour

lors surprise d'une passion hysterique si violente, qu'elle lui causa des convulsions, & une espece d'apoplexie, qui se convertit en une paralysie de la moitié du corps; nonobstant quoi elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher fort heureusement: Mais n'ayant été que mediocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement, elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minerales de Vichy en Bourbonnois, par l'usage desquelles eaux elle fut delivrée de cette paralysie, dont elle avoit été fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique; l'une qui est, qu'avant l'accès de cette maladie on preserve la femme d'en être attaquée; & l'autre, que l'on remedie dans le tems même de l'accès aux accidens qui l'accompagnent.

Pour executer cette premiere intention, si les menstruës, ou bien les vuidanges de la femme en couche sont supprimées, on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines de la Matrice, lavemens de jambes, le demi-bain, la saignée du pied, clysteres, purgations, & autres remedes convenables à cela: Mais si la femme étoit grosse, on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plenitude du sang, & de lui tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minerales est un des meilleurs & des plus convenables remedes aux femmes qui sont sujettes à de frequentes passions hysteriques, pourvû qu'elles ne soient pas grosses pour lors; & s'il y avoit quelque corps étrange, comme faux-germe, ou quelque morceau de l'arrierefaix, qui étant retenu dans la Matrice, venant à s'y corrompre, fût cause de la passion hysterique, on doit procurer le plûtôt qu'il sera possible, l'expulsion de ces corps étranges, ou en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu, & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes, & tous alimens trop doux & sucrez, le chagrin, la fâcherie, la colere, & toutes autres violentes passions de l'esprit, & avoir soin de se tenir tous les jours reglément le ventre libre; & si l'on jugeoit que la trop longue retention de la semence contribuât quelque chose à la génération de cette maladie, ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause, que pour la retention des autres humeurs, qui ont coûtume de s'évacuer par la Matrice, si l'état de la femme ne lui permettoit pas de pouvoir user du coït, pour décharger les testicules & les reservoirs de la semence de leur trop grande plenitude, qui cause la passion, que l'on appelle proprement *fureur uterine*, elle observera un

regime de vivre rafraîchiſſant, & uſera de bains & d'émulſions, qui puiſſent temperer & appaiſer le boüillonnement de cette ſemence, juſques à ce que la nature l'ait expulſée, comme elle a coûtume de faire d'elle-même, auſſi-bien que les excrémens, & toutes les autres humeurs ſuperfluës du corps.

La ſeconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, conſiſte, ainſi que nous avons dit, à remedier dans le tems de l'accès aux accidens que la femme reſſent pour lors; mais comme ordinairement les plus preſſans ſont la difficulté de reſpirer avec un grand étouffement, des foibleſſes & palpitations de cœur, auſſi eſt-on obligé d'y remedier principalement. On a coûtume en ces occaſions de ſe ſervir de certains remedes que l'on croit être ſpecifiques contre cette maladie, comme de faire ſentir à la malade des choſes de très-mauvaiſe odeur, ainſi que ſont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuir de quelque vieille ſavate; préjugeant apparemment, que puiſque les bonnes odeurs cauſent ces ſortes d'accidens aux femmes, les puantes doivent être propres pour y remedier. Pluſieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laiſſent brûler juſques à ce qu'il s'éteigne, après quoi ils donnent de cette eau à boire à la malade; Les autres preferent trois ou quatre gouttes d'huile d'ambre, priſes dans un boüillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur, quoique ſuave, eſt reputée être propre à cette maladie: Mais j'ai vû beaucoup de femmes qui étoient auſſi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du muſc, des roſes, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres eſtiment fort la poudre de la corne du pied d'*Elan* priſe interieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la préſervation & pour la gueriſon de la même maladie; recommandant outre cela que la femme ait ſoin de porter toûjours ſur ſoi un morceau de la corne du pied de cet animal: Mais l'experience m'a ſouvent fait connoître, que tous ces remedes ne ſont pas ſi ſpecifiques qu'on le croit. C'eſt pourquoi conſiderant que les accidens les plus preſſans de cette maladie ſont, comme nous avons dit, des foibleſſes & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de reſpirer, & des étouffemens, & que dans ces occaſions, il y a ſouvent beaucoup de ventoſitez dans l'eſtomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme qui en eſt fortement pouſſé vers la poitrine, ne puiſſe ſe mouvoir librement, j'ai coûtume, après avoir promptement fait deſſerrer les vêtemens de la malade, ſi elle y étoit trop contrainte, de pre-

ferer à tous ces remedes prétendus ſpecifiques, l'uſage de quelque cuillerée d'eau de canelle, ou de ſimple eau de vie ; parce que je trouve que ce remede produit un bien meilleur effet, étant plus propre qu'aucun autre pour diſſiper les ventoſitez contenuës dans l'eſtomac, qui cauſent les grands étouffemens que les femmes reſſentent dans les accès de cette maladie ; & qu'outre cela il fortifie en même-tems l'eſtomac, & communique enſuite très-promptement ſa vertu juſques au cœur, qu'il recrée auſſi-tôt. C'eſt pourquoi je conſeille d'en uſer dans ces occaſions ; comme auſſi de donner plûtôt aux femmes un demi-verre de vin pur, que de l'eau ſimple, comme j'ai ſouvent vû faire contre mon ſentiment. Il eſt bon auſſi de faire ſentir à la malade, de l'eſprit de vin ; l'odeur duquel je prefere en cette indiſpoſition à celle de vinaigre, comme auſſi l'odeur du ſimple papier brûlé, ou bien celle de la méche d'un mouſquet, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement ſi la femme étoit groſſe ; car les odeurs trop fetides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il eſt encore utile de provoquer l'éternuëment à la femme qui n'eſt pas groſſe, avec la poudre de bétoine, ou avec celle du ſimple tabac, qui ne ſoit aucunement parfumé, ou bien avec autre choſe qui puiſſe produire le même effet ; comme auſſi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de ſel pour lui aider à faire ſortir plus promptement les eaux & les ſeroſitez, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le tems de la paſſion hyſterique.

L'on pourroit, ce me ſemble, mettre en doute, ſi la ſaignée convient dans le tems de l'accès de cette maladie, pour en faire plûtôt ceſſer les accidens ; & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter ſi la ſaignée du pied eſt toûjours préferable à celle du bras. Pour reſoudre cette queſtion, il faut faire quelque diſtinction ; car en toutes ſortes de femmes, ſi la paſſion hyſterique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont été précedez de grandes évacuations, comme de flux de ventre immoderé, de flux de ſang de la Matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une exceſſive abondance de vuidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade ſoit petit & languide, la couleur de ſon viſage pâle, & ſon corps froid, la ſaignée ne lui convient aucunement ; mais au contraire, ſi la couleur de ſon viſage eſt bonne, ſi ſon pouls eſt plein & élevé, & que l'accès de la maladie ait été précedé de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des vuidanges, ou ſi la femme a des mouvemens convulſifs, pour lors la ſai-

gnée lui eſt neceſſaire ; auquel cas je prefererois dans le commencement la ſaignée du bras à celle du pied ; parce que les principaux accidens de cette maladie procedant de la leſion des fonctions vitales & animales, comme le bras eſt plus proche de la poitrine & de la tête que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt ſoulagement par la ſaignée du bras, que par celle du pied; & la trop grande plenitude ayant été premierement vuidée par cette ſaignée du bras, on peut venir enſuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas être ſûrement faite dans le commencement ; car aſſez ſouvent dans ces ſortes de paſſions hyſteriques, il y a en la Matrice quelque obſtruction, qui a été cauſe de la ſuppreſſion des menſtruës, ou des autres excrétions qui avoient coûtume de s'écouler par cette partie ; & cela étant, les voyes de la Matrice n'étant pas diſpoſées à donner paſſage au ſang & aux humeurs que la ſaignée du pied pourroit attirer ſur elle, ſon intemperie qui avoit excité tous les accidens de la paſſion hyſterique pourroit pour ce ſujet s'augmenter dans la ſuite, ſi l'obſtruction qui eſt en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y ſeroient affluées ; & ſi la femme étoit groſſe, il ne faudroit aucunement la ſaigner du pied, de peur de lui provoquer l'avortement.

Je m'imagine bien qu'étant difficile de concevoir les veritables cauſes de tant de differens accidens, qui ont coûtume d'être excitez par la paſſion hyſterique, ſuivant la diverſe diſpoſition des femmes qui en ſont attaquées, & qu'étant encore plus malaiſé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire ſur cette matiere ne ſatisfera peut être pas entierement les plus curieux ; mais je crois que mes petites opinions que j'ai déclarées, pourront aider quelque autre plus ſçavant que moi à la mieux traiter, & à trouver & faire connoître de plus ſûrs moyens que ceux que j'ai enſeignez pour guerir cette maladie, qui, entre toutes celles qui ont coûtume d'arriver aux femmes, ſemble avoir toûjours été une des plus connuës par les accidens dont elle eſt accompagnée, mais qui en effet a été juſques à preſent la moins connuë par les propres cauſes de la production de la plûpart de ces mêmes accidens ; qu'on a toûjours cru être excitez par des prétenduës vapeurs, qui s'élevant de la Matrice, & étant portées par des conduits cachez & imperceptibles juſques au cœur & au cerveau, cauſoient auſſi-tôt la leſion de la plûpart des fonctions vitales & animales.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Des fleurs blanches des Femmes.

LEs fleurs blanches des femmes ne ſont autre choſe qu'un écoulement déreglé d'humeurs hors de la Matrice, ſemblables en couleur & en conſiſtence à du lait trouble & ſereux, lequel écoulement ſe fait ordinairement par les mêmes vaiſſeaux qui ſervent au flux menſtruel; dont il eſt facilement diſtingué, en ce que les humeurs qui ſortent de la Matrice dans le flux menſtruel, ne ſont proprement qu'un veritable ſang ſuperflu, dont la nature ſe décharge reglément tous les mois durant quelques jours ſeulement; après quoi il diſtile ſouvent en pluſieurs femmes, non-ſeulement de ces mêmes vaiſſeaux qui ont ſervi à l'écoulement des menſtrues; mais auſſi de toute la ſubſtance intérieure de la Matrice, des ſeroſités blanchâtres appellées, pour ce ſujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait aſſez diſtinguer du flux menſtruel, mais non pas du flux d'humeurs corrompuës que l'on voit ſortir en la gonorrhée virulente, ni de celui qui vient des ulcéres de la Matrice; car les excrétions malignes qui procedent de ces deux dernieres indiſpoſitions, paroiſſent ſouvent blanchâtres auſſi-bien que les fleurs blanches; à quoi on doit bien prendre garde, pour éviter d'être trompé, ſoit par certaines femmes ruſées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; ſoit auſſi par d'autres, qui ayant des ulcéres en la Matrice, ſans le ſçavoir, croyent que la matiere qu'elles vuident continuellement par cette partie, n'eſt qu'un écoulement de ſimples fleurs blanches. J'ai vû trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de ſix ou ſept ans ſeulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentes, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me diſant qu'elles étoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un ſi jeune âge: mais ayant viſité ces petites innocentes en leur preſence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoiqu'il ne parût aucune fraction manifeſte des parties extérieures de la Matrice, qui pût faire croire qu'elles euſſent ſouffert effectivement une introduction entiere du membre viril, je leur fis avoüer, avec bien plus grand étonnement de leurs meres, que des coquins de domeſtiques (qui

méritoient d'être brûlez pour un crime si énorme) avoient eu brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient causé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ai vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'étoit peut-être plûtôt une semblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir vûës en une petite fille âgée de 8. ans.

La seule quantité de la matiere qui s'écoule de la Matrice, ne peut pas nous faire connoître bien distinctement la nature de ces différentes maladies; car on voit souvent des gonorrhées virulentes & des ulceres de la Matrice, d'où il s'écoule une aussi grande abondance de matiere que par les fleurs blanches; mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle sort, & les propres accidens qui accompagnent l'indisposition, nous démontrent manifestement l'espece de la maladie. Car la matiere des fleurs blanches est moins fétide, plus blanche, & plus sereuse, principalement si elle est abondante; & ces fleurs blanches fluent ordinairement sans douleur, & distilent de la substance intérieure de la Matrice, & des mêmes vaisseaux qui servent à l'évacuation des menstruës, & ne paroissent qu'après que cette évacuation naturelle est finie: mais la matiere de la gonorrhée virulente est plus fetide & plus épaisse, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la Matrice, comme les fleurs blanches, ni des vaisseaux spermatiques, comme la plûpart des Auteurs qui nous ont précedé l'ont crû abusivement; mais d'un certain corps glanduleux situé en maniere de prostate vers le conduit de l'urine, & tout le long du col de la vessie, lequel pour lors se tumefie & s'enflâme par l'acrimonie de cette matiere, de telle sorte que la femme rendant son urine, sent une cuisson avec ardeur des parties voisines qui paroissent à l'aspect toutes enduites d'une vilaine matiere visqueuse & verdâtre, qui est quelquefois si âcre, qu'elle ulcere ces parties, & qui ne cesse point de fluer dans le tems des menstruës, comme font les fleurs blanches, mais qui continuë devant, durant, & après ce tems; & la matiere qui sort des ulceres qui sont au corps de la Matrice, ou à son orifice interne, est toûjours extrêmement fetide; & quoiqu'elle soit quelquefois blanchâtre, comme sont les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-tems de la sorte; car assez souvent elle devient de tems en tems rougeâtre, par le mêlange d'une serosité sanglante, qui sort en abondance des vaisseaux de la partie ulcerée; & pour lors l'évacuation des menstruës n'est plus moderée, ni reglée, comme elle devroit être; au lieu de quoi il survient parfois des pertes de

ſang aſſez conſiderables, qui étant un peu appaiſées ſe convertiſſent auſſi-tôt en un écoulement d'une ſeroſité ſemblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair cruë ; & l'on voit ſouvent dans la ſuite ſortir par ces excrétions putrides de petits grumeaux de ſang noirâtre & corrompu. Outre ces ſignes la femme qui a un ulcere en la Matrice, ne peut ſouffrir la compagnie de ſon mari, ſans ſentir une grande douleur, & aſſez ſouvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de ſang ; ce qui n'arrive pas dans le ſimple écoulement des fleurs blanches : & l'ulcere ſe connoit facilement par l'attouchement du doigt, quand il eſt à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus ſouvent. La matiere des fleurs blanches eſt ordinairement differente ſelon le temperament & la diſpoſition du corps de la femme ; car cette matiere eſt quelquefois ſans feteur, blanche & ſereuſe comme la ſimple ſeroſité du lait, & d'autres fois elle eſt plus épaiſſe, jaunâtre, fetide, & ſi âcre, qu'elle cauſe une grande ardeur & cuiſſon aux parties génitales de la femme.

La principale cauſe des fleurs blanches n'eſt pas toujours en la Matrice ; car ſouvent les viſceres maleficiez ſe déchargent de leurs humeurs corrompuës ſur cette partie, qui n'eſt pas ſeulement deſtinée pour la génération, mais auſſi pour ſervir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme : néanmoins la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice contribue beaucoup à l'augmentation de cette maladie ; ſoit pour avoir ſouffert quelque violence dans un fâcheux accouchement, ou bien parce qu'y ayant obſtruction aux vaiſſeaux de cette partie, qui devroient laiſſer écouler le ſang menſtruel, il n'en ſuinte que l'humeur la plus ſereuſe, qui ſe convertit en fleurs blanches. Les femmes qui ont eu des enfans ſont bien plus ſujettes à cette maladie, que les filles ; à cauſe que les vaiſſeaux de la Matrice, qui durant la groſſeſſe ſont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coûtume d'être, ne ſe referment pas enſuite ſi exactement après l'évacuation des menſtruës, comme ils ſont aux filles. Beaucoup de femmes en ſont plus incommodées quand elles ſont groſſes, qu'en d'autres tems ; à cauſe des menſtruës qui étant ſupprimées, ſe convertiſſent en ces fleurs blanches, qui ne coulent pas pour lors du fond de la Matrice, mais ſeulement des vaiſſeaux qui aboutiſſent à ſon orifice interne. Cette infirmité eſt ſi commune aux femmes, qu'il y en a très-peu qui en ſoient tout-à-fait exemptes ; mais les unes en ſont beaucoup plus incommodées que les autres, comme ſont celles dont la Matrice a été debilitée par un fâcheux accou-

chement, & la plûpart de celles qui n'ont pas bien reglément leurs menſtrues ; celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre reſſerré ; celles qui ſont d'un temperament pituiteux, & qui ont la chair mollaſſe, & les pâles couleurs, & qui menent une vie triſte & ſedentaire ; mais les jeunes filles n'y ſont pas ordinairement ſujettes, devant qu'elles ayent atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eu leurs menſtruës ; avant lequel tems elles peuvent toutefois être infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abuſivement qualifier de fleurs blanches, comme il étoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ai rapporté ci-deſſus l'exemple.

Les femmes ſe portent ordinairement d'autant mieux, qu'elles ſont bien reglées dans l'évacuation naturelle de leurs menſtrues, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance débilite tellement la Matrice, que la femme en eſt ſouvent renduë ſterile ; tant parce que ces mauvaiſes humeurs corrompent la ſemence auſſi-tôt qu'elle y eſt reçûë ; que parce qu'elles l'entraînent avec elles hors de la Matrice, qui en eſt renduë ſi humide & ſi gliſſante, qu'elle n'y peut être retenuë. Ces fleurs blanches étant abondantes, affoibliſſent auſſi beaucoup tout le corps de la femme ; ſon viſage en devient tout pâle & décoloré, ſes jambes ſe tumefient, elle perd l'appetit, elle ſent ſouvent de grandes douleurs de reins ; & quelquefois des foibleſſes, des palpitations de cœur, & des ſuffocations hyſteriques ; & ſi ce flux d'humeurs continuë longtems en abondance, il émacie de telle ſorte tout le corps de la malade, qu'elle en devient étique. Ce même flux cauſe encore aſſez ſouvent des relaxations & des deſcentes de Matrice, qui rendent les femmes qui en ſont affligées ſi déplaiſantes à elles-mêmes, & ſi dégoutantes à leur mari, qu'elles en ont une triſteſſe continuelle, qui eſt d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'oſent pas par honte déclarer leur infirmité aux perſonnes qui les en pourroient ſoûlager ; de ſorte que la celant quelquefois trop longtems, il leur ſurvient des ulcéres en la Matrice, qui ſe convertiſſent dans la ſuite en un *cancer* incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, ſoit qu'elle procede ſeulement du mauvais temperament de la femme, ſoit qu'elle vienne d'une virulence, qui lui aura été communiquée par ſon mari, ou par un autre homme infecté de la maladie venerienne.

Pour la curation des fleurs blanches, on ne doit pas ſuivre le mauvais conſeil de beaucoup de Sagefemmes ignorantes, qui ſe

ſervent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remedes aſtringens, pour arrêter le cours des humeurs qui coulent par la Matrice ; car ces humeurs corrompuës, que la nature vouloit expulſer par cette voye, étant retenuës en cette partie par le trop ſubit reſſerrement de ſes vaiſſeaux, & ſe gliſſant dans ſa propre ſubſtance, y cauſent ſouvent une intemperie très conſiderable, ou une tumeur ſchyrreuſe qui eſt de très-difficile gueriſon ; ou bien ces humeurs s'amaſſant en abondance dans la propre cavité de la Matrice par la conſtriction de ſon orifice interne, pourroit cauſer une eſpece d'hydropiſie uterine, comme il arriva, pour le même ſujet, à la femme de *Boëtius*, dont *Galien* rapporte l'exemple au 8. chapitre de ſon Livre *de præcognitione ad Poſthumum*. C'eſt pourquoy il ne faut pas ſe ſervir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remedes aſtringens, avant que la plenitude de tout le corps ait été ſuffiſamment évacuée par la ſaignée, purgations, & autres remedes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la generation des humeurs qui cauſent les fleurs blanches, ayent été bien temperées & fortifiées, tant par un bon regime de vivre, que par des remedes propres à la gueriſon de leur indiſpoſition.

Pluſieurs ignorans croyent, que l'uſage des bains ne convient aucunement aux femmes qui ſont incommodées de fleurs blanches ; parceque les bains relâchent (diſent-ils) encore la Matrice, & ouvrant ſes pores & ſes vaiſſeaux, ils ſeroient cauſe (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indiſpoſition augmenteroit, au lieu de diminuer ; mais comme il arrive ſouvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procedent que d'une très-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand reſſerrement de leur ventre, qui fait que la Matrice s'échauffant, à cauſe de la proximité des gros excrémens trop long-temps retenus, attire à ſoi beaucoup d'humeurs ſuperfluës du corps, qui, faute d'avoir été évacuées par le ventre, ou par les ſueurs, ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il eſt certain que les bains ſont très-propres à ces ſortes de femmes ; tant pour temperer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la tranſpiration des humeurs ſuperfluës de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine ; obſervant néanmoins avant leur uſage, d'évacuer premierement la plus grande plénitude du corps, par quelques ſaignées & purgations convenables ; après leſquels bains la femme ne peut uſer d'aucun meilleur remede que la boiſſon des eaux minerales froides, comme ſont cel-

les de Forges ou autres de ſemblable nature : mais pour les femmes qui ſont d'un temperament fort pituiteux, & d'une chair molaſſe, je prefererois l'uſage des eaux minerales chaudes, comme ſont celles de Bourbon & de Vichy ; ou bien l'uſage d'une décoction ſudorifique faite avec la racine de ſquine & de ſalſepareille, après leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de ptiſanne laxative & diuretique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'aſperge, d'ache, & de fenoüil, dans laquelle on fera infuſer à froid durant toute la nuit, une dragme de ſené, y ajoûtant de trois en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'eſprit de ſel dulcifié, ou bien une demie-dragme de ſel polycreſte ; & obſervant durant tout ce tems un bon regime de vivre, & s'abſtenant auſſi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & triſteſſe, car ces ſortes de paſſions alterent fort le bon temperament de tout le corps, contribuent beaucoup à la génération des mauvaiſes humeurs, dont les parties principales ſe déchargent aſſez ſouvent ſur la Matrice. Le temps le plus propre pour commencer l'uſage de ces remedes eſt immédiatement enſuite de l'évacuation des menſtruës.

Or après que l'on aura évacué de la ſorte la plenitude du corps, & que la femme aura été bien purgée, comme je viens de le dire, elle pourra, ſi elle veut, ſe ſervir de quelque injection d'eau aſtringente, telle qu'eſt l'eau de plantain mêlée avec moitié d'eau de myrte ; pourvû qu'elle obſerve de n'en pas uſer pendant les cinq ou ſix jours qui precedent le temps ordinaire à l'évacuation des menſtruës, & durant tout le temps qu'elles fluent ; afin de ne point empêcher par ce remede que la nature ne faſſe librement cette évacuation : car ſi elle s'en ſervoit mal à propos, croyant ſe délivrer de l'incommodité que lui peuvent cauſer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelqu'autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de lui arriver par la ſuppreſſion de ſes menſtruës ; & ſi ce n'étoit que la plûpart des femmes ont un forte inclination à ſe ſervir de ces injections d'eaux aſtringentes, pour retreſſir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur Matrice, afin d'en être plus agréables aux hommes dans l'action du coït, je leur conſeillerois de s'abſtenir entierement de ces ſortes de remedes, dont l'uſage leur eſt ſouvent préjudiciable : car ainſi que nous verrions que le trou de l'égoût d'une cuiſine qui ſeroit bouché, & ne donneroit plus paſſage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'être cauſe de l'infection de toute la cuiſine ; de même les pores & les

conduits de la Matrice, qui devroient donner une libre issuë aux mauvaises humeurs qui y affluent en abondance, étant retressis & bouchez par ces injections astringentes, il arriveroit que ces mauvaises humeurs étant retenuës dans la substance de cette partie, y causeroient, comme j'ai dit, une intemperie considerable, & même une tumeur schyrreuse; & les visceres conséquemment ne pouvant pas se décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompuës, retiendroient en eux ces mêmes humeurs, qui s'y accumulant en grande abondance, seroient cause de plusieurs accidens très-fâcheux. Mais les femmes qui sont sujettes à des fleurs blanches malignes, qui sont si âcres qu'elles leur causent une ardente cuisson à toutes les parties qu'elles abreuvent en passant, peuvent en toutes sortes de temps, hors de celui de la purgation des menstruës, user de simples injections faites avec l'eau d'orge, ou le petit lait, ou avec de simple eau tiéde, afin de temperer un peu, en lavant deux ou trois fois le jour ces parties, la cuisson qu'elles y ressentent; quoy faisant, & toute l'habitude du corps étant cependant vuidée, purgée & temperée de la maniere que nous avons dite, & n'envoyant plus d'humeurs superfluës à la Matrice, cette partie se fortifiera beaucoup mieux ensuite de soi-même, que par l'usage des injections astringentes, que je conseille très-rarement, pour les incommodités qui en peuvent arriver, quand on s'en sert hors du temps convenable. La source des fleurs blanches ayant été entierement épuisée, ou beaucoup diminuée par les remedes que j'ai prescrits, il ne faut pas croire qu'elle se puisse toujours entierement tarir par ces moyens, & principalement si la maladie est inveterée; car si la femme ne recommence de temps en temps l'usage de ces mêmes remedes, & aussi souvent qu'il est nécessaire pour se tenir toûjours le corps net de toutes impuretez, la maladie ne manque pas aprés quelque temps de recommencer comme auparavant; parce que c'est le propre de la Matrice de recevoir les superfluitez des humeurs de toute l'habitude du corps, & d'autant plutôt que la femme néglige d'observer un bon régime de vivre.

Ce que nous avons dit jusques à présent dans ce troisiéme Livre, doit suffire pour le traitement des femmes accouchées, comme aussi pour la connoissance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement, sur lesquelles il n'est pas besoin de nous étendre davantage; car s'il leur en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Medecin sera mandé pour y remedier en la maniere ac-

coûtumée, selon que l'art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XXIII.

Du traitement de l'enfant nouveau-né, & premierement de la maniere de lui lier, couper & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lorsqu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage-femme pour le délivrer & le faire sortir heureûsement de ce cachot, où il a été si long-temps enfermé, leur assistance ne lui est encore pas moins nécessaire, aussi-tôt qu'il en est dehors; tant pour remedier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant, que pour le garantir de plusieurs infirmitez à quoy la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulierement dans tout le precedent Livre de quelle maniere il doit être aidé dans l'accouchement, il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il lui faut faire après sa naissance. Pour ce sujet nous montrerons premierement comment il lui faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Aussi-tôt que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sagefemmes lui lient & retranchent l'umbilic, avant que de délivrer la femme de son arrierefaix: mais il faut toûjours (si faire se peut, sans attendre trop long-temps) differer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix, car la Matrice qui est extrêmement ouverte après la sortie de l'enfant, seroit en danger d'être bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arrêteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sagefemme s'y comportera de cette facon. Aussi-tôt donc qu'elle aura délivré l'accouchée, elle lui mettra au devant de sa Matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite de quoi ayant posé l'enfant dans une couche chaude, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune ou environ, noüé d'un simple

nœud

nœud à chacune de ſes extrêmitez, de peur que les differens bouts s'écartant les uns des autres, ne s'entremêlent en faiſant la ligature; & de ce fil ainſi accommodé (que la Sagefemme doit avoir apprêté avant l'accouchement, comme auſſi être munie de bons ciſeaux, pour ne pas perdre aucun tems) elle liera le cordon de l'umbilic, à un travers de doigt près du ventre, en faiſant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au côté oppoſite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, réïterant, dérechef la choſe, s'il eſt beſoin, pour une plus grande ſûreté; après quoi, elle retranchera l'umbilic à un autre doigt plus bas que la ligature, du côté de l'arrierefaix; de ſorte qu'il reſtera ſeulement du cordon la longueur de deux travers de doigt, au milieu de quoi la ligature aura été faite, comme nous diſons; laquelle doit être ſi ſerrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de ſang hors des vaiſſeaux; mais elle ne doit pas auſſi l'être trop, de peur qu'ils n'en ſoient preſque coupez. C'eſt pourquoi il faut que le fil ſoit un peu gros pour ce ſujet, & qu'il ſoit ſerré avec quelque ſorte de médiocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le ſoit plus que moins; car il s'eſt vû quelquefois des enfans perdre miſerablement la vie avec tout leur ſang, avant qu'on s'en apperçût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbilic. Or afin de ne pas être cauſe d'un ſi grand malheur, on prendra bien garde après qu'il eſt coupé, s'il n'en ſuinte point de ſang; & ſi cela étoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le ſerrer exactement avec le reſte du fil, qu'on doit pour ce ſujet avoir laiſſé un peu long; ce qu'étant fait, on enveloppera le bout de cet umbilic ainſi lié, & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge ſec, & oint d'un peu de beurre frais, ou trempé en huile roſat, ſi on veut; puis ayant mis un autre petit linge en double ſur le ventre de l'enfant, vers ſa partie ſupérieure, on y couchera & poſera l'umbilic, enveloppé comme il eſt dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, ſur lequel on mettra encore une petite compreſſe; après quoi il ſera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir ſujet, de peur que vacillant trop, & qu'étant continuellement agité de côté & d'autre, par les mouvemens du ventre, il ne vînt à tomber avant que les vaiſſeaux fuſſent tout-à-fait réünis.

Il faut bien obſerver de coucher comme nous diſons, le bout reſtant du cordon de l'umbilic vers la partie ſupérieure du ventre; afin que ſi par cas fortuit les vaiſſeaux n'étoient pas aſſez ſerrez, le ſang ne s'en écoulât pas ſi-tôt qu'il feroit ſi on le couchoit en

bas; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait été lié fort serré dans le premier abord, néanmoins venant après à se flêtrir & à se dessécher, la ligature en est renduë plus lâche, au moyen de quoi le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cet accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un flux de sang de la sorte, quoique la Sagefemme m'eût protesté qu'elle lui avoit bien exactement lié les vaisseaux; & s'étonnant comment cela s'étoit pu faire, elle me dit qu'il falloit bien assurement (ce qui en effet étoit vrai) que la ligature s'en fût relâchée de cette maniere, à mesure que l'umbilic s'étoit flétri: c'est pourquoi afin de n'être pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuera l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin; mais pour une plus grande sureté, on fera d'abord une double ligature à ces sortes de gros cordons.

L'umbilic ainsi lié, se dessèche de jour en jour, & se separe près du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois même plûtôt, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toujours laisser tomber de soi-même, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se separer trop tôt, & avant que les vaisseaux soient entiérement fermez & réünis, il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux, comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcere de très-difficile guérison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez du superstition touchant la ligature de l'umbilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, selon la difference du sexe; & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre, afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue; & qu'aux filles il la faut faire plus proche; parce que retirant par ce moyen la Matrice, elle en reste plus profonde, & son col plus étroit; mais c'est un pur abus; car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin, quand même ce seroit un demi-pied de longueur, il se separe toujours au même endroit, qui est tout joignant le ventre; parce que c'est une partie qui reste entiérement inanimée après que l'enfant est hors de la Matrice; outre que cette ligature ne peut pas relâcher, ou retirer ni la verge du mâle, ni la Matrice de la femelle; d'autant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Ma-

trice dans cet umbilic ; il eſt bien vrai ſeulement que l'*ouraque*, qui eſt attaché au fond de la veſſie, laquelle a continuité avec la verge du mâle, ſe porte, comme il fait auſſi en la femelle, au nombril, pour ſervir de ſuſpenſoire à la veſſie ; mais au *fœtus* humain, il ne le traverſe en aucune façon, & ne ſe rencontre pas dans le cordon : C'eſt pourquoi cette croyance étant très-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un travers de doigt de diſtance du ventre, comme il eſt dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il eſt aſſez à propos de parler en ce lieu d'une choſe de très-grande conſéquence, qui eſt quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, ſans qu'on en ſçache preſque la cauſe ; c'eſt d'une fort mauvaiſe coûtume qu'ont quelques Sagefemmes, qui avant que de faire la ligature de l'umbilic, repouſſent dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il eſt foible. Mais le contraire arrive ; car auſſi-tôt que les vaiſſeaux ſont tant ſoit peu refroidis, le ſang qu'ils contiennent perd ſes eſprits, & ſe coagule à demi dans le même moment ; ce qui fait qu'étant ainſi repouſſé dans le foye de l'enfant, il eſt capable de lui cauſer beaucoup de grands accidens ; non point par ſon abondance, mais parce qu'ayant tout-à-fait perdu ſa chaleur naturelle, il eſt enſuite très-promptement corrompu, & altere & gâte celui de l'enfant, avec lequel il vient à être mêlé. Elles uſent ordinairement, comme il eſt dit, de cette mauvaiſe pratique, quand les enfans ſont débiles ; mais ils en ſont d'autant plûtôt ſuffoquez : car s'ils avoient beſoin de ſang pour leur donner de la vigueur, ce ſeroit d'un ſang bon, loüable, & non de celui-là qui eſt pour lors à demi caillé, & deſtitué de toute ſa chaleur naturelle. C'eſt pourquoi, que l'enfant ſoit fort, ou qu'il ſoit foible, on ſe donnera bien garde (ſi on ne veut le mettre en danger de ſa vie, ou du moins lui cauſer de grandes oppreſſions, & de grandes douleurs & tranchées) de ne pas repouſſer ainſi au dedans de ſon corps, ce ſang qui ſe rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or après l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera auſſi-tôt tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter enſuite comme nous allons faire connoître.

CHAPITRE XXIV.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit être nettoyé de ses excrémens, comme auſſi la maniere de le bien emmaillotter.

QUand la Sagefemme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enſeignée au précedent chapitre, l'ayant porté enſuite auprès du feu, il faudra qu'elle le nettoye auſſi-tôt des excrémens qu'il apporte en naiſſant, dont les uns ſont au dedans de ſon corps, comme l'urine qui eſt dans la veſſie, & le *meconium* qui ſe rencontre dans les inteſtins; & les autres ſont au dehors, qui ſont certaines craſſes blanchâtres & onctueuſes, qui procedent du limon de ſes eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps ſi couvert, qu'on diroit qu'ils auroient été frottez de fromage mou; & certaines femmes de légere croyance, s'imaginent bonnement que c'eſt pour en avoir ſouvent mangé durant leur groſſeſſe, que leurs enfans ſont ainſi pleins de cette craſſe blanche, qui ne reſſemble pas mal en couleur & en conſiſtance à du fromage blanc. Quoique cette croyance ſoit ridicule, elle eſt néanmoins fondée ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit à la fin du 4. chap. du 7. liv. de l'Hiſtoire des anim. que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la mere a mangez; & qu'il ſort tout couvert de moiſiſſure morveuſe (qui peut être cette craſſe blanche) ſi la femme uſoit du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe: Mais les moindres apprentifs en l'art ſçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice, & que les membranes qui enveloppent l'enfant, empêchent (quand même la Matrice ſeroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'être un peu au huitiéme mois) que la ſemence de l'homme & celle de la femme ne puiſſent être portées juſques ſur le corps de l'enfant, pour en former cette craſſe, qui procede ſeulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans leſquelles il eſt contenu.

L'enfant ſera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour lui en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui ſe rencontre principalement à la tête, à cauſe des cheveux, & aux plis des aînes & des aiſſelles; leſquelles parties on décraſſera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiéde. Si cet excrément étoit ſi adhérent qu'on eût trop de peine à le détacher de ces lieux, on

l'ôtera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amande douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines ; pour les yeux, on lui doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. Chap. du 1. Liv. de la conservation de la santé, refute très-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussi-tôt qu'il étoit né, croyant par-là lui donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau ; & il déclare assez en ce lieu de quelle conséquence étoit cette mauvaise coûtume ; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empêchée. C'est pourquoi il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or après qu'il aura été lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barboüillé, on prendra garde à toutes ces parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur la tête, & si les os n'en sont point de côté, si le *scrotum* (en cas que ce soit un mâle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & dûëment conformes, afin d'y remedier suivant la nature des indispositions qui s'y rencontreroient : Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans ; c'est pourquoi on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege bien ouverts ; car il s'est vû des enfans naître sans être percez, lesquels sont morts faute de vuider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les mâles que les femelles, la rendent aussi-tôt qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne se croupît plus long-temps en son ventre, & qu'il ne lui causât de très-douloureuses tranchées, on lui mettra dans le siege quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger ;

on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc frotté de beurre frais, on lui fera aussi prendre par la bouche à ce dessein une dragme de casse mondée, ou bien un peu de syrop de capillaires ou de roses, mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, lui frottant encore le ventre de cette même huile, ou avec le beurre frais. On connoîtra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siege auront changé leur couleur noire en blanchâtre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdant peu à peu cette teinture, à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, lesquels se mêlent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut provenir le *meconium*, qui est un excrément semblable en consistance & en couleur à la moüelle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant, lorsqu'il vient au monde: C'est pourquoi sans m'arrêter à l'explication differente des Auteurs, touchant sa generation, j'en dirai ingenuëment ma pensée; qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu dont est formé ce *meconium*, qui sert après cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puissent bien faire leur action après sa naissance: Et pour faire connoître qu'il est vrai que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens, qui à l'âge de quatre-vingt ans, n'ont jamais été saignez, ni n'ont point perdu de sang exterieurement, qui néanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de nécessité l'avoüer. Or s'il ne s'en vuidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tôt par sa trop grande abondance. Je sçai bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la veine porte, qui se distribuent par tout le mesentere, mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement; & je crois qu'ils seront plutôt de mon sentiment, s'ils y font bien reflexion.

Il ne suffiroit pas pour réfuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vuidoit ainsi journellement, on feroit toûjours les selles sanglantes; car on sçait bien que cette portion de

sang superflu, (qui est très-petite en comparaison des autres excrémens des intestins avec lesquels elle est mêlée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'espece de coction qui s'y fait, d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas si visiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* étant sans aucun mêlange, en retient plus la couleur, comme étant engendré du seul sang qui a été separé comme inutile à sa nourriture, & expulsé de cette façon : & comme il y a peu de sang superflu au corps de l'enfant, quand il est dans la Matrice, parce qu'il en consume beaucoup pour sa nourriture & pour son accroissement, outre qu'il a déja été purifié par la mere, avant que de lui être envoyé, aussi s'engendre-t'il peu de *meconium*, durant tout le tems de la grossesse, duquel pour ce sujet l'enfant ne se vuide pas, quand il est dans la Matrice, mais bien quand il est né : car pour lors il prend les alimens par la bouche, desquels il se fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors ; & quoique le *meconium* ait resté dans les intestins de l'enfant, pendant tout le temps qu'il a été au ventre de sa mere ; néanmoins (ce qui est admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une si mauvaise odeur que les nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche, après qu'il est né, bien qu'ils n'y séjournent que très-peu de tems, & qu'ils s'en déchargent journellement.

Aussi-tôt donc que la Sagefemme aura levé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de son corps, elle l'emmaillottera dans des langes & couvertures, commençant premierement à lui couvrir la tête d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardessus, ayant auparavant mis sur la fontaine une compresse de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts ; laquelle pour ne vaciller pas, doit être attachée au beguin, avec une petite épingle mise par dehors, afin qu'elle ne puisse pas piquer l'enfant ; cette compresse sert à défendre, tant du froid que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'est pas pour lors couvert d'os en cet endroit. Elle lui entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'absorber la crasse qui s'y engendre ordinairement : cela fait, elle lui mettra encore d'autres linges sur la poitrine, & aux plis des aisselles & des aînes ; après quoi elle le bandera, l'ayant enveloppé dans des couches & des langes bien chauds.

Il n'est pas besoin de décrire précisément comme elle s'y doit comporter ; car il n'y a pas de femme qui ne sçache une chose qui

eſt ſi commune ; mais nous dirons ſeulement en general que l'enfant ne doit pas être trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomac ; afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement ; & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion, de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, à cauſe que l'eſtomac ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir, ce qui quelquefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant ; c'eſt pourquoi on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront enveloppez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cet état ; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, depeur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud ; enſuite de cela on lui tiendra la tête ſtable & droite, avec un linge vulgairement appellé têtiere, qu'on attachera d'un côté & d'autre à ſon lange, enveloppant après l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit être ainſi emmaillotté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus decente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoutumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds ; car ſans cela il marcheroit peut-être à quatre pattes, comme la plûpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſté dans l'eſtomac, des ſuperfluitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour lui aider on lui fera prendre avec une petite cuillière un peu de vin ſucré, qu'on lui fera avaler, en lui tenant la tête un peu élevée, réiterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on lui doit donner à tetter devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait été évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomac ; de peur que le lait étant mêlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi ſi on lui donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns lui donnent pour le même ſujet, de l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec un peu de ſyrop de capillaires. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu près le même effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au 7. Chap. d'Iſaïe ; *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël : il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, d'autant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte

reſte, & le ſucre ſert à la purger & à adoucir l'acrimonie du vin. Or lui ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement repoſer, couché ſur le côté, afin que ſes excrémens ſoient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche; car ſi l'enfant étoit ſur le dos, il y auroit danger que reſtant dans ſa bouche, il n'en tombât une partie ſur ſa poitrine, dont il pourroit être ſuffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner après cela.

CHAPITRE XXV.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'Enfant, qui lors qu'il étoit au ventre de ſa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le ſang qu'il en recevoit par les vaiſſeaux umbilicaux, a beſoin à ſon défaut, quand il en eſt ſorti, de la prendre par la bouche, en ſuçant le lait de ſes mamelles: néanmoins il n'eſt pas bon de lui donner à teter auſſi-tôt qu'il eſt né, pour éviter qu'un changement ſi ſubit, tant à l'égard de la différence de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne ſoit cauſe de quelque alteration de ſa ſanté. Il faut premierement lui faire vuider les phlegmes qu'il a dans l'eſtomac, en lui donnant, comme nous avons dit au chapitre précedent, durant le premier jour un peu de vin & de ſucre, pour les inciſer & détacher; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre enſuite, ne ſoit corrompu, étant mêlé avec cette pituite viſqueuſe; c'eſt pourquoi il vaut mieux attendre dix ou douze heures pour le faire teter; afin qu'elle ſoit tout-à-fait évacuée, ou digerée & conſumée, auquel temps on lui peut préſenter la mamelle.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne lui donnât celle de ſa propre mere, qu'après le huitiéme jour de ſon accouchement, pour le plûtôt, & même de laiſſer paſſer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de ſon corps étant bien temperées & remiſes de l'agitation qu'elles ont reçûë dans le travail, comme auſſi leurs ſuperfluitez ayant été entiérement repurgées par le moyen des vuidanges, ſon lait en fût d'autant plus purifié; outre cela, c'eſt que les petits trous du mamelon n'étant pas encore bien débouchez, les mamelles ſont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on lui feroit teter une autre femme. Mais ſouvent les pauvres gens n'ont

pas moyen d'uſer de tant de précautions, & telles meres ſont obligées de nourrir elles-mêmes leurs enfans dès le premier jour, il s'en rencontre auſſi quelquefois qui ne veulent pas ſouffrir que d'autres qu'elles le faſſent. En ce cas elles ſe feront un peu dégorger les mamelles par le ſucement d'une grande perſonne, ou par un autre enfant qui ſera déja fort, ou elles ſe les tireront elles-mêmes avec une tetine de verre, ſemblable à celle qui eſt figurée au commencement du chapitre dix-neuviéme de ce troiſiéme Livre; après quoi elles donneront à teter au leur, quand le lait ſera un peu en train de couler, & continueront à le faire juſques à ce qu'elles ſoient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée lui eſt plus propre dans le commencement, que s'il étoit purifié, & qu'il ſert à lui lâcher le ventre, & à le purger du *meconium* des inteſtins; la nature n'ayant pas manqué (à ce que je croi) d'imprimer au lait de la femme nouvellement accouchée certaines qualitez convenables à l'enfant nouveau-né.

Quant à ce qui eſt du temps auquel on doit préſenter la mamelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit être qu'après dix ou douze heures, pour les raiſons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours) il faut que ſa nourrice lui raye auparavant quelque peu de ſon lait dans la bouche, & ſur les lévres, pour le lui faire ſavourer petit à petit; après quoi elle lui donnera ſa mamelle encore toute dégoutante, qu'elle preſſera un peu de ſa main, lorſqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en ſorte plus facilement, & que l'enfant, qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & ſucer; faiſant ainſi peu à peu, juſques à ce qu'il ſoit accoûtumé à bien teter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à ſon enfant durant les deux premiers mois, tout au moins. Les animaux nous font bien voir que le lait ſeul eſt ſuffiſant pour nourrir l'enfant, puiſqu'ils en nourriſſent cinq & ſix de leurs petits, & quelquefois même davantage, ſans qu'ils prennent que long-temps après d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit teter l'enfant, elle doit être proportionnée à ſon âge & à ſes forces. Dans les premiers jours on ne lui en donnera pas tant, ni ſi ſouvent, afin que ſon eſtomac, qui n'eſt pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puiſſe mieux digerer; enſuite de quoi on ira toûjours peu à peu en augmentant, juſques à ce

qu'on lui en donne pleinement ; pour ce qui eſt du tems & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet ; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſoit plûtôt peu & plus ſouvent, que de lui en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomac le puiſſe mieux cuire & digerer, ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Néanmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne teter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne lui donner la mamelle pendant la nuit que quand il s'éveille de lui-même.

Après que l'enfant aura été nourri du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on lui donnera de la boüillie, faite avec la farine de pur froment, & le lait de vache ; obſervant de lui en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe, de peur que ſon eſtomac n'en ſoit ſurchargé tout à coup, pour n'être pas accoûtumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine après qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la deſſécher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plûtôt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup peſante, plus viſqueuſe & plus indigeſte à l'eſtomac ; car étant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on puiſſe lui donner une bonne cuiſſon ſans conſumer la meilleure partie du lait, après quoi il en reſte ſeulement la plus groſſiere, & qu'à force de boüillir long-tems, on ne lui faſſe perdre ſon goût & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette boüillie ſoit le plus récemment trait de la vache qu'on pourra ; car il y a au lait certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lorſqu'il y a long-tems qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne lui donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu teter, afin qu'étant délayée par le lait dans ſon eſtomac, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent la boüillie aux enfans nouveau-nés dès les premiers jours ; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empêcher de crier comme ils font quand ils ont faim ; mais quelquefois cela

ſeul eſt capable de les faire mourir, comme je l'ai vû arriver pluſieurs fois, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueuſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ni dilatez, pour lequel ſujet il arrive aux enfans des grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des tranchées, des douleurs & enflures de ventre, des convulſions & ſouvent la mort: c'eſt pourquoi on ne lui en peut donner qu'après un ou deux mois pour le plûtôt, & même quand on ſeroit trois ou quatre mois entiers ſans lui en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pourvû que ſa nourriture ne manquât pas de lait.

Lorſque l'enfant aura teté ſuffiſamment, la nourrice le mettra repoſer & dormir dans un berceau, & non pas avec elle dans le même lit où elle couche, de peur que ſans y ſonger elle ne vînt à l'étouffer en s'endormant deſſus, comme je l'ai vû arriver à une pauvre femme qui fit ainſi mourir ſon enfant, ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en être délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité. Quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la tête de ce pauvre enfant, qui avoit été ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçûë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil malheur à un très-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'avois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours après être né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir, & depuis ce tems-là j'ai auſſi été témoin du regret mortel qu'eut la femme d'un Procureur au Châtelet, d'avoir vû ſon enfant unique, dont je l'avois accouchée le jour précedent, étouffé de la ſorte par ſa nourrice; ce qui lui cauſa une douleur d'autant plus ſenſible, que ſa joye avoit été grande, d'être accouchée fort heureuſement de cet enfant vivant, qui étoit un garçon qui ſe portoit très-bien, après avoir déja eu deux autres enfans morts en ſon ventre, dans ſes deux premieres groſſeſſes précedentes; ce qui avoit obligé ſon mari de me prier d'accoucher ſa femme cette troiſiéme fois, dans la croyance qu'il avoit, à ce qu'il me dit, que je la ſecourrois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien qui l'avoit accouchée ces deux premieres fois. Ces exemples, & pluſieurs autres ſemblables que j'ai encore vûs, font aſſez connoître la neceſſité qu'il y a de prendre garde à une choſe de ſi grande importance.

Mais pour éviter un tel accident, la nourrice ne doit jamais

donner à teter à l'enfant durant la nuit, qu'elle ne ſoit bien éveillée, pourquoi faire il faut qu'elle ſoit à ſon ſéant durant tout le tems qu'elle lui donne la mamelle, de crainte que s'endormant inſenſiblement durant que l'enfant tete, elle ne l'étouffe ainſi, & elle couchera l'enfant dans un berceau proche de ſon lit, audeſſus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poſer quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure ſur ſon viſage, & qu'il ne voye le trop grand jour procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui ſeroient dans la chambre. Il ſera couché ſur le dos en telle ſorte qu'il ait la tête un peu élevée par un oreiller, ſur lequel elle ſera poſée; & pour lui exciter d'autant plutôt le ſommeil, ſa nourrice le bercera doucement par un petit mouvement égal, ſans trop grande agitation, d'autant qu'empêchant la digeſtion du lait qui eſt en ſon eſtomac, elle le provoqueroit à le rejetter en vomiſſant; ce qui ſe fait de même qu'aux perſonnes qui étant ſur la Mer vomiſſent, non tant à cauſe de l'odeur de ſon eau ſalée, que pour l'ébranlement & l'agitation du Navire où ils ſont; ce qui arrive même à beaucoup de femmes pour aller ſeulement en carroſſe, quand elles n'y ſont pas accoutumées. Mais pour éviter qu'on ſoit obligé à la ſujettion de bercer ainſi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il eſt bon de ne lui en pas faire prendre l'habitude, ſi l'on peut, dans le commencement, & de lui laiſſer venir le ſommeil naturellement.

On ne doit pas avoir de tems certain & limité pour ſon repos; car il eſt bon qu'il dorme à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il ſe porte mieux. Toutefois ſi on voit que ſon dormir excede une médiocrité raiſonnable, on l'en diſtraira tant ſoit peu, pour quoi faire ſa nourrice le prendra entre ſes bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agréable, & lui montrant quelque choſe reluiſante qui lui réjoüiſſe la vûë, & l'agitant un peu pour le réveiller de ſon aſſoupiſſement; car par le trop long dormir la chaleur naturelle eſt tellement tirée au dedans, qu'elle y eſt comme enſevelie, au moyen dequoi tout le corps, & principalement le cerveau eſt tellement refroidi, que les ſens de l'enfant en ſont tout hébetez, & leurs fonctions languiſſantes & aſſoupies.

Lorſqu'il ſera couché, il faut que ce ſoit en telle ſorte qu'il ſoit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant directement en face, il ne ſoit obligé de regarder continuellement de côté; car le faiſant ſouvent, ſa vûë ſe

pervertiroit tant qu'il en deviendroit louche. C'eſt pourquoi pour le plus ſeur, on mettra ſur l'archet de ſon berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, d'autant que par ce moyen ſa vûë étant arrêtée ſans vaciller de côté & d'autre, ſera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ſes excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, ſans être embarraſſez d'aucunes enveloppes, ils ſe déchargent facilement de leurs excrémens, ſans en être ſalis ni gâtez ; & ils ne les ont pas plûtôt vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux-mêmes) s'en appercevant, les rejettent d'abord hors du lieu où ils ſont couchez, ou au moins les rangent en un endroit où ils ne leur peuvent nuire ; mais il n'en eſt pas de même des enfans, qui pour être liez & garottez de bandes & de langes, comme on eſt obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui eſt ſeule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens, qu'ils n'en ayent en même-temps le corps tout barboüillé ; dans leſquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cauſe de ces enveloppes) ils demeurent ſouvent juſques à ce que leur mauvaiſe odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge par les cris & les pleurs de l'enfant, qui eſt incommodé de leur humidité & de leur acrimonie. C'eſt pourquoi on le doit emmaillotter, & le remuer au moins deux ou trois fois le jour, & même quelquefois la nuit, s'il en eſt beſoin, afin de le nettoyer de ſes excrémens, en le changeant de nouvelles couches, leſquelles doivent être blanches de leſſive, & non pas ſeulement relavées par pluſieurs fois, comme ont coutume de faire la plûpart des nourrices à gages ; ce qui cauſe une grande demangaiſon & cuiſſon au corps de l'enfant, pour raiſon d'un cerain ſel, qui provenant de ces excrémens, ne ſe diſſout pas tout-à-fait quand les langes en ſont une fois imbus, qu'en les mettant à la leſſive. Le temps le plus propre pour remuer l'enfant, eſt incontinent aprés qu'il a rendu ſes excrémens, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, que juſques à ce qu'il ſoit éveillé, s'il dormoit pour lors. Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut auſſi limiter d'autre temps auquel il le faille faire, que celui de cette néceſſité ; c'eſt-à-dire, que ce doit être tant de fois, & auſſi ſouvent qu'il eſt requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant ſoit remué auprès du feu, & que les couches

ſoient bien chaudes, & bien ſéches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne lui cauſaſſent quelque colique & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement ſoin de lui mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles & ſous les aiſſelles, pour en deſſecher les humiditez qui s'y rencontrent; prenant bien garde pendant les premiers jours à ne pas faire tomber trop tôt le bout reſtant du cordon de ſon umbilic, & avant que les vaiſſeaux en ſoient tout-à-fait réunis. Elle verra auſſi à chaque fois qu'elle le remuëra, ſi le ſang n'en ſort point, pour n'avoir pas été bien noüé la premiere fois, ou à cauſe que la ligature s'en eſt relâchée; & après que ce bout de cordon ſera tout-à-fait tombé, elle lui bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laiſſant toûjours une compreſſe par deſſus juſqu'à ce qu'il ſoit bien cicatriſé, & qu'il ſoit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela elle lui mettra à l'endroit de la fontaine de la tête, par-deſſous ſon beguin, une autre compreſſe, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement bleſſer, à cauſe de la molleſſe qui eſt en ce lieu, où il n'eſt recouvert d'aucun os. C'eſt ce qui fait que les enfans nouveau-nez ſont très-ſujets à s'enrhumer par le moindre froid qu'ils ſentent en cette partie, comme je l'ai ſouvent vû arriver par la ſeule froideur de l'eau dont on les baptiſe, auquel temps en leur procurant la vie ſpirituelle par le Baptême, on leur fait quelquefois perdre la corporelle, ſans y ſonger, en leur verſant en hyver avec trop d'abondance l'eau exceſſivement froide ſur la fontaine de la tête. J'en ai rapporté un exemple très conſiderable en l'Obſerv. CDXXII. du Livre de mes Obſervations.

La nourrice aura auſſi grand ſoin de ne pas laiſſer trop crier ſon enfant, & principalement pendant les premiers jours, de peur que ſon nombril n'en ſoit pouſſé en dehors, & qu'il ne lui arrive par ſa dilatation une *exomphale*, comme auſſi qu'il ne ſe faſſe quelque deſcente de l'inteſtin de l'aîne; & il ne faut pas qu'elle s'arrête au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il ſoit néceſſaire de laiſſer crier quelquefois l'enfant pour lui décharger le cerveau. Les deux meilleurs moyens de l'appaiſer quand il crie, ſont de lui donner à teter, & de le remuer pour le nettoyer de ſes excrémens; elle doit auſſi lui preſenter quelque choſe d'agréable à la vûë pour le réjoüir, & détourner ce qui peut lui donner de la peur, ou lui cauſer quelque chagrin.

J'ai vû pluſieurs enfans nouveau-nez avoir des tumeurs dou-

loureuſes des mamelles, procedant ſouvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent ou leur ſucent les bouts du mamelon, prétextant d'en faire ſortir le lait, ou plutôt un peu de ſeroſité qui y eſt contenuë, & de rendre les bouts mieux faits aux filles; mais c'eſt une très-mauvaiſe methode, qui y cauſe ſouvent ces inflammations douloureuſes qui y ſurviennent, leſquelles ſe diſſipent néanmoins peu de temps enſuite, ſi on s'abſtient de leur tirer & ſucer ainſi les mamelles, y mettant deſſus un petit linge trempé en huile roſat & vinaigre, & prenant garde que l'enfant ne ſoit pas trop ſerré en ſon maillot vers cette partie.

Toutes les choſes que nous avons dites en ce préſent Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent être ſeulement entenduës pour celui qui eſt en bonne ſanté; car s'il lui arrive quelque indiſpoſition, il ſera traité ſelon que les accidens le requerront. C'eſt ce qu'il nous faut à préſent examiner dans toute la ſuite de ce Livre.

CHAPITRE XXVI.

Des indiſpoſitions des petits enfans; & premierement de la foibleſſe des nouveau-nez.

A Peine les jeunes arbres ſe ſont-ils élevez du ſein de la terre qui eſt leur mere, que ſouvent pluſieurs meurent incontinent aprés, d'autant que leurs petits troncs, pour raiſon de la tendreſſe de leurs ſubſtances, reçoivent facilement alteration, & ne réſiſtent qu'avec peine à la moindre choſe qui leur eſt contraire, juſques à ce qu'ils ſoient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines: de même auſſi voyons nous mourir ordinairement plus de la moitié des petits enfans avant qu'ils ayent ſeulement deux ans, tant pour la délicateſſe & debilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge exprimer autrement que par leurs cris les incommoditez qu'ils reſſentent au dedans; & même pluſieurs meurent de convulſion, ou d'autre maladie, devant le ſeptiéme jour, comme *Ariſtote* a bien remarqué au 11. Ch. du 7. Liv de l'Hiſtoire des Anim. C'eſt ce qui faiſoit que de ſon temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au ſeptiéme jour. Nous avons montré ci-devant comme ils doivent être gouvernez dans les commencemens pour les conſerver en bonne ſanté, &

maintenant

maintenant nous allons parler des indiſpoſitions auſquelles ils ſont ſujets, particulierement depuis leur naiſſance, juſques à ce qu'ils ayent ſept ou huit mois. Faiſons premierement mention de quelques-unes avec leſquelles ils naiſſent, après quoi nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, eſt la foibleſſe dans laquelle ſont pluſieurs enfans, quand ils viennent au monde; ce qui arrive ſouvent, non pas qu'ils ſoient tels de leur nature, mais à cauſe de la violence d'un mauvais travail, ou à cauſe de ſa longueur, pendant quoi ils ont tant ſouffert, que quelquefois après qu'ils ſont nez ils ſont ſi debiles, qu'à peine peut-on reconnoître d'abord s'ils ſont vivans, ou s'ils ſont morts, à cauſe qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel eſt auſſi par fois ſi bleu & ſi livide, principalement par la face, qu'on croit qu'ils ſont tout-à-fait ſuffoquez; & quelquefois après avoir été des heures entieres en cet état, ils reviennent peu à peu de leur foibleſſe, comme s'ils reſſuſcitoient & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'eſt pas effectivement mort (quoiqu'il le paroiſſe en quelque façon dans ce premier inſtant) ſi la femme l'a ſenti remuer avec vigueur peu de tems avant que d'accoucher, ſi elle n'a pas eu une trop grande perte de ſang, & ſi elle n'a pas été extraordinairement travaillée; mais on ſera tout-à-fait certain qu'il eſt encore vivant, quoiqu'il ne jette aucun cri, & qu'il ne remuë aucune partie de ſon corps après qu'il eſt né, ſi mettant la main ſur ſa poitrine on ſent le mouvement de ſon cœur, & ſi touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on ſent encore un peu battre les arteres. Pour lors on tâchera par toutes ſortes de moyens de le faire revenir de cette foibleſſe.

Or afin de lui donner le ſecours neceſſaire, on le mettra au plûtôt dans une couche chaude pour le porter auprès du feu, où étant, la Sagefemme ayant pris du vin dans ſa bouche, lui en ſoufflera un peu dans la ſienne, réïterant la choſe par pluſieurs fois, s'il en eſt beſoin; elle lui mettra auſſi ſur le ventre & ſur la poitrine des compreſſes trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce ſujet; elle lui laiſſera le viſage découvert, & prendra garde qu'il n'ait pas le col contraint, afin qu'il puiſſe reſpirer plus facilement, & pour lui aider d'autant plus, elle lui tiendra la bouche un peu entre-ouverte, & lui nettoïera les narrines avec de petites tentes de linge trempées auſſi dans du vin, pour lui en faire flairer l'odeur, elle lui échauffera toutes les parties de ſon corps pour y rappeller

le ſang & les eſprits, qui pour s'être tous retirez au dedans par la foibleſſe, le mettent en danger d'être ſuffoqué. Ainſi faiſant peu à peu, l'enfant reprenant ſes forces, viendra comme inſenſiblement à mouvoir ſes membres les uns après les autres, enſuite de quoi il jettera au commencement quelques petits cris languiſſans, qui s'augmenteront & ſe fortifieront après, d'autant plus qu'il reſpirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui ſans doute ſont les meilleurs & les plus ſûrs, pour les foibleſſes des enfans nouveaunés) les Sagefemmes en ont encore d'autres dont elles ſe ſervent ordinairement, leſquels je n'approuve pas, non-ſeulement parce qu'ils ſont inutiles, mais à cauſe qu'aucuns d'eux ſont très-dommageables à l'enfant. La plûpart coupent un morceau d'oignon, & le mettent auſſi-tôt contre le nez de l'enfant, croyant que ſon odeur ait la vertu de le faire revenir de ſa foibleſſe, en quoi elles s'abuſent; car ſi l'enfant reprend vigueur après cela, ce n'eſt point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtôt par celui de l'air dont il avoit beſoin, qu'il commence pour lors à reſpirer. C'eſt pourquoi il vaut bien mieux lui laiſſer une entiere liberté de reſpirer un air pur & net, qui ne ſoit pas ainſi infecté de l'odeur âcre de cet oignon qui bien loin de lui être utile, peut au contraire être préjudiciable à la delicateſſe de ſon cerveau. Quelques-unes lui mettent tout chaudement l'arrierefaix ſur le ventre, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi. J'ai déja dit autre part que l'arrierefaix pour raiſon de ſa chaleur lui pourroit bien ſervir; néanmoins à cauſe de ſa peſanteur, étant ainſi mis ſur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun ſoûtien en eſt facilement comprimé, il lui empêche beaucoup la reſpiration, qui eſt la choſe qui lui eſt pour lors la plus neceſſaire. D'autres jettent cet arrierefaix dans le feu avant que de le ſeparer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui ſe portant par les vaiſſeaux umbilicaux, ſont capables de lui donner quelque vigueur; mais comme toute cette maſſe charnuë & ces vaiſſeaux ſont des parties mortes d'abord qu'elles ſont hors de la Matrice, il n'y reſte auſſi aucun eſprit qui ſe puiſſe communiquer à l'enfant: c'eſt pourquoi ſi on uſe d'une telle pratique, ce doit être plûtôt pour ſatisfaire à la coûtume, que pour l'eſperance que cela puiſſe profiter.

Si telles choſes ne font aucun bien, auſſi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui ſuit eſt capable de cauſer la ſuffocation ſoudai-

ne de l'enfant. C'eſt que quelques autres repouſſent & font rentrer en ſon corps le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux umbilicaux, croyant que cela ſoit propre pour le fortifier & le faire revenir de ſa foibleſſe. Je ſçai bien qu'on peut appuyer cette mauvaiſe pratique ſur l'autorité d'*Ariſtote*, qui la recommande au 10. chap. du 7. liv. de l'Hiſt. des anim. diſant que les plus habiles Sagefemmes de ſon temps repouſſoient ainſi le ſang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui étoit foible, après quoi ſes forces ſe rétabliſſoient auſſi-tôt. Mais nous avons déja fait connoître en un autre lieu, que le ſang contenu en ces vaiſſeaux perd ſes eſprits auſſi-tôt que l'arrierefaix eſt ſeparé & ſorti de la Matrice, & qu'il y eſt même incontinent après à demi congelé. Or s'il vient pour lors à être ainſi repouſſé dans le foïe de l'enfant débile, il s'y arrête, n'étant plus animé d'aucuns eſprits, dont il eſt tout-à-fait deſtitué, & au lieu de lui donner de nouvelles forces, il accable le peu qu'il lui en reſte, & il acheve d'éteindre ſa chaleur naturelle languiſſante. Pour éviter cela, on ſe donnera bien garde de repouſſer ce ſang de la ſorte au ventre de l'enfant; outre que dans ſes foibleſſes (à moins qu'elles ne ſoient cauſées de la grande perte de ſang que la femme pourroit avoir euë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il eſt en grande abondance; & au lieu de lui en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extrêmités, afin que ſes ventricules étant un peu dégagez, il puiſſe avoir enſuite ſon mouvement plus libre, pour renvoyer les eſprits à toutes les parties du corps qui en ſont privées dans la foibleſſe. C'eſt pourquoi puiſque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaiſſeaux umbilicaux après ſa naiſſance, on en fera la ligature auſſi-tôt, pour le traiter comme nous avons dit.

Pluſieurs fois auſſi les enfans qui ſont foibles en naiſſant, ſont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils ſont éloignez du temps le plus ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois, & auſſi qu'ils ont été engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas il eſt bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre choſe à faire que de les bien nourrir & gouverner ſelon qu'il a été dit; mais difficilement peut-il arriver que ces enfans ſoient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indiſpoſition qui ſurvient à leur foibleſſe naturelle.

CHAPITRE XXVII.

Des contusions & meurtrissures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est, comme nous avons dit, si tendre & si delicat, qu'il est facilement contus & meurtri, & que même par fois quelques-uns de ses membres sont disloquez ou rompus dans les fâcheux accouchemens; soit parce qu'ils restent long-tems dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniez trop rudement dans le tems de l'operation.

La contusion la plus ordinaire & la plus frequente, est celle qui se fait au-dessus de leur tête, où quelquefois ils ont en naissant une tumeur aussi grosse que la moitié d'un œuf, & par fois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens; ce qui arrive d'autant plûtôt que les femmes sont pour lors plus avancées en âge; parce que l'orifice interne de leur Matrice, appellé *le couronnement*, étant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté; pour raison de quoi la tête de l'enfant venant à être pressée contre lui, & en étant ceinte comme d'une couronne en sa partie superieure, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie par la grande compression qu'en fait circulairement cet orifice interne, & principalement quand elle commence d'être poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-tems sans qu'elle se puisse faire voye, après que les eaux qui la soutenoient un peu, ont été écoulées; à quoi peut aussi contribuer la Sagefemme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsqu'elle se presente au passage; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cet orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la tête de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la même maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées ou serrées; car par ce moyen le sang, qui ne peut avoir son mouvement circulaire, étant arrêté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier; & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme si elle étoit contuse: Or cette com-

preſſion eſt bien plus grande à l'égard des veines (qui ſont toûjours plus exterieures, leſquelles doivent reporter le ſang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen deſquelles il l'envoye à toutes les parties; car outre que les arteres ſont ſituées plus profondément, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y gliſſe toûjours un peu de ſang; c'eſt ce qui fait que dans toutes les compreſſions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne ſoient extrêmes) le ſang y eſt facilement apporté par les arteres, & en eſt difficilement remporté par les veines; ce qui eſt cauſe que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en conſume pour ſa nourriture, eſt obligée de ſe tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occaſion s'en preſentera, (laquelle arrive aſſez ſouvent) ils connoîtront que ces ſortes de boſſes ou tumeurs, que pluſieurs enfans ont ſur la tête en naiſſant, ne procedent ordinairement d'autre choſe que de celle que j'ai expliquée.

Ces tumeurs ſont quelquefois ſi groſſes, & ſi élevées, qu'elles peuvent (la femme n'étant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de ſa Matrice tout-à-fait dilaté) empêcher de reconnoître facilement la partie que l'enfant preſente la premiere, & elles ſont cauſe quelquefois que la Sagefemme ne pouvant ſentir avec le doigt aucun os de la tête, s'imagine que ce ſoit quelque épaule de l'enfant, ou bien une partie; & par fois même quelques-unes ne ſçavent ce que ce peut être, que telle choſe qu'elles ſentent ainſi tumefiée: mais on le connoîtra facilement en ce que ces tumeurs qui paroiſſent toutes charnuës en les touchant, ſont néanmoins plus dures que ſi c'étoit une épaule, ou quelque feſſe de l'enfant; leſquelles parties ont toûjours beaucoup plus de molleſſe, & on n'y ſent point auſſi de poil, comme on fait à la tête, les os de laquelle on ſentira encore facilement, ſi ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne; car les parties de la tête qui ſont au-dedans de la Matrice ne ſont pas tumefiées; il n'y a ſeulement que celle qui ſe preſente à ſon orifice, & qui en eſt preſſée, ceinte & ſerrée, comme il eſt dit. Si l'enfant preſente quelqu'autre choſe que la tête, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-tems preſſées au paſſage, & en poſtures bien contraintes, ou qu'elles en ſoient ſorties, elles ſe tumefient par la même raiſon.

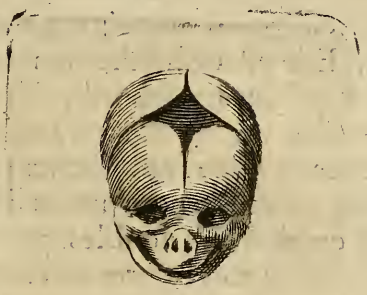
Il faut non-seulement remedier à telles bosses ou meurtrissures de la tête des petits enfans, mais on doit aussi tâcher de les prévenir, ou d'empêcher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses. Le moyen de les prévenir, c'est de procurer l'accouchement le plûtôt qu'on pourra, afin que la tête de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrêtée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice, lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la tête puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ai dite, elles devroient disparoître aussitôt que l'enfant est né, puisque pour lors (sa tête n'étant plus pressée) rien n'empêche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long séjour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffez, desquels étant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'étant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vuides de la partie; ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires; c'est pourquoi il est nécessaire en cette occasion, ou d'en faire la resolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera néanmoins le plus qu'il sera possible, étant très-dangereuse à la vie de l'enfant à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans nouveau-nez n'est pas recouvert des os du crâne à l'endroit des futures qu'ils ont toujours fort lâches, & principalement vers la fontaine de la tête.

Pour resoudre ces tumeurs & ces meurtrissures, aussi-tôt que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau-de-vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plûpart des Sagefemmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin mêlez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin. Mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas séjourner trop long-tems la matiere, de peur que les os de la tête, qui sont fort tendres & très-minces aux enfans nouveau-nez, n'en soient alterez & cariez. En ce cas on fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'art le requiert, y mettant après l'emplâtre de *betoine* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras étoit ainsi tumefié, on l'enveloppera pareillement de compresses trempées en vin,

dans lequel on aura fait boüillir des roſes de Provins, & des fleurs de camomille & de melilot. Quelquefois les enfans mâles ont la bourſe du *ſcrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver ſoit pour des eaux qui ſont contenuës en ſes membranes, ſoit pour avoir été contuſe & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sagefemme dans l'accouchement. Pour lors les compreſſes trempées dans le vin avec les roſes ſont propres en l'une & l'autre occaſion.

Mais le plus grand mal eſt quand le Chirurgien, pour n'être pas expert & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travail, a rompu ou diſloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la choſe arrive ainſi, il y remediera enſuite, en remettant les parties & les contenant avec bandages propres en leur ſituation naturelle, à ce qu'elles y ſoient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXVIII.

De la fontaine de la tête des enfans nouveau-nés, & de ſes ſutures trop ouvertes.

SOuvent les enfans qui ſont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme auſſi ceux qui ſont debiles de leur nature, ont la fontaine de la tête & les ſutures ſi ouvertes par la diſtance & ſeparation des os les uns des autres, qu'elle en eſt toute molle & preſque ſans ſoûtien, parce que ſes os vacillent aiſément de tous côtez. Ces enfans ne ſont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas prétendre pour lors en raprocher les os les uns contre les autres, en les ſerrant fortement; car ainſi faiſant, on comprimeroit tellement le cerveau qui eſt très-

mol, qu'on cauſeroit pire maladie en lui ôtant la liberté de ſon mouvement, pour raiſon de quoi les fonctions ſeroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la ſuite. Il faut ſeulement ſe contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laiſſer le reſte à l'œuvre de nature, qui joindra peu à peu ces ſutures, en achevant d'engendrer, & de deſſécher & affermir les os de la tête, qui n'avoient pas encore été entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la ſuture ſagittale au milieu de la coronale, qu'elle ſepare toûjours en deux à tous les enfans, ſe continuant juſqu'à la racine du nez, eſt appellé *la fontaine* de la tête, parce que c'eſt ſon endroit le plus mol & le plus humide, lequel ſe deſſéche & referme pour ce ſujet le dernier. Sa figure eſt repreſentée en la tête qui eſt miſe au commencement de ce Chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte juſqu'à trois ans, & même encore après ce tems; ce qui eſt grand témoignage de la foibleſſe de leur chaleur naturelle. Elle eſt ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plûtôt ou plûtard, ſelon que les enfans ſont plus ou moins humides, & qu'ils ſont auſſi plus ou moins robuſtes. Juſqu'à ce que ces os ſoient entierement affermis, on doit mettre deſſus cet endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compreſſe de linge en pluſieurs doubles, pour défendre le cerveau, tant du froid, que des autres injures externes. Quelques femmes y laiſſent long-tems une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas de quoi on ſe ſerve, pourvû que ce ſoit choſe qui tienne chaudement le cerveau, & l'empêche d'être bleſſé en ce lieu, qui n'eſt pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la tête ſoient aſſez larges pour ſe joindre de toutes parts, s'ils n'en étoient empêchez, ils ſont néanmoins grandement diſtans les uns des autres à l'endroit des ſutures, à cauſe de quantité d'eaux qui ſont contenuës entr'eux & la dure mere. Cette maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait pluſieurs ſortes, ſelon que les eaux ſont plus proches ou diſtantes du cerveau, ou même qu'elles ſont contenuës dans ſes ventricules. Lorſque ces eaux ſont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, ſi la tumeur n'eſt pas trop grande, en reſolvant les eaux, ou en faiſant ouverture pour les évacuer; mais ſi elles ſont en grande abondance au-deſſous des os, entr'eux & la dure mere, les pouſſant ainſi en dehors, & élargiſ-

ſant

sant les futures, les enfans n'en peuvent pas réchapper ; ce qui est encore d'autant plus impossible, si ces eaux sont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXIX.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison de quoi ils ne peuvent rendre ni vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tetent, que le *meconium* qui s'étoit amassé dans les intestins pendant qu'ils étoient au ventre de la mere ; de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remedie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laissoient pas de vuider les excrémens des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son défaut, avoir faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres ; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus ; & en touchant du doigt, on sent une mollesse au dedans, à l'endroit où il devroit être percé ; ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroît aucune chose au dehors, qui puisse dénoter sa veritable situation.

Quand il n'y a que la seule peau qui fait sa clôture, l'operation est très-facile ; & les enfans en peuvent échapper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistoury, la faisant en figure de croix, plûtôt que simple & longitudinale, afin de lui donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre après, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum*. L'incision ayant été ainsi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir issuë ; mais si pour le long séjour qu'ils auroient fait au ventre, s'y étant desséchez, l'enfant ne les vuidoit point, on lui donnera quelque petit clystere, pour les délayer, & attirer au dehors ; après quoi on mettra une tente de linge dans le siege nouvellement fait, de peur qu'il ne se reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la fin, de quelque onguent propre à dessécher & cicatriser, com-

me eſt l'*album raſis* ou le *pompholix*; obſervant de nettoyer l'enfant de ces excrémens, & de le panſer auſſi-tôt, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupiſſant long temps, l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcére malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ni apparence, pour lors l'operation eſt beaucoup plus difficile; & quoi qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en rechappe. C'eſt pourquoi ſi c'étoit une fille qui vuidât ſes excrémens par la vulve (ce qui s'eſt vû quelquefois, comme j'ai dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher, de peur que voulant ſeulement guérir une incommodité, on ne cauſât la mort à l'enfant; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu, on eſt obligé d'en venir à l'operation (bien que très-perilleuſe) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin, le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtoury tranchant d'un ſeul côté, mettant le dos de l'inſtrument au deſſous & à demi doigt du croupion de l'enfant, qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin, & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës, & conſervant toûjours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter*, après quoi la playe ſera panſée & medicamentée comme il eſt dit ci-deſſus, ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive (comme cela ſe peut encore) que le conduit de l'urine tant au mâle qu'à la femelle, eſt clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenuë en la veſſie; enſuite de quoi on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le paſſage ouvert, juſques à ce que la ponction & inciſion qu'on y aura faite avec la lancette ſoit cicatriſée; mais comme il eſt bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour être trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent preſqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne ſe rebouche.

CHAPITRE XXX.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue eſt naturellement liée d'un aſſez fort ligament, qui vient s'attacher juſtement au-deſſous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus ſujette, & d'être comme un pivot ſur lequel étant appuyée, elle puiſſe faire de côté & d'autre tous ſes differens mouvemens. Ce ligament doit lui laiſſer la liberté d'être portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pourquoi faire, il ne doit pas être ſi court, ni s'attacher qu'à une notable diſtance de ſon extrêmité, qui doit être entiérement libre de tous côtez; mais ſouvent les enfans nouveau-nés ont au devant de lui une petite production membraneuſe, appellée ordinairement *le filet*, qui ſe continuë preſque juſques au bout de leur langue, laquelle leur ôtant la liberté de ſon mouvement, les empêche de pouvoir facilement teter; d'autant que la langue étant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il ſeroit néceſſaire, pour preſſer avec elle contre ſon palais le bout de la mamelle, & le ſucer afin d'en faire ſortir le lait, ni auſſi la mouvoir commodément pour en faire enſuite la déglution.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcére qui ſeroit après de difficile gueriſon; mais l'enfant doit être porté au Chirurgien, qui le coupera tant & ſi peu qu'il jugera être néceſſaire, avec des ciſeaux bien tranchans par la pointe, prenant garde de ne pas faire inciſion du propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au-deſſous, comme fit il y a quelques années un Chi-

rurgien, qui voulant couper le filet à un enfant, lui ouvrit en même temps par inadvertance les vaisseaux de dessous la langue, dont il sortit une si grande abondance de sang, que le pauvre enfant mourut le même jour, au très-grand regret du pere & de la mere, qui en furent d'autant plus inconsolables que la joye qu'ils avoient eûë de la naissance de cet enfant, qui leur étoit unique, avoit été grande auparavant. Mais il me paroît que la seconde faute que fit ce Chirurgien, de n'avoir pas eu l'industrie d'arrêter cette hemorragie, fut plus grande que la premiere, qu'il pouvoit facilement reparer, en faisant seulement chauffer le bout d'une simple sonde, pour en cauteriser les vaisseaux ouverts; moyennant quoi il auroit arrêté avec sureté dans le même moment ce flux de sang, qui fit ainsi miserablement périr ce pauvre enfant, sans que ce Chirurgien le crût seulement en danger; à cause qu'il ne voyoit pas que l'enfant rejettât par la bouche une quantité de sang bien considerable : mais il ne prenoit pas garde qu'à mesure que le sang sortoit des vaisseaux ouverts, l'enfant en avaloit une partie, qui se caillant dans son estomac, & une autre partie distillant dans sa poitrine, fut cause qu'il en fut suffoqué le même jour.

Pour bien faire cette operation, le Chirurgien doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ses doigts, il les mettra au dessous & à côté d'elle, afin qu'il puisse voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont souvent la bouche si petite, qu'il est difficile de leur pouvoir ainsi lever la langue avec les doigts lesquels étant dedans, empêchent aussi de voir clair à ce qu'il faut faire, il se servira pour ce sujet d'un instrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'est celui qui est representé au commencement de ce chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent être mousses à leur extrêmité) par dessous le milieu de la langue, aux deux côtez du filet qui en sera embrassé; où étant, il la soulevera de droite ligne, & la tiendra facilement sujette, au moyen de quoi il fera aussi plus commodément & plus surement son operation. Cet instrument qui est petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui sont trop gros. Après que le filet aura été ainsi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant lui passera deux ou trois fois par jour son doigt bien net par dessous la langue, afin qu'il ne se reprenne pas, le faisant assez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y survînt inflammation qui empêcheroit encore davantage l'enfant de teter, & qu'elle ne se convertît en ulcere fâcheux.

CHAPITRE XXXI.

Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLusieurs enfans sont tellement travaillez de tranchées, qu'ils ne cessent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en ressentent, dont aucuns sont aussi tant fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent ensuite. C'est assez souvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans après leur naissance; laquelle procede ordinairement de la subite mutation de leur nourriture; d'autant que l'ayant toujours reçûë par l'umbilic pendant qu'ils étoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non-seulement la maniere de la recevoir, mais aussi sa nature & qualité, lorsqu'ils en sont dehors; car au lieu du seul sang purifié, qui leur étoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils sont obligez à son défaut de se nourrir du lait des mamelles de leur mere, qu'ils sucent avec la bouche, duquel sont engendrez beaucoup d'excrémens qui causent ces tranchées, tant pour n'être pas si purifié que le sang, dont ils étoient nourris étant dans la Matrice, que parce que l'estomac & les intestins n'en peuvent pas faire une bonne digestion, ni une facile distribution, dans le commencement qu'ils ne sont pas encore accoûtumez à cette nouvelle nourriture.

Les causes particulieres de ces tranchées, sont comme si le *meconium* qui avoit été amassé durant tout le tems de sa grossesse, n'est évacué peu après la naissance de l'enfant, & que par son trop long séjour dans les intestins, il acquert une acrimonie, dont ils sont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puisse vuider, ni les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours. C'est aussi quelquefois à cause que ne pouvant facilement teter, il avale, en suçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui étant retenus dans l'estomac, & se glissant dans les intestins, en font une distension douloureuse. Ces vents sont d'autres fois causez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de sa mauvaise qualité: le froid que l'enfant aura souffert en peut encore être cause. Mais très souvent c'est pour lui donner trop tôt de la boüillie, comme aussi pour ne la pas faire assez cuire; parce que cette nourriture qui est grossiere & visqueuse, ne peut pas facilement

être digerée par les enfans nouveau-nez, qui n'y ont pas encore l'eſtomac accoutumé; & les vers qui s'engendrent dans les inteſtins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens, les tourmentent beaucoup. Outre ces choſes, nous avons déja ci-devant dit, que la Sagefemme peut auſſi cauſer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, ſi elle y repouſſe le ſang refroidi & caillé qui eſt dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de *tranchées*, on doit avoir égard à leur differente cauſe. Quant à ce qui eſt de la cauſe generale, que nous avons dit être la trop ſoudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas teter l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt né; mais on attendra cinq ou ſix heures, ou même juſques au lendemain; de peur que le lait étant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'eſtomac, n'en ſoit corrompu; & on lui en donnera peu au commencement, juſques à ce qu'il ſoit accoutumé d'en faire bonne digeſtion. Si c'eſt le *meconium* des inteſtins, qui par ſon trop long ſéjour lui cauſe des tranchées, pour lui aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons ci-devant dit, une dragme de caſſe mondée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de ſyrop de roſes; & pour l'y exciter encore davantage, on lui mettra dans le ſiege quelque petit ſuppoſitoire, fait d'une côte de poirée, dorée de miel; ou on ſe ſervira d'une amande couverte de ſucre, & trempée pareillement en miel commun; ou bien même on lui donnera un petit clyſtere.

Si l'enfant ne peut teter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche; car ſi c'eſt le filet de la langue, on lui coupera, comme il a été dit; & ſi c'eſt parce que ſa nourrice a les mamelles de difficile trait, on lui en donnera une autre, de laquelle le lait ſera bien purifié, & il la tetera plutôt peu & ſouvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que ſon petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digerer à la fois; & ſurtout pendant que l'enfant aura des tranchées, on ne lui donnera point de boüillie; parce que cette nourriture cauſe facilement, pour ſa viſcoſité, des obſtructions, deſquelles s'enſuit génération de vents, qui augmentent de telle ſorte la douleur des tranchées, qu'elle cauſe de mortelles convulſions à pluſieurs enfans.

S'il a des vers, on lui mettra ſur le ventre un linge trempé en huile d'abſinthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplaſme

fait de poudre de rhuë, d'absinthe, de colloquinte, d'aloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on lui donnera une legere infusion de rhubarbe, ou une demie-once de syrop de chicorée composé, lui ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré : car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des médicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege.

Lorsque ces tranchées sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs âcres, contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées ensemble, après les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera; & on lui donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoîtra la cause des tranchées, tenant au surplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXXII.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nez.

LEs cris continuels que les petits enfans font, à raison des douleurs & des tranchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce sujet à tomber trop tôt, & avant qu'il soit entierement réuni & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration; d'autres fois aussi pour la même cause, quoiqu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'étant pas en dedans, il se dilate, & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois même davantage; c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent, quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parce que le cordon a été lié trop proche du ventre, ce qui cause une grande douleur, & l'inflammation ensuite : d'autres disent que la nature ayant accoutumé de décharger l'urine par cet endroit durant que l'enfant étoit au ventre de sa mere, l'y envoye

encore pendant les premiers jours, & qu'elle cauſe cet accident par ſon acrimonie, à quoi il n'y a aucune raiſon ; car il eſt impoſſible que l'urine regorge de la veſſie au nombril par l'ouraque ; d'autant qu'il n'eſt pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoître autre part : & tant proche du ventre, & ſerrée que puiſſe être la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié auſſi quelque portion du veritable cuir qui eſt ſenſible) elle ne peut cauſer aucune douleur à l'enfant ; d'autant que c'eſt une partie morte & inanimée, auſſi-tôt qu'il eſt hors du ventre de ſa mere, & qui même eſt toûjours inſenſible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y diſtribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainſi que j'ai dit) de ce que l'enfant reſſentant de grandes douleurs & tranchées du ventre, fait continuellement des cris, par leſquels l'umbilic eſt empêché de ſe réünir : elle peut auſſi être cauſée par une violente & fréquente toux ; d'autant que par ſes efforts le ſang eſt pouſſé dans le bout reſtant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée, & ſe corrompant par le ſéjour qu'il y fait, il ne manque pas de cauſer inflammation au nombril ; & ce qui a été lié venant à tomber avant que la réünion ſoit faite, il y demeure un ulcere très-fâcheux, auquel ſurvient parfois une grande perte de ſang, & même la mort.

La principale choſe qu'on doit obſerver pour la curation de cette maladie, eſt d'appaiſer la toux & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en eſt cauſe, à moins de quoi elle s'augmenteroit toûjours ; & s'il avoit des tranchées, on y remediera comme il a été dit au chapitre précedent. Quant au ſurplus, ſi le nombril eſt enflâmé, on mettra deſſus un emplâtre de *cerat* de *Galien* mêlé avec moitié de *populeum*, ou une petite compreſſe trempée en huile roſat avec un peu de vinaigre : L'onguent roſat & l'*album raſis* mêlez enſemble y ſont auſſi fort bons. Si le nombril reſte ulceré après que la ligature en eſt tombée, on mettra deſſus des remedes deſſicatifs & aſtringens, tels que ſont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne ſont pas bien fortes, ou en l'eau de plantain dans laquelle on aura fait diſſoudre un peu d'alun. Si l'ulcere eſt petit, on ſe ſervira ſeulement d'un plumaceau de charpie ſec. Pluſieurs perſonnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choſes ſont meilleures à ce ſujet que les emplâtres, leſquels ne ſont jamais ſi deſſicatifs, à cauſe des huiles ou graiſſes qui entrent en leur compoſition. Si néanmoins on s'en veut ſervir, on prendra celui de ceruſe, ou le deſſicatif rouge, ou le *pompholix*, obſervant ſur tout

tout de mettre une bonne compresse de linge par-dessus ces remedes, avec un bandage pour la tenir, jusques à ce que l'umbilic soit entiérement affermi, de peur qu'outre son ulceration il ne fût poussé en dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de quelque grosseur ou petitesse que puisse être la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par le bandage & par compresses, qu'on appropriera bien à cet usage, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable; auquel temps si la maladie n'a pas été guérie par le bandage, on y pourra faire l'operation, si on le souhaite; mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un apostême qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien issuë à la matiere; mais il y a grand danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cet accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plûtôt mourir l'enfant sans lui rien faire, ainsi qu'il dit s'être comporté envers celui d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il recite même l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé Maître *Pierre de la Roque*, lequel fut en très-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un apostême de l'umbilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues*; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture; ensuite de quoi survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient être la seule cause, & pour ce sujet (quoique sans raison) ils le vouloient tuer, si ledit sieur *de Martigues* ne les en eût empêchez; mais je crois que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils lui en firent, & une telle disgrace, s'il eût auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où étoit l'enfant; car peut-être que ressemblant à beaucoup de gens de notre temps, qui n'étant que simples hommes, assurent qu'ils sont capables de miracles, il avoit promis de guérir en bref l'enfant, de cette maladie qui étoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction; car si l'apostême étoit petit, & les forces de l'enfant

bonnes ; on ne laiſſeroit pas (après toutefois avoir fait un bon prognoſtic) d'y faire ouverture ; parce que lors qu'il y a quelque eſperance, tant petite ſoit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laiſſer le malade dans un deſeſpoir aſſuré.

CHAPITRE XXXIII.

De la cuiſſon, rougeur & inflammation des aines, des feſſes, & des cuiſſes des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches chaque fois & auſſi-tôt qu'il a rendu ſes excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de lui cauſer des rougeurs & des cuiſſons aux aînes, aux feſſes & aux cuiſſes, enſuite de quoi, pour la douleur qu'il en reſſent, ces parties s'enflammeront ; ce qui arrive facilement à cauſe de la tendreſſe & délicateſſe de ſon cuir, duquel l'épiderme eſt à la fin ſéparé & enlevé, ſi on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indiſpoſitions conſiſte en deux choſes principales ; la premiere, à tenir l'enfant nettement ; & la ſeconde, à temperer ſes urines, afin qu'elles ne ſoient pas ſi âcres. Pour ce qui eſt de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ſes excrémens auſſi-tôt qu'il les aura rendus, ſans le laiſſer croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de leſſive ; à l'égard de la ſeconde choſe à obſerver, qui eſt de temperer les urines de l'enfant, afin qu'elles ne ſoient point ſi âcres, elle ne ſe peut exécuter que par le moyen du regime de vivre de la nourrice, lequel doit être rafraîchiſſant, afin que ſon lait ait la même qualité ; c'eſt pourquoi elle s'abſtiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choſes générales, on appliquera ſur les parties enflammées des remedes qui ſoient rafraîchiſſans & déſſicatifs. Pour ce ſujet, chaque fois que l'enfant ſera nettoyé de ſes excrémens, on lui baſſinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & ſi la douleur étoit bien grande, on les étuvera ſeulement avec le lait tiéde. Beaucoup de femmes ont coûtume, pour les deſſécher, de ſe ſervir de la poudre de bois vermolu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent deſſus. L'*album roſis* ou le *pompholix* étendus ſur de petits linges en forme d'emplâtre, y ſont encore convenables ; & ſur tout en re-

muant l'enfant, la nourrice aura grand soin de lui envelopper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à se frotter à nud les unes contre les autres, la cuisson & les douleurs n'en soient augmentées.

CHAPITRE XXXIV.

Des ulcéres de la bouche des petits enfans.

ASsez ordinairement le lait de la nourrice (tel que seroit celui d'une femme rousse, ou de celle qui seroit sujette au vin, ou bien amoureuse par excès) peut par sa chaleur & par son acrimonie, faire venir de petites ulcéres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres*; quelquefois aussi, quoique le lait n'ait aucune mauvaise qualité de soi, il ne laisse pas de se corrompre dans l'estomac de l'enfant, à cause de sa débilité, ou de quelque autre indisposition, dans lequel acquerant une acrimonie, au lieu de se bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, lesquelles venant à former une crasse visqueuse, qui s'attache comme une espece de suye blanche par toute la bouche, y causent & engendrent facilement ces petits ulcéres, à cause de sa tendresse & délicatesse. C'est ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulcéres viennent le plus souvent aux enfans pour la malice du lait, & pour sa mauvaise digestion.

Quelques-uns de ces ulcéres sont simples, comme ceux qui sont causez de la seule chaleur du lait de la nourrice, ou du sang & des humeurs de l'enfant qui sont un peu trop échauffez, comme pour avoir eu quelque petit accès de fiévre. Pour lors ils sont fort superficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes, & les autres sont malins, tels que sont ceux qui sont causez par un *virus* venerien, ou qui viennent ensuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, lesquels sont putrides, corrosifs & ambulans, & n'occupent pas seulement la superficie de la membrane qui revêt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faisant des escâres profondes, ils se communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme font principalement ceux qui sont causez par la grosse verole, lesquels ne peuvent pas être guéris par les remedes ordinaires, mais veulent être traitez avec leurs specifiques, à moins de quoi ils vont toû-

jours en augmentant, & cauſent aiſément la mort aux petits enfans, qui ſont ſouvent trop foibles pour pouvoir ſupporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur guériſon.

Les ulceres de la bouche, ſelon *Galien*, ſont de difficile guériſon, à cauſe qu'ils ſont ſituez en lieux chauds & humides, dans leſquels s'augmente promptement la pourriture & la corroſion; outre que les remedes appliquez n'y peuvent pas arrêter, parce qu'ils ſont auſſi-tôt détrempez de ſa ſalive.

Pour guérir ces ulceres, lorſqu'ils ſont petits, & ſans aucune malignité, il faut faire enſorte de temperer & rafraîchir le lait de la nourrice, lui faiſant obſerver un regime de vivre rafraîchiſſant, la ſaignant même & purgeant pour ce faire, s'il eſt beſoin. La bouche de l'enfant ſera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel roſat, ou ſyrop de roſes ſéches, y mêlant un peu de verjus, ou du jus de citron, tant pour mieux détacher & nettoyer les humeurs viſqueuſes qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour lui rafraîchir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mais au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne faire pas trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne ſurvînt une inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit être aſſez libre, afin que les humeurs étant portées vers les parties inférieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il ſe fait ordinairement, quand les excrémens du ventre ſont trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra uſer de remedes topiques, qui faſſent leur operation promptement, & preſque en un inſtant, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'humeur qui les cauſe, & faire en ſorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps ſur ces parties, leur effet & leur vertu ſeroient empêchez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent être de ceux qui font quelque eſcâre. Pour ce ſujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau ſeconde, mélée avec eau de plantain, ou bien avec un peu d'eſprit de vitriol; prenant bien garde à faire en ſorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede ſera d'autant plus fort & âcre, que les ulceres ſeront profonds & malins. Auſſi-tôt qu'on les aura cauteriſez de la ſorte, en les touchant ſimplement une ou deux fois, ſelon leur largeur & profondeur, & ſelon leur corruption (de peur que quelques ſe-

rositez âcres ne distillent sur les lieux non ulcerez, & même dans la gorge de l'enfant) on lui lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec décoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; réïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces medicamens âcres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne lui puisse porter un grand préjudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulceres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle étant avalée ensuite ne lui peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en lui faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie-once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* vénérien, tous ces remedes pourront bien peut-être empêcher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais ils ne guériront point, si on ne se sert de ceux qui sont spécifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXV.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion.

LEs dents qui étoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes après les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plûtôt, & quelquefois aussi plus tard, pour quoi faire elles percent les gencives dont elles étoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup, qui s'étoient au reste fort bien portez jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fâcheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aph. 25. du 3. liv. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & eis præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une démangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie

des dents canines, particulierement à ceux qui ſont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur & ſerré. Toutefois le même *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione*, que tous les enfans qui ont des convulſions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que pluſieurs en réchapent. Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en ſont plûtôt délivrez qu'en d'autres tems, ſi on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgairement *les œilleres*, cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres; parce qu'elles ont une racine très-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qui a communication avec celui qui fait mouvoir l'œil; & comme dit auſſi *Hypocrate*, les enfans qui ſont très-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que les autres; parce que la douleur en ceux-là cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade, leur corps en étant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur & reſſerré. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtôt parfaites, que parce qu'étant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en ſont plus facilement percées; comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour être plus groſſes & plus larges, ne peuvent pas ſi-tôt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que ſes gencives & ſes joües ſont enflées. Il y ſent une grande chaleur, avec une démangeaiſon qui lui fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les frotter, de laquelle il diſtille beaucoup d'humiditez qui y affluënt, à cauſe de la douleur qu'il reſſent; la nourrice en lui donnant à teter la ſent auſſi-bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coûtume; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu, en ce temps; & on ſent, & on voit les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces, & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les côtez, & ſi les dents ſont long-temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hypocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſant en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent, & principalement aux enfans qui ont la tête trop groſſe.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes; la premiere, à préſerver l'enfant des fâcheux accidens qui lui pourroient

arriver à raiſon de la trop grande douleur ; & la ſeconde à faire en ſorte d'aider au plûtôt à la ſortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mêmes les gencives.

Pour préſerver l'enfant de ces accidens, il faut que ſa nourrice obſerve pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle uſe de toutes choſes qui pourront rafraîchir & temperer ſon lait, de peur que la fiévre ne ſurvienne à la douleur des dents ; & pour empêcher que les humeurs ne ſe portent avec trop d'abondance ſur ſes gencives enflammées, on lui tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas ; pour lequel ſujet on lui donnera de petits clyſteres s'il étoit reſſerré ; mais ſouvent les enfans n'en ont pas beſoin, parce qu'il leur ſurvient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui eſt de la ſeconde choſe, qui conſiſte à aider à la ſortie des dents, cela ſe fera par la nourrice, qui de temps en temps paſſera ſon doigt bien net ſur les gencives de l'enfant, en appuyant médiocrement deſſus, afin qu'en étant rarefiées, elles ſoient plus facilement pénétrées & inciſées par les dents qui ſont prêtes à ſortir ; à quoi l'enfant pourra auſſi aider lui-même, ſi on lui donne à mâchoter un petit bâton de regliſſe, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle eſt fort propre pour amollir la gencive. On ſe ſert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites ſonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il reſſent pour lors, dans lequel eſt enchâſſée une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de criſtal. Il ne faut pas croire néanmoins que ces choſes ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent ; mais ſi elles ſont utiles à cela, c'eſt à cauſe de leur matiere ſolide, unie & polie ; car l'enfant preſſant ſes gencives contre, pour ſe ſoûlager de la démangeaiſon qu'il y reſſent, il en diminuë peu à peu l'épaiſſeur, & tant, qu'à la fin elles ſont inſenſiblement percées par les dents qui ſont au-deſſous. Si ces choſes ne ſervent de rien, à cauſe que les gencives ſont trop dures & trop épaiſſes, pour ne pas tant laiſſer ſouffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raiſon de la grande douleur qu'il reſſent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé ci-deſſus, on fera une petite inciſion avec la lancette ſur la gencive qui ſera diſpoſée à percer. Les nourrices ont coûtume de faire cette operation avec leurs ongles ; mais l'inciſion faite avec la lancette doit être préférée, parce qu'elle n'eſt pas ſi douloureuſe.

Il y a encore beaucoup de remedes que pluſieurs perſonnes aſſu-

rent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la ſortie des dents, comme de frotter les gencives de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiſeries de pareille nature; mais comme ce ſont choſes fondées plûtôt ſur la ſuperſtition que ſur aucune raiſon, je ne m'y veux pas arrêter, pour en faire un plus ample recit, qui ſeroit inutile.

Pour ce qui eſt de la convulſion, c'eſt le plus mortel accident qui puiſſe arriver aux petits enfans, dont les deux plus communes cauſes ſont les tranchées du ventre, deſquelles nous avons traité ci-devant au chapitre 31. & la douleur que cauſe la ſortie des dents, dont nous venons de parler; à quoi les enfans ſont d'autant plus ſujets, qu'ils ont la tête groſſe, & le ventre reſſerré.

Si ce ſont les tranchées du ventre qui cauſent la convulſion, comme il arrive aſſez ordinairement dans les premiers jours de la naiſſance de l'enfant, on y remediera comme nous avons enſeigné aa ſuſdit chapitre 31. Mais ſi c'eſt la douleur que cauſe la ſortie des dents, il n'y a pas de plus ſalutaire remede que de faire ouverture de la gencive avec un petit biſtoury, juſques à ce que l'on ſente avec la pointe de l'inſtrument les dents qui ſont diſpoſées à percer, & de faire un cautere au derriere de la tête des enfans qui l'ont fort groſſe; comme auſſi de lâcher le ventre de ceux qui l'ont reſſerré, leur retranchant encore entiérement la boüillie pour quelque temps. On peut quelquefois auſſi pour prévenir ce fâcheux accident, tirer une palette de ſang du bras aux enfans que l'on voit en être menacez par leur plenitude, & même leur faire prendre quelque ſyrop purgatif, & leur oindre avec l'huile de lys tout le derriere du col, la nourrice uſant toûjours cependant d'un bon regime de vivre.

CHAPITRE XXXVI.

Du flux de ventre des petits enfans.

AUſſi-tôt que les petits enfans ont la moindre indiſpoſition, le flux de ventre leur arrive aſſez ordinairement; à quoi contribuë fort ſon humidité, qui leur eſt naturelle, comme il eſt enſeigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre. *Quicumque alvos humidas habens, ſi quidem juvenes fuerint, melius degunt his qui ſiccas habent.* Ceux, dit *Hypocrate*, qui ont le ventre humide dans la jeuneſſe, ſe portent mieux que ceux qui l'ont ſec. Mais outre que tous les enfans

fans ſont d'une nature humide, c'eſt qu'ils n'uſent auſſi pendant qu'ils tetent que d'alimens fort liquides & fluides, leſquels s'écoulent facilement & promptement de l'eſtomac & des inteſtins.

Le plus ſouvent le flux de ventre leur arrive à cauſe de la grande douleur qu'ils reſſentent à la ſortie de leurs dents; car toutes les humeurs en ſont tellement échauffées, qu'ils ont pour lors une grande alteration; ce qui fait que tâchant de l'éteindre, ils tetent beaucoup plus de lait que leur eſtomac n'en peut digerer, dans lequel ſe corrompant, il ne manque pas après de leur cauſer le flux de ventre. Il peut auſſi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui eſt trop échauffé.

Si le flux de ventre de l'enfant n'eſt accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne ſera pas à craindre; à cauſe que c'eſt une indiſpoſition convenable à ſa nature & à ſon habitude humide, comme auſſi les alimens dont il eſt nourri. *Hypocrate* nous l'aſſûre ainſi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, ſont moins en danger, deſquels la maladie eſt plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au tems, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choſes. Néanmoins s'il continuoit bien long-tems, il ſera bon d'y remedier, de peur que l'enfant qui eſt compoſé d'une ſubſtance tendre & molle, facile pour ce ſujet à être, s'il faut ainſi dire, fonduë, n'en fût trop affoibli, à raiſon de la grande diſſipation des eſprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce ſujet on lui fera teter un lait bien purifié, ne lui en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puiſſe mieux digerer; & pour purger ſon eſtomac, & ſes inteſtins de quelques mauvaiſes humeurs, qui pour être contenuës en eux, empêcheroient encore d'autant plus la digeſtion, on lui fera prendre une petite infuſion de rhubarbe, ou un peu de ſyrop de chicorée compoſé: on lui donnera auſſi quelques petits clyſteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat; & après qu'il aura été purgé, ils ſeront faits avec eau de plantain. On pourra auſſi mêler pour lors quelque jaune d'œufs dans ſa boüillie s'il en mange; lui faiſant prendre outre cela un peu de ſyrop de coins, ou de celui de grenades; & le ventre lui ſera frotté avec huile de coins, & on lui mettra deſſus l'eſtomac des compreſſes trempées en vin aſtrin-

gent, dans lequel on aura fait cuire des roſes de Provins, ayant au ſurplus toujours égard aux differentes cauſes du flux de ventre & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & ſe ſervant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXVII.

Du vomiſſement des petits Enfans.

ON ne s'étonne pas du vomiſſement des petits enfans, parce que c'eſt un accident qui leur eſt plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne ſe met pas auſſi beaucoup en peine de l'arrêter, à moins qu'il ne ſoit continuel, & avec un peu trop d'excès; auquel cas il ſeroit néceſſaire d'y remedier, pour empêcher qu'il ne fût ſuivi de quelque plus fâcheuſe maladie.

Le vomiſſement vient ordinairement aux enfans, à cauſe qu'ils prennent ſouvent plus de lait que leur petit eſtomac n'en peut facilement contenir & digerer, duquel étant ſurchargé, il eſt obligé de le rejetter. Il leur arrive quelquefois auſſi pour ſa mauvaiſe qualité. Les efforts d'une toux violente leur cauſent encore la même choſe; ce que font pareillement les ſauts & les ſecouſſes que leur donnent leurs nourrices, en les faiſant danſer trop rudement entre leurs bras; comme auſſi en les berçant trop fort, d'autant que par ces mouvemens, le lait étant trop agité & broüillé dans l'eſtomac. il n'en peut pas être bien digeré; mais très-ſouvent auſſi c'eſt pour n'y pouvoir pas être facilement contenu, à cauſe que l'enfant a le ventre trop comprimé & ſerré avec les bandes & les langes dans leſquels il eſt emmaillotté; ce qui fait qu'il eſt obligé de le laiſſer regorger, à cauſe de la douleur qu'il en reſſent. La douceur & la tiédeur du lait dont l'enfant eſt nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces cauſes.

Quand le vomiſſement eſt trop frequent, il eſt neceſſaire de l'arrêter; de peur que l'enfant rejettant continuellement ſes alimens, ne fût extrêmement débilité par le défaut de nourriture, & que l'action de l'eſtomac n'en fût ſi pervertie, qu'elle ne pût être que difficilement rétablie, après que cet accident ſe ſeroit converti en habitude.

Pour la curation du vomiſſement, on aura égard à ce qui le peut cauſer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne lui en faut, ſa nourrice ne lui donnera pas tant à teter; & que ce ſoit

peu à chaque fois, afin que ſon eſtomac puiſſe plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura réçû ; ſi c'eſt par la mauvaiſe qualité du lait, la nourrice ſera changée, pour lui en donner une qui lui ſoit convenable ; ſi c'eſt par la toux, on y remediera en lui donnant des choſes propres pour l'appaiſer, ſelon les differentes cauſes dont elle peut être excitée. Sa nourrice ne le fera pas ſauter ſi rudement, & ne le bercera point ſi fort après qu'il aura teté, pour ne pas empêcher par ces agitations la digeſtion du lait. On prendra garde auſſi qu'il ne ſoit pas trop preſſé & ſerré de ſes bandes au droit de ſon eſtomac, afin de lui laiſſer la liberté de s'étendre, ſelon la quantité du lait qu'il aura reçû ; & outre toutes ces choſes, ſi quelques mauvaiſes humeurs y étoient contenuës, il ſera fort à propos de purger l'enfant, lui faiſant prendre demie-once de ſyrop de chicorée compoſée ; & après qu'il aura été ainſi purgé, s'il eſt jugé à propos, on lui fera prendre un peu de ſyrop de coins, pour fortifier ſon petit eſtomac, mettant auſſi ſur ſa region pour ce ſujet, des compreſſes trempées en vin aſtringent, dans lequel on aura fait infuſer des roſes de Provins, de la canelle & des clous de geroſle.

CHAPITRE XXXVIII.

Des hernies, ou deſcentes des petits enfans.

AFIN de ne pas nous éloigner trop de notre intention, qui eſt ſeulement d'obſerver quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arrêterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les differentes eſpeces d'hernies, mais nous nous contenterons ſimplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui eſt l'inteſtinale, laquelle eſt quelquefois complette aux enfans auſſi-bien qu'aux hommes, ce qui arrive quand l'inteſtin tombe juſqu'au fond du *ſcrotum* ; & d'autrefois incomplette, lorſqu'il ne paſſe pas l'aîne : Ce peut être auſſi quelquefois (mais plus rarement) *l'épiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber ſeul de même que l'inteſtin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent enſemble.

Les cauſes les plus frequentes des hernies des petits enfans, ſont les grands efforts qu'ils font à crier & à touſſer, à quoi contribuë fort l'humidité & la molleſſe de leur corps, comme auſſi la trop grande compreſſion de leur ventre dans le maillot ; d'autant que

ne se pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à tousser, il est fortement poussé en bas, au moyen de quoi se font facilement ces hernies ou descentes.

Il faut remedier à cette maladie aussi-tôt qu'on s'en apperçoit; car plus elle est negligée, d'autant plus elle se rend de difficile curation; à cause que par la continuelle chûte de l'intestin, le lieu par où il tombe se dilate toûjours de plus en plus: Mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans, à cause de la mollesse de leurs corps, aussi en gueriſſent-ils plûtôt que les personnes âgées; parce que la réünion des parties dilatées est aisément faite, tant à raison de leur tendresse, qu'à cause que l'intestin étant réduit & contenu en son lieu naturel, pendant que l'enfant acquert accroissement avec l'âge, grossit à proportion de toutes les autres parties du corps, le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & se raffermit par la compression du bandage bien appliqué dessus.

Pendant que les enfans sont au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel seul est capable de remedier, tant aux completes qu'aux incompletes. Il sera fait avec la bande roulée, mettant une compresse au droit de la dilatation, après avoir premierement bien reduit l'intestin, & l'*epiploon* pareillement, s'il étoit tombé, dans leur situation naturelle. Pourquoi faire, il faudra coucher l'enfant la tête basse, puis des deux mains on fera peu à peu la reduction, poussant de l'une tout doucement la tumeur, & faisant rentrer l'intestin de l'autre, mise au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui sera rentré, pour empêcher qu'il ne ressorte, faisant ainsi jusques à ce que la reduction soit entierement faite; après quoi on mettra une compresse assez épaisse sur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette sorte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la grosseur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en fasse trois ou quatre tours; on posera d'abord le premier bout sur le ventre de l'enfant, vers le côté opposite de celui de l'hernie, ensuite de quoi la bande sera menée par dessous la fesse de celui qui est malade, puis conduite en relevant de bas en haut par dessus la compresse appolée; où étant, on la fera passer par dessous les reins du même côté, pour lui faire faire le tour du corps: après cela elle sera reconduite comme la premiere fois, continuant tous les autres tours jusques à la fin, observant toûjours que les circonvolutions qui passent sur l'aîne, se fassent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher tou-

tes avec de petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera plus à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de lui la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage; au lieu duquel on lui peut mettre aussi un petit brayer, qui fera le même effet, sans qu'on soit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée; pour lequel sujet il doit être ciré de tous côtez, de peur qu'il ne soit pourri par les excrémens de l'enfant. Or si on veut que tels bandages puissent promptement guerir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la grandeur de la dilatation, & qu'on fasse aussi enforte qu'il ne crie ni ne touſſe, s'il y a moyen, & que le ventre ne lui soit comprimé en son maillot, de peur que ces choses n'excitent de nouveau l'intestin à sortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, bassinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplâtre *contra rupturam*; mais cela sert peu en cette rencontre, où le seul bandage peut suffire, pourvû qu'il soit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, lesquelles ne se font point par la chûte d'aucune partie; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir été contuses & pressées pendant un mauvais travail; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent; car la charnuë & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou très-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle est faite par des eaux contenuës dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remedes qui puissent resoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents; après quoi on fortifiera ces parties. On les resoudra avec fomentations d'eau-de-vie, ou de décoction de camomille, melilot, ruë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus; & on les desséchera avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun; & après la résolution & dessication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura boüilli avec les roses & l'alun, ayant toûjours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocelle, &

à celle dont elle eſt entretenuë. Mais ſi les remedes ont été faits en vain, & que la tumeur ſoit extrêmement groſſe, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la ſeule ponction de la lancette, dont on ſe doit contenter aux petits enfans, qui pour la foibleſſe de leur âge, & la delicateſſe de leurs corps, & pour n'avoir pas l'uſage de la raiſon, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande operation pour la curation de l'hydrocele; & même ſi la tumeur n'eſt que mediocrement groſſe, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ai ſouvent vû qu'elle ſe diſſipe & ſe guerit d'elle-même avec l'âge, comme dit *Hypocrate* au Livre *De aer. aqu. & loc. Pueris hydropes inteſtibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progreſſu evaneſcunt.*

CHAPITRE XXXIX.

Des galles qui viennent ordinairement à la tête & à la face des petits enfans.

NOus prétendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui ſont cauſées de la ſeule ſuperfluité de quelques humeurs, qui pour être ſimplement échauffées, ſont facilement portées à la tête & au viſage de l'enfant, où étant, elles y font des puſtules humides, dans leſquelles ces humeurs ſéjournant, ſe corrompent & ſe divertiſſent en ſanie, qui ronge enſuite & ulcere la ſimple ſuperficie du cuir; après quoi cette ſanie en découle, laquelle venant à ſe deſſécher autour du lieu d'où elle ſort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles*; dont il ſe voit des enfans avoir la tête & le viſage ſi couverts de tous côtez, qu'ils paroiſſent avoir une callotte, & un maſque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit ſeulement que les yeux & le bord des lévres qui en ſoient exempts.

Beaucoup de perſonnes veulent que ces galles, auſſi-bien que la rougeole & la petite verole, ſoient ordinairement cauſées de quelques ſuperfluitez, & du rèſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant ſe purge après qu'il eſt né, lequel, pour ne pouvoir être bien rectifié, eſt ainſi chaſſé au-dehors, afin d'être rejetté comme inutile; mais c'eſt ſouvent pour la mauvaiſe nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme auſſi à cauſe de ſa mauvaiſe qualité, pour raiſon de quoi ſont engendrées quantité d'humeurs vicieuſes & corrompuës qui cauſent cette galle, laquel-

le vient le plus souvent à la tête & à la face ; parce que ce sont des parties qui abondent plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui soit au reste du corps.

On connoîtra que les galles ne sont pas malignes, si elles sont superficielles, si elles sont humides, & de couleur jaunâtre, & si leurs croûtes étant levées, le cuir paroît rouge & vermeil, sans être ulceré profondément.

On ne doit en aucune façon empêcher le cours de ces humeurs, en les repoussant au-dedans ; parce que leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fâcheuses maladies ; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'est long-tems purgé de telles superfluitez, s'en portent beaucoup mieux, après qu'ils ont jetté toute cette espece de gourme ; & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme signe, la galle soit mauvaise, toutefois comme cause elle peut être bonne ; parce que la nature a coûtume de purger ainsi le corps de l'enfant, en poussant au-dehors ces excrémens. C'est pourquoi on se contentera seulement d'empêcher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs, pour lequel sujet on lui donnera une nourrice bien saine, dont le lait soit parfaitement purifié & bien rafraîchi ; le ventre de l'enfant sera toûjours tenu libre, & purgé si besoin est, avec un peu de syrop de roses, ou de chicorée, afin que les humeurs ne se portent pas en si grande abondance vers la tête ; de peur que la sanie qui est retenuë sous les galles, venant à ronger & à coroder le cuir, ne fasse des ulceres profonds, il sera bon aussi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puisse avoir libre issuë ; pourquoi faire on se sert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, ensuite de quoi on met par dessus des feüilles de chou ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choses attirent & font sortir. On doit continuer ces remedes jusques à ce que l'enfant soit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles ; car ils n'attirent seulement que les humeurs superfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au-dedans, de crainte qu'une pire maladie n'arrive ; après l'évacuation desquelles le lieu se dessêchera & se guerira de soi-même. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent être attachées, de peur que venant à se grater, & à écorcher ces galles, à cause de la demangeaison qu'il y ressent ordinairement, il n'excitât inflammation à ces parties en les irritant, par le

moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XL.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole eſt une maladie contagieuſe des petits enfans, qui arrive auſſi quelquefois (mais plus rarement) aux perſonnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de puſtules toutes ſemblables, venir à toute la ſuperficie de la peau, engendrées de l'impureté du ſang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire univerſel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, auſſi-bien que pluſieurs modernes, attribuent la cauſe de cette maladie au reſidu du ſang menſtruel, dont l'enfant a été nourri au ventre de ſa mere, lequel après qu'il eſt né, venant à être échauffé & à boüillonner dans ſes vaiſſeaux, eſt ſeparé de toute la maſſe du ſang qui a été engendré depuis, & eſt épandu vers toute la ſuperficie du corps, pour en être ainſi entierement rejetté & expulſé. Ce raiſonnement, ſelon mon ſens, n'eſt pas bien vrai-ſemblable; car nous voyons tous les jours pluſieurs hommes & femmes, qui quoique bien âgez, n'ont jamais eu cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évitée, ſi elle procedoit des reſtes de ce ſang menſtruel dont un chacun ſans exception eſt nourri au ventre de la mere. Ceux qui ſont de cette opinion répondent, que ſi on voit des perſonnes exemptes de cette maladie, c'eſt que leur nature forte & robuſte a pû digerer, & conſumer telles ſuperfluitez, ou même le purger par d'autres voyes, comme par quelques flux de ventre, ou par d'autres manieres inſenſibles. Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce ſang menſtruel ne pourroit pas demeurer caché & aſſoupi au corps, pendant des trente, quarante & cinquante années après la naiſſance, ſans produire ſes effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cet âge: mais il eſt bien plus croyable, que la cauſe de la petite verole eſt la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gâte principalement le ſang des enfans & des jeunes gens, qui y ſont plus diſpoſez que ceux qui ſont plus avancez en âge, à cauſe de la tendreſſe & molleſſe de leur corps, & plus en certaines années &

en

en quelques saisons, qu'en d'autres, comme il est aisé de le reconnoître journellement ; car en temps pestilentieux, la petite verole est bien plus commune au Printemps & en Esté, que sur la fin de l'Automne & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoiqu'elles soient toutes deux si semblables dans leur commencement, qu'il est souvent difficile de reconnoître distinctement l'une d'avec l'autre, qu'après le deuxiéme ou le troisiéme jour ; auquel temps la verole, qui ne paroissoit être que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules, qui après blanchissent & meurissent de jour en jour. La rougeole est causée d'un sang bilieux & échauffé, qui fait seulement des taches rouges par toute la peau, sans aucune élevation, ou très-petite, qui viennent plus promptement, comme des erysipelles, & principalement au visage ; mais la verole est faite d'une matiere sanguine & pituiteuse, qui étant plus crasse & plus visqueuse, produit plusieurs pustules qui s'élevent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches & meurissent, après quoi elles se convertissent en croûtes par la dessication de leur matiere.

Des signes de la verole ; les uns précedent la sortie des pustules & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, sont la fiévre, étourdissement, tournoyement & douleur de tête, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, nausées & vomissemens, difficulté de respirer, bâillemens fréquens, éternuëmens, prurit & démangeaison de nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps ; mais lorsque la verole commence à sortir, on voit le troisiéme ou le quatriéme jour beaucoup de pustules qui s'élevent par tout, lesquelles croissent & s'augmentent tant en grosseur qu'en nombre, jusques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoi elles meurissent & blanchissent peu à peu ; la tête & le visage s'enflent, les yeux se ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excrémens qui s'y dessechent, les malades ont la voix enroüée, une toux seche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer ; & pour lors toutes les parties du corps sont tellement tumefiées par la quantité de pustules, qu'il en paroît tout bouffi, & en est rendu tout monstrueux.

On peut faire de deux especes de petite verole, selon qu'elle est plus ou moins maligne ; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fiévre, excitée de la seule ébulition de sang & des humeurs, qui cesse dès les premiers jours sans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, suppure & guérit faci-

lement, & promptement : les puſtules de celle-là ſont élevées en pointe, & leur matiere eſt blanche, égale & bien cuite, & les enfans en réchappent aiſément, s'ils en ſont bien traitez. Mais l'autre eſpece de verole qui eſt totalement maligne, eſt celle qui eſt cauſée de quelque humeur contagieuſe, & peſtilentieuſe, dont les puſtules ſont plates, brunes, obſcures ou livides, ayant de petites taches noires en leur milieu ; elles ſortent plus lentement, & ne ſont ſuivies d'aucune ſuppuration, ou s'il s'en fait, elle eſt mauvaiſe, ſanieuſe, ſereuſe & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, frénesie, grande difficulté de reſpirer, ſincope, dyſenterie & d'autres qui cauſent très-ſouvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la vûë, défigurement & grande difformité du viſage, ou eſtropiement de quelque membre, ſelon les lieux où ces humeurs vicieuſes ſont portées & retenues. Ces ravages ſont cauſez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maître grain de la verole ; lequel n'eſt autre choſe que pluſieurs puſtules, qui par leur proximité, & par leur groſſeur ſe joignent toutes enſemble, & font un mêlange de leur matiere ; laquelle étant amaſſée en grande quantité en un même lieu, ronge & corrode bien plus profondément la partie, que ſi elle avoit été épanduë & diſperſée en pluſieurs puſtules ſeparées ; pour raiſon de quoi les cavités en demeurent beaucoup plus creuſes, & les cicatrices plus difformes, à cauſe de la grande perte de ſubſtance qui s'y fait ordinairement ; & ſe faiſant un dépôt, ou tranſport de cette vilaine matiere ſur les os, ou ſur d'autres parties, elle les carie, & y cauſe d'autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognoſtic de la petite verole ſe tire ſelon ſa nature differente que nous venons d'expliquer ; car ſi la fiévre eſt legere, & qu'elle ceſſe à proportion que les puſtules ſortent, ſi ces puſtules ne ſont pas en trop grande quantité, & qu'elles meuriſſent & blanchiſſent en peu de temps, c'eſt un bon ſigne ; mais ſi la fiévre eſt forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de reſpirer & autres accidens à meſure que les puſtules ſortent, ſi elles ſont en grand nombre, noires, plates, ſéches & ſans ſuppuration, c'eſt ſigne de mort. Mais les enfans ne ſont pas en un ſi grand danger dans cette maladie que les perſonnes âgées ; d'autant qu'elle eſt convenable à leur âge & à leur nature, & qu'ils ont auſſi le cuir plus rare & plus mol, au travers duquel cette matiere eſt plus facilement expulſée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & les pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole, à cauſe que la matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement. Elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroiſſent preſque ſemblables.

La guériſon de la petite verole, dépend principalement de la force & vertu de la nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoi il faut lui aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit être tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce temps, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec chair de veau & volaille; on lui pourra auſſi donner un peu de bonne gelée. Son boire ſera de ptiſanne faite avec orge mondée, racine de chiendent, & regliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mamelle, on ne lui doit donner aucune boüillie, juſques à ce qu'il ſoit entiérement guéri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ni autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle même un bon regime, afin de le rafraîchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ni trop chaud, ni trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrêmement, en faiſant grande reſolution & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les humeurs au dedans du corps, & empêche la ſortie de la verole. On recommande qu'il ſoit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cauſe que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit ſouvent aux yeux, & les enflamme par ſa vivacité, auſquels il ſurvient toûjours une grande fluxion dans cette maladie, c'eſt pourquoi je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puiſſe être, devroit être préferée; mais l'uſage le veut ainſi. Le dormir de l'enfant doit être moderé, afin que par ſon moyen les humeurs étant mieux cuites & digerées, la ſortie des puſtules ſe faſſe plus aiſément; il ne doit pas aller juſ-

ques à un trop profond assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre lui sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y étoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plûpart des femmes, qui ne se connoissent pas à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir; & quand il arrive que les enfans auxquels on s'en est servi, meurent, quoique ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cause à la saignée; mais il est très-certain que ce remede est très-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plénitude en étant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit pas servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit être demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causât du dégât.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autres de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtôt propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ni de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultez specifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de très-grande esperance, décedé à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette verité; lequel mourut de la petite verole, après avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison *remedes specifiques*, en quoi on avoit inutilement une telle confiance, qu'on négligea de lui faire les remedes qui lui auroient été vraisemblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les veritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage moderé des choses qui sont agréables à l'estomac, & qui le réjoüissent & le confortent, en resistant à la pourriture des humeurs, comme font le jus d'orange & les syrops de Limon & de

Grenade, mêlez avec la ptiſanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui eſt le meilleur de tous les cardiaques, ſi la fiévre n'eſt pas grande; & ſi c'eſt un enfant à la mamelle, le ſeul lait lui doit ſuffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'eſt-à-dire au traitement des puſtules, afin qu'elles ſe puiſſent meurir plus facilement; auſſi-tôt qu'elles commencent à paroître, qui eſt vers le troiſiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du viſage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de crême, d'autres ne ſe ſervent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par pluſieurs fois en eau de roſe, & bien battu en un mortier de marbre, de quoi ils les graiſſent juſques à parfaite guériſon; & quand les puſtules ſont bien mures, ce qu'on reconnoît par leur blancheur, & par la démangeaiſon qui y ſurvient, qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus groſſes, pour en faire ſortir la matiere, de peur que par ſon trop long ſéjour, elle ne vînt à ulcerer & corroder trop profondément les parties. Cela ſe fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciſeaux; après quoi pour les deſſécher, on frottera le viſage d'un liniment fait de crême récente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede juſques à ce que les croûtes ſoient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au ſoir; ou on le fera avec onguent roſat, dans lequel on mêlera un peu de ceruſe bien pulveriſée.

Pour empêcher que la verole ne faſſe venir trop grande fluxion ſur les yeux, il eſt bon d'uſer au commencement de quelque remede rafraîchiſſant, qui en repouſſant moderément, la puiſſe empêcher. On ſe ſert ordinairement d'eau roſe, & de celle de plantain mêlées enſemble, avec quoi on les baſſine de temps en temps; la plûpart des femmes y ajoûteut un peu de ſafran qu'elles font détremper dedans; mais à cauſe de la forte odeur, j'aimerois mieux me ſervir des eaux toutes ſeules; le lait de la nourrice eſt pareillement fort bon pour en appaiſer la douleur. On aura ſoin auſſi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puiſſe plus facilement reſpirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir ſa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra uſer d'un peu de ſyrop violat mêlé avec ſa ptiſanne; & pour inciſer les phlegmes qui s'y attachent, on lui donnera un peu de celui de Limon ou de Grenade; mais le ſeul lait ſuffira pour le petit enfant. Faiſons

voir maintenant la maniere avec laquelle il doit être traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée *la groſſe verole*, pendant qu'il eſt encore à la mamelle.

CHAPITRE XLI.

De la curation de la maladie Venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, eſt une maladie contagieuſe, elle ne l'eſt ordinairement qu'à l'égard des enfans; car difficilement vient-elle aux grandes perſonnes par fréquentation; mais il n'en eſt pas de même de la groſſe verole, dont le venin eſt ſi pernicieux & ſi ſuſceptible, qu'un ſeul enfant qui a ce mal, eſt capable de le communiquer (comme il s'eſt vû bien des fois) à des familles entieres, & auſſi bien aux vieux qu'aux jeunes. C'eſt une choſe digne de grande compaſſion, de voir de pauvres petits innocens à la mamelle affligez d'une ſi fâcheuſe maladie; qui outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ne ſont pas coupables, elle les fait encore aſſez ſouvent abandonner d'un chacun, & délaiſſer même de leur propre mere dans un état ſi déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un ſi jeune âge, ou ils l'ont apporté en naiſſant, l'ayant dès le ventre de leur mere; ce qu'on reconnoît ſi elle en étoit infectée, & ſi en venant au monde ils avoient des puſtules, & des ulceres en pluſieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuiſſes, comme auſſi à la tête; ou bien ils l'ont gagné depuis, & l'ont priſe de leur nourrice qui en eſt pareillement gâtée; pour lors les premieres impreſſions paroîtront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cauſe de l'acrimonie du mauvais lait qu'il téte, lequel lui ſervant de nourriture, ne manquera pas de communiquer enſuite ce venin à toutes les autres parties de ſon corps. On doit néanmoins obſerver, que l'on voit ſouvent des enfans qui tétent le lait d'une nourrice fort échauffée, avoir pour cette ſeule cauſe, quantité de puſtules aux feſſes, & au dedans des cuiſſes, qui donnent quelquefois lieu de les ſoupçonner d'être infectez de la maladie venerienne; mais on peut juger que ces puſtules, quoique groſſes & élevées, ſont ſimples & ſans malignité, ſi elles ne ſont accompagnées d'aucun autre accident; auquel cas il faut ſeulement pour leur guériſon donner à l'enfant une autre nourrice,

dont le lait ſoit bien temperé, & qu'elle ait ſoin de tenir toûjours l'enfant bien nettement.

Il eſt très-difficile que les enfans qui ſont nés avec la maladie venerienne en puiſſent guérir; & ils meurent preſque toûjours très-peu de temps après; parce que toute leur ſubſtance ne peut pas ſe rétablir, ayant eu pour fondement un ſi mauvais principe, qu'eſt le ſang de la mere infecté d'un tel venin, dont ils ont été engendrez, formez & nourris : mais à l'egard de ceux qui l'ont priſe de leur nourrice ſeulement, il y a beaucoup plus d'eſpérance & de facilité à leur guériſon; parce que le venin du mauvais lait ne ſe communiquant pas d'abord avec toute la ſubſtance du lait dans les vaiſſeaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de dégât qu'en l'autre occaſion; où le ſang dont il eſt ſeulement nourri pendant qu'il eſt au ventre de la mere, lui eſt porté, & s'épanche tel qu'il eſt dans toutes les parties de ſon corps; car il n'y a ſeulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant été changé en chyle dans l'eſtomac, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ſes excrémens, peut en ſe mêlant après avec le ſang, l'alterer & le corrompre, par la mauvaiſe qualité qui lui reſte toûjours, nonobſtant les différentes préparations qu'il a reçûës : néanmoins l'enfant qui a pris le mal de ſa nourrice, n'en guérira jamais tant qu'il la taitera; d'autant que ſon lait eſt toûjours infecté de cette qualité veneneuſe; & le pire eſt que lui en donnant une autre, comme on eſt obligé de faire pour le guérir, c'eſt un grand hazard s'il ne lui communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en général, que la curation de la groſſe verole eſt très-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mamelle; à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ni ſupporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent : c'eſt pourquoi il ſeroit à ſouhaiter, que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periront avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, d'autant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps, à cauſe de ſa délicateſſe & molleſſe, que ſur celui de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois dans ce temps d'en entreprendre la curation, quoi que l'enfant ſoit encore à la mamelle. Cet-

te entrepriſe eſt à la verité bien perilleuſe pour lors ; mais on eſt contraint de s'y reſoudre, quand il n'y a aucune apparence, ni eſperance qu'il puiſſe réchapper autrement. Or voici le moyen qu'il faut tenir pour ce ſujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, ſi elle étoit infectée de pareil venin, pour lui en donner une dont le lait ſoit bien purifié ; & s'il n'étoit ainſi, elle ſeroit ſaignée & purgée pour ce faire, ſelon qu'il ſeroit requis. La plûpart veulent, afin qu'il ſoit médicamenteux, qu'elle uſe durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction ſudorifique ; mais outre que je croi que telles choſes auroient peu d'effet, je craindrois que lui échauffant le lait, elles ne portaſſent préjudice à l'enfant, au lieu de lui profiter ; c'eſt pourquoi j'aimerois mieux qu'elle obſervât ſeulement de ſa part un regime de vivre, qui le pût temperer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-même, il ſera bon qu'elle lave le bout de ſa mamelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à téter à l'enfant, & qu'elle ſe purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins diſpoſé à recevoir cette infection.

Mais ſouvent ces pauvres petits enfans ainſi affligez, ſont ſi malheureux qu'il ne ſe trouve aucune nourrice, qui veuille en leur donnant la mamelle s'expoſer au riſque de gagner la maladie : en ce cas, il faudroit en choiſir une qui eût du lait en abondance, & dont les mamelles rayaſſent facilement, afin qu'en les preſſant ſeulement, il en tombât ſuffiſamment dans la bouche de l'enfant pour ſa nourriture ; ou en ayant tiré dans un verre, elle lui en fera prendre & avaler avec une petite cuillere, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extrêmité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle lui mettra dans la bouche ; ou bien elle lui donnera ſouvent un petit linge trempé dedans, qu'elle lui fera ſucer enſuite : mais pour le plus ſeur, afin que l'enfant ne puiſſe gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle ſujettion, il ſera mieux de lui faire téter une jeune chevre, nourrie exprès de bonnes herbes, & d'autres choſes convenables, afin que ſon lait en ſoit meilleur.

Pour ce qui eſt de l'enfant, il eſt certain qu'il ne guérira jamais de la verole qui eſt confirmée, que par l'uſage des remedes dans la compoſition deſquels entre le mercure, qui juſques à preſent a été reconnu pour le vrai antidote du venin de cette maladie : c'eſt pourquoi après l'avoir ſaigné & purgé avec ſyrop de roſes ou de chicorée,

chicorée, on lui fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on lui frottera seulement les pustules & les ulceres; quoi faisant peu à peu, en réïterant ces onctions, on lui provoquera un petit flux de bouche, qui doit être presque insensible, de peur que les humeurs émûës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fissent trop enfler, & n'y causassent de fâcheux ulceres, qui l'empêcheroient de pouvoir téter. Il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux être plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, après avoir usé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abstiendra durant cinq ou six jours, pour reconnoître jusques à quel degré l'enfant en pourra être émû; après quoi on jugera par l'effet des premieres, s'il est nécessaire de les réïterer, & avec quelle dose, laquelle ne se peut veritablement décrire; parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi differentes que celles des hommes, entre lesquels aucuns cracheront plûtôt pour une simple friction, que d'autres pour six consécutives; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pécher au moins qu'au plus; car on réïtere & on augmente bien plus facilement la dose, quand elle n'a pas été assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand elle excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure, & même lui faire prendre quelques grains de mercure doux, qu'on mêlera parmi sa boüillie; & quant à ce qui est des ulceres qui lui viendront à la bouche, sa nourrice lui lavera avec eau d'orge & d'aigremoine, y mêlant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, lui nettoyant souvent par ce moyen la baye qui s'y amasse. Pour la lui faire vuider plus facilement, il doit être couché sur le côté, & non sur le dos, de peur que ces glaires lui tombant dans l'estomac, ou sur la poitrine, ne vînssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au surplus à l'effet du remede, qui ne doit être conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demie-once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois, après quoi on l'agitera dans un mortier, avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-

fait bien incorporé ; ce qu'étant fait, on prendra deux drachmes de cet onguent pour chaque friction ; & plus ou moins selon que l'enfant paroît fort, & disposé à être émû, dont on oindra principalement les pustules & les ulceres, comme il a été dit. *Pigray* assure même qu'il a vû des enfans guérir, pour avoir été frottez de la seule axonge agitée & battuë en mortier de plomb ; mais c'est toûjours à raison du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

CHAPITRE XLII.

Le moyen d'empêcher que les petits enfans ne deviennent louches, tortus, bossus, ou boiteux.

LE corps des petits enfans, pour raison de sa tendresse, est comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, auſquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement ; c'est pourquoi on doit soigneusement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne soit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'étant, elle puisse être réduite en l'état naturel par le soin qu'on en prendra. Or entre autres choses, on tâchera que l'enfant ne devienne louche, tortu, bossu ou boiteux, & de redresser au mieux qu'il sera possible celui qui le sera.

On empêchera qu'il ne devienne louche, si on lui donne une nourrice qui ait la vûë stable & droite, afin qu'il ne prenne pas cette mauvaise habitude par son exemple, si elle l'étoit ; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que son berceau soit situé en telle sorte qu'étant couché il puisse voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu ; de peur qu'étant de côté, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoi faisant il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Eginete* & *Paré*, veulent qu'on redresse & affermisse la vûë de l'enfant louche, en lui mettant au visage un masque, où soient seulement deux petits trous au droit des yeux, par lesquels il puisse voir : ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il sera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen de quoi les yeux s'affermiront en une situation directe, & quitteront peu à peu la mauvaise habitude qu'ils avoient prise de regarder de côté. Ce conseil semble être bon en apparence ; mais je crois que l'usage de ce masque seroit bien incommode à l'enfant ;

outre que pour le peu qu'il ſeroit remué, ou vacilleroit de quelque côté que ce fût, les petits trous ne correſpondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la vûë en ſeroit encore plus pervertie.

Pour empêcher que l'enfant ne devienne tortu, & boſſu, ou boiteux, la nourrice en doit emmaillotter le corps en une ſituation bien droite, lui étendant également les bras & les jambes, & tournant ſes bandes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; de peur que le bandant toûjours d'une même maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il ſera couché dans ſon berceau, il doit être ſitué directement ſur le dos, ſans être courbé, ni porter à faux, & ſur tout quand la nourrice le tiendra entre ſes bras, elle le portera tantôt ſur l'un & tantôt ſur l'autre; car lui ſerrant toûjours les jambes contre elle d'un même côté, ce ſeroit un grand hazard, ſi elle ne les rendoit à la fin tortuës; & c'eſt ſouvent le ſeul ſujet pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoi la plûpart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui eſt néanmoins de très-grande conſéquence.

Quand ces parties auront quelque mauvaiſe conformation dans leur figure, elles ſeront raccommodées avec bandes & compreſſes miſes aux endroits néceſſaires, pour les tenir en état pendant que l'enfant eſt au maillot; après quoi étant un peu plus grand, on ſe ſervira de petites botines d'un cuir un peu fort, ou d'autres machines propres à cet uſage, avec leſquelles on lui redreſſera les jambes, ſi leur défaut étoit bien conſiderable, à moins de quoi on ne doit pas s'en mettre fort en peine; car j'ai très-ſouvent vû qu'à des petits enfans qui paroiſſoient avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genoüil, lors qu'ils commençoient à marcher, à l'âge de deux ans, ces parties ſe ſont redreſſées d'elles-mêmes naturellement, à proportion qu'elles ſe fortifioient avec l'âge, ſans aucun uſage de botines, ni d'autres machines, qui ſont ſouvent plus incommodes en ces occaſions qu'elles ne ſont utiles; & ſi ce n'étoit que le pied qui fût tourné plus d'un côté que de l'autre, on ſe contentera de ſouliers, qui ſont plus hauts de ſemelles vers les endroits néceſſaires, afin de le faire pancher & retourner du côté oppoſite. Quand la poitrine, ou l'épine du dos ſeront contrefaites, le vice ſera raccommodé, ſi faire ſe peut, ou à tout le moins on empêchera qu'il ne s'augmente, & le défaut ſera caché, en garniſſant les vêtemens de l'enfant avec cartons, bâtons de ba-

leine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redreſſer les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant juſques ici fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'eſt pas néceſſaire d'en faire en ce lieu une plus ample deſcription ; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes ſortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoiſſance, que pour leur curation, ſi ce n'eſt à raiſon de la tendreſſe & délicateſſe de leur corps : c'eſt pourquoi il nous reſte ſeulement, pour mettre fin à notre entrepriſe, de faire connoître les conditions néceſſaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XLIII.

Les conditions requiſes au choix d'une bonne nourrice.

C'Eſt avec grande raiſon qu'*Aulus Gellius* au 1. chapitre de ſon 12. livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demi-meres, leſquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant auſſi-tôt qu'elles l'ont mis au monde, lui déniant le lait de leurs mamelles, lorſqu'elles le voyent vivant en implorer amoureuſement l'aſſiſtance par ſes larmes dignes de compaſſion, après avoir nourri de leur propre ſang dans leur ventre un je ne ſçai quoi qu'elles ne voyoient ni ne connoiſſoient pas. Diſons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requiſes à une bonne nourrice, eſt d'être la mere propre de l'enfant, tant à cauſe du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour lui, elle en prend un bien plus grand ſoin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement ſon nourriſſon que d'un amour feint & ſimulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement que l'eſpérance de la récompenſe qu'elle attend de ſes peines par un loyer mercenaire. C'eſt pourquoi la veritable mere, quoi qu'un peu moins bonne, ſera toûjours préferée à l'étrangere. Mais comme il ſe rencontre ſouvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-même nourrir ſon enfant, ſoit pour ſe conſerver en ſon embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la plûpart des Bourgeoiſes, ſoit auſſi parce que ſon mari ne voudra pas lui-même ſouffrir, ni voir un

tel embarras, ou bien pour être si incommodée & indisposée, qu'elle n'en est pas capable; pour lors on sera obligé de luy substituer une autre nourrice pour suppléer à son défaut, laquelle on choisira la plus convenable à l'enfant qu'il sera possible.

Or ainsi que nous voyons que des arbres quoyque de même espece, & nez en même lieu, étant après transplantez en differentes terres, produisent des fruits de très-different goût, à raison de la nourriture qu'ils en tirent; de même la santé des enfans, & souvent même leurs mœurs dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens; car chacun sçait que la santé du corps correspond aux humeurs dont toutes les parties sont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont été engendrées. Pour ce qui est des mœurs, elles suivent ordinairement le temperament, lequel procede aussi de la qualité des humeurs; par cette conséquence, telle que sera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle; & en la tettant il succera avec le lait les vices de son corps & de son esprit. Cela se reconnoît très-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque chose de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foiblesse du corps; ce qui se remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoise en les faisant tetter quelque animal domestique, comme une vache, ou une ânesse, ou quelque chevre; & au contraire le chien sera bien plus furieux & farouche, s'il est nourri par une louve: & nous pouvons croire avec assez de raison que l'agilité du corps que nous remarquons en la plûpart des Basques, vient de ce qu'en leur Province toutes les femmes nourrissent elles-mêmes leurs enfans, & que celles qui ne peuvent pas le faire, pour leurs indispositions, ou pour autre cause, leur font tetter des chevres, qui sont fort communes en ce pays, & generalement toutes n'usent que du même lait de chévre pour faire la boüillie des enfans; ce qui contribuë beaucoup à rendre legers & bien dispos de leur corps toutes les personnes de cette contrée.

Les conditions necessaires à une bonne nourrice se tirent ordinairement de son âge, du temps & de la maniere qu'elle est accouchée, de la bonne constitution de toutes les parties de son corps, & particulierement des mamelles, de la nature de son lait, & enfin de ses bonnes mœurs.

Quant à ce qui eſt de ſon âge, le plus convenable eſt depuis vingt-cinq ans juſques à trente-cinq ans, d'autant que durant cet eſpace de temps la femme eſt plus ſaine, plus forte & plus vigoureuſe; elle n'y eſt pas ſi propre au-deſſous de vingt-cinq ans; parce que ſon corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ſes dimenſions, ne peut être ſi robuſte; & au-deſſus de trente-cinq ans, n'ayant pas du ſang en ſi grande abondance, elle ne peut auſſi avoir aſſez de lait pour la nourriture de l'enfant: toutefois aucunes femmes ſont paſſablement bonnes nourrices dès leur vingtiéme année, & d'autres juſques à la quarantiéme, mais plus rarement au-deſſus & au-deſſous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle eſt accouchée, on veut ordinairement qu'il y ait pour le moins un mois ou ſix ſemaines, afin que ſon lait ſoit tout-à-fait purifié; d'autant que pour lors ſon corps eſt repurgé des vuidanges qui ſuivent l'accouchement, & les humeurs ne ſe reſſentent plus de l'émotion qu'il leur avoit cauſée; qu'il n'y ait pas auſſi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puiſſe achever de nourrir l'enfant, ſans qu'on ſoit obligé après quelque temps de lui en donner une autre; elle ne doit pas avoir avorté, mais elle doit être accouchée à terme, & on veut ordinairement que ce ſoit d'un enfant mâle vivant, & bien ſain, car c'eſt un indice d'une bonne conſtitution; & que ce ſoit ſon deuxiéme, ou ſon troiſiéme enfant; afin qu'elle ſoit mieux ſtilée à gouverner ſon nourriſſon, par l'experience qu'elle a de la choſe. Mais pour moi, ſans avoir égard à la coûtume, comme je préfererois le lait de la propre mere à celui de toute autre femme, auſſi préfererois-je un lait nouveau de douze ou quinze jours à celui de trois ou quatre mois; & ſi c'étoit pour nourrir une fille, je préfererois auſſi la nourrice qui ſeroit accouchée d'une fille à celle qui auroit fait un garçon, afin que toutes les diſpoſitions de la nourrice empruntée étant plus conformes à celles de la propre mere de l'enfant qu'on lui veut donner à nourrir, ſon lait puiſſe mieux convenir à l'âge & au temperament du petit nourriſſon.

A l'égard de la bonne conſtitution de ſon corps, c'eſt d'elle que dépend le principal, & preſque tout le reſte. Il faut en général qu'elle ſoit bien ſaine, & de bonne habitude, ſans être ſujette à aucune maladie; qu'elle ſoit née de parens qui n'ayent jamais eu la pierre aux reins, ou en la veſſie; point ſujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepſie, ou à quelque autre maladie héréditaire; qu'il n'y ait en elle aucune tache, ni même le moindre ſoupçon

de la maladie venerienne ; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilenie de cette nature ; qu'elle ſoit robuſte, afin de veiller & ſolliciter l'enfant en tout ce qui lui ſera néceſſaire, qu'elle ſoit de ſtature mediocre, c'eſt-à-dire, ni grande ni petite, ni trop graſſe, ni trop maigre ; parce que le corps qui eſt d'une telle ſymmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ſes fonctions ; & comme on dit ordinairement, *in medio conſiſtit virtus.* Mais ſur tout elle ne doit point être groſſe d'enfant ; elle ſera d'un temperament ſanguin ; ce qu'on connoîtra par ſa couleur vermeille, non ſi rouge, mais tirant à blancheur, & d'une chair ferme ; elle n'aura point auſſi ſes menſtruës, parce que ce ſeroit un ſigne que ſon ſang ſeroit trop échauffé, ſoit à cauſe de ſon temperament qui eſt ainſi, ou par quelque paſſion amoureuſe, ou autrement ; elle ne ſera pareillement ſujette aux fleurs blanches, d'autant que telles ſuperfluitez ſont indice d'une mauvaiſe habitude, elle ne ſera point rouſſe, ni marquée de taches de pareille couleur ; mais elle doit être de poil noir ou châtain ; elle ſera bien faite de corps, propre en ſes vêtemens, & belle de viſage, ayant l'œil gai & riant, la vûë droite, les dents ſaines & blanches, ſans en avoir aucune gâtée ni pourrie, de peur que ſa bouche ne ſoit de mauvaiſe odeur ; ſon ton de voix doit être agréable, afin de réjoüir l'enfant ; elle doit auſſi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne lui donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne ſente point mauvais, comme font ordinairement celles qui ſont rouſſes, & parfois même quelques-unes qui ſont très-noires de poil & fort blanches de peau ; car leur lait eſt chaud, âcre & puant, comme auſſi de très-méchant goût, elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gâtées, ainſi que nous avons dit ; parce que la nourrice qui baiſe continuellement l'enfant, lui infecteroit les poulmons, en lui faiſant ſouvent reſpirer ſon haleine corrompuë ; elle doit avoir les mamelles aſſez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une ſuffiſante quantité de lait, ſans être toutefois groſſes avec excès ; elles doivent être entieres & ſans cicatrices provenant de quelques apoſtêmes qu'elle y auroit eus ; il faut qu'elles ſoient mediocrement fermes & charnuës, & non trop mollaſſes & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en ſoit plus forte. La poitrine de la nourrice doit être large, à cauſe qu'étant ainſi, le lait a plus d'eſpace pour être bien préparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui eſt des bouts

des mamelles, elle les doit avoir bien faits, c'eſt-à-dire, point trop gros, ni durs, ni calleux, ni trop enfoncez; mais qu'ils ſoient un peu élevez, & de groſſeur & fermeté médiocre, bien perforez de pluſieurs petits trous, pour être de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire ſortir le lait, en les ſuçant & les preſſant avec ſa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter en ce qui concerne toutes les parties de ſon corps, il y a tout ſujet de préjuger que ſon lait doit être bien conditionné; ce qu'on connoîtra premierement à ſa quantité, qui doit être telle qu'elle puiſſe ſuffire pour la nourriture de l'enfant; elle n'en doit pas auſſi avoir par excès, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à ſe grumeler, ou à ſe corrompre aux mamelles, y ſéjournant trop long-temps; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins; car elle pourra bien faire tetter le ſurplus à un autre enfant; il doit être de ſubſtance & conſiſtance médiocre, c'eſt-à-dire ni trop aqueux, ni trop épais, on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes ſur la main; ſi en la penchant tant ſoit peu il s'écoule auſſi-tôt, c'eſt ſigne qu'il eſt trop aqueux, & qu'il n'eſt pas aſſez cuit; mais ſi les gouttes demeurent attachées ſans couler par le panchement de la main, c'eſt indice qu'il eſt trop groſſier & trop viſqueux. Le bon eſt celui qui eſt entre deux conſiſtances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laiſſant la place d'où il s'écoule un peu teinte. Quant à ſa couleur, la plus blanche eſt la meilleure, & il eſt d'autant plus mauvais qu'il en eſt éloigné; il doit être d'une odeur douce & agréable, car c'eſt un témoignage de ſa bonne temperature; le contraire ſe reconnoît aux rouſſes, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante & mauvaiſe; & pour être parfait en toutes bonnes qualitez, il doit être de bon goût, c'eſt-à-dire, de ſaveur douce & ſucrée, ſans aucune acrimonie, ni aucun goût étrange, & qu'il ne ſoit pas trop chaud.

Il ne faut pas auſſi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui conſiſte aux bonnes mœurs; c'eſt pourquoi elle ſera vigilante & ſoigneuſe à nettoyer l'enfant auſſi-tôt qu'il en aura beſoin; elle ſera ſage & prudente, & ne ſera point ſujette à la colere, ni querelleuſe: tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaiſes impreſſions à l'enfant, que parce que cette paſſion échauffe extraordinairement le lait; elle ne ſera point melancolique, mais joyeuſe & gaillarde, riant ſouvent & moderément,

derément, afin de le divertir; elle sera sobre, nullement sujette au vin, & encore moins à l'excès de Venus; mais elle pourra user avec médiocrité du premier, & ne s'abstiendra pas tout-à-fait du second, si son naturel le requert, pourvû que ce soit avec son mari; laquelle permission lui est volontiers octroyée par *Joubert*, au chapitre septiéme du cinquiéme Livre de ses Erreurs populaires, fondé sur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laissent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & sur la sienne propre, alleguant que sa femme avoit fort bien nourri tous ses enfans, quoiqu'il n'ait pas laissé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de lui faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidele mari: Car en effet la semence trop long-temps retenuë (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'user ordinairement du coït) s'échauffant trop, faute d'évacuation, leur cause une telle demangeaison, & une si grande envie de s'en décharger, que s'en abstenant par force, elle ne manqueroit pas de se corrompre dans ses vaisseaux; après quoi elle causeroit une grande agitation, tant des humeurs du corps, que des passions de l'ame; d'autant qu'il n'y a point (comme chacun sçait) de plus violente, ni de pire rage que celle de l'amour. C'est-pourquoi il n'y aura aucun danger que la nourrice use moderément du coït avec son mari, & que ce soit seulement pour décharger & vuider la trop grande plénitude, & non pour autre cause; quoi faisant, elle observera seulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent après cet exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laisser repose pendant ce temps toutes les humeurs de son corps, qui ont été agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de specifier, tant à l'égard de sa personne, qu'en ce qui concerne ses mœurs, & qu'elle se maintienne en cet état, par un régime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne soit pas contraire au sien, il y a pour lors tout sujet d'espérer qu'elle est capable de faire une très-bonne nourriture, & d'élever en parfaite santé le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'être acquité de mon devoir envers le Public, en vous communiquant les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes grosses & accouchées. Je le prie, lui qui est l'unique source de toute science, qu'il vous veüille enseigner

les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

. . . . Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti ; ſi non, his utere mecum.

AVERTISSEMENT.

EN reliſant avec attention les Ouvrages que j'ai donnez au public, qui ſont ce preſent Livre, & celui de mes Obſervations, j'ai jugé à propos d'en extraire moi-même les plus conſiderables préceptes, dont j'ai compoſé les Aphoriſmes ſuivans, pour former plus facilement une vraye idée de l'Art des accouchemens à tous ceux qui voudront le pratiquer, & qui auront deſſein de s'employer premierement à la guériſon des maladies des femmes.

APHORISMES,

TOUCHANT

LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT,

LES MALADIES,

& autres indiſpoſitions des Femmes.

Maladies des Femmes.

1. L'Intelligence de ces Aphoriſmes rendant l'Art des accouchemens moins long, l'expérience moins perilleuſe, le jugement moins difficile, fera que la curation des maladies des femmes en ſera d'autant plus facile.
2. Pour bien connoître les maladies des femmes, & y bien remedier, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Matrice & de toutes les parties qui en dépendent.
3. Le déreglement des fonctions de la Matrice, eſt cauſe de la plus grande partie des maladies des femmes.
4. La condition des femmes eſt très-malheureuſe; puis qu'elles ſont ſujettes, non-ſeulement à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes ſont exempts.
5. La curation des maladies des femmes differe beaucoup de la curation de celles des hommes.
6. Comme la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes, le traitement des infirmitez des femmes groſſes ne differe pas moins de celui qui peut convenir aux maladies des femmes qui ne ſont pas groſſes.
7. Les maladies des femmes ſont bien plus dangereuſes dans le temps de la groſſeſſe; parce qu'on ne peut pas pour lors leur faire tous les remedes qui leur pourroient convenir en d'autres temps.
8. Si la femme groſſe a une maladie qui demande quelque operation de Chirurgie de haut appareil, comme celle qui convient à la pierre en la veſſie, à la fiſtule à l'*anus*, ou autre, il faut autant qu'on le peut, differer cette operation juſques après ſon accouchement.
9. Les femmes ſouffrent ordinairement tant d'incommoditez durant tout le

tems de la groſſeſſe, qu'on l'appelle vulgairement avec raiſon, une maladie de neuf mois.

10. Les femmes ſont le plus ſouvent malades quand elles ſont groſſes, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs menſtruës ; mais au contraire la plûpart des autres animaux qui n'ont point de menſtruës, paroiſſent preſque toujours en bonne ſanté durant qu'ils portent leurs petits au ventre.

11. Dans toutes les maladies des femmes groſſes, on doit empêcher, autant qu'il eſt poſſible, qu'elles n'accouchent durant que la nature eſt trop occupée par la grandeur de la maladie, pour pouvoir bien regir l'évacuation des vuidanges qui doit ſuivre l'accouchement.

12. Les femmes qui avortent ou accouchent dans le temps qu'elles ont une fiévre continuë ſont en très-grand danger de la vie, & principalement celles dont la fiévre eſt accompagnée de fluxion ſur la poitrine.

13. Le *Quinquina* ſe peut donner auſſi ſûrement aux femmes groſſes, pour la guériſon de la fiévre, qu'à d'autres perſonnes.

14. Les femmes ſont ordinairement ſoulagées par l'accouchement, des incommoditez & des maladies que la groſſeſſe leur avoit cauſées ; mais leurs autres indiſpoſitions qui n'ont aucun rapport à la groſſeſſe, ont coûtume d'augmenter après l'accouchement, quand il arrive dans un état maladif.

15. L'on voit quelquefois des femmes très-valetudinaires & infirmes faire des enfans aſſez ſains ; parce que l'enfant a en ſoi un principe de vie particulier, qui purifie ſouvent la mauvaiſe nourriture qu'il reçoit de la mere, comme nous voyons que la greffe rectifie & adoucit l'auſterité de la ſéve de l'arbre ſauvage ſur lequel elle eſt entée.

Diſpoſitions differentes de la Matrice.

16. Comme la Matrice doit ſervir d'égoût à toute l'habitude du corps de la femme, il ne faut jamais uſer d'injections aſtringentes en cette partie, ſi une exceſſive perte de ſang n'y oblige.

17. Les femmes qui n'ont pas encore eu d'enfans, ont toujours l'orifice interne de la Matrice aſſez petit, & d'une rondeur égale ; mais celles qui en ont eu, l'ont ordinairement plus gros & plus inégal que les autres.

18. L'orifice interne de la Matrice eſt toûjours d'une ſubſtance beaucoup plus molle dans le temps de la groſſeſſe qu'en tout autre.

19. L'ouverture de l'orifice interne de la Matrice d'une femme groſſe, n'eſt pas toûjours un ſigne aſſuré qu'elle ſoit en travail ; car on en voit quelquefois à qui cet orifice eſt ouvert à y introduire le doigt, un mois devant que d'accoucher.

20. La Matrice de la femme n'a qu'une ſeule cavité, à la difference de celle de beaucoup d'autres animaux qui ont pluſieurs cellules en cette partie.

21. La génération de l'enfant peut bien ſe faire vers un des coins de la Matrice, où aboutit le vaiſſeau déferent éjaculatoire appellé *Tuba* ; mais il eſt impoſſible qu'elle ſe faſſe dans ce vaiſſeau même.

22. Il y a des femmes qui rendent quelquefois des vents de la Matrice avec

aussi grand bruit que si c'étoit de l'*anus*; ce qui toutefois ne leur cause aucune autre incommodité, que l'indécence de ce bruit extraordinaire.

23. Tous les vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, lorsque les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; & ils deviennent encore d'autant plus gros en toutes les femmes grosses, que le terme de leur grossesse est avancé.

24. Plus la substance du corps de la Matrice se dilate dans le temps de la grossesse, plus elle devient mince & déliée, son épaisseur étant consumée en ce temps par sa grande extension.

25. La Matrice est si mince dans les derniers mois de la grossesse, qu'elle se créve quelquefois, ne pouvant souffrir la grande extension que la grosseur de l'enfant lui fait en ce temps.

Des Menstruës.

26. Les femmes ne sont ordinairement en bonne santé, que lorsqu'elles sont bien reglées comme il faut, & quand il faut dans l'évacuation de leurs menstruës : ainsi l'on peut dire que la Matrice est l'horloge de leur santé.

27. Quelque maladie qu'une jeune femme ait, lorsque cette maladie est causée ou accompagnée d'une suppression des menstruës, il faut la saigner du bras ou du pied, selon que les accidens le requerent, au moins une fois le mois, pour suppléer au défaut de cette évacuation naturelle.

28. Dans toutes les maladies des femmes qui ont suppression de leurs menstruës, la saignée leur est si utile, qu'elle convient même aux femmes hydropiques.

29. Les jeunes femmes ne deviennent presque jamais grosses devant que d'avoir eu au moins une fois leurs menstruës, & il est très-rare que celles qui sont accouchées le redeviennent devant qu'elles ayent eu derechef cette évacuation menstruelle ensuite de leur couche.

30. Les excrétions sanglantes de la Matrice ne doivent pas être qualifiées du nom de menstruës après l'âge de cinquante-huit ou soixante ans; car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques, & très-souvent signes avantcoureurs d'ulcere carcinomateux & de la mort qui les suit.

31. Les femmes qui ont leur évacuation menstruelle moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres.

32. On voit mourir beaucoup plus de femmes depuis l'âge de quarante-cinq ans jusques à cinquante ans, ou environ, qu'en aucun autre âge de leur vie; à cause que la nature commence pour lors d'être privée de l'évacuation menstruelle qui leur étoit salutaire.

33. Le sang menstruel des femmes bien saines ne differe presque pas en couleur, en consistance, & en autre qualité, de celui qui reste dans les vaisseaux.

34. La simple suppression des menstruës cause quelquefois aux filles vierges des dégoûts, des nausées, & des vomissemens, comme il en arrive ordinairement aux femmes grosses.

35. On peut bien voir quelques femmes avoir dans la suppression de leurs

menstruës quelques simples serositez qui sortent de leurs mamelles, mais non pas du véritable lait, si elles ne sont point grosses, & qu'elles n'ayent jamais eu d'enfans.

36. Le temps qui precede l'évacuation des menstruës, ni celui auquel elles fluent, n'est point propre à purger les femmes; c'est pourquoi il faut toûjours attendre autant qu'on le peut, que cette évacuation soit finie, pour purger celles qui en ont besoin.

37. Le flux menstruel que l'on voit quelquefois paroître en certaines femmes dans les premiers mois de leur grossesse, vient dans le temps ordinaire, sans aucun accident; mais les pertes de sang viennent dans un tems extraordinaire, & sont toûjours accompagnées de quelques accidens, qui sont d'autant plus à craindre, que ces pertes de sang sont grandes.

38. Les femmes qui avant que de devenir grosses étoient valetudinaires, à cause de la petite évacuation de leurs menstruës, se portent mieux ordinairement après être accouchées; parce que les vaisseaux qui servent à cette évacuation menstruelle en sont rendus plus libres.

39. On voit beaucoup de femmes incommodées de rhumatismes, quand elles ont quelque déreglement ou suppression de leurs menstruës; mais il est très-rare d'en voir qui ayent la goutte.

40. La premiere évacuation des menstruës qui arrive aux femmes accouchées quelques mois après leur accouchement, est presque toûjours beaucoup plus abondante qu'à l'ordinaire : elle est néanmoins sans aucun danger.

41. Les filles de treize ou quatorze ans qui sont valetudinaires, & qui n'ont pas encore eu aucune évacuation menstruelle, ne commencent à se bien porter, qu'après que cette évacuation leur est arrivée avec l'âge.

42. Lorsque les femmes sont dans le tems de l'évacuation de leurs menstruës, & dans tout celui des vuidanges de leurs couches, elles doivent s'abstenir d'aller en toutes voitures secoüantes, pour éviter que cette évacuation ne soit excessive, & que la Matrice qui est en fluxion n'en soit blessée.

Perte de sang dans le temps de la grossesse.

43. Les femmes à qui on voit paroître quelque évacuation de sang par la Matrice durant les premiers mois de leur grossesse, doivent se faire saigner du bras, se tenir de repos, & s'abstenir entierement du coït, si elles veulent conserver leur grossesse.

44. Les grandes & excessives pertes de sang qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toûjours du détachement entier ou en partie de l'arriere faix d'avec la Matrice; & ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entierement que la femme ne soit accouchée.

45. Le cordon de l'umbilic qui est naturellement trop court, & qui par accident est embarassé autour de quelque partie de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuer librement sans tirailler ce cordon, dont il est bridé, fait détacher prématurément l'arrie-

refaix d'avec la Matrice, & cause en même-temps une grande perte de sang.

46. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes grosses sont toûjours d'autant plus dangereuses que le terme de la grossesse est plus avancé.

47. Les pertes de sang qui sont accompagnées de frequentes syncopes, sont très-souvent mortelles aux femmes grosses & à leur enfant.

48. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes dans les deux ou trois premiers mois de leur grossesse, ne sont presque jamais mortelles quelque abondantes qu'elles soient; mais celles qui leur arrivent dans les deux derniers mois, leur sont très-souvent funestes & à leur enfant.

49. Entre les femmes grosses qui ont une excessive perte de sang qui oblige d'accelerer leur accouchement, celles dont l'orifice interne de la Matrice est fort épais & dur, sont beaucoup plus en danger de mourir que celles qui ont ce même orifice mince & mollet.

50. Les grandes pertes de sang qui sont accompagnées de convulsion, sont presque toûjours mortelles aux femmes grosses.

51. La saignée du bras est utile aux femmes grosses, pour les préserver de pertes de sang, quand elles y sont sujettes; elle convient aussi à celles qui en ont de petites ou médiocres; mais on ne la doit point pratiquer pour les pertes excessives.

52. L'arrierefaix qui se présente devant l'enfant au passage, cause toûjours une excessive perte de sang à la mere, & très-souvent la mort, aussi-bien qu'à son enfant, si on n'y remedie au plutôt par l'accouchement.

53. De quelque tems qu'une femme soit grosse, quand elle a une perte de sang si excessive qu'elle en tombe en de frequentes syncopes, l'accouchement est le plus salutaire remede qu'on lui puisse donner & à son enfant, s'il est encore vivant.

54. Dans les pertes de sang des femmes qui sont en travail, il faut toûjours rompre les membranes des eaux de l'enfant le plutôt qu'on le peut faire, afin de lui donner lieu de s'avancer au passage, sans pousser ces membranes, qui étant agitées par l'impulsion des douleurs, augmenteroient encore la perte de sang, en augmentant le détachement de l'arrierefaix où elles tiennent, qui l'avoit causée.

55. Quoique l'accouchement soit le plus salutaire remede qu'on puisse donner aux femmes grosses qui ont une excessive perte de sang, il leur est souvent inutile, si l'on differe trop long-temps à leur donner ce secours.

56. Quand il arrive une perte de sang à une femme grosse, si le sang vient du fond de la Matrice, il est toûjours suivi de l'avortement: mais lorsqu'il ne s'écoule que du col de la Matrice, l'on peut encore esperer la conservation de la grossesse: l'une & l'autre disposition se connnoissent par l'ouverture ou par la clôture de la Matrice.

57. Les fréquentes foiblesses, le tintement des oreilles, la vûë ébloüie & égarée sont tous signes presque certains de mort, quand ils procedent d'une grande perte de sang en une femme grosse de six mois & au-dessus, & principalement si cette perte de sang a été causée par quelque blessure.

Pertes de sang après l'accouchement.

58. Les femmes qui accouchent de gros enfans, sont fort sujettes à de grandes pertes de sang aussi-tôt qu'elles sont accouchées ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaisseaux sont fort amples, auxquels ceux de la Matrice sont toûjours proportionnez.

59. Les femmes qui sont sujettes à de grandes pertes de sang après leur accouchement, doivent être saignées du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & même encore une fois dès qu'elles commencent d'être en travail.

60. Les femmes qui ont eu une très-grande perte de sang dans leur accouchement, sont ensuite sujettes à être incommodées durant plusieurs jours d'un très-grand mal de tête avec fiévre, qui procede d'une espece de fermentation qui se fait au sang nouvellement engendré, semblable à celle qui se fait au vin nouveau ; & elles restent long-temps avec les pâles couleurs & les jambes enflées.

61. Les femmes qui ont eu une perte de sang excessive dans leur accouchement doivent s'abstenir du coït durant trois mois, & se tenir de repos au lit, lorsque la premiere évacuation de leurs menstruës se fera.

Sterilité des femmes.

62. Les femmes qui ont la Matrice intemperée, soit en excès de chaleur & sécheresse, soit en froideur & humidité, sont ordinairement steriles.

63. Les femmes steriles sont pour l'ordinaire bien plus valetudinaires que les autres.

64. La sterilité vient le plus souvent du défaut personnel qui se rencontre dans les femmes ; car on voit ordinairement plus de trente femmes steriles pour un homme impuissant.

65. Les femmes steriles ont ordinairement l'orifice interne de leur Matrice plus petit & plus grêle que les autres.

66. Il y a certaines femmes qui ne sont steriles que pour un temps seulement, & qui changeant de temperament avec l'âge, deviennent enfin fécondes.

67. La génération d'un faux-germe en une femme qui avoit été auparavant sterile, est pour l'ordinaire un signe avant-coureur de fécondité pour l'avenir.

68. Le bain d'eau tiede & l'usage des eaux minerales ensuite, sont très-convenables aux femmes steriles, pour débarrasser & lever les obstructions de la Matrice qui peuvent causer leur sterilité.

69. Outre que les filles qui naissent imperforées de la Matrice, sont steriles tant que cette mauvaise disposition subsiste, elles mourroient indubitablement dans la suite, si on ne leur faisoit une ouverture à la vulve, capable de servir à l'évacuation de leurs menstruës dans le temps.

70. Les femmes qui cessent durant deux ou trois ans d'être fécondes, comme elles

elles étoient auparavant, & acquerent un embonpoint extraordinaire, deviennent assez souvent après cela entiérement steriles.

71. Certaines femmes qui par la contrarieté de leur temperament avoient paru être steriles avec des hommes qui n'étoient pas impuissans, deviennent fécondes avec d'autres hommes, dont le temperament a plus de conformité avec le leur.

72. Les femmes qui ont l'évacuation menstruelle en très-petite quantité, conçoivent difficilement; mais celles qui sont entiérement privées de cette évacuation, sont tout-à-fait steriles.

73. La naissance du premier enfant d'une femme qui avoit été sterile durant un long-temps, lui donne souvent dans la suite plus de disposition à faire d'autres enfans qu'elle n'avoit auparavant, à cause que les vaisseaux, qui servent à l'évacuation des mois, étant devenus plus amples dans la grossesse, restent plus libres après l'accouchement.

Conception de l'enfant.

74. Les femmes conçoivent plus facilement dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'évacuation de leurs menstruës qu'en tout autre temps.

75. La conception se fait toûjours dans le même moment de la reception & retention des semences prolifiques dans la Matrice bien disposée.

76. La conception se fait quelquefois sans aucune introduction du membre viril, par la seule éjaculation de la semence au droit de l'ouverture de la Matrice, comme l'ont assez prouvé les exemples de plusieurs femmes, qui n'étant perforées que d'un simple petit trou, n'ont pas laissé de concevoir.

77. Si la forte imagination d'une femme grosse peut imprimer quelque tache sur le corps de l'enfant, comme on le croit, ce n'est que durant les premiers jours de la conception; car lors que l'enfant est tout-à-fait formé, & un peu fortifié, l'imagination ne lui peut plus changer sa premiere figure.

78. Tout le corps du *fœtus* est formé dès le premier jour de sa conception, & n'est pas pour lors plus gros qu'un petit grain de millet, tout le reste du temps de la grossesse ne servant seulement qu'à lui donner l'accroissement nécessaire, & à le fortifier.

Proportions differentes de l'enfant.

79. Un enfant qui naît à neuf mois complets, & qui est d'une bonne proportion, pese ordinairement environ onze ou douze livres de seize onces chaque livre; celui de huit mois n'en pese que sept ou huit; celui de sept mois que quatre ou environ; & le *fœtus* de trois mois ne pese au plus que trois onces, celui d'un mois environ une demie drachme, & celui de dix jours un demi-grain; de sorte qu'on peut facilement connoître par cette démonstration, que le *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un petit grain de millet.

Des semences de l'homme & de la femme.

80. Il y a dans la semence des hommes & dans celle des femmes un principe materiel également capable d'engendrer des enfans de l'un & de l'autre sexe.

81. La moindre goutte de la semence contient en elle l'idée & la forme de toutes les parties du corps.

82. Le sexe de l'enfant est déterminé dès le premier jour de sa conception suivant la diversité des qualités materielles des deux semences.

Differens temps de la grossesse.

83. Quelques femmes grosses sentent leur enfant se mouvoir dès le premier mois accompli ; beaucoup d'autres ne le sentent pas devant six semaines ou deux mois ; mais la plûpart le sentent à trois mois ou environ ; quelques-unes toutefois ne le sentent bien manifestement qu'à quatre mois.

84. La diversité du sexe de l'enfant ne contribuë point à son plus prompt ou tardif mouvement dans le temps de la grossesse.

85. Beaucoup de femmes ayant ignoré leur grossesse dans le commencement, à cause de quelque évacuation menstruelle dans les deux premiers mois, croyent ensuite accoucher à huit mois, ou à sept mois seulement, quoiqu'elles soient pour lors effectivement grosses de neuf mois entiers.

86. Les femmes portent le plus ordinairement leur enfant dans le ventre neuf mois entiers ; quelques-unes le portent même encore plusieurs jours par-delà ce terme ; mais on n'en voit point qui passent entiérement le dixiéme mois.

87. Les enfans qui naissent après le terme de neuf mois entiérement accompli sont toûjours plus gros qu'à l'ordinaire.

88. Les enfans qui naissent sont toûjours d'autant plus gros & robustes, & d'autant plus viables par conséquent, qu'ils approchent du terme le plus parfait, qui est la fin du neuviéme mois de la grossesse de leur mere.

Enfant né à sept mois.

89. Il est si rare de voir vivre un enfant dans la suite qui est veritablement né à sept mois, que de mille à peine s'en rencontre-t-il un seul qui échappe.

Enfant né à huit mois.

90. Plus de la moitié des enfans nez à huit mois complets vivent dans la suite, si on leur donne une bonne nourrice qui en ait bien du soin.

Cause du sexe de l'enfant.

91. Ce n'est pas la bonne ou la mauvaise santé du pere & de la mere qui dé-

termine le sexe de l'enfant qui en est engendré ; car on voit tous les jours des hommes & des femmes de complexion très-délicate & infirme, faire des garçons, & d'autres au contraire qui se portent très-bien, qui ne font que des filles.

92. Comme on voit des femmes grosses porter leurs enfans mâles au côté droit, on en voit d'autres aussi qui y portent leurs filles ; de sorte que le côté droit ni le côté gauche de la Matrice ne contribuënt en rien à déterminer le sexe de l'enfant, qui ne dépend que de la disposition particuliere des semences.

93. Si l'influence des differens aspects de la Lune contribuoit à déterminer le sexe de l'enfant lors de sa conception, comme quelques-uns le croyent, on ne verroit pas tous les jours naître des jumeaux de different sexe, qui ont été conçûs dans le même temps.

94. La naissance des jumeaux de different sexe fait bien connoître qu'on ne peut pas prédire certainement de quel sexe est l'enfant qui est au ventre de la mere.

95. Les femmes qui ont déja eu plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre conjecturer de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en conferant les dispositions où elles se trouvent avec celles de leurs précedentes grossesses.

Signes qui dénotent qu'une femme est grosse de plusieurs enfans.

96. Les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans sont beaucoup plus incommodées durant tout le temps de leur grossesse, & accouchent ordinairement au moins quinze jours ou trois semaines devant la fin du neuviéme mois, & elles ont presque toûjours les jambes enflées jusques aux cuisses dans les derniers mois, & ont même aussi quelquefois les deux lévres de la vulve toutes tumefiées.

Signes qui distinguent la fausse grossesse de la vraye.

97. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous côtez ; mais celles qui sont grosses d'enfant l'ont toûjours plus éminent vers le devant.

98. Dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé, & l'orifice de sa Matrice petit & dur, on peut être assuré qu'elle n'est pas grosse d'enfant.

99. Les faux soupçons de grossesse arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas bien reglées dans l'évacuation de leurs menstruës ; mais principalement aux femmes de trente-cinq ou quarante ans ou environ.

100. La relation que la femme fait des incommodités qu'elle ressent, si elle est fidelle, peut beaucoup contribuer à faire connoître sa grossesse ; mais il ne faut pas toûjours s'y fier ; car beaucoup de femmes sont sujettes à se tromper elles-mêmes, ou à tromper les autres ; & quelques-unes croyent

être grosses, quoiqu'elles ne le soient pas, & d'autres le sont, & ne le croyent pas.

Superfétation.

101. La superfétation ne peut pas se faire durant les six premiers jours de la conception ; car il se feroit pour lors une confusion de la seconde semence avec la premiere reçûë, qui n'est pas encore munie d'une membrane assez forte pour l'en pouvoir préserver.
102. Si la superfétation étoit possible, elle ne le feroit que depuis le septiéme jour de la conception jusques au trentiéme tout au plus.

De la Mole & du faux-germe.

103. Dans la vraye grossesse l'enfant a de soi un mouvement de totalité & de partialité ; mais dans la fausse grossesse la Mole n'a qu'un simple mouvement de décidence, ou par accident celui d'un certain tréssaillement convulsif, qui arrive quelquefois à la Matrice qui en est irritée.
104. La Mole n'est proprement qu'un gros faux-germe, qui étant resté dans la Matrice après le temps auquel la nature a coûtume d'expulser ces sortes de corps étranges, y a pris un plus grand accroissement.
105. Les femmes n'engendrent jamais de Moles ni de faux-germes, si elles n'ont usé du coït.
106. La Mole ne s'engendre que dans la Matrice dans la femme, & ne se rencontre jamais ou très-rarement dans celle des autres animaux, qui n'usent ordinairement du coït qu'en certain temps, lorsque la nature les a disposez à une véritable conception.
107. La Mole n'a point d'arrierefaix ni de cordon qui lui soit attaché, comme l'enfant a toûjours ; elle est ordinairement elle-même, aussi-bien que le faux-germe, une espece d'arrierefaix de *fœtus* avorté dès les premiers jours de la conception.
108. Comme les véritables Moles ne sont que de gros faux-germes, toutes ces sortes de corps étranges ne restent jamais dans la Matrice après le terme de l'accouchement passé.
109. Il est très-rare que les simples faux-germes demeurent plus de trois mois dans la Matrice sans en être expulsez.

Regime des femmes grosses.

110. Si les alimens quoique moins bons, dont les femmes grosses usent avec appetit, sont d'un commun usage à la nourriture, ils sont préferables aux autres meilleurs dont elles n'useroient qu'avec repugnance.
111. La boisson trop froide, comme celle qui est à la glace, cause une si grande colique à la femme grosse, que l'avortement en peut être excité.
112. Les femmes grosses qui sont incommodées d'aigreurs d'estomac, doivent s'abstenir de toutes sortes d'acides, & de manger des fruits crus, de la sa-

lade, du sucre, & même de boire du vin ; car le vin fait aigrir ces sortes d'alimens dans l'estomac, & y contracte aussi réciproquement la même aigreur.

113. La femme qui est sujette à des avortemens, doit aussi-tôt qu'elle s'apperçoit d'avoir conçû, s'abstenir entierement du coït, si elle veut conserver sa grossesse.

114. La femme doit se tenir plus de repos qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse, parce que c'est environ ce temps-là que l'enfant a coûtume de se tourner pour prendre la situation naturelle ; de sorte que si la femme vient à faire pour lors quelque exercice extraordinaire, l'enfant au lieu de se tourner en droite ligne, se tourne de travers.

115. Comme il est très-constant que de dix fausses couches ou avortemens qui arrivent aux femmes, il y en a neuf qui leur arrivent avant la fin du troisiéme mois de leur grossesse, il est plus utile de les saigner par précaution dans les deux premiers mois, que d'attendre, comme l'on fait ordinairement, qu'elles soient grosses de quatre mois & demy.

116. Si l'on veut purger plus sûrement une femme grosse qui en a besoin, il faut la saigner du bras quelques jours auparavant.

117. Les femmes grosses qui ont quelque long voyage à faire, doivent se faire saigner une fois du bras quelques jours avant que de se mettre en chemin, afin de se mieux préserver d'être blessées par l'agitation qu'elles peuvent recevoir de leur voyage.

118. Il ne faut pas ouvrir les varices des jambes aux femmes grosses pour en tirer du sang ; car cette évacuation feroit pour lors le même effet que la saignée du pied, qui ne doit point être pratiquée dans le temps de la grossesse.

119. Il faut saigner du bras les femmes grosses qui ont des hémorrhoïdes douloureuses, à quelque terme qu'elles soient de leur grossesse.

120. La violente & fréquente toux des femmes grosses, peut facilement leur causer de grandes pertes de sang, & l'avortement dans la suite.

121. La grossesse & l'action du coït sont toûjours très-contraires aux femmes qui sont sujettes à cracher du sang.

122. La saignée du bras, le lait, la boisson tiéde, le parler peu, la liberté du ventre & l'abstinence du coït, conviennent fort aux femmes grosses qui sont travaillées d'une violente toux, & principalement à celles qui crachent du sang.

123. Il ne faut jamais purger les femmes grosses ni autres qui ont un crachement de sang, ou la toux & la poitrine échauffée, ni celles qui ont la Matrice en fluxion.

Flux de ventre de la femme grosse.

124. Le flux de ventre provoque souvent l'avortement aux femmes grosses, & principalement s'il est dysenterique.

125. Le flux dysenterique qui fait avorter une femme, & qui lui continuë

plus de quatre jours après son avortement, lui est ordinairement funeste.

Descente de Matrice.

126. On ne doit point faire promener ni tenir debout les femmes en travail, qui étoient sujettes avant leur grossesse, à une descente de Matrice, & il est plus seur de les accoucher étant couchées au lit, que situées dans une chaise.

127. La descente & la chûte de la Matrice peuvent bien arriver en tout temps à toutes sortes de femmes, & quelquefois même aux filles; mais il n'arrive jamais de renversement entier de cette partie qu'immédiatement après l'accouchement.

128. La plus frequente cause des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui vient des violens accouchemens.

129. Le renversement entier du fond de la Matrice, qui ne peut pas être réduit, s'il ne fait pas mourir la femme dès le premier jour que cet accident lui arrive, il lui est toûjours funeste dans la suite par une perte de sang continuelle.

130 La femme qui a une descente de Matrice, ne doit point comprimer son ventre avec un bandage, ni porter, ni lever aucun pesant fardeau, & doit s'assujettir à porter un pessaire lorsque la descente est inveterée.

131. Si le pessaire est bien fait, la femme qui le porte actuellement ne laisse pas de pouvoir bien concevoir, la semence étant reçûë dans la Matrice à travers le trou du pessaire.

Hydropisie de Matrice.

132. Les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la Matrice, ne sont jamais enveloppées d'aucune membrane, si la femme n'a point usé du coït.

Hydropisie du ventre.

133. L'hydropisie du ventre qui a précedé de long-temps la grossesse d'une femme, s'augmente encore souvent après qu'elle est accouchée.

134. L'hydropisie du ventre vient ordinairement aux femmes, par la privation ou entiere cessation, ou à tout le moins par une grande diminution de leurs menstruës.

De l'avortement.

135. Si avec de grandes douleurs de reins on voit sortir de la Matrice dans le temps de la grossesse quelques excrétions qui n'avoient pas coûtume de paroître, la femme est pour lors en grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont teintes de sang.

136. Il est impossible qu'une femme ayant avorté d'un des enfans qu'elle auroit conçûs, puisse conserver l'autre jusques à terme.

137. La femme qui avorte est en bien plus grand danger que la femme qui accouche à terme.

138. L'avortement est toujours funeste à l'enfant, ou dans le temps même de l'avortement, ou peu de tems ensuite.

139. Les avortemens sont presque toûjours accompagnez d'une grande perte de sang.

140. Les femmes nouvellement mariées sont sujettes aux avortemens, à cause de la violente émotion que les trop ardens & frequens coïts leur causent.

141. Il arrive dix fois plus d'avortemens dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse que dans tous les autres.

142. Il y a des femmes, qui, comme elles conçoivent facilement, aussi avortent-elles aisément sans aucune cause manifeste.

143. La trop grande abondance de sang noyant assez souvent en certaines femmes leur conception recente, les fait avorter.

144. Les violentes agitations de l'esprit causent souvent des avortemens aux femmes, comme font celles du corps, & principalement la subite peur & la colere.

145. L'écoulement d'eaux teintes de sang de la Matrice d'une femme grosse qui n'est pas à terme, est un signe avant-coureur ordinaire de l'avortement.

146. La femme qui avorte est souvent plus difficilement délivrée de l'arrierefaix, que celle qui accouche à terme.

147. Les femmes qui avortent ayant la petite verole, meurent presque toûjours peu de temps après.

148. Dans les avortemens au-dessous de quatre ou cinq mois, il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de réduire en une bonne figure les enfans qui se présentent mal; car en quelque posture que ces avortons soient, la nature les expulse assez facilement, à cause de leur petitesse.

149. Comme dans les avortemens qui se font dans les deux ou trois premiers mois de la grossesse, la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petitesse du *fœtus*, il arrive assez souvent, que l'arrierefaix dont le volume est beaucoup plus gros, est retenu au dedans durant quelque temps.

150. La grosseur des *fœtus* avortons morts, ne correspond pas toûjours au temps de la grossesse; car ils n'ont ordinairement, quand ils sont expulsez de la Matrice, que la grosseur qu'ils avoient lorsque leur principe de vie a été détruit.

151. Les femmes qui sont sujettes à de frequens avortemens, doivent avant que de se mettre en état de concevoir, être cinq ou six mois sans coucher avec leur mari; & s'abstenir entierement du coït, & se tenir en repos dès qu'elles se connoîtront être grosses.

152. Les arrierefaix schyrreux sont souvent cause de l'avortement quand l'enfant devient un peu grand; parce que ces sortes d'arrierefaix ne peuvent pas fournir une suffisante ni convenable nourriture à l'enfant.

153. Les enfans avortons qui sont expulsez vivans, n'ont pas ordinairement de voix durant la fin du troisiéme mois, leur poulmon n'ayant pas en-

core la force de pouſſer l'air avec aſſez d'impetuoſité pour former aucun cry.

154. L'avortement que les femmes ſe procurent volontairement, les met en plus grand peril de la vie, que celui qui leur arrive de ſoi-même ſans l'exciter.

155. Il y a des femmes groſſes ſi délicates & ſi foibles, qu'elles avortent pour le moindre faux pas qu'elles faſſent, ou ſeulement pour lever trop les bras.

156. On voit beaucoup de femmes avoir des avortemens dans les premiers mois de leur groſſeſſe, par le ſeul effet de leur temperament trop ſanguin.

157. Les avortemens ſont toûjours d'autant plus dangereux que la cauſe qui les procure eſt violente, ſoit qu'ils ſoient cauſez par mauvais remedes pris interieurement, ou qu'ils viennent de quelque bleſſure exterieure.

Signe de l'enfant mort en la Matrice.

158. Les mamelles & le ventre de la femme groſſe dont l'enfant eſt mort, diminuent au lieu d'augmenter de jour en jour.

159. Les excrétions fétides & cadavereuſes de la Matrice, ne ſont pas toûjours un ſigne certain de la mort de l'enfant qui y eſt contenu; car ces excrétions peuvent être telles par la ſeule corruption de quelque caillot de ſang qui y aura ſejourné trop long-temps.

160. La tête de l'enfant mort & corrompu, étant devenuë molaſſe, & n'ayant plus de fermeté, ne peut pas ſi bien faire le paſſage des épaules dans le temps de l'accouchement, que quand l'enfant eſt vivant.

161. L'enfant mort en la Matrice, rend preſque toûjours l'accouchement long & fâcheux.

162. Les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre continuë, meurent ordinairement peu de jours après leur accouchement.

163. L'enfant mort en la Matrice, acquert une corruption plus grande & plus fétide en deux ou trois jours après l'écoulement de ſes eaux, qu'il ne fait en un mois, quand ſes eaux n'en ſont pas écoulées.

164. Quand la tête d'un enfant reſte long-temps engagée au paſſage, ſans que la partie qui s'y preſente ſe tumefie, c'eſt ordinairement un ſigne qu'il eſt mort.

Maladie Venerienne de la femme groſſe.

165. Les femmes groſſes infectées de la maladie Venerienne, peuvent bien en être traitées durant les cinq ou ſix premiers mois de la groſſeſſe; mais il vaut mieux differer d'en traiter les autres, juſques à ce qu'elles ſoient accouchées.

166. Les ulceres veneriens qui ne ſont qu'aux lévres externes de la vulve, peuvent bien être gueries par la ſalivation; mais ceux qui ſont au propre corps de la Matrice, ou à ſon orifice interne, ſont toûjours incurables.

167. Les

167. Les enfans qui naissent infectez de la maladie vénérienne que leur mere leur avoit communiquée, périssent presque tous peu de temps après qu'ils sont nez.

Situations differentes de l'enfant.

168. La situation naturelle de l'enfant au ventre de la mere tant aux garçons qu'aux filles, c'est d'avoir la tête en haut regardant en devant, & les pieds en bas, dans les sept ou huit premiers mois de la grossesse; & tout au contraire la tête en bas regardant le derriere de la mere, & les pieds en haut, dans les derniers mois.

169. L'enfant tourne ordinairement sa tête en bas vers le neuviéme mois de la grossesse, & quelquefois même dès le huitiéme mois.

170. Lorsque l'enfant se tourne vers le dernier mois de sa grossesse, il excite souvent par ce mouvement extraordinaire de fausses douleurs, qui étant quelquefois suivies des vrayes, déterminent ainsi le travail prématurément.

171. La posture naturelle de l'enfant dans le temps de l'accouchement est de présenter la tête, ayant la face en dessous; toutes les autres postures sont mauvaises & contre nature, entre lesquelles celle des pieds est la moins mauvaise, celle du bras & de l'épaule sont les plus fâcheuses, celle du cul tient le milieu, aussi-bien que celles des pieds & des mains ensemble.

Des eaux de l'enfant.

172. Les eaux de l'enfant qui est au ventre de sa mere ne viennent point de son urine; car il ne la rend point par la verge, ni par l'ouraque, ni aucun autre excrément du ventre, durant tout le temps qu'il est en une disposition naturelle dans la Matrice.

Du Meconium.

173. L'enfant ne rend jamais le *Meconium* dans le ventre de sa mere, si ce n'est par extrême foiblesse, ou par trop grande compression de son ventre, quand il est en une mauvaise situation.

Ecoulement des eaux de l'enfant.

174. Une partie des eaux de l'enfant peut bien quelquefois s'écouler sans que la femme soit en travail; mais non pas toutes.

Membranes de l'enfant.

175. Les membranes de l'enfant ne sont que deux, sçavoir le *corion* & l'*amnios* lesquelles sont tellement jointes & contiguës, qu'elles ne composent qu'une même enveloppe qui contient les eaux de l'enfant qui sont toutes d'une même nature.

176. Les enfans jumeaux ont toûjours chacun leurs membranes & leurs eaux particulieres, & ne sont jamais dans une même enveloppe, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérans l'un à l'autre, ce qui est très-rare & monstrueux.

177. Les membranes de l'enfant qui sont trop fortes, ou trop foibles, regardent l'accouchement; les fortes tardant trop à se rompre, empêchent l'enfant de s'avancer au passage, & les foibles se rompant prématurément, font que les eaux s'écoulant devant que la Matrice soit suffisamment dilatée, l'enfant y demeure à sec.

De l'Accouchement.

178. Les femmes au-dessus de quinze ans accouchent d'autant plus facilement qu'elles sont jeunes.

179. Lorsque les eaux que vuide une femme en travail, qui d'abord avoient été simples & maigres, commencent à devenir glaireuses, elles accelerent pours lors l'accouchement.

180. Les os *pubis* ni ceux des hanches ne se separent point dans le temps de l'accouchement; il n'y a que le *coccix* dont l'articulation est mobile, qui se recule un peu en arriere.

181. La saignée du bras faite à la femme qui a un laborieux travail, lui est très-utile pour la faire accoucher plus promptement & plus heureusement, & pour la préserver de trop grande perte de sang ou de convulsion.

Accouchemens laborieux.

182. Les femmes dont les enfans ont la tête grosse & les épaules larges, souffrent plus que les autres en leur travail, & principalement celles qui accouchent pour la premiere fois.

183. L'écoulement prématuré des eaux de l'enfant, sa grosseur excessive, l'embarras de son cordon autour de son col, ou autour de quelque autre partie, & la situation de sa face en dessus prolongent toûjours beaucoup l'accouchement, & le rendent laborieux.

184. Dans les difficiles & laborieux accouchemens la nature travaille, mais dans les accouchemens contre nature où un gros enfant est en mauvaise situation, tous les efforts de la nature sont inutiles.

185. Dans tous les accouchemens contre nature qui procedent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, il faut attendre pour le tirer de la Matrice, que son orifice interne soit passablement ouvert, & assez préparé & amolli, pour y pouvoir introduire la main sans trop de violence.

186. Dans la plûpart des plus mauvaises postures auſquelles l'enfant se presente, il vaut souvent mieux le tirer par les pieds, que d'essayer à le reduire en la posture naturelle; c'est pourquoi cet accouchement doit servir de regle à bien pratiquer les autres.

187. Lorsqu'il est impossible de sauver la mere & l'enfant dans le temps de

l'accouchement, la vie de la mere doit toûjours être préferable à celle de l'enfant.

188. Quand on veut retourner un enfant dans la Matrice, pour le tirer enſuite par les pieds, il faut que le Chirurgien gliſſe ſa main au dedans des membranes de l'enfant, afin que par leur interpoſition la Matrice ne ſoit pas ſi facilement offenſée dans le temps de l'operation.

189. La petiteſſe des femmes groſſes contribuë ſouvent à faire venir leurs enfans en mauvaiſe poſture, à cauſe qu'ils n'ont pas une entiere liberté de ſe bien tourner en la Matrice.

190. Les femmes dont les enfans ſont extraordinairement gros, ont des douleurs plus lentes dans le commencement de leur travail, à cauſe que ces ſortes d'enfans trop gros ont de la peine à deſcendre & à être pouſſez dans le paſſage.

191. Le premier accouchement des femmes eſt preſque toûjours beaucoup plus laborieux que ceux qui ſuivent.

192. Les femmes contrefaites & les boiteuſes accouchent bien plus difficilement que les autres, & principalement les boſſuës, à cauſe de la foibleſſe & de la mauvaiſe diſpoſition de leur poitrine, qui les met en grand danger de mourir par la fluxion qui s'y fait enſuite de leur accouchement.

193. Lorſqu'il eſt neceſſaire de retourner un enfant en la Matrice pour en faire extraction, le Chirurgien doit, autant qu'il peut, en travaillant ſe mettre dans une ſituation commode, afin de conſerver ſes forces qui lui ſont très-néceſſaires pour bien conduire ſon operation.

Vomiſſement de la femme groſſe.

194. Les exceſſifs & violens vomiſſemens des femmes, les mettent d'autant plus en danger d'avorter que le terme de leur groſſeſſe eſt avancé.

Vomiſſement de la femme en travail.

195. Le vomiſſement qui ſurvient à la femme qui eſt en travail lui eſt toûjours ſalutaire quand il eſt moderé.

Gouvernement de la femme en travail.

196. Si la femme qui commence d'être en travail n'a pas eu depuis quelques jours la liberté du ventre, on doit pour lors lui donner un clyſtere, pour la lui procurer en rendant par ce moyen la voye de l'enfant plus libre.

197. Si la femme qui eſt en travail de ſon premier enfant eſt d'une habitude replete, il eſt très-ſalutaire de la ſaigner du bras, dans le temps que ſon pouls commencera d'être fort élevé par l'agitation du travail.

198. La reſpiration libre contribuë beaucoup, en augmentant la force de l'impulſion des douleurs, à faciliter l'accouchement.

199. A quelque temps de la groſſeſſe que puiſſe être une femme, lorſque l'on ſent les eaux ſe former, c'eſt-à-dire, ſe préſenter & être pouſſées au-devant de la tête de l'enfant dans le temps de la douleur, c'eſt un ſigne certain que la femme eſt en travail.

200. Il ne faut jamais rompre les membranes de l'enfant dans le temps du travail d'une femme, que la Matrice ne ſoit ſuffiſamment dilatée pour pouvoir eſperer un prompt accouchement, à moins qu'il n'y ait quelque preſſant accident qui y oblige, comme celui d'une perte de ſang ou de quelque convulſion.

201. Il ne faut pas réïterer trop ſouvent les onctions de beurre dans le temps du travail d'une femme; parce qu'ainſi faiſant, on conſume les humiditez glaireuſes de la Matrice, qui y font une onction naturelle, qui eſt ſouvent bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

202. La femme qui eſt en travail ne doit uſer d'aucun aliment ni de boiſſon qui la puiſſe trop échauffer.

Du cordon de l'umbilic de l'enfant.

203. Le cordon de l'umbilic au *fœtus* humain n'eſt compoſé que de trois vaiſſeaux, qui ſont une ſeule-veine & deux artéres, qui ſont tous trois contenus dans une enveloppe commune.

204. Tout le cordon de l'umbilic de l'enfant eſt inſenſible, parce qu'il n'a point de nerf qui s'y diſtribuë.

205. L'enfant ne tire aucune nourriture, par la bouche durant qu'il eſt au ventre de la mere, n'étant pour lors vivifié que du ſeul ſang qu'il reçoit par la veine umbilicale.

206. Les cordons qui ſont froncez, quelque gros qu'ils ſoient, ſont bien plus ſujets à ſe rompre en les tirant pour délivrer la femme de ſon arriere-faix, que les autres.

207. Il y a des enfans qui ont le cordon de l'umbilic ſi gros, que bien qu'on y faſſe une ligature fort ſerrée, néanmoins venant après à diminuer de groſſeur en ſe flétriſſant, la ligature en eſt renduë plus lâche; ce qui fait que le ſang ne laiſſe pas de s'en écouler enſuite, ſi on n'y prend bien garde.

208. On voit quelquefois des enfans naître avec le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud, qui s'y eſt fait par la grande longueur de ce cordon, dont il s'eſt fait un cercle dans lequel l'enfant a paſſé en ſe remuant au ventre de ſa mere.

Accouchement de la femme qui eſt groſſe de pluſieurs enfans.

209. La Matrice s'étant une fois ouverte pour mettre dehors un des enfans jumeaux, ne ſe referme jamais, que le ſecond n'en ait été expulſé ou tiré.

210. Celui des enfans jumeaux qui ſort, ou eſt tiré le premier de la Matrice, doit toujours être reputé pour l'aîné, nonobſtant l'opinion qu'on

pourroit avoir touchant la superfétation,

211. Après qu'on a tiré un enfant de la Matrice, s'il y en reste encore quelque autre, il faut toujours l'en tirer devant que de délivrer la femme de l'arrierefaix du premier sorti.

212. L'un des enfans jumeaux peut être vivant au ventre de la mere, quoique l'autre y soit mort depuis un mois ou deux.

213. Aussi-tôt que la femme est accouchée du premier des enfans jumeaux, il faut toûjours rompre les membranes des eaux du second, afin d'en accelerer la sortie durant que la Matrice est ouverte par la sortie du premier.

214. Lorsque la femme est grosse de plusieurs enfans, il ne faut pas la délivrer de l'arrierefaix qu'après la sortie du dernier enfant; parce qu'autrement on lui causeroit une grande perte de sang en détachant ainsi l'arrierefaix prématurément.

215. En délivrant une femme de l'arrierefaix des enfans jumeaux dont elle est accouchée, soit qu'il soit unique, ou qu'il y en ait plusieurs, il faut toûjours tâcher en tirant les differens cordons, de faire préceder l'extraction de l'arrierefaix du premier enfant sorti.

216. Il faut toûjours porter la main sur le ventre d'une femme incontinent après l'avoir accouchée d'un enfant, pour reconnoître s'il n'y en a pas encore un second, & principalement si on voit que l'enfant qui est sorti n'est que de médiocre grosseur, comme tous les jumeaux sont ordinairement.

De l'arrierefaix.

217. Les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme schyrreux, sont bien plus difficilement tirez de la Matrice que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur.

218. On voit ordinairement en l'arrierefaix des marques de la mauvaise disposition du corps de la femme, soit en sa couleur, soit en sa substance.

219. Ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix qui le retient quelquefois au dedans de la Matrice, que c'est la seule contraction de l'orifice interne qui n'est pas assez dilaté pour l'en laisser sorti.

Extrait de l'arrierefaix resté en la Matrice.

220. Il vaut mieux préferer l'extraction de l'arrierefaix par l'operation de la main, autant qu'il est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion par des remedes purgatifs & diuretiques.

221. Lorsque l'arrierefaix est resté dans la Matrice après l'avortement d'un enfant, si elle n'est assez ouverte pour en faire facilement l'extraction, le danger est moins grand d'en commettre l'expulsion à la nature, que de faire trop de violence pour le tirer.

Sortie du cordon de l'umbilic.

222. La sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le fait souvent mourir en très-peu de tems au ventre de la mere, comme fait aussi la forte compression de ce même cordon qui se présente avec la tête au passage.

223. En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorti, on connoît si l'enfant qui est encore dans la Matrice est vivant, par le battement des arteres que l'on y sent; ou mort, par l'entiere privation de ce même battement.

224. Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, sont sujettes à la sortie de ce même cordon devant l'enfant, lorsque les eaux viennent à s'écouler subitement par la rupture de leurs membranes.

Enfant hydropique.

225. L'enfant qui est hydropique du ventre ou de la tête, s'il ne meurt pas dès le ventre de sa mere, comme il arrive le plus souvent, il meurt toûjours très-peu de temps après être né, aussi-bien que celui qui est monstrueux ayant deux têtes ou deux corps.

226. Si l'enfant au temps de l'accouchement ayant la tête entierement hors du passage, est fortement arrêté au droit des épaules qui ne sont point trop larges, il est ordinairement hydropique du ventre, ou monstrueux par l'adherence de son corps à celui d'un autre enfant.

227. L'enfant qui est hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que l'enfant monstrueux; car il suffit de faire une simple ponction aux parties qui sont hydropiques, pour en évacuer toutes les eaux qui en faisoient l'excessive grosseur.

Convulsion de la femme grosse ou accouchée.

228. La convulsion met la femme grosse & son enfant en danger de la vie, qui est toûjours d'autant plus grand, que la femme ne revient pas à connoissance dans l'intervale des accès de la convulsion.

229. Les femmes qui sont en travail de leur premier enfant sont beaucoup plus sujettes à la convulsion, que les autres qui ont déja eu d'autres enfans.

230. La femme grosse qui est surprise de convulsion est bien plus en danger de la vie que celle qui est accouchée, à qui le même accident arrive.

231. La convulsion qui arrive à une femme grosse ou accouchée d'un enfant mort & corrompu, la met en bien plus grand danger de la vie, que celle dont l'enfant est vivant, qui est surprise du même accident.

232. L'émetique est pernicieux aux femmes grosses ou nouvellement accouchées qui sont surprises de convulsion; & la saignée est pour lors le meilleur remede que l'on puisse faire aux unes & aux autres, si la convulsion n'a pas été causée par une grande perte de sang.

Convulsion de l'enfant.

233. Les femmes qui font des enfans qui ont la tête trop grosse, les voyent ordinairement mourir de convulsion à la sortie de leurs dents.

Enfans qui présentent les pieds.

234. Lorsque l'enfant ne présente qu'un pied, il faut bien considerer si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se présente, car ces reflexions feront facilement connoître de quel côté est l'autre pied, afin de l'aller chercher avant que de tirer l'enfant.

235. Lorsqu'on voit deux pieds d'enfans l'un droit & l'autre gauche se presenter, il faut bien prendre garde avant de les tirer, s'ils sont tous deux d'un même enfant, & non de differens jumeaux.

236. En tirant de la Matrice un enfant par les pieds, il faut toûjours prendre garde avant que d'en tirer la tête, que la face soit tout-à-fait en dessous.

Enfant dont la tête est trop grosse.

7. Les enfans qui restent la tête engagée au passage dans le premier accouchement des femmes, sont presque toujours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles ont ordinairement la tête plus grosse & les épaules plus larges.

238. Les femmes dont les maris ont la tête grosse & les épaules fort larges, engendrent ordinairement de gros enfans qui leur ressemblent en cela.

239. Dans le premier accouchement des femmes, si la tête de leur enfant est très grosse, elle reste quelquefois engagée dans le passage après y avoir été poussée, principalement aux femmes avancées en âge; mais cet accident n'arrive point dans tous les autres accouchemens, lorsque le premier enfant est venu à terme, & qu'il a été d'une juste proportion.

Tête de l'enfant restée en la Matrice.

240. Lorsque la tête d'un enfant est restée seule dans la Matrice, qui n'est plus assez ouverte pour lui donner passage, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, que d'en tenter l'extraction avec trop de violence.

Enfans se presentans en mauvaise posture.

241. Lorsque quelque partie de l'enfant se presente dans le temps de l'accouchement avec sa tête, c'est ordinairement une de ses mains; ou toutes les deux plûtôt qu'aucune autre.

242. Lorsqu'un enfant se presente en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, il ne faut jamais le tirer par le bras; car l'accouche-

ment est toûjours rendu d'autant plus difficile que le bras qui se presente sort plus avant.

243. Tous les enfans qui se présentent le cul devant dans le temps de l'accouchement rendent toûjours le *Meconium* dans le ventre de leur mere, à cause de la grande compression que leur ventre reçoit en cette mauvaise situation.

Operation Cesarienne.

244. Comme l'Operation Cesarienne cause toûjours très certainement la mort à la femme, on ne la doit jamais entreprendre durant qu'elle est encore en vie.

245. Comme l'enfant, outre la vie commune dont il joüit avec sa mere, a encore en soi un principe de vie qui lui est particulier, l'on trouve quelquefois des enfans vivans au ventre de leur mere morte, si l'on en fait ouverture aussi-tôt qu'elle est expirée.

Des instrumens pour l'extraction de l'enfant mort.

246. Il ne faut jamais se servir d'instrumens pour faire extraction d'un enfant mort, lorsque les mains seules peuvent suffire.

247. Les crochets dont on se peut servir pour faire extraction de l'enfant mort en la Matrice, ne doivent avoir aucune asperité ou inégalité dans toute leur longueur, afin que les parties de la femme n'en soient point blessées.

248. Devant que de se résoudre à tirer un enfant du ventre de la mere avec les instrumens, il faut bien prendre garde à ne pas traiter un enfant vivant comme s'il étoit mort.

Gouvernement de la Femme accouchée.

249. C'est une très-mauvaise coûtume que celle d'empêcher durant quelque temps les femmes de dormir après qu'elles sont accouchées; car il n'y a rien qui puisse mieux rétablir les forces abbatuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel.

250. Il ne faut jamais faire aucune lotion astringente aux parties naturelles de la femme durant les quinze premiers jours après son accouchement.

251. Le bandage du ventre des femmes accouchées ne doit être que simplement contentif durant tout le temps qu'il s'écoule quelque vuidange de la Matrice.

Tranchées qui suivent l'accouchement.

252. Les femmes accouchées ne sont pas ordinairement tant travaillées de douloureuses tranchées après leur premier accouchement, que dans les suivans.

253. La cause la plus ordinaire des tranchées que les femmes souffrent après leur

leur accouchement, vient des caillots de sang formez & retenus en la Matrice, le sang ne sortant pas en liqueur hors de cette partie aussi-tôt qu'il s'est écoulé de ses vaisseaux.

Des vuidanges de la couche.

254. Le sang qui sort de la Matrice immédiatement après l'accouchement est beau & vermeil, & se caille promptement, si la femme est saine, ne differant en rien de celui qui demeure au reste du corps.

255. C'est une erreur de croire que le lait des mamelles s'évacuë veritablement par la Matrice d'une femme accouchée, n'y ayant aucun conduit de communication entre ces parties qui le puisse permettre.

256. L'évacuation des vuidanges de la couche est d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme est accouchée ou avortée est gros, soit que ce soit un garçon, soit que ce soit une fille.

257. La femme qui use du coït trop tôt après l'accouchement, a coûtume de prolonger le temps de l'évacuation des vuidanges de sa couche, en entretenant, par la commotion que cette action cause, la Matrice en fluxion.

258. La totale & subite suppression des vuidanges dans les premiers jours après l'accouchement met la femme en grand danger de la vie, si on n'y remedie au plûtôt; car ces humeurs supprimées restent dans les vaisseaux de la Matrice, ne manquent pas de causer inflammation en cette partie, & beaucoup d'autres pernicieux accidens.

259. La suppression des vuidanges qui doivent être évacuées de la Matrice après l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

260. Dans la suppression des vuidanges de la couche qui est accompagnée d'une inflammation de la Matrice, la saignée du bras est préferable à celle du pied.

261. Le chagrin n'est jamais plus pernicieux aux femmes que dans le temps de leurs couches, auquel temps il leur cause une dangereuse suppression de leurs vuidanges.

Inflammation de Matrice.

262. L'inflammation de la Matrice met la femme en grand danger de la vie, mais principalement quand elle arrive dans les premiers jours après un fâcheux accouchement.

263. Tous les remedes purgatifs sont pernicieux à la femme qui a une inflammation de Matrice.

264. Le hoquet, le vomissement, la convulsion, le délire & l'extrême tension du ventre en une femme accouchée qui a une inflammation de Matrice, sont tous signes avant-coureurs de sa mort prochaine.

265. Quand la Matriée souffre inflammation, son orifice est pour lors si dur & resserré, qu'il ne peut pas permettre l'expulsion ni l'extraction des corps étranges qui sont retenus en cette partie.

Schyrre de la Matrice.

266. Le schyrre de la Matrice est une maladie très-rebelle, qui est très-souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles; à cause que les humeurs superfluës ne peuvent pas avoir leur évacuation ordinaire assez libre par cette partie où il y a une grande obstruction.
267. Tous les forts purgatifs sont pernicieux au schyrre de la Matrice.
268. Le scyrrhe de la Matrice dégénere souvent en un cancer incurable.
269. Le schyrre de la Matrice rend toûjours la femme sterile & valetudinaire durant tout le temps qu'il subsiste.
270. Les tumeurs douloureuses qui arrivent quelquefois aux femmes après leur accouchement vers l'un des côtez de la Matrice proche l'aîne, sont toûjours de très-longue guérison; & si elles viennent à abscéder, elles mettent la femme en danger de la vie.

Cancer de la Matrice.

271. Les ulceres qui viennent de cause interne au propre corps de la Matrice ou à son orifice interieur, se convertissent toûjours dans la suite en un cancer incurable.
272. Le cancer de la Matrice fait toûjours mourir miserablement les femmes qui en sont affligées, après leur avoir fait traîner une vie languissante & pleine de continuelles douleurs durant des années entieres.
273. Comme les femmes depuis l'âge de quarante ans, jusques à celui de quarante-huit ans ou environ, commencent à n'être plus reglées dans l'évacuation de leurs menstruës comme auparavant, elles sont pour lors bien plus sujettes aux ulceres carcinomateux de la Matrice, qu'en tout autre âge de leur vie.
274. Il n'arrive presque jamais aux femmes qui ont passé soixante ans, de perte de sang après l'entiere privation de leurs menstruës durant un long-temps, que ces pertes ne procedent, ou ne soient suivies de quelque ulcere carcinomateux, qui les fait toûjours mourir dans la suite.
275. On voit très-rarement le *cancer* arriver à la Matrice des filles qui n'ont jamais usé du coït.

Fleurs blanches.

276. Il ne faut pas se servir d'aucun remede astringent pour la curation des fleurs blanches, avant que la plenitude du corps ait été suffisamment évacuée par saignées, purgations & autres remedes convenables.
277. On voit quelquefois de petites filles de sept ou huit ans infectées de gonorrhées veneriennes, qu'on croit abusivement être simples fleurs blanches.

Suffocation de Matrice.

278. La suffocation de Matrice vient bien plus souvent des menstruës ou des vuidanges retenuës & corrompuës, que de la superfluité de la semence.

279. Toutes les odeurs suaves sont pernicieuses aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de Matrice, & principalement à celles qui sont nouvellement accouchées.

Tumeurs & apostêmes des mamelles.

280. Le remedes astringents dont les femmes accouchées se servent ordinairement pour la décoration de leur sein, quand elles ne veulent pas être nourrices, y causent souvent dans la suite des tumeurs douloureuses & des apostêmes, en empêchant la libre transpiration des humeurs.

281. Il ne faut pas laisser trop séjourner la matiere des apostêmes des mamelles après sa parfaite maturité, de crainte que cette matiere y croupissant trop long-temps, ne corrode la propre substance des glandes & des reservoirs du lait.

282. Les tumeurs schyrreuses des mamelles qui sont fort adhérentes aux côtes, deviennent ordinairement carcinomateuses dans la suite,

283. La fiévre de lait qui arrive aux femmes accouchées vers le troisiéme jour, est très-ardente; mais elle est semblable à un feu de paille, qui s'éteint presque aussi-tôt qu'il est allumé.

Fistule du col de la vessie.

284. S'il arrive quelque mortification aux parties de la femme après un violent accouchement, il y a grand danger que le col de la vessie n'en soit interessé, & qu'il ne s'y fasse ensuite une fistule.

285. L'issue volontaire de l'urine causée par une fistule qui s'est faite au col de la vessie après le violent accouchement d'une femme, est ordinairement incurable si elle dure plus de trois mois.

TABLE

des principales Matieres contenuës dans les Aphorismes.

A

Accouchemens, *Voyez l'Aphorisme*, 178
Accouchemens laborieux, *Aphor.* 182
Accouchement de la femme grosse de plusieurs enfans, 209
Apostêmes & tumeurs des mamelles, 281
Arrierefaix, 217
Avortement, 135

C

Cancer de la Matrice, *Aphor.* 271
Conception de l'enfant, 74
Convulsion de la femme grosse ou accouchée, 228
Convulsion des enfans, 233
Cordon de l'umbilic de l'enfant, 203
Cordon de l'umbilic sorti, 222

D

Descente de Matrice, *Aphor.* 126
Dispositions differentes de la Matrice, 16

E

Eaux de l'enfant, *Aphor.* 172
Ecoulement des eaux de l'enfant, 174
Enfant né à sept mois, 89
Enfant né à huit mois, 90
Enfant qui presente les pieds, 234
Enfant dont la tête est trop grosse, 237
Enfant dont la tête est restée en la Matrice, 240.
Enfant qui se presente en mauvaise posture, 242
Extraction de l'arrierefaix resté en la Matrice, 220

F

Fistule du col de la vessie, *Aphor.* 285
Fleurs blanches, 276
Flux de ventre de la femme grosse, 124

G

Gouvernement de la femme en travail. 197
Gouvernement de la femme accouchée, 249.

H

Hydropisie de Matrice, *Aphor.* 132
Hydropisie du ventre, 135
Hydropisie de l'enfant, 225

I

Inflammation de Matrice, *Aphor.* 262
Instrument à faire extraction de l'enfant mort, 246

M

Maladies des femmes, *Aphor.* 1.
Maladie venerienne de la femme grosse, 165
Meconium de l'enfant, 173
Membranes de l'enfant, 175
Menstruës, 26
Mole & faux germe, 103

O

Operation Cesarienne, *Aphor.* 244

P

Perte de sang dans le temps de la grosseſſe, 45
Perte de sang après l'accouchement, 58
Proportions differentes de l'enfant, 79

R

Regime des femmes grosses, *Aphor.* 113

S

Schyrre de la Matrice, *Aphor.* 266
Semences de l'homme & de la femme, 80
Sexe de l'enfant, sa cause, 91
Signes qu'une femme est grosse de plusieurs enfans, 96
Signes qui distinguent la fausse grosseſſe de la vraye, 98
Signes de l'enfant mort en la Matrice, 158
Situations differentes de l'enfant, 168
Sterilité des femmes, 62
Suffocation de Matrice, 279
Superfetation, 101

T

Temps differens de la grosseſſe, *Aphor.* 83
Tranchées qui suivent l'accouchement, 252

V

Vomissement de la femme grosse, *Aphor.* 194
Vomissement de la femme en travail, 195
Vuidanges de la couche, 254

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
contenuës en tout ce Livre.

A

ABus de la plûpart des Anatomiſtes, qui croyent ſans raiſon que la ſubſtance de la Matrice devient d'autant plus épaiſſe qu'elle ſe dilate dans le temps de la groſſeſſe, 19. 361

Abus de ceux qui croyent qu'il ſe rencontre au milieu du col de la Matrice une membrane, qu'ils appellent *hymen*. 38

Abus de quelques Auteurs, qui diſent qu'une femme peut concevoir après la mort de ſon mari, 63

Abus d'*Ariſtote*, qui veut que la femme n'ait pas de ſemence, 64. 77

Abus de la plûpart des Auteurs, & de toutes les Sagefemmes, qui veulent que la femme groſſe faſſe plus d'exercice qu'à l'ordinaire, vers les derniers mois de ſa groſſeſſe, 122 197

Abus de ceux qui croyent que pour une ſaignée d'élection, il faut toûjours attendre que la femme ſoit groſſe à demi terme, 126. 133

Abus des Sagefemmes, qui font avaler à la femme groſſe qui s'eſt bleſſée, de la ſoye rouge cramoiſy, ou de la graine d'écarlate, 195

Abus notable d'*Hypocrate*, & de tous les Auteurs, qui croyent que l'enfant de huit mois ne peut pas vivre, comme celui de ſept mois, 203. 204

Abus de ceux qui veulent que les os *pubis* ſe ſéparent dans le temps de l'accouchement, pour laiſſer ſortir l'enfant, 207

Abus de ceux qui veulent que l'enfant urine par l'*ouraque*, dans le temps qu'il eſt dans la Matrice, 218

Abus de *Fernel* qui dit que les enfans mâles ont la face tournée en deſſous, lorſqu'ils naiſſent, & que les femelles l'ont en deſſus, 234

Abus inſigne d'un nouvel Auteur, qui veut faire croire que quand l'enfant a vuidé ſon *meconium*, durant qu'il eſt dans la Matrice, c'eſt un ſigne certain & indubitable de ſa mort, 278

Abus des Gardes qui bandent extrêmement fort le ventre de l'accouchée, pour en retenir mieux la Matrice, & en exprimer les vuidanges, 376

Abus des Gardes qui donnent trop à manger aux femmes accouchées, dans la croyance qu'elles ont qu'il faut remplir leur ventre, qui eſt tout vuide après l'accouchement, 379

Abus inſigne de *Rouſſet*, qui veut que le peſſaire dont on ſe ſert pour la deſcente de Matrice, s'introduiſe dans la propre cavité du fond de la

Matrice, & non pas dans le *vagina*, 396
Abus de ceux qui croyent que le lait des mamelles s'évacuë par la Matrice aux femmes nouvellement accouchées, 412
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que la maladie des mamelles, vulgairement dite *le poil*, vient de quelque poil avalé par la femme en buvant, 437
Abus d'*Ariſtote*, qui dit que l'enfant vient ſouvent chargé des alimens que la femme a mangez, & plein d'une moiſiſſure morveuſe, ſi la femme uſe du coït au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, 468
Abus de certaines nations qui plongent tout-à-fait en l'eau froide l'enfant nouveau-né, croyant par-là le rendre plus fort, 469
Accidens qui précedent l'avortement, 192
Accidens qui ſurviennent aux vuidanges de la Matrice qui coulent en trop grande abondance, 416
Accidens qui ſurviennent à la ſuppreſſion des vuidanges, 416
Accidens qui ſe remarquent en la paſſion hyſterique, que l'on croit être cauſez par vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne ſont ordinairement excitez que par la ſympathie & communication des nerfs de la Matrice, avec ceux de la ſixiéme paire, 447
Accouchée, comment doit être traitée incontinent après l'accouchement naturel, 372
Accouchée; quel régime doit obſerver durant tout le temps de ſa couche, 378
Accouchement, ce que c'eſt, ſes differences, & ſes differens termes, 201. 202
Accouchement, comment eſt diſtingué de l'avortement, 187
Accouchement naturel, quatre conditions y ſont requiſes, 202. 243
Accouchemens laborieux, difficiles, & contre-nature, leurs cauſes, leurs differences, & le moyen d'y remedier, 259
Accouchement contre-nature eſt la plus difficile & laborieuſe, & la plus dangereuſe de toutes les operations de Chirurgie, 268. 271
Ame, ſçavoir ſi elle eſt actuellement, ou ſeulement en puiſſance dans la ſemence, 84
Ame, en quel temps eſt introduite au corps de l'enfant, & d'où elle procede, 83. 84
Amnios eſt une des membranes de l'enfant, ſa deſcription, 217
Aphoriſmes touchant la groſſeſſe, l'accouchement, & les maladies des femmes, 531
Apoſtêmes des mamelles, on n'y doit pas laiſſer ſéjourner trop long-tems la matiere après ſa parfaite maturité, de peur que les propres reſervoirs du lait n'en ſoient corrodez, 442
Apoſtêmes des mamelles, comment doivent être ouverts, 441
Apoſtêmes des mamelles requerent pour leur gueriſon qu'on en faſſe évader entierement le lait, 442
Apoſtême qui ſuit l'inflammation de la Matrice ſe convertit ſouvent en *cancer* incurable, 422
Appetits étranges des femmes groſſes leur cauſent ordinairement le flux de ventre, à cauſe des alimens de mauvais ſuc dont elles uſent, 150
Arrierefaix, délivre, ou *placenta*, ce que c'eſt, 224
Arrierefaix eſt tout-à-fait inutile à l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt entierement ſéparé de la Matrice, 362
Arrierefaix détaché de la Matrice cauſe toûjours de grandes pertes de

ſe toûjours de grandes pertes de ſang à la femme groſſe, qui la mettent en très-grand danger de la vie, ſi elle n'eſt très-promptement accouchée, 159. 331
Arrierefaix s'abbreuve facilement des mauvaiſes humeurs qui avoient coûtume de ſe décharger par la Matrice, 227
Arrierefaix ne doit être tiré de la Matrice devant que tous les enfans en ſoient dehors, quand il arrive que la femme en a pluſieurs, 247
Arrierefaix reſté dans la Matrice après que le cordon en eſt rompu, comment en doit être tiré, 251
Arrierefaix épais & ſchyrreux eſt difficilement tiré de la Matrice, 252
Arrierefaix eſt ſouvent retenu dans la Matrice, non pas tant par ſon adhérence, que par la contraction de l'orifice interne, 253
Arrierefaix reſté dans la Matrice fait continuer les douleurs de l'accouchement, juſques à ce qu'il en ſoit ſorti, 255
Arrierefaix de la femme qui avorte eſt plus difficilement expulſé, ou tiré de la Matrice, que celui de la femme qui accouche à terme, 256
Artéres portent ſeules aux teſticules le ſang dont la ſemence eſt engendrée, à quoi les veines ne contribuënt aucunement, 43
Avortement, ce que c'eſt, & ſes differentes cauſes, 186
Avortement cauſé par la ſeule odeur d'une chandelle mal éteinte, 118
Avortement cauſé par la vapeur du charbon, 118
Avortement cauſé à l'Imperatrice, pour avoir bû à la glace, 120. 187
Avortement, & l'effluxion des ſemences peuvent être cauſez par toutes choſes ſalées, acres, ameres, aperitives & diuretiques, parce qu'elles provoquent les menſtruës, 120
Avortement volontaire doit être en horreur à tous les Chrétiens, 191
Avortement cauſe ſouvent la mort aux femmes qui ſe le provoquent volontairement, 192
Avortement eſt plus dangereux que l'accouchement, 192
Avortement arrive plûtôt dans la premiere quarantaine de la groſſeſſe, que dans les autres temps, ſelon *Hyp.* 193
Avortement qui arrive à la femme qui a la fiévre continuë, la fait preſque toûjours mourir très-peu de temps après, 196

B

BAIN tout-à-fait contraire aux femmes groſſes, 126. 183
Baia ne convient point au commencement de la curation du ſchyrre de la Matrice, 425
Bains conviennent à quelques femmes incommodées de fleurs blanches, 461
Bandage du ventre de la nouvelle accouchée, doit être peu ſerré durant les premiers jours, 376
Berceau de l'enfant, comment doit être ſitué, pour empêcher qu'il ne devienne louche, 522
Boüillie de l'enfant nouveau-né, comment doit être faite, pour être de facile digeſtion, 475
Boüillie ne doit pas être donnée à l'enfant nouveau-né, qu'après un ou deux mois pour le plûtôt, 476
Boüillie, ſa mauvaiſe cuiſſon cauſe ſouvent des tranchées du ventre aux petits enfans, 493

C

CANCER de la Matrice, ſes cauſes, & ſes ſignes, 426

Cancer de la Matrice eſt incurable, 427

Cancer de la Matrice fait toûjours mourir la femme miſerablement, après lui avoir fait traîner une vie languiſſante durant un long-temps, 427

Cardiaques, quels ſont les veritables, 25. 5

Caruncules myrtiformes de la Matrice, ce que c'eſt, & comment peuvent être marque de la virginité, 31. 38

Cauſe pour laquelle les vieilles femmes accouchent plus difficilement de leur premier enfant, que les jeunes, 210. 260

Cauſes de l'accouchement contre nature, 260

Cauſes de la retention de l'arrierefaix dans la Matrice, 251

Cauſes de la difficulté de l'accouchement, 260

Cauſes de la ſuppreſſion des vuidanges, 416

Cauſes de la génération des moles en la Matrice, 110

Cauſe du *cançer* en la Matrice, 426

Cauſes de la ſuffocation de Matrice, 448

Cauſe originaire des fleurs blanches n'eſt pas toûjours en la Matrice, 459

Cauſe des accidens qui ſe marquent en la paſſion hyſterique ne doit pas toûjours être attribuée à la mauvaiſe diſpoſition de la Matrice, ni à la retention & corruption du ſang menſtruel & de la ſemence, 450

Chûte de Matrice extraordinaire arrivée à une femme dans le temps de ſon accouchement, 291

Chûte de Matrice qui cauſa la mort à une femme, une heure & demie après être accouchée, pour n'avoir pas été reduite, 392

Chûte de Matrice, *voyez* Deſcente de Matrice.

Chorion, eſt une des membranes de l'enfant, 216

Circulation du ſang, comment ſe fait au corps de l'enfant, durant le temps qu'il eſt au ventre de ſa mere, 230

Clytoris, cette partie eſt le ſiege du plaiſir & de l'appetit venerien aux femmes, 29

Clytoris eſt tellement gros & long en quelques femmes, qu'elles en peuvent abuſer avec d'autres femmes, 29

Coït, femmes qui en uſent ſont plus ſaines que celles qui n'en uſent pas, 25

Coït ne cauſe pas toûjours épanchement de ſang à la femme, la premiere fois qu'elle en uſe, 31

Coït, quel temps y eſt le plus propre pour la conception, 61

Coït, femmes qui en uſent journellement ſont ſujettes à ſe tromper au temps de leur groſſeſſe, 93

Coït, doit être défendu durant quelques jours à la femme qui a nouvellement conçû, afin d'empêcher l'écoulement des ſemences, 121

Coït doit être défendu durant les deux derniers mois de la groſſeſſe, 123

Coït eſt préjudiciabe aux perſonnes qui ont la poitrine foible & malade, 143

Coït, ſon trop fréquent uſage peut cauſer l'avortement, 190

Coït prolonge de beaucoup la durée de l'évacuation des vuidanges, aux femmes qui en uſent peu de jours après leur accouchement, 414

Coït, ſon uſage eſt contraire à la femme qui a la Matrice ſchyrreuſe, 425

Col de la Matrice, ſa deſcription, 35

Col de la Matrice eſt le ſiege des gonorrhées, 37
Col de la Matrice s'accommode toûjours à la figure de la verge de l'homme, 37
Col de la Matrice n'a aucune *hymen* en ſon milieu, 38
Col de la veſſie ſuppure quelquefois entiérement, après un fâcheux accouchement, ce qui cauſe enſuite à la femme une iſſuë involontaire de ſon urine, 402
Conception, ce que c'eſt, & les conditions qui y ſont requiſes, 62
Conception arrive quelquefois aux femmes ſans avoir jamais eu de menſtruës, 54
Conception ſe fait dans le même temps que la ſemence eſt reçûë & retenuë dans la Matrice, 63
Conception peut quelquefois ſe faire ſans aucune introduction du membre viril, 64
Conception ſe fait quelquefois en la femme ſans aucun ſentiment de volupté, 68
Conception recente eſt ſouvent noyée par l'abondance de ſang, 194
Conception eſt d'autant plus ſtable que la femme étoit éloignée du temps qu'elle devoit avoir ſes menſtruës, quand elle a conçû, 97
Conditions du Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, 268
Conditions requiſes en l'accouchement naturel, 202. 243
Conditions néceſſaires au choix d'une bonne nourrice, 524
Conditions d'un bon lait, 525
Contuſions & déchiremens des parties externes de la matrice, cauſez par l'accouchement & le moyen d'y remedier, 399
Contuſions & meurtriſſures de la tête, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né, leurs cauſes & le moyen d'y remedier, 484
Convulſion met la mere & l'enfant en très-grand danger de la vie, quand elle arrive dans le temps de l'accouchement, 335
Convulſion eſt le plus funeſte accident qui puiſſe arriver aux petits enfans, 504
Cordon de l'umbilic de l'enfant eſt compoſé ſeulement de trois vaiſſeaux, 227
Cordon de l'umbilic, quelle eſt ſa longueur & ſa groſſeur, 228
Cordon de l'umbilic ſortant devant l'enfant dans le temps de l'accouchement, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, 328
Cordon de l'umbilic entortillé autour de quelque partie du corps de l'enfant, cauſe quelquefois de grandes pertes de ſang, par le détachement qu'il fait de l'arrierefaix, qui eſt tiraillé dans le temps de l'accouchement, 159. 332
Cordon de l'umbilic de l'enfant nouvellement né, comment doit être lié & retranché, 464
Cordon de l'umbilic a été trouvé noüé d'un veritable nœud aux enfans de pluſieurs femmes accouchées par l'Auteur, 228
Cordon de l'umbilic qui eſt au dehors étant refroidi, & fortement comprimé par le corps ou par la tête de l'enfant qui reſte trop long-temps au paſſage, l'y peut faire périr promptement, 284
Cornes de la Matrice, ce que c'eſt, 41
Cotiledons, ce que c'eſt, 42. 226
Cotiledons ne ſe rencontrent pas en la Matrice de la femme, 42
Couronnement de la Matrice, ce que c'eſt, 243. 245
Curation de la maladie venerienne de la femme groſſe peut être entrepriſe durant ſa groſſeſſe, 181

Curation de la maladie venerienne des petits enfans, comment se doit faire, 518

D

DELIVRE, *voyez* Arrierefaix.
Dents, leur douleur cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 501
Descente, ou relaxation de Matrice, ses differences, ses causes & ses remedes, 172. 390
Descente de Matrice peut arriver à toutes sortes de femmes, & même aux filles, mais non point le renversement, qui ne peut jamais arriver qu'immédiatement après l'accouchement, 392
Difference des os du squelete d'une femme d'entre les os de celui d'un homme, 209
Difficulté d'uriner de la femme grosse, d'où elle procede, 138
Difficulté de respirer de la femme grosse, ses causes, 141
Difficultez de l'accouchement, d'où procedent, 260
Diuretiques doivent être évitez, quand il y a inflammation de Matrice, 422
Dormir moderé fortifie toutes les fonctions naturelles, 121
Douleurs de ventre & de reins ne sont pas toûjours signes que la femme grosse est en travail d'enfant, 96
Douleur du dos, des reins, des hanches & des aînes, qui arrivent aux femmes grosses, d'où elles sont causées, 134
Douleur des mamelles des femmes grosses, ses causes, 137
Douleurs de l'accouchement cessent ordinairement dans les grandes pertes de sang, 161
Douleurs véritables de l'accouchement comment sont distinguées de celles qui sont fausses, 211
Douleurs de l'accouchement sont communes aux femmes & aux autres animaux, 237
Douleurs de l'enfantement sont plus grandes aux femmes qu'aux autres animaux, à cause que l'homme entre tous a la tête plus grosse, à proportion de son corps, 237
Douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, comment on y doit remedier, 502
Douleur des dents cause souvent flux de ventre aux petits enfans, 503

E

EAux de l'enfant, leur origine, & leur nature, 212. leur usage, 220
Eaux de l'enfant ne procedent aucunement de son urine, 219
Eaux de l'enfant ne lui servent pas de nourriture dans le temps qu'il est dans la Matrice, comme quelques-uns croyent, 221
Eaux de l'enfant, leur trop grande abondance contribuë beaucoup à faire sortir le cordon de l'umbilic devant l'enfant, dans le temps de l'accouchement, 330
Eaux minerales sont très-propres pour les hydropisies de Matrice, 179
Eaux minerales sont très-convenables aux femmes qui sont sujettes à de fréquentes suffocations de Matrice, 453
Eaux minerales conviennent très bien aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches, 461
Enfant, quelles parties de son corps sont formées les premieres, 81
Enfant, en quel temps est tout-à-fait formé, 81
Enfant, en quel temps est animé, 83
Enfant mâle n'est pas plûtôt formé que la femelle, 18
Enfans jumeaux ne laissent pas de vi-

vre, quoiqu'ils ſoient de different ſexe, 105
Enfans jumeaux, comment peuvent être diſtinguez de ceux qui pourroient avoir été engendrez par ſuperfetation, 108
Enfans jumeaux, celui qui naît le premier doit avoir le droit d'aîneſſe, 247
Enfans qui naiſſent au huitiéme mois, vivent encore plûtôt que ceux qui naiſſent au ſeptiéme, 204
Enfant ſont d'autant plus robuſtes en naiſſant, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt le neuviéme mois, 204. 236
Enfans qui naiſſent à ſix mois, & tous ceux qui naiſſent au deſſous de ce terme, ne peuvent pas reſter longtemps en vie. 206
Enfant n'urine aucunement durant tout le temps qu'il eſt dans la Matrice, 219
Enfans, s'ils ſont pluſieurs, chacun d'eux eſt contenu en ſes membranes, & en ſes eaux ſéparément, 220. 226
Enfant change ordinairement ſa premiere ſituation vers le huitiéme mois de la groſſeſſe, 234
Enfans, s'ils ſont pluſieurs dans la Matrice, ſe nuiſent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, qu'il y en a preſque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaiſe ſituation dans le temps de l'accouchement, 236
Enfant mort en la Matrice, peut en être tiré autrement que le vivant, 271
Enfant mort en la Matrice, ſes ſignes, 274
Enfant mort peut quelquefois reſter en la Matrice durant des ſemaines entieres ſans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de ſes eaux, 276
Enfant qui ſe preſente en mauvaiſe poſture dans le temps de l'accouchement, par telle partie du corps que ce puiſſe être, depuis les épaules juſques aux pieds, doit être tiré par les pieds, 315
Enfant mort eſt quelquefois mishors de la Matrice devant celui qui eſt vivant, & quelquefois auſſi le contraire arrive, ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, 325
Enfant hydropique eſt bien plus facilement tiré de la Matrice que celui qui eſt monſtrueux en groſſeur, 341
Enfant nouveau-né, comment doit être traité, 464
Enfant nouveau-né, comment doit être nettoyé de ſes excrémens, & la maniere de le bien emmaillotter, 468
Enfant nouveau-né ne doit être couché dans le même lit de ſa nourrice, de peur qu'elle ne le ſuffoque en s'endormant deſſus, 476
Enfans, comment peuvent être préſervez de devenir louches, tortus, boſſus, ou boiteux, 522
Enflure variqueuſe des jambes & des cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe, 144
Enflure œdemateuſe des lévres de la partie honteuſe, ſes cauſes, 179
Enflure de la partie honteuſe de la femme groſſe, ſont très-dangereuſes, ſi elles procedent de l'inflammation qui eſt à la Matrice, 180
Enflure œdemateuſe des jambes, & bouffiſſure de tout le corps, arrivent ſouvent aux femmes nouvellement accouchées qui ont eu de grandes pertes de ſang, 388
Erreur, *voyez* Abus.
Eryſipele de la Matrice eſt mortel, 180

Excrétions fetides & cadavereuſes, qui ſortent quelquefois de la Matrice, ne ſont pas toûjours ſignes que l'enfant qui eſt dedans, ſoit mort, 277
Exemples admirables de deux femmes, dont l'une fut ſaignée quarante-huit fois durant une ſeule groſſeſſe, l'autre quatre vingt-dix fois, & qui n'ont pas laiſſé d'accoucher heureuſement à terme d'enfans qui ſe portoient bien, 127
Exemple d'une femme qui avoit quatre ou cinq enfans vivans, & qui avoit eu en toutes ſes groſſeſſes ſes menſtruës juſques au ſixiéme mois, 155
Exemple d'une femme accouchée à terme d'un enfant qui ſe portoit aſſez bien, quoiqu'elle eût eu un continuel flux de ventre durant tout le temps de ſa groſſeſſe, 151
Exemples de pluſieurs femmes groſſes qui ſont mortes de perte de ſang, avec leur enfant, pour n'avoir pas été accouchées, 162
Exemples de pluſieurs femmes groſſes qui avoient des deſcentes de Matrice, 174
Exemples de pluſieurs femmes, qui ayant avorté dans le temps qu'elles avoient la fiévre, ſont mortes très-peu de temps après, 196
Exemple de pluſieurs femmes qui ſont devenuës groſſes, quoiqu'elles portaſſent dans ce temps un peſſaire, 395
Exemple, *voyez* Hiſtoire.
Exercice violent cauſe ſouvent l'avortement, 122
Extraction ou expulſion du faux germe eſt d'autant plus difficile que le corps étrange qui eſt contenu dans la Matrice, eſt petit, 349
Extraction de l'arrierefaix reſté dans la Matrice. après que le cordon en eſt rompu, comment doit être faite, 251
Extraction de l'enfant mort en la Matrice, comment doit être faite, 342
Extraction de l'enfant mort ne doit être differée, à cauſe de l'inflammation de la Matrice, 343
Extraction de l'enfant mort, ne doit être faite avec les crochets par le Chirurgien, que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes, 346
Extraction de la mole & du faux germe, comment doit être faite, 347

F

FAUX-GERMES, comment ſont diſtinguez des moles, 111
Faux-germes, ont été de vrais germes dans les premiers jours de la conception, 112. 347
Faux-germes ſont effectivement de petits arrierefaix, 112. 347
Faux-germe, comment doit être tiré de la Matrice, 347
Faux-germes cauſent ſouvent à la femme de grandes pertes de ſang, 158. 319
Fécondité, ſes ſignes, 52
Fécondité miraculeuſe arrivée à *Sara* femme d'*Abraham* dans une extrême vieilleſſe, 55
Femmes ſont ſujettes à toutes les indiſpoſitions des hommes, & à une infinité d'autres dont ils ſont exempts, 51
Femmes ne ſont ordinairement en parfaite ſanté, que lorſqu'elles ſont bien reglées en l'évacuation naturelle de leurs menſtruës, 49. 426. 460
Femmes ſont beaucoup plus incommodées dans le temps de leur groſſeſſe que les autres animaux, 117
Femmes groſſes ont quelquefois leurs menſtruës, 72. 155

Femme groſſe, comment ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe, 117
Femme qui a deſcente de Matrice ne doit être ſerrée dans ſes habits, 175
Femmes ſteriles ſont toûjours plus valetudinaires que les autres, 58
Femmes ſteriles ont l'orifice interne de la Matrice plus petit & plus grêle que les autres, 177
Femmes groſſes ſont très ſujettes à faire des faux pas, à cauſe de l'éminence de leur ventre, qui les empêche de voir à leurs pieds, 194
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt à terme, 197
Femme groſſe, comment ſe doit gouverner quand elle eſt en travail, 237
Femme, comment doit être aidée en l'accouchement naturel, quand elle a un ou pluſieurs enfans, 243
Femmes qui uſent du coït peu de jours après être accouchées, ont leurs vuidanges bien plus long-temps que celles qui s'en abſtiennent, 414
Femmes qui accouchent des garçons, endurent ordinairement plus de mal que celles qui font des filles, 227
Femmes qui n'ont pas reglement leurs menſtruës, & celles qui ont ſouvent des pertes de ſang, ſont en danger qu'il ne leur vienne quelque *cancer* à la Matrice, 426. 428
Figure de l'enfant en la Matrice, *voyez* Situation de l'enfant,
Filet de la langue des enfans nouveaunez, le moyen de le bien couper, 491
Filet mal coupé peut cauſer une hémorragie mortelle à l'enfant, 492
Filles peuvent avoir des deſcentes de Matrice, auſſi-bien que les femmes, 392. 397
Filles n'ont pas ordinairement de fleurs blanches avant l'âge de puberté; mais elles peuvent quelquefois avoir avant ce temps des gonorrhées virulentes, 460
Fleurs blanches ce que c'eſt : leurs cauſes, leurs ſignes, 457
Fleurs blanches, comme ſont diſtinguées de la gonorrhée virulente & du flux d'humeurs qui vient des ulceres de la Matrice, 457
Fleurs blanches, très-peu de femmes en ſont tout à fait exemptes, 459
Fleurs blanches inveterées, leur ſource, quoi qu'épuiſée pour un temps, ne ſe peut pas toûjours entiérement tarir, 463
Fleurs blanches procedent du propre corps de la Matrice, 37
Fleurs blanches ſont ſouvent cauſe de la ſterilité de la femme, 58. 460
Fleurs blanches requiérent pour leur curation l'uſage des remedes généraux, avant l'application des particuliers à la Matrice, 61
Fleurs blanches peuvent être cauſe de la génération des moles, des faux-germes, & des hydropiſies de Matrice, 65
Fleurs blanches ſont quelquefois cauſe de l'avortement, 190
Flux de ventre de la femme groſſe, ſes cauſes, 149
Flux de ventre met la femme groſſe en grand danger d'avorter, 150. 188
Flux de ventre dure quelquefois deux ou trois mois à la femme groſſe, ſans la faire avorter, & ſe guérit incontinent après l'accouchement, 151
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes, 430
Flux de ventre de la femme nouvellement accouchée, cauſe ſuppreſſion des vuidanges, 430
Flux de ventre des petits enfans, ſes

causes, & les remedes qui y conviennent, 504
Flux menstruel arrive quelquefois à la femme grosse jusques au cinquiéme mois de sa grossesse, 155
Flux menstruel de la femme grosse, en quoi est different de la perte de sang, 156. 158
Flux menstruel, *voyez* Menstruës.
Flux de sang, *voyez* Sang.
Flux muliébre, *voyez* Fleurs blanches.
Fœtus, quelles parties de son corps sont les premieres formées, 81
Fœtus, en quel temps est entiérement formé, 81
Fœtus, en quel temps est animé, 83
Fœtus avortons, pour quelles causes ils sont quelquefois beaucoup plus petits qu'ils ne devroient être au temps que les femmes les rendent, 80
Fœtus, voyez Enfant.
Foiblesse des enfans nouveau-nés, ses causes, & le moyen d'y remedier, 480
Fondement clos de l'enfant nouveau-né, le moyen d'y remedier, 489
Fontaine de la tête de l'enfant nouveau-né, ce que c'est, 487
Formation de l'enfant, en quel temps est tout-à-fait achevée, 81

G

GALLES qui viennent à la tête & à la face des petits enfans, leur cause, & le moyen d'y remedier, 510
Galle de la tête des petits enfans est mauvaise comme signe, mais elle peut être bonne comme cause, 511
Génération, ce que c'est, & les conditions qui y sont requises, 75
Génération successivement réïterée, rend les animaux immortels, 75
Génération, de quelle maniere elle se fait, 77
Géniture, ce que c'est, 78
Germe, *voyez* Faux-germe,
Gonorrhée virulente, les signes qui la font distinguer, 458
Grossesse, ce que c'est, ses signes, & les differences de la vraye & de la fausse, 91
Fausse grossesse, ses differentes causes, 91
Fausses Grossesses arrivent principalement aux femmes qui ne sont pas bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, 95

H

HEMORRHOÏDES qui arrivent aux femmes grosses, leur cause, 147
Hemorrhoïdes qui arrivent aux femmes accouchées, leur remede, 399
Hernies du ventre, arrivent quelquefois aux femmes pour se serrer trop le corps dans leurs habits durant le temps de leur grossesse, 126
Hernies du ventre qui restent quelquefois aux femmes après l'accouchement, leurs causes, & les remedes qui y conviennent, 431
Hernie du ventre, la Matrice, & l'enfant y peuvent être poussez dans le temps de la grossesse, 432
Hernie, comment peut être distinguée de certaines tumeurs qui viennent quelquefois aux lévres de la vulve des femmes, 180
Hernie charnuë ne se rencontre pas aux petits enfans, ni la varicqueuse, 509
Hernie aqueuse des petits enfans se guérit ordinairement avec l'âge, 509
Histoire d'une femme qui porta son enfant hors de son ventre dans une hernie ventrale durant tout le temps de sa grossesse, lequel on tira

enſuite par l'operation ceſarienne, 432

Hiſtoire d'un homme boiteux de naiſſance, qui n'avoit que trois enfans mâles, qui nâquirent auſſi tous trois boiteux, 44

Hiſtoire notable d'une fille de dix-ſept ans, qui n'étoit aucunement perforée, à laquelle l'Auteur fit l'operation convenable à ce vice de conformation, 60

Hiſtoire de la naiſſance de l'Auteur, qui eſt venu au monde ayant la petite verole, 66

Hiſtoire de pluſieurs femmes, qui après avoir été penduës, ont été trouvées groſſes d'enfant, contre le ſentiment de ceux qui les avoient viſitées avant qu'elles euſſent été executées à mort, 71

Hiſtoire de pluſieurs femmes qui ont été traitées comme hydropiques par des Medecins, quoi qu'elles fuſſent ſeulement groſſes d'enfant, 73

Hiſtoire très-remarquable de la femme de Monſieur *Duvieux* Maître Chirurgien Juré à Paris, qui nonobſtant qu'elle ait été hydropique pendant neuf ans entiers, n'a pas laiſſé de devenir groſſe durant ce temps par quatre fois, & d'accoucher heureuſement à terme d'enfans vivans, 73

Hiſtoire d'une femme qui après avoir crû être groſſe durant dix mois entiers, ne vuida ſeulement au bout de ce temps que des eaux, & quelques vents, qui étoient enfermez en ſa Matrice, 74

Hiſtoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva après ſa mort un petit *fœtus* de trois mois, qu'on prétendoit avoir été engendré dans le *tuba uteri*. 86

Hiſtoire de Madame la Préſidente de *Neſmond*, qui eut une fauſſe groſſeſſe durant un an & demi, 94

Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui avoit l'orifice interne de ſa Matrice dilaté à y mettre l'extrémité du doigt, & qui ne laiſſa pas de porter ſon enfant juſques à terme, & d'en accoucher aſſez heureuſement, 96

Hiſtoire d'une autre femme groſſe, qui un mois entier avant que d'accoucher, avoit l'orifice interne de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce, 214

Hiſtoire de pluſieurs hommes, qui n'ayant que le teſticule gauche, n'ont pas laiſſé d'engendrer des enfans mâles auſſi-bien que des femelles, 101

Hiſtoire de pluſieurs femmes qui ont fait pluſieurs enfans à la fois, & d'une Comteſſe d'Hollande qui en fit 365. en une ſeule fois, 103

Hiſtoire de quelques femmes qui étant groſſes de moles, reſſentoient des mouvemens extraordinaires dans le ventre, 113

Aiſtoire de pluſieurs enfans monſtrueux qui n'avoient point de cerveau ni de col, 114. 115

Hiſtoire d'une femme, qui par une ſubite frayeur qu'elle eut de la mort inopinée de ſon mari, accoucha au terme de huit mois d'un enfant, auquel il eſt reſté un continuel tremblement des deux mains, comme avoit ſa mere lorſqu'elle accoucha de lui, 125

Hiſtoire d'une femme groſſe de ſix mois, qui eut pluſieurs accidens fâcheux cauſez d'un violent effort que reçut un des ligamens larges de la Matrice, par un faux pas qu'elle fit, 135

Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'une violente colique

néphrétique, accoucha au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe d'un enfant mort, 136
Hiſtoire d'une femme qui ne croyant pas être groſſe, à cauſe qu'elle avoit ſes menſtruës, obligea ſon Médecin de lui ordonner pluſieurs remedes pour quelque incommodité qu'elle reſſentoit, leſquels la firent avorter d'un enfant de mois en mois, 155
Hiſtoire remarquable de la ſœur de l'Auteur, qui mourut d'une grande perte de ſang, pour n'avoir pas été accouchée d'aſſez bonne heure, 162
Hiſtoire de pluſieurs femmes qui avoient des hydropiſies de Matrice, 178
Hiſtoire de pluſieurs femmes groſſes, qui ayant des hydropiſies de Matrice, ont vuidé beaucoup d'eau tout d'un coup, pluſieurs mois devant que d'accoucher, 178
Hiſtoire d'une vieille Dame Lorraine qui avoit depuis vingt-cinq ans une tumeur groſſe comme les deux poings à la lévre gauche de ſa vulve, laquelle lui fut ouverte avec heureux ſuccès, 181
Hiſtoires de pluſieurs femmes qui ont été heureuſement traitées de la maladie venerienne durant leur groſſeſſe, 184. 185. 186
Hiſtoire d'une femme qui eut de très-grands accidens, cauſez par la retention de l'arriere-faix dans la Matrice, enſuite d'un avortement, 256
Hiſtoire d'une femme qui fut accouchée de deux enfans en une fois, dont l'un étoit mort, & l'autre étoit vivant; ce qui avoit donné ſujet de conteſtation entre cette femme, qui aſſuroit que l'enfant qu'elle portoit en ſon ventre étoit vivant, à cauſe des mouvemens qu'elle y ſentoit, & ſa Sage-femme qui ſoûtenoit le contraire, à cauſe des excrétions fetides & cadavereuſes qui ſortoient de la Matrice de cette femme leſquelles procedoient de l'autre enfant qui étoit mort, 277
Hiſtoire d'une femme qui eut une extraordinaire chûte de Matrice, dans le tems de ſon accouchement, 291
Hiſtoire remarquable de la mort de la femme de Monſieur *Poupar*, Maître Chirurgien Juré à Paris, arrivée pour n'avoir pas été ſecouruë aſſez à temps comme il étoit requis, dans ſon accouchement, où ſon enfant ſe preſentoit par le côté de la tête, 299
Hiſtoire d'un enfant qui étoit extraordinairement hydropique dans le ventre de ſa mere, & la maniere dont il fut tiré, 304
Hiſtoire d'une femme qui mourut en convulſion avec deux enfans dans le ventre, en la preſence de ſon propre pere & de ſon mari, qui, quoiqu'ils fiſſent tous deux profeſſion particuliere des accouchemens, la laiſſerent mourir ſans la ſecourir par l'accouchement, 337
Hiſtoire d'une femme qui étant reduite à l'agonie par de violentes convulſions, fut préſervée de la mort par l'accouchement, 338
Hiſtoire de Madame de *Saint Ju*, qui mourut en convulſion, pour n'avoir pas été ſecouruë aſſez à temps dans ſon accouchement, 338
Hiſtoire d'une femme qui aſſûroit fauſſement qu'on lui avoit tiré ſon enfant du ventre par l'operation ceſarienne, 355
Hiſtoire d'Edoüard IV. Roy d'Angleterre, qui fut tiré du ventre de ſa mere vivante par l'operation ceſarienne, dont elle mourut enſuite, 359
Hiſtoire pitoyable d'une pauvre femme

me miſerablement tuée par un ignorant Chirurgien en lui voulant tirer ſon enfant hors du ventre, 369
Hiſtoire d'une femme nouvellement accouchée, qui penſa mourir d'une grande perte de ſang, qui n'étoit entretenuë que par une grande colique, cauſée de la retention de quantité d'excrémens endurcis, & de beaucoup de vents, qui étoient dans les inteſtins, 386
Hiſtoire d'une femme qui mourut une heure & demie après être accouchée, pour n'avoir pas promptement remedié à une chûte de Matrice qui lui arriva incontinent après ſon accouchement, 392
Hiſtoire de la femme d'un Chirurgien qui mourut par l'ignorance d'un autre Chirurgien qui lui avoit tiré fortement le corps de la Matrice, dont elle avoit une deſcente, penſant que ce fût un corps étrange qu'il vouloit extirper, 393
Hiſtoire d'une femme qui eut durant quatre ans une iſſuë involontaire de l'urine, enſuite d'un mauvais accouchement, & qui mourut au bout de ce tems, 403
Hiſtoire de la femme d'un Avocat, qui enſuite d'un avortement eut la Matrice ſchyrreuſe, & d'une groſſeur prodigieuſe durant plus de huit mois, laquelle ne laiſſa pas d'en guerir parfaitement, 424
Hiſtoire de pluſieurs femmes qui furent heureuſement délivrées de faux-germes, qui les avoient miſes en grand danger de la vie, 351. 352
Hiſtoire très-remarquable d'une fille, qui depuis l'âge de ſeize ans juſques à celui de vingt-trois, a continuellement porté ſa Matrice chûte d'une groſſeur prodigieuſe, 397
Hiſtoire d'une Dame qui ayant un abſcès aux reins, ſouffrit preſque tous les jours durant deux entiers de grandes ſuffocations, de la même maniere que ſi leur cauſe eut procedé de la Matrice, 451
Hiſtoire d'une femme, qui quoiqu'elle fût ſurpriſe au ſecond mois de ſa groſſeſſe, d'une ſi forte paſſion hyſterique & de convulſions, qu'elle en tomba en une eſpece d'apoplexie qui dégenera en paraliſie, porta neanmoins ſon enfant vivant juſques à terme, & en accoucha très-heureuſement, 452
Hiſtoire de trois petites filles qui avoient chacune une gonorrhée virulente que leur meres qualifioient de fleurs blanches, 457
Hiſtoire de pluſieurs enfans qui furent étouffez par leurs nourrices, qui s'étoient endormies ſur eux en leur donnant à teter, 476
Hiſtoire d'un enfant qui mourut de flux de ſang le même jour qu'un Chirurgien lui eut imprudemment coupé le filet de la langue, 492
Hiſtoire d'un enfant qui mourut après l'ouverture d'un apoſtême de l'umbilic, 497
Hydrocelles des petits enfans ſe gueriſſent ordinairement avec l'âge, 509.
Hydrocephale, ce que c'eſt, 488
Hydropiſie de Matrice, ce que c'eſt, 185. ſes differences, ſes cauſes & ſes ſignes, 176
Hydropiſie de Matrice ſurvient quelquefois à la femme groſſe d'enfant, 177.
Hydropiſie de Matrice peut bien ſucceder à la génération de l'enfant; mais non point la génération de l'enfant à l'hydropiſie de Matrice, 178.
Hydropiſie du ventre de l'enfant empêche quelquefois ſa ſortie de la

Matrice, 303
Hymen, 38

I.

INFLAMMATION de la Matrice ne doit pas faire differer l'extraction de l'enfant mort qui la cauſe, 342
Inflammation des lévres externes de la vulve eſt ſouvent un effet & une communication de celle qui eſt au dedans de la Matrice, laquelle eſt très-dangereuſe, 180
Inflammation des mamelles de la femme nouvellement accouchée, ſes cauſes & le moyen d'y remedier, 434.
Inflammation du nombril des enfans nouveau-nés, ſes cauſes, le moyen d'y remedier, 495
Inflammation des aînes & des cuiſſes des petits enfans, ſa cauſe & le moyen d'y remedier, 498
Injections d'eaux aſtringentes dans la Matrice ſont ſouvent nuiſibles aux femmes qui ont des fleurs blanches, ſi elles uſent mal à propos de ces injections, 462
Inſtrumens propres à faire l'extraction de l'enfant mort ne doivent être mis en uſage par le Chirurgien que quand ſes mains ne ſont pas ſuffiſantes, 346
Inſtrumens propres à tirer l'enfant mort ne doivent pas être mis en la main d'un ignorant, 368
Inſtrumens nommé *Tire-tête*, inventé par l'Auteur, pour faire extraction de l'enfant mort, la maniere de ſe ſervir de cet inſtrument, 365
Jumeaux ne laiſſent pas de vivre, quoyque de different ſexe, 105
Jumeaux comment peuvent être diſtinguez des enfans qui pourroient avoir été engendrez par ſuperfetation, 108
Jumeaux ſont ſeparez l'un de l'autre dans la Matrice, par le moyen de leurs membranes & de leurs eaux qu'ils ont chacun en particulier, 220. 226.

L

LAIT au mamelles de la femme n'eſt pas toûjours un ſigne certain qu'elle eſt groſſe ou accouchée, 92
Lait des mamelles ne ſe peut évacuer par la Matrice, 412
Lait eſt fait de chyle & non de ſang, 437
Lait ſeul ſuffit pour la nourriture de l'enfant nouveau-né durant les premiers mois, 474
Lait nouveau de douze ou quinze jours eſt preferable à celui de trois ou quatre mois pour nourrir l'enfant nouveau-né, 526
Lait recemment trait a en ſoy certains eſprits ſubtils qui s'évaporent quand il eſt vieux, 475
Lait échauffé de la nourrice peut cauſer des puſtules aux feſſes & aux cuiſſes de l'enfant, & donner à cauſe de cela quelque ſoupçon de malignité venerienne, 518
Lait de vache convient au flux dyſenterique, 154
Ligamens de la Matrice ſont quatre, 25
Ligamens ronds de la Matrice cauſent quelquefois les ſtupeurs & douleurs que les femmes ſentent aux aînes & aux cuiſſes, durant la groſſeſſe, 26

M

MALADIES des femmes different grandement de celles des hommes, 52
Maladie venerienne des femmes groſſes, comment ſe communique à leur enfant, 181
Maladie venerienne de la femme groſ-

se ; la nature ne peut pas preserver l'enfant de la malignité de ce venin, quoyqu'elle puisse corriger d'autres défauts des peres & meres, 182
Maladie venerienne est toute d'une même espece dans son essence, & n'est distinguée que par ses differens degrez, 182
Maladie venerienne, sçavoir si la femme en peut être traitée durant la grossesse, 183
Maladie venerienne des petits enfans, ses causes, & le moyen d'y remedier, 518
Maladie aiguë qui survient à la femme grosse la met en grand danger d'avorter, ou même de mourir, comme il est arrivé à l'Imperatrice, 187
Mamelles, leur inflammation, 434
leurs apostêmes, 439
Mamelles dont les bouts sont écorchez ou ulcerez, ou tout-à-fait emportez, comment on y doit remedier, 443
Mamelles de la bonne nourrice, comment doivent être, 527
Maniere de secourir la femme grosse qui a une grande perte de sang, 158.
Maniere de secourir la femme quand elle commence d'être en travail d'enfant, 237
Maniere de secourir la femme en son accouchement quand elle a un ou plusieurs enfans, 243
Maniere de delivrer la femme de son arrierefaix en l'accouchement naturel, 248
Maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice, après que le cordon est rompu, 251
Maniere de secourir la femme en l'accouchement laborieux & difficile, & en celui qui est contre nature, 259
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente un ou deux pieds les premiers, 280
Maniere de mettre la tête de l'enfant dans une bonne situation, quand on le tire par les pieds, 283
Maniere de tirer la tête de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice, 285
Maniere d'aider la femme dans son accouchement, quand la tête de l'enfant pousse au devant d'elle le corps de la Matrice en dehors, 285
Maniere de faire extraction de l'enfant, quand venant la tête la premiere il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment, 292
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le côté de la tête, comme aussi en celui où il vient la face la premiere, 297
Maniere d'accoucher la femme quand le corps de l'enfant demeure arrêté au passage par les épaules, après que la tête est entierement sortie, 302
Maniere d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant presente une ou deux mains avec la tête, 307
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente une ou deux mains seules, 309
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant presente les pieds & les mains ensemble, 313
Maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux, 316
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul, 318
Maniere d'accoucher la femme dont l'enfant presente le ventre, ou la poitrine, ou le côté, 321

Maniere d'accoucher la femme, quand il y a plusieurs enfans qui se presentent en mauvaise posture, 324
Maniere d'accoucher la femme, quand le cordon de l'umbilic sort devant l'enfant, 328
Maniere d'accoucher la femme, quand l'arriere-faix se presente le premier, ou est tout-à-fait sorti, 331
Maniere de secourir la femme en l'accouchement qui est accompagné de grande perte de sang, ou de convulsion, 334
Maniere d'accoucher la femme, quand l'enfant est hydropique & monstrueux, 339
Maniere de faire extraction de l'enfant mort dans la matrice, 342
Maniere de faire extraction de la mole & du faux-germe, 347
Maniere de faire l'operation cesarienne après que la femne est morte, 360. 361.
Maniere de remedier aux contusions & déchirures des parties exterieures de la matrice, causées par l'accouchement, 399
Maniere de bien couper le filet de la langue à l'enfant nouveau-né, 490
Marques rouges du visage, avec lesquelles plusieurs enfans naissent, ne procedent pas de l'envie que leurs meres ont eu de boire du vin, comme on croit ordinairement, 65
Matrice est cause de la plûpart des maladies des femmes, 1
Matrice, sa description, 17
Matrice est l'égoût de toutes les impuretez du corps de la femme, 26
Matrice est très-mince dans les derniers mois de la grossesse, 19. 20
Matrice, sa membrane propre est la plus épaisse de toutes celles des autres parties du corps quand la femme n'est pas grosse, 24
Matrice, sa substance devient si mince dans la grossesse, qu'on a vû quelquefois des femmes à qui elle s'étoit crevée, à cause de sa trop grande distension, 23
Matrice reçoit du sang des arteres seulement, & non pas des veines, 24
Matrice selon *Platon*, est semblable à un animal sans raison, 25
Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, 41. 102. 233
Matrice de la plûpart des autres animaux est partagée en deux parties, & en plusieurs cellules, 41. 102. 233
Matrice embrasse toûjours très-étroitement ce qu'elle contient, & ne laisse jamais aucun vuide dans sa capacité, 107
Matrice ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité après l'accouchement, 408
Matrice a été entierement extirpée à quelques femmes sans en mourir, au rapport d'*Aëtius*, & de *Paul Æginete*, 393
Meconium, ce que c'est, 470
Membrane *allantoïde* ne se trouve jamais au *fœtus* humain, 217
Membranes de l'enfant sont seulement deux, qui sont contiguës l'une à l'autre, sçavoir le *chorion* & l'*amnios*, 216
Membranes de l'enfant, leur description, 215. 216
Membranes de l'enfant se rompent toûjours au devant de la tête en l'accouchement naturel, 203
Membranes de l'enfant ne sont rompuës en l'accouchement naturel par le pietinement de ses pieds, comme on croit ordinairement, 203
Membranes de l'enfant resistent à l'attouchement, & paroissent au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs de l'accouchement sont plus ou moins fortes, 213

Membranes de l'enfant ſe preſentent les premiers au paſſage dans le tems de l'accouchement, 216
Menſtruës ou ſang menſtruel, ce que c'eſt, 46
Menſtruës, qui paroiſſent quelquefois à la femme groſſe, viennent des vaiſſeaux qui ſe terminent à l'orifice interne de la matrice, 24. 160
Menſtruës ne paroiſſent qu'à la femme & non aux autres animaux, excepté certaines guenons, 46
Menſtruës n'ont aucune malignité, ſi la femme eſt ſaine, 47. 54
Menſtruës, différentes opinions touchant leur évacuation periodique, 48.
Menſtruës, de quels vaiſſeaux elles procedent quand la femme n'eſt pas groſſe, 47
Menſtruës paroiſſent quelquefois aux femmes groſſes, 72. 155
Menſtruës ſont entierement ſupprimées, ou coulent très-peu, & ſans regle, quand la matrice eſt ſchyreuſe, 424
Mois, *voyez* Menſtruës.
Mole ce que c'eſt, 109. ſes ſignes, 112
Mole ne peut être engendrée ſans l'uſage du coït, 109
Moles procedent toûjours des faux-germes, 94. 347
Moles reſtent très-rarement en la matrice après le terme de l'accouchement, 94
Moles ſont appellées faux germes, quand la matrice s'en décharge avant le deuxiéme ou le troiſiéme mois, 94
Moles ne s'engendrent que dans la matrice de la femme, 111
Moles demeurent quelquefois durant toute la vie de la femme dans la matrice, & la font certainement mourir s'il ne s'en fait qu'une même chair avec la ſubſtance de la matrice, 117. 349
Mole, comment ſon extraction doit être faite, 347
Mouvement de l'enfant, en quoi eſt different de celui de la mole, 92. 113.
Mouvement de l'enfant ſe ſent quelquefois dès le deuxiéme mois de la groſſeſſe, & même encore plûtôt, 92.
Mouvement de l'enfant mâle ne ſe ſent pas plûtôt que celui de la femelle, 93
Mouvement circulaire du ſang, comment ſe fait aux parties inferieures du corps, 144
Mouvement violent, de telle nature qu'il ſoit, eſt capable d'exciter l'avortement à la femme groſſe, 189
Moyen, *voyez* Maniere.
Mules engendrent par fois, quoique très-rarement, 53

N

NAISSANCE de l'enfant au ſeptiéme mois participe plus de l'avortement que de l'accouchement naturel, 205
Nature peut bien corriger quelques défauts des peres & des meres, & en preſerver leurs enfans, mais non point du venin de la maladie venerienne, 182
Nature ne peut être aſſujettie aux loix que les hommes peuvent faire, pour limiter les differens termes de l'accouchement. 206
Nimphes de la matrice, ce que c'eſt, 30.
Nombril, *voyez* Umbilic, & cordon de l'umbilic.
Nourrice, quelles conditions lui ſont neceſſaires, 510
Nourrice peut uſer du coït, pourvû que ce ſoit avec ſon mary, & très-moderément, 529

O

OBSERVATIONS que le Chirurgien doit faire avant que d'entreprendre les accouchemens contre nature, 270
Observation neceſſaire touchant la maniere de ſecourir la femme en ſon accouchement où l'arrierefaix ſe preſente le premier, 333
Obſervation neceſſaire touchant la maniere de faire extraction de la tête de l'enfant mort, 293
Obſervation particuliere pour connoître ſi la femme groſſe dont l'orifice interne de la Matrice paroît quelque peu dilaté, eſt veritablement en travail, 213
Obſervation conſiderable pour bien delivrer la femme dont l'arrierefaix eſt reſté dans la Matrice, après que le cordon en eſt rompu, & pour l'extraction des faux-germes, 254. 351.
Obſervation neceſſaire ſur l'uſage des remedes dont on ſe ſert ordinairement mal-à-propos, pour procurer l'expulſion de l'arrierefaix, ou de l'enfant mort, ou du faux-germe reſté dans la Matrice, 258. 342. 351.
Obſervation particuliere touchant l'extraction de l'enfant mort, qui preſente la tête de côté, 345
Obſervation neceſſaire pour faire en ſorte que le lait puiſſe profiter aux malades qui en uſent, 429
Onction de beurre trop ſouvent réïterée, nuit plus qu'elle ne ſert à l'accouchement, 245
Operation ceſarienne ne ſe doit jamais pratiquer qu'après la mort de la femme, 352
Orifice interne de la Matrice, ſa deſcription, 39
Orifice interne de la Matrice exactement fermé, ſans dureté & dans une bonne ſituation, eſt ſigne de groſſeſſe, 69. 91
Orifice interne de la Matrice eſt mollet, & dans une diſpoſition naturelle aux femmes groſſes, mais il eſt dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, 70
Orifice interne de la Matrice de la femme groſſe, s'ouvre quelquefois ſans que la femme ſoit en travail d'enfant, 213
Orifice interne de la Matrice, de quelle maniere il eſt diſpoſé, ſelon les differens tems de la groſſeſſe, 97
Orifice interne de la Matrice, eſt bien plus petit & plus grêle aux femmes ſteriles qu'aux autres, 177
Orifice interne de la Matrice épais & dur, eſt d'un mauvais preſage dans les pertes de ſang de la groſſeſſe, 170.
Os de la femme, en quoi ſont differens de ceux de l'homme, 209
Ouraque n'eſt qu'un ſimple ligament, qui n'eſt jamais percé, & qui ne ſort pas hors du nombril de l'enfant, 218. 229. 496

P

PARFUMS mettent la femme groſſe en grand danger d'avorter, 183.
Parties de la femme qui ſervent à la generation, 1
Partie honteuſe, ſa deſcription, & celle des autres parties qui s'y rencontrent, 28
Parties du corps de l'enfant, quelles ſont les premieres formées, 81
Paſſion hyſterique, *voyez* Suffocation de Matrice,
Paſſions de l'ame font ſouvent avorter la femme groſſe, quand elles ſont violentes, 190
Pertes de ſang, *voyez* Sang.
Peſſaires peuvent être utilement por-

tez par les femmes groſſes, qui ont des deſcentes de Matrice, 174
Peſſaires propres pour retenir la Matrice en ſa ſituation naturelle, leurs differences, 389. 394
Peſſaires n'empêchent pas la femme d'uſer du coït, ni même de devenir groſſe, quand ſont bien faits, 395
Peſſaires ſe doivent introduire dans le col de la Matrice ſeulement, autrement dit le *vagina*, & non pas dans la propre cavité de ſon fond, comme veut *Rouſſet*, 396
Placenta, voyez Arrierefaix.
Poil, maladie des mamelles, ce que c'eſt; ſes ſignes, ſes cauſes & les remedes qui y conviennent, 437
Poſture contre nature dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde, ſont quatre en general, 167
Poſture de l'enfant, *voyez* Situation.
Precipitation de Matrice n'arrive pas ordinairement aux femmes groſſes, 173.
Precipitation de Matrice, *voyez* Deſcente de Matrice.
Proportions differentes du corps de l'enfant ſelon les differens tems de la groſſeſſe, 85
Pucelage de la femme ne peut pas être connu par la ſeule effuſion du ſang dans le premier coït, 31
Pucelage des femmes ne peut être connu que par conjecture, tirée de la diſpoſition des caruncules mirtiformes, 38
Purgatifs violens provoquent l'avortement, 128. 131
Purgatifs violens ne conviennent point au ſchyrre de la Matrice, 425
Purgatifs ne conviennent point lors que la Matrice eſt travaillée de fluxion ou douleur, 422
Purgatifs ne conviennent point aux femmes près le tems de leurs menſtruës, 382
Puſtules qui viennent aux feſſes & au dedans des cuiſſes des petits enfans, donnent ſoupçon de malignité venerienne, 518

R

REFUTATION de la principale raiſon ſur laquelle on pourroit établir la prétenduë neceſſité de faire l'operation Ceſarienne durant que la femme eſt vivante, 257
Regime que la femme groſſe doit obſerver, 117
Regime de vivre que l'accouchée doit obſerver durant tout le tems de ſa couche, quand elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens, 378
Regime de vivre de l'enfant nouveau-né, 473
Relaxation de Matrice, *voyez* Deſcente de Matrice,
Remedes generaux doivent toûjours preceder l'application des particuliers à la Matrice pour la curation des fleurs blanches, 61
Remedes convenables aux parties baſſes, au ventre & aux mamelles de la nouvelle accouchée, 374
Remedes propres à faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas être nourrices, 382
Remedes convenables à la grande perte de ſang de la femme accouchée, 384
Remedes convenables pour procurer l'évacution des vuidanges de la femme nouvellement accouchée, 417.
Remedes qui ſont propres au flux de ventre de la femme accouchée, ſont contraires à la ſuppreſſion des vuidanges, & ceux qui conviennent à cette ſuppreſſion ne ſont pas bons pour le flux de ventre, 431

Re nedes appliquez sur les mamelles où il y a une inflammation, ne doivent avoir aucune astriction, 435
Renversement entier de la Matrice ne peut jamais arriver qu'incontinent après l'accouchement, 392
Rougeole des petits enfans, sa cause, & le moyen d'y remedier, 512

S

SAGEFEMME doit laisser percer les eaux de l'enfant d'elles-mêmes, quand l'accouchement est naturel, 241.
Sagefemmes doivent faire secourir par le Chirurgien le plûtôt qu'elles pourront la femme dans son accouchement, quand l'enfant se presente en toute autre posture que dans la naturelle, 242
Saignée, sçavoir si elle convient à la femme qui a une suffocation de Matrice, 455
Saignée est le principal remede pour l'inflammation de Marrice, 422
Saignée du bras est preferable à celle du pied pour l'inflammation de Matrice, 419
Saignée est très-convenable aux femmes qui sont sujettes à tomber en convulsion dans le tems de leur accouchement, & doit être faite aussitôt qu'elles commencent d'être en travail, 339
Saignée seroit souvent plus utile aux femmes dans les premiers mois de la grossesse, que d'être differée, comme on fait ordinairement, jusqu'après le quatriéme mois, 126
Saignée est souvent très-utile à la femme qui est en travail d'enfant, 239
Saignée est très-utile à la femme grosse qui s'est blessée, 295
Saignée du pied n'est pas convenable dans le commencement de la curation du schyrre de la Matrice, 425
Sang menstruel, ce que c'est, 46
Sang menstruel n'a aucune qualité maligne, & ne differe point de celui qui est au reste du corps de la femme, si elle est saine, 47. 54
Sang menstruel, la cause de son évacuation periodique, 48
Sang menstruel, quels vaisseaux servent à son évacuation, quand la femme n'est pas grosse, 47
Sang menstruel qui paroît quelquefois à la femme grosse, de quels vaisseaux il sort, 24. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, en quoi differe du flux menstruel, 156. 158
Perte de sang qui arrive à la femme grosse, ses causes, & le moyen d'y remedier, 158
Perte de sang de la femme grosse la fait souvent avorter, 189
Perte de sang qui arrive à la femme nouvellement accouchée, ses causes, & les remedes qui y conviennent, 384
Caillots de sang venant à être expulsez de la Matrice après y avoir fait quelque séjour, sont souvent pris par les gardes ignorantes pour des faux-germes ou pour des portions de l'arrierefaix, 408
Sang des vaisseaux umbilicaux ne doit jamais être repoussé dans le ventre de l'enfant nouveau-né, 467. 483
Sang superflu est journellement déchargé dans l'intestin *duodenum* par le canal hepatique, 470
Sang menstruel, son residu n'est pas cause de la petite verole des petits enfans comme quelques uns croyent, 515.
Sang des femmes est plus sujet à se fermenter de tems en tems que celui des hommes, 415
Schyrre de la Matrice degenere souvent

vent en *cancer*, ſes cauſes, ſes ſignes, 423
Section ceſarienne ne doit jamais être faite qu'après la mort de la femme 352. 359.
Semence, ce que c'eſt, 42
Semence eſt cauſe par ſa qualité de la generation des differens ſexes, 41
Semence maſculine & feminine ſe rencontre en homme & en la femme, 41
Semence & ſang menſtruel, comment ſont principes de la generation, 42
Semence eſt engendrée du ſeul ſang des arteres, & non de celui des veines, 43. 100
Semence procede de toutes les parties du corps ſelon Hypocrate, 43
Semence contient en elle par puiſſance la forme & l'idée de toutes les parties du corps, 43. 65
Semence eſt plus abondante en l'homme, à proportion de ſon corps, qu'en tous les autres animaux, 45
Semence n'eſt pas un excrément, 45
Semences ſont ſouvent corrompuës par une trop grande abondance de ſang menſtruel, qui en cauſe l'efluxion ou la generation d'un faux-germe, 79
Sexe de l'enfant n'eſt point déterminé dans le tems de la conception par l'influence de la Lune, 100
Sexe de l'enfant ne peut pas être connu lorſqu'il eſt au ventre de la mere, 101
Sexes, leur diverſité eſt requiſe en toute generation parfaite, 76
Signes de la fecondité & de la ſterilité des femmes, 52
Signes de la conception, 67
Signes pour connoître les differens tems de la groſſeſſe, 95
Signes pour connoître que la femme eſt groſſe d'un mâle ou d'une femelle, ou qu'elle a pluſieurs enfans, 98
Signes pour connoître & diſtinguer les les enfans jumeaux d'avec ceux qui pourroient avoir été engendrez par ſuperfetation, 108
Signes de la mole, 109. 112
Signes pour connoître ſi le ſang qui ſort quelquefois de la Matrice de la femme groſſe, vient de quelque évacuation menſtruelle, ou ſi c'eſt une veritable perte de ſang, 155. 158.
Signes pour connoître l'hydropiſie de Matrice, 177
Signes pour connoître l'avortement prochain, 192
Signes qui precedent, & qui accompagnent l'accouchement naturel, 211.
Signes de l'accouchement contre nature, 280
Signes qui font diſtinguer le corps de l'arrierefaix d'avec celui de la Matrice, quand il arrive qu'il y eſt reſté après l'accouchement, à cauſe que le cordon en eſt rompu, 252
Signes qui font connoître que l'enfant eſt vivant, ou mort dans la Matrice, 273
Signes qui font connoître que l'eufant ſe doit certainement preſenter en quelque mauvaiſe poſture dans le le tems de l'accouchement, 280
Signes de bonnes & loüables vuidanges de la Matrice, 415
Signes du Schyrre de la Matrice, 423
Signe du *cancer* de la Matrice, 427
Signes de la ſuffocation de Matrice, 452.
Signes qui font connoître que les dents des petits enfans ſont prêtes à percer, 502
Signes de la petite verole, 513
Signes qui font connoître ſi l'enfant qui a la maladie venerienne, l'a apportée en naiſſant, ou ſi c'eſt ſa nour-

rice qui la lui a communiquée, 518.
Situation de l'enfant dans la Matrice, selon les differens tems de la groſſeſſe, 223. 232
Situation naturelle en laquelle l'enfant doit venir au monde, 206
Situation mauvaiſe de l'enfant eſt la cauſe la plus frequente de la difficulté de l'accouchement, 280
Situation premiere de l'enfant eſt ordinairement changée vers le huitiéme mois de la groſſeſſe, 123. 234
Situation que doit avoir la femme lorſqu'elle eſt prête d'accoucher, 244.
Situation en laquelle le Chirurgien doit mettre la femme, quand il veut faire extraction de l'enfant par l'operation de la main, 272
Sortie de l'enfant doit être laiſſée à l'œuvre de nature bien reglée. 122
Sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le met en grand danger de la vie, 328
Sortie de l'arrierefaix avant l'enfant eſt ſouvent cauſe de ſa mort, 331
Sterilité de la femme, ſes ſignes & ſes cauſes, 52
Sterilité de la femme eſt beaucoup plus frequente que l'impuiſſance de l'homme, 52
Sterilité rend la femme très-ſouvent valetudinaire, 58
Sterilité eſt quelquefois guerie par le moyen de l'âge qui change le temperament de la femme, 58
Sterilité naturelle eſt incurable, ſi le défaut eſt grand, 59
Suffocation de la Matrice, ce que c'eſt, 447. ſes veritables cauſes, 448
Suffocation de Matrice a coûtume de revenir par accès, 448
Suffocation de Matrice cauſe plus de peur qu'elle n'eſt dangereuſe, 452
Suffocation de Matrice ſe peut très-bien comparer à la puiſſance que *Prothée* avoit de ſe changer en pluſieurs differentes formes, 447
Superfetation, ce que c'eſt, 105. ſes ſignes, 108
Superfetation peut bien être évitée, mais non pas la generation des jumeaux, 109
Suppreſſion d'urine qui arrive à la femme groſſe, ſa cauſe, 138
Suppreſſion des menſtruës ne peut pas ſouvent faire reconnoître préciſément le tems de la groſſeſſe de la femme, 205
Suppreſſion des vuidanges, quels accidens elle cauſe à la femme nouvellement accouchée, 416
Suppreſſion des vuidanges qui doivent être évacuées après l'accouchement, eſt beaucoup plus préjudiciable à la femme que la ſuppreſſion des menſtruës ordinaires, 417
Suppreſſion des vuidanges, quelles ſont ſes cauſes, 417
Subſtance de la Matrice devient d'autant plus mince qu'elle s'étend dans la groſſeſſe, 19

T

TEMPS de la groſſeſſe de la femme n'eſt pas toûjours connu par la grande tumeur de ſon ventre, 97
Tems de la groſſeſſe de la femme ne peut pas être certainement connu par la ſeule ſuppreſſion de ſes menſtruës, 205
Tems de l'accouchement, ſes differences, 204. 205
Tête de l'enfant nouveau-né dont les futures ſont trop ouvertes, ne doit pas être trop comprimée, 487
Tête de l'enfant mort doit être tirée toute entiere, ſans la dépecer, autant qu'il eſt poſſible, 294
Tête de l'enfant mort ne fait pas ſi bien le paſſage des autres parties de

ſon corps, à cauſe de ſa molleſſe, que quand l'enfant eſt vivant, 302
Teſticules des femmes, leur compoſition differente de ceux des hommes, 9
Teſticule gauche eſt auſſi diſpoſé à la production d'un enfant mâle, qu'à celle d'une femelle, 100
Teſticule droit d'une femme morte enſuite d'une hydropiſie de Matrice, trouvé d'une groſſeur prodigieuſe, 11
Teſticules des femmes ſont pleines de petits œufs, dont l'enfant eſt engendré (à ce que s'imaginent quelques modernes) comme le poulet l'eſt de l'œuf d'une poule, 10
Teſticules des femmes ont ſouvent quelque vice de conformation, 11
Toux qui arrive à la femme groſſe, ſes differentes cauſes, 141
Toux violente fait ſouvent avorter la femme groſſe, 141
Tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée, leurs differentes cauſes, & les remedes qui y conviennent, 404
Tranchées & douleurs de ventre qui viennent aux enfans nouveau-nés, leurs cauſes & les moyens d'y remedier, 493
Tumeur du nombril de l'enfant nouveau-né, appellée *exomphale*, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier, 495.
Tumeur qui eſt quelquefois au-deſſus de la tête de l'enfant qui vient de naître, ſa cauſe, & le moyen d'y remedier, 484

V

VAGINA, *voyez* Col de la Matrice,
Vaiſſeaux ſpermatiques, appellez préparans, leur deſcription, 7
Vaiſſeaux déferans, autrement dits éjaculatoires, leur deſcription, 11
Vaiſſeaux de la Matrice ſont beaucoup plus amples qu'à l'ordinaire, dans le tems de la groſſeſſe, 9. 384.
Vaiſſeaux de la Matrice qui ſont ouverts dans le tems de l'accouchement, ne ſe referment point qu'après qu'elle a été vuidée de tout ce qu'elle contenoit, 159. 327. 332
Vaiſſeaux umbilicaux, leur nombre, 227.
Varices qui arrivent aux jambes & aux cuiſſes des femmes groſſes, quelle en eſt la cauſe, 144
Veine umbilicale eſt unique au cordon de l'enfant, 227
Veine umbilicale n'a point de valvules, 230
Ventre des femmes devient plus ridé après leur accouchement qu'il ne feroit, quand elles ſe ſerrent trop le corps dans leurs habits durant la groſſeſſe, 125
Ventre de la femme ne doit être aucunement ſerré par ſes vêtemens, dans le tems de l'accouchement, 238.
Ventre de la femme qui a une deſcente de Matrice, ne doit être comprimé par aucun bandage, 398
Ventoſitez contenuës dans l'eſtomac augmentent beaucoup la difficulté de reſpirer en la ſuffocation de Matrice, 449
Verole groſſe, *voyez* Maladie venerienne.
Petite verole des enfans, ſes cauſes, & le moyen d'y remedier, 512
Vers s'engendrent quelquefois dans la Matrice, où il y a ulcere chancreux, 427
Veſſie de l'urine devient épaiſſe à meſure qu'elle ſe contracte en ſe vuidant, comme fait la Matrice, 20
Vuidanges qui coulent de la Matrice après l'accouchement, ce que c'eſt,

d'où elles viennent, & les signes des bonnes & des mauvaises, 410
Vuidanges coulent toûjours très-peu quand la Matrice souffre inflammation, 421
Vie de la mere est préferable à celle de l'enfant, 296. 357
Vin est le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques, 255
Vin émetique & pernicieux aux femmes qui sont en convulsion dans le tems de l'accouchement, 336
Virginité de la femme ne peut être connuë que par conjecture, 38
Ulceres de la bouche des petits enfans, leurs causes, leurs differences, & le moyen d'y remedier, 499
Ulceres chancreux de la Matrice sont toûjours inégaux, sordides & puants, 427
Umbilic, *voyez* Cordon de l'umbilic,
Vomissement qui arrive à la femme grosse, ses causes, 128
Vomissement qui vient à la femme sur les derniers mois de sa grossesse, ne cesse pas pour l'ordinaire qu'elle ne soit accouchée, 130
Vomissement violent & frequent est cause d'avortement, 188
Vomissement qui arrive à la femme qui est en travail, aide à la femme les douleurs de l'accouchement, 212.
Vomissement des petits enfans, ses causes & le moyen d'y remedier, 506.
Urine n'est aucunement la matiere des eaux qui sont avec l'enfant dans la Matrice, 218

FIN.

25.A.475

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RG
93
M44
1740a
v. 1
RARE BOOKS DEPARTMENT